L'ÉCHO DU TÉMOIGNAGE

Recueil consacré à l'étude
d'après la Parole de Dieu
de divers sujets
concernant l'église et la prophétie

« Celui qui rend témoignage de ces choses, dit : Oui, Je viens bientôt.
Amen ! Viens, Seigneur Jésus ! »
(Apoc. 22:20)

Tome I^{er}
1960-61

Se trouve à :
NÎMES, ADRIEN BOISSIER
VEVEY (Suisse) L. PRENLELOUP, LIBRAIRE

Édition octobre 2026

Les articles répartis sur plusieurs volumes sont regroupés au niveau du premier volume les concernant.
La version Martin était utilisée pour l'Ancien Testament, la version Darby pour le Nouveau Testament.
Les versets de l'Ancien Testament ont été laissés dans la version Martin.
Les noms propres ont été mis à jour avec la version Darby 1986.
Les fragments et pensées, poésies et cantiques, ont été regroupés à la fin.

Table des matières

1 – Introduction..... 1
2 – Aperçu rapide du témoignage et des voies de Dieu.....2
3 – Luc 15:8-10.....4
4 – Remarques sur le livre de Daniel.....4
Chapitre 1.....4
Chapitre 2.....11
Chapitre 3.....19
Chapitre 4.....25
Chapitre 5.....31
Chapitre 6.....34
Chapitre 7.....37
Chapitre 8.....44
Chapitre 9.....51
Chapitres 10, 11:1-35.....58
Chapitre 11:36-45.....65
Chapitre 12.....71
5 – En quoi consiste la responsabilité des enfants de Dieu.....80
6 – Les demandes de Christ pour les chrétiens – Jean 17.....87
7 – Le disciple dans un temps mauvais – Jean 21:22.....92
8 – Les derniers jours de la chrétienté.....97
9 – La grande ordonnance de Dieu.....99
10 – Questions et réponses sur des passages de l'Écriture.....101
11 – La chair..... 107
12 – Le Christ de Dieu, seul vrai centre d'union.....107
13 – Les frères.....109
14 – Le témoignage de Dieu ou l'épreuve de l'homme, la grâce et le gouvernement de Dieu.....118
15 – Lettre sur l'humanité de Christ.....129
16 – La miséricorde – Psaume 103 et Éphésiens 1.....131
17 – L'étoile du matin – 2 Pierre 1:19 ; Apocalypse 2:28 ; 22:16.....132
18 – Christ est tout et en tous – Colossiens 3:11.....134
19 – La fidélité de Dieu considérée dans ses voies avec Balaam – Nombres 22-24.....136
Nombres 22.....136
Nombres 23.....138
Nombres 24.....139
20 – La portion qui appartient en Christ à tout croyant – Éphésiens 1:1-14.....140
21 – Une parole d'exhortation.....144
22 – Les deux natures dans le croyant.....146
Jacques 1:9-11.....146
Matthieu 14:1-21.....146
23 – Quelques paroles sur la première épître de Jean.....147
24 – Qu'est-ce que la mort ?.....151
25 – Le nom de Jésus..... 153
26 – Habakuk.....160
27 – Lettre sur le libre arbitre.....162
28 – La bénédiction des tribus par Jacob – Genèse 49.....163
29 – Une pierre de touche pour le cœur – Luc 11:23.....164
30 – Les noms propres hébreux.....165
31 – Fragments et pensées.....166
32 – Poésies et cantiques.....169

Cantique de louange....169
Cantique....170
Hymne à Jésus – Son Amour....170
Le secret du bonheur....171
Le bon pilote....172

1 – Introduction

Quelques mots suffiront pour introduire *l'Écho du Témoignage* auprès de ses lecteurs. L'Éditeur a une conviction profonde de la solennité toute spéciale de l'époque actuelle à laquelle, dans les voies miséricordieuses et pleines de sagesse de Dieu, il a été accordé une bénédiction signalée. On a vu se produire au sein du protestantisme, un mouvement spirituel qui n'a d'analogue, réserve faite de l'époque apostolique, que dans celui qui s'opéra dans la chrétienté à l'époque de la Réformation. Pour dire même toute notre pensée à ce sujet, nous ajouterons qu'à notre avis le mouvement actuel a une portée bien plus profonde, une signification et une efficace bien plus intimes et une valeur bien plus élevée que celui qu'a donné naissance à la première grande subdivision de la chrétienté.

Ce n'est pas, bien s'en faut, que nous ayons une petite idée de l'œuvre bénie à laquelle le Saint Esprit employa les Luthers, les Mélanchtons et les Calvins, toute la vaillante pléiade, en un mot, des réformateurs du XVI^e^ siècle. Le sol de la chrétienté sous le piétinement de la mondanité, des ténèbres, des vices et des superstitions, s'était durci d'une manière déplorable ; toute trace du vrai christianisme en avait presque disparu ; et naturellement les ouvriers du Seigneur durent courir au plus pressé. D'ailleurs, ils ne pouvaient donner que ce qu'ils avaient reçu eux-mêmes. Ce n'était partout qu'une rude surface rocailleuse, toute desséchée, couverte seulement de ronces et d'épines : ils se mirent à la défricher courageusement, à l'arroser de leur sueur, et à l'ensemencer des semences qui répondaient aux premiers besoins, aux besoins les plus immédiats. Les fondements étaient ruinés : ils se mirent à édifier de nouveau les fondements. Ils revendiquèrent pour Dieu ses droits et son autorité souveraine ; ils rendirent à la Bible la place que les docteurs lui avaient ravie ; et dans ses pages inspirées ils retrouvèrent les vérités élémentaires qui se rattachent de la façon la plus étroite à l'œuvre de Dieu à l'égard des hommes, et par lesquelles sa grâce vivifie des morts, justifie des pécheurs et les sauve pour l'éternité. Par le moyen de ces humbles, fidèles et laborieux pionniers, la chrétienté fut de nouveau remise en possession de ce qui, dans tous les temps, a constitué le fond du patrimoine des saints de Dieu en tant que pécheurs sauvés ; elle entendit encore parler de la ruine complète de l'homme, de son état d'esclavage et de mort par nature, de son incapacité absolue de répondre à Dieu en quoi que ce soit et de la parfaite réponse faite par Dieu même à tous ses besoins, dans son don ineffable, son saint fils Jésus, mort pour nos offenses, ressuscité pour notre justification, Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement. Elle apprit de nouveau à se réjouir au son de la prédication de l'évangile de la grâce, de la valeur éternelle du sacrifice de la croix, de l'efficace du sang de Christ pour justifier pleinement et à jamais tous ceux qui croient. Certes ce n'est pas une œuvre d'une petite importance que celle qui a eu pour résultat que ces vérités et d'autres non moins bénies, non moins précieuses, qui leur sont corrélatives et ne sauraient en être séparées, furent remises en lumière et n'ont plus cessé depuis lors d'être connues et professées avec netteté et bonheur par les croyants.

Mais il y a dans la vérité de Dieu tout un côté qui continua de rester dans l'ombre, et sur lequel les ouvriers du XVI^e^ siècle n'eurent absolument aucune lumière, ou qu'ils n'entrevirent que d'une manière bien vague à travers les nuages épais qui s'étaient amoncelés par suite de la confusion et de l'infidélité dans la marche qui régnaient depuis tant de siècles. Je veux parler de la connaissance de l'Église de Dieu comme telle, de ses privilèges bénis, de sa nature céleste, de sa vocation et de sa gloire spéciales, de sa position vis-à-vis du monde, et de l'intelligence des communications que Dieu lui a faites relativement à ce pauvre monde qui « gît dans le mal », qu'il a tant aimé, qui a été l'objet, de sa part, d'une patience si prolongée, mais sur lequel ses jugements doivent s'accomplir à la fin. On comprend que ces vérités sont des vérités intimes, des vérités d'intérieur, si j'ose m'exprimer ainsi. Elles constituent le patrimoine, les richesses propres de la famille ; elles sont sa portion. C'est, pourrait-on dire, la famille enfin retrouvée, prenant connaissance d'elle-même sous le regard du Père, d'ans la conscience de l'amour parfait et infini qui lui a donné naissance et ne cesse de s'exercer en sa faveur, glorifiant cet amour dans l'adoration et la louange, ainsi que dans le dévouement du service, et jouissant en paix de tout ce qui lui est échu par grâce comme son lot spécial à la source même de tous les trésors de lumière, de félicité et de gloire dans la communion du Père et du Fils par le Saint Esprit qui demeure en elle. À ce titre, ces vérités, on le comprend aussi, ne pouvaient être l'objet de l'activité de l'Esprit, dans son œuvre de restitution, qu'après que celles que le témoignage du XVI^e^ siècle avait pour mission de faire ressortir, avaient été définitivement restaurées. Celles-ci étaient plutôt des vérités extérieures, des vérités qui concernaient l'homme, le pécheur ; c'était l'évangile présenté au monde dans la vue d'en faire sortir des pierres pour le bâtiment, d'amener à Dieu des âmes qui en étaient éloignées, de préparer des enfants pour la famille. Un tel travail, à l'époque de la réformation, était, par la raison que j'ai donnée plus haut, un travail opportun : plus encore, c'était un travail urgent, et par la bonté de Dieu il s'accomplit. Mais, par un effet de la même miséricorde divine, il rendit nécessaire un autre travail, un autre mouvement de l'Esprit, qu'il facilita en même temps : celui par lequel l'Église a pu se retrouver, se connaître, rentrer de nouveau dans la possession (perdue hélas ! Presque depuis le départ des apôtres, mais que désormais, Dieu soit béni, elle retiendra jusqu'au bout) des vérités qui lui appartiennent en propre, qui forment sa portion glorieuse et bénie, et qui se résument dans l'attente vivante, continuelle de sa réunion, comme corps, avec Jésus qui va descendre du ciel pour l'y prendre avec Lui, et dans la présence personnelle, efficace et parfaitement suffisante du Saint Esprit au milieu d'elle, sans nom d'homme, sans autorité d'homme, sans sagesse d'homme, pour la gouverner, la paître, l'enseigner, l'exhorter par le moyen des jointures du fournissement sous le contrôle et dans la dépendance de la parole de Dieu tout le temps de son pèlerinage à travers le désert, en route vers la maison du Père.

Nos jours ont eu le privilège de cette bénédiction. Comme tout se tient dans les voies et les œuvres de Dieu, et comme on a pu avec raison parler de réformateurs avant la réforme, les serviteurs dont il a plu à Celui qui dispense tous les dons à son Église, de se servir pour restituer des vérités précieuses au plus haut degré et qui étaient demeurées ensevelies trop longtemps sous la poussière de la mondanité et de l'ignorance, ont eu aussi leurs prédécesseurs qui leur ont plus ou moins ouvert la voie et préparé le chemin qu'il leur était réservé de parcourir : il y a eu les piétistes en Allemagne *(ecclesiola in ecclesiâ*), les quakers et autres sectes en Angleterre et les dissidents de nature diverse en Suisse et ailleurs. Nous ne voulons pas méconnaître la part qui, dans des mesures différentes, peut revenir à ceux-là et à d'autres dans l'œuvre de dégagement des vérités à la lumière desquelles marchent maintenant sur toute la surface de la chrétienté, un si grand nombre d'enfants de Dieu ; pour leur joie, leur consolation et leur force ; mais il n'en reste pas moins vrai que, s'il convient de distinguer entre ce qu'il peut y avoir encore de lumière au sein de la nuit la plus noire, au même entre les pâles premières lueurs de l'aurore et le riche éclat du soleil monte radieux au-dessus de l'horizon ; s'il convient de distinguer entre les tâtonnements, les pressentiments d'une âme qui cherche, d'un cœur qui désire, d'un esprit qui entrevoit des vérités grandes et précieuses, et l'enseignement positif, net, catégorique, la possession consciente et ferme, la pleine jouissance de ces mêmes vérités, c'est à des serviteurs de nos jours, que Dieu a confié le soin d'être témoins de toute la classe de vérités que nous signalons comme formant à notre avis l'apanage spécial de l'Église. Ce témoignage c'est, comme ont pouvait bien s'y attendre, dans le pays ou le témoignage de la Réformation a eu ses plus heureux effets, le plus en grand et de la manière la plus prolongée, en un mot, en Angleterre, qu'il a plu au Saint Esprit de le produire comme c'est en Allemagne que le précédent avait commencé. Il est vrai, et nous en rendons de vives actions de grâces à Dieu, que le mouvement spirituel s'est plus ou moins propagé depuis lors en quelque sorte partout où se trouvent des enfants de Dieu, et qu'aux premiers et principaux témoins il en a été ajouté d'autres en diverses nations et en maintes langues : mais l'Angleterre demeure toujours le foyer béni de ce grand réveil de l'œuvre de Dieu en nos jours ; et c'est surtout dans la langue parlée dans ce pays que se publient, par le moyen des organes qu'Il a trouvé bon de susciter, les enseignements que le Seigneur adresse à ses rachetés pour les préparer à leur rassemblement avec Lui en haut, et pour les tenir préservés du mal en ces jours ou la maturité de l'apostasie semble se hâter à grands pas.

Nous le disons en toute simplicité : cette publication n'aspire qu'à être l'écho, si elle vit, du témoignage auquel il vient d'être fait allusion. Il nous a paru qu'il y avait là une humble sphère de service où le travail pouvait, Dieu le bénissant, ne pas être absolument sans fruit pour les progrès des rachetés de son Fils, en lumières, en intelligence spirituelle, en sainteté pratique, en véritable édification. Nous y entrons, en regardant au Seigneur et avec le sentiment profond de notre incapacité à tous égards. Mais il s'agit de Dieu et de son œuvre. Si ce modeste travail est selon Lui, Il lui donnera son approbation et fera devenir ces feuilles ce qu'Il trouvera convenable. Il est presque superflu d'ajouter qu'elles seront toujours ouvertes, dans la dépendance du Maître et dans la liberté fraternelle, à toutes les communications de nature à coopérer au double but qu'elles se proposent exclusivement, la gloire de Dieu et la prospérité de ses chers enfants dont elles désirent d'être les humbles servantes dans le service et pour l'amour de Jésus.

Écho du témoignage, vol. 1, p. III à X [2-9]

2 – Aperçu rapide du témoignage et des voies de Dieu

Peut-être que plusieurs auront été frappés du titre que nous avons choisi pour la publication que nous nous proposons de faire paraître moyennant le bon plaisir de Dieu, c'est pourquoi nous croyons que deux mots d'explication ne seront pas hors de propos dans notre première livraison.

Nous tenons à dire premièrement à nos lecteurs que nous sentons toute notre faiblesse pour accomplir dignement la tâche que nous nous proposons en faisant paraître *l'Écho du Témoignage* ; mais malgré la conscience que nous avons de notre petite mesure de foi et de lumière nous désirons néanmoins rendre témoignage selon cette mesure qui nous a été départie, a Celui qui, après avoir fait par lui-même la purification de nos péchés, s'est assis à la droite de la majesté divine dans les lieux très-hauts d'où nous L'attendons comme Sauveur pour transformer notre corps vil et le rendre semblable à son corps glorieux.

Dans toutes les économies qui se sont succédé sur la terre, Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage, mais dans chacune Il a manifesté à l'homme quelqu'une de ses voies et de ses pensées et Il lui en a confié la responsabilité. Le Dieu créateur, après avoir par sa parole puissante formé et arrangé cette terre pour le but qu'il s'était proposé, la confia à l'homme qu'il en établit seigneur et dominateur. Adam fut donc établi chef et seigneur de toutes les œuvres merveilleuses et parfaites de Dieu ; mais, hélas ! au lieu de demeurer dans une parfaite dépendance et dans l'obéissance vis-à-vis de Celui qui l'avait ainsi honoré en le plaçant dans une telle position et de Lui rendre par là le témoignage qu'il Lui devait, il succomba à la tentation et il plongea dans la ruine et la misère la terre qui lui avait été confiée. Plus tard, après que Dieu eut balayé par les eaux du déluge le monde qui s'était entièrement éloigné de Lui, Il confia de nouveau à Noé un autre témoignage, le revêtant de l'autorité, savoir, de l'épée pour réprimer et juger le mal. Mais Noé manqua aussi bientôt à sa responsabilité, et la terre fut de nouveau envahie par le mal et même par l'idolâtrie. C'est alors que Dieu se révéla à Abraham et le fit sortir de son pays, de sa parenté et de la maison de son père, pour Lui être témoin contre un monde plongé dans la plus affreuse idolâtrie. Le témoignage que Dieu confia donc à Abraham et à ses descendants c'était celui d'une séparation complète

de toute idolâtrie ; Il le constitua aussi dépositaire des promesses gratuites de Dieu, selon le dessein arrêté qu'Il avait de le bénir. Plus tard la chose fut encore plus fortement manifestée par le dépôt que Dieu fit de sa sainte loi entre les mains d'Israël. C'est cette bonté de Dieu, exprimée par les tables de la loi, qui est considérée comme le témoignage qu'Israël devait rendre au milieu des nations. De cette manière Dieu avait placé son témoignage en Jacob et sa loi en Israël. Le fidèle qui avait à cœur la gloire de Dieu, désirait que Dieu le fît vivre selon sa miséricorde pour garder le témoignage de sa bouche. Lorsque le peuple eut abandonné Dieu et sa loi, ceux qui craignaient Dieu et tremblaient à ses paroles en appelaient *à la loi et au témoignage,* et déclaraient que si on ne parlait pas selon la loi il n'y aurait point de lumière pour le peuple.

La loi et les prophètes ont duré jusqu'à Jean ; et à cette époque un nouveau témoignage est suscité dans la personne de Jean qui, tout en annonçant le jugement de Dieu sur tout arbre qui ne porte pas de fruits, montrait Jésus comme *l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde*. Tous ceux qui tremblaient aux paroles de Dieu se firent baptiser en confessant leurs péchés, et Christ devint leur refuge et leur salut. Mais ce témoignage est rejeté par la nation incrédule et méchante, et aucun autre miracle ne devait lui être accordé que celui de la mort et de la résurrection de Christ, ce qui signifiait que l'homme ne peut absolument rien, et qu'il faut que l'ancienne création soit jugée et qu'une nouvelle prenne sa place.

Le témoignage de l'Église sera donc, non d'annoncer un Messie objet des promesses, mais d'annoncer le Christ mort et ressuscité, un Christ qui a mis fin par sa mort a l'ancienne création et qui a ouvert pour la foi une création nouvelle. Aussi voyons-nous les Apôtres s'attacher d'une manière particulière à rendre témoignage à la résurrection de Christ. Cette vérité était comme le pivot de toutes les autres vérités que les apôtres annonçaient. Le témoignage de l'Église, dans cette économie, consiste donc à proclamer la grande victoire de Christ sur le monde, le péché, le diable et la mort. La mort et la résurrection de Christ sont la base sur laquelle repose tout l'édifice de la foi de l'Église, comme aussi c'est à elles qu'elle demande toutes ses directions pour sa marche ici-bas. L'Église, une avec Christ, se considère comme morte et ressuscitée avec sa Tête ; la position de Christ est la sienne ; c'est pourquoi elle n'est pas du monde, comme Christ n'est pas du monde, et si elle y séjourne encore pour un peu de temps, elle a la conscience de sa position céleste ; elle sait qu'elle est fiancée à un céleste époux dont elle attend chaque jour-là venue pour son introduction à elle dans le repos et la gloire.

Nous n'avons pas besoin de démontrer ici que l'Église a failli, et qu'elle n'a pas rendu le témoignage qu'elle était appelée à rendre à sa Tête glorifiée. Pour peu que la conscience soit réveillée, on le sentira et on en sera humilié devant Dieu.

Enfin, quoique l'Église comme corps ait manqué, Dieu a, dans sa grâce, suscité de temps à autre quelques témoins ; et quoique leur voix ait été étouffée par l'Église devenue infidèle et rebelle, cependant leur témoignage n'a pas été sans fruits. La réformation fut entre autres, une de ces époques où Dieu permit que sa vérité produisît une forte commotion parmi les masses, et que les instruments de cette grande œuvre fussent profondément pénétrés de la vérité bénie qu'ils avaient charge d'annoncer de la part de Dieu. Les réformateurs mirent au grand jour la justification par la foi au sang de Christ versé sur la croix pour le pauvre pécheur. Certes, ce fut une grande et précieuse vérité qu'ils tirèrent de dessous le boisseau où l'Église romaine la tenait cachée depuis des siècles ; et cette vérité seule ébranla Rome dans ses fondements, vu qu'elle renversait tout l'édifice des prétendues bonnes œuvres que Rome a édifié à la place du salut gratuit et parfait que le Christ a acquis au pauvre pécheur par sa mort et sa résurrection. Mais les réformateurs ne mirent pas au jour une foule d'autres vérités que l'Église romaine avait aussi cachées. Les réformateurs ne surent pas voir, ou plutôt il ne leur fut pas donné de voir, toutes les richesses qui sont renfermées dans la mort et dans la résurrection de Christ ; ils n'en pénétrèrent pas toutes les profondeurs, et ne purent par conséquent mettre au jour tous les trésors qui y sont renfermés. La réformation fut une grande œuvre opérée par la puissance de l'Esprit de Dieu ; et malheur à celui qui ne sait pas y voir la main de Dieu. Mais, nous le répétons, il ne fut pas donné aux réformateurs de voir tout ce qui était renfermé dans la personne de Christ mort et ressuscité.

Dieu, de nos jours, tout en réveillant l'attention des chrétiens sur la vérité que les réformateurs prêchèrent avec tant de force et de puissance, a trouvé bon de révéler à son Église d'autres vérités précieuses. C'est ainsi que des chrétiens ont été conduits par le Saint Esprit à sonder les Écritures et à se mettre, non à l'école des Pères ou des Réformateurs, ni même à se constituer leurs successeurs, mais à l'école de la Parole elle-même, se laissant diriger par Celui qui nous a été donné pour nous conduire dans toute la vérité, et pour nous annoncer les choses à venir. Ainsi placés sous la dépendance de l'Esprit de Dieu, ils ont été frappés, comme les réformateurs le furent pour la justification par la foi, de l'abandon dans lequel l'Église avait laissé tant de vérités importantes qui lui avaient été confiées de la part de Dieu. Et comme les réformateurs s'étaient vus jugés et persécutés pour avoir mis au jour ce que l'Esprit de Dieu leur faisait trouver dans les Écritures, de même ces fidèles l'ont été aussi pour avoir mis en lumière à leur tour les vérités bénies que l'Esprit a trouvé bon de leur révéler. Mais une fois la vérité révélée, elle fait son chemin malgré toute l'opposition qu'elle rencontre, comme le confirme ce qui s'est passé du temps des apôtres et des réformateurs et aussi de nos jours ; aussi, bien loin de nous décourager par la contradiction des hommes, nous regardons plutôt cette opposition des hommes comme une confirmation des vérités que Dieu nous a donné charge d'annoncer, comprenant d'ailleurs très bien que de telles vérités ne pouvaient pas ne pas être contredites par ceux à qui il faut, pour les conduire, autre chose que Dieu, le Saint Esprit et la Parole.

Nous avons remarqué que les réformateurs tout en mettant au jour la précieuse vérité de la justification par la foi au sang de Christ, ne virent guère que cela dans la mort de Christ et dans sa résurrection. Grâces soient ren-

dues à notre Dieu pour la lumière nouvelle qu'il a répandue sur la personne de Christ mort et ressuscité ! La mort de Christ, comme nous l'avons vu en passant, a mis fin pour toujours au premier homme dans la chair, et a créé de toutes nouvelles relations entre Dieu et l'homme.

C'est ce qui nous explique pourquoi l'Apôtre dit qu'en Christ il ne connaît désormais personne selon la chair, toutefois nous ne le connaissons plus ainsi. Si donc quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création ; les choses vieilles sont passées et toutes choses sont faites nouvelles. Ainsi, ce ne sont pas seulement les péchés du croyant qui ont été jugés dans la mort de Christ, mais le croyant lui-même est censé ne plus exister dans la chair, ne plus vivre, comme dit l'Apôtre ailleurs : « ce n'est pas moi qui vis, mais Christ qui vit en moi, et ce que je vis en la chair je le vis en la foi du fils de Dieu qui m'a aimé et s'est donné Lui-même pour moi. » Maintenant le croyant possède une vie nouvelle, une vie en dehors de lui ; c'est Christ qui est sa vie, c'est pourquoi il a la vie éternelle en ayant le fils de Dieu pour sa vie. Le croyant n'est pas seulement délivré de la condamnation que ses péchés attiraient sur lui, mais il est vivifié et ressuscité avec Christ, fait une même plante avec Lui dans sa mort, et il le sera aussi dans sa résurrection. Il n'est plus donc de cette création quoiqu'il y séjourne encore pour un peu de temps ; il est du ciel, et sa vie y est attachée avec Christ en Dieu, et il sait que lorsque Christ qui est sa vie apparaîtra, lui aussi apparaîtra en gloire. Ici, on le voit, la foi identifie entièrement le croyant avec Christ et la position de Christ est celle du croyant lui-même. La mort de Christ a aussi pour toujours tué l'inimitié qui était dans le premier homme dans la chair, et qui consistait dans des ordonnances. Ainsi le Juif se glorifie de la loi contre le gentil qui était sans loi ; mais la croix de Christ a mis fin à toutes ces distinctions. Là, le Juif n'a pas plus de droit que le gentil ; tous deux sont pleinement manifestés pour ce qu'ils sont et ce qu'ils valent, savoir que l'un et l'autre sont ennemis de Dieu. Non seulement Dieu n'a rien trouvé de bon chez celui qu'il a cultivé par le moyen de la loi, mais malgré tous les soins que Dieu en a pris, il n'a porté que du verjus, de l'inimitié contre son Dieu et son Créateur, jusques à Le mettre sur un bois maudit. Voilà l'homme dans la chair, montré dans toute sa nudité par le moyen de la croix, et la démonstration que si Dieu agit d'après la justice tout est perdu sans ressources. Mais si la croix montre le fond du cœur de l'homme, elle montre aussi l'amour infini de Dieu pour l'homme perdu et ruiné. La croix ouvre un nouveau chemin par lequel on peut s'approcher de Dieu. Elle montre que le péché, que Dieu ne peut voir, est ôté par le sang de Christ, et que le pécheur quel qu'il soit, Juif ou Gentil, peut s'approcher de Dieu ; que ce n'est plus sur le pied de la justice de la loi, mais sur le pied de la miséricorde, que Dieu nous fait trouver une justice de Dieu, qui est par la foi pour la foi.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 11-20 [10-19]

3 – Luc 15:8-10

Ne comptez pas – vaine espérance – qu'une pièce d'argent perdue, cherche celui a qui elle appartient ; et ne comptez pas non plus qu'il suffise de chercher soigneusement et de se servir du balai, si on n'emploie aussi la lumière. Non seulement la nuit et la poussière du plancher rendent convenable l'éclat de la chandelle ; mais par son moyen, un œil vigilant pourra apercevoir la lumière réfléchie par *une pièce d'argent perdue.*

Écho du témoignage, vol. 1, p. 20 [19]

4 – Remarques sur le livre de Daniel

Chapitre 1

Tout lecteur attentif s'aperçoit aisément que ce chapitre n'est que la préface du livre, Il nous introduit sur la scène dont les prophéties qu'il fut donné à Daniel d'interpréter ou de recevoir, constituent le fond, le champ principal où l'Esprit de Dieu va nous transporter. Il peut donc nous servir à pénétrer dans la nature particulière du livre que nous nous proposons d'étudier.

La partie proprement prophétique de Daniel commence au chapitre second. Viennent ensuite certains détails historiques intimement liés, selon moi, avec la prophétie, sinon d'une manière directe, du moins d'une manière typique, qui font ressortir les principes moraux d'après lesquels agissent les pouvoirs du monde, ainsi que la fin à laquelle ils aboutissent.

Pour bien comprendre Daniel, il est nécessaire de ne pas perdre de vue que dans l'Ancien

Testament, la prophétie se divise en deux grandes parties. Il y eut des prophéties relatives au peuple de Dieu, à Israël, pendant qu'il était encore sous le gouvernement de Dieu, souvent infidèle il est vrai, mais néanmoins placé sous sa discipline et jusqu'à un certain point, reconnu de Lui. Les prophéties d'Ésaïe, de Jérémie, d'Ézéchiel et même de quelques-uns des petits prophètes, tels que Osée, Amos et Michée, appartiennent à cette première catégorie. Israël était encore reconnu comme peuple de Dieu, sinon dans son ensemble, du moins cette portion du peuple avec laquelle Dieu conservait certaines voies dans le pays. On comprend que je fais allusion aux tribus de Juda et de Benjamin qui s'étaient attachées à la maison de David. Peu de temps après, ces tribus aussi tombèrent, et l'héritier de David marcha en tête dans un train d'idolâtrie et de rébellion contre l'Éternel. Il en résulta un

changement de la plus extrême importance. Le trône de l'Éternel qui était établi dans Jérusalem, disparut tout à fait de la terre. Dieu ne reconnut plus Israël, ni même Juda, comme son peuple. J'appelle votre attention tout particulièrement sur ce fait, parce qu'il arrive souvent que les chrétiens n'ont qu'une idée bien vague de ce qu'il faut entendre par l'expression « le peuple de Dieu » qu'on rencontre dans l'Écriture. En tant que chrétiens, nous considérons comme formant le peuple de Dieu tous ceux qui Lui appartiennent réellement – ceux qui sont ses enfants par la foi en Christ. Or, il y a du danger à rattacher les mêmes pensées au langage de l'Ancien Testament. Si l'on examine l'Écriture avec soin, on trouvera que dans l'Ancien Testament l'expression *peuple de Dieu* ne désigne que les Juifs, ou Israël, et qu'elle ne s'y applique pas simplement à un certain ensemble des élus qu'il pouvait y avoir parmi la nation, mais à la nation entière, ou à cette partie de la nation unie encore, en quelque mesure quoique avec beaucoup d'infidélité, au roi qui occupait le trône selon l'institution de Dieu et reconnue comme le peuple de Dieu, quelle qu'elle pût être d'ailleurs. Plus tard arriva un temps où Dieu désavoua son peuple. Osée avait prédit la chose, et elle fut accomplie lorsque Dieu livra le dernier roi de Juda au conquérant Chaldéen. Dieu aurait sacrifié sa sainteté, sa vérité et sa majesté, s'il eût supporté plus longtemps les Juifs ou leur roi idolâtre. Or, c'est un fait remarquable dans l'histoire du monde que, quoiqu'il se fût élevé en Orient certains pouvoirs qui grandissaient en importance et en ambition, jusque-là il n'avait été donné à aucun d'arriver positivement à la supériorité sur tous ses rivaux. Il n'y avait en Occident que des hordes errantes, ou si quelques peuplades avaient formé des établissements fixes, ce n'étaient que des peuplades barbares étrangères à toute civilisation. Dans l'Orient et au Sud, il avait rapidement surgi des puissances.

L'une d'elles, l'Égypte, est particulièrement bien connue pour ses rapports avec Israël. Une autre aussi, l'Assyrie, est d'une origine non moins ancienne ; il est même fait mention de son nom, de ses aspirations à l'empire et de ses efforts pour y arriver, avant qu'il soit question de l'Égypte d'une manière quelconque. Ce furent là les deux grandes rivales du monde primitif, et elles possédaient toutes deux une civilisation qui leur était propre. Cette civilisation pouvait être d'un caractère grossier ; mais si l'on croit à l'Écriture, si l'on a contemplé les ruines de l'Égypte et de l'Assyrie, on ne saurait lui refuser une grandeur barbare qui étonne et saisit fortement. Eh bien, ces puissances étaient constamment en lutte pour la domination. Mais, quoique Dieu se servit des Égyptiens et des Assyriens, ou d'autres puissances moins considérables, comme d'une verge de discipline pour le bien d'Israël, néanmoins il ne fut accordé à aucune nation sur la terre d'arriver à la suprématie, jusqu'à ce qu'il eût été rendu pleinement manifeste, que le peuple de Dieu s'était montré indigne d'être plus longtemps le témoin de Dieu et la scène de son gouvernement sur la terre. Alors Éphraïm, le royaume des dix tribus, qui était plongé dans un état désespéré d'idolâtrie, fut emporté le premier par le jugement. Pendant longtemps, on avait vu se succéder sur le trône monarque après monarque, ne faisant que s'imiter ou se dépasser l'un l'autre dans le mal ; et ce n'avait été constamment de tous côtés qu'une scène continuelle de rébellion et d'idolâtrie. Aussi, Dieu avait-il été forcé de chasser du pays, où il avait été planté, ce peuple qui n'avait fait que le déshonorer. Les deux tribus rattachées à la maison de David étaient bien encore reconnues ; mais les nuages étaient suspendus sur elles, et des embûches leur étaient tendues par l'ennemi de l'espèce la plus fatale. C'est à ce moment de crise que la prophétie brille dans tout son éclat. Car, à mon avis, la prophétie suppose toujours un état de chute. Elle n'intervient jamais durant un état normal ; mais quand la ruine est menaçante, ou qu'elle a commencé, alors la lampe de la prophétie s'allume et brille au milieu des ténèbres.

Il en fut ainsi dès le commencement. Voyez par exemple en Genèse 3, la révélation que la postérité de la femme écraserait la tête du serpent. Quand fut-elle donnée ? Ce ne fut point pendant qu'Adam marchait dans l'innocence, mais bien, après que lui et sa femme furent devenus transgresseurs. Dieu apparut alors, et sa parole ne se borna pas à prononcer la sentence du serpent ; elle revêtit encore la forme d'une promesse qui devait se réaliser dans la postérité véritable : révélation de l'avenir assurément précieuse et bénie, sur laquelle se reposa l'espérance des croyants. Elle était la condamnation de leur état actuel, mais elle empêchait que les fidèles qui suivirent se laissassent aller au désespoir ; et leur présentait, de la part de Dieu, au-dessus de la ruine que le péché venait d'accomplir, un objet auquel leurs cœurs s'attachèrent. Autre exemple, le cas d'Énoc. Entre tous ceux qui vécurent avant le déluge, c'est lui que l'Écriture signale tout particulièrement comme ayant *prophétisé,* quoique le souvenir de sa prophétie ne se trouve consigné que dans l'un des derniers livres du Nouveau Testament. « Voici, le Seigneur vient avec ses saintes myriades pour exécuter le jugement contre tous, et pour convaincre tous les impies d'entre eux de toutes leurs œuvres d'impiété qu'ils ont méchamment commises, et de toutes les paroles dures que les pécheurs impies ont proférées contre Lui. » Maintenant que le mal, trouvé en germe dans Adam, n'a produit de toutes parts que la corruption et la violence, nous trouvons une prophétie bien positive du jugement qui vient sur le monde. C'était là l'intervention de Dieu en témoignage, avant qu'Il agisse en puissance. Plus tard, on trouve Noé dont la position fut publiquement en rapport avec ce mauvais état de choses, à un degré plus grand encore que ne l'avait été celle d'Énoc. Je crois que la prophétie d'Énoc avait une application remarquable au déluge, quoiqu'elle ait naturellement en vue la grande catastrophe des derniers jours. Lorsqu'une prophétie est communiquée, elle a souvent, au moment même ou bientôt après, un accomplissement partiel. Mais il ne faut jamais s'arrêter à ce qui l'a sanctionnée dans le passé, comme si par là toute sa signification était épuisée. Agir autrement serait donner à la prophétie une interprétation particulière. C'est là le véritable sens de 2 Pierre 1:20 : « aucune prophétie de l'Écriture ne s'interprète elle-même » (ou, n'est d'une interprétation particulière). Il nous faut l'envisager dans la vaste portée des plans de Dieu et de la manifestation de ses desseins qui trouvent leur consommation à la fin seulement. C'est vers ce point que converge toute la prophétie. Ce n'est qu'alors que nous en aurons l'accomplissement parfait.

Maintenant arrêtons-nous aux patriarches qui sont expressément appelés prophètes. « Il ne souffrit pas qu'aucun les opprimât, et Il a même châtié des rois pour l'amour d'eux, disant : ne touchez point à mes oints et ne faites point de mal à mes prophètes. » Dans ce passage, le droit au titre de prophète peut s'expliquer sur le même principe que nous venons de voir. Les patriarches étaient les interprètes d'alors de la pensée de Dieu : « appelés à sortir », parce qu'il s'était introduit dans le monde un mal nouveau et terrible dont il n'est jamais fait mention avant les jours d'Abraham, l'idolâtrie. L'Écriture ne signale l'idolâtrie qu'après le déluge. Elle se répandit de tous côtés et devint prédominante même parmi les descendants de Sem. C'est pourquoi Dieu fit sortir Abraham comme témoin par ses paroles et par ses actes, dans sa séparation d'avec une si flagrante iniquité. La prophétie, ou le fait de l'existence d'un prophète, suppose toujours la présence d'un mal nouveau qui va croissant, à cause duquel Dieu trouve bon de manifester sa pensée par rapport à l'avenir, et de lui donner une valeur pratique actuelle pour ceux qui se trouvent en ce moment-là sur la terre.

Cela fut rendu manifeste dans le cas de Moïse. Car, quoiqu'il fût le grand législateur, le veau d'or fut établi presque immédiatement ; et la ruine d'Israël comme peuple placé sous la loi, se trouva ainsi consommée. Et ce fut à lui, en sa qualité de grand prophète d'Israël, (Deut. 34:10), à révéler la corruption certaine et croissante du peuple, qu'elles que pussent être, à la fin, les ressources de la grâce de Dieu, comme à une époque antérieure, il avait prédit l'inévitable jugement de Dieu sur l'Égypte. Descendant plus bas dans l'histoire d'Israël, nous rencontrons celui qui commence la série des prophètes proprement dits ; car voici comment il est mentionné dans l'Écriture : « et même tous les prophètes depuis Samuel, et ceux qui l'ont suivi. » Sa vocation eut lieu à une période très critique de l'histoire d'Israël ; dans un temps où les enfants d'Israël étaient tombés si bas, qu'ils voulaient se servir de l'arche même de Dieu, comme d'un charme pour se garantir de la puissance de leurs ennemis. Ce fut alors que Dieu exposa son peuple à l'opprobre. Son arche fut prise, et I-Cabod fut le seul nom que pouvait appliquer une âme pieuse qui avait le sentiment vrai de l'état des choses. La gloire s'en était allée ; et c'est à peu près vers ce temps qu'il nous est parlé de Samuel le prophète. Si son apparition était le signe d'une crise nouvelle, elle servit aussi du moins à montrer que Dieu, afin de justifier son nom, introduit la lumière de la prophétie comme une consolation pour le cœur de ceux qui demeurent fermes pour lui.

Descendant plus bas encore, nous voyons le plein éclat de la lumière prophétique resplendir au temps du prophète Ésaïe. La raison en est manifeste. Non seulement Israël s'était livré à l'idolâtrie, mais le roi, fils de David avait pris de fait le modèle de l'autel païen de Damas et voulait en avoir un semblable pour lui-même dans la cité sainte ! C'était là un odieux péché et des plus insultants pour Dieu. Ésaïe est mis à part pour l'office prophétique avec une solennité extraordinaire. Il réalise en lui le mauvais état des Juifs. Il voit la gloire de l'Éternel, et cette vue tire immédiatement de lui la confession de sa propre impureté et de l'impureté du peuple. « Alors je dis : hélas, moi ! Car c'est fait de moi, parce que je suis un homme souillé de lèvres et que je demeure parmi un peuple souillé de lèvres, et mes yeux ont vu le roi, l'Éternel des armées. » Mais un des chérubins touche ses lèvres avec un charbon ardent, lui assurant que son iniquité était ôtée, et son péché purifié. Et il est envoyé avec un message d'aveuglement judiciaire sur le peuple, aveuglement qui doit durer jusqu'à ce que les villes aient été désolées et que le pays ait été mis en une entière désolation. De sorte que la prophétie est d'autant plus brillante que le mal est plus manifeste et plus profond. Là où l'avertissement prophétique était reçu, il avait pour conséquence un esprit de repentance et d'intercession, et ensuite Dieu suscitait un roi en témoignage pour Lui-même, tellement que la marche du mal était suspendue pour un temps.

En attendant, la prophétie est de jour en jour plus nette, plus déterminée, dirigeant les cœurs des saints vers Celui que la vierge devait concevoir et enfanter – le fils de David, Emmanuel, qui, établi en Sion, devait être l'unique et sûr fondement du peuple. Il serait superflu de tracer même une esquisse des grands traits des prophètes qui suivirent. Mais j'ai confiance que de ce qui précède ressort clairement ce grand principe, que la prophétie, envisagée dans son ensemble, intervient quand les choses sont en ruine parmi le peuple de Dieu. À mesure que la ruine devient plus profonde, la prophétie, par la bonté de Dieu, devient aussi plus lumineuse.

Mais, outre ce caractère universel de la prophétie, son premier caractère, nous l'avons vu, celui qui lui appartient comme s'exerçant pendant que Dieu s'occupe encore de son peuple en discipline, et qu'Il le reconnaît comme sien, la prophétie revêt une autre forme dont Daniel est le grand exemple dans l'Ancien Testament. Voici en quoi elle consiste : lorsque Dieu ne peut plus s'adresser à son peuple comme tel, Il fait d'un individu l'objet de ses communications.

C'est là le trait distinctif de Daniel. Il ne s'agit pas, comme dans Ésaïe, de s'adresser directement au peuple, de raisonner, de disputer avec lui, de lui donner des avertissements, ou d'ouvrir devant lui la perspective de brillantes espérances. Ce n'est pas non plus, comme en Jérémie, un prophète *établi sur les nations,* adressant les appels les plus véhéments et les plus tendres à Israël et à Juda, ou du moins au résidu qui s'y trouve. En Daniel tout est changé. Il n'y a point là de message adressé à Israël ; et la première prophétie, très étendue, que contient le livre ne fut pas accordée d'abord au prophète lui-même, mais consiste plutôt en un songe du roi païen Nebucadnetsar, quoique Daniel se soit trouvé seul capable de le rappeler ou de l'expliquer. Les autres visions ne furent contemplées que par Daniel, et c'est à lui que furent accordées toutes les interprétations.

Quel est le grand enseignement qui résulte pour nous de cette considération ?

L'action de Dieu prenait son point de départ du fait important que son peuple avait forfait à sa position – du moins pour le temps actuel. Israël avait perdu sa position distinctive en tant que nation : Dieu ne voulait plus le reconnaître. La présence dans son sein d'un nombre plus ou moins considérable de personnes élues, n'arrêtait pas

le moins du monde la sentence divine. Il ne s'agissait pas de savoir « *s'il s'y trouverait dix justes.* » Cette question avait pu être faite au sujet d'une ville cananéenne, la corrompue Sodome, et présentée comme une raison pour l'épargner. Mais Dieu parle-t-il jamais ainsi relativement à son peuple ? Il peut bien comparer son iniquité à celle de Sodome ; mais s'il s'agit de son jugement, jamais on ne trouve dans la Parole, même l'insinuation de la pensée que la présence de dix justes eût pu y faire obstacle. Au contraire, il est déclaré expressément en Ézéchiel 14 que « lors même que ces trois hommes, Noé, Daniel et Job y seraient (dans le pays d'Israël), ils ne délivreraient que leurs âmes par leur justice ; » et il est ajouté plus bas : « ils ne délivreront ni fils ni fille. » C'est-à-dire que dans le pays que Dieu a fait sien, et au milieu de son peuple coupable, n'importe qui peut s'y trouver, n'importe quelle peut être leur justice, les justes seuls seront délivrés et Dieu enverra ses quatre plaies mortelles. Et les choses se passèrent effectivement ainsi dans cette crise même de la captivité, temps où il se trouvait des justes, tels que les prophètes eux-mêmes et d'autres personnes animées, dans des mesures diverses, d'un esprit semblable. Quelle que soit donc sa volonté d'épargner le monde, le fait qu'il se trouve parmi son peuple une poignée de justes, n'est pas pour Dieu un motif pour ne pas juger son iniquité. « Enfants d'Israël, écoutez la parole que Dieu a prononcée contre vous, contre toute la famille que j'ai tirée du pays d'Égypte ? En disant : Je vous ai connus vous seuls d'entre toutes les familles de la terre ; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités. » S'il en était autrement, jamais il n'eut pu s'exercer contre Israël de jugement national, car il se trouva constamment dans son sein une race de fidèles. C'est un principe entièrement faux. Dans un ouvrage qui m'est tombé sous la main, on l'alléguait à l'appui de la pensée, que l'Angleterre ne serait pour ainsi dire pas atteinte par le jugement terrible qui va fondre sur les nations de la terre. Voyez, disait-on, que d'hommes de bien on y rencontre, quels progrès en haut comme en bas, que d'institutions chrétiennes ! Que d'œuvres de charité ! Les Écritures non seulement imprimées en abondance, mais circulant de toutes parts, partout lues, partout prêchées : – Eh bien, ce sont ces faits précisément qui, selon moi, rendent le jugement inévitable ; car il ressort avec clarté des enseignements de l'Écriture que, s'il doit y avoir quelque différence dans la mesure du jugement, ceux qui connaissent la volonté de Dieu et ne la font pas, *seront battus de plus de coups.* On a de la peine à imaginer une illusion plus fatale que celle par laquelle on se persuade, que la possession d'une plus grande mesure de privilèges et de connaissance spirituelle sera un bouclier efficace quand sonnera l'heure du jugement de la terre.

Le Seigneur ne rappelait le souvenir de Tyr et de Sidon (Matt. 11), que pour montrer combien était plus grand encore, le crime des villes dans lesquelles Il avait opéré la plupart de ses miracles : « Malheur à toi, Chorazin, malheur a toi Bethsaïda, car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles se fussent repenties avec le sac et la cendre. C'est pourquoi je vous dis que le sort de Tyr et de Sidon sera plus supportable que le vôtre au jour du jugement. » Mais une autre ville, nommée ailleurs sa ville (Matt. 9:1) avait été plus favorisée encore que celles-là, parce que Jésus en avait fait sa résidence habituelle. Voici dans quels termes le Seigneur aggrave le crime de cette malheureuse cité : « Et toi, Capernaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'au Hadès ; car si les miracles qui ont été faits au milieu de toi, eussent été faits dans Sodome, elle serait demeurée jusqu'à aujourd'hui. Mais je vous dis que le sort du pays de Sodome sera plus supportable que le tien au jour du jugement. » Ce qui revient à dire en d'autres termes, que la mesure du privilège est toujours la mesure de la responsabilité.

Nous avons vu ensuite le fait, bien propre à surprendre, que le gouvernement que Dieu avait établi en Israël, et qui était accompagné du signe visible de sa présence, la Shekina de gloire, ne devait plus exister maintenant. Dieu lui-même avait dépouillé les Israélites du nom qu'ils portaient, en tant que son peuple. Désormais ils étaient « Lo-Ammi », pas mon peuple ; c'était là leur sentence, pour autant qu'il s'agissait de Lui, quels que pussent être les derniers desseins de sa grâce, car ses « dons et son appel sont sans repentance. »

La prophétie de Daniel commence au même temps où s'accomplit ce vaste changement, avec lequel elle a des rapports directs de dépendance. Envisagé à ce point de vue, ce livre présente une analogie frappante avec la grande prophétie du Nouveau Testament. Il est bien vrai que dans cette dernière, des messages spéciaux furent envoyés aux sept Églises par le moyen de Jean ; mais c'est à *lui,* Jean, que le livre, dans son ensemble, fut adressé et confié, quoique parfaitement dans l'intention qu'il fut rendu témoignage des choses dans les églises. Christ envoya signifier la révélation par son Ange, à son esclave Jean, dont la relation avec la chrétienté est de même nature que celle de Daniel avec la nation israélite. Dans l'un et l'autre cas, la chute était si complète, que Dieu ne pouvait plus adresser la prophétie directement à son peuple. Aussi y a-t-il une sentence morale de Dieu très sérieuse, sur la condition de la chrétienté. C'était une ruine complète, pour ce qui regarde le témoignage pratique que l'Église devait être pour Dieu – Éphèse placée sous la menace de se voir ôter son chandelier, à moins quelle ne se repente, et Laodicée assurée d'être vomie de la bouche du seigneur. Ce n'est point que Dieu ne continuât de sauver des âmes. Cela, Il l'a toujours fait, et Il le fait toujours ; mais une telle opération n'a rien de commun avec le témoignage que son peuple est sous la responsabilité de rendre. Plus de deux cents ans après que Juda fut devenu Lo-Ammi, Malachie pouvait parler de plusieurs, comme craignant l'Éternel, et s'entretenant ensemble : « Et ils seront miens, dit l'Éternel des armées, quand je mettrai à part mes plus précieux joyaux, et je leur pardonnerai, comme un père pardonne à son fils qui le sert. » Tout cela pouvait être vrai, et la solennelle sentence de Dieu – « Pas mon peuple » – continuer néanmoins de reposer sur eux : les circonstances n'affectaient en rien, ni le jugement dont Il avait frappé la nation, ni la grâce qu'Il déployait envers les âmes fidèles qui s'y trouvaient. Or, ce qui était vrai alors, le demeure également aujourd'hui. Le salut et la bénédiction des âmes continuent, mais devant Dieu ce qui porte le nom de Christ dans le monde, est aussi éloigné de réaliser ce que nous devrions être, selon les pensées de Dieu, que le peuple d'Israël l'était d'accomplir le dessein de Dieu À son égard.

Aussi, le caractère de son livre est-il en parfaite harmonie avec le caractère du temps où Daniel fut appelé à être prophète., C'était au moment où les derniers vestiges du peuple de Dieu allaient disparaître. Jérémie 25:1, donne pour date du commencement du règne de Nebucadnetsar, la première attaque qu'il fit contre Juda. Or, je voudrais faire remarquer précisément, qu'il y a une légère différence entre cette donnée, et celle que nous trouvons en Daniel 9. À Babylone, où écrivait Daniel, on comptait naturellement les années du règne de Nebucadnetsar à partir du moment où il avait succédé au trône, après la mort de son père, tandis qu'à Jérusalem, où prophétisait Jérémie, ce compte se faisait, tout aussi naturellement, à partir du temps où Nebucadnetsar, durant la vie de son père, avait manié le pouvoir pour la ruine de Jérusalem et des Juifs. Ce cas, on le sait, n'est pas rare, tant dans l'histoire sainte, que dans l'histoire profane.

Toutes les difficultés que présente la Parole de Dieu, ne proviennent réellement que du manque de lumière, et en général, de ce qu'on ne comprend pas la portée de la portion particulière, où on les rencontre. Mais à propos de dates, je ferai une autre petite remarque qu'il est bon de ne pas perdre de vue, et à laquelle donne lieu le premier verset de notre chapitre rapproché de Jérémie 25:1. La supputation des années, se fait parfois à partir de leur commencement et parfois aussi à partir de leur expiration ; c'est-à-dire, qu'on les compte en y comprenant, ou en retranchant l'année indiquée Il en est ainsi dans les exemples bien connus des jours écoulés entre la mort et la résurrection de notre Seigneur, et des six ou huit jours qui précédèrent sa transfiguration. C'est de cette manière que Daniel dit : « La troisième année de Jehoïakim », et Jérémie « la quatrième année. » L'un indique l'année complète, échue, du règne, et l'autre l'année courante.

Si nous en venons au caractère moral de la prophétie de Daniel, nous trouvons la clé des voies de Dieu au temps où elle fut émise, dans le fait que Dieu n'avait plus sur la terre de gouvernement direct, immédiat. Il avait reconnu David et ses descendants comme les rois qu'il avait établis sur *le trône de l'Éternel à* Jérusalem, 1 Chroniques 29:23. Il n'y avait pas d'autres rois ainsi reconnus de Dieu. Ils étaient, dans un sens tout particulier, les oints devant lesquels même le grand sacrificateur devait marcher.

Et voici ce que l'intention de Dieu était de représenter par eux : leur royauté, était une préfiguration de ce que Dieu va faire par Christ et en Christ, le véritable Fils de David. La même chose se voit dans toute l'Écriture. D'abord l'homme est placé, sous sa responsabilité, dans une certaine position, et immédiatement survient la chute ; ensuite la position est reprise par Christ qui l'établit sur un fondement qui ne peut être ébranlé. Voyez-le dans les faits consignés dans la Parole. Dieu crée l'homme et le place dans le paradis entièrement sans péché, et avec autorité sur la création inférieure. L'homme tombe aussitôt. Cependant Dieu n'abandonne pas son dessein d'avoir un homme dans le paradis. Mais où le trouverons-nous maintenant ? Il a entièrement failli dans la personne du premier Adam. Adam fut banni d'Éden : sa race est demeurée jusqu'à ce jour une race d'exilés ; et tous les efforts de l'homme en ce monde, tous les progrès matériels qu'il peut accomplir, ne sont qu'autant de palliatifs, par lesquels il cherche à se dissimuler le fait solennel que Dieu l'a chassé du paradis. Mais la personne du dernier Adam est la réponse glorieuse de Dieu à la perte faite par l'homme du premier dépôt qui avait été confié à sa garde : – le Second Homme exalté dans le paradis de Dieu. Autre exemple : Noé, paraît-il, recommence le monde après le déluge, et pour la première fois le droit de vie et de mort est remis entre ses mains. « Quiconque répandra le sang de l'homme, par *l'homme* son sang sera répandu, car Dieu a fait l'homme à son image. » Cette parole posait la base du gouvernement civil, et mettait l'homme dans l'obligation de mettre un frein aux actes de violence, ou de les punir. Cette disposition n'a été jamais révoquée. Partout où il est reçu, le *christianisme* introduit d'autres principes, des principes célestes ; mais le *monde* reste lié, pour sa conduite, par ce décret irrévocable de Dieu. Noé faillit cependant à son dépôt, d'une manière aussi complète qu'Adam avait failli en Éden. Il ne se gouverna pas, ni ne gouverna sa famille à la gloire de Dieu. Il s'enivre, et son plus jeune fils l'outrage. Le résultat en est, qu'au lieu de la bénédiction universelle d'un gouvernement juste, c'est une malédiction qui tombe sur une partie de ses descendants. De même, au temps convenable, le principe d'un roi placé sous la responsabilité de dominer avec justice sur le peuple de Dieu, fut mis à l'épreuve dans la maison de David. Et que fut-il trouvé ? Avant même que David fût mort, il y avait eu un si horrible péché qu'il fut déclaré que l'épée ne sortirait jamais de cette famille même, qui aurait dû assurer la bénédiction à Israël. Est-ce donc que Dieu ait abandonné son dessein ? En aucune manière. Le seigneur Jésus reprend la primauté, le gouvernement et le trône du Fils de David. Il en est ainsi de tous les principes qui ont manqué entre les mains de l'homme : ils seront tous magnifiés et établis à toujours dans la personne et à la gloire du Seigneur Jésus

Nous avons vu que Jérusalem cesse d'être le trône de Jéhovah. Et en harmonie avec ce fait, Jérémie nous montre la cité sainte comptée parmi les autres nations, simplement comme une d'entre elles : seulement, ayant été la plus privilégiée, elle est aussi la première à boire la coupe de la colère de Dieu. Babylone doit la boire aussi, mais c'est d'abord à Israël. Le même chapitre (v.25) renferme la prédiction précise de la captivité de 70 ans, durant lesquels Juda devait demeurer dans la transportation à Babylone ; et ensuite viendrait, à la fin, le jugement de la puissance qui l'avait emmené captif. Mais en prédisant la suprématie naissante de Babylone et son jugement final, et cela, non pas uniquement comme simple affaire d'histoire, mais comme type de la ruine du monde dans le jour du Seigneur, Jérémie ne nous fait pas connaître les détails qui trouvèrent leur place dans l'intervalle. C'est ainsi, par exemple, qu'Ézéchiel, au milieu des captifs de Kebar, nous fait connaître, dans la première moitié de sa prophétie, le moment où les puissances du monde se livrent le grand combat en vue de la prééminence. Pharaon Neco, roi d'Égypte, désirait y atteindre ; mais il est détruit, comme avant lui l'avait été l'Assyrien ; et Babylone reste seule avec son ambitieuse prétention à la domination universelle. Il y avait alors ces trois puissances, l'Assyrie, l'Égypte, et Babylone ; cette dernière, comparativement jeune comme grand royaume, quoi-

qu'elle eut été fondée vraisemblablement sur l'association la plus ancienne de toutes les confédérations, savoir, celle de Babel, « le commencement du règne de Nimrod. » Elles étaient comme des animaux féroces tenus en laisse par une main invisible, jusqu'à ce que l'expérience eut été parfaitement achevée, pour savoir si la fille de Sion voudrait marcher avec le Seigneur, dans l'humilité et l'obéissance, ou, à son appel, se détourner de son apostasie et se repentir. Mais elle ne fit ni l'un, ni l'autre. C'est ce qui donna lieu à un fait qu'on n'avait jamais vu auparavant : – il surgit un empire universel.

Le déluge, et le jugement de Dieu, à Babel, furent suivis de la grande dispersion des peuples, et de la division du genre humain en familles, tribus, langues et pays séparés. Israël était, dans le plan de Dieu, le centre de ce système de nations indépendantes. On lit au Deutéronome 32:8 : « Quand le Souverain partageait les nations, quand Il séparait les enfants des hommes les uns des autres, Il établit les bornes des peuples, selon le nombre des enfants d'Israël. » Tout fut arrangé, en rapport avec Israël, car « la portion de Jéhovah est son peuple, Jacob est le lot de son héritage. » Israël était le centre, selon Dieu, de la terre ; et Dieu veut encore réaliser son plan. Quoique complètement dépouillé à cause de la méchanceté du peuple, Israël doit être pour Dieu le centre des nations dans ce monde, car la bouche de l'Éternel a parlé. Ce point aussi, des desseins de Dieu, a été mis à l'épreuve dans les mains de l'homme, et comme les autres il a manqué ; ensuite il a été placé entre les mains de Christ qui l'accomplira en son temps. L'orgueil d'Israël le porta à faire dépendre de son obéissance à Dieu, la réalisation de ce privilège qui lui était destiné. À Sinaï, il se soumit à la responsabilité d'observer la loi. Toutes les fois qu'un *pécheur* entreprend d'avoir à faire avec Dieu sur cette base, c'en est fait de lui ; il est perdu. Le seul fondement sûr et humble, se trouve non en ce qu'Israël voulait être pour Dieu, mais en ce que Dieu voulait être en fidélité, en amour et en compassion à l'égard d'Israël. Et il en est ainsi pour toute âme, dans tous les temps. Israël ayant accepté d'être béni sous la condition d'obéir à la loi, la loi devint pour lui une verge, et Dieu fut forcé de le juger. La mort, en conséquence, était certaine, malgré la patience merveilleuse de Dieu. À la chute du peuple succéda celle de la sacrificature, et les rois à la fin marchèrent les premiers dans la pratique de toute sorte de mal. Dieu fut forcé d'abandonner son peuple. À partir de ce moment, tout ce qui tenait en échec les nations de la terre fut ôté, et les puissantes dynasties rivales purent combattre pour la domination. Il n'y avait plus de peuple que Dieu reconnût comme la scène de son gouvernement. Si seulement le cœur d'Israël s'était tourné vers Lui, comme l'aiguille aimantée se tourne vers le pôle en dépit de ses oscillations, il y aurait eu long support, (comme il y en eut effectivement au plus haut degré), et Dieu l'aurait établi dans la bénédiction à toujours. Mais quand ce n'était pas seulement le peuple, mais le roi, l'oint de Jéhovah, qui effaçait jusqu'à Son nom même du pays ; quand, dans Son propre temple, Sa gloire était donnée à un autre, c'en était fait de tout pour le moment, et « Lo-Ammi » était la sentence de Dieu. L'idolâtrie d'Israël était maintenant parvenue à son comble, apostat qu'il était du Dieu vivant, et décidé à se faire, s'il était conservé, l'actif champion des abominations païennes. Aussi, par le jugement de Dieu, peuple et roi s'en vont à la fin en captivité.

À ce moment, Daniel apparaît à la cour du monarque babylonien, suivant la parole certaine d'Ésaïe au roi Ézéchias. (És. 39:7) « Les temps des Gentils » (car c'est ainsi qu'il faut lire la phrase remarquable de Luc 21) étaient commencés ; et c'est de ces temps-là que Daniel est le prophète. Ils ne doivent pas courir toujours ; ils ont une limite assignée de Dieu, pour l'époque où son gouvernement direct de la terre, actuellement interrompu, reprendra son cours, et où Israël sera de nouveau reconnu comme le peuple de Dieu. Dans l'intervalle, ainsi que nous l'avons vu, la vocation distinctive de ce peuple se trouvant perdue, Dieu, dans les voies de sa providence, laisse s'élever, dans les grands empires Gentils qui succèdent l'un à l'autre, un nouveau système de gouvernement, le système de l'unité impériale. Il ne s'agit plus ici de nations indépendantes, chacune d'elles ayant son souverain ; mais, Dieu lui-même sanctionne dans sa providence, l'assujettissement de toutes les nations de la terre à l'autorité absorbante d'un seul individu. C'est là ce qui caractérise « les temps des Gentils. » Auparavant on n'avait pas vu d'exemple d'une telle chose, quoiqu'il ait pu y avoir des conquêtes de royaumes puissants sur des royaumes plus faibles. Même l'historien incrédule est forcé de reconnaître, comme toute histoire le fait, les quatre grands empires de l'ancien monde. Israël se trouvait maintenant confondu dans la masse des nations. De là vient que nous trouvons l'introduction de l'expression « le Dieu du ciel », comme si, à partir de ce moment, Dieu avait cessé de contrôler immédiatement la terre, dans le caractère dans lequel Il avait gouverné Israël, au moins d'une manière typique. Maintenant ce contrôle avait entièrement disparu ; et Dieu, agissant dans sa souveraineté, et à distance, pour ainsi dire, de la scène – comme le « Dieu du ciel », donnait à certaines puissances Gentiles, de se succéder l'une à l'autre dans un empire aussi étendu que le monde.

Avant de clore ces remarques préliminaires, j'ajouterai quelques mots sur les grands traits moraux de ce chapitre ; car s'ils sont manifestés avec éclat en Daniel, ils n'ont pas été écrits pour lui seulement, mais aussi pour nous, si nous désirons la même bénédiction.

Le chapitre débute par le tableau de la complète ruine des Juifs, en présence de leur vainqueur. Les voilà maintenant assiégés et accablés dans leur dernière forteresse. « La troisième année du règne de Jehoïakim, roi de Juda, Nebucadnetsar, roi de Babylone, vint contre Jérusalem, et l'assiégea. Et le Seigneur livra entre ses mains Jehoïakim, roi de Juda, et une partie des vaisseaux de la maison de Dieu que Nebucadnetsar fit emporter au pays de Shinhar en la maison de son Dieu ; et il mit ces vaisseaux en la trésorerie de son Dieu. » Les versets qui suivent nous font connaître l'accomplissement de la prophétie remarquable d'Ésaïe, à laquelle nous avons fait déjà allusion. Ézéchias avait été malade à la mort. Sur son désir ardent de vivre encore, Dieu avait ajouté quinze ans à ses jours, et cette promesse lui avait été scellée par un signe éclatant : le soleil était retourné de dix degrés, par les degrés par lesquels il était descendu. Mais il lui eût mieux valu avoir bien appris la leçon de la mort et de

la résurrection, que d'avoir obtenu une prolongation de vie pour tomber dans le piège, et entendre parler des malheurs qui attendaient encore sa maison, et de l'évanouissement des espérances d'Israël. Je ne puis dire que ce soit un signe aussi remarquable, qui ait surtout attiré l'attention du peuple le plus renommé dans l'ancien monde pour son savoir astronomique. Toujours est-il certain que le roi de Babylone envoya alors des lettres et un présent à Ézéchias, non pas seulement parce qu'il avait été malade, mais pour s'informer du miracle qui avait eu lieu dans le pays, (2 Chr. 32:31) Au lieu de « s'en aller doucement toutes ses années », Ézéchias déploie tous ses trésors devant les ambassadeurs de Merodac-Baladan. « Il n'y eut rien dans sa maison et dans toute sa cour qu'Ézéchias ne leur montrât. » « Alors Ésaïe dit à Ézéchias : Écoute la parole de l'Éternel des armées : Voici, les jours viennent que tout ce qui est dans ta maison, et ce que tes pères ont amassé dans leurs trésors jusqu'à aujourd'hui, sera emporté à Babylone : il n'en demeurera rien de reste, dit le Seigneur. Même on prendra de tes fils qui sortiront de toi et que tu auras engendrés, afin qu'ils soient eunuques au palais du roi de Babylone. »

Nous voyons dans notre chapitre l'accomplissement de cette prophétie. « Et le roi dit a Ashpenaz, capitaine de ses eunuques qu'il amenât d'entre les enfants d'Israël et de la race royale, et des principaux seigneurs, quelques jeunes enfants en qui il n'y eût aucun défaut, beaux de visage, instruits en toute sagesse, connaissant les sciences, qui eussent beaucoup d'intelligence, et en qui il y eût de la force, pour se tenir au palais du roi ; et qu'on leur enseignât les lettres et la langue des Chaldéens. » En conséquence, « le roi leur assigna pour provision, chaque jour, une portion de la viande royale, et du vin dont il buvait, afin qu'on les nourrît ainsi durant trois ans, et qu'ensuite ils servissent en présence du roi. » En même temps on fait subir aux noms de Daniel et de ses trois compagnons, un changement dans le désir, semblerait-il, d'effacer le souvenir du vrai Dieu en les remplaçant par des noms dérivés des idoles de Babylone. « Le capitaine donna à Daniel le nom de Belteshatsar, à Hanania celui de Shadrac, à Mishaël celui de Méshac, et à Azaria celui d'Abed-Nego, noms tirés très probablement de Bel et des autres faux dieux adorés alors en Chaldée.

Considérons maintenant ce que le Saint Esprit enregistre, comme nous révélant en particulier l'état du cœur de Daniel pour Dieu, afin que dans ses voies morales il fût un vaisseau à honneur et utile au Maître. Comme le pouvoir du Seigneur est au-dessus de toutes les circonstances ! Daniel et ses compagnons ne disent rien au changement de leurs noms, tout pénible qu'il a du leur être : ils étaient esclaves, la propriété d'un autre qui avait le droit de les nommer comme il voulait. « Mais Daniel se proposa dans son cœur de ne se point souiller par la portion de la viande du roi, ou par le vin dont le roi buvait. » À écouter la nature, une chère pareille eût dû être reçue avec gratitude : la foi opère, et ils la refusent. Faisant partie de la provision journalière d'un roi idolâtre, elle se rattachait aux faux dieux du pays. Même dans leur propre pays, et toute idolâtrie à part, Dieu voulait qu'on séparât les choses pures et les choses impures, et un grand nombre de celles qui étaient en estime parmi les Gentils étaient une abomination pour un Juif. La loi était absolue sur ces souillures ; et en qualité de Juif, Daniel était tenu de l'observer. Le christianisme arrive, et délivre la conscience de toute anxiété, quant à de telles choses. « Mangez, dit saint Paul, de tout ce qui se vend à la boucherie, sans vous enquérir de rien à cause de la conscience. » Il en est de même d'un festin. Si cependant le chrétien apprenait que telle viande avait été sacrifiée aux idoles, il ne devait pas en manger, tant à cause de ceux qui l'en avertissaient qu'à cause de la conscience. Mais, quant au Juif, c'était une séparation absolue, sans distinction, qui était requise de lui. Daniel se montra, sur le champ, décidé pour le vrai Dieu. Il ne s'agissait point pour lui de faire à Babylone ce qui s'y faisait, mais bien, de la volonté de Dieu en tant que prescrite à Israël. C'est pourquoi il supplia le chef des eunuques, afin de pouvoir ne point se souiller. En attendant, Dieu avait agi dans sa providence pour que Daniel obtînt une faveur spéciale. Mais cette action n'affaiblissait pas l'épreuve de sa foi ; et quand on lui allègue des difficultés et des dangers, il continue à se confier en Dieu. Hélas ! Nous sommes tous en état de trouver de bonnes raisons pour de mauvaises choses. Mais l'œil de Daniel était simple et son corps rempli de lumière, seuls moyens de comprendre la pensée de Dieu. Il ne considéra pas ce qui pouvait lui être agréable à lui-même ; il ne craignit pas de s'exposer au péril ; il envisagea la matière dans sa connexion avec Dieu. Il demande seulement qu'on les éprouve pendant dix jours, « et qu'on leur donne des légumes à manger et de l'eau à boire : après cela qu'on regarde nos visages. » La nourriture qu'un cœur sincère sentait convenir à une telle situation, ce n'était point « le pain agréable au goût », mais celle qui parlait d'humiliation devant Dieu : une chère telle que les plus chétifs l'eussent dédaignée dans cette orgueilleuse et délicate cité. Et quelle fut l'issue de cette épreuve ? Daniel et ses trois compagnons en reviennent, « ayant leurs visages en meilleur état, et ayant plus d'embonpoint que tous les jeunes gens qui mangeaient la portion de la viande royale. » Ils furent ainsi préservés de tout autre inquiétude à cet égard. Mais ce n'est pas tout. Il y eut encore pour eux la bénédiction positive, par laquelle Dieu leur donna de la science et de l'intelligence dans toutes les lettres, et de la sagesse ; et il est ajouté de Daniel : qu'il s'entendait en toute vision et dans les songes. Ils furent préparés de Dieu pour l'œuvre que chacun d'eux eut à accomplir plus tard. Dieu était lui-même leur instituteur, et l'épreuve de leur foi formait une partie nécessaire, essentielle, de leur éducation à son école. « Ensuite quand ils vinrent devant le roi, il ne s'en trouva aucun de semblable à eux. Et dans toute question savante et qui demandait de la pénétration, sur quoi le roi les interrogea, il trouva dix fois plus de science en eux que dans tous les tireurs d'horoscope et les astrologues qui étaient en tout son royaume. » Cette leçon nous regarde. Si nous voulons comprendre les Écritures, il faut que nous marchions aussi séparés d'avec le monde. Rien n'est plus mortel à l'intelligence spirituelle, que de flotter à tous les vents dans le courant des opinions et des voies humaines. La parole prophétique est la lumière qui nous montre la fin de tous les projets et de l'ambition de l'homme. « Et le monde s'en va et sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. » Sans aucun doute, « la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Éternel, comme les eaux comblent la mer. » Mais tous les plans des hommes seront d'abord réduits à néant, « les peuples auront travaillé pour le

feu et les nations se seront fatiguées très inutilement. » L'Éternel lui-même le fera. S'il se trouve dans l'Écriture une vérité qui ressorte avec plus d'évidence qu'une autre, ou plutôt, une vérité que toutes les autres supposent, c'est celle de la chute totale, de la ruine entière de l'homme, dans tout ce qui regarde Dieu, avant que sa grâce intervienne et triomphe. Et cela n'est pas vrai seulement des hommes inconvertis : c'est vrai aussi de son peuple d'autrefois, et de son Église d'à présent. Le succès le plus important que l'ennemi puisse remporter, à l'exception toutefois de la ruine des fondements, est celui qu'il obtient par le mélange des saints avec le monde, et par l'obscurcissement, qui en résulte, de l'intelligence spirituelle chez ceux qui doivent être sa lumière. La volonté de Dieu est de nous avoir en communion pratique, réelle, avec lui : *c'est à sa lumière que nous voyons clair.*

Quand nous avons saisi la fin à laquelle aboutissent toutes les machinations, auxquelles se livre Satan pour traverser l'œuvre de Dieu, cette intelligence nous tient séparés de tout ce qui mène là, et nous unit à tout ce qui est cher à Dieu. Alors « le sentier des justes est comme une lumière resplendissante, qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection. » En marchant de cette manière, nous comprendrons la Parole de Dieu. Il ne s'agit point de capacité intellectuelle, ou de science. Toute l'érudition humaine dans les choses de Dieu n'est que pauvres haillons, partout où on en fait quelque chose de plus qu'une servante. Pour être en état de profiter pleinement de la Parole de Dieu, il faut que les chrétiens apprennent à tenir toutes leurs connaissances sous les pieds. S'il en est autrement, qu'il sache peu ou beaucoup, l'homme est esclave de son savoir qui usurpe la place de l'Esprit de Dieu.

La foi constitue le moyen unique d'acquérir l'intelligence spirituelle et d'en réaliser la puissance. Or, la foi nous soumet et nous tient soumis au Seigneur, et nous sépare de ce siècle mauvais. Daniel se tint séparé de ce qui, aux yeux d'un Juif, déshonorait Dieu, et Dieu le bénit d'une grande mesure de sagesse et d'intelligence.

Chapitre 2

Avant d'entrer dans le sujet que j'ai devant moi, je désire signaler une preuve manifeste que le chapitre 1 est un chapitre préliminaire. Le dernier verset nous apprend que Daniel fut là jusqu'à la première année du roi Cyrus. Il résulte de ces paroles que le chapitre n'a pas simplement pour but de donner un récit de certaines circonstances, avant que nous soyons introduits dans la connaissance des révélations, ou des faits divers, dont la succession se déroule dans ce livre, mais bien de nous montrer comment avait été préparée la place que Daniel devait occuper ; après quoi nous sommes, pour ainsi dire, conduits à la fin. En d'autres termes, c'est la déclaration de la présence continue de Daniel pendant toute la durée de la monarchie babylonienne et même au commencement de celle des Perses. Cela ne veut point dire que Daniel vécut seulement la première année du roi Cyrus, car la dernière partie du livre contient une vision postérieure à cette date ; c'est simplement la constatation du fait qu'il était en vie lorsque commença une dynastie nouvelle. On verra aussi que la fin du dernier chapitre forme une conclusion également convenable du livre, et fait, à ce titre, le pendant du chapitre premier envisagé comme préface.

Mais avant d'aller plus loin je présenterai une remarque générale. Le livre se divise en deux parties à peu près égales. La première est relative aux grandes puissances Gentiles, et aux traits qui caractérisent leur conduite extérieure ; et enfin, au jugement de tout cet état de choses. Elle va jusqu'à la fin du chapitre 6. La seconde partie commence au chapitre 7, et s'étend jusqu'à la conclusion du livre. Elle ne nous donne pas l'histoire extérieure des quatre empires Gentils, mais ce qui, dans leur histoire, intéresse plus particulièrement le peuple de Dieu. Cela était indiqué, avec assez d'évidence, par la circonstance que la première partie ne se compose pas des visions contemplées par Daniel ; car la seule vision, proprement dite, qui s'y trouve, fut contemplée par Nebucadnetsar. Il y en a une dans le chapitre 2, et ensuite une autre, d'un caractère différent, au chapitre 4 : les chapitres 3:5 et 6 contenant le récit de faits en rapport avec la condition morale des deux premières monarchies ; mais rien de tout cela ne fut premièrement révélé à Daniel, et les visions ne furent pas non plus contemplées par lui. Tandis que, au contraire, la seconde partie du livre se compose exclusivement de communications accordées au prophète lui-même. Et c'est là que nous trouvons, non pas simplement des choses propres à frapper l'esprit naturel, mais les secrets de Dieu qui concernent et intéressent particulièrement son peuple, et par conséquent aussi des détails. La preuve externe de cette différence de but et de portée entre ces deux grandes sections de Daniel, c'est que le chapitre 6 qui termine la première nous mène de nouveau jusqu'à la fin : « Ainsi, Daniel prospéra au temps du règne de Darius et au temps du règne de Cyrus, de Perse. » Or, cela est à remarquer, parce que le chapitre suivant revient de nouveau en arrière à Belshatsar : « La première année de Belshatsar, roi de Babylone, Daniel vit un songe ; et étant dans son lit, etc » Cela se passait longtemps avant Cyrus, de Perse. – Ensuite nous lisons au chapitre 8 : « La troisième année du roi Belshatsar » ; et au chapitre 9 : « La première année de Darius, fils d'Assuérus. » Jusque-là tout se suit régulièrement, et nous arrivons ainsi au chapitre 10[1] : « La troisième année de Cyrus, roi de Perse, une parole fut révélée à Daniel, etc » La première partie (1-6) nous mène jusqu'à la fin, d'une manière générale ; et la deuxième (7-12) de même, dans un ordre égal ; se distinguant l'une de l'autre, non pas seulement par cet arrangement extérieur, mais surtout par la différence morale que j'ai déjà signalée entre elles : l'une s'occupant de l'aspect extérieur de l'état de choses, et l'autre de son caractère intérieur, moral. Quiconque a lu avec intelligence Matthieu 13, sait que cette manière de traiter un sujet n'est pas sans précédent dans la Parole de Dieu. En effet, ce chapitre présente un exposé régulier du royaume des cieux, dans une suite de quelques paraboles dont la première est une parabole préliminaire, qui sert d'introduction au sujet. Or, si vous prenez les six autres paraboles (car il y en a juste sept en tout) vous verrez qu'elles se divisent en deux sections dont chacune

[1] Les chapitres 11 et 12 font un tout avec le chapitre 10.

en renferme trois, et dont la première a trait à l'aspect intérieur du royaume, et la dernière à ses relations plus intimes et plus cachées.

C'est exactement ce que nous avons en Daniel. D'abord, l'histoire extérieure qui se poursuit jusqu'à la fin ; et ensuite vient l'histoire intérieure, ou ce qui était d'un intérêt particulier pour ceux qui avaient l'intelligence des voies de Dieu. Cette remarque suffira pour montrer que le livre que nous étudions est caractérisé par la méthode divine que nous devons nous attendre à trouver dans la Parole de Dieu. Toutes les œuvres de Dieu, et plus particulièrement sa Parole, portent l'empreinte d'un dessein profond. Certes, le doigt de Dieu lui-même se révèle avec évidence sur ce qu'il a fait ; cependant la mort est entrée, et la créature a été assujettie à la vanité. De là proviennent les gémissements de la création inférieure : et à mesure que l'on s'élève sur l'échelle de la vie animale, la misère devient plus intense. L'homme a davantage conscience de la misère que son péché a amenée sur le monde et sur la création dont il a été fait le seigneur, et il est aussi plus capable de la sentir. Mais quant à la Parole, quoiqu'il puisse s'y trouver des fautes et des erreurs de copistes, pour la plus grande partie ce ne sont que des taches légères. Elles peuvent bien obscurcir un peu sa pleine lumière, mais elles sont insignifiantes auprès de l'éclat manifeste de ce que Dieu donne, même au moyen de la version la plus imparfaite. Selon qu'elle passe par les mains des hommes, nous pouvons découvrir plus ou moins de cette faiblesse inhérente au vase de terre ; mais, par la grande miséricorde de Dieu, il y a toujours en elle une riche lumière pour toute âme honnête. Mais abordons la première grande scène du livre. Elle nous montre comment la sagesse du monde fait entièrement défaut. À la cour de Babylone, on prenait soin, d'une façon peu ordinaire, d'avoir des hommes instruits en toute sorte de sagesse et de connaissance. Le temps était venu maintenant de mettre cette sagesse à l'épreuve. Pendant que le grand roi Gentil se livrait sur son lit à ses méditations, il plut à Dieu de dérouler devant lui, dans une vision, l'histoire future du monde : d'un côté, dans le but de satisfaire le désir qu'il éprouvait de contempler sans voile le cours ultérieur des âges ; et en même temps, pour lui faire sentir la parfaite impuissance de toutes les ressources humaines C'était l'occasion, pour Dieu, de manifester sa propre puissance, ainsi que la parfaite sagesse dont un pauvre captif pouvait devenir le canal. C'est là un exemple éclatant des voies de Dieu. Ces Juifs étaient là : et l'orgueilleux monarque pouvait avoir eu la pensée que si Dieu était pour eux, ils n'auraient pu tomber sous son pouvoir. Mais quand les serviteurs de Dieu sont coupables, il n'est personne dont Dieu mette en évidence les fautes, avec autant de soin. Voyez-le en Abraham, ou en David. C'est Dieu seulement qui nous a appris les péchés qu'ils commirent. Il aime trop les siens pour cacher leurs fautes C'est de l'essence de son gouvernement moral qu'Il soit le dernier à mettre ou à laisser un voile sur ce qui lui déplaît, en ceux-là mêmes qu'il aime le mieux. Prenez une famille bien gouvernée. L'amour d'un père intelligent le conduit-il à dissimuler les fautes de son enfant, quand son enfant doit les sentir ? – et il faut qu'il les sente pour être heureux. Il en est de même de ceux qui appartiennent à Dieu. Israël L'avait abandonné, il avait renié ses relations avec Lui, et Dieu fait voir qu'Il sent leur péché et qu'il faut qu'ils le sentent aussi. Il cessa pour un temps de le reconnaître pour son peuple, et le rejeta hors du pays dans lequel Il l'avait planté : et maintenant les enfants d'Israël étaient les esclaves des Gentils.

Mais le moment est aussi venu où leur vainqueur doit apprendre qu'après tout, la pensée, le cœur de Dieu, étaient avec les pauvres captifs. La *puissance* de Dieu pouvait se trouver, pour un certain temps, avec le Gentil ; mais les affections et les secrets de Dieu étaient avec les siens, même à l'heure de leur extrême abaissement.

Les circonstances au moyen desquelles cela fut manifesté illustrent les voies de Dieu d'une manière frappante. Le roi fait un songe : la chose part de lui. Il convoque ses sages et les invite à faire connaître le songe et à en donner l'interprétation. Mais c'est en vain. Ils sont tellement frappés eux-mêmes de ce qu'il y a de déraisonnable dans la demande, qu'ils disent qu'« il n'y a que les dieux, lesquels n'ont aucune fréquentation avec la chair, qui puissent déclarer la chose au roi. » Il était impossible de satisfaire le désir du roi. Tout se montrait dans sa réalité, et l'inutilité de leur sagesse, en vue du besoin qui se faisait sentir, était parfaitement manifestée. La nouvelle du décret ordonnant que les sages de Babylone fussent mis à mort, arrive à Daniel. Il va trouver Arioc et prie qu'on lui donne du temps. Mais remarquez-le, car c'est là ce qui caractérise la foi : il a confiance en Dieu. Il n'attend pas que Dieu lui ait répondu, avant de dire qu'il donnerait l'interprétation du songe. Il le déclare sur le champ. Il se confie en Dieu, et c'est là la foi – une conviction fondée sur le caractère connu de Dieu. Le secret de l'Éternel est avec ceux qui Le craignent, et Daniel craignait l'Éternel. C'est pourquoi aussi il n'eut point peur du décret. Il connaissait le Dieu qui lui donna de pouvoir rappeler le songe. En même temps il n'a pas la plus petite prétention de fournir lui-même la réponse. Ainsi, deux grandes choses se trouvent manifestées ici en Daniel : d'abord, sa confiance que *Dieu* révélerait la chose au roi ; et secondement, sa confession qu'il ne pouvait pas, *lui,* la révéler. Il va en sa maison, et fait connaître à ses compagnons ce dont il s'agit. Il désire qu'ils « implorent aussi la miséricorde du Dieu des cieux, sur ce secret. » Il attache un grand prix aux prières de ses frères, les témoins avec lui-même du vrai Dieu au milieu de Babylone. Il a la joie de les voir en effet fléchir les genoux devant Dieu, en même temps qu'il se prosterne lui-même. Mais comme c'était lui qui avait foi d'une manière spéciale, c'est lui, Daniel, que Dieu honore de la révélation qu'il attendait de Lui : « et le secret fut révélé à Daniel dans une vision de nuit. »

Et maintenant il n'a pas hâte de se rendre immédiatement vers le roi, ni même auprès de ses compagnons pour leur dire que Dieu lui avait fait connaître le songe. La première chose qu'il fait c'est d'aller vers Dieu. Le Dieu qui a révélé le secret est celui que Daniel confesse aussitôt : il prend l'attitude d'un adorateur. Et qu'il me soit permis de le dire, c'est là la grande fin de toutes les révélations de Dieu. Supposez qu'il s'agisse de me faire connaître mon état de péché, et un Sauveur qui satisfait à tous les besoins de mon âme : le résultat que Dieu veut atteindre par l'opération de son Esprit dans ses saints, n'est pas cependant, tout simplement, qu'ils sachent qu'ils sont délivrés

de l'enfer, ou qu'ils doivent marcher comme ses enfants. Il y a une chose plus élevée encore : Dieu fait des siens ses adorateurs. Et s'il existe un point à l'égard duquel les enfants de Dieu manquent plus encore que dans les autres, c'est bien, hélas ! Celui de la réalisation de leur position d'adorateurs.

Or, Daniel avait compris cela. Tout jeune qu'il était relativement, il était bien instruit des voies de Dieu, et c'est ici que nous trouvons ce beau trait de caractère. Il célèbre, dans son effusion de louange, les voies de Dieu, mais les voies de Dieu non pas tant en connexion avec sa puissance, quoiqu'il soit vrai que c'est « Lui qui change les temps et les saisons, qui ôte et qui établit les rois, etc » Mais le point sur lequel son cœur insiste tout particulièrement est celui-ci : « Il donne la sagesse aux sages, et la connaissance à ceux qui ont de l'intelligence. » J'appelle votre attention là-dessus. Il est parfaitement vrai que le Seigneur regarde avec compassion les ignorants, et qu'Il manifeste sa bonté à ceux qui n'ont point d'intelligence. Mais Daniel parle de ses voies envers ceux dont le cœur est tourné vers Lui ; et quant à ceux-là le principe du Seigneur est qu'« il sera donné à celui qui a, mais quant à celui qui n'a pas, cela même qu'il a, lui sera ôté. » Dans les choses de Dieu, rien de plus dangereux que de s'arrêter court dans l'étude et l'acquisition de l'intelligence de ses voies. Ce qui porte les âmes à s'arrêter sur ce chemin béni, c'est la conscience que la vérité a des conséquences trop pratiques ; et elles redoutent ces conséquences. Car la vérité de Dieu ne consiste pas simplement en une théorie, elle entraîne surtout une *pratique ;* avec elle, il ne s'agit pas simplement de savoir, mais bien de *vivre :* et instinctivement l'âme reste en arrière, à cause des sérieux résultats actuels qu'elle sent que la vérité entraîne. En Daniel l'œil était simple, et, en conséquence, tout le corps était lumineux ; c'est là le secret réel des progrès. Que seulement vos désirs soient vers Dieu, et vos progrès seront sûrs et solides.

Daniel va alors trouver Arioc et lui parle en ces termes : « Ne fais point mettre à mort les sages de Babylone ; mais fais-moi entrer devant le roi, et je donnerai au roi l'interprétation. » Le roi lui demande s'il est vrai qu'il puisse faire connaître le songe et son interprétation. La réponse de Daniel est de toute beauté. L'humilité accompagne toujours une connaissance réelle, profonde, des voies de Dieu. Il n'y a pas d'erreur plus grande, ni qui, de fait, ait moins de fondement, que de supposer que l'intelligence spirituelle enfle. La connaissance peut le faire, la simple connaissance. Mais je parle de cette intelligence spirituelle dans la Parole, qui découle du sentiment de l'amour de Dieu, et qui cherche à s'épancher, si je puis parler ainsi, précisément parce qu'elle est amour divin. Daniel commence alors par faire voir combien il était impossible « aux sages, aux astrologues, aux magiciens et aux devins » de découvrir le songe au roi. « Mais, ajoute-t-il, il y a un Dieu aux cieux qui révèle les secrets, et qui a fait connaître (il ne dit même pas, à Daniel, mais) au roi Nebucadnetsar ce qui doit arriver aux derniers temps. » Il désirait que Nebucadnetsar connût l'intérêt que Dieu lui portait. « Quant à toi, ô roi, tes pensées te sont montées dans ton lit, touchant ce qui arriverait ci-après : et celui qui révèle les secrets t'a déclaré ce qui doit arriver. » Mais ces paroles ne lui suffisent point ; il continue : « Pour moi, ce secret ne m'a point été révélé pour quelque sagesse qui soit en moi, plus qu'en aucun des vivants, mais afin de donner l'interprétation au roi, et afin que tu connaisses les pensées de ton cœur. »

Ensuite il en vient au songe : « Tu contemplais, ô roi ! Et voici une grande statue ; et cette grande statue, dont la splendeur était excellente, était debout devant toi, et elle était terrible à voir. » Il avait contemplé l'empire, non pas simplement par fragment, et par périodes successives, mais comme un tout, et dans son ensemble imposant. La dernière partie du livre nous présente d'une manière plus marquée et plus détaillée la succession des différents pouvoirs ainsi que leur conduite envers le peuple de Daniel : mais ici c'est l'histoire générale de l'empire Gentil que le prophète nous donne.

« La tête de cette statue était d'un or très fin, sa poitrine et ses bras étaient d'argent, son ventre et ses hanches, d'airain. » C'est-à-dire qu'il y avait détérioration, à mesure que les empires s'éloignaient de la source du pouvoir. C'était Dieu qui avait donné à Nebucadnetsar la puissance impériale. Aussi ce qui est le plus rapproché de la source, est vu comme « tête d'or. » Dans une certaine mesure, il y a davantage de l'homme dans l'Empire Perse, « la poitrine et les bras d'argent », métal inférieur ; et ainsi de suite jusqu'aux jambes, qui étaient de fer, et aux pieds, en partie de fer et en partie d'argile. Il est tout à fait évident d'après cela, qu'il y a avilissement graduel à mesure que nous nous éloignons du moment où le pouvoir a été primitivement octroyé.

Mais il sera bon de poser ici un ou deux principes que je crois importants dans l'étude des parties prophétiques de l'Écriture. Ce sont des maximes très généralement répandues, même parmi les chrétiens que la prophétie doit être expliquée par l'événement – que l'histoire est le vrai commentaire de la prophétie – que, lorsque les visions prophétiques ont été réalisées sur la terre, les faits expliquent les visions. C'est là un principe entièrement faux ; il ne renferme pas un atome de vérité. On confond l'interprétation de la prophétie avec la confirmation de sa vérité. Quand une prophétie est accomplie, naturellement son accomplissement en confirme la vérité. Mais c'est là une chose bien différente de son explication. La vraie intelligence d'une prophétie est précisément aussi difficile après qu'avant l'événement. Prenez, par exemple, les soixante-dix semaines de Daniel. Ce chapitre a donné lieu à une controverse et à des disputes infinies, parmi les croyants eux-mêmes. Ils prétendent généralement que cette prophétie est accomplie tout entière (ce qui n'est pas exact), et néanmoins il n'y a pas le moindre accord entre eux sur sa signification.

La prophétie d'Ézéchiel nous montre que les difficultés de la prophétie proviennent d'une source entièrement différente. La première partie d'Ézéchiel se trouvait accomplie dans les voies de Dieu avec Israël dans ce temps-là ; elle s'étendait sur le temps où Daniel vivait ; mais cela ne l'explique point : de fait, cette portion est plus obscure que les derniers chapitres qui se rapportent à l'avenir.

Qu'est-ce donc qui explique la prophétie ? Cela seul qui explique toute l'Écriture : l'Esprit de Dieu. Sa puissance est capable de faire comprendre toutes les parties de la Parole. Et si l'on demande si j'entends dire par là qu'il n'est d'aucune importance de connaître les langues, de savoir l'histoire, et ainsi de suite ? Je réponds que ma pensée n'est pas de soulever de question relativement à la science, qui, à mon avis, a son emploi. Mais je nie que l'histoire soit l'interprète de la prophétie ou de quelque portion que ce soit de l'Écriture. S'il se trouve des chrétiens qui possèdent l'histoire, ou les langues originales de l'Écriture, c'est avec Christ et non point avec leurs connaissances, ou leur science, qu'a à faire leur intelligence spirituelle. D'ailleurs, même si l'on est chrétien, il ne s'ensuit pas nécessairement que l'on comprend l'Écriture. On connaît Christ, sans quoi on ne serait pas chrétien. Mais quant à être entré réellement dans la pensée de Dieu, dans la vraie intelligence de l'Écriture, cela suppose qu'on veille contre le moi, qu'on désire la gloire de Dieu, qu'on a pleine confiance dans sa Parole, et qu'on se tient dans la dépendance du Saint Esprit. L'intelligence de l'Écriture n'est pas une simple affaire intellectuelle. Si un homme n'avait pas du tout d'intelligence, il ne pourrait comprendre quoi que ce soit : mais l'intelligence n'est que le vase, l'instrument, elle n'est pas la puissance. La puissance c'est le Saint Esprit agissant sur et par l'instrument. Mais il faut que ce soit le Saint Esprit qui remplisse lui-même l'âme : comme il est dit : « Ils seront tous enseignés de Dieu. »

Il y a une grande différence dans la mesure de l'enseignement, parce qu'il y en a beaucoup dans la mesure de la dépendance dans laquelle on se tient vis-à-vis de Dieu. Une chose dont il importe de se bien pénétrer, c'est que l'intelligence de l'Écriture dépend beaucoup plus de l'état moral – de l'œil simple attaché sur Christ – que de ce qui tient à l'aptitude et aux facultés intellectuelles. Le Saint Esprit ne peut jamais nous communiquer quelque chose en vue de nous dispenser de la nécessité de dépendre de Dieu et de nous attendre à Lui.

Comment donc devons-nous interpréter la prophétie ? Elle est entièrement indépendante de l'histoire ; elle fut donnée pour être comprise avant qu'elle devînt de l'histoire. On doit voir la vérité de cela. La plus grande partie de la prophétie a trait à des jugements terribles, qui doivent tomber à la fin de ce siècle. Que peuvent devenir ceux qui n'en tirent pas de profit jusqu'à ce que les faits qu'elle annonce aient eu lieu ? C'est une chose sérieuse que de la mépriser. Le croyant qui possède l'intelligence de la prophétie, possède un secours spécial, dont est privé celui qui la néglige.

C'est pourquoi, partant de ce grand principe que c'est le Saint Esprit qui nous rend capables de lire la prophétie, comme intéressant la gloire de Dieu et étant rattachée à Christ qui doit être encore exalté, et dont la gloire remplira les cieux et la terre, tous les usurpateurs et tous les prétendants étant renversés, considérons la scène que nous offre ce chapitre comme déroulant devant nous le cours du monde jusqu'au temps de la révélation de la gloire de Christ. Voyons d'abord la position des diverses parties. Ici se trouvait le plus orgueilleux monarque du monde. Il était sorti à la tête d'armées victorieuses, avant la mort de son père, avant d'être entré proprement en possession sans partage de l'empire de Babylone. Et voilà que maintenant il lui est ouvert une sphère de domination qui dépasse peut-être ses aspirations les plus ambitieuses. Il apprend avec certitude que c'est Dieu lui-même, dans sa providence, qui lui a donné cette position élevée. Mais il y a davantage encore : il contemple, déroulée devant lui et dessinée en quelques traits, toute la carte du monde Gentil, les traits principaux de son histoire depuis ce jour jusqu'au jour de gloire et de jugement qui vient. Il voit s'élever une autre puissance voisine à laquelle la prophétie avait fait déjà allusion ; de sorte qu'il n'y avait par conséquent aucune difficulté à comprendre ce qui était signifié par elle. Le prophète Ésaïe, qui vivait cent cinquante ans avant la naissance de Cyrus, n'avait pas seulement parlé, sous la direction du Saint Esprit, de la nation et du roi des Mèdes et des Perses, mais il avait nommé Cyrus par son nom.

Venait ensuite la prédiction d'un autre empire, qui n'en était alors comparativement qu'à son enfance, ou ne consistait qu'en nombreuses tribus distinctes, sans aucun lien stable entre elles – je veux dire les Grecs. Mais plus remarquable encore était le royaume sur lequel l'Esprit de Dieu s'arrête le plus, qui n'existait alors simplement qu'en germe, et probablement n'était pas même connu de nom au roi de Babylone. Car, quoique destiné à jouer le rôle le plus considérable qui soit jamais échu à un royaume dans l'histoire du monde, c'était alors un royaume entièrement obscur. Il était engagé soit au dedans, soit avec ses voisins, dans des querelles de la plus mesquine espèce, sans aucune pensée d'étendre sa domination. Il est donc d'autant plus merveilleux de considérer ce grand roi, et le serviteur de Dieu qui se tient devant lui, révélant l'histoire du monde.

« Toi, ô Roi ! tu es le roi des rois : parce que le Dieu des cieux t'a donné le royaume, la puissance, la force et la gloire. » Il ne s'agissait pas de sa puissance, ni de la sagesse particulière qu'il possédait. S'il avait été permis à Nebucadnetsar d'emmener ces captifs, de triompher de la puissance de l'Égypte qui avait voulu lui disputer la suprématie du monde, c'était le Dieu du ciel qui le lui avait donné. « Et en quelque lieu qu'habitent les enfants des hommes, les bêtes des champs et les oiseaux des cieux Il les a donnés en ta main, et t'a fait dominer sur eux tous. Tu es la tête d'or. » C'est évidemment la monarchie babylonienne qui est là désignée. Dieu y avait fait allusion par Ésaïe ; et Jérémie, qui était contemporain de Daniel, avait placé devant lui non seulement l'étendue de la période que durerait la monarchie babylonienne, mais aussi la succession de ses rois. Il devait y avoir Nebucadnetsar, et son fils, et le fils de son fils : ce qui eut un remarquable accomplissement. Ainsi, pour comprendre la prophétie, nous n'avons pas besoin de recourir ailleurs que l'Écriture. C'est le juste emploi spirituel de ce que renferme la Parole de Dieu qui nous y donne accès ; et je bénis Dieu de ce qu'il en est ainsi. Si l'homme étudie seulement la Bible avec soin dans sa langue maternelle, et s'il est dirigé par l'Esprit de Dieu, il possède les éléments et la puissance d'une vraie interprétation. Mais il est aussi certain que tant qu'un homme essaie de trouver une explication çà et là, à l'aide de l'histoire, des antiquités, des journaux et de quoi encore ? Il ne fait que se sé-

duire et séduire ses auditeurs. Telle est la sentence morale, universelle, de Dieu sur l'âme qui demande à ce qui est de l'homme la clé des secrets de Dieu. Il faut que je la trouve en Dieu lui-même, par un usage convenable de ce que sa Parole renferme.

J'ai eu la curiosité d'examiner Josèphe, ancien écrivain juif, dont l'histoire est lue et estimée partout ; et trouvant, dans la version ordinaire, des particularités étranges, j'ai consulté l'original grec ; j'y ai trouvé le même sens extraordinaire. Il établit que la tête d'or signifie Nebucadnetsar et les rois qui ont été *avant* lui ! Il y a donc là un manque absolu d'intelligence de ce qu'enseigne la Parole de Dieu. On s'égare toujours lorsqu'on s'écarte de l'Écriture et qu'on se laisse aller à ses propres pensées. Il n'est question, pour la première fois, de l'existence d'un empire de Babylone que dans la personne de Nebucadnetsar, qui naturellement comprend ceux qui devaient lui succéder. « Tu es la tête d'or. » Aucune allusion n'est faite aux rois qui avaient été avant lui. Jusqu'au temps de Nebucadnetsar, il n'avait pas été accordé à Babylone de posséder l'empire du monde. C'était donc lui, et nullement ses ancêtres, qui constituait la tête d'or. C'est en lui que la position impériale de Babylone trouve son commencement.

Nous ne trouvons pas seulement la déclaration de l'époque des soixante-dix ans de captivité en Jérémie 25 ; mais un peu plus loin, chapitre 27, il est fait mention de la suite des rois. « Toutes les nations lui seront asservies, et à son fils, et au fils de son fils, jusqu'à ce que le de son pays lui-même vienne aussi. » Or, il arriva qu'après que son fils Évil-Merodac eut été retranché, le peuple babylonien appela à lui succéder, non pas dans l'ordre de succession, mais pourtant avec quelque espèce de raison, le mari de la fille de Nebucadnetsar. Cet homme régna un certain temps, et après lui régna son fils, qui, par conséquent, était le fils de la fille de Nebucadnetsar, et non le fils de son fils. Jusque-là il pouvait sembler que la prophétie avait donc failli : mais pas du tout. Quelques mois après, le petit-fils de Nebucadnetsar fut appelé au trône. « L'Écriture ne peut être anéantie. » Elle avait dit : « Nebucadnetsar, son fils, et le fils de son fils », et il en fut ainsi. Toute la chose prit fin en Belshatsar, petit-fils de Nebucadnetsar. Pour ce qui concerne ce sujet, l'Écriture fournit donc toutes les parties principales. De sorte que, de fait, la prophétie explique l'histoire, mais l'histoire n'interprète jamais la prophétie. Celui qui comprend la prophétie peut ouvrir l'histoire ; mais la connaissance de l'histoire ne rendra jamais capable d'expliquer la prophétie. Elle peut confirmer la vérité d'une prédiction à quelqu'un qui doute, pour autant qu'elle est claire. C'est ainsi, par exemple, que si l'histoire de la prise de Jérusalem, telle qu'elle se trouve dans les guerres de Josèphe est véritable, elle coïncide naturellement avec la description inspirée que nous en donne saint Luc. Mais il est de toute évidence que si j'ai foi à la Parole de Dieu, je trouve beaucoup plus de certitude dans ce qu'elle me dit sur cet événement. En un mot, la circonstance que la prophétie est prononcée avant l'événement ne fait rien à la chose. L'œil de Dieu contemplait tout, dans toute la suite et à travers le cours de l'empire Gentil ; et le langage est aussi clair dans les prophéties de Daniel que dans les écrits des historiens grecs et latins[2].

Et cela est tellement vrai que des hommes qui n'ont aucune sympathie pour les choses de Dieu, même les incrédules, sont obligés de reconnaître que tout ce qu'il y a de clair sur ce sujet est en harmonie avec ce que Daniel avait dit, des centaines d'années avant les événements.

« Mais après toi, il s'élèvera un autre royaume moindre que le tien ». Non pas moindre par le territoire, mais moindre par l'éclat, la magnificence, et surtout par l'introduction d'un contrôle en dehors du souverain. Au lieu d'agir comme un homme profondément convaincu qu'il tient son autorité directement de Dieu, Darius (ch.6) prit l'avis de sujets sans scrupules, et il en résulta d'amères souffrances pour lui ; tandis que s'il avait eu le sentiment de sa responsabilité immédiate vis-à-vis de Dieu, il aurait évité le piège. On repousse naturellement un pouvoir absolu, principalement, par la raison que c'est un pouvoir sans contrôle entre les mains d'un homme faible et capable de se tromper. Mais supposez que le dépositaire d'une telle autorité réunit en sa personne toute sagesse et toute bonté, et rien ne saurait être plus heureux qu'un pouvoir semblable. C'est là précisément ce qui existera sous le règne du Seigneur Jésus Christ, où toute l'autorité sera remise en ses mains, tout sera béni et conforme à la volonté de Dieu et où la volonté contraire de l'homme ne serait que rébellion.

Ce qui semble confirmer cette idée, c'est que, lorsque nous arrivons au troisième empire, l'Empire Macédonien, dont Alexandre-le-Grand fut le fondateur, nous y trouvons un homme qui n'agissait pas simplement d'après l'avis de ses sages, mais qui était contrôlé par ses généraux dans l'exercice de son pouvoir. De fait, ce royaume devint une espèce de gouvernement militaire – chose moins respectable que l'intervention aristocratique des Mèdes et des Perses, et leurs lois immuables.

Nous descendons ensuite beaucoup plus bas encore, et nous trouvons un quatrième royaume représenté par le fer. « Puis il y aura un quatrième royaume fort comme du fer, parce que le fer brise et met en pièces toutes choses ; car, comme le fer met en pièces toutes choses, ainsi il brisera et mettra tout en pièces ». Ici, la force constitue le grand trait caractéristique du royaume, et la qualité du métal est en harmonie avec l'idée. Mais c'est un métal de l'espèce la plus commune, il ne compte pas parmi les métaux précieux. Peut-être en est-il ainsi à cause que ce qui distinguait l'Empire Romain, c'est que c'était le peuple qui gouvernait, au moins de nom. Quelque despotique que fût son pouvoir, l'empereur prétendait toujours, dans la théorie du moins, consulter le peuple et le sénat. Même sous l'empire, les Romains conservaient encore le simulacre de leur vieille constitution républicaine ; tandis qu'en fait le gouvernement ne consistait qu'en un individu qui avait pris à lui toute la réalité du pouvoir.

[2] « Les quatre empires sont aussi nettement dessinés, et les invincibles armées romaines sont aussi clairement décrites, dans les prophéties de Daniel, que dans les histoires de Justin et de Diodore. » – GIBBON.

Tout le cours de l'empire est donc esquissé devant nous dans le chapitre que nous étudions. Mais on me dira peut-être : comment le savez-vous ? Il n'est pas dit que le second empire représente la Médie et la Perse, le troisième la Macédoine, ni le quatrième Rome. Oui, je pense que cela est dit. Il est possible que cela ne soit pas dit *ici,* mais l'Écriture n'attache pas toujours exactement la clé à la porte. Il n'arrive pas fréquemment que nous trouvions l'explication d'un passage juste dans le passage qui suit. Dieu veut que je connaisse sa Parole pour que je sois familiarisé avec tout ce qu'Il a écrit, et que je sois assuré que tout est très bon. Instruire dans l'Écriture même un enfant inconverti, est une chose toujours extrêmement précieuse. Il en est alors comme d'un feu bien arrangé : une seule étincelle suffit pour le mettre en flamme. Les chrétiens ne sauraient mettre assez de soin, assez de persévérance et de zèle à élever leurs enfants dans une parfaite connaissance de la parole de Dieu.

Mais pour en revenir à la lumière que fournit l'Écriture, nous n'avons pas besoin d'aller plus loin que ce livre de Daniel pour trouver les noms de ces empires. Au chapitre 5:28 nous lisons : « Pérès, ton royaume a été divisé et donné aux Mèdes et aux Perses. » Il y a là immédiatement la réponse. Nous voyons l'Empire Babylonien chanceler, et sur le point d'être détruit ; et nous apprenons que celui des Mèdes et des Perses lui succède. Rien de plus simple et de plus certain. Les seules personnes qui, à ma connaissance, aient jamais trouvé quelques difficultés sur ce point, se réduisent à quelques savants qui s'efforçaient de prouver que l'empire de Babylone comprend aussi la Perse, de manière à faire de la Grèce le second, de Rome le troisième, et le quatrième d'une puissance antichrétienne distincte et absolument future. D'autres savants ont prétendu que le royaume d'Alexandre et celui de ses successeurs forment deux royaumes tout à fait différents, et constituent, de fait, l'un le troisième empire, et l'autre le quatrième ; de manière qu'ils font même de la cinquième monarchie (celle de « la petite pierre ») quelque chose de passé ou qui existerait présentement. De semblables méprises n'auraient jamais été commises si on avait lu et pesé l'Écriture sans système préconçu. Quant au croyant, au lieu de faire dans l'histoire des recherches propres à embarrasser son esprit, il prend sa Bible, et trouve toute la solution avant de quitter la prophétie elle-même. Car il est évident d'après Daniel 8:20 :21, que l'Empire des Mèdes et des Perses unis cède la place a l'Empire Grec, avec sa division en quatre parties à la mort d'Alexandre. À celui-ci succède à son tour le quatrième, ou l'Empire Romain dont le trait particulier est sa division en dix royaumes distincts dans sa dernière période (ch.7). En a-t-il jamais été ainsi avec les successeurs d'Alexandre ? Son royaume fut divisé en quatre, jamais en dix. La prophétie explique donc l'histoire, tandis qu'en général l'usage que la simple science fait de l'histoire n'a pour résultat que d'obscurcir l'éclat de la parole de Dieu. Mais commençons d'abord par bien comprendre cette parole, et alors, si nous en venons à l'histoire, nous trouverons qu'elle intervient comme un témoignage humain et qu'elle confirme de sa faible voix le témoignage divin. Elle doit agir de cette manière. Par conséquent, celui qui n'a aucune connaissance de l'histoire se trouve sur un fondement pour le moins aussi bon que ceux qui la connaissent, mais qui trouvent des difficultés : il n'est pas embarrassé comme le sont les autres qui regardent à travers le brouillard de leurs propres spéculations.

Le troisième royaume possède un trait qui n'appartient pas au second. Il devait « dominer sur toute la terre. » De quelle manière remarquable cela fut accompli dans l'Empire Macédonien, ou Empire Grec ! Quoique Cyrus fût un grand conquérant, toutes ses conquêtes se firent dans la région qu'il habitait ; il en soumit toutes les parties, tant au nord de la Médie et de la Perse qu'au sud et à l'occident. Tout cela est vrai ; mais jamais, que je sache, Cyrus ne dépassa les bornes de l'Asie.

Mais ici nous voyons un royaume caractérisé par la rapidité extraordinaire de ses conquêtes. On peut défier tout l'univers d'en produire un qui accomplisse cette prophétie comme l'a fait l'empire d'Alexandre. Dans l'espace de quelques années, cet homme extraordinaire inonda comme un fleuve et subjugua presque tout le monde connu alors. Il se plaignit même, comme chacun le sait, de n'avoir pas un autre monde à conquérir. C'est là un commentaire frappant de ce que nous avons ici. Avons-nous besoin de recourir à l'histoire pour cela ? Non, ce livre même nous fournit toute l'explication. Au chapitre 8:20 :21, nous apprenons que le troisième empire est l'Empire Grec. « Le bélier que tu as vu, qui avait deux cornes, ce sont les rois des Mèdes et des Perses. » Ce passage est aussi une confirmation de ce que j'ai dit plus haut relativement au second royaume. Mais pendant que ce bélier était là, arrive tout à coup un bouc plein de fureur ayant entre ses yeux une corne qui paraissait beaucoup. Avec cette seule corne qu'il portait en sa tête, il heurte contre le bélier qui représentait les rois de Médie et de Perse. Nous avons là le troisième royaume qui devait « dominer sur toute la terre. » Comment se nomme-t-il ? Voyez la réponse au verset 21. « Le bouc velu c'est le roi de Javan (Grèce) : et la grande corne qui est entre ses yeux c'est le premier roi. » Non, nous n'avons pas besoin de l'histoire pour expliquer la prophétie. Nous trouvons ici la réponse claire, positive, tirée de la parole de Dieu relativement à ce qui est le troisième royaume, et toutes les recherches véritables que vous pouvez faire dans l'histoire ne feront que la confirmer ; mais vous n'en avez aucun besoin. Si vous vous fondez sur la parole de Dieu, vous êtes sur une base à laquelle l'histoire ne saurait porter atteinte, pas même pour un instant. Dieu qui fournit la seule relation qui soit sûre, fait voir lui-même que l'Empire Médo-Perse est suivi de l'Empire Grec. L'unique grande corne de ce dernier est rompue, et « en sa place il en crût quatre, fort apparentes, vers les quatre vents des cieux. » À la mort d'Alexandre, son royaume fut divisé en quatre grandes parties, pour lesquelles ses généraux se firent la guerre. Leur petitesse relative ressort en présence d'Alexandre. C'est lui qui était la grande corne, le premier roi et le représentant de la troisième monarchie.

Maintenant la première question qui se présente est celle-ci : qu'est-ce qui devait la suivre ? Quel autre grand empire devait succéder, et qui devait être le dernier avant que Dieu établit son royaume ? L'histoire de l'Ancien Testament se clôt avant le commencement du troisième empire. Les derniers faits constatés historiquement se

trouvent dans le livre de Néhémie, pendant que le monarque Perse était encore le grand roi : c'est-à-dire, pendant que le second empire conservait encore la suprématie. Mais voilà l'histoire du Nouveau Testament qui commence ; et qu'est-ce que je trouve à son début ? Je n'ai qu'à lire le commencement de saint Luc, et j'y vois la mention d'un autre grand empire qui domine à cette époque. « Or, il arriva en ces jours-là qu'un décret fut rendu de la part de *César* Auguste, portant que tout le monde fût enregistré. » J'ai là tout d'un coup le quatrième royaume sans nul besoin d'interroger l'histoire à son sujet. Il y a un quatrième royaume, et la parole de Dieu me montre qu'il est universel : il enjoint aux hommes, par tout le monde, de se faire inscrire dans ses registres ; et par là Dieu pourvoit à ce qu'il soit constaté légalement que son Fils était ne alors.

Le quatrième empire annoncé par la prophétie était donc l'Empire Romain. Après avoir appris cela par l'Écriture[3], je puis recourir à l'histoire qui m'apprend que ce furent les Romains qui ruinèrent la puissance de la Grèce. Ils obtinrent que les Grecs se joignissent à eux pour battre les Macédoniens, et ils se tournèrent ensuite contre les Grecs et les eurent bientôt soumis.

Dans la suite, les Romains étendirent leurs conquêtes sur toute l'Asie. Qu'est-ce que Dieu en dit ? « Le quatrième royaume sera fort comme du fer, parce que le fer brise et met en pièces toutes choses ; car comme le fer met en pièces toutes ces choses, ainsi il brisera et mettra tout en pièces. » Et si on en appelle à l'histoire, pourra-t-on voir les choses avec plus de clarté ? Et où trouvera-t-on une description de cet empire plus exacte que celle que Dieu nous donne ici ? Un historien bien connu traitant des quatre empires, les décrit sous les images les plus vives empruntées à ces symboles mêmes du prophète Daniel. Il ne pouvait pas trouver des figures aussi convenables que celles que l'Esprit de Dieu avait déjà consacrées à leur usage, quoique ce ne fût point, comme chacun le sait, par défaut d'imagination, pas plus que dans le désir d'accréditer l'Écriture.

Cependant cela ne constitue point tout ce que Dieu nous fournit sur ce sujet. « Parce que le fer brise et met en pièces toutes choses ; car comme le fer met en pièces toutes ces choses, ainsi il brisera et mettra tout en pièces. » Jamais description ne fut plus exacte. Je pourrais citer des passages des anciens écrivains romains qui montrent qu'ils parlaient eux-mêmes de leur propre empire et de sa politique en termes littéralement semblables.

Mais il y avait un trait dont ils ne pouvaient rien dire et qui dépassait toute la prévision de l'homme. Ce pouvoir qui était distingué au-dessus de tous les autres par sa force à renverser quiconque s'élevait contre lui, quelle que fût sa bonté pour ceux qui se soumettaient au vainqueur, ce même pouvoir est ici décrit de cette manière : « Et quant à ce que tu as vu que les pieds et les orteils étaient en partie de terre de potier et en partie de fer, c'est que le royaume sera divisé. » Les Romains ne nous font point connaître ce trait. Le témoignage de l'histoire n'est pas toujours fidèle. Ceux qui décrivent la politique de leur propre pays ne sont pas en général très dignes de confiance. Ils sont aussi empressés de dissimuler les causes et les symptômes de décadence, que prompts à mettre en relief tout ce qui prouve leur audace, leur force, et leur gloire. Mais Dieu énumère tout ; et sa parole nous enseigne que le même empire qui devait être si célèbre par sa force devait montrer qu'il renfermait aussi en lui la plus grande faiblesse. « Et il y aura en lui la force du fer selon que tu as vu le fer mêlé avec la terre de potier. Et ce que les orteils des pieds étaient en partie de fer et en partie de terre, c'est que le royaume sera en partie fort et en partie frêle. Mais ce que tu as vu le fer mêlé avec la terre de potier, c'est qu'ils se mêleront par semence humaine, mais ils ne se joindront point l'un avec l'autre ; ainsi que le fer ne peut point se mêler avec la terre. » Le fer était l'élément original ; la terre fut ajoutée postérieurement, et n'appartenait pas proprement à la grande statue métallique : elle était un élément étranger. Quand l'y incorpora-t-on et d'où venait-elle ? Je crois qu'en se servant de cette figure, la terre, l'Esprit de Dieu n'a pas en vue l'élément Romain primitif qui avait la force du fer, mais fait plutôt allusion aux hordes barbares qui firent irruption à une période plus postérieure, affaiblirent la puissance Romaine et formèrent peu à peu des royaumes distincts. Je ne puis cependant présenter cette pensée que comme mon sentiment propre fondé sur l'usage général du langage et des idées de l'Écriture. Nous avons donc ici ce qui n'était pas proprement et primitivement Romain, mais fut introduit d'ailleurs ; et c'est le mélange des deux éléments qui produit la faiblesse, et finalement la division. Ces hordes de barbares qui s'introduisirent de force tout d'abord, ne prétendaient pas être vainqueurs des Romains, mais plutôt leurs hôtes, et à la fin ils s'établirent en dedans des limites de l'empire. C'est là ce qui postérieurement conduisit à la division de l'empire en un certain nombre de royaumes distincts et indépendants, lorsque furent brisés la puissance et l'orgueil de Rome impériale. Plus tard, Charlemagne nourrit le désir de l'empire universel et travailla fortement à le réaliser ; mais son entreprise échoua, et toutes les acquisitions qu'il fit durant sa vie furent partagées à sa mort. De notre temps un autre a conçu le même dessein : je parle, on le comprend, du captif de Sainte Hélène. Il avait à cœur la même monarchie universelle. Quel résultat obtint-il ? Ses succès durèrent encore moins que ceux de Charlemagne ; avant qu'il eût rendu le dernier soupir, tout son dessein fut dissipé dans ses premiers éléments. Et, en général, il continuera d'en être ainsi jusqu'au moment dont parle ce chapitre, mais dont il est traité plus à fond dans le livre de l'Apocalypse. Voici, je crois, ce que l'Écriture enseigne là-dessus. Avant que ce siècle prenne fin, il s'opérera la plus remarquable union entre les deux éléments évidemment contradictoires – un chef universel de l'empire, et des royaumes distincts, indépendants d'ailleurs, chacun desquels aura son propre roi ; mais il y aura au-dessus de tous ces rois un homme qui sera l'empereur. Jusqu'à ce que ce temps vienne, tous les efforts faits en vue de réunir ensemble les divers royaumes, échoueront complètement. Et à cette époque-là, ce ne sera point en les fondant ensemble en un seul royaume, qu'on opérera leur réunion ; cette réunion s'accomplira chaque

[3] Je ne doute pas que l'expression « les navires de Kittim » (Dan. 11:30) désigne la puissance navale de Rome qui intervint contre Antiochus Épiphane. Mais comme cette allusion est moins explicite que les passages Luc 2:20 ; Jean 11:48 ; 19:15, j'ajoute la preuve tirée du Nouveau Testament.

royaume indépendant ayant son roi, quoique tous étant soumis à une tête. Dieu a dit qu'ils seront divisés. C'est donc cela qui nous est signifié. « Ils ne se joindront point l'un avec l'autre, ainsi que le fer ne peut point se mêler avec la terre. » Et si jamais partie du monde a représenté ce système incohérent de royaumes, c'est assurément l'Europe moderne. Tant que le fer a prédominé il a existé un empire ; mais ensuite est entrée l'argile, cet élément étranger. En vertu du fer, il y aura une monarchie universelle ; tandis qu'en vertu de l'argile il y aura des royaumes distincts.

« Et au temps de ces rois, le Dieu des cieux suscitera un royaume qui ne sera jamais dissipé, et ce royaume ne sera point laissé à un autre peuple ; mais il brisera et consumera tous ces royaumes, et il sera établi éternellement. Remarquez ces mots. « Au temps de ces rois. » C'est une réponse catégorique à ceux qui ont voulu voir dans cette portion de la prophétie, la naissance du Christ et l'introduction de ce qu'ils appellent le royaume de grâce. Au temps dont il est question ici, l'empire est dissous et divisé. Était-ce le cas quand le Seigneur naquit ? Aurait-il pu être dit de cette époque « Au temps de ces rois. » Rien de semblable. Rome était alors dans la plénitude de sa puissance : on ne pouvait apercevoir la plus petite brèche dans tout l'empire. Il n'y avait qu'un souverain et qu'une volonté prédominantes. Ce n'était donc pas « au temps de ces rois. » À quoi ce verset fait-il donc allusion ? Je crois qu'il a trait à la dernière scène de l'Empire Romain : non pas au temps où Christ naquit, mais à celui où Dieu « introduira de nouveau le Premier-né dans le monde » – quand Christ sera introduit, non plus comme le Nazaréen pour souffrir et mourir, mais qu'Il viendra avec la puissance divine afin d'exercer le jugement. La « pierre coupée sans mains » quoique Lui étant applicable en un sens à quelque temps que ce soit, trouve alors son application réelle et parfaite. Nous en trouvons ici l'explication. Elle ne se rapporte pas tant à la personne de Christ qu'au royaume que le Dieu des cieux établira en Lui et par Lui. Sans doute que Christ est la pierre ; mais c'est une pierre de destruction qui abolit les royaumes de la terre. Quelqu'un peut-il le nier ? La pierre fut « coupée de la montagne, sans mains, et brisa le fer, l'airain, la terre, l'argent et l'or. » Il en résulta le brisement de toute la statue. Est-ce que ça été le cas à la naissance de Christ ? Christ attaqua-t-il l'Empire Romain ? Le détruisit-il ? Bien au contraire, Christ a été mis à mort, et ce fut le gouverneur Romain qui fut l'instrument officiel de sa crucifixion. Loin qu'Il ait frappé la statue, nous pouvons dire que la statue L'a frappé. Une interprétation semblable n'est pas digne d'une sérieuse attention.

La pierre tombe sur les pieds de la statue dont les orteils étaient en partie de fer et en partie de terre : c'est-à-dire, dans la dernière condition de l'Empire Romain. La pierre le frappe quand toute la division a eu lieu. Son action n'est donc pas grâce, mais jugement. Ce n'est point un semeur qui sème de la semence pour produire la vie ; et moins encore est-ce du levain qui s'étend par-delà certaines limites. Son coup tombe sur la statue de façon à la détruire, et la fracasse complètement. Il est évident que la première venue de Christ n'est pas ce dont il s'agit ici. Sa naissance est entièrement omise. Elle eut lieu pendant le cours de l'Empire Romain, et elle ne le détruisit en aucune manière. Tandis que l'événement avec lequel l'Empire Romain aura à faire encore, c'est la venue du Seigneur Jésus Christ en un temps qui est encore à venir.

Mais quelques-uns diront peut-être : comment cela peut-il arriver ? Il n'existe pas d'Empire Romain maintenant. Mais permettez-moi de demander comment cela prouve qu'il ne doit pas y avoir un Empire Romain. Pouvez-vous prouver que l'Empire Romain ne doit pas revivre ? Ce que je trouve dans ce passage c'est que le fer, la terre, l'airain, l'argent et l'or sont réduits en pièces ensemble, et devinrent comme la paille de l'aire d'été.

En outre, je lis dans l'Apocalypse, que la bête qui représente la puissance impériale de Rome, est remarquablement caractérisée comme « la bête qui était, qui n'est pas, et qui sera présente »[4] (Apoc. 17:8). Il suit de ce passage que la bête, ou l'empire, qui existait du temps de saint Jean devait passer par un état de non-existence, et ensuite apparaître de nouveau, montant du puits de l'abîme. En d'autres termes, ce sera la puissance de Satan qui opérera la réunion des fragments qui reconstituent l'Empire Romain. Et c'est une chose remarquable, que lorsque la bête apparaît de nouveau, ce chapitre fait voir qu'il y aura dix rois qui s'accorderont pour donner leur pouvoir à la bête, ou à la personne suscitée par Satan pour organiser et gouverner l'empire. Ce personnage se servira de son vaste pouvoir contre Dieu et contre l'Agneau ; toute apparence de christianisme sera détruite, l'idolâtrie sera restaurée, et l'Antichrist établi. Alors, naturellement, Dieu dira : Je ne veux plus supporter cela ; l'heure est venue. Le Seigneur Jésus se lèvera de sa place à la main droite de Dieu, et exécutera le jugement sur ces vils prétendants.

« Au temps de ces rois, le Dieu des cieux suscitera un royaume… Il brisera et consumera tous ces royaumes, et il sera établi éternellement. » La première action de cette pierre est de détruire. Il n'est pas question de sauver des âmes : il s'agit de jugement et de destruction : il s'agit de renverser des royaumes et tout ce qui s'élève contre le vrai Dieu. Mais une difficulté peut se présenter ici, quant à comprendre comment il se fait que, lorsque ce coup destructeur est frappé, l'or, l'argent et l'airain, soient tous confondus ensemble avec le fer et la terre – comme si ces empires successifs existaient ensemble à la fin. La vérité est que, quoique Babylone, par exemple, eût perdu sa position impériale, elle n'en existait pas moins d'une existence subordonnée, sous les pouvoirs qui lui avaient succédé. Il en est ainsi pour tous les empires suivants jusqu'à celui de Rome. (Comp. Dan. 7:11 :12) De sorte que lorsque s'accomplira le jugement final du quatrième empire, il y aura encore, distincts de lui, les représentants de ses trois prédécesseurs : ce qui rend manifeste que par le dernier empire il ne faut entendre exclusivement que l'Occident, et non les contrées qui avaient appartenu aux autres empires.

[4] Ce dernier membre, qui sera présente, est incontestablement la bonne leçon d'après les meilleurs textes critiques. Il n'y a absolument aucun doute là-dessus. Quiconque connaît l'Apocalypse comme il faut ne le contestera point.

Ainsi c'est la partie du monde qui constitue le grand siège de la civilisation moderne (c'est-à-dire les dix royaumes de la bête) qui sera le théâtre de cette effroyable apostasie. Et Dieu permettra cela dans ses voies de sagesse et de justice parce que les hommes n'auront point reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. Dieu leur enverra une énergie d'erreur pour croire au mensonge, « afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru à la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice. » Je ne doute point que c'est là l'histoire future du monde, sur l'autorité de la parole de Dieu. Cette remarquable prophétie nous fait assister aux tout premiers commencements de la puissance impériale, et nous mène ainsi jusqu'au moment où finalement elle nous montre, dans les derniers jours, avant que Dieu établisse son royaume, le jugement du monde tel qu'il se trouve, lorsque Dieu en agira avec les vivants, et non pas simplement avec les morts.

Chapitre 3

Les chapitres compris entre le chapitre 2 et le 7 sont consacrés au récit de faits historiques, et en conséquence peuvent sembler à première vue n'avoir pas un caractère prophétique. Mais il faut nous rappeler qu'en général l'Écriture a un but infiniment plus élevé que de présenter le simple récit de circonstances, quelque instructif qu'il puisse jamais être et quelle que soit l'importance morale qu'il peut avoir. Cela est vrai de toute la Bible. Prenez-en un livre quelconque, la Genèse par exemple. Quoique ce soit évidemment un livre historique, et l'un de tous ceux que renferme la Bible dans lequel les narrations soient du genre le plus simple, on aurait tort cependant de le dépouiller d'une vue décidée et portée de haut dans l'avenir le plus lointain. Dans le Nouveau Testament, l'Esprit de Dieu fait allusion fréquemment aux faits les plus marquants qui y sont racontés. C'est ainsi que pour l'incident relatif à Melchisédec, nous voyons quelle portée il lui est donné par le Saint Esprit dans l'Épître aux Hébreux ; et d'autres portions de l'Écriture y font aussi allusion. Un sacrificateur et roi, deux caractères qui se trouvaient souvent réunis en ces temps, rencontre Abraham comme il venait de la défaite des rois, il apporte aux vainqueurs des rafraîchissements convenables, prononce une bénédiction au nom de Celui dont il était sacrificateur, et reçoit les dîmes même de la part d'Abraham. Toutefois, il faut se souvenir que la Parole de Dieu parle de ce fait comme figurant un vaste changement qui s'est déjà accompli, et en annonçant un plus grand encore, le jour de Christ étant, comme je le crois, le véritable objet de sa portée. L'Épître aux Hébreux, où se trouve discuté le sujet de la sacrificature de Christ, telle qu'elle s'exerce maintenant dans le ciel, fait simplement allusion, sans les appliquer, à quelques traits importants de ce type. Là, le principal but du Saint Esprit est de signaler une sacrificature d'un caractère plus élevé que celle d'Aaron, une sacrificature qui n'était ni reçue d'un prédécesseur ni transmise à un successeur. Je ne parle de cela que pour montrer que l'Écriture attribue une valeur typique (et qu'est-ce, sinon, en d'autres mots, prophétique ?) à ce qui peut sembler n'être que le récit exact d'un simple événement d'histoire. Tel est le caractère que je réclame pour les faits que renferme le livre de Daniel. Car il est évident que si, dans les livres le plus simplement écrits de l'histoire inspirée, tels que la Genèse ou l'Exode dont la prophétie n'est ni l'objet direct, ni le trait particulier, nous rencontrons incidents sur incidents dont le Nouveau Testament se sert comme préfigurant les biens à venir, nous avons encore plus lieu de penser que, lorsqu'il s'agit d'une prophétie telle que celle de Daniel, nous devons attribuer le caractère prophétique, non pas aux visions seulement, mais aussi aux faits que l'auteur leur rattache comme empreints d'un même esprit. Il serait facile de trouver ailleurs des exemples analogues. Arrêtons-nous un moment à la prophétie d'Ésaïe. Là, après une longue série d'accords prophétiques, la harpe du prophète s'interrompt tout à coup. Ce qui leur succède c'est le récit d'événements historiques très connus, l'invasion et la destruction des Assyriens, et pour ce qui concerne Ézéchias, sa maladie et son rétablissement, la merveille opérée dans le pays et la visite des ambassadeurs du roi de Babylone. Puis la prophétie recommence et continue sa carrière. Il serait facile de prouver que les faits racontés de Sankhérib et d'Ézéchias ont un rapport précis et riche d'instruction avec les prophéties au milieu desquelles ils sont enclavés. De sorte que, les considérer simplement comme des faits placés dans une connexion semblable à cause des exigences du récit historique et séparant, sans d'autres et de plus profondes raisons, les deux moitiés du livre l'une de l'autre, ce serait les dépouiller de la plus grande partie de leur valeur. Y a-t-il donc trop de hardiesse à poser comme une vérité applicable à l'ensemble de la Parole de Dieu, que l'Écriture ne doit pas être rabaissée au niveau d'un simple narré des faits qu'elle rapporte, mais que ces faits furent expressément choisis dans la sagesse de Dieu et furent rédigés avec ordre, dans le dessein de représenter les terribles voies de l'homme et de Satan, ainsi que les scènes glorieuses aux yeux de Dieu lui-même qui doivent se passer de nouveau dans le dernier jour. Et s'il en est ainsi de la portion de la Parole de Dieu qui est historique, à combien plus forte raison cela doit-il être vrai d'un livre prophétique tel que celui-ci.

Cependant l'évidence de la vérité de cette manière de voir ressortira avec beaucoup plus de force de la considération des faits tels qu'ils sont rapportés ici. Nous verrons alors quelle est la connexion, quelle est la portée spéciale des chapitres eux-mêmes, beaucoup mieux que par les présomptions plus élaborées que je pourrais déduire d'autres parties de la Parole de Dieu. Car c'est là ce qui constitue et doit constituer le plus puissant témoignage au sens réel de l'Écriture. Il en est de la vérité révélée comme de la lumière. Elle n'a pas besoin d'être éclairée du dehors pour nous faire connaître ce qu'elle signifie, mais elle s'explique elle-même. Il n'est nullement nécessaire qu'on vous munisse d'une torche ou d'un flambeau pour que vous puissiez découvrir la lumière du jour. Le soleil qui n'a besoin d'aucun aide pour éclairer, éclipse entièrement toutes ces lumières artificielles ; il brille par lui-même et domine sur le jour. Il en est ainsi partout où se rencontre un homme capable de voir ; la vérité se recommande à lui d'elle-même. Il possède ce que l'évangéliste Luc appelle « un cœur honnête », et ce que d'autres passages nomment « un œil simple ». Partout où la vérité est réellement amenée à agir sur un

homme dont le cœur est ouvert pour la recevoir comme la précieuse lumière de Dieu en Christ, ils se répondent mutuellement l'un à l'autre. Le cœur est préparé pour elle, la désire, et quand la vérité se fait entendre, il se prosterne, la reçoit et en jouit. Mais quand, au contraire, le cœur est occupé de lui-même ou du monde, il n'y a pas de vérité qui puisse se le soumettre. La volonté de l'homme est à l'œuvre, et elle est constamment l'invariable ennemie de Dieu. Aussi est-il dit (Jean 3) qu'aucun homme ne peut voir le royaume de Dieu, ne peut y entrer, s'il n'est né de nouveau – né d'eau et de l'Esprit ; c'est-à-dire qu'il faut qu'il y ait une œuvre directe, positive du Saint Esprit s'occupant de l'âme, la jugeant, lui communiquant une nouvelle nature qui soit douée pour les choses de Dieu d'une affinité aussi décidée que celle que la vieille vie a pour les choses du monde. L'Esprit agit sur la nouvelle créature et lui donne l'intelligence ; et la vérité, nous pouvons le dire, constitue sa nourriture naturelle.

C'est pourquoi je n'ai aucun doute que, dans ce troisième chapitre de Daniel, ainsi que dans les trois chapitres suivants, nous trouvions que chacun d'eux a ses traits distinctifs ; et que ces traits n'avaient pas simplement pour but de présenter ce qui se passait dans les jours de Daniel, mais qu'ils étaient enregistrés par le prophète, afin de signaler le cours maintenant écoulé, ainsi que la destinée future, des grandes puissances Gentiles. Nous devons les considérer à la lumière des prophéties qui les entourent – et non les prendre, ainsi que quelqu'un pourrait le faire, comme des faits notés par hasard. En un mot, Dieu les a donnés ainsi, et les a rattachés de la façon la plus intime à la prophétie dans laquelle nous les rencontrons.

Au chapitre second nous voyons Dieu en agir, dans sa souveraineté, avec un homme suscité d'entre les Gentils pour être le ministre de son autorité. Ceci prend une forme nouvelle, en conséquence de ce que le peuple et les rois d'Israël se sont montrés définitivement indignes du dessein et de la vocation de Dieu à leur égard. Là-dessus, Dieu introduit dans le monde comme gouvernement, le système impérial. Il ne s'agissait pas simplement d'une nation à laquelle il serait accordé de grandir en puissance et d'être la terreur de ses voisins, ou de présenter ainsi en elle un exemple béni des voies de Dieu. Il est permis à un chef de devenir le maître du monde, un grand souverain, non pas seulement un puissant roi, mais un dominateur des rois qui n'étaient que ses subordonnés ou ses satellites. Cet état de choses commença avec Nebucadnetsar, et caractérise l'empire Gentil. On pourrait objecter que nous ne voyons pas qu'il existe aujourd'hui de puissance semblable. Cela est vrai. Un pareil pouvoir impérial n'existe pas dans le monde, et il n'y en a pas eu depuis la chute de Rome, quoique plusieurs y aient aspiré ; mais leur entreprise a failli.

Le livre de l'Apocalypse nous signale cette interruption. Autrefois, durant les jours de Rome impériale, il existait un semblable souverain dont les rois étaient les serviteurs. Mais aujourd'hui nous nous trouvons dans l'intervalle pendant lequel tout cela a cessé. Néanmoins ce système doit être un jour rétabli ; et c'est, je le crois, un grand événement qui est réservé au monde dans le temps actuel. Il prendra les hommes par surprise, et quand il sera accompli, il sera le moyen de concentrer la puissance de Satan, et de faire réussir ses plans relativement à la terre. Tout cela est pour nous d'un intérêt bien sérieux. Nous touchons à la crise de l'histoire du monde ; et ceux-là même qui attendent des signes, reconnaissent que nous approchons de la fin du siècle et des temps des Gentils. La réorganisation de l'empire n'est pas fort éloignée : et c'est une chose bien solennelle de se souvenir que lorsqu'il sera rétabli, ce ne sera pas une simple répétition de ce qui a été fait auparavant, mais qu'il y aura une énergie, une opération de la puissance de Satan dans une mesure qu'on n'a encore jamais vue. « Et Dieu leur enverra une énergie d'erreur pour croire au mensonge, parce qu'ils n'ont pas cru à la vérité, mais ont pris plaisir à l'injustice ». Il est possible qu'un grand nombre de mes frères chrétiens s'écrient que je ne parle pas charitablement. La Parole de Dieu, néanmoins, est plus sage que les hommes. La pensée que j'ai exprimée n'est pas de moi, ni d'un homme quelconque. Nul n'aurait pu tirer de son esprit une perspective semblable ; mais Dieu l'a révélée avec la plus grande clarté. On peut alléguer les œuvres merveilleuses de Dieu opérées, dans ces derniers temps, dans un pays éloigné et dans une autre contrée, ainsi que la réponse de bénédiction qui, pour ainsi dire, leur fait écho dans des quartiers plus rapprochés de nous. Mais tout cela ne contredit en aucune manière ce que j'ai avancé. Lorsque les hommes approchent du moment où va s'accomplir un changement profond, nous pouvons toujours remarquer que ces deux choses-ci vont ensemble : d'un côté, la puissance générale du mal s'accroît, et l'orgueil de l'homme s'élève à une hauteur jusque-là sans exemple ; et d'un autre côté, l'Esprit de Dieu travaille avec énergie afin de gagner des âmes à Christ, et de séparer ceux qui doivent être préservés de la destruction qui doit frapper nécessairement le péché et l'orgueil. De sorte que je crois que lorsque approche quelque crise du mal, ce que nous devons attendre c'est précisément cet accroissement de bénédiction de la part de Dieu, dans l'intervalle immédiat qui précède le jugement.

Mais arrivons à ce qui forme le sujet direct du chapitre. La puissance impériale se trouve entre les mains des Gentils ; et la première chose qu'il nous est dit de ce pouvoir, c'est qu'on l'emploie pour établir l'idolâtrie, ou plutôt qu'on en abuse pour environner l'idolâtrie d'une splendeur sans exemple dans l'ancien monde ; et une considération bien humiliante, c'est le rapport manifeste qui existe entre la statue d'or que Nebucadnetsar fit dresser dans la plaine de Dura, et cette statue qu'il avait contemplée dans ses visions de nuit. Il est vrai que la statue qu'il avait faite n'était pas une représentation exacte de cette dernière. Cependant n'est-ce pas une chose grave de trouver que la première chose que fait Nebucadnetsar, autant que nous l'apprenons de l'Écriture, soit de donner ordre qu'on dresse une statue d'or, afin que tous les peuples, les nations et les langues, se prosternent et l'adorent ? Une chose au moins est manifeste : c'est que, soit que la tête d'or de la grande statue eut suggéré ou non cette pensée, dans tous les cas elle ne l'avait pas empêchée. Au contraire, nous voyons ici Nebucadnetsar employer à cet effroyable usage l'autorité que Dieu avait mise en ses mains. En voici, je pense, la raison. Nebucadnetsar était un homme qui avait autant de sagesse selon la chair, que de volonté propre. Il occupait bien évidemment

une position qu'auparavant jamais homme n'avait occupée, étant non pas seulement le souverain d'un vaste royaume, mais le maître absolu de beaucoup de royaumes qui parlaient différentes langues, et qui avaient toutes sortes d'habitudes et de politiques contraires. Comment fallait-il se comporter avec toutes ces nations diverses ? Par quel moyen pourrait-on les maintenir et les bien gouverner sous un seul chef ? Il existe une influence dont l'action est plus puissante et plus efficace que celle de quelque autre chose que ce soit ; une influence qui, si elle est commune à tous, unit étroitement les hommes ; mais qui, si elle est discordante, range au contraire avec plus de force que tout autre, peuple contre peuple, maison contre maison, enfants contre parents et parents contre enfants, et même maris contre femmes et femmes contre maris. Il n'existe pas de dislocation sociale qu'on puisse comparer à celle que produit la différence de religion. En conséquence, dans la vue de détourner un si grand péril, l'union dans la religion fut la mesure que le Diable insinua à l'esprit du politique Chaldéen, comme le lien le plus sûr de son empire. Il fallait qu'il exerçât une influence religieuse commune à tous, afin de relier ensemble les cœurs de tous ses sujets. Selon toutes les probabilités, c'était, à son avis, une nécessité politique. Que tous les sujets de l'empire soient unis dans le culte, que tous les cœurs s'unissent dans un même acte d'adoration en se prosternant devant un seul et même objet, et l'on posséderait quelque chose qui entretiendrait l'espérance et fournirait l'occasion de former un tout de tous ces fragments épars. Conformément à cette pensée, il conçoit le projet d'une magnifique statue d'or, dans la plaine de Dura, près de la capitale de l'empire ; et c'est là qu'il invite tous les principaux, les satrapes, les lieutenants, les ducs, les baillis, les receveurs, les conseillers, les prévôts et tous les gouverneurs des provinces, tous ceux qui étaient revêtus de quelque autorité, à venir assister à la dédicace de la statue. Il l'environne aussi de tout ce qui était attrayant pour la nature, et propre à agir sur les sens. Toutes les sortes de musique doivent contribuer à la scène. Quand on entendrait le son du cor, du clairon, de la harpe, de la saquebute, du psaltérion, de la symphonie, etc, ce serait le signal auquel il fallait que les représentants de cet immense royaume « se jetassent à terre et se prosternassent devant la statue d'or que le roi Nebucadnetsar avait dressée ». Tout ce que peut l'homme, c'est de faire une idole ; il ne peut même découvrir le vrai Dieu. S'il s'agit d'obtenir l'hommage du monde, la seule chose capable d'entraîner les hommes sur une vaste échelle, doit être quelque chose de cette création, quelque chose adapté à la nature de l'homme tel qu'il est. Vous ne sauriez unir les cœurs qui sont véritables avec ceux qui sont faux. Mais si le vrai bien est exclu, Satan est là pour trouver quelque chose qui, si l'autorité de l'homme l'introduit, commandera l'acquiescement de tous. Tel fut le cas ici. En conséquence l'autorité de l'empire fut mise en avant, et tous reçurent ordre : d'adorer la statue ; sous peine de la mort. « Quiconque ne se jettera pas à terre et ne se prosternera point, sera jeté, à cette même heure-là, au milieu de la fournaise de feu ardent. »

« C'est pourquoi, au même instant, et sitôt que les peuples entendirent le son du cor, du clairon, de la harpe, de la saquebute, du psaltérion et de toute sorte de musique, tous les peuples, les nations et les langues se jetèrent à terre, et se prosternèrent devant la statue d'or que le roi avait dressée ».

Mais il y en eut quelques-uns qui se tinrent à l'écart de cette foule idolâtre ; bien peu hélas ! Quoique sans doute il s'en trouvât d'autres qui restèrent ignorés. Nous osons dire qu'il y en eut un qui n'est point mentionné ici – Daniel lui-même. Quoi qu'il en soit, ses trois compagnons n'assistaient point à cette fête idolâtre, et leur absence les signalât aux autres, surtout comme leur position élevée comme elle l'était dans la province de Babylone, les exposait davantage à l'attention publique. Naturellement ils furent signalés au déplaisir du roi. « Sur quoi certains Chaldéens s'approchèrent en même temps et accusèrent les Juifs. » Ensuite ils rappellent au roi le décret qu'il a rendu, et ajoutent : « Il y a de certains Juifs que tu as établis sur les affaires de la province de Babylone, Shadrac, Méshac, et Abed-Nego. Ces hommes-là, ô roi, n'ont point tenu compte de toi, ils ne servent point tes dieux, et ne se prosternent point devant la statue d'or que tu as dressée. Alors le roi Nebucadnetsar, saisi de colère et de fureur commanda qu'on amenât Shadrac, Méshac, et Abed-Nego » etc.

Or, ceci m'apparaît comme un fait d'une très grande importance. Le Gentil se sert de son pouvoir pour établir une religion qui se rattache à la politique de son gouvernement, une religion en vue de desseins terrestres actuels. Là ou il en est ainsi, il n'est pas possible qu'on laisse la religion entre Dieu et la conscience. Il ne peut plus être question d'avoir une conviction réelle sur Dieu et sur sa vérité, ni de juger librement l'imposture. Le culte imaginé par le roi Gentil est imposé à ses sujets sous peine de la mort.

Certaines circonstances peuvent pour un temps mettre obstacle à ce que la volonté du monde ait son résultat naturel envers ceux qui condamnent sa religion ; et tel a été le cas pendant quelque temps. Chacun sait que durant les dernières cinquante années et plus, il s'est produit un système d'opinions et de sentiments généralement connu sous le nom de libéralisme. Ce système s'est emparé de l'esprit des hommes ; il ne respecte en aucune façon Dieu et sa Parole comme tels : son thème perpétuel, ce sont les droits de l'homme, sa vertu cardinale, c'est la liberté pour tous de penser, d'agir, et d'adorer selon qu'il leur plaît. Aussi longtemps qu'il est permis à cette idée des droits de l'homme d'avoir le dessus, la miséricorde de Dieu la change pour les chrétiens qui ont de la conscience pour Lui, en une occasion de suivre tranquillement leur chemin et d'adorer Dieu conformément à sa volonté. Et comme il n'a jamais été contesté que Dieu avait des droits sur son peuple, comme sa volonté révélée seule peut le bien gouverner, ainsi, en tant que Père, il cherche maintenant ses enfants, afin qu'ils le servent en esprit et en vérité. Le cœur renouvelé et la conscience prennent leurs délices dans sa volonté, et c'est à l'exalter qu'ils trouvent ici leur principale bénédiction. Pour le croyant, cette volonté est aussi péremptoire que l'absolutisme du roi païen. Le libéralisme blâme réellement ce droit exclusif sur la conscience ; cependant il a conduit à une sorte de calme dans le monde ; mais le plein exercice de son autorité relativement à la religion, est en jachères pour le moment. Car, réserve faite de circonstances temporaires, on ne peut nier que partout où une reli-

gion est introduite par le monarque, pour la conduite de son royaume, elle ne peut admettre nécessairement, ni différence, ni contradiction, ni compromis : sinon, le but pour lequel on l'impose serait manqué. Mais agir ainsi c'est combattre contre Dieu. Le monarque lui-même peut avoir une conscience, et, naturellement, il est tenu d'adorer Dieu suivant sa volonté. Mais se servir de l'autorité du royaume pour contraindre les autres, c'est, de fait, nier le contrôle direct de Dieu sur la conscience individuelle.

Ce que nous apprenons ici, c'est donc que dans le tout premier usage que fit le Gentil de l'autorité que Dieu lui avait donnée, il eut pour but d'établir sa religion à lui, et de l'imposer à tous ses sujets. En d'autres termes, toute son autorité, autorité qui procédait de Dieu, fut employée à nier Dieu et à obtenir pour sa propre idole l'obéissance de tous, avec la perspective d'une effroyable mort comme le salaire immédiat de la désobéissance. C'est là le grand trait qui donna son caractère au premier des empires Gentils.

Mais l'iniquité de l'homme et toute la ruse de Satan n'aboutissent qu'à mettre en vue les fidèles. Le roi commande qu'ils soient jetés dans la fournaise de feu ardent. Il commence sans doute, par leur adresser une remontrance, et leur fournir l'occasion de céder : « Est-il vrai, Shadrac, Méshac et Abed-Nego que vous ne servez point mes dieux, et que vous ne vous prosternez point devant la statue d'or que j'ai dressée ? Maintenant n'êtes-vous pas prêts au temps que vous entendrez le son du cor, du clairon, de la harpe, etc. À vous jeter à terre et à vous prosterner devant la statue que j'ai faite ? Que si vous ne vous prosternez, vous serez jetés à cette même heure au milieu de la fournaise de feu ardent, et quel est le Dieu qui vous délivrera de mes mains ? » Il est bien solennel de voir comment fut passagère l'impression produite sur l'esprit du roi. Le dernier fait mentionné, avant qu'il fit dresser cette statue, c'est qu'il tomba sur sa face devant Daniel, lui rendant presque des honneurs divins. Il était même allé jusqu'à dire : « Certainement votre Dieu est le Dieu des dieux, et le Seigneur des rois, et c'est lui qui révèle les secrets puisque tu as pu déclarer ce secret. » Mais ce fut tout autre chose quand il vit son pouvoir contesté et sa statue méprisée, malgré la fournaise de feu ardent.

C'était très bien de reconnaître Dieu un moment lorsqu'il lui révélait un secret. Cela fut clairement décidé au chapitre 2, et Daniel représente là ceux qui ont la pensée de Dieu, et qui marchent dans sa crainte. « Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent. »

Mais Dieu avait délégué la puissance au chef des Gentils, Nebucadnetsar. Et maintenant que ces hommes ont l'audace de braver les conséquences de leur refus d'obéir plutôt que d'adorer la statue, il est rempli de fureur, et sa colère s'exhale en paroles de mépris pour Dieu lui-même. « Quel est le Dieu, ose-t-il dire, qui vous délivrera de mes mains. » Il en résulte que c'était maintenant une question entre celui que Dieu avait établi et Dieu lui-même.

Mais ici ressort un tarit magnifique et des plus bénis qui appelle toute notre attention. Le temps actuel n'est pas celui où Dieu oppose puissance à puissance. Il n'en agit pas en destruction avec les Gentils, même là où il se peut qu'ils abusent de leur pouvoir contre le Dieu qui les a établis en autorité. J'invite mes lecteurs à réfléchir sérieusement à cela, car je crois que c'est une chose pratique fort importante. Shadrac, Méshac, et Abed-Nego, ne songent en aucune manière à se placer sur le terrain de la résistance à Nebucadnetsar dans sa méchanceté. Ce n'est point là leur principe. Nous savons que plus tard la conduite du roi fut tellement mauvaise que Dieu le dépouilla pour une longue durée de toute gloire, et le priva même de l'intelligence. Mais néanmoins ces hommes pieux ne prétendent point qu'il est un faux roi, parce qu'il établit l'idolâtrie et qu'il l'impose par la violence. La question pour le chrétien n'est point au sujet des rois ; il s'agit pour lui de sa propre conduite *à lui-même.* Il n'a pas à se mêler des affaires des autres, il est appelé à marcher, en s'appuyant sur Dieu, dans la patience et l'obéissance. Dans la grande masse des obligations de chaque jour, il nous est possible d'obéir à Dieu, en obéissant aux lois du pays ou nous demeurons. Cela peut se faire en tout pays. Même si on se trouve dans une contrée papiste, je crois qu'en général on peut obéir à Dieu sans désobéir aux lois du pays. À la vérité, quelquefois il peut être nécessaire de se cacher : par exemple, si des processions sortent par les rues et qu'on exige une marque de respect pour l'hostie, car alors il faut éviter d'avoir l'air d'insulter aux sentiments des gens, tandis que, d'un autre côté, on ne peut participer à leur faux culte. Mais il importe de ne pas oublier que le gouvernement est établi et reconnu de Dieu, et que, par conséquent, il a droit à l'obéissance du chrétien, où que ce soit qu'il se trouve. Cette question est traitée dans l'une des épîtres du Nouveau Testament, celle-là même qui expose plus que tout autre les fondements, les caractères et les effets du christianisme par rapport à l'individu. Je fais allusion à l'Épître aux Romains, la plus étendue des épîtres de Paul. Nous y trouvons avant tout, l'exposé parfait de l'état de l'homme, et ensuite la rédemption qui est en Christ Jésus. Les trois premiers chapitres sont consacrés au sujet de la ruine de l'homme, et les cinq suivants à la rédemption que Dieu a opérée, en réponse à la ruine de l'homme. Puis, dans les trois chapitres qui suivent, nous pouvons suivre le cours des dispensations de Dieu, ses voies, sur une large échelle, avec Israël et les Gentils. Vient alors la partie pratique de l'épître, ou du moins la partie renfermant les exhortations et les préceptes : d'abord, au chapitre 12, les relations des chrétiens les uns à l'égard des autres, et, de transition en transition, à l'égard de leurs ennemis, à la fin du chapitre ; et ensuite, leurs relations avec les puissances qui existent (ch.13). Il semble que le but de cette expression « les puissances qui existent », est de comprendre toutes les formes de gouvernement sous lesquelles les chrétiens peuvent être placés. Leur devoir était d'être soumis, non pas seulement s'ils vivaient sous un roi, mais aussi là où le gouvernement aurait un autre caractère, non pas seulement là où le gouvernement serait ancien, mais lors même qu'il s'agirait d'un gouvernement tout nouvellement établi. L'affaire du chrétien est de montrer du respect à tous ceux qui sont constitués en autorité, de rendre l'honneur à quiconque l'honneur est du, « ne devant rien à personne, sinon de s'aimer les uns les autres ». Et ce qui donne une force particulière à de pareilles recommandations, c'est que l'empereur qui régnait alors était l'un des hommes les plus méchants et les plus cruels qui aient jamais occu-

pé le trône des Césars. Malgré cela, il n'est fait aucune réserve ; il y a même dans ce passage tout l'opposé d'une insinuation que, si l'empereur ordonnait ce qui était bien, les chrétiens étaient obligés d'obéir, mais que, dans le cas contraire, ils étaient affranchis de leur fidélité. Le chrétien doit toujours obéir, non pas toujours à Néron, ou à Nebucadnetsar, mais toujours obéir à *Dieu*. Il suit de là qu'il n'y a réellement pas le plus petit fondement pour accuser de rébellion une personne pieuse. Je sais bien que rien ne préservera nécessairement un chrétien d'être l'objet d'une mauvaise accusation. Il est tout simple que le monde dise du mal de quelqu'un qui appartient à Christ – à Celui que le monde a crucifié. Mais le principe que nous venons de voir préserve l'âme de tout fondement réel pour une accusation pareille. L'obéissance à Dieu reste entière ; mais je suis tenu d'obéir aux puissances qui existent, dans tout ce qui est d'accord avec mon obéissance à Dieu, quelque difficile et pénible que cela puisse être pour moi.

Les lumières de ces Juifs fidèles étaient bien inférieures à celles que les chrétiens devraient avoir maintenant : ils ne possédaient que cette révélation de Dieu qui formait la portion d'Israël. Mais toujours la foi comprend Dieu : qu'il y ait peu ou beaucoup de lumière, elle cherche et trouve les directions de Dieu. Or c'était dans un exercice de foi très simple que ces hommes se trouvaient. Le décret rendu par l'empereur était incompatible avec le fondement de toute vérité – le seul vrai Dieu. La vocation d'Israël avait expressément pour but de maintenir que c'était Jéhovah qui l'était, et non les idoles. Ici, se trouvait un roi qui leur commandait de se prosterner et d'adorer une statue. Ils craignent de pécher ; ils doivent obéir à Dieu plutôt qu'à l'homme. Il n'est dit nulle part que nous devions jamais désobéir à l'homme. Dieu doit être obéi – quel que soit le canal par lequel une chose m'est commandée, c'est toujours à Dieu que je dois obéir. Si je fais une chose, toujours bien entendu, juste en elle-même, simplement d'après le principe que, dans certaines circonstances, j'ai le droit de désobéir à l'homme, au fond, je ne fais que de deux maux le moindre. Pour un chrétien, le principe est de ne jamais, du tout, faire le mal. Il peut se tromper, je ne le nie pas ; mais je ne comprends pas un homme qui poserait tranquillement en principe qu'il doit accepter un mal quelconque. C'est là une idée païenne. Un idolâtre privé de la lumière révélée de Dieu, ne pouvait en savoir davantage. Que de chrétiens cependant qui confessent le pauvre état actuel de l'Église, en l'alléguant comme une excuse pour persévérer dans un mal reconnu, en disant : De deux maux nous devons choisir le moindre ! – Mais je maintiens que, quelque difficulté qu'il puisse se rencontrer, il y a toujours pour la piété un chemin selon Dieu à suivre. Comment se fait-il donc que dans la pratique je trouve des difficultés ? C'est parce que je veux m'épargner moi-même. Si j'entre en composition avec mon devoir, pour un mal même petit, la grande route des aises et de la réputation honorable est ouverte, mais je sacrifie Dieu, et je me place sous la puissance de Satan. C'était précisément le conseil que Pierre donnait à notre Seigneur lorsqu'il parlait de sa mort prochaine. « Dieu t'en préserve – aie pitié de toi-même, Seigneur ! » De même pour le chrétien. En consentant à un petit mal, en faisant un compromis avec la conscience, en évitant l'épreuve que l'obéissance à Dieu amène toujours, on peut sans doute échapper en grande partie à l'inimitié du monde, et acquérir ses louanges parce qu'on agit bien pour soi-même. Mais si l'œil est simple en cela, il faut que Dieu ait toujours ses droits, et que la première place dans l'âme lui appartienne nettement. Si on exige de moi quelque chose qui compromette les droits de Dieu, il me faut alors obéir à Dieu plutôt qu'à l'homme. Partout où ce principe est retenu avec fermeté, le chemin est parfaitement clair. Il se peut qu'il y ait du danger, la mort peut-être nous regardera en face, ainsi que ce fut le cas dans cette occasion. Le roi fut irrité de ce que ces hommes osaient lui dire : « O Nebucadnetsar, il n'est pas besoin que nous te répondions sur ce sujet ». – Pas besoin de lui répondre ! Et de quoi donc avaient-ils besoin ? C'était une affaire qui regardait Dieu : la leur était de « rendre à César ce qui appartenait à César, et à Dieu ce qui appartenait à Dieu ». Ils étaient dans l'esprit même de cette parole de Christ avant qu'elle eût été prononcée. Ils s'étaient comportés respectueusement et avec soumission dans la place que le roi leur avait assignée, et il n'y avait à cet égard aucune accusation contre eux. Mais il s'élevait maintenant une question qui intéressait profondément leur foi, et ils en avaient le sentiment. C'était de la gloire de Dieu qu'il s'agissait, et ils se confiaient en Lui.

En conséquence ils disent : « Voici, notre Dieu, que nous servons, peut nous délivrer de la fournaise de feu ardent ». Combien cela est de toute beauté ! En présence du roi, qui ne pensa jamais qu'on eût à servir quelque autre que lui, et qui n'avait jamais vu servir que lui-même, ils disent : « Notre Dieu que nous servons : » Ils avaient auparavant servi le roi avec fidélité, à cause qu'ils avaient toujours servi Dieu : et ils ont encore à servir Dieu, lors même qu'ils aient l'air de ne pas servir le roi en cela. Mais ils ont confiance en Dieu. « Il nous délivrera de ta main, o roi. » Ce n'était pas simplement la vérité d'une manière abstraite : c'était la foi. « Il nous délivrera ». Mais voici quelque chose de mieux encore : « Sinon, sache, ô roi, que nous ne servirons point tes dieux, et que nous ne nous prosternerons point devant la statue d'or que tu as dressée ». Lors même que Dieu ne mettrait pas en avant sa puissance pour nous délivrer, c'est Lui que nous servirons ; nous ne voulons point servir les dieux de ce monde. Oh ! Chers amis, comme la foi dans le Dieu vivant élève l'homme qui marche dans cette foi ! Ces hommes étaient en ce moment l'objet de toute l'attention de l'empire babylonien. Qu'était alors la statue ? On l'oubliait. Nebucadnetsar lui-même se trouvait impuissant en présence de ses captifs d'Israël. Pour eux, ils étaient là sereins et intrépides, quand le roi manifestait lui-même sa faiblesse ; car quelle faiblesse plus évidente que de se laisser aller à une fureur qui change l'air de son visage, et qui lui fait proférer des menaces qui manquaient entièrement leur but ? On échauffa la fournaise sept fois plus qu'elle n'avait coutume d'être échauffée ; et les hommes forts et vaillants qui furent les agents du roi pour y jeter les trois confesseurs, furent dévorés eux-mêmes par les flammes.

Et maintenant que l'œuvre est accomplie, voici qu'une nouvelle merveille se passe devant les yeux du roi. Cette fois, ce n'était pas une vision ; c'était la puissance manifeste de Dieu. Quelle misérable vanité dans ce dégainement de l'épée du roi contre Dieu ! Au milieu de cette terrible fournaise ardente s'offre soudain un spectacle qui le

saisit. Tout étonné, le roi « se leva promptement, et, prenant la parole, il dit à ses conseillers : N'avons-nous pas jeté trois hommes tout liés au milieu du feu ? Et ils répondirent et dirent au roi : Il est vrai, ô roi ! Il répondit et dit : Voici, je vois quatre hommes déliés qui marchent au milieu du feu, et il n'y a en eux aucun dommage. » Que pouvait-on dire de la puissance de Nebucadnetsar maintenant ? De quoi lui servait-il d'être le plus puissant monarque du monde, et d'être entouré ainsi de tout ce qui constituait les nerfs de sa force et la grandeur de son empire ? On avait lié ces hommes, on les avait jetés au milieu de la fournaise de feu ardent, condition évidemment la plus misérable de tout son royaume ; et maintenant il faut qu'il les contemple, leurs liens brûlés et eux-mêmes seulement rendus libres par ce qui devait être leur perdition. Mais il n'y a pas rien que cela. On pouvait apercevoir un autre personnage, et cet autre, Nebucadnetsar ne peut que dire que c'est le Fils de Dieu. « Voici, je vois quatre hommes déliés… Et la forme du quatrième est semblable au Fils de Dieu. » Justement, de la même manière que Dieu pouvait employer la bouche d'un Balaam, ou d'un Caïphe, pour dire la vérité, quoiqu'ils n'en fussent que peu occupés et qu'ils n'eussent pas communion avec Lui dans la vérité, ainsi cette expression du roi, « le Fils de Dieu », était d'une propriété surprenante. Nous n'avons pas lieu de supposer que Nebucadnetsar eut l'intelligence de sa signification ; néanmoins, il y avait en elle une convenance frappante sous ce rapport. Il aurait pu employer d'autres titres ; il aurait pu dire « le Fils de l'Homme », ou « le Dieu d'Israël », ou d'autres encore. Mais l'expression « le Fils de Dieu » semble convenir maintenant à la description de la scène ; aussi, je pense que c'est la manifeste puissance souveraine de l'Esprit de Dieu qui amena le roi à s'en servir. Dans le Nouveau Testament où toute vérité est rendue avec précision, nous voyons notre Seigneur lui-même se référer à ces deux titres qui se trouvent tous deux en Daniel : Fils de l'Homme et Fils de Dieu. Fils de l'Homme est le titre de Christ dans sa gloire comme exerçant le jugement : Il est Fils de l'Homme, « parce que tout jugement lui est donné. » En tant que Fils de Dieu, Il donne la vie, Il vivifie au milieu de la mort ; en tant que Fils de Dieu, Il délivre ceux qui étaient liés, et « si le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres. » Ce verset me semble le commentaire doctrinal de la scène même qui est devant nous. Le Fils était là, et Il délivrait les prisonniers. L'homme les avait liés ; il avait entrepris d'exécuter la menace de vengeance contre quiconque reconnaîtrait le vrai Dieu ; et ces trois hommes avaient tout risqué pour la vérité de Dieu lui-même contre tous ses rivaux et toutes les statues possibles : et alors Dieu était intervenu en leur faveur avec sa puissance de délivrance. Non seulement le fier monarque reconnaît que sa parole a été changée, mais il associe leurs noms avec le Dieu souverain. « Il ne prit point à honte d'être appelé leur Dieu. »

La domination Gentile n'a pas encore cessé, et je crois que sa fin amènera la même scène avec autant de force que jamais. Le livre de l'Apocalypse démontre que le dernier grand monarque Gentil fera servir toute l'autorité de son gouvernement à donner force à ce qui sera appelé « la religion » de cette époque. Et alors Dieu déploiera sa puissance miraculeuse à l'effet de préserver ses témoins en vue de l'œuvre qu'il leur aura assignée. Il est possible que quelques-uns souffrent jusqu'à la mort, et qu'il y ait quelque différence dans la manière dont Dieu agira ; mais l'Apocalypse nous apprend qu'il y aura des personnes préservées au milieu de l'activité de la puissance qui donnera force à l'idolâtrie dans les derniers jours.

Lorsque ces choses auront lieu, nous ne nous trouverons pas sur la scène. Aussi, la mention des Juifs au temps de la dernière grande tribulation a-t-elle une signification caractéristique ? Car, tandis qu'en général les hommes seront forcés à la fin de reconnaître le vrai Dieu, il y aura auparavant une persécution terrible ; on saura ce que c'est que de « glorifier Dieu au milieu des flammes », selon une expression positivement employée à l'égard du résidu Juif dans les derniers jours. La main de Dieu opérera des merveilles ; mais ce sera envers les Juifs et non envers les chrétiens. Pour ce qui nous concerne, la tribulation est notre portion constante dans le monde, la part qui nous est propre. Le Nouveau Testament le démontre depuis le commencement jusqu'à la fin. Rien de plus évident que ce fait, savoir que le Saint Esprit ne reconnaît jamais en aucune manière le chrétien, sinon comme séparé du monde, objet de son animosité et de sa persécution, rejeté, méprisé, ignoré du monde. C'est là notre place, celle que nous reconnaît la Parole de Dieu. C'est aux chrétiens à rendre raison du fait qu'ils l'ont perdue ; car il est manifeste que la position que je viens de décrire ne s'applique en aucune façon au temps actuel. Est-ce que le monde est devenu meilleur ou bien qu'ils sont, eux, les chrétiens, devenus pires ? Que la conscience réponde, et si elle est droite, le Seigneur s'en servira comme du moyen de me ramener à la position que jamais je n'eusse dû abandonner. Aussi longtemps que dure la suprématie des Gentils, l'obéissance est le devoir du chrétien ; car le plus souvent ce sur quoi le pouvoir insiste, c'est ce que le chrétien peut accorder en toute liberté. Mais quand il y a opposition entre l'autorité du monde et celle de Dieu, nous devons obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, quelles que puissent être les conséquences. C'est la seule chose que Dieu reconnaisse en son peuple.

Chacun des chapitres qui suivent a, dans un degré toujours croissant, une relation marquée avec le cours de l'empire Gentil. Mais ce qui précède suffit pour établir le fait que l'idolâtrie – la religion du monde – religion qui est conçue en vue de chacun et imposée à tous, sous peine de la mort – est le premier grand trait de l'empire Gentil dont il soit fait mention, et continuera, plus ou moins, tout le temps qu'il durera lui-même. Comme c'est dans le sens de l'idolâtrie que l'autorité s'est d'abord exercée, il en sera de même à la fin du siècle. Le livre de l'Apocalypse nous fait assister à la dernière période de l'empire Gentil, et nous y voyons qu'il finira comme il a commencé : la même contrainte employée ici par le chef de l'empire, afin d'obliger tous ses sujets à se prosterner et à adorer en vue de son propre établissement, se montrera de nouveau à la fin.

Mais nous pouvons remarquer une autre analogie. À cette époque Dieu eut ses témoins ; et comme ce furent les Juifs qui résistèrent alors à l'idolâtrie gentile, ils reviendront sur la scène des voies de Dieu et seront spéciale-

ment les témoins sur lesquels Dieu mettra de l'honneur. Aux jours de ministère terrestre de notre Seigneur, ses disciples représentaient ce pieux résidu d'Israël. Ces Juifs seront une semence pieuse attachée au Seigneur et aimant son nom, et cela parce que, avec plus ou moins de lumière, ils auront saisi le Messie. Ils seront trouvés attendant que Jésus vienne reprendre en mains son royaume, après que l'Église proprement dite aura disparu de la scène des voies ; de Dieu sur la terre.

Ainsi donc, comme l'autorité débuta dans son exercice par imposer cette idolâtrie à tous, et que les seuls témoins pour Dieu se trouvèrent parmi les Juifs ; de même, à la fin, l'idolâtrie reparaîtra, et Dieu aura un résidu fidèle au sein de ce pauvre peuple – un témoignage pour lui-même au milieu de l'apostasie.

Mais j'espère entrer dans plus de détails en étudiant les chapitres qui vont suivre. Qu'il nous soit donné de nous souvenir que ce que nous venons de considérer n'est pas simplement pour cette époque, et ne concerne pas seulement les témoins d'alors. Si Dieu veut avoir alors un peuple fidèle parmi les Juifs, puissions-nous, nous qui sommes chrétiens, ne pas être désobéissants à la vision céleste. Nous avons devant nous une perspective bien plus brillante que celle que put jamais contempler Daniel. Il ne jouit pas du privilège de voir Jésus couronné de gloire et d'honneur pour la mort qu'il avait soufferte. Il pouvait bien, d'un côté, rendre témoignage au rejet du Messie, et de l'autre, à son universelle et éternelle domination : mais pour nous maintenant, entre ces deux grandes gloires de Christ, l'une accomplie et l'autre future, nous connaissons en Lui d'autres gloires et des gloires plus hautes ; et nous Le connaissons Lui-même, Lui en qui toutes ces bénédictions sont réunies comme en un trésor. Nous savons qu'Il est le vrai Dieu et la vie éternelle, et que nous sommes nous-mêmes bénis en Lui de toutes bénédictions spirituelles dans les lieux célestes. Nous sommes appelés hors de ce monde pour le suivre et partager sa gloire céleste. Il n'y a plus qu'« un peu de temps, et Celui qui doit venir viendra, et il ne tardera point. » Et s'il en est ainsi, combien ne devons-nous pas nous tenir à part de ce présent siècle mauvais ? Combien ne devons-nous pas nous garder purs des efforts qu'il fait pour avoir l'air de respecter le nom de Jésus ? Hélas ! qu'il arrive fréquemment que les gens sont dans l'embarras et demandent ce que c'est que le monde et où il se trouve. La vérité est que tout cela est une triste preuve qu'ils sont tellement mêlés avec le monde qu'ils ne le connaissent pas. Que le Seigneur nous fasse la grâce de n'avoir pas de difficulté pour savoir où est le monde et où nous sommes. Le Juif était obligé d'y entrer l'épée à la main en exécutant le jugement. Mais telle n'est pas la place du chrétien. Nous avons débuté avec l'épée tirée contre Christ, Christ Lui-même se baissant devant elle. Nous avons débuté avec la croix, et nous devons continuer avec elle en attendant la gloire du Seigneur Jésus Christ. Toute notre bénédiction est fondée sur la croix, et toutes nos espérances se concentrent dans la gloire de Christ et dans sa seconde venue pour nous.

Que le Seigneur nous accorde de pouvoir vivre ainsi dans la connaissance croissante du Bien-Aimé, à qui nous avons à faire et à qui nous appartenons. Alors, quels que puissent être le danger et l'épreuve au milieu d'eux nous aurons le Fils de Dieu avec nous.

Puissions-nous savoir de plus en plus ce que c'est que de marcher avec Christ dans la liberté et dans la joie. De cette manière, nous aurons Christ avec nous, à l'heure même du besoin.

Chapitre 4

Le lecteur est convaincu, j'espère, de l'extrême importance qu'a pour la prophétie le chapitre précédent qui, à première vue, pouvait paraître n'avoir que peu de rapports avec elle, ainsi que des liens étroits qui le rattachent à la vision de la grande statue. Le chapitre 2 ne nous avait présenté que l'histoire générale des puissances Gentiles, et non leurs qualités morales. Nous avions vu, sur la scène de la providence de Dieu, s'élever et disparaître tour à tour empire après empire, mais nous n'avions rien appris sur leur caractère respectif, ni sur l'usage qu'ils faisaient du pouvoir que Dieu avait mis en leurs mains. C'est dans le but de remplir cette lacune que ces incidents historiques furent introduits à dessein entre le grand tableau général que contient le chapitre 2 et les détails donnés ultérieurement depuis le chapitre 7 jusqu'à la fin du livre : ils retracent sous nos yeux la conduite tenue par les divers empires pendant qu'ils sont en possession, de la part de Dieu, de l'autorité suprême dans le monde. La première esquisse de leurs voies morales se trouve dans le chapitre 3. Nous y voyons la puissance Gentile rendre obligatoire la religion telle qu'elle se trouvait, sans tenir compte des droits de Dieu, ni de la conscience de l'homme.

Dès lors cette prétention se maintient en principe pendant tout le cours du temps des Gentils. Sans doute il parut nécessaire, à cause de l'immense étendue de l'empire, qu'il y eût une religion dominante qui servît de lien entre les diverses contrées et les diverses nations qui lui étaient assujetties. Hélas ! Voilà comment Nebucadnetsar se montrait reconnaissant de la place d'honneur dans laquelle Dieu l'avait établi. Néanmoins, Dieu ne fit qu'en prendre occasion de manifester sa puissance, même dans ces pauvres Juifs captifs maintenant des Gentils. Le chapitre précédent avait prouvé que la *sagesse* de Dieu se trouvait parmi eux. Toute la science de l'empire babylonien s'était montrée complètement en défaut : Daniel seul avait été capable d'expliquer les visions. Mais quoique la sagesse divine se trouvât parmi les captifs, la *puissance* est tout autre chose ; et il plut à Dieu de saisir la circonstance du châtiment terrible, comme il le paraissait infligé aux trois Hébreux, pour apparaître avec éclat comme le libérateur des fidèles à l'heure de leur extrême nécessité.

Le commencement du gouvernement des Gentils ne fait que préfigurer ce qui en constituera la scène finale. Et comme il y eut alors délivrance par la puissance divine, il en sera de même dans peu ; et ce sera encore une déli-

vrance particulièrement en rapport avec les fidèles d'Israël, le résidu juif. Je ne parle pas des Juifs dans leur état actuel parce que maintenant un juif qui demeure tel est ennemi de Dieu. Mais il n'en sera pas toujours ainsi, et le temps approche où la postérité d'Abraham, sans cesser d'être Juive, sera convertie à Dieu – recevra le Messie conformément aux prophéties. Je ne veux point dire qu'elle entrera dans la même connaissance bénie et les mêmes privilèges qui forment notre lot maintenant, mais qu'elle sera parmi les fidèles qui doivent se trouver dans le dernier jour, selon qu'il est prédit dans un grand nombre de prophéties. Cela suppose naturellement qu'il s'effectuera dans l'histoire du monde un changement d'une haute importance, ou plutôt que Dieu retirera du monde ce qui n'est pas du monde, afin de reprendre la poursuite de ses voies à l'égard de la terre.

Dans ces temps-ci, l'œuvre de Dieu n'a pas de rapport immédiat avec les vicissitudes par lesquelles passe le monde. Les périodes alternatives de progrès et de déclin des nations ne sont point l'expression de sa volonté, quoique dans sa providence Il ne cesse jamais d'exercer sur elles son contrôle souverain. Mais il y a eu dans l'histoire du monde un temps où Dieu était directement et immédiatement intéressé dans ce qui se passait parmi les hommes, et où les batailles qu'ils se livraient étaient appelées les batailles de l'Éternel tandis que les défaites, les famines, etc, étaient nettement reconnues comme dispensées par le Seigneur à cause de quelque mal avec lequel il avait à faire. Aujourd'hui, quoiqu'il demeure parfaitement vrai qu'il n'y a pas de guerre, pas de calamité, de n'importe quelle espèce, qui arrive sans la volonté de Dieu, et que bien décidément tout est souverainement contrôlé par lui, ce n'est point cependant selon le même mode de gouvernement direct qu'il exerçait alors. Aussi, personne ne saurait dire aujourd'hui : Cette guerre se fait par l'ordre de Dieu ; ou bien : Cette famine est un châtiment pour tel ou tel péché. Oser parler ainsi, ne serait que de l'ignorance et de la présomption. Sans doute, il y a des gens qui sont tout prêts à prononcer sur ces matières ; leur erreur vient de ce qu'ils n'apprécient pas le changement immense qui est survenu dans la manière dont Dieu gouverne le monde. Tant qu'Israël a été la nation dans laquelle Dieu manifestait son caractère à l'égard de la terre, les choses se sont passées comme se faisant directement et immédiatement de la part de Dieu. Mais à partir du moment où Dieu a abandonné son peuple d'Israël, ce gouvernement a pris fin momentanément, et il n'y a plus eu dès lors simplement que le contrôle indirect que, par sa providence, Dieu exerce d'une manière générale sur les affaires humaines.

Il s'est produit une autre chose. Lorsque Israël eut rejeté le véritable Christ et eut perdu par là l'occasion d'être rétabli dans sa position de suprématie terrestre, Dieu, pouvons-nous dire, en profita pour introduire une chose nouvelle – la vocation de l'Église. Ce ne fut plus le gouvernement d'une nation par Dieu lui-même, ainsi que cela avait été le cas d'Israël sous la loi ; ce ne fut pas non plus simplement le gouvernement indirect des Gentils ; mais ce fut la révélation de Dieu comme Père à ses enfants en Christ, et l'envoi du Saint Esprit, du ciel ici-bas, non pas seulement pour agir dans le cœur des croyants, mais pour habiter au milieu d'eux, et pour les baptiser, Juifs ou Gentils, en un seul corps, le corps de Christ Tête dans le ciel. C'est là ce qui continue aujourd'hui. En conséquence, Dieu n'a pas maintenant de relations particulières avec les Juifs. Il n'a pas à faire avec eux plus particulièrement qu'avec les autres peuples, sauf en tant qu'ils sont sous une sentence d'aveuglement judiciaire portée contre eux. Ils étaient aveugles auparavant. Ce n'est pas Dieu qui les fit refuser de recevoir Christ. Dieu n'aveugle jamais personne dans ce sens-là : c'est le péché seul qui le fait. Mais lorsque les hommes repoussent la lumière de Dieu et en rejettent obstinément le témoignage, Dieu peut les livrer, et quelquefois il les livre, à des ténèbres totales qui sont l'effet et ont le caractère d'un jugement, et viennent s'ajouter aux ténèbres naturelles du cœur humain. La nation d'Israël se trouve de nos jours sous un jugement de ce genre.

Mais tandis qu'il en est ainsi de la grande masse de la nation, il n'en est pas de même pour tous. Il doit y avoir toujours un résidu en Israël Cette nation est même la seule dont on puisse dire cela – la seule que Dieu n'a jamais abandonnée d'une manière absolue. Les autres nations peuvent être pour un temps l'objet de la part de Dieu de visitations en grâce bien remarquables ; et tel a été le cas de notre propre pays que Dieu a béni d'une façon merveilleuse en lui donnant libéralement sa parole et beaucoup d'autres privilèges. Mais tout en reconnaissant avec gratitude ce fait heureux, il ne faut pas oublier que Dieu ne s'est obligé par rien à maintenir toujours l'Angleterre dans la jouissance de ses bénédictions. Si ce pays ferme l'oreille aux avertissements et aux exhortations du Seigneur, se détournant de la vérité et préférant l'idolâtrie, ce qui n'est pas absolument impossible, il sera certainement abandonné et tombera sous cette énergie d'erreur que Dieu enverra bientôt sur le monde. Mais à l'égard d'Israël Dieu s'est lié par des promesses spéciales et Il ne l'abandonnera jamais entièrement : il y aura toujours en ce peuple une semence sainte, même dans les temps les plus ténébreux. Ceci se rattache à une remarque que j'ai faite ci-dessus. Tandis que Dieu s'occupe de l'œuvre du rassemblement de l'Église, il ne peut y avoir lieu pour lui à une relation particulière quelconque avec Israël en vue de le manifester comme son peuple et de le délivrer de ses détresses, etc. Mais lorsqu'il aura plu à Dieu de retirer l'Église dans le ciel, Israël viendra de nouveau en scène ; et c'est alors que, les cœurs étant touchés par le Saint Esprit de sentiments de foi véritable et de véritable componction, aura lieu l'accomplissement d'une délivrance dont nous avons vu le type à la fin du chapitre 3.

En cette occasion, je puis précisément le faire observer, le roi reçut une impression telle qu'il commanda, comme par une espèce d'ordonnance de son royaume, qu'on honorât le Dieu de Shadrac, de Méshac et d'Abed-Nego, et que quiconque oserait parler contre ce Dieu fût mis en pièces et sa maison réduite en voirie. Mais que trouvons-nous ensuite ? Que tout l'honneur particulier dont il entoura Daniel, au chapitre 2, que l'ordre donné à ses sujets d'honorer le Dieu de Shadrac, de Méshac et d'Abed-Nego, au chapitre 3, n'eurent qu'une bien petite durée. Hélas ! Ce ne fut simplement qu'une impression passagère qui s'évanouit de l'esprit du roi comme se dissipe la nuée du matin. Il rappelle lui-même dans ce chapitre-ci combien peu les voies de Dieu avaient atteint son

cœur, quoiqu'il eût pu dans le moment être frappé du déploiement de sa sagesse. Accorder des honneurs à un prophète et prescrire aux sujets de son royaume d'honorer le Dieu qui délivrait comme aucun autre ne pouvait le faire, c'est quelque chose sans doute ; mais où Nebucadnetsar en était-il personnellement ? Il nous l'apprend lui-même : « Moi, Nebucadnetsar, dit-il, j'étais tranquille dans ma maison et dans un état florissant au milieu de mon palais. » On le voit il est évident, d'après son propre récit, que quoiqu'il parle afin de publier la miséricorde dont il a été l'objet, au fond, après tous les événements merveilleux racontés dans les chapitres qui précèdent, Nebucadnetsar était encore juste le même homme ; il n'y avait pas de changement réel dans son âme, son cœur n'avait pas été amené à Dieu. Il était tranquille dans sa maison et dans un état florissant au milieu de son palais : homme de la terre, tout ce que Dieu avait remis dans ses mains ne faisait que nourrir son orgueil et sa satisfaction de lui-même.

Pendant qu'il se trouve dans cette condition, Dieu lui envoie un nouveau témoignage. « Je vis un songe qui m'épouvanta, et les pensées que j'eus dans mon lit et les visions de ma tête me troublèrent. » En conséquence, il rend un décret portant que tous les sages de Babylone soient amenés devant lui, afin de donner l'interprétation du songe. Décret inutile ! Les sages vinrent, et il leur récita le songe. Mais, c'est lui-même qui le déclare : « Ils ne m'en purent point donner l'interprétation. Mais, à la fin, Daniel, qui a nom Belteshatsar, selon le nom de mon Dieu, entra devant moi, etc » Nebucadnetsar s'adresse à lui avec confiance : « Belteshatsar, chef des Mages, comme je connais que l'esprit des dieux saints est en toi, et que nul secret ne t'est difficile, *écoute* les visions de mon songe que j'ai vu, et dis son interprétation. » Il emploie, il est vrai, un langage païen, et il attribue à ses propres dieux la sagesse du Dieu souverain qui se trouve en Daniel. Mais il reconnaît néanmoins qu'il y a en lui quelque chose de particulier et d'extraordinaire. Il parle aussi de la vision de la même manière. Lorsque Daniel eut entendu le songe et en eut saisi la signification, il fut troublé et tout étonné environ une heure.

Il faut bien nous garder de limiter la portée du récit que nous étudions à l'histoire de Nebucadnetsar. Dans ce chapitre-ci il était l'arbre, précisément comme nous avons vu qu'il était la tête d'or au chapitre 2. Or, ce n'était pas le roi seul personnellement qui était représenté par la tête d'or : c'était toute sa dynastie En un sens, ce qui était vrai de Nebucadnetsar devait caractériser l'empire Gentil jusqu'à la fin. Il en est de même de la scène qui nous est présentée ici. Daniel avait sous les yeux, spectacle qui le remplissait de peine et d'horreur, ce qui était réservé à Nebucadnetsar ; et cela était aussi, hélas ! Une trop claire prédiction de l'issue à laquelle devait aboutir le système nouveau que le Dieu du ciel avait établi.

Mais poursuivons tout simplement l'étude de notre chapitre.

Daniel explique là vision : « Mon Seigneur, dit-il, que le songe arrive à ceux qui t'ont en haine et son interprétation à tes ennemis. L'arbre que tu as vu, qui était devenu grand et fort, dont le sommet touché les cieux et qui se faisait voir par toute la terre… C'est toi-même, ô roi ! qui est devenu grand et fort. » Chacun sait comment, dans les Psaumes et dans les prophètes, l'arbre sert à exprimer, d'une manière figurée, la position assignée de Dieu à Israël aussi bien qu'aux autres peuples. C'est ainsi que dans le Psaume 80, la vigne représente ce qu'Israël devait être, selon le dessein de Dieu ; mais il y eut chute complète, et par suite, comme nous le voyons en Jérémie 2, Ézéchiel 15, etc, il semblait que c'en était fait du dessein de Dieu. Mais Dieu n'abandonne jamais son dessein. Il peut lui arriver de se repentir d'avoir créé ; mais s'il s'agit de ce qui n'est pas seulement l'œuvre de sa main, mais bien le fruit de l'action de son cœur, et ce qui constitue son dessein, Dieu ne l'abandonne jamais. Quand il est question d'appeler à l'existence ce qui n'était pas auparavant, il peut survenir un changement ; mais il ne saurait y en avoir quant à l'amour que Dieu fait reposer sur quelqu'un ou quant aux dons positifs qu'il accorde : « Les dons et la vocation de Dieu sont sans repentir. » (Rom. 11:29.) C'est là un point d'une très haute importance pour l'âme. Mettez en doute la fidélité de Dieu sous un rapport quelconque, et vous l'affaiblissez sur tout le reste. S'il était possible que Dieu eût appelé son peuple d'Israël pour l'abandonner ensuite d'une manière absolue, comment pourrais-je être assuré qu'il me gardera toujours pour son enfant ? Car si jamais la fidélité de Dieu a été mise à l'épreuve, ç'a été en Israël. Et si j'y crois pour ce qui me concerne individuellement, pourquoi en douterais-je l'égard d'Israël ? La question revient toujours à ceci : Dieu est-il fidèle ? A-t-il renoncé à son dessein ou retiré ses dons ? S'il ne l'a pas fait, tenez pour sûr que, quelles que puissent être les apparences, à un moment donné, il fera triompher à la fin sa vérité et sa miséricorde.

Pour revenir à ce que nous disions tout à l'heure, la figure du cèdre, en Ézéchiel 31:3, peut faire encore mieux comprendre ce que nous avons en Daniel. « Voici, le roi d'Assyrie a été tel qu'est un cèdre au Liban, ayant de belles branches et des rameaux qui faisaient une grande ombre et qui étaient d'une grande hauteur ; sa cime a été fort touffue. » Et plus bas : « Les *cèdres* qui étaient au jardin de : Dieu ne lui ôtaient rien de son lustre. » C'étaient là les autres puissances du monde. « Les sapins n'étaient point pareils à ses branches, etc » Et plus loin, nous trouvons encore une allusion à Pharaon, roi d'Égypte (v.18). Mais je ne veux pas insister davantage là-dessus. Mon désir a été de prouver par ces divers passages que c'est une chose ordinaire à l'Écriture de faire usage de la figure de l'arbre comme symbole soit de ce qui porte des fruits, soit d'une position élevée et d'une haute dignité. Dans le Nouveau Testament, la portée de la figure s'étend à l'ordre de choses qui a pris pour un temps la place d'Israël. Le chapitre 13 de Matthieu fait voir que l'économie du royaume des cieux est, dans une de ses phases, comparée à un arbre qui s'élève et croît du sein de commencements fort petits. Le Seigneur y développe l'histoire de la chrétienté professante, dans le chapitre 12, il avait prononcé la sentence d'Israël dont il avait déclaré que le dernier état serait pire que le premier ; et telle sera effectivement, avant que Dieu la juge, la condition de cette méchante génération d'Israël qui mit à mort le Seigneur Jésus. Ensuite, le Seigneur en vient à la chrétienté et signale, avant tout, sa propre œuvre sur la terre : Il sème de la semence. Dans la parabole sui-

vante, un ennemi apparaît sur la scène, se glisse dans le champ et sème de mauvaise semence. C'est l'irruption du mal dans le champ de la chrétienté professante. L'autre parabole fait connaître que ce qui était petit dans ses commencements, croît jusqu'à devenir une institution qui domine au loin sur la terre. Le petit grain de semence devient un grand arbre.

Or, nous pouvons voir par ces passages que dans chaque cas, qu'il s'agisse d'un individu, en tant qu'exprimant la puissance comme Nebucadnetsar, ou d'une nation qui prend de l'ascendant, ou enfin d'un système religieux comme en Matthieu 13, l'arbre est toujours le symbole de la grandeur sur la terre, à moins qu'il ne soit question de fruit. Telle est la signification constante de cette figure. On comprend assez que je ne parle pas tant ici de ces sortes d'arbres qui étaient destinés seulement à porter du fruit, que de ceux qu'on choisissait pour leur grandeur ou leur nature imposante. En Daniel, l'arbre désigne évidemment le pouvoir sur la terre (v.21). « Auquel il y avait à manger pour tous ; sous lequel demeuraient les bêtes dès champs, et aux branches duquel habitaient les oiseaux des cieux. C'est toi-même, o roi ! qui est devenu grand et fort, tellement que ta grandeur s'est accrue et est parvenue jusqu'aux cieux, et ta domination jusqu'au bout de la terre. » Cet arbre faisait l'admiration de tous. Il y avait en lui tout ce qui est de nature à flatter le cœur : la magnificence de ses proportions, la beauté de ses rameaux et de ses feuilles, l'abondance et la suavité de ses fruits, le doux ombrage sous lequel toutes ces créatures, les bêtes des champs et les oiseaux de l'air, trouvaient tous protection. Voilà, sans compter d'autres sujets d'admiration, ce que l'on trouvait dans cet arbre et ce que les hommes pensaient de lui.

Mais quel jugement Dieu en portait-il ? « Mais quant à ce que le roi a vu le veillant et le saint qui descendait des cieux et qui disait : Coupez l'arbre et l'ébranchez », remarquez-le : il ne s'agit que d'une destruction temporaire ; il n'est jamais question, dans la pensée de Dieu, de l'anéantissement de quoi que ce soit. « Toutefois, laissez le tronc de ses racines dans la terre. » Dieu a à sa disposition des moyens pour le maintenir en vie. Laissez-le donc, dit-il, « *qu'il soit lié* avec des liens de fer et d'airain, parmi l'herbe des champs ; qu'il soit arrosé de la rosée des cieux, et qu'il ait sa portion avec les bêtes des champs jusqu'à ce que sept temps soient passés sur lui. » « C'en est ici l'interprétation, ajoute-t-il, ô roi ! Et c'est ici le décret du Souverain qui est venu sur le roi, mon Seigneur. » Et alors le prophète poursuit en faisant à Nebucadnetsar l'application personnelle du songe. Ici tout était parfaitement simple. Nebucadnetsar était averti de ce qui allait lui arriver. Il devait être chassé d'entre les hommes et son habitation serait avec les bêtes des champs ; mais il y avait davantage encore, il devait lui-même être réduit à leur condition : « On te paîtra d'herbe comme les bœufs, et tu seras arrosé de la rosée des cieux. » Et cela pour un temps déterminé : « Et sept temps passeront sur toi, jusqu'à ce que tu connaisses que le souverain domine sur le royaume des hommes et qu'il le donne à qui il lui plaît. » Nous n'avons pas besoin d'insister sur cette histoire de Nebucadnetsar, et aucun croyant sincère ne saurait être disposé à soulever des difficultés à son égard. Les hommes l'ont fait, expliquant tout cela comme une pure illusion de l'esprit du roi. Mais ce sont là des questions qu'un chrétien ne doit pas même discuter, sauf dans l'intérêt d'autrui. La Parole affirme que le roi Nebucadnetsar fut en apparence réduit par la puissance de Dieu à la condition des bêtes. Or, si nous reconnaissons que Dieu a le pouvoir de mettre de côté les rois de *l*a nature et qu'il l'a fait en certaines occasions, donnant à quelques-uns de marcher sains et saufs au milieu du feu le plus ardent, et garantissant un autre de toute atteinte dans une fosse de lions, nous devons sentir que dans le fait de Nebucadnetsar réduit à cette dégradation terrible, chassé parmi les bêtes des champs et mangeant l'herbe comme les bœufs, il ne s'agit simplement que de la volonté et de la parole de Dieu. L'homme qui croit les autres faits doit croire celui-ci. La puissance de Dieu peut seule opérer de la sorte, et la parole de Dieu est notre garant pour toute chose.

Mais pendant que tout cela est fort clair et bien simple, nous avons ici, en outre, une image de la puissance Gentile, de son orgueilleuse exaltation d'elle-même et du jugement de Dieu qui doit la frapper. Je pense que Nebucadnetsar, personnellement, ne faisait que montrer quelle serait la tendance générale des Gentils, en tant que possédant un pouvoir qui lui avait été donné de Dieu. Il s'admirerait et s'exalterait lui-même, tournant à sa propre louange, à sa propre gloire, toute la grandeur que Dieu lui avait conférée. Les jugements qui devaient fondre sur lui, lui furent clairement signalés. Mais il ne fit pas attention à l'avertissement. Aussi, toutes ces choses arrivèrent au roi Nebucadnetsar. Au bout de douze mois, il se promenait dans le palais royal de Babylone ; et le roi, prenant la parole, dit « N'est-ce pas ici Babylone la grande, que j'ai bâtie pour être la demeure royale par le pouvoir de ma force et pour la gloire de ma magnificence ? La parole était encore : dans la bouche du roi, quand une voix vint des cieux, disant : Roi Nebucadnetsar, on t'annonce que ton royaume te va être ôté. » La sentence fut exécutée.

Les puissances Gentiles ont agi exactement de la même manière à l'égard de Dieu. Je n'entends point parler ici des individus qui peuvent surgir de temps à autre. Il se peut que des personnes pieuses se soient trouvées même dans la position occupée par Nebucadnetsar ; mais, comme règle générale, ses successeurs, depuis son époque jusqu'à la nôtre – ceux qui ont eu la suprématie dans le monde et ont possédé la gloire du monde – pour la plupart s'en sont servis pour leur propre compte. En tenant ce langage, je suis aussi éloigné que possible de me permettre, même pour un moment, un sentiment irrespectueux pour ces puissances ; je ne fais qu'énoncer les faits bien connus de la domination Gentile. Ces gouvernements furent païens durant bien des siècles avant et après Jésus Christ ; et lorsque le christianisme fut accepté par Constantin et qu'il fut devenu progressivement la religion de l'empire, il n'est pas possible de voir dans cette révolution autre chose que l'adoption d'un système religieux. Mais ce fait ne mit obstacle en rien à la marche générale des choses, et la seule différence fut que le paganisme et le christianisme changèrent de place. Le paganisme qui dominait auparavant fut abaissé, et le christianisme, jusque-là comprimé, s'éleva au rang de culte établi et officiel. Constantin pensa peut-être qu'il était bon d'abaisser les païens et d'honorer les chrétiens ; mais il ne fut jamais question pour lui de prendre la Bible et de se dire :

Qu'est-ce que Dieu veut de moi ? De quelle manière manifesterai-je mon obéissance à l'égard de Dieu ? Ces questions, jamais, depuis Nebucadnetsar, aucun de ceux qui ont dirigé les destinées du monde n'a songé à se les poser. Il ne pouvait en être autrement. Je parle ici des grands maîtres du monde, au temps de l'unité de l'empire. Et même, depuis que cette unité a été brisée, quoiqu'il puisse avoir existé exceptionnellement des rois ayant la crainte de Dieu dans leur cœur, cependant même alors il n'était pas en leur pouvoir de changer réellement dans leurs royaumes le cours de la politique. Ceux qui ont essayé de le faire y ont complètement échoué. C'est tout autre chose d'être dépositaire de l'autorité de Dieu dans ce monde, ou de se tenir vis-à-vis de lui dans une sincère et humble position de dépendance, comme son serviteur fidèle et obéissant !

Ce chapitre nous fait donc voir comment les hommes changent le pouvoir, l'autorité et la gloire qu'ils tiennent de Dieu en un moyen de satisfaire leur propre orgueil. La conséquence d'une pareille conduite est que toute intelligence de la pensée de Dieu leur serait enlevée. Nebucadnetsar reçut de Dieu des visions et des révélations remarquables : mais à quoi lui servirent-elles ? L'avertissement qui nous occupe maintenant, le plus personnel de tous, lui avait été donné : mais de quel avantage lui fut-il ? Daniel lui avait conseillé de racheter ses péchés par sa justice, et ses iniquités en faisant miséricorde aux pauvres : il ne fit pas attention à ce conseil. Douze mois s'écoulèrent, pendant que, dans l'orgueil de son cœur, il s'attribuait à lui-même et à l'œuvre de ses mains toute la grandeur et tout l'éclat dont il était environné, cette grande Babylone qu'il avait bâtie « pour être la demeure royale par le pouvoir de ma force et pour la gloire de ma magnificence. » Au même instant, la sentence est accomplie sur lui-même. Or, ce qui à ce moment-là était, à la lettre, vrai de Nebucadnetsar individuellement, est moralement vrai de toutes les puissances Gentiles ; considérées comme un tout » Ce qui caractériserait les Gentils dans toute la durée de leur domination, c'est qu'ils seraient sans intelligence de Dieu et sans véritable soumission à Dieu.

« À cette même heure-là, cette parole fut accomplie sur Nebucadnetsar, et il fut chassé d'entre les hommes ; il mangea l'herbe comme les bœufs, et son corps fut arrosé de la rosée des cieux jusqu'à ce que son poil crût comme celui de l'aigle et ses ongles comme ceux des oiseaux. » Il avait été dit au verset 16 : « Que son cœur serait changé pour n'être plus un cœur d'homme, et qu'il lui soit donné un cœur de bête » Toute pensée de Dieu fut entièrement perdue ; il n'eut pas plus d'idée concernant Dieu qu'une bête des champs ; et même, tandis que l'homme naturel a une conscience au-dedans de lui, Nebucadnetsar perdit absolument toute pensée, et fut réduit à la condition sans intelligence des brutes. L'homme fut formé pour occuper sur la terre la position d'un être qui regardait à Dieu et se tenait dans sa dépendance. C'est là sa gloire. Une bête jouit, si on peut s'exprimer de la sorte, de ce qui constitue sa sphère propre de jouissance, conformément à la capacité que Dieu a accordée à sa nature ; mais elle n'a aucune idée du Dieu qui l'a faite et qui a fait toutes choses. L'homme, au contraire, a l'idée de Dieu. Cela revient à dire que la capacité de reconnaître Dieu est le grand trait qui marque essentiellement la différence entre un homme et une bête. Maintenant, s'il est permis de traduire d'une manière pratique la vérité que cette histoire est destinée à enseigner, je pense qu'il en ressort, si nous la lisons à un point de vue typique, que les puissances Gentiles cesseraient de reconnaître Dieu dans l'exercice de leur gouvernement. Il est possible qu'elles fassent extérieurement usage de son nom ; mais quant à reconnaître Dieu, dans une mesure quelconque, comme la source de tout ce qu'elles possédaient, ce serait absolument loin de leurs pensées. Et il en a été ainsi effectivement.

Mais, dans le cas de Nebucadnetsar, il s'opéra réellement un changement physique. Réduit à la condition d'une bête, il perdit ce qui caractérise l'homme – toute reconnaissance de Dieu. Ainsi que le dit notre chapitre, il eut un cœur de bête ; il ne posséda plus rien de ce qui fait le caractère et la gloire de l'homme. L'homme est placé ici-bas comme l'image et la gloire de Dieu. Il est placé sous la responsabilité de faire connaître Dieu, et il ne peut le faire que parce qu'il regarde à Dieu. Il y en a qui ont la ressemblance extérieure de l'homme, mais de « l'homme qui est en honneur et n'a point d'intelligence ; il est semblable aux bêtes brutes qui périssent : » déclaration qui reçut sa confirmation la plus remarquable dans le cas de Nebucadnetsar. Mais la même chose est vraie de tout homme qui ne voit que lui, et n'a point Dieu devant ses yeux. Ce fut exactement vrai du monarque babylonien. Il n'eut pas d'intelligence. Il attribua tout à lui-même, et non pas à Dieu ; et en conséquence, par une terrible rétribution, il fut réduit à l'état le plus abject. Jamais Gentil n'avait possédé autant de majesté et de gloire que Nebucadnetsar ; mais dans un instant tout est changé. La sentence de Dieu tombe sur lui au faîte même de son orgueil ; « il fut chassé d'entre les hommes, et mangea l'herbe comme les bœufs. »

Mais des limites furent assignées à la durée de ce châtiment. Ce devait être « jusqu'à ce que sept ans eussent passé sur lui. » L'expression « temps » a été employée plutôt que le mot années, peut-être parce que ce jugement de Nebucadnetsar est le type de la condition à laquelle sont réduites les puissances Gentiles pendant tout le cours de leur empire. Cette considération a pu faire préférer un terme symbolique à un mot emprunté au langage de la vie ordinaire. Quoique le pouvoir suprême leur eût été accordé comme un don de Dieu, les Gentils ne reconnaîtraient jamais Dieu dans leur gouvernement d'une manière adéquate et réelle, et ils useraient de leur puissance en vue de leurs intérêts et de leurs propres fins. Pour ce qui est de se soumettre réellement et honnêtement à la volonté de Dieu, qui a jamais entendu parler d'une telle chose comme constituant le but de la politique d'une nation quelconque depuis que les Gentils ont obtenu le pouvoir ? Je ne sache pas qu'on y ait même jamais pensé. Cette figure s'applique donc véritablement à tout le cours des temps des Gentils.

Considérons un peu maintenant l'effet que produisit sur Nebucadnetsar le jugement qui le frappa. Les sept temps passèrent sur le roi. « Mais à la fin de ces jours-là, moi, Nebucadnetsar, je levai mes yeux vers les cieux. » C'était là le premier grand signe du retour de l'intelligence » Une bête regarde en bas, jamais elle ne regarde en haut dans le sens moral de l'expression. L'homme agissant moralement comme homme, reconnaît dans sa

conscience un Être duquel il a reçu toute chose, qu'il doit honorer, et auquel il est tenu d'obéir. Lorsque le jugement fut arrivé à son terme, Nebucadnetsar leva les yeux vers les cieux. Il prend alors la véritable place d'un homme. « Mon sens me revint. » Qu'en résulta-t-il ? « Je bénis le Souverain ; je louai et j'honorai Celui qui vit éternellement. » Remarquez bien la différence. Dans les occasions précédentes, il se prosternait devant le prophète et commandait qu'on lui donnât des oblations et des parfums ; il rendait des statuts et des décrets pour que tous ses sujets honorassent le Dieu des Juifs. Mais que fait-il maintenant ? Il laisse là pour le moment tous les autres et se prosterne devant Dieu. Il ne songe pas à contraindre les autres au bien ou au mal ; mais il s'occupe lui-même de bénir, de louer et d'honorer le Souverain. Remarquez aussi cette expression « le Souverain », parue qu'elle a ici une emphase particulière. « Je bénis le Souverain ; je louai et j'honorai Celui qui vit éternellement, duquel la puissance est une puissance éternelle et le règne de génération en génération, et auprès duquel tous les habitants de la terre ne sont rien estimés. Il fait ce qui lui plaît tant dans l'armée des cieux que parmi les habitants de la terre, et il n'y a personne qui empêche sa main et qui lui dise : Qu'as-tu fait ? »

Lorsque les temps des Gentils prendront fin, le tronc des racines de l'arbre revendiquera sa vitalité qui était restée dans la terre sous la protection de la providence divine, et était réservée pour faire encore obstacle au milieu de l'anarchie qui sans cela aurait couvert entièrement la terre. N'oublions pas que le gouvernement du monde est pour les hommes une miséricorde signalée, comparativement à ce que serait l'absence de tout gouvernement. Néanmoins, tandis que Dieu a exercé un contrôle sur lui et l'a conservé dans sa providence pour le bien du monde, un temps approche où il germera de nouveau, et où on le verra remplir réellement le but pour lequel Dieu l'avait établi en la terre. Et quand cela arrivera-t-il ? « Lorsque tes jugements sont en la terre, les habitants de la terre habitable apprennent la justice. »

Quand tout ce qui est sorti de la bouche de Dieu sera réellement accompli conformément à sa volonté ; quand l'homme sera pleinement béni et ne sera plus semblable aux bêtes brutes qui périssent ; quand on ne verra plus Israël rejeter son Messie, ni les Gentils s'arroger eux-mêmes ce pouvoir que Dieu leur a conféré dans sa bonté souveraine – ce même jour verra le rayonnement de toutes les gloires que nous venons de signaler. Mais ce ne peut être que lorsque Christ, qui est notre vie, sera apparu et que nous serons apparus avec lui en gloire. C'est à lui qu'il est réservé d'être le chef des Gentils, aussi bien que des Juifs. Toutes les nations, les tribus et les langues le serviront, car Dieu ne peut être connu que là où Christ est connu ; il ne peut être connu dans sa bonté et dans sa gloire que là où on en reconnaît en Christ la substance et l'expression. Et il en sera ainsi à cette brillante époque. Le Seigneur Jésus viendra, et il établira, en perfection, tout ce qui n'a fait que s'écrouler entre les mains de l'homme, ou n'a produit tout au plus qu'un effet négatif faisant obstacle au mal çà et là, mais restant bien au-dessous des moyens parfaits de bénédiction que Dieu a en vue. Lorsque ce jour sera venu, on verra le gouvernement Gentil, non dans son état actuel de corruption, mais purifié du mal, et étendu selon les pensées divines, fleurir en la terre et n'être qu'un canal de bénédictions. S'il en a été autrement jusqu'ici, si la miséricorde de Dieu n'a pas pu se déployer librement en lui, le péché seul en a été la cause. Aussi, quand aura lieu le grand accomplissement de cette histoire typique de Nebucadnetsar, quand sera passé le temps de « son cœur de bête » à l'égard de Dieu, le temps où son cœur n'est occupé que de lui-même, donnant satisfaction à l'orgueil et à la convoitise du pouvoir, Dieu prendra en mains propres les rênes, comme le Dieu Souverain, et les Gentils se prosterneront, se répandant en chants de louange et de gratitude pleine de joie.

La première fois que cette expression « le Dieu Souverain » se présente dans l'Écriture, c'est au milieu d'une scène bien remarquable. Et souvent c'est au premier emploi qui est fait d'un terme qu'il nous faut recourir pour en avoir la pleine signification. L'expression « le Dieu Souverain » apparaît pour la première fois dans le récit relatif à Melchisédec, quand Abraham revenait de la poursuite des rois qui avaient fait Lot prisonnier. Il en sera de même à la fin de cette dispensation, quand aura lieu, non pas seulement la victoire sur toutes les puissances réunies contre le peuple de Dieu, mais encore ce que représentait la scène bénie qui suivit la victoire du patriarche. Melchisédec vient à la rencontre d'Abraham, et celui-ci lui donne la dîme de tout et reçoit sa bénédiction. Melchisédec est le type de Christ en ceci, savoir, que Christ réunit dans sa personne la gloire du roi et celle du sacrificateur. Il était le roi de Salem et son nom était roi de justice : le jour de la paix sera fondé alors sur la justice. Mais il était aussi sacrificateur du Dieu Souverain. Or, son action n'est point caractérisée ici par l'offrande du sacrifice ou de l'encens, mais par le fait qu'il apporte du pain et du vin pour le rafraîchissement des vainqueurs. Il bénit et prononce la bénédiction du Dieu Souverain, *possesseur des cieux et de la terre.* En ce jour-là, en effet, il n'y aura plus d'abîme moral, mais bien complète union entre le ciel et la terre ; ce ne sera plus une triste confusion, un misérable amalgame de l'un et de l'autre, mais un lien de la plus douce, de la plus intime harmonie ; et le Seigneur Jésus sera lui-même le lien béni qui les unira. Tête de ceux qui appartiennent au ciel, il est aussi le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs – l'Arbitre souverain de toute puissance terrestre. Devant Lui se prosterneront toutes les choses qui sont aux cieux, celles qui sont sur la terre et celles aussi qui sont sous la terre. Ce sera l'époque de la parfaite restauration de l'intelligence et de la bénédiction des Gentils.

S'il y en a qui soient appelés à honorer la vérité de Dieu et à marcher dans l'intelligence de ses voies, ce sont évidemment ses enfants qui jouissent de la conscience de l'amour de leur Père. Oh ! puissions-nous, comprenant bien que c'est là notre place, être rendus capables de nous rappeler quelle sera la fin de toutes choses pour ce qui concerne l'homme ! Il approche ce jour de jugement qui vient sur le monde, et dont le poids tombera sur le Juif et sur le Gentil trouvés l'un et l'autre dans un état d'apostasie. Nous savons, pourtant, que ce jour verra un double résidu amené à briller de l'éclat d'une bénédiction plus grande que jamais – le résidu Juif exalté, le résidu

Gentil béni, chacun d'eux à sa vraie place. Ce ne sera plus un pauvre tronc mutilé, mais un arbre qui germera de nouveau et s'élèvera sous les rosées des cieux dans ses conditions normales de force et de majesté.

Que le Seigneur nous accorde de pouvoir nous attendre à bien de la part de Dieu, nous souvenant qu'au milieu du jugement il y a une miséricorde qui triomphe au-dessus du jugement dans tous les cas, sauf dans le cas de celui qui rejette Christ absolument – qui vit en méprisant sa miséricorde – qui meurt en se jugeant lui-même indigne de la vie éternelle. Souvenez-vous qu'aucune âme qui entend l'évangile n'est perdue simplement parce qu'elle est méchante. Il y a un remède assuré pour tout ce que nous sommes. Les hommes ne sont perdus que parce qu'ils rejettent et méprisent la vie éternelle, le pardon, la paix, tout, dans le Fils de Dieu !

Chapitre 5

Les chapitres 5 et 6 de Daniel forment une partie de ce que nous pouvons appeler la série des chapitres moraux. Ils sont historiques, mais ils ne sont pas empreints du caractère qui en feraient des figures de l'avenir, recevant de la lumière des prophéties qui les précèdent et les suivent, et à leur tour en jetant sur elles. De ces récits, qui sont comme des illustrations pratiques des puissances Gentiles, nous avons vu déjà les deux qui suivent le songe de Nebucadnetsar. Nous allons aborder le premier de deux autres, avant d'arriver à l'examen des communications plus précises qui furent faites au prophète lui-même au chapitre 7.

Les chapitres 5 et 6 ont ceci de particulier qu'ils ne révèlent pas tant les caractères généraux des Gentils, comme certains traits particuliers qui doivent se trouver en eux à la fin, précurseurs d'une prompte destruction. En un mot, ils typifient des actes mauvais, spéciaux, ou des explosions du mal, plutôt que le mal qui a traversé toute leur position et toute leur histoire. Néanmoins il y a entre ces deux chapitres une différence marquée. Venons-en maintenant à l'examen rapide du premier.

« Le roi Belshatsar fit un grand festin à mille de ses gentilshommes, et il buvait du vin devant ces mille courtisans. » C'était une scène de fêtes somptueuses, splendides, et sans doute extraordinaires. Dans une pensée sacrilège, le roi ayant bu, commanda qu'on apportât les vaisseaux d'or et d'argent que Nebucadnetsar, son père, avait tirés du temple qui était à Jérusalem, afin que le roi et les gentilshommes, ses femmes et ses concubines y bussent. Alors furent apportés les vaisseaux d'or, etc. Ils y burent du vin, et jouèrent leurs dieux d'or, d'argent, d'airain, de fer, de bois et de pierre. Nous pouvons apprendre de l'histoire ce qu'était une fête où l'on lâchait les rênes à la licence, et comment une armée assiégeante y trouvait une occasion favorable pour tirer parti de ses vastes préparatifs et saisir le moment où les assiégés n'étaient pas sur leurs gardes. C'est dans de telles circonstances, ainsi que l'Écriture nous le fait voir, que, plongé dans cette fausse sécurité qui précède la destruction, le roi lance l'insulte au Dieu d'Israël. Homme téméraire et aveugle ! C'était juste la veille de la ruine de sa dynastie et de sa mort.

Pour Belshatsar, le passé était un blanc inutile. C'était pour lui une leçon qu'il n'avait ni apprise ni écoutée, que Dieu, dans les voies de sa providence, avait fait de son ancêtre l'instrument de justes mais terribles jugements. La cité, la sainte cité de Dieu, avait été prise, le temple brûlé, et les vaisseaux du sanctuaire, avec presque toute la nation, peuple, sacrificateurs et roi, avaient été transportés dans la terre de l'ennemi. Cette chute d'Israël avait, en tous lieux, rempli les hommes d'étonnement. L'importance qui s'y attacha était tout à fait hors de proportion avec la grandeur numérique de la nation ou de son territoire. Mais tout pauvres que ceux qui la composaient fussent individuellement, ils étaient environnés de l'auréole d'un Dieu qui jadis les avait amenés d'Égypte à travers la Mer Rouge – qui les avait nourris du pain des anges pendant de longues années dans l'aride désert – et qui, malgré leurs ingratitudes et mille périls, les avait couverts comme d'un bouclier, durant des siècles, dans le pays de Canaan. N'était-ce donc pas un étrange spectacle pour le monde que *Dieu* eut livré son peuple élu et comblé de tant de faveurs, pour être emporté hors de sa terre par un roi chaldéen, le chef de l'idolâtrie de cette époque ? Car Babylone fut toujours fameuse pour la multitude de ses idoles.

Nebucadnetsar, dans tout l'orgueil de son heureuse ambition, n'avait pas été aussi insensé. Il s'était prosterné à l'ouïe de la vérité merveilleuse que le Dieu du ciel, qui avait abandonné Israël à cause de ses péchés, l'avait, dans sa souveraineté, suscité lui-même pour être la tête d'or de l'empire Gentil. Il avait reconnu le Dieu de Daniel comme le Dieu des dieux et le Seigneur des rois ; il avait confessé que le Dieu de Shadrac, de Méshac et d'Abed-Nego était le Dieu souverain – un Dieu qui délivrait et révélait les secrets par-dessus tous les autres. Nebucadnetsar, il est vrai, s'était rendu coupable de beaucoup de péchés – il avait été orgueilleux, et s'était complu en lui-même, en dépit de l'avertissement qui lui avait été donné, et il avait été abaissé comme jamais roi ni homme ne l'ont été pour cela ; mais il avait reconnu son péché dans tout son vaste royaume, ainsi que les grandes merveilles du Roi du ciel dont toutes les œuvres sont véritables, et ses voies justes. Mais avant cette fin brillante, même aux jours de son indifférence la plus profonde (alors que tout tremblait devant lui, et qu'il faisait mourir et vivre qui il voulait, et qu'il élevait et abaissait qui il voulait), jamais il ne s'était livré à un acte de mépris et de profanation tel que celui que son petit-fils accomplissait maintenant.

Mais, dans le même instant, la sentence du jugement immédiat, inévitable, se faisait entendre, car la coupe d'iniquité était pleine ; et il y avait longtemps que la bouche de l'Éternel avait proclamé le châtiment du roi de Babylone. (És. 13 ; Jér. 25, etc.) Cependant, le coup ne tombe pas sans un signe solennel de la part de Dieu. « À cette même heure-là sortirent des doigts d'une main d'homme, qui écrivaient à l'endroit du chandelier, sur l'enduit de la muraille du palais royal ; et le roi voyait cette partie de main qui écrivait. »

Ce n'était pas un songe de la nuit maintenant. C'était un silencieux moniteur, de redoutable augure, au milieu de leur orgie effrénée et de l'impie défi qu'ils jettent au Dieu vivant. L'heure de l'effusion de la colère avait sonné. Il faut que Bel se prosterne, et que Nebo s'incline devant un Dieu indigné, mais un Dieu d'une extrême patience. Le roi n'eut pas besoin qu'on lui insinuât de quoi il s'agissait. Sa conscience, rongée de dépravation, tremblait devant la main qui traçait sa sentence, quoiqu'il ne connût pas un mot de ce qui était écrit. Il sentit instinctivement que Celui dont personne ne saurait arrêter la main avait affaire avec lui. « Alors, le visage du roi fut changé, et ses pensées le troublèrent, et les jointures de ses reins se desserraient, et ses genoux heurtaient l'un contre l'autre. » Dans son effroi, oublieux de sa dignité, « le roi cria à haute voix qu'on amenât les astrologues, les Chaldéens et les devins. » Mais tout fut inutile. On offrit les récompenses les plus élevées, mais l'esprit d'un profond sommeil fermait tous les yeux. « Ils ne purent point lire l'écriture, ni en donner au roi l'interprétation. »

Au milieu des alarmes du roi, qui vont toujours croissant, et de l'étonnement de ses gentilshommes, la reine (sans aucun doute la reine mère, si nous comparons les versets 2 et 10) entre dans la salle du festin. Ses sympathies n'étaient point à la fête, et elle rappelle au roi quelqu'un qui était encore plus en dehors et au-dessus de tout cela, un homme dont la personne était entièrement étrangère à ce roi impie. « Il y a dans ton royaume un homme, etc » (v.11-14.)

Ce fait, que Daniel était étranger à Belshatsar, renferme des volumes. Quels que fussent l'orgueil et l'audace du grand Nebucadnetsar, Daniel était assis à la porte du roi – gouverneur sur toute la province de Babylone, et chef de tous ceux qui avaient la surintendance sur tous les sages. Son descendant avili et dégénéré ne connaissait pas Daniel.

Cela me fait souvenir, en passant, d'un incident bien connu de l'histoire du roi Saül, dont on ne voit pas toujours la portée morale : l'intervention d'un jeune fils d'Isaï, dont il plaisait à Dieu d'employer la musique comme un moyen de calmer l'esprit du roi quand il était troublé par un mauvais esprit. « Il arrivait donc que, quand le mauvais esprit *envoyé* de Dieu était sur Saül, David prenait le violon, et en jouait de sa main ; et Saül en était soulagé, et s'en trouvait bien, parce que le mauvais esprit se retirait de lui. » (1 Sam. 16:23.) Peu de temps après, Saül et tout Israël se trouvèrent dans une grande consternation, lorsque le géant de Gath leur jeta son orgueilleux défi dans la vallée d'**É**la. La providence de Dieu conduisit, là, dans l'humble sentier de l'accomplissement d'un pacifique devoir, un jeune homme qui entendit avec des oreilles bien différentes les paroles de vanité et d'orgueil du Philistin. Loin d'en être effrayé, le sentiment qu'il éprouva fut plutôt de l'étonnement que cet incirconcis osât défier les armées du Dieu vivant. À peine l'a-t-il vaincu, que le roi se tourne vers le chef de l'armée, et lui fait cette demande : « De qui est fils ce jeune garçon ? » Et Abner confesse son ignorance. Certes, voilà une chose étrange. Le même jeune garçon qui l'avait servi dans sa maladie était inconnu du roi Saül ! Certainement il ne s'était pas écoulé un long intervalle ; mais Saül ne connaissait point David. Cette circonstance a jeté les critiques dans une perplexité extrême. Et l'un d'eux, hébraïsant des plus distingués, a essayé d'établir qu'il fallait que d'une manière ou d'autre les chapitres eussent été entremêlés, et que la dernière partie du chapitre 16 devait suivre la fin du chapitre 17, de manière à faire disparaître la difficulté à laquelle donne lieu l'ignorance où se trouve Saül à l'égard de la personne de David, après que celui-ci s'est déjà tenu en sa présence, a gagné son affection et est devenu son écuyer. Mais je suis convaincu que tout cela vient de ce que l'on ne comprend pas la leçon que Dieu veut enseigner précisément dans cette scène. Il se pouvait fort bien que Saül eut aimé David à cause de ses services, mais il n'avait pas éprouvé pour lui la plus légère sympathie ; et lorsqu'il en est ainsi, nous oublions facilement. Si on n'a pas les mêmes affections, on est bientôt réellement éloigné l'un de l'autre quand se présente le service du Seigneur. C'est là justement l'esprit du monde relativement aux enfants de Dieu, selon ce que dit saint Jean : « C'est pourquoi, le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu. » Il peut savoir bien des choses concernant les chrétiens, mais il ne les connaît jamais. Et quand le chrétien a disparu de la scène, il peut bien rester encore de lui un souvenir fugitif, mais c'est un homme inconnu. Saül avait eu les plus grandes obligations à David. Mais quoique David eût été pour lui l'instrument de la bénédiction, néanmoins toute la connaissance qu'il pouvait en avoir s'effaça complètement avec le service qu'il en avait reçu.

C'est ainsi pareillement que la reine pouvait dire au sujet de Daniel : « Au temps de ton père, l'on trouva en lui une lumière, une intelligence et une sagesse telle qu'est la sagesse des dieux ; et le roi Nebucadnetsar ton père, ton père lui-même, ô roi, l'établit chef des mages, des astrologues, des chaldéens et des devins. » Malgré cela, personne ne s'occupait de lui maintenant ; il était comparativement inconnu des gens de la fête, et la seule personne qui pensât à lui était la reine qui même ne se trouvait là qu'à cause du trouble dans lequel ils étaient jetés.

En conséquence, Daniel est amené devant le roi qui lui dit : « És-tu ce Daniel qui es d'entre ceux qui ont été amenés captifs de Juda, que le roi mon père a fait emmener de Juda ? » Il lui expose alors la difficulté dont il s'agit, et parle des récompenses qu'il est prêt à donner à quiconque lira l'écriture et en fournira l'interprétation. La réponse de Daniel est telle que la circonstance le demandait : « Que tes dons te demeurent, et donne tes présents à un autre ; toutefois je lirai l'écriture au roi, et je lui en donnerai l'interprétation. » Mais il commence par lui faire entendre une douloureuse parole de répréhension. Il lui retrace en quelques mots l'histoire de Nebucadnetsar et des voies de Dieu envers lui ; en même temps, il lui rappelle sa propre indifférence si absolue et ses insultes contre Dieu : « Toi aussi, Belshatsar, son fils, tu n'as point humilié ton cœur, *quoique tu susses toutes ces choses ;* mais tu t'es élevé contre le Seigneur des cieux…, et tu n'as point glorifié le Dieu dans la main duquel est ton souffle et toutes tes voies. » Il lui déclare nettement ce qu'est cette scène aux yeux de Dieu ; car c'est là ce que le péché, ce que Satan cherche toujours à cacher. Pour la cour de Babylone c'était une fête magnifique, rehaussée par les trophées du succès des armes de la grande ville et de la suprématie de ses dieux. Mais quel

était pour l'œil de Dieu le caractère de cette somptueuse orgie ? Que pouvait-il penser à la vue des vaisseaux consacrés à son service, apportés orgueilleusement pour célébrer le triomphe de Babylone et de ses idoles ? Oh ! Combien ce moment dut être pénible au cœur de l'adorateur de Jéhovah, toute sûre et prompte qu'en devait être l'issue !

Il se passe cependant aujourd'hui dans le monde des scènes qui suggèrent des pressentiments d'un caractère pour le moins aussi grave. Toute la question est de savoir si nous sommes dans le secret de Dieu, de manière à pouvoir lire par nous-mêmes le jugement qu'il porte sur toutes ces choses. Nous pouvons sans hésiter et sans risque prononcer jusqu'à un certain point sur la présomption de Nebucadnetsar, et sur l'impiété manifeste de Belshatsar ; mais voici, pour ce qui nous regarde, le grand critère moral : savons-nous discerner comme il faut l'apparence du ciel et de la terre aux jours où nous sommes ? Les signes si sombres de notre époque sont-ils perdus pour nous ? Nous identifions-nous en toute simplicité et uniquement avec les intérêts du Seigneur au temps actuel ? Avons-nous l'intelligence de ce qui se passe maintenant dans le monde ? Croyons-nous à ce qui va lui arriver ? Bien évidemment le roi et sa cour n'étaient que les instruments de Satan, et le mépris qu'ils montraient pour le Dieu des cieux n'était pas simplement l'œuvre de leur propre cœur : Satan était leur maître. C'est une parole véritable, que partout où vous voyez la volonté de l'homme, vous trouvez invariablement le service de Satan. Hélas ! l'homme ne sait point que la jouissance d'une liberté sans Dieu, ce n'est et ce ne peut être que faire l'œuvre du diable. Le roi Belshatsar et ses courtisans ne pensaient peut-être qu'à célébrer leurs victoires sur une nation encore abaissée et captive dans Babylone ; mais de fait ils insultaient positivement et personnellement le vrai Dieu, et il répond à leur défi. Ce n'était plus une discussion entre Daniel et les astrologues : c'était une affaire entre Dieu et Belshatsar. L'ordre, qu'on apportât les vaisseaux de la maison de l'Éternel, pouvait ne paraître qu'un méchant caprice, effet de l'ivresse du roi et de ses convives ; mais le moment de la crise était venu, et il faut que Dieu frappe un coup décisif. Soyez-en bien assurés : les tendances de notre époque, quoique non immédiatement jugées de Dieu, ne tombent pas dans l'oubli ; et il y a un trésor de colère qui s'amasse pour le jour de la colère. Ce temps-ci n'est pas le temps des jugements de Dieu. C'est bien plutôt celui où l'homme élève l'édifice de ses péchés jusqu'au ciel, pour voir le jugement tomber d'une manière d'autant plus terrible, lorsque la main de Dieu sera étendue contre lui.

Mais, même à l'heure suprême, il y a un avertissement solennel, immédiat, et devant tous. Et remarquez en quoi consistait la grande difficulté concernant cette écriture tracée sur la muraille. Elle était en langue chaldéenne, et tous ceux qui contemplaient la main et les caractères étaient Chaldéens ; en conséquence, nous aurions pu supposer que les simples caractères devaient être plus familiers aux Chaldéens qu'à Daniel. Ce n'est pas la coutume de Dieu, quand il fait quelque communication, d'employer une forme obscure ; et ce serait une théorie monstrueuse de prétendre qu'en donnant une révélation, Dieu la présente d'une manière qui la rend impossible à comprendre par ceux à qui elle est destinée. Qu'est-ce donc qui rend toute l'Écriture si difficile ? À coup sûr ce n'est pas son langage, et en voici une preuve frappante. Si quelqu'un me demandait quelle est la portion du Nouveau Testament que je considère comme la plus profonde, je me référerais aux épîtres de saint Jean ; et cependant, s'il y a des portions écrites, plus que d'autres, dans un langage de la simplicité la plus grande, ce sont ces mêmes épîtres. Les expressions n'en sont point celles des scribes de ce monde. Ce ne sont pas non plus des pensées énigmatiques, toutes pleines d'allusions étrangères et abstruses. La difficulté que présente l'Écriture tient à ce qu'elle est la révélation de Christ pour ceux dont le cœur a été ouvert par la grâce pour le recevoir et l'apprécier. Or, Jean avait été admis éminemment à ce privilège. Il était, de tous les disciples, le plus favorisé d'une intimité de communion avec Christ. Ce fut certainement le cas pendant que Christ était sur la terre ; et le Saint Esprit se sert de lui pour nous communiquer les pensées les plus profondes sur l'amour de Christ et sur la gloire de sa personne.

Les difficultés de l'Écriture tiennent donc réellement à ceci, savoir, que ses pensées sont infiniment au-dessus de nos pensées naturelles. Pour comprendre la Bible, il faut nous débarrasser du *moi.* Il nous faut avoir un cœur et des yeux pour Christ, si non, l'Écriture est inintelligible pour nos âmes ; tandis que si l'œil est simple, tout le corps est plein de lumière. De là vient que vous voyez parfois un homme instruit, quoiqu'il soit peut-être chrétien, complètement embarrassé, s'arrêter court aux épîtres de Jean et à l'Apocalypse comme trop profondes pour lui ; tandis que, d'un autre côté, un homme simple, s'il ne peut les comprendre entièrement, ou en expliquer exactement toutes les parties, peut dans tous les cas en jouir : elles présentent à son âme des pensées intelligibles et lui apportent consolations, directions et profit. Même s'il s'agit d'événements à venir, ou bien de Babylone et de la Bête, ce lecteur à l'œil simple trouve les grands principes de Dieu qui ont toujours sur son âme une action pratique, quoiqu'ils se rencontrent dans le livre réputé le plus obscur de l'Écriture. La raison en est qu'il a Christ devant lui, et que Christ est, dans tous les sens, la sagesse de Dieu. Naturellement, ce n'est pas à cause qu'il est ignorant qu'il est capable de comprendre, mais c'est nonobstant son ignorance. Ce n'est pas non plus la science d'un homme qui le rend capable d'entrer dans les pensées de Dieu. Qu'on soit ignorant ou savant, il n'y a pour cela qu'un moyen – l'œil pour voir ce qui concerne Christ. Et partout où cela est fermement fixé devant l'âme, je crois que Christ devient la lumière de l'intelligence spirituelle, comme il est la lumière du salut. C'est l'Esprit de Dieu qui est la puissance pour saisir cette lumière, mais Il ne la donne jamais excepte par Christ. Autrement l'homme a devant lui un objet qui n'est pas Christ, et, en conséquence, il est incapable de comprendre l'Écriture qui révèle Christ. Il tache de faire signifier à l'Écriture ce qu'il a dans ses propres pensées quoi que ce puisse être, et ainsi l'Écriture est faussée. Voilà la clef réelle de toutes les erreurs relatives à l'Écriture. L'homme apporte ses pensées à la parole de Dieu et édifie un système qui n'a pas de fondement divin.

Pour en revenir à l'inscription tracée sur la muraille, les expressions étaient assez claires. Tout aurait dû être intelligible et l'aurait été, si les âmes des Chaldéens eussent été en communion avec le Seigneur. Je ne veux pas dire que le pouvoir de l'Esprit de Dieu n'était pas nécessaire pour rendre Daniel capable de la comprendre. Mais pour l'intelligence de la parole de Dieu, c'est une chose immense d'avoir communion avec le Dieu qui nous fait connaître sa pensée. « C'est pourquoi, disait Paul aux anciens, je vous recommande *à Dieu* et à la parole de sa grâce. »

Daniel était entièrement en dehors des festins et choses semblables. Il était étranger à tous ceux qui se trouvaient là ; et c'est du sein de la présence de Dieu qu'il fut appelé à voir cette scène d'impiété et de ténèbres. Arrivant donc tout frais de la lumière de Dieu, il lit la terrible écriture tracée sur la muraille, et tout brille comme le jour. Rien de plus solennel. « C'est ici l'interprétation de ces paroles » (v.25-28). Sur le champ il voit Dieu dans l'affaire. Le roi avait insulté Dieu dans ce qui était rattaché à son culte. « Thekel : tu as été pesé dans la balance, et tu as été trouvé léger. Pérès : ton royaume a été divisé, et il a été donné aux Mèdes et aux Perses. » Ce n'est point que quelque chose apparût alors ; on ne voyait rien en ce temps-là qui rendit la chose même probable. Et j'appelle votre attention sur ce point, parce que c'est une preuve de plus combien est entièrement fausse la maxime que pour comprendre la prophétie il nous faut attendre jusqu'à son accomplissement. S'il s'agit d'un incrédule, certainement voir dans le passé l'accomplissement d'une prophétie, c'est un argument dont rien ne peut surmonter la puissance. Mais est-ce là le but pour lequel Dieu a écrit la prophétie ? L'a-t-il fait pour convaincre les incrédules ? Sans aucun doute, Dieu peut s'en servir à cette fin. Mais y destinait-il l'écriture tracée sur la muraille cette nuit-là ? Évidemment non. C'était son dernier avertissement solennel avant que le coup fût frappé ; et l'interprétation fut donnée avant que les Perses eussent fait irruption dans la ville – quand il n'y avait encore aucun symptôme de ruine, et que tout au contraire ne respirait que la gaîté et la joie. En cette même nuit Belshatsar, roi de Chaldée, fut tué, et Darius, le Mède, prit le royaume, étant âgé d'environ soixante-deux ans.

En un mot, *Babylone était jugée.*

Chapitre 6

Nous arrivons maintenant à un autre et dernier type des puissances Gentiles. Mais dans l'étude des types, il ne faut jamais oublier qu'il ne s'agit point du caractère personnel de ceux en qui l'Écriture nous les présente. C'est ainsi qu'Aaron était, dans son office, un type de Christ ; mais nous ne devons pas en conclure que ses voies fussent semblables à celles de notre Sauveur bien-aimé. Sous quelques rapports il fut un homme bien coupable : c'est lui qui fit le veau d'or et qui même chercha à tromper le peuple à son sujet. Mais cette circonstance ne le rend point incapable d'être un type de Christ : il l'était en dépit de toutes ces fautes, et non dans ces fautes. David préfigura Christ, non comme sacrificateur, mais comme roi – comme roi d'abord souffrant et rejeté, et ensuite comme roi dans son règne et fort exalté. La vie de David se compose de deux parties : la première renferme le temps où il était bien revêtu de l'onction royale, mais où la puissance du mal était encore reconnue, et où il était poursuivi et persécuté ; la seconde, c'est le temps où, Saül étant mort, il occupe le trône et soumet ses ennemis. Sous l'un et l'autre de ces aspects, David fut un type de Christ. Toutefois sa chute et le terrible péché qu'il commit forment manifestement aussi un parfait contraste avec la vie de Christ.

Mais si, d'un autre côté, le chapitre que nous avons maintenant sous les yeux nous présente, comme je le crois, un type d'une scène terrible de la fin de la présente dispensation, nous ne devons pas supposer que la chose ne saurait être à cause des bonnes qualités qui se trouvaient dans le roi. La manière dont l'homme voudra se faire Dieu est préfigurée dans la personne de Darius, plutôt qu'en Belshatsar. En principe, c'est l'acte qu'accomplit Darius, ou du moins qu'il autorisa, qui expose et manifeste d'avance cette prétention et cette conduite de l'homme. Tandis que Belshatsar était parmi les plus dégradés de la race humaine, il y avait au contraire dans le caractère et dans les mœurs de Darius quelque chose de très propre à le faire aimer et estimer, si même il ne s'y trouvait pas quelque chose de mieux encore. Mais ce n'est pas de Darius personnellement que je veux parler ici. Nous avons eu dans le précèdent chapitre le type de la chute de Babylone et le jugement de Dieu qui doit la frapper pour la méchanceté qu'elle a montrée en insultant et en profanant les vaisseaux consacrés au culte du vrai Dieu, en les apportant au milieu de ses propres idoles, et en célébrant les louanges de ces idoles au mépris des douleurs du peuple de Dieu. Tout cela se vérifiera bien davantage dans les événements que l'histoire aura à enregistrer plus tard. Il y a maintenant sur la terre une grandeur qui occupe la position la plus élevée comme étant l'Église de Dieu ; elle s'enorgueillit de son unité, de sa force et de son antiquité ; elle s'enorgueillit de sa succession non interrompue ; elle se prévaut, dans l'intérêt de son crédit et de son influence, de la sainteté et du sang des martyrs. Mais Dieu n'est pas indifférent à l'égard de ses péchés qui, de génération en génération, n'ont fait que s'accroître et devenir plus profonds, et qui n'attendent que le jour du Seigneur, où le jugement doit être exécuté, pour recevoir la sentence qui leur est due. Dans l'Apocalypse, deux grandes choses sont tour à tour l'objet du jugement – Babylone et la Bête : l'une représente la corruption religieuse, et l'autre la violence : deux formes différentes de la méchanceté humaine. Dans la dernière forme qu'elle revêt, nous voyons un homme incité par Satan élever la prétention de prendre la place de Dieu sur la terre. Or, c'est là précisément ce que Darius permet ici que l'on fasse. Peut-être ne savait-il pas lui-même de quoi il s'agissait, mais il se trouvait autour de lui des gens qui le conduisirent à cet acte terrible.

Voici dans quelles circonstances cela s'accomplit. Les gouverneurs et les satrapes avaient besoin d'une occasion contre Daniel, et ils savaient bien qu'il était impossible d'en trouver une contre lui, à moins que ce ne fût

« dans ce qui regardait la loi de son Dieu. » C'est pourquoi ils se concertent, et, profitant de la coutume qui existait chez les Mèdes et les Perses, et par suite de laquelle il appartenait aux nobles de faire la loi et au roi de la promulguer, ils imaginent de décréter qu'il ne sera permis à personne d'adresser aucune requête à quelque dieu ou à quelque homme que ce soit durant trente jours, si ce n'est au roi. Qu'était-ce que cela, sinon mettre un homme à la place de Dieu ? Défendre qu'aucune prière fût offerte au vrai Dieu, et ordonner que toute prière qui serait offerte fût offerte au roi, c'est incontestablement attribuer à l'homme les droits de Dieu. Le roi tomba dans le piège et signa le décret.

Mais nous avons maintenant à considérer la belle conduite de Daniel. Rien ne donne lieu de penser que ces choses fussent un secret pour Daniel. Au contraire, il était parfaitement informé de la loi qu'on avait rendue. D'un autre côté, il ne pouvait pas compromettre les droits de son Dieu. Son chemin était donc tout tracé. Il était vieux déjà, et la foi qui avait brûlé en lui dès les premiers jours, était au moins aussi brillante que jamais. Aussi lorsqu'il eut appris que tout était signé, scellé et établi, pour autant que c'est au pouvoir de l'homme, et que la loi irrévocable des Mèdes et des Perses voulait qu'aucun homme ne fléchit les genoux devant Dieu durant trente jours ; sachant bien tout cela, il va dans sa chambre. Il n'y met pas d'ostentation, mais il ne cache pas sa conduite. Ses fenêtres ouvertes, comme d'habitude, du côté de Jérusalem, il se prosterne devant son Dieu trois fois le jour, il prie et rend grâces comme il l'avait fait précédemment. Il fournit à ses ennemis l'occasion qu'ils cherchaient. Ceux-ci rappellent aussitôt au roi le décret qu'il avait rendu, et se mettent à accuser Daniel devant lui. « Ce Daniel, disent-ils, qui est un de ceux qui ont été amenés captifs de Juda, n'a tenu compte de toi, a roi, ni du décret que tu as écrit ; mais il prie, faisant requête, trois fois par jour. » Alors Darius le roi, éprouva un grand déplaisir en lui-même ; il s'efforce inutilement jusqu'au coucher du soleil de délivrer celui pour lequel il avait au moins du respect. Cependant, quelque désolé qu'il en soit, à l'appel que lui font ces hommes sur le principe du caractère irrévocable de la loi des Mèdes et des Perses, il pèche de nouveau. Il abandonne le prophète à la fureur de ses ennemis pour être jeté dans la fosse des lions, avec l'espérance, que peut-être il admettait à peine lui-même, que son Dieu le délivrerait. Et Dieu intervient pour son serviteur. Dieu opère la délivrance, et le sort terrible qu'on avait destiné au prophète retomba sur ceux-là même qui l'avaient accusé auprès du roi. « Les nations ont été enfoncées dans la fosse qu'elles avaient faite ; leur pied a été pris au filet qu'elles avaient caché. L'Éternel s'est fait connaître, il a fait jugement ; le méchant a été enlacé dans l'ouvrage de ses mains. » (Ps. 9:15-16) Il ne saurait y avoir rien de plus clair que la portée typique de cet événement sur la délivrance du résidu fidèle de la fin par l'effusion de colère et la destruction qui atteindront aux derniers jours les traîtres du dedans et les oppresseurs du dehors. Le résultat en sera comme ici, que les Gentils reconnaîtront que le Dieu vivant est le Dieu d'Israël délivré, et que son royaume ne sera point dissipé.

Les chapitres 5 et 6 de Daniel nous présentent donc les types combinés des scènes qui terminent la dispensation actuelle. Car si vous regardez plus loin dans ce livre de Daniel, vous rencontrez un autre personnage appelé « le Roi » (chap. 11:36, etc). Vous pouvez lire là une prophétie directe d'actions semblables : « Le roi fera selon sa volonté, et s'enorgueillira, et s'élèvera par-dessus tout Dieu ; il proférera des choses étranges contre le Dieu des dieux, etc » Je ne veux pas dire que Darius personnellement ait fait ces choses ; je signale seulement ce que son acte, ou son décret, signifiait aux yeux de Dieu. Il s'agit de ce que Dieu pensait du péché dans lequel Darius avait été attiré, et cela comme un type de l'avenir.

En outre, il est dit du roi, au chapitre 11 : « Il ne se souciera point du Dieu de ses pères… Car il s'élèvera au-dessus de tout. » Maints passages du Nouveau Testament font allusion à cela. Et si quelqu'un allègue que tout cela est dit des Juifs et ne concerne pas la dispensation sous laquelle nous sommes, je prends ce qui est relatif à cette dispensation et je cite comme preuve 2 Thessaloniciens 2:3-4 : « Que personne ne vous séduise en aucune manière : car ce jour-là (le jour du jugement du Seigneur sur ce monde) ne viendra pas que l'apostasie ne soit arrivée auparavant, et que l'homme de péché ne soit révélé, le fils de perdition, lequel s'oppose et s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou qui est un objet de vénération ; de sorte que lui-même s'assiéra au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu. » Maintenant il est clair qu'en faisant l'acte qu'il accomplit Darius s'élevait effectivement au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou qui est un objet de vénération. Défendre d'adresser des prières à Dieu, et prescrire que les prières que l'on avait coutume d'offrir a Dieu lui fussent un certain temps adressées à lui-même, ce n'était rien de plus ni rien de moins qu'être le type de celui qui doit un jour prendre cette position d'une manière bien plus terrible, plus grossière et plus littérale. Il ressort avec une parfaite évidence du Nouveau Testament, que ces jours dont il est parlé en Daniel et qui y sont reproduits par anticipation d'une manière typique, sont encore à venir ; et que ce personnage, que la prophétie contemple en perspective, doit se poser comme Dieu, et non pas seulement comme le vicaire de Christ, qui a des gens prêts à se prosterner devant lui et à lui baiser les pieds. Ces actes-ci sont sans doute fort mauvais et superstitieux ; mais ils ne nous présentent pas un homme déclarant qu'il est Dieu, s'établissant dans le temple de Dieu, et disant : Il ne sera adressé de prière à aucun être, si ce n'est à moi-même. Quelque vrai que soit le mal qui se trouve dans le papisme et dans l'orgueilleuse prétention du Pape, il doit survenir un mal beaucoup plus grand encore ; et la pensée solennelle qu'il faut garder devant soi c'est, que ce ne sera pas seulement là l'issue du papisme, mais celle du papisme et du protestantisme, etc, sans Dieu. Même la diffusion de la vérité ne sera pas un préservatif infaillible contre l'invasion de ce mal. Bien coupables et insensés furent jadis ceux qui s'imaginaient que, parce qu'Israël avait dans le camp l'arche de l'alliance de l'Éternel, ils seraient nécessairement préservés dans la bataille avec les Philistins ! L'arche revint en triomphe, mais eux où étaient-ils ?

Gardez-vous de la pensée si chère que le zèle religieux qui se déploie dans ce pays le met à l'abri du mal. Tenez pour sûr plutôt que plus la lumière abonde dans une contrée, plus la Bible y est répandue, plus il y a de prédications, plus on y trouve tout ce qui est bon, et plus aussi le danger est grand si les hommes ne s'y conforment pas, et ne marchent point en harmonie avec ces privilèges. S'ils les traitent comme chose de peu d'importance et n'en font point de cas ; s'ils n'ont pas conscience de l'importance qu'il y a à s'incliner réellement, dans la pratique, devant la lumière de la Bible, ils seront très certainement entraînés par une séduction ou par une autre. Car qui peut dire ce qui a peu d'importance dans l'Écriture, ou les moyens par lesquels le diable acquiert de la puissance sur l'âme ? Partout où l'âme se laisse aller au refus d'écouter Dieu, se livre à la désobéissance à Dieu en quoi que ce soit, qui peut dire où cela finira ? Il n'y a de sécurité que dans la voie d'une sainte dépendance de Dieu et de l'obéissance à sa parole. Nous ne devons pas mettre une portion de l'Écriture au-dessus d'une autre par le motif qu'elle nous est à consolation plus grande ; il nous faut prendre toute l'Écriture, ce n'est que là que nous trouvons sécurité. C'est très doux et très précieux de jouir de la présence du Seigneur ; mais il y a plus que cela : c'est une chose terrible que de se trouver dans un état de désobéissance au Seigneur. La désobéissance est comme le péché de sorcellerie. Il n'y a rien de plus terrible. Désobéir à Dieu, c'est virtuellement détruire son honneur. Il en fut ainsi en Israël ; et néanmoins il doit surgir, du relâchement, du mauvais état de la chrétienté, un mal bien plus effrayant et plus terrible encore.

La première chose qui se présente est donc l'apostasie. Le christianisme sera abandonné ; et plus il y a de lumière, d'autant plus certainement l'apostasie viendra pour les masses qui la repoussent. Il n'y eut jamais en Israël d'époque qui parût tant promettre comme celle où Notre Seigneur était sur la terre. On n'avait jamais vu de temps d'une telle activité religieuse : les scribes et les Pharisiens parcouraient la terre et la mer pour faire un prosélyte ; on se montrait zélé, en apparence, pour la lecture des Écritures ; on avait des sacrificateurs et des lévites ; il n'y avait pas d'idolâtrie, ni rien de grossièrement mauvais. C'était un peuple lecteur de la Bible, et un peuple qui gardait le sabbat ; et on n'hésitait pas à appeler Notre Seigneur lui-même du nom de Violateur du sabbat, tant on se montrait extérieurement sévère pour l'observation du saint jour. Ainsi allaient les choses, mais comment cela finit-il ? Que firent ces Juifs si zélés pour la religion ? Ils crucifièrent le Seigneur de gloire et rejetèrent le témoignage du Saint Esprit et l'action qu'il exerçait en grâce, de telle sorte que le résultat fut que le roi envoya ses armées, fit périr ces meurtriers et brûla leur ville. Ce n'est pas à dire qu'il ne s'accomplit pas de conversions, Dieu déploya sa puissance, et il y en eut par milliers : « Tu vois, frère, pouvait dire Jacques au bout de quelques années, combien il y a de milliers de Juifs qui croient. » Des milliers et des dizaines de milliers étaient effectivement convertis alors après la croix de Jésus, et on pouvait nourrir l'espérance que tout Israël et le monde allaient se convertir ; mais que se passait-il en effet ? Dieu ne faisait simplement que recueillir ces milliers dans sa grâce, pour abandonner le reste à la destruction dans le jugement qui tomba sur Jérusalem : faible figure anticipée du jugement qui doit bientôt éclater sur le monde. Et si, en nos jours, Dieu déploie sa puissance et réveille de toutes parts des âmes qu'il convertit du monde, combien n'est-il pas important que chacun se demande s'il est converti ou s'il ne l'est pas ! Et pour ceux qui sont convertis, quel appel il y a là à marcher dans le sentier de l'obéissance, à se soumettre en toutes choses à la parole de Dieu, et à attendre Christ !

L'idée nourrie par quelques-uns qu'il y aura une conversion universelle n'est qu'une vaine illusion. Babylone, ou la Bête : voilà les deux grands pièges des derniers jours. L'une sera la source de la corruption associée avec la religion et la profanation de toutes les choses saintes ; l'autre sera caractérisée par l'orgueil et par la violence dans leur degré le plus élevé. Il semblera que le christianisme a complètement échoué, et les hommes croiront posséder, pour tous les maux et toutes les misères, une panacée nouvelle meilleure que l'évangile. Ils célébreront leurs idoles d'or, d'argent et d'airain, se glorifiant de ce que le christianisme aura disparu de la face de la terre, sauf quant à sa forme extérieure. C'est alors que viendra le jugement.

Le chapitre 17 de l'Apocalypse nous fait voir qu'il en sera de la Babylone du Nouveau Testament, forme corrompue que revêt l'apostasie religieuse, comme il en fut de la Babylone de Daniel. L'homme sera l'instrument de la chute de Babylone, la femme enivrée du sang des saints et du sang des témoins de Jésus. Les hommes assouvissent leur vengeance sur elle. On ne la voit plus montée sur la Bête couleur écarlate ; désormais elle n'apparaît que foulée aux pieds, haïe et rendue déserte. Et après cela qu'est-ce que la prophétie nous montre ? Elle ne nous montre point le christianisme se répandant de toutes parts dans le monde : bien au contraire, nous voyons la Bête remplir toute la scène, et prendre la place de Dieu. Au lieu du triste spectacle que nous présentait la femme enivrant les hommes avec la coupe d'un christianisme corrompu, nous voyons maintenant l'homme s'établir lui-même dans un orgueilleux défi contre Dieu. Il prend la place de Dieu sur la terre. Je n'ai pas la prétention de dire quel intervalle s'écoulera entre la destruction de Babylone et la chute de la Bête Le chapitre 17 de l'Apocalypse prouve que bien loin que la destruction de Babylone amène un progrès, une amélioration dans l'état du monde, il n'y aura que plus de hardiesse dans le mal à la place du mal hypocrite qui régnait avant. La corruption religieuse sera remplacée par une orgueilleuse impiété et par le défi ouvertement jeté à Dieu. « Les dix cornes que tu as vues sont dix rois qui n'ont pas encore reçu de royaume, mais reçoivent pouvoir comme rois une heure avec la Bête. Ceux-ci ont une seule pensée, et ils donnent leur propre puissance et leur propre pouvoir à la Bête », non pas à Dieu. Tout est donné à la Bête en vue de l'exaltation de l'homme. L'heure sera venue pour l'homme d'occuper la place suprême dans le monde. Mais, contrairement à ce qui fait en général l'objet de l'ambition des hommes, ils feront l'abandon de leur propre volonté à la volonté d'un autre – dans le désir qu'il y ait quelqu'un très haut, et très exalté, devant lequel tous s'inclinent. Lorsque cela sera accompli, « ceux-ci combattront contre l'Agneau, et l'Agneau les vaincra. » Tout ceci, c'est une chose évidente, est postérieur à la destruction de Babylone ; car nous lisons plus bas :

« Les dix cornes que tu as vues *et* la Bête (c'est ainsi qu'il faut lire, *et la Bête,* et non à la Bête) – celles-ci haïront la prostituée, et la rendront déserte et nue. » C'est précisément ce qui répond au type de Darius. Darius arrive, détruit Babylone, et se saisit immédiatement du royaume ; et la première chose que nous voyons ensuite, c'est qu'il est entraîné par ses courtisans à prendre la place de Dieu lui-même. Il rend ou confirme une loi en vertu de laquelle il ne doit être présenté de prière à qui que ce soit, excepté à lui seul durant trente jours. En d'autres termes, il a en effet la prétention d'être l'objet de tout culte ; il s'arroge ce qui est du exclusivement au vrai Dieu.

Ces deux types sont extrêmement instructifs, comme terminant l'histoire générale des Gentils. Nous y voyons, non ce qui les avait caractérisés dès le commencement et dans tout le cours de leurs empires, mais les traits principaux du mal au moment où ils prennent fin. D'abord Babylone sera détruite à cause de la profanation dont elle s'est rendue coupable dans les choses religieuses de Dieu ; et ensuite l'orgueil blasphématoire parviendra à son comble par l'impie prétention du chef de l'empire à l'honneur et à la gloire qui appartiennent à Dieu seul. J'éprouvais le besoin de trouver le lien qui rattache ces deux choses l'une à l'autre, parce que sans cela il n'est pas possible d'en saisir aussi bien la véritable portée.

Maintenant nous avons terminé ce que je puis appeler le premier volume de Daniel, parce que son livre se partage exactement en deux parties à la fin du chapitre 6. Et c'est là une raison pour laquelle il est dit que Daniel prospéra au temps du règne de Darius et au temps du règne de Cyrus de Perse. On verra que dans le chapitre suivant nous revenons en arrière, au règne de Belshatsar, et que Daniel est de nouveau placé devant nous. Mais je dois m'arrêter. Seulement, je désire que cet exemple de la grande importance qu'il y a à lire l'Écriture avec l'intelligence de sa portée typique, là où elle veut être lue de cette manière, puisse animer les enfants de Dieu de la conviction qu'il y a beaucoup plus d'instruction à recueillir des Écritures qu'il ne peut le sembler à première vue, en regardant à la surface. Ce que Dieu dit est revêtu par là même d'un caractère infini. On n'a pas épuisé sa parole pour en avoir tiré quelque peu, par-ci par là : c'est le puits lui-même, la source toujours jaillissante de la vérité. Plus nous avons crû dans la connaissance de la vérité, et moins nous nous contentons de ce que nous avons atteint, et plus aussi nous sentons combien nous avons encore à apprendre Et cela n'est point en nous une misérable affectation de paroles d'humilité, mais le résultat du sentiment réel et profond de notre insuffisance parfaite en présence de la grandeur et de la bonté de notre Dieu qui a pris de pauvres vers tels que nous pour nous placer dans sa propre gloire – car telles sont en effet les merveilleuses voies de sa grâce.

Chapitre 7

Nous arrivons maintenant à la seconde grande division du livre. L'Esprit de Dieu nous y présente non pas simplement l'histoire ou les visions de personnages païens, tels que Nebucadnetsar et autres, mais les communications faites au prophète lui-même de la part de Dieu. De là vient que c'est ce qui est relatif aux Juifs, objet de la faveur spéciale de Dieu à cette époque-là, et plus particulièrement ce que Dieu tient en réserve pour eux pour un jour de bénédiction qui approche, qui constitue le sujet dominant des pensées de l'Esprit. Daniel était le canal convenable pour de telles révélations. En conséquence, l'Esprit reprend le sujet des quatre grands empires Gentils, aussi bien que celui du cinquième empire, le royaume des cieux, qui doit être introduit par le Seigneur Jésus. Mais c'est d'un point de vue différent, quoique naturellement avec une parfaite harmonie, que les choses sont présentées. Ici ce n'est point une grande statue commençant par ce qui est splendide, l'or et l'argent, et descendant par une détérioration manifeste et progressive au ventre et aux cuisses d'airain, aux jambes et aux pieds d'argile ; ce sont de féroces bêtes sauvages. Elles représentent bien les mêmes puissances, mais elles les représentent sous un autre aspect. La statue convenait fort bien pour figurer à l'œil du grand chef de l'empire Gentil leurs engagements successifs et leurs relations respectives l'une avec l'autre ; mais Dieu ne les envisage pas maintenant de cette manière, non plus que leurs relations avec son peuple.

Cette simple considération nous donne la clé de la manière différente dont ces puissances nous sont dépeintes. À mesure que nous entrerons dans les détails, nous y trouverons cette sagesse à laquelle nous pouvons toujours nous attendre dans ce qui procède de la pensée de Dieu.

Dans sa vision, le prophète voit une masse d'eau agitée par les vents des cieux. De cette mer troublée sortent quatre bêtes sauvages, successivement, puis-je ajouter ; car il est très évident qu'il en est des empires présentés ici comme des mêmes empires figurés par les métaux au chapitre 2, et que nous devons voir en eux non pas des empires contemporains, mais des empires qui se succèdent l'un à l'autre dans le gouvernement du monde, sous la direction de la providence de Dieu. « La première était semblable à un lion, et elle avait des ailes d'argile. » Sans aucun doute, nous avons là l'empire de Babylone Ce n'est pas nom plus une chose nouvelle de voir le Saint Esprit appliquer à Nebucadnetsar la figure d'un lion ou celle d'un aigle. Jérémie en avait déjà fait usage : « Le lion est sorti de sa caverne, et le destructeur des nations est parti. » (Jér. 4:7) Ézéchiel, aussi bien que Jérémie, le représenta à son tour sous la figure d'un aigle. Il est même mentionné sous l'image du lion et de l'aigle à la fois en Jérémie 49:19-22. Dans la vision de Daniel, le Saint Esprit réunit les deux figures dans un même symbole pour représenter d'une manière convenable ce que l'empire babylonien était dans la pensée de Dieu.

Mais, outre ces symboles de la grandeur et de la rapidité des conquêtes que devait faire la bête babylonienne, nous trouvons dans la description que nous en donne le prophète l'indice d'un changement remarquable qui devait s'effectuer en elle, et dont, humainement parlant il n'y avait à cette époque-là absolument aucune apparence. Mais tout est découvert aux yeux de Dieu dont l'intention, en donnant la prophétie, est que son peuple voie

d'avance ce qu'il voit lui-même. Dans la parfaite sagesse et la parfaite bonté qui appartiennent à sa nature, Dieu a trouvé bon d'accorder une mesure de connaissance de l'avenir selon qu'il juge convenable à sa gloire ; et un enfant obéissant écoute et garde la parole de son Père.

Ici il faisait connaître au prophète que l'empire de Babylone devait être humilié. Il ne serait pas absolument détruit comme nation, mais il serait entièrement renversé comme puissance souveraine dans le monde. C'est ce que signifiait le fait que les plumes des ailes de la bête furent arrachées, et qu'elle se dressa sur ses pieds comme un homme, ce qui naturellement détruirait sa force. Car, quelque convenable qu'une telle attitude soit pour l'homme, il est évident que, pour une bête féroce, c'est plutôt une humiliation. En harmonie avec cela, nous lisons aussi qu'« il lui fut donné un cœur d'homme. » On peut voir en cela une espèce de contraste avec ce qui fut fait dans le cas de Nebucadnetsar, à qui il fut donné un cœur de bête. Nebucadnetsar ne regardait pas à Dieu, ce qui est évidemment le devoir sacré de toute âme d'homme. Il n'est pas proprement un homme, celui qui ne reconnaît pas le Dieu qui lui a donné l'existence, qui veille sur lui et le comble de bienfaits chaque jour, le Dieu qui réclame l'obéissance de la conscience, et qui seul peut changer le cœur. Nebucadnetsar était occupé de lui-même. Le don même que Dieu lui avait fait de la domination universelle avait été perverti par la puissance de Satan, au point que c'était le moi qui était l'objet de ses pensées et non pas Dieu. Selon l'énergique expression de l'Écriture, son cœur n'était pas un cœur d'homme, dont la nature est de regarder en haut en reconnaissant un Être au-dessus de lui ; mais bien un cœur de bête, qui regarde en bas, ne cherchant que son plaisir et la satisfaction de ses instincts. Tel était le cas de Nebucadnetsar, et en conséquence un jugement très solennel tomba sur lui personnellement. Mais après un certain temps d'humiliation, la miséricorde de Dieu intervint, et il fut rétabli dans sa position d'honneur. C'était là un signe de la condition à laquelle seraient réduites les puissances Gentiles pour leur péché de ne pas reconnaître le vrai Dieu, mais l'Esprit prophétique a aussi ajouté le témoignage relatif à leur restauration et à leur bénédiction futures, lorsque, dans un temps prochain, elles reconnaîtront le royaume des cieux. Dans le cas que nous présente notre chapitre, le lion fut réduit de sa puissance comme bête à un état de faiblesse. Cela eut lieu effectivement quand Babylone perdit sa suprématie dans le monde ; ce qui semble bien le sens de la dernière partie du verset. Nous avons donc d'abord Babylone dans la plénitude de sa puissance, et ensuite le grand changement qui s'accomplit à son égard lorsqu'elle fut dépouillée de l'empire du monde.

Au verset suivant (v.5), vous trouvez une description de l'empire des Perses qui avait été représenté dans la grande statue par « la poitrine, etc, d'argent. » « Et voici une autre bête, qui fut la seconde, semblable à un ours, laquelle se tenait sur un côté », trait remarquable qui, à première vue, peut ne pas paraître bien clair, mais qui se trouve parfaitement expliqué par cette considération que ce n'était pas un empire aussi uniforme que celui de Babylone. Il était composé de deux peuples réunis sous un seul chef. Voici un autre trait remarquable : celui de ces deux royaumes qui était inférieur à l'autre devint dominant. Les Perses prévalurent sur les Mèdes. C'est ainsi que nous avons vu, dans le chapitre 5, Darius le Mède prendre le royaume ; mais Cyrus lui succéda bientôt, et à partir de ce moment ce furent toujours les Perses qui gouvernèrent, et non pas les Mèdes. Nouvelle preuve de ce que nous avons dit plus haut, que nous n'avons réellement aucun besoin de l'histoire pour comprendre la prophétie. C'est pour méconnaître cette vérité que tant de gens sont plongés dans l'incertitude. Nous pouvons recourir à l'histoire comme par une espèce d'hommage rendu à la prophétie ; mais la confirmation par l'histoire de l'accomplissement de la prophétie est une chose très différente de son interprétation. La prophétie, comme toute l'Écriture, n'est expliquée que par l'Esprit de Dieu qui n'a pas besoin de laisser la parole écrite pour recourir à l'aide de l'homme afin d'expliquer ce qu'Il a inspiré. Il n'y a que l'auteur de l'Écriture qui soit réellement capable de l'expliquer. Je ne devrais pas avoir besoin d'insister sur cela, vu que c'est un principe de vérité élémentaire, mais aujourd'hui il est aussi urgent que jamais d'insister sur les principes élémentaires de la vérité.

L'Écriture nous fournit donc ici ce fait manifeste que, tandis que le second empire se composait de deux parties, et que les Mèdes formaient la branche la plus ancienne de l'empire, c'est néanmoins Cyrus le Perse qui devait être le plus proéminent. C'était là le côté sur lequel la bête se tenait. « Elle avait trois crocs (v.A*ngl. :* côtes) dans la gueule, entre ses dents », signe bien clair, à mon avis, de la rapacité extraordinaire qui devait caractériser l'empire des Perses. Si, dans une espèce de panorama, nous voyions devant nous différents animaux, et que l'un d'eux fût représenté avec beaucoup de proie qu'il serait en train de dévorer, n'est-il pas vrai que nous aurions aussitôt à l'esprit l'idée d'un appétit singulièrement vorace ? C'était le cas des Perses, qui eurent maintes fois à faire tête à des soulèvements causés par leurs extorsions et leur cruauté. Il est vrai que, par leur moyen, la providence de Dieu opéra en faveur des Juifs ; mais cela ne faisait qu'un contraste avec leurs habitudes ordinaires les plus marquantes, car tandis que les Perses étaient extrêmement durs pour les autres peuples, ils se montrèrent doux et favorables à l'égard d'Israël ; mais, je le répète, ce n'était qu'une exception. En général, une avide bête féroce dépeint exactement leur caractère. De là vient qu'il est dit que l'ours avait trois crocs (côtes) dans la gueule, entre ses dents. Il montrait par le fait même ses voraces penchants ; et on lui disait ainsi : « Lève-toi, mange beaucoup de chair. » Ces paroles expliquaient la vision ; elles avaient trait évidemment aux habitudes pillardes de la bête.

En troisième lieu, vient un léopard avec quelques traits remarquables le concernant. Quoique nous ne devions pas nous attendre à trouver de la régularité dans le tableau, chaque figure est destinée à exprimer certaines vérités ; mais si on essaie de donner à chaque figure une forme régulière, elles ne pourront point aller ensemble. Ainsi, pour le cas qui nous occupe, il n'y avait rien dans la nature qui ressemblât à ce léopard ; mais Dieu emprunte à diverses choses qui existaient dans la nature les traits qui étaient nécessaires pour donner une idée combinée de

ce nouvel empire. Aussi, tandis que le léopard est remarquable par son agilité à poursuivre sa proie, il nous est dit néanmoins, en vue de nous faire penser à une rapidité extraordinaire, qu'il avait « sur son dos quatre ailes d'oiseau. » Si jamais il y a eu un cas où l'impétuosité du courage dans la poursuite de grands desseins ait été unie à une merveilleuse rapidité dans l'accomplissement d'une longue suite de conquêtes, c'est à coup sûr dans l'histoire d'Alexandre le Grand, que nous le trouvons. Le royaume grec ou macédonien porte avec lui un caractère de rapidité qu'aucun autre n'a jamais eu ; et c'est pour cette raison qu'il est symbolisé d'un côté par le léopard et de l'autre par les quatre ailes d'oiseau.

Mais, de plus, « cette bête ; avait aussi quatre têtes, et la domination lui fut donnée. » Ce trait ne nous donne pas simplement Alexandre, mais aussi ce qui est relatif à ses successeurs. Les quatre têtes signalent la division de son royaume en quatre parties après sa mort. Nous n'avons donc pas ici seulement l'état de l'Empire Grec dans ses premiers commencements, mais la vision nous présente encore ce qu'il devient dans l'avenir. C'était essentiellement l'empire qui se divisait en quatre parties bien distinctes, non pas précisément qu'il n'y en eut que quatre, parce qu'il est clair qu'à un certain moment, il s'opéra entre les généraux d'Alexandre une espèce de partage par suite duquel six d'entre eux régnèrent sur autant de parties différentes ; mais peu à peu elles furent réduites définitivement à quatre. Nous l'apprenons par le chapitre suivant, et nous n'avons nul besoin de recourir à l'histoire pour cela. Il faut que chaque fait, que toute science rendent témoignage à la parole de Dieu ; mais la parole de Dieu n'a nul besoin de ce témoignage pour prouver qu'elle est divine. S'il en était autrement, qu'arriverait-il de ceux qui ignorent le premier mot de la science et de l'histoire ? Les personnes qui s'adonnent beaucoup à l'une ou à l'autre dans le dessein de confirmer par leur moyen les Écritures, n'ont jamais glané que les plus pauvres épis, en comparaison de la moisson si riche qu'on peut faire dans l'Écriture. C'est tout autre chose, si on se nourrit de la Parole, qu'on croisse dans la connaissance de l'Écriture, et qu'on soit appelé ensuite, dans l'accomplissement d'un devoir, à examiner ce que les hommes en disent. On trouvera qu'il n'y a rien, même jusqu'aux découvertes les plus récentes de la science, qui ne rende involontairement hommage à l'Écriture. Celui qui, en regardant à Dieu et en faisant usage de tous les moyens que sa parole et son Esprit lui fournissent, s'établit sur l'Écriture, a réellement la bonne position, la position avantageuse ; il se confie en Dieu, et non dans les découvertes ou les pensées des hommes. Ici-bas, l'homme qui cherche est exposé à toute l'incertitude et au brouillard qui appartiennent à ce bas monde. Mais si on s'éclaire de la lumière de la parole de Dieu, on possède un soleil plus brillant que celui qui rayonne en plein midi ; et en conséquence on ne court pas risque de s'égarer, juste dans la mesure dans laquelle on est soumis à cette lumière. Et l'Esprit de Dieu peut et veut produire en nous cette bienheureuse soumission. De fait, tous nous errons plus ou moins ; mais la faute n'en est point à quelque défaut dont serait entachée la parole de Dieu, ni à quelque manque de puissance pour enseigner qui se trouverait dans le Saint Esprit. Toutes nos erreurs proviennent de ceci : nous n'avons pas assez une foi simple dans la perfection de l'Écriture et dans la direction bénie de l'Esprit qui aime à nous conduire en toute vérité.

Le verset suivant (v.7) commence une autre vision ; car les six premiers versets en constituent proprement une, chacune des deux se trouvant introduite par les mots : « Je regardai dans les visions de la nuit. » Daniel contemple d'abord les quatre bêtes d'une manière générale ; et si quelques-unes furent particulièrement spécifiées, ce furent les trois premières. Mais la quatrième était évidemment celle qui occupait d'une façon plus particulière la pensée du Saint Esprit, et en conséquence le prophète la considère de nouveau « Après cela, je regardai dans les visions de la nuit, et voici la quatrième bête qui était épouvantable, affreuse et très forte ; elle avait de grandes dents de fer. » Ici, évidemment, la prophétie nous donne une figure du quatrième empire, ou Empire Romain. Je ne veux pas entrer maintenant dans les nombreuses preuves qui établissent cela. C'est à peine si parmi les lecteurs de ces pages, il s'en trouverait quelqu'un disposé à nier que les quatre empires bien connus sont ce que la statue du chapitre 2 et les bêtes du chapitre 7 avaient pour but de représenter. Cela a bien été nié par quelques-uns, mais c'est une idée bizarre, dont il n'y a pas lieu de s'occuper davantage.

Ceci admis, la quatrième bête représente donc le quatrième empire ouvertement établi. Ce qui le caractérise sous le rapport politique, c'est une force qui surmonte tout. Il est figuré par un monstre auquel ne répond rien d'analogue dans la nature. Nous en trouvons une description plus complète dans l'Apocalypse, parce que l'Empire Romain étant établi alors et sa destinée future nous menant jusqu'à la fin du siècle, il devenait l'objet exclusif de l'attention – la bête. En conséquence, le chapitre 13 nous en fournit une description où nous le trouvons représenté comme un léopard, les « pieds comme ceux d'un ours, et sa gueule comme la gueule d'un lion. » Et cette créature d'ordre composite est en outre signalée (v.4) comme ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes. C'était la puissance sous laquelle, en ce même temps, Jean souffrait dans l'île de Patmos ; et comme il y avait encore en réserve de plus grandes souffrances pour le peuple de Dieu, et même le blasphème contre Dieu, nous ne devons pas être surpris que cette puissance nous soit décrite avec tant de détails.

Elle apparaît ici comme « une quatrième bête qui était épouvantable, affreuse et très forte ; elle avait de grandes dents de fer ; elle mangeait et brisait, et elle foulait à ses pieds ce qui restait. » C'est-à-dire qu'elle possédait une puissance comme il n'y en avait point eu pour faire des conquêtes et s'agrandir, et que ce qu'elle n'incorporait pas à sa propre substance, elle le foulait et le gâtait ainsi pour les autres. « Elle était différente de toutes les bêtes qui avaient été avant elle. » Cet empire maintenait un sentiment profond de la volonté de l'homme – de la volonté du peuple, et présentait une combinaison de certains éléments républicains avec un despotisme de fer aussi absolu que quelque despotisme qui ait jamais dominé dans ce monde. Chacun de ces deux principes, l'élément despotique et l'élément républicain, avait un jeu à part, mais ils fonctionnaient dans une apparente harmonie.

Mais ce n'était pas tout. La bête possédait un autre caractère très marqué : « elle avait dix cornes. » Il n'en était pas ainsi dans les autres empires. Après la mort de son fondateur, l'Empire Grec se partagea graduellement entre quatre chefs ; mais le trait particulier à l'Empire Romain, c'est qu'il possède dix cornes. Cependant nous ne devons pas nous attendre à trouver dans cette vision le développement de son histoire. Dans le cas contraire, il est clair que les dix cornes n'eussent pas apparu dans la bête romaine lorsque le prophète la vit pour la première fois, car Rome n'eut plus d'un chef que plusieurs siècles après avoir commencé d'exister comme empire. Il est évident que l'Esprit de Dieu, dès la toute première apparition de la bête, signale les traits qu'on trouverait en elle à la fin, et non point ceux qu'elle présentait au commencement. Elle était forte et farouche, elle dévorait, elle foulait à ses pieds ce qui restait, elle était différente de toutes les autres. Rome a pu réaliser tous ses traits sous le règne des Césars ; mais, dans ce temps, elle n'avait pas dix cornes. Impossible de prétendre les trouver jusqu'à ce que l'empire fût dissous ; et après cela l'Empire Romain, à proprement parler, n'existait plus. Il se peut que l'on ait continué de conserver le nom et le titre d'empereur, mais c'était la chose la plus vaine possible. Comment serait-il donc possible que cette prophétie ait eu son accomplissement, puisque, aussi longtemps que l'empire a existé dans sa forme non divisée, il n'y a pas eu de cornes, et puisque, d'un autre côté, l'empire, comme tel, a fini quand une fois il s'est dissous en divers royaumes distincts ? Par quel moyen mettrons-nous d'accord ces deux faits ? Car il ressort bien clairement de tout ce que nous lisons ici que la bête est une chose tout à fait différente de l'une ou l'autre de ses cornes. La bête représente l'unité impériale. Or, tout le temps que l'empire subsista, Rome n'avait point les dix cornes, et lorsque les royaumes distincts se furent élevés, il n'y eut plus trace de l'unité impériale.

Comment se fait-il donc que la prophétie place ces deux choses ensemble ? À mon avis, l'Esprit de Dieu contemplait en avant l'Empire Romain dans sa dernière phase, durant laquelle les deux traits apparaîtront de nouveau, et, cette fois, réunis. Cette dernière phase se termine par un jugement divin, selon qu'il est écrit un peu plus bas : « Je regardais jusqu'à ce que les trônes fussent placés et que l'Ancien des jours s'assît ; son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête étaient comme de la laine nette ; son trône était des flammes de feu, et ses roues un feu ardent. » Il est évident que nous avons là une figure de la gloire divine dans l'exercice du jugement ; non pas simplement quelque voie de la providence de Dieu sur la terre, mais le jugement auquel Dieu veut procéder. « Un fleuve de feu sortait et se répandait de devant lui ; mille milliers le servaient et dix mille millions assistaient devant lui ; le jugement se tint, et les livres furent ouverts. » Quelque temps que l'on assigne à ceci, il est manifeste qu'il s'agit d'un jugement divin. « Et je regardais à cause de la voix des grandes paroles que cette corne proférait : je regardai donc jusqu'à ce que la bête fût tuée et que son corps fut détruit et donné pour être brûlé au feu. » La corne à laquelle il est fait ici allusion est la onzième, celle qui s'éleva parmi les dix. C'était cette petite corne qui commença par de petits commencements, qui, d'une manière ou de l'autre, trouva le moyen d'arracher trois des premières cornes, et qui dans la suite devint le guide et le gouverneur de la bête tout entière. « Je regardais à cause des grandes paroles que la corne proférait », non pas « jusqu'à ce que la corne fût renversée », mais « jusqu'à ce que la bête fût tuée ; » de sorte que cela implique que cette petite corne était parvenue à gouverner toute la bête.

Le verset que nous avons sous les yeux montre qu'il devait s'exercer sur cette petite corne et sur la bête un jugement qui les détruirait. Ce Jugement a-t-il eu lieu ? Évidemment non. Il est manifeste en effet, que, dans tout ce qui est arrivé à l'Empire Romain dans les siècles passés, on ne voit rien que de conforme au cours ordinaire des choses dans la marche et le déclin d'une grande nation. Les hordes barbares le mirent en lambeaux, et des royaumes distincts se formèrent ; mais,c'est d'une tout autre chose que la prophétie nous parle : elle annonce un jugement qui dispose de la bête d'une manière entièrement différente de ce qui a eu lieu pour les autres et qui fait contraste avec ces autres cas. « Je regardai jusqu'à ce que la bête fût tuée et que son corps fut détruit et donné pour être brûlé au feu. La domination fut aussi ôtée aux autres bêtes, quoiqu'une longue vie leur eût été donnée jusqu'à une saison et un temps. » Conformément à ce que nous enseigne ce dernier verset, nous avons encore jusqu'à présent les restes des Chaldéens ou des races qui portèrent ce nom ; la Perse est restée un royaume, et dans ces dernières années les Grecs en ont aussi constitué un. Ces peuples existent donc, quoique non pas dans la condition de puissance impériale ; ce sont des races d'hommes plus ou moins qui représentent ces anciens empires, plus petites, à la vérité, et n'ayant plus la domination en qualité d'empires. Tel est le sens du verset 42. La domination leur a été ôtée comme gouverneurs du monde ; mais « leur vie a été prolongée pour une saison et un temps. »

Il en est bien autrement pour ce dernier empire quand arrive l'heure de son jugement. Les trois premiers, nous l'avons vu, perdent leur dignité impériale ; mais, quant à eux, ils vivent, ils continuent d'exister. Tandis que pour ce qui concerne le quatrième, l'heure où sa domination prend fin est aussi l'heure où il est lui-même détruit. « La bête fut tuée, et son corps fut détruit et donné pour être brûlé au feu. » Qui peut mettre en doute qu'il s'agit là de la même scène que celle à laquelle il est fait allusion dans le chapitre 19 de l'Apocalypse, où nous lisons : « Et je vis la bête, et les rois de la terre et leurs armées assemblés pour livrer combat à celui qui était monté sur le cheval et à son armée. » Le prophète apôtre était arrivé à la dernière bête : les trois autres se trouvaient plus en arrière dans la révélation divine ; elles avaient eu leur jour, et il ne restait plus que la dernière. Par conséquent, quand il s'exprime ainsi : « *la* bête », nous devons l'entendre de l'Empire Romain. Cette bête donc et les rois de la terre font la guerre au Seigneur. « Et la bête fut prise, et le faux prophète qui était avec elle, et qui avait fait devant elle les miracles par lesquels il avait séduit ceux qui avaient reçu la marque de la bête, et ceux qui avaient rendu hommage à son image. Ils furent *tous deux* (remarquez cela) jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre. » Or, ceci est très remarquable, parce que le lac de feu de l'Apocalypse répond au jugement du feu exer-

cé sur le corps de la bête en Daniel ; seulement l'Apocalypse nous expose la chose d'une manière plus complète ; ce n'était pas un simple contrôle exercé sur les circonstances, mais un acte de la puissance divine qui les jette tout droit dans l'enfer, sans qu'un jugement préalable soit nécessaire ; car ce qu'ils étaient en train de faire est parfaitement clair. Ils étaient en opposition ouverte avec le Seigneur de gloire, et ils sont jetés dans les flammes. Cela s'est-il jamais accompli dans l'Empire Romain ? Encore une fois, non évidemment. Que faut-il en conclure ? L'Empire Romain a disparu ; car voilà mille ans et plus que c'en est fini de son existence, sauf comme titre insignifiant qui a été un sujet de dispute pour les ambitieux : plusieurs simples royaumes se sont substitués à l'unité de l'Empire Romain.

Mais que trouvons-nous ici ? La réapparition de l'Empire Romain. Et cela est en parfait accord avec d'autres parties de la parole de Dieu. Il y a dans l'Apocalypse une expression remarquable à laquelle on a fait allusion plus d'une fois. C'est en Apocalypse 17:8, etc. « La bête qui était, et qui n'est pas, et qui *sera présente. »* Je ne sais pas comment des traducteurs ont pu dire « Et qui toutefois est. » Cette expression n'a même pas de sens, et la parole de Dieu est particulièrement simple. Il ne faut pas chercher d'énigme ici. L'Empire Romain devait avoir *trois* phases : d'abord sa forme impériale originelle, lorsque Jean souffrit sous le dernier des Césars. Ensuite, son état de non existence, à partir du cinquième siècle, quand les Goths, les Vandales, etc, amenèrent sa dissolution : c'est sa condition actuelle. Mais il reste une troisième phase, qui sera la dernière, et sous laquelle on le verra en opposition ouverte à Dieu et à l'Agneau. Telle est la destinée future de l'Empire Romain. Il doit être reconstitué ; il doit surgir de nouveau comme empire, et dans cette dernière condition, il combattra contre Dieu pour sa ruine. Et remarquez comment cela laisse de la place pour le point que je désirais éclaircir. Nous n'aurions pu, dans le passé, trouver les dix cornes aussi bien que la bête ; mais nous le pouvons dans l'avenir, et c'est ce que présente la scène décrite en Apocalypse 17 : « Les dix cornes que tu as vues, sont dix rois qui n'ont pas encore reçu de royaume. » Mais, est-il ajouté : « Ils reçoivent pouvoir, comme rois, une heure avec la bête. » De telle sorte que la bête ferait sa réapparition ; il y aurait ce trait singulier, que quoiqu'il y eût la grande tête de l'unité impériale, ce ne serait pas néanmoins à l'exclusion des royaumes distincts. On trouverait encore les rois de France, d'Espagne, etc. Qu'on ne suppose point que parler ainsi, c'est vouloir faire le prophète. Le vrai moyen d'être gardé d'une présomption semblable, c'est l'étude de la prophétie. Dans ce dernier cas, vous apprenez ce que Dieu déclare ; dans l'autre, vous ne faites qu'émettre vos propres pensées. Dans le passage qui nous occupe, ce dont il s'agit, ce n'est point un empire sans les dix rois, ni les dix rois sans l'empire, mais la réunion de ces deux choses. On y trouve l'unité impériale qui répond à la bête, en même temps que ces rois distincts ; leur coexistence formera le trait caractéristique de l'Empire Romain dans sa dernière phase : c'est à cela que tout tend aujourd'hui.

Le prophète vit la dernière condition de l'empire avec ses dix cornes : « Je considérais ces cornes ; et voici, une autre petite corne montait entre elles, et trois des premières cornes furent arrachées par elle ; et voici, il y avait en cette corne des yeux semblables aux yeux d'un homme et une bouche qui disait de grandes choses. » On était dans l'usage d'appliquer tout ceci au pape. Sans aucun doute, le pape était extrêmement opposé à quiconque appréciait la parole de Dieu. Mais nous devons toujours prendre garde, lorsque nous lisons l'Écriture, de ne pas trop chercher à appliquer la parole de Dieu à ce qui se présente sur notre chemin, ou à ce que nous pouvons juger être extrêmement mauvais, comme le pape et le papisme le sont bien certainement. Il nous faut toujours rechercher soigneusement ce que Dieu veut dire par là. D'accord, qu'il y a une analogie remarquable entre la papauté et la petite corne. Il se peut qu'il était dans l'intention de Dieu qu'en différentes époques, ses enfants qui ont souffert par le papisme trouvassent dans cette application quelque secours et quelque encouragement. Ce changement des temps et de la loi en particulier, dont parle le verset 25, aussi bien que les grandes paroles et la persécution des saints, peuvent avoir eu leur accomplissement dans ce qu'a fait le papisme. Mais il reste toujours à demander si c'est là la complète signification et la portée propre de la prophétie.

Prenez, par exemple, Matthieu 24 : Il y avait d'abord le commencement des douleurs ; ensuite l'abomination de la désolation établie dans le saint lieu, et un avertissement de fuir de Jérusalem, une tribulation jusque-là sans pareille, etc. Je puis comprendre que tout cela est susceptible de s'appliquer, dans une certaine mesure, à la destruction de Jérusalem par Titus. Mais qui dira que cet événement est tout ce que le discours de notre Seigneur avait en vue, et en réalise la pleine signification ? Il est impossible de penser cela, pour peu qu'on examine attentivement ce chapitre. Lorsque Dieu donne une prophétie, il permet très souvent qu'elle ait une espèce de gage de son accomplissement ; mais nous ne devons jamais regarder cela comme étant toute la chose. L'Empire Romain est tombé, et de sa chute a surgi et s'est élevé contre Dieu un nouveau et singulier pouvoir tout plein de prétentions divines. Mais soutenir que ce *pouvoir* constitue le parfait accomplissement de la prophétie, serait une erreur aussi grande que de supposer que Dieu n'y a jamais fait aucune allusion. Il devait y avoir en Orient le mahométisme, et en Occident la papauté ; mais revient toujours la question : Est-ce là tout ce qu'entend dire le Saint Esprit ? Je dis non, pour la raison déjà donnée, que si l'on considère l'histoire de la papauté, la bête avait disparu, proprement, lorsque le pape prit sa place. Et plus que cela : le pape n'a jamais acquis trois des dix royaumes. Il a pu recevoir le patrimoine de saint Pierre, mais ç'a été toujours politiquement un petit pouvoir, sans conséquence, sous le rapport du territoire. Au lieu d'acquérir trois des dix royaumes, toute son importance est provenue de la séduction spirituelle qu'il a exercée sur les âmes des hommes. Il ressort donc clairement de ce que nous venons de dire qu'une puissance, petite dans ses commencements, doit s'élever et renverser trois de ces puissances plus grandes, acquérant ainsi toute leur domination ; que le Pape n'a jamais fait cela, et qu'ainsi, quoiqu'il existe entre lui et la petite corne une certaine mesure de ressemblance, il y a assez de différence pour qu'elle soit tout à fait manifeste.

L'empire existe dans la plénitude de sa force au temps où apparaissent les dix cornes et la petite corne. Plus tard, cette dernière s'agrandit et gouverne la bête tout entière. Au contraire de cela, le pape a perdu presque la moitié de l'Europe, et nul ne peut dire quel sera le résultat de tout le travail qui se fait maintenant dans les faits et dans les idées.

La puissance que nous présente ici la prophétie est une puissance très forte qui tient les dix cornes dans sa sujétion. L'Apocalypse nous apprend que tous les dix rois s'accordent pour donner leur puissance et leur force à la bête. Dieu abandonne tout parce que c'est le temps où il y aura une énergie d'erreur, et où les hommes croiront au mensonge. J'en conclus, non pas que ceci n'a aucun rapport avec la papauté, mais que son entier accomplissement se trouve dans l'avenir. Je dis que l'Empire Romain sera réorganisé, et qu'il servira d'instrument à Satan dans sa dernière grande entreprise contre le Seigneur Jésus Christ.

Nous lisons dans Daniel que cette petite corne renverse trois pouvoirs. Son caractère moral nous est ensuite décrit. Elle a des yeux semblables aux yeux d'un homme et une bouche qui profère de grandes choses C'est un personnage remarquable par son immense intelligence – non pas par sa force matérielle. La description qui nous en est faite contraste avec celle que l'Écriture nous donne du Seigneur. Le Seigneur est présenté comme ayant sept cornes et sept yeux – c'est-à-dire la perfection de l'intelligence et de la puissance. Il n'en est pas ainsi pour la bête. Extérieurement, la puissance a l'air beaucoup plus grande. Elle a dix cornes au lieu de sept ; un monstre au lieu de la perfection.

C'est une sorte d'exagération grotesque de la puissance de Christ que s'arrogera ce malheureux.

Vient alors sa destruction à cause de ses terribles blasphèmes contre Dieu.

Et maintenant suit une vision nouvelle en contraste avec les puissances qu'avaient représentées les bêtes féroces. C'est un personnage « comme le Fils de l'Homme. » Précisément comme le second chapitre nous a fait voir une pierre insignifiante frapper la grande statue, et elle a été toute réduite en pièces depuis la tête jusqu'aux pieds. Ici le Fils de l'Homme « venait avec les nuées du ciel, et il vint jusqu'à l'Ancien des jours, et se tint devant lui. » L'Ancien des jours représente Dieu comme tel.

Dans l'Apocalypse, les deux gloires sont toutes deux réunies dans la personne de Christ. Apocalypse 1 nous montre quelqu'un « semblable au Fils de l'Homme ; » mais lorsque nous arrivons à la description de sa personne, quelques-uns des traits qui lui sont attribués sont exactement les mêmes que ceux qui sont attribués ici à l'Ancien des jours, dont il est dit que son vêtement était blanc comme la neige, et que les cheveux de sa tête étaient comme de la laine nette, etc. Le prophète juif voit Christ simplement comme homme ; le prophète chrétien le voit comme homme, mais aussi comme Dieu.

« Et il lui donna la seigneurie, et l'honneur, et le règne ; et tous les peuples, les nations et les langues le serviront. Sa domination est une domination éternelle qui ne passera point, et son règne ne sera point dissipé. » Le royaume ne lui sera point ôté, et un autre royaume ne succédera point au sien. Ce sera un royaume éternel, dans ce sens qu'il durera autant que le monde ; car, comme nous le savons par d'autres passages, cette scène-là (le royaume) n'est pas éternelle. Les prophètes juifs montrent le millénium ; mais ils ne révèlent pas, ainsi que le fait le Nouveau Testament, que lorsque toutes choses auront été soumises à Dieu, c'est-à-dire au Père, *Dieu* sera tout en tous. Ceci était tenu en réserve pour un autre temps, et nous pouvons le suivre dans l'Apocalypse de la manière la plus bénie.

Précisément, à ce sujet, remarquez, en passant, un trait de quelque importance. La dernière partie du chapitre se compose d'explications ; mais nous ne devons jamais supposer que les explications fournies par l'Écriture se bornent simplement à ce qui a été déjà communiqué. Les hommes en agissent ainsi dans leurs ouvrages, mais les explications que Dieu donne apportent toujours quelque vérité nouvelle. :

C'est là une considération importante. Pour ne pas avoir compris cela, on a supposé que le royaume de Christ n'était simplement que le royaume de ses saints. Il doit y avoir le royaume du Fils de l'Homme et le royaume de son peuple ; mais assurément il faut bien vous garder de croire que cela ne signifie que le règne des saints, dans un sens figuré, à l'exclusion du Fils de l'Homme. L'explication introduit les saints, ce que la vision ne fait pas. Si vous réduisez l'explication à n'être que l'équivalent de la vision, vous ne faites rien moins que nier le règne personnel de Christ.

Au verset 17, la personne à laquelle s'adresse le prophète lui dit : « Ces quatre grandes bêtes sont quatre rois qui s'élèveront sur la terre. » Leur origine était purement terrestre. Il n'y a aucune contradiction entre ce qui nous est déclaré là et le fait dont nous informe le verset 2, qu'elles montaient de la mer. La raison pour laquelle elles sont dites s'élever de là, c'est que la mer est le symbole d'une masse d'hommes dans un état d'anarchie politique. Les empires s'élèvent du sein de cette condition troublée et agitée des peuples. Voyez-en un exemple dans l'empire français. Une révolution avait renversé l'ancien système de gouvernement ; vint ensuite un état de grande confusion semblable à celui de la mer bouleversée par les vents, et il en sortit un empire. *Les* quatre grands empires ont eu une origine analogue ; ils sont sortis d'un état de choses pareil dans le monde. C'est aussi, à très peu de chose près, à la même époque qu'il faut faire remonter leurs commencements à *tous quatre*. Sans doute il y eut une différence immense, quant au degré de développement, entre les peuples de l'Orient et ceux de l'Occident. Comparativement, les puissances occidentales étaient seulement au berceau ; mais on pouvait suivre

le commencement de toutes ces diverses puissances jusqu'à la même date, en quelque sorte, et au même état de confusion et d'anarchie. Il semble que ce soit là ce que signifie le fait qu'elles venaient de la mer.

Mais le verset 17 nous apprend qu'elles s'élèvent sur la terre. Elles n'ont pas une origine céleste. La mer indiquait simplement qu'elles surgissaient d'un état préalable de trouble et de confusion dans la société : telle était leur origine sous le rapport des voies de la providence de Dieu. Mais ce verset-ci envisage leur origine morale comme étant purement terrestres en contraste avec le Fils de l'Homme qui vient avec les nuées du ciel. Ce qui est dit dans le verset suivant, 18, rend cela encore plus manifeste : « Et les saints du Souverain recevront le royaume, et obtiendront le royaume jusqu'au siècle et au siècle des siècles. » La note marginale anglaise dit : « Les saints des hauts lieux », expression qui a donné naissance à celle de : « Les lieux célestes », que l'on trouve dans le Nouveau Testament et qui est la même, soit qu'il s'agisse de nos bénédictions, « bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ » (Éph. 1), ou qu'il soit question des « lieux célestes. » (Éph. 6.) Les saints des lieux célestes, c'est-à-dire probablement les saints de Dieu en connexion avec les lieux célestes, recevront le royaume. C'est là que se trouve le contraste. Quant à ces quatre grandes puissances, ce qu'on pouvait en dire de mieux, si on regardait à leur origine politique, c'est qu'elles s'élevaient d'un état de choses, dans le monde, plein de tumulte et de confusion, ou, si on avait égard à leur origine morale – qu'elles n'étaient pas du ciel. D'un autre côté, vous avez dans les saints des lieux célestes ceux qui sont destinés à recevoir le royaume qu'ils posséderont à toujours.

Cette considération ajoute une vérité importante au fait que le Fils de l'Homme obtient le royaume. Lorsqu'il le prendra, il ne sera pas seul à le prendre : tous ceux qui, dans tous les âges, auront attendu ce royaume, viendront avec lui. Ce sera le temps où il manifestera son Église, le temps où Abraham, Énoch, David, tous ceux, quels qu'ils soient, qui l'auront connu par la foi, seront là dans leurs corps changés et glorifiés, et régneront avec lui. « Ne savez-vous pas, dit l'Apôtre, que nous jugerons le monde ? » Parole qu'il faut évidemment entendre de ce royaume du Fils de l'Homme, parce que s'il n'y était simplement question que d'aller au ciel, ce ne serait point juger le monde. De sorte que quelque vrai et certain que ce soit que nous devons aller au ciel, cela n'est pas tout, et il y a encore quelque chose : « Ne savez-vous pas que nous jugerons le monde ? » Si nous ne l'avons pas appris, d'où cela vient-il ? Nous avons laissé échapper quelque vérité, si celle-là n'est pas l'objet de notre attente. Et remarquez son importance pratique, le fait même que vous ne la connaissez pas prouve qu'il vous manque quelque chose dont Dieu fait beaucoup de cas. Voyez l'usage que son Esprit en fait dans l'Épître aux Corinthiens. Il s'en sert pour reprocher aux Corinthiens l'habitude où ils étaient de porter leurs différends devant le monde. Ne savez-vous pas, leur dit-il en raisonnant avec eux, que vous êtes appelés à cette place de dignité ? Ce n'est pas simplement que vous l'aurez bientôt ; mais Dieu veut qu'elle vous soit connue maintenant et que vous la teniez pour vraie. Précisément comme l'héritier d'un royaume est instruit et rendu propre pour le trône qu'il doit occuper, de même Dieu fait l'éducation de ses saints maintenant, en vue du royaume du monde qui doit appartenir à Christ et qu'ils sont destinés à recevoir. C'est une vérité de Dieu révélée que le royaume du monde deviendra celui de notre Seigneur et de son Christ : mais quand Il régnera, les saints régneront aussi.

Les saints des lieux célestes – qui sont-ils ? Ceux dont le cœur est en haut avec Christ – ceux qui seront convertis avant que Christ vienne et qu'il ait un peuple rassemblé sur la terre – ceux qui dans les âges passés sont morts en Christ, ou qui maintenant attendent Christ – ceux aussi qui auront à passer par la grande tribulation. Tous ceux-là sont des saints du Souverain (Très-Haut), Ils sont en contraste avec d'autres ; car lorsque Christ viendra pour régner, il y aura des saints qui seront bénis sur la terre. Ce sera là aussi une grande moisson ; et le Seigneur introduira ces saints dans toutes les bénédictions de son royaume qu'Il a promises. Mais quant à nous, nous sommes choisis en Christ *avant* la fondation du monde, et nous régnerons *au-dessus* de la terre. Ce royaume-là est distingué du royaume et de la domination qui sont *sous* tous les cieux. Il y a une certaine classe de saints qui se trouvent dans les cieux, mais il est parlé d'une autre qui est ici-bas. Ce dernier royaume sera donné *au peuple* des saints du Souverain, lequel peuple comprend quelques-uns de ceux sur lesquels les saints régneront. « Ne savez-vous pas, dit saint Paul en insistant là-dessus, que les saints jugeront le monde ? » Et en conformité avec cette pensée, nous avons dans la prophétie « le peuple des saints du souverain » comme une classe particulière.

Ce chapitre renferme plusieurs détails dans lesquels je ne suis pas entré. Je dois pourtant dire quelques mots de la description qu'il nous fait de la conduite perverse de la petite corne, quoique ce soit un peu hors de mon sujet. Nous lisons au verset 20 qu'« qu'elle avait des yeux, et une bouche qui proférait des grandes choses, et que son apparence était plus grande que celle de ses compagnes. J'avais regardé comment cette corne faisait la guerre contre les saints et les surmontait, jusqu'à ce que l'ancien des jours fût venu, et que le jugement fût donné aux saints du Souverain, et que le temps vînt auquel les saints obtinssent le royaume. » Puis, dans un récit ultérieur, il est ajouté : (v.25) que cette petite corne « proférera des paroles contre le Souverain, et détruira les saints du Souverain (allusion à ses persécutions), et pensera de pouvoir changer les temps et la loi, et ils seraient livrés en sa main jusqu'à un temps, et des temps, et une moitié de temps. » Il est nécessaire de comprendre ce que fera la petite corne. Le sens de ce que nous venons de lire est que le personnage en question détruira le culte juif dont l'exercice sera alors en pleine activité sur la terre. L'expression « des temps » signifie les solennités ou les jours de fête de ce culte. La petite corne s'en occupera, comme fit Jéroboam : « Et ils seront livrés en sa main, etc » On a souvent supposé que le mot *ils* désignait les saints ; mais c'est une erreur complète. Ce sont « les temps et les lois » qui sont livrés en sa main pour un certain temps limité. Dieu la laissera aller son train. Elle *pensera* à le faire. Et le fait qu'ils sont livrés en sa main, montre qu'elle réussit pour un temps à réaliser ses désirs.

Mais Dieu ne veut jamais livrer ses saints dans les mains de ses ennemis, même pour un temps aussi court. Il les garde toujours dans ses mains à Lui. Job ne fut jamais davantage dans les mains de Dieu que lorsque Satan désira de l'avoir, afin de le cribler comme le blé. Les brebis sont entre les mains du Père et du Fils, et jamais personne ne pourra les en arracher. Il n'y a pas dans la Parole de trace de la pensée que Dieu puisse les laisser ou les oublier. Il s'agit tout simplement ici des arrangements extérieurs relatifs au culte, dont les Juifs seront les représentants sur la terre, et que Dieu laissera tomber pour un temps sous là puissance de ce personnage. Car il est manifeste qu'en ce temps-là, il y aura des saints juifs qui confesseront Dieu, et Jésus aussi, en quelque mesure, comme il est dit (Apoc. 14) « Ici est la patience des saints ; ici sont ceux qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus. » Ces saints seront dans une position toute particulière : ils garderont la loi, et reconnaîtront Jésus dans une certaine mesure ; ce sera avec eux une espèce de combinaison de la loi avec Jésus. C'est pendant cet état de choses qu'ils viendront sous la puissance de cette petite corne « pour un temps, des temps, et la moitié d'un temps » – c'est-à-dire, pour une période de trois ans et demie qui sera close par la venue de Christ en jugement.

Chapitre 8

Au point où nous sommes arrivés maintenant du livre de Daniel, il se fait dans son style un changement remarquable qui n'est peut-être pas connu de tous ses lecteurs. La langue dans laquelle l'Esprit de Dieu révèle la vision que nous allons étudier, et toutes celles qui suivent, est différente de celle dont il s'est servi pour nous faire connaître les parties précédentes du livre. Depuis une bonne partie du chapitre 2 jusqu'à la fin du chapitre 7 le langage employé était celui du roi de Babylone – le chaldéen tandis qu'à partir du chapitre 8 jusqu'à la fin, c'est l'Hébreu – la langue ordinaire de l'Ancien Testament. Or, ce changement n'a pas lieu sans dessein. Voici, je pense, ce que nous devons en conclure. Ce qui concernait particulièrement les monarchies Gentiles fut communiqué dans le langage du premier grand empire gentil. Cela les concernait d'une manière immédiate et directe ; et le fait est, comme nous le savons, que la première vision, celle de la statue, fut contemplée par le monarque Gentil lui-même – Nebucadnetsar. À partir de là, jusqu'à la fin du chapitre 7, c'est dans sa langue que Daniel est écrit. Mais désormais nous allons aborder des visions qui concernent tout particulièrement les Juifs. Ainsi, par exemple, le chapitre 8 fait allusion au sanctuaire, au peuple des saints, au sacrifice continuel et à beaucoup d'autres points particuliers qu'un Gentil aurait eu de la peine à comprendre, et qui n'auraient eu pour lui aucune espèce d'intérêt. Mais, quoiqu'elles puissent n'en avoir qu'un médiocre à nos yeux maintenant relatives qu'elles sont au passé, à un peuple, pulvérisé pour ainsi dire en atomes, dispersé sur toute la surface de la terre, ces choses pourtant n'en conservent pas moins, dans la pensée de l'Esprit un intérêt réel et permanent.

Dieu n'en a pas fini avec les Juifs. Bien loin de là, Dans le cours de leur histoire, 1es Juifs ont, appris à connaître la misère qu'il y a à entreprendre de mériter les promesses faites aux pères en pur don ; et il leur a été permis de faire l'expérience terrible de la folie et de la ruine qu'il y a nécessairement pour l'homme, quand il essaie de gagner ce qu'il ne peut obtenir que de la seule grâce de Dieu. Tel a été, et tel est encore, le secret de toute leur histoire, dans le passe comme dans le présent. Ils furent retirés du pays d'Égypte par la puissance de Dieu ; mais, à Sinaï, ils se chargèrent de faire tout ce que leur disait le Seigneur. Ils ne dirent pas un mot des promesses que Dieu avait faites. Le Seigneur y faisait allusion ; mais ils ne lui rappelèrent, en aucune façon, qu'ils étaient un peuple de cou raide – un peuple rebelle et incrédule. Et lorsque Dieu leur proposa de lui obéir, au lieu de reconnaître leur profonde incapacité, au lieu de se jeter uniquement dans les bras de sa miséricorde, ils firent, au contraire, une réponse qui trahissait cette hardiesse présomptueuse qui caractérise toujours l'homme dans son état naturel : « Nous ferons, dirent-ils, tout ce que l'Éternel a dit, et nous obéirons. » Le résultat fut qu'ils ne firent rien de ce que le Seigneur avait dit. Ils furent désobéissants en toute occasion et Dieu dut les traiter de la manière qu'ils méritaient. Sans aucun doute, la bonté de Dieu n'a pas cessé de se montrer dans leur histoire ; et même claque nouveau pas qu'ils accomplissaient dans leur chute ne faisait qu'amener, par la grâce de Dieu, quelque type, quelque figure des bénédictions que Dieu veut leur accorder un jour, lorsque, guéris par sa miséricorde de cette triste erreur de la chair, et l'ayant bien vue dans les souffrances et les épreuves, et dans cette terrible tribulation par laquelle ils sont destinés encore à passer, ils tomberont aux pieds de Ce Bien-aimé qu'ont méprisé et crucifié leurs pères, et reconnaîtront que la miséricorde seule de Dieu peut leur accorder une bénédiction quelconque, et que c'est uniquement sa miséricorde qui accomplira tout ce dont il a parlé à leurs pères.

C'est là ce qui commence à poindre d'une façon particulière dans les prophéties de Daniel. Car, quoiqu'il y en ait eu des types dans les parties précédentes (Dan. lui-même dans la fosse des lions – ou comme interprète du roi – les trois jeunes Hébreux qui refusèrent d'adorer les idoles), toutes ces choses étaient des types de ce que Dieu fera dans les derniers jours pour Israël dans une petite semence qu'il gardera pour lui-même. Mais ce ne sont pas des types tellement clairs que beaucoup des chrétiens ne considèrent comme un effet de l'imagination de les prendre pour des types. Maintenant vous en venons à des choses auxquelles il n'est pas possible de contredire un moment. Il se trouve néanmoins bon nombre de véritables chrétiens qui prennent ces prophéties comme s'appliquant seulement à l'Église chrétienne. Ils sont disposés à voir dans la petite corne, la papauté. Et dans ce chapitre-ci, plusieurs trouvent l'islamisme, le fléau du monde en Orient, comme la papauté l'est en Occident. Quelles que soient les analogies qui se présentent tout de suite à tout esprit attentif et réfléchi, et que je n'ai niées en aucune sorte quant à la petite corne du chapitre 7, j'admets qu'il y en a ici de semblables par rapport au mahométisme en Orient. Mais ce que je désirerais faire ressortir clairement, c'est l'intention directe de l'Esprit de Dieu dans ces portions de l'Écriture. C'est parfaitement bien de voir qu'il germe dans le monde des semences de

mal, et que les horreurs des derniers jours ont leurs précurseurs – signaux d'avertissement qui surgissent de temps à autre à la surface du monde pour nous signaler ce qui approche. Mais dans l'étude de la parole de Dieu, il est de toute importance d'être dégagé de tout désir de trouver, dans les événements passés ou contemporains, la réponse à la prophétie. La chose essentielle est d'aller à elle avec un esprit exempt de préjugés, et animé du seul désir de comprendre ce que Dieu nous enseigne. En conséquence, qu'il s'agisse du passé ou de l'avenir, juste comme il est question du présent, la principale condition, absolument indispensable, est que nous soyons soumis à Dieu et à la parole de sa grâce. C'est dans cet esprit-là que je désire m'efforcer, autant que le Seigneur me rendra capable, d'expliquer le chapitre ouvert maintenant devant nous. Ici, comme dans le chapitre 7, la vision eut lieu sous le règne de Belshatsar ; tandis que les visions subséquentes, se passèrent après que la puissance de Babylone eut été renversée. Mais, jusqu'à ce moment, il n'y avait pas eu de jugement sur Babylone. Nonobstant cela, le lieu même où se passa la vision nous prépare à un certain changement. C'était en Orient – plus loin encore en Orient – à Susan, capitale de la province de Hélam. Hélam est le nom, en hébreu, ou tout au moins, un des noms de la Perse. « Je vis une vision, et j'étais sur le fleuve d'Ulaï. » Je mentionne cela seulement pour montrer que nous avons certains indices de la portée de la prophétie qui suit. Il lève ses yeux, et il voit un bélier, symbole bien connu, en usage dans la Perse elle-même, et qu'on retrouve fréquemment sur ses monuments et dans ses documents publics. « Et voici, un bélier se tenait près du fleuve, et il avait deux cornes, et les deux cornes étaient hautes ; mais l'une était plus haute que l'autre, et la plus haute s'élevait sur le derrière. » L'allusion au caractère mixte de l'Empire Perse est manifeste. Deux éléments, distincts l'un de l'autre, se trouvaient dans cet empire : l'élément Médique, qui était le plus ancien des deux et le Persan, qui était le plus jeune. Mais, avec le temps, l'élément le plus jeune devint le plus considérable : aussi, lisons-nous que l'une des cornes était plus haute que 1'autre et que la plus haute s'élevait sur le derrière. Quoique Darius, le Mède, prenne le royaume lors de la chute de Babylone, c'est néanmoins Cyrus, le Perse, qui, en temps convenable, obtient la prééminence, et, dans la suite, ce sont les Perses qui sont plus particulièrement mentionnés. En attendant, nous trouvons la distinction des deux éléments de l'empire, constaté même dans le langage des nobles à Darius ; ils disent : « La loi des Mèdes et des Perses. » Le bélier avait deux cornes.

« Je vis ce bélier heurtant des cornes contre l'Occident, et contre l'Aquilon, et contre le Midi. » c'est-à-dire, dans la direction que suivit l'empire des Perses dans la poursuite de ses conquêtes diverses – « et pas une bête ne pouvait subsister devant lui, et il n'y avait personne qui lui pût rien ôter ; mais il agissait selon sa volonté, et devenait grand. » Ici, on est bien obligé de reconnaître que toute l'histoire profane n'a qu'à s'incliner profondément devant la parole de Dieu. Mais nous n'avons nul besoin, pour nous renseigner, de recourir ailleurs qu'à l'Écriture elle-même. Qu'on lise les livres d'Esdras, Néhémie, etc, et on verra comme, en effet, cette domination s'étendait au loin, et combien elle était incontestée. Même dans les historiens profanes, l'expression solennelle « le grand roi » était celle dont on se servait en parlant de la monarchie persane. Tout cela est d'un accord manifeste avec la description que nous en fait la prophétie. « Il agissait selon sa volonté,et devenait grand. »

« Et comme je regardais cela, voici, un bouc d'entre les chèvres venait de l'Occident. » Nous avons ici la première irruption que l'Occident ait jamais faite sur le monde oriental. Rien ne pouvait sembler moins probable qu'un événement pareil, par la raison que l'Orient avait été le berceau de la race humaine. C'était en Orient… que l'homme avait été placé après sa création ; c'était en Orient qu'il avait commencé sa seconde histoire dans le monde, je veux dire dans le monde qui succéda au déluge ; c'est de ce centre que les diverses races d'hommes s'étaient répandues sur la terre après que le Seigneur eut confondu leur langage à Babel ; enfin, c'était aussi en Orient que la civilisation avait pris un essor considérable des siècles avant que l'Occident fût sorti de son état de barbarie. Nonobstant tout cela, la figure prophétique si frappante que nous avons sous les yeux, nous apprend que lorsque le royaume des Perses était encore sans rival, et que, bien loin de décliner, il était dans la plénitude même de sa puissance, il surgit subitement d'un tout autre quartier un pouvoir représenté dans la vision sous l'image d'un bouc – un adversaire occidental. Et ce pouvoir s'avance avec la plus grande rapidité possible, comme il est dit ici : « Il ne touchait point à terre. » Quiconque est tant soit peu capable de se faire une conviction, ne peut avoir un moment d'incertitude sur la signification de ce symbole, à supposer même qu'il n'en eut pas dans le chapitre l'interprétation divine. Parmi les anciens empires, il n'y en a eu qu'un seul auquel on puisse imaginer qu'il s'applique – l'Empire Grec – dont le premier chef, Alexandre, est évidemment désigné par ma grande corne que ce bouc avait à sa tête.

« Et il vint jusqu'au bélier qui avait deux cornes, lequel j'avais vu se tenant près du fleuve, et il courut contre lui dans la fureur de sa force. Et je le vis approcher du bélier, et, s'irritant contre lui, il heurta le bélier et brisa ses deux cornes. » L'Esprit de Dieu nous donne là, en peu de mots, ce que toute l'histoire confirme. Après la chute de l'empire de Babylone il s'en élèverait un nouveau, symbolisé par le bélier et qui aurait ceci de particulier, qu'il se composerait de deux peuples différents qui constitueraient sa force. Cet empire garderait un certain temps toute sa puissance ; mais ensuite, d'un autre point où il n'a point existé jusqu'ici de royaume de quelque renom, il vient une puissance dont les progrès sont d'une rapidité étonnante, et à la tête de laquelle se trouve un roi d'une rare valeur et d'une ambition extraordinaire. Ce personnage frappe l'Empire Perse d'une façon si complète qu'« il n'y avait aucune force du bélier pour tenir ferme contre lui ; et quand il l'eut jeté par terre, il le foula, et nul ne pouvait délivrer le bélier de sa puissance. »

L'expression « s'irritant » est plus particulièrement employée quand il s'agit de l'Empire Grec d'Alexandre. Les Grecs, effectivement, avaient contre les Perses un fond de haine qu'on ne retrouve pas dans les autres empires,

et la grande place qu'ils firent dans leurs guerres au sentiment personnel est admirablement exprimée par ce terme : s'irritant, mû de colère, que nous trouvons ici.

Pourquoi cela ? Nous ne voyons rien de semblable dans les attaques des Perses contre les Babyloniens, quelques féroces qu'ils fussent, ni dans celles des Romains contre les Grecs ; mais c'est particulièrement vrai de cette irruption que firent les Grecs sur l'empire des Perses. Ces derniers avaient, autrefois, envahi la Grèce, et par là avaient soulevé contre eux les sentiments les plus forts. Ce ressentiment traditionnel se transmettait du père au fils, de sorte que les Grecs se considéraient comme les ennemis mortels des Perses. Telle était la provocation dont les Perses s'étaient rendus coupables envers les Grecs, qui n'étaient à cette époque-là qu'une petite nation, et qui n'avaient nullement cherché à étendre leurs limites au-delà de leur contrée natale. Maintenant le temps était venu pour les Grecs de leur rendre ce coup et de les attaquer dans, leur propre pays ; et le bouc, avec cette corne remarquable a sa tête, arrive rempli de fureur, frappe le bélier et brise ses deux cornes le jette par terre, et le foule sous les pieds. Aucune description ne saurait être plus claire, ni plus exacte pour donner une juste idée de la position de ces deux puissances l'une à l'égard de l'autre ; et lors même que vous liriez l'histoire toute votre vie, vous ne sauriez trouver un tableau plus vivant de la chute des Perses que celui que l'Esprit de Dieu a tracé en quelques lignes.

Dans ce cas-ci, il devait s'écouler près de trois cents ans depuis le temps de Daniel jusqu'à celui où ces grands événements s'accomplirent – période assez longue, pour montrer la merveille de la parfaite sagesse de Dieu, et de quelle manière, il dévoile l'avenir à son peuple, mais espace de temps relativement assez court dans l'histoire du monde ; néanmoins ce n'était point là le grand objet que Dieu avait en vue. La pensée de l'Esprit se porte toujours en avant sur la fin. Il peut bien présenter des choses qui s'accompliront dans un temps comparativement assez court, mais son attention principale est dirigée vers la fin de ce siècle, et non vers ces événements qui se passent aujourd'hui dans les différentes parties du monde, Dieu a un peuple sur lequel son cœur est arrêté, quoique par sa folie, et faute de s'appuyer sur Dieu, ce peuple ait été très faible, qu'il ait manqué, et qu'il soit à cette heure, conformément à la parole de Dieu, un sujet de mépris et de raillerie pour les nations. Mais quelque idée que l'on puisse avoir de la puissance de la Perse, sinon de la Grèce, et quelle que soit l'importance de leurs querelles qui remplissent l'histoire du monde, Dieu ne s'en occupe que fort peu. Il fait tenir en quelques mots les annales de plusieurs siècles. Il se peut que le point sur lequel ses regards sont attachés et vers lequel il se hâte ne soit alors qu'un tout petit point aux yeux du monde ; mais comme il se rattache aux intérêts du roi qui est selon son cœur et du peuple qui est à Lui, Dieu marche droit aux grands événements qui les concernent dans les derniers jours. Cela nous donne la clé des actes qui suivent : ils sont importants à cause de leur connexion avec l'histoire des Juifs, et en ce qu'ils nous présentent un reflet de ce qui doit arriver dans un autre temps.

« Alors le bouc d'entre les chèvres devint fort grand ; et sitôt qu'il fut devenu puissant, la grande corne fut rompue. » C'est exactement ce qui arriva à Alexandre : il fut retranché, lorsqu'il était encore un homme tout jeune, au milieu de ses victoires. « Et en sa place, il en crût quatre fort apparentes, vers les quatre vents des cieux. » Après la mort d'Alexandre, il s'écoula un certain temps durant lequel ses généraux se firent la guerre entre eux et essayèrent d'établir un grand nombre de royaumes ; mais, en définitive, il s'en forma quatre des pays qui constituèrent proprement l'Empire Grec. De sorte que je ne doute nullement qu'il est fait allusion ici à la division bien connue de l'empire d'Alexandre en quatre royaumes, qui eut lieu environ trois cents ans avant la venue de Christ.

« Et de l'une d'elles sortit une autre corne petite », nommée autrement dans l'Écriture le Roi du Nord. Placé au Nord, il poussa sa domination « vers le Midi, et vers l'Orient, et vers le pays de noblesse. » Mes raisons pour penser ainsi, outre celle qui est tirée de la direction qu'il donne à ses conquêtes (direction qui montre où se trouve sa puissance propre et le point d'où il partait), se verront plus particulièrement lorsque nous arriverons au verset 11. Ce qui nous est présenté ici, c'est la succession de ces deux empires – la Perse d'abord, et ensuite la Grèce. Car de l'une des parties de l'Empire Grec il surgit un roi qui devait plus tard jouer un rôle très important en rapport avec le pays et le peuple des Juifs. C'est là le grand sujet de ce chapitre.

Nous voyons ensuite ici que cette petite corne « s'agrandit même jusqu'à l'armée des cieux, et renversa une partie de l'armée, et des étoiles, et les foula. » Ces paroles, je pense, désignent ceux qui occupaient devant le peuple Juif une position d'honneur et de gloire. C'est ainsi que, dans le Nouveau Testament, les étoiles sont employées comme le symbole des personnes qui sont établies en autorité dans l'Église ; précisément de la même manière, je pense, que par « l'armée des cieux. » Il faut entendre les personnes qui, dans le régime politique juif, étaient établies dans une position d'autorité. C'est la clé pour l'intelligence de toute cette portion de la prophétie. C'est l'importance de tout ce qui touche Israël, que l'Esprit fait ressortir maintenant. De là vient l'emploi de cette expression « l'armée des cieux », qui peut paraître forte. Mais nous ne devons pas en être surpris. Dieu porte à son peuple le plus profond intérêt. Mais souvenez-vous que cela n'implique nullement que son peuple fût dans un bon état. Au contraire, quand il s'agit de juger un état de chute, il nous faut prendre en considération la position occupée, et pour laquelle sont responsables ceux qui s'y trouvent. S'il s'agit de la chrétienté il faut vous souvenir que, tous ceux qui font profession du nom de Christ, soit véritablement, soit à tort – toute personne baptisée – toute personne qui a pris place là où le nom de Christ est extérieurement reconnu, se trouvent dans la maison de Dieu. On s'imagine qu'il n'y a que ceux qui sont réellement convertis qui soient sous des obligations morales. C'est une erreur complète, bien qu'une nouvelle espèce de responsabilité découle du fait de la conversion, et des relations de la grâce. Mais il y a une espèce de responsabilité qui entraîne une grande augmentation de culpabilité, lorsqu'on a été placé dans une position privilégiée. C'est là une vérité bien solennelle, à laquelle Dieu attache de l'importance. Voyez dans la Seconde Épître à Timothée. La maison de Dieu y est comparée à une grande

maison parmi les hommes, et il est déclaré qu'elle renferme des vaisseaux à déshonneur, aussi bien que des vaisseaux ont honneur. Les premiers ne sont pas du tout convertis ce peuvent être de fort méchantes gens, mais il est dit néanmoins que ce sont des vaisseaux dans la maison de Dieu. L'Église, ce qui porte sur la terre le nom de Christ, est toujours sous la responsabilité de marcher comme il convient a l'épouse de Christ : toutefois, vous ne sauriez penser à un privilège et à une responsabilité semblables sans voir l'état de ruine entière, de décadence et de chute de ce qui porte ce beau nom. Et cela fait voir de quelle importance pratique il est de ne pas perdre de vue la position que Dieu nous a assignée. Jamais nous ne pouvons juger combien nous sommes déchus, jusqu'à ce que nous voyions la position dans laquelle Dieu nous a placés. À supposer que j'aie à examiner mes voies comme chrétien, il faut que j'aie dans l'esprit qu'un chrétien est un homme dont les péchés sont effacés, qu'il est membre du corps de Christ, et qu'il est aimé du même amour dont le Père a aimé le Fils. Il y en a qui sont accoutumés à penser que si un homme n'est ni juif, ni païen, il doit être chrétien. Mais lorsqu'un croyant entend dire qu'un chrétien est quelqu'un qui a été fait roi et sacrificateur pour Dieu, que c'est un sacrificateur purifié qui n'a plus conscience de péché, il éprouve de l'anxiété et sent qu'il n'a pas une juste idée, une idée complète, de sa vocation et de sa responsabilité. Il commence alors à avoir une autre règle de jugement pour apprécier la manière dont il doit se comporter dans ses sentiments, son travail et sa marche pour Dieu.

La même chose s'applique aussi à Israël. Notre passage désigne comme armée et étoiles des cieux ceux qui tenaient, au milieu du peuple, cette position d'autorité responsable. Dieu les avait mis dans une place d'autorité. Car il faut se souvenir, en rapport avec Israël, que dans la pensée de Dieu, il est le peuple qui occupe sur la terre la première place. Il est la tête et les Gentils sont la queue. Cela, je le sais est une pensée nouvelle pour les personnes accoutumées à regarder les Juifs d'un air de pitié dédaigneuse, parce qu'elles n'en jugent que d'après leur dégradation présente. Mais pour bien juger des choses, il nous faut les envisager avec Dieu, les apprécier avec Dieu, et Dieu emploie ces fortes expressions à l'égard de personnes placées dès jadis dans une position extérieure d'autorité parmi les Juifs. Quelques-uns ont supposé que puisque des termes si relevés s'appliquaient a des hommes, il fallait entendre par eux des chrétiens. Mais dans le gouvernement du monde, la première place dans la pensée de Dieu appartient à Israël, qui est sa nation. C'est là la vocation de ce peuple, et « les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance. » Jamais Dieu n'abandonnera la grande pensée qui a appelé Israël à cette position, et c'est d'après elle qu'Israël est jugé. La puissance de Babylone n'est pas encore jugée au moment où cette vision est accordée à Daniel ; elle nous présente un tableau de ce qui s'accomplira pour Israël dans les derniers jours, avant que la puissance qui commença par Babylone soit mise complètement de côté.

Cette petite corne s'agrandit, et renversa une partie de l'armée, et des étoiles des cieux, et les foula. En d'autres termes, elle renversa certains gouverneurs juifs qui se trouvaient dans cette place de grande autorité, les traita avec la dernière cruauté, et les dégrada ignominieusement. « Même elle s'agrandit jusqu'au chef de l'armée », ce qui, je suppose, veut dire le Seigneur lui-même. « Et le service continuel lui fut ôté (au Chef de l'armée), et le domicile assuré de son sanctuaire fut jeté par terre. Et un certain temps (de détresse) fut donne, (décrété) contre le sacrifice continuel, à cause de l'infidélité. » Ensuite nous revenons de nouveau à la petite corne. « Et elle jeta la vérité par terre et fit de grands exploits et prospéra. » En d'autres mots, le 11^{e} verset, à partir de : *et le sacrifice*, et la première moitié du 12^{e}, forment une parenthèse ; et puis, dans la dernière partie du verset 12, nous trouvons de nouveau la petite corne du verset 10, qui devait apparaître, et traiter cruellement les Juifs, et plus cruellement encore leurs gouverneurs.

Puis nous avons, comme s'exprime le prophète, « un saint qui parlait, et un autre saint qui disait à quelqu'un qui parlait : Jusques à quand, durera cette vision touchant le sacrifice continuel, et touchant le crime qui cause la désolation, pour livrer l'armée et le sanctuaire à être foulés ? Et il me dit : Jusqu'à deux mille et trois cents soirs et matins, après quoi le sanctuaire sera purifié. » Je soupçonne fort qu'en général, tout ce que nous lisons là, sauf ce qui est présenté sous forme de parenthèse, a eu, dans le passé, un accomplissement partiel. Dans le chapitre 11, où les traits auxquels il est fait allusion ici comme caractérisant cette petite corne sont décrits plus minutieusement encore, nous trouverons un personnage qui, dans l'histoire profane, porte le nom d'Antiochus Épiphane, et qui fut particulièrement un méchant homme.

Si vous avez lu les livres des Macchabées (qui, quoique ne faisant pas partie de l'Écriture, sont, en général, vrais sous le rapport historique, d'eux entre eux, du moins), vous savez qu'ils racontent l'histoire de ce roi syro-macédonien, et montrent quels sentiments terribles il éprouvait contre Israël. Il entreprit d'imposer de force aux Juifs le culte païen spécialement celui de Jupiter olympien, et il mit à mort tous ceux d'entre eux qui résistaient à ses desseins, jusqu'à ce qu'à la fin, partie par les Romains et partie par la valeur et le courage des Macchabées eux-mêmes, il fut contenu et défait, et que de nouveau le temple fut purifié et le culte Juif restauré. Nul doute qu'il était historiquement le personnage qui désignait la petite corne ; mais on trouve en lui la même espèce de traits qui réapparaîtront dans un autre grand chef des derniers jours, ainsi que la dernière partie de ce chapitre le montrera clairement selon moi ; car lorsque l'ange Gabriel parle au prophète, il lui dit : « Fils d'homme, entends ; car la vision est pour le temps de la fin » *(v.Angl)* Parole qui, à mon avis, indique que ce qu'il va expliquer d'une façon plus particulière, se rapporte à ce temps-là.

Mais ceci me fournit l'occasion de répéter une remarque que j'ai déjà faite, savoir, que nous ne devons jamais supposer que les explications que l'Écriture nous donne d'une vision ne sont qu'une simple répétition de ce qui a précédé. Elles font allusion au passé, mais elles ajoutent des traits nouveaux qui n'avaient pas été présentés avant. Cela est particulièrement manifeste dans le cas actuellement sous nos yeux. La partie de la vision déjà passée, (ce qui a été vu par le prophète) a été, en général accompli ; tandis que la portion explicative ajoute des

informations nouvelles qui portent en avant sur les derniers jours. Néanmoins il y a, dans une certaine mesure, une explication de ce qui a précédé. Mais considérez comme les derniers jours sont fréquemment amenés devant nous dans les explications de l'ange. Il dit : « Voici, je te ferai savoir ce qui arrivera à la fin de l'indignation ; car il y a une assignation déterminée. » Il ne saurait y avoir d'incertitude, pour peu que les prophètes nous soient familiers, sur ce qu'il faut entendre par là. Prenez le premier d'entre eux, j'y trouve cette même expression : « l'indignation. » À la fin de Ésaïe 5, et ensuite dans les chapitres 9 et 10, ce mot « indignation » est souvent répété. Le prophète fait voir que, en conséquence de l'idolâtrie d'Israël et surtout de ses rois, l'indignation de Dieu s'était soulevée contre son peuple. Il envoie sur lui un châtiment. Mais quel que soit d'abord l'effet du châtiment, le mal éclate de nouveau avec une nouvelle furie, comme le mal fait toujours, a moins qu'il ne soit ôté. C'est pourquoi le prophète prononce cette terrible parole : « Malgré tout cela, il ne fera point cesser sa colère ; mais sa main sera encore étendue. » La colère de Dieu ne cessait point. Puis, chapitre 10:25, nous voyons qu'il annonce que son indignation cessera. Mais en quoi prendra-t-elle, fin ? Ce passage met en scène un personnage nommé l'Assyrien ; et cet Assyrien était quelqu'un qui avait été établi par Sennachérib, dernièrement roi d'Assyrie. Il fut le premier qui intervint particulièrement dans les affaires d'Israël, ou plutôt de Juda. Et que lisons-nous ici à son sujet ? L'Assyrien doit être employé comme verge de la colère de Dieu ; mais lorsque Dieu aura achevé toute son œuvre sur la montagne de Sion et de Jérusalem, lorsqu'il aura, pour ainsi dire, laissé son indignation se consumer entièrement, elle prendra fin dans la destruction de l'Assyrien lui-même, parce qu'il aura oublié qu'il n'était simplement qu'une verge dans les mains du Seigneur. Il nourrissait la pensée qu'il agissait par sa propre sagesse, par sa propre puissance, et le Seigneur déclare qu'il s'occupera de la verge elle-même et qu'il la détruira ; aussi ce même chapitre nous montre-t-il l'indignation du Seigneur cessant dans sa destruction.

Cette indignation du Seigneur se rapporte uniquement à son peuple, à Israël. De sorte que cela confirme ce que je disais auparavant, que nous sommes, sur un terrain juif. Elle n'a point trait à ce que peuvent faire les papes ou les musulmans, ni aux progrès de l'apostasie orientale ou occidentale. Elle concerne Israël, elle est la dernière indignation de Dieu contre Israël. Mais on demandera peut-être pourquoi le quatrième empire n'est pas introduit ici. La raison en est que quoique la domination soit ôtée à ces empires, et que par suite nous en voyions s'élever successivement un nouveau, leur corps néanmoins continue d'exister, parce que c'est du troisième empire, et non pas du quatrième, qu'il devait surgir la puissance qui joue dans les derniers jours un rôle si important. De sorte que nous devons nous souvenir que la petite corne du chapitre 8 est une puissance entièrement distincte de la petite corne du chapitre 7. Cela du chapitre 7 est le dernier chef de l'Empire Romain. Elle s'élève du quatrième empire pendant qu'il est divisé en dix royaumes, tandis que cette puissance-ci s'élève du troisième empire, et pendant qu'il y existait un état de division en quatre parties – non en dix. – Rien ne peut être plus distinct. Quoique la grande domination du monde ait passé du troisième empire au quatrième et quoique nous ayons en Sennachérib le représentant du troisième empire, néanmoins il y aura aussi dans les derniers jours un héritier du troisième empire qui s'immiscera dans les affaires d'Israël d'une façon particulière. De même qu'il y aura un grand chef en Occident, de même il y en aura un aussi en Orient, qui surgira de l'Empire Grec. Il ne faut pas oublier, en effet, que tout en étant l'Empire Grec, il était l'Occident, relativement à Babylone et à la Palestine, et l'Orient, par rapport à Rome. Pus tard, nous en apprendrons davantage sur cette petite corne.

Le verset 20 fait connaître que le bélier à deux cornes représente les rois des Mèdes et des Perses, et le verset 21 que « le bouc velu, c'est le roi de Javan (la Grèce) et la grande corne qui es entre ses yeux, c'est le premier roi. » Puis, au verset 22, l'Empire Grec est brisé, et le verset 23 ajoute : « Et vers la fin de leur règne, quand le nombre des perfides sera accompli, il s'élèvera un roi fourbe et d'un esprit pénétrant. » Ceci, à mon avis, ne se rapporte pas à Antiochus Épiphane, mais bien à celui dont Antiochus était le type. Remarquez encore les termes : « Et vers la fin de leur règne, quand le nombre des perfides sera accompli. » « Et sa puissance s'accroîtra, mais non point par sa force. » Parole remarquable, qui n'est point dite du tout de la petite corne du chapitre 7. Pour cette dernière, c'était, je pense, par sa propre force. Satan pouvait aussi lui donner le pouvoir, mais elle portait dans sa propre personne la force de l'Empire Romain. Mais, dans le cas qui nous occupe, quoique la puissance de ce chef soit grande, ce ne sera point par sa force. Il s'appuie sur la force qui lui est donnée par d'autres. Il sera l'instrument d'une politique et d'une puissance étrangères, et non d'une politique et d'une puissance qui soient siennes. « Et il fera des merveilleux dégâts et prospérera, et fera de grands exploits, et il détruira les puissants et le peuple des saints. » C'est-à-dire, qu'il est fait mention de lui principalement, et d'une manière expresse, en connexion avec les Juifs, en tant que faisant un peuple. Il ne s'agit pas ici des saints du Souverain. Là où cette dernière expression est employée, ce n'est pas simplement pour designer, d'une manière figurée, les hommes élevés du peuple juif ; mais, ici il s'agit d'eux, comme en contraste avec les Gentils. Il n'y a rien là absolument qui ait trait à leur caractère personnel ; ce sujet reste tout à fait en dehors de notre chapitre.

Il entrera en rapport avec eux, et détruira les puissants et le peuple des saints, « et par la subtilité de son esprit, il fera prospérer la fraude en sa main et il s'élèvera en son cœur, et en perdra plusieurs par la prospérité. » C'est-à-dire qu'il tirera parti pour la réussite de ses desseins, de leur état de bien-être, et du fait qu'ils ne sont pas préparés à ses empiétements. « Il résistera contre le Seigneur des seigneurs, mais il sera brisé sans main. » Il sera entièrement sans appui dans ce dernier combat. Il est dit dans un autre passage (Dan. 11:45), « Il viendra à sa fin et personne ne lui donnera du secours. »

Mon désir serait maintenant de renvoyer à des passages qui feront ressortir l'importance de ce sujet plus clairement que si nous le considérions simplement comme il se trouve présenté en Daniel 8. Y a-t-il, en effet, dans l'Écriture d'autres passages qui jettent du jour sur la nature de ce personnage et sur ce qu'il fera ? Je réponds :

Oui, il y en a. Ce personnage est le même que celui dont il est fait mention en diverses parties de la parole de Dieu, comme l'Assyrien, ou le roi du Nord : c'est celui qui, dans les derniers jours, sera le grand ennemi des Juifs. En ce temps-là, les Juifs seront exposés à deux sortes de maux : un mal intérieur, dans leur propre pays, un antichrist, s'établissant comme dieu dans le temple de Dieu ; et un mal venant sur eux du dehors, le roi dont nous parlons maintenant. Il s'avance contre eux comme un ennemi, et il est aussi doué d'une grande subtilité d'esprit. Ce n'est pas simplement la puissance guerrière qui le distingue, ou un air martial et farouche, mais il a l'intelligence des sentences obscures. Il se présentera comme un grand et profond docteur, ce qui ne saurait manquer d'avoir beaucoup d'influence sur l'esprit des Juifs, car ils ont toujours été un peuple adonné aux recherches et aux spéculations intellectuelles de toutes sortes. Dans ces derniers temps, la plupart d'entre eux ont été trop occupés à gagner de l'argent pour donner une grande attention à ces choses ; mais il y a toujours eu dans la nation juive des représentants de la classe vouée aux travaux de l'intelligence. Sur des hommes semblables, l'influence de ce roi sera immense, quand ils seront de nouveau rétablis dans leur pays et qu'ils seront redevenus importants et les objets des voies de Dieu par rapport au jugement. L'indignation n'aura pas encore pris fin.

Voici de quelle manière ces deux maux tourmenteront les Juifs. L'antichrist, ou le roi qui fera selon sa volonté, prendra dans le pays d'Israël la place du vrai Messie. Car il est bien évident, que s'il se présente comme le Messie, ce doit être au milieu du peuple juif et dans le pays des Juifs ; tandis que le personnage de ce chapitre-ci est quelqu'un qui s'oppose à eux comme un ennemi déclaré. Je le regarde comme étant le roi auquel est fait allusion par les autres prophètes comme roi du Nord.

Je voudrais maintenant citer, quelques-uns de ces passages.

L'Assyrien et l'Antichrist sont des puissances entièrement distinctes et opposées. L'Assyrien sera l'ennemi de l'Antichrist : l'un sera au dedans, essentiellement l'homme qui s'élève, et l'autre sera le chef des ennemis au-dehors. C'est en Ésaïe 10 que se trouve la première indication claire que les prophètes nous donnent relativement à cet ennemi : « Mais il arrivera que quand le Seigneur aura achevé toute son œuvre dans la montagne de Sion et à Jérusalem, j'examinerai le fruit de la grandeur du roi d'Assyrie, et la gloire de la fierté de ses yeux. » Si on me dit que les Assyriens ont complètement disparu et que cette nation a cessé d'exister, je réponds en demandant si le Seigneur a achevé toute son œuvre dans la montagne de Sion et à Jérusalem. Et il faut bien dire que certainement il ne l'a pas achevée. Par conséquent, ce n'en est pas complètement fini avec l'Assyrien. Le Seigneur m'apprend ici que lorsqu'il aura achevé toute son œuvre, il examinera le fruit de la grandeur du cœur du roi d'Assyrie. Mais, objecte-t-on encore, les Juifs ne sont pas dans leur pays, et Jérusalem est encore foulée par les Gentils. #Je le sais ; mais cela prouve-t-il que les juifs ne doivent pas se retrouver encore dans leur pays, et que Jérusalem ne doit pas être délivrée de l'esclavage dans lequel les Gentils la tiennent ? Lorsque la puissance de Dieu rassemblera les Juifs dans leur pays, la même puissance suscitera celui qui doit être le représentant de l'Assyrien dans les derniers jours. Et comme l'Assyrien fut le premier grand ennemi d'Israël, il est aussi son principal ennemi à la fin. Il montera pour subir son jugement quand le Seigneur aura achevé toute son œuvre en Sion et a Jérusalem. Il ne l'a pas achevée toute ; il en a achevé une partie, mais son indignation contre Israël continue encore. Voilà pourquoi les Juifs ne sont point dans leur pays. Même lorsqu'ils y seront retournés, l'indignation continuera ardente encore. Leur retour s'effectuera dans leur état d'incrédulité, et c'est alors que viendra cette crise solennelle, que Dieu rassemblera les dispersés qui restent et les placera dans leur pays, et que l'Assyrien sera jugé. Il y a un certain grand personnage dont l'Assyrien était le type dans le passé ; ce personnage reparaîtra aux derniers jours, et l'Écriture en parle comme étant ce roi d'Assyrie. Il gouvernera dans la contrée même où cette petite corne a exercé son pouvoir – la Turquie d'Asie. Je n'ai pas la prétention de dire si le Sultan sera alors le possesseur de ce pays ; mais, quel qu'en soit le possesseur, c'est lui que les prophètes désignent comme le roi du Nord. Il descendra vers le pays de noblesse, et attaquera les Juifs ; mais ensuite il sera brisé. Il viendra à sa fin, et personne ne lui donnera du secours.

Voyons encore Ésaïe 14. Ce qui rend ce passage remarquable c'est que le commencement de ce chapitre parle du roi de Babylone (v.4) : « Tu te moqueras ainsi du roi de Babylone et tu diras : Comment se repose l'exacteur ? Comment se repose celle qui était si avide de richesses ? » Le roi de Babylone ne représente point l'Assyrien. Babylone et l'Assyrie étaient deux puissances distinctes. Babylone n'était qu'une petite province lorsque l'Assyrie était un grand empire et lorsque l'empire assyrien était en ruines, Babylone était une chose entièrement nouvelle comme puissance impériale.

Le chapitre 14 d'Ésaïe s'ouvre en déclarant que « l'Éternel aura pitié de Jacob, et élira encore Israël, et les rétablira dans leur terre ; et les étrangers se joindront à eux et s'attacheront à la maison de Jacob. Et les peuples les prendront, et les mèneront en leur lieu, etc » – montrant le vif intérêt que Dieu inspirera en leur faveur aux peuples du monde qui les ramèneront en leur lieu. « Et la maison d'Israël les possédera (ces peuples) en droit d'héritage sur la terre de l'Éternel, comme des serviteurs et des servantes. » Les Gentils, au lieu d'être maîtres, seront heureux en ces jours-là d'être serviteurs. « Et ils tiendront captifs ceux qui les avaient tenus captifs, et ils domineront sur leurs exacteurs. Et il arrivera qu'au jour que l'Éternel aura fait cesser ton travail…, tu te moqueras ainsi du roi de Babylone et tu diras : Comment se repose l'exacteur ? Comment se repose celle qui était si avide de richesses ? L'Éternel à rompu le bâton des méchants, et la verge des dominateurs. » Évidemment, ces choses n'ont jamais encore été accomplies. Personne, ayant quelque connaissance de l'Écriture, ne peut supposer que jamais, depuis l'époque de la suprématie de Babylone, Israël ait été en position de tenir un langage tel que celui-là. « Les temps des Gentils » ont commencé avec l'établissement de la puissance de Babylone sur les Juifs, et jusqu'à ce jour Jérusalem est foulée par les Gentils : puissance après puissance ont pris tour à tour possession

de la cité. Or, dans les derniers jours dont il est question, nous voyons les Juifs se soumettre les Gentils, et en faire leurs serviteurs. Et c'est lorsque ce temps sera arrivé, et non pas avant, qu'ils diront : « Comment se repose l'exacteur ? etc » Et c'est au roi de Babylone qu'à trait cet élan de la prophétie, à celui dont Nebucadnetsar était le type, au dernier possesseur de cette même puissance qui commença avec Babylone. Ce personnage, qui est-ce ? C'est la bête – le dernier, héritier de la puissance qui commença par le roi de Babylone, et dont la destruction provoque les transports de joie et les chants de triomphe d'Israël. Quand le roi de Babylone obtint cette puissance, où était l'Assyrien ? Disparu, brisé. Le roi de Babylone, qui avait été auparavant une petite puissance, s'éleva sur les ruines de l'Assyrien. Mais voyez dans ce chapitre, au verset 24 : « L'Éternel des armées a juré, en disant : S'il n'est fait ainsi que je l'ai pensé, même comme je l'ai arrêté dans mon conseil, il tiendra ; c'est que je froisserai le roi d'Assyrie dans ma terre ; je le foulerai sur mes montagnes, et son joug sera ôté de dessus eux, et son fardeau sera ôté de dessus leurs épaules. C'est là le dessein qui a été arrêté contre toute la terre. » Ce passage n'établit-il pas aussi avec évidence que lorsque viendra le jour de son rétablissement, non seulement Israël triomphera du sort du roi de Babylone, mais aussi que l'Éternel renversera l'Assyrien ? Cela ne saurait se rapporter simplement à l'Assyrien de l'histoire. Il était passé déjà quand Babylone parvint au pouvoir ; de sorte que ce ne peut être qu'un type d'une puissance encore à venir. Le dernier jour verra deux grandes puissances en scène – la bête, représentée par le roi de Babylone, qui, en ce temps-là, sera l'ennemi des Juifs sincères, tout en se donnant comme l'ami de la nation, c'est-à-dire de la masse impie ; et l'Assyrien qui, au contraire, sera le chef de la coalition ouvertement hostile, des Gentils contre Israël.

D'autres passages prouvent ce que nous disons.

En Ésaïe 30, nous retrouvons ces deux mêmes puissances, (v.27) : « Voici, le nom de l'Éternel vient de loin, sa colère est ardente… Et l'Éternel fera entendre sa voix pleine de majesté, et il fera voir où aura frappé son bras dans l'indignation de sa colère… Car l'Assyrien qui frappait du bâton (allusion évidente au fait qu'il était, entre les mains de l'Éternel, un instrument pour châtier son peuple, comme en Ésaïe 10:5), sera effrayé par la voix de l'Éternel. Et partout où passera le bâton enfoncé dont l'Éternel l'aura asséné, et par lequel il aura combattu dans les batailles à bras élevé, on y entendra des tambours et des harpes, car Tophet est déjà préparée, et elle est préparée aussi pour le roi : il l'a faite profonde et large ; son bûcher, c'est du feu et force bois ; le souffle de l'Éternel, l'allumant comme un torrent de souffre », expression destinée à faire voir qu'il ne s'agit pas simplement d'un jugement borné à la terre, mais de quelque chose d'une portée plus profonde. Tophet, ou l'Abîme, est préparée dès jadis *(v.Angl.)* « *Aussi pour le roi* », est le vrai sens du membre de phrase qui suit : Ce Tophet n'est pas pour l'Assyrien seulement, il est aussi pour le roi. Il est fait allusion ici, de même qu'au chapitre 14, à deux distincts. « Le roi sera dans le pays d'Israël ; il y sera sous les auspices de l'héritier de la puissance de Babylone en ces jours-là ; il y sera en prétendant être le vrai Messie. Tophet est préparée pour lui – mais elle l'est aussi pour l'Assyrien. Ils seront tous les deux livrés à Tophet. Il serait superflu de citer tous les passages qui les concernent ; mais on trouvera dans Ésaïe et en d'autres prophètes beaucoup des choses extrêmement intéressantes, relativement à celui que l'Écriture signale par cette expression « le roi. »

Mais il est loin d'être vrai que l'antichrist, ou « le roi », soit le personnage qui occupe le plus la pensée de Dieu, qu'il est bien davantage de l'Assyrien dans les prophètes. En général, les chrétiens ne se doutent pas de la vaste étendue de la prophétie. Ils s'occupent à peine de l'une des puissances les plus importantes qu'elle nous offre. Lisez les petits prophètes, Michée 5, par exemple ; vous y,trouverez une allusion tout à fait manifeste à la même puissance. Le chapitre débute par un appel : « Maintenant assemble-toi par troupes, fille de troupes ; on a mis le siège contre nous ; on frappera le gouverneur d'Israël avec la verge sur la joue. » Là est annoncée le rejet du Messie. Puis, le verset 2 est une parenthèse qui nous fait voir quel était ce gouverneur d'Israël : « Mais toi, Bethléem Éphrata, petite pour être entre les milliers de Juda, de toi me sortira quelqu'un pour être dominateur en Israël. ». On peut le frapper sur la joue ; mais, après tout non seulement il doit être dominateur en Israël, mais il est le Dieu éternel, et « ses issues sont d'ancienneté, dès les jours éternels. » Ensuite le prophète reprend, en connexion avec le verset 1 : « C'est pourquoi il les livrera jusqu'au temps que celle qui est en travail d'enfant aura enfanté », c'est-à-dire jusqu'à ce que le grand dessein de Dieu s'accomplisse au sujet de son peuple. « Et le reste de ses frères retournera avec les enfants d'Israël. Et il se maintiendra, et gouvernera par la force de l'Éternel… Et c'est lui qui fera la paix, après que l'Assyrien sera entré dans notre pays. » Remarquez cette parole – « après que *l'Assyrien* sera entré, et qu'il aura mis le pied dans nos palais. » Chose qui n'a jamais eu encore son accomplissement. Lorsque jadis l'Assyrien entra dans le pays, il est évident que le gouverneur d'Israël ne s'y trouve pas. En ce temps-là Israël n'avait pas été livré, mais l'Assyrien de cette époque n'était que le type du grand héritier du même nom et de la même puissance des derniers jours. Et alors le gouverneur d'Israël sera là en faveur de son peuple. Le gouverneur qui, autrefois, a été frappé sur la joue, sera reçu par son peuple, lorsque les grands desseins de Dieu seront accomplis. « C'est lui qui fera la paix, après que l'Assyrien sera entré dans notre pays. » Ensuite, verset 6, nous lisons : « Et il nous délivrera des Assyriens, quand ils seront entrés dans notre pays, et qu'ils auront mis le pied dans nos quartiers. Et le reste de Jacob sera au milieu de plusieurs peuples comme une rosée qui vient de l'Éternel… Aussi le reste de Jacob sera parmi les Gentils, au milieu de plusieurs peuples comme un lion parmi les bêtes des forêts, et comme un lionceau parmi des troupeaux de brebis, lequel y passant foule et déchire, sans que personne en puisse rien garantir. » De sorte qu'il est de toute clarté que nous avons là l'invasion de l'Assyrien avec sa destruction finale en rapport avec la délivrance finale d'Israël.

J'ai tâché de faire voir que, quoique Antiochus Épiphane fut un type de l'Assyrien que nous avons ici, ce n'était néanmoins après tout que pour une bien petite partie qu'il satisfaisait aux exigences de la prophétie, qui, tout en se servant de lui comme d'un type, porte toujours ses regards en avant sur les derniers jours de l'indignation de Dieu contre Israël, où l'Assyrien montera pour recevoir son jugement de la main même de Dieu. Il importe extrêmement d'avoir des vues justes et claires sur ces grands desseins de Dieu à l'égard d'Israël et de voir que les épisodes de la papauté ou du mahométisme dont l'homme est tant occupé, ne sont touchés dans l'Écriture que d'une façon très légère. Je reconnais que, dans l'une comme dans l'autre, se trouve une certaine mesure d'accomplissement de la prophétie ; mais Dieu ne permet jamais à l'Église d'être un peuple terrestre. C'est quand les Juifs reparaîtront sur la scène, que s'accomplira, dans toute sa portée réelle, ce qui les concerne, que cet Assyrien viendra du dehors, en même temps qu'il y aura « le roi » au dedans ; et ils seront l'un et l'autre les objets des jugements de Dieu. Dieu les abattra tous les deux et son peuple, purifié par ses épreuves, et regardant à Jéhovah-Jésus, sera ainsi rendu propre aux desseins de Dieu, en miséricorde, en bonté et en gloire, dans toute la durée du monde à venir.

Que le Seigneur nous donne de connaître les desseins quant à nous ! Nous n'avons rien à faire avec ce monde ; nous y sommes étrangers. Nous avons le droit de lire toutes ces visions, toutes ces prophéties, à la lumière du ciel. Il n'est point dit qu'elles ne furent pas comprises de Daniel ; les autres ne les comprirent point. Mais quel qu'ait été le cas pour eux, nous sommes mis en état par le Saint Esprit de les comprendre maintenant. Que le Seigneur nous donne d'être bien au clair sur ce qu'il met devant nous quant à notre propre marche !

Chapitre 9

Dans les prophéties d'Ésaïe aussi bien que dans celles de Jérémie, la chute de Babylone se rattachait pour les Juifs à de plus brillantes espérances. La restauration partielle qui suivit pour eux cette chute est le type de la récolte finale d'Israël. Cela explique la pensée qui a prévalu chez beaucoup de chrétiens, que le rétablissement partiel qui s'accomplit alors constitue tout ce que nous devons attendre en faveur d'Israël comme tel, et que le péché dont il s'est rendu coupable plus tard en rejetant son Messie, et la miséricorde par laquelle l'évangile a été accordé aux Gentils, l'ont entraîné sous le rapport national dans une irréparable ruine.

Quoiqu'il y ait beaucoup de vrai dans une telle pensée, elle est certes bien loin d'être tout la vérité. Dieu n'abandonne point le peuple qu'il a appelé. Jamais il n'accorde un don de grâce pour le retirer ensuite entièrement, car la même grâce qui a fait la promesse agit et opère dans la personne et le cœur du croyant, jusqu'à ce qu'elle ait son plein effet moral par l'efficace du Saint Esprit. Ainsi en même temps que la grâce, par laquelle il appelle soit un individu, soit un peuple, il y a en Dieu aussi la fidélité, la patience, et la puissance efficace qui, à la fin, triomphent toujours.

L'histoire du passé n'est, sans aucun doute, qu'une chute totale. La raison en est qu'Israël choisit pour base de sa position vis-à-vis de Dieu sa propre force, et non la bonté de Dieu a son égard. Agir de la sorte c'est pour un temps, toujours et nécessairement, une chose fatale. « Cette génération ne passera pas que toutes ces choses ne soient arrivées. » En d'autres termes, toutes les menaces qui ont été faites et prédites doivent encore arriver à la génération d'Israël qui a présumé de sa propre justice, et qui en définitive, a montré son vrai caractère en rejetant Christ et l'évangile. Un sentiment réel de ruine morale, ou autrement la repentance envers Dieu, accompagne toujours la foi vivante véritable. Israël a passé par cette phase de la confiance en soi-même, ou plutôt il y est encore. « Cette génération » n'a pas encore passé ; toutes choses ne sont pas encore accomplies ; les Juifs n'ont pas encore subi toutes les conséquences de leur folie et de leur haine pour le Fils de Dieu. Ils ont encore à recevoir le châtiment le plus rigoureux, car bien que le passé ait été passablement amer, l'avenir leur réserve des choses bien plus terribles encore. Mais, lorsque tout aura été accompli, ils commenceront la scène nouvelle ; ce ne sera plus la continuation de la génération qui a rejeté Christ, mais ce que l'Écriture appelle « la génération à venir », une nouvelle lignée du même Israël, des gens qui seront les enfants d'Abraham par la foi en Christ Jésus – enfants d'Abraham non pas en paroles seulement, mais par la participation à la même foi, au même esprit. Alors ce sera l'histoire, non pas de la chute, des manquements de l'homme, mais d'un peuple que l'Éternel bénit dans sa grâce, quand ils reconnaîtront avec allégresse ce même Sauveur que leurs pères avaient crucifié et tué de leurs mains criminelles. Ce chapitre s'occupe spécialement de Jérusalem, et des Juifs. Il forme dans l'histoire, générale de Daniel une espèce d'épisode, mais qui n'est nullement sans liens avec le reste ; car comme nous le verrons, les dernières scènes de l'histoire d'Israël le rattachent particulièrement à ces personnages qui doivent encore figurer contre Dieu et contre son peuple, ainsi que nous l'avons lu dans les chapitres qui précèdent. Pour quiconque lit ce chapitre-ci avec intelligence, ce doit être évident que le sujet principal en est la destinée de Jérusalem, et la place future du peuple de Dieu. Or, cela intéressait profondément Daniel. Il aimait Israël, non pas seulement parce que c'était son peuple ; mais parce que c'était le peuple de Dieu. Il ressemble à Moise en ceci – que même lorsque l'état moral du peuple empêchait que Dieu parlât de lui comme son peuple (Il pouvait s'occuper de lui dans les voies secrètes de sa providence, mais je parle ici du fait de le reconnaître publiquement), Daniel continue toujours de mettre en avant, dans sa requête au Seigneur, qu'Israël est son peuple. Il n'abandonne jamais cette vérité que Jérusalem était la cité de Dieu, et qu'Israël était son peuple. L'ange pouvait bien dire : le peuple et la cité de Daniel – c'était parfaitement vrai ; mais Daniel tient toujours al cette vérité précieuse que la foi ne doit lâcher jamais – quels qu'ils soient, ils sont le peuple de Dieu. Mais pour cette raison même, ils peuvent être châtiés de plus en plus rudement, parce que rien n'amène davantage le châtiment sur une âme qui appar-

tient à Dieu et qui est tombée dans le péché que le fait qu'elle *appartient* à Dieu. Il ne s'agit pas simplement de ce qui est bon pour l'enfant. Dieu agit pour lui-même et d'après lui-même ; et c'est là le vrai pivot de toute notre bénédiction. Que gagnerions-nous à ce que Dieu travaillât simplement pour notre gloire ? Mais ce que nous avons devant nous comme sujet de nous glorifier, c'est l'espérance de la gloire *de Dieu*. Nous avons quelque chose d'autant meilleur, parce que ce sera Dieu nous bénissant d'une manière, digne de lui-même.

Daniel entrait fortement dans cette pensée. C'est le trait saillant de la foi ; car jamais la foi n'envisage misérablement une chose en rapport avec le monde, mais elle l'envisage en rapport avec Dieu. Il en est toujours ainsi. S'il s'agit de la paix, est-ce simplement que j'ai besoin de paix ? Sans doute que j'en ai besoin, comme un pauvre pécheur qui ai été toute ma vie en guerre avec Dieu. Mais combien c'est infiniment plus béni encore, lorsque nous arrivons à voir que c'est « la paix avec Dieu ; » non pas simplement avec notre cœur ou avec notre conscience, mais la paix avec Dieu ! C'est une paix qui tient en sa présence. Il manifeste tout son caractère, tout ce qu'il est, en me la donnant et en l'établissant sur une base telle, que Satan ne pourra jamais y toucher. Il s'agit de me délivrer, de briser la dureté même du péché ; et rien n'est aussi efficace pour cela que le fait que Dieu est venu au-devant de moi lorsque je ne méritais que la mort et le jugement éternel, et qu'il a sacrifié son fils bien-aimé pour me donner une paix digne de lui-même. Et il a fait cela ; il a donné la paix, et toute la pratique chrétienne découle de l'assurance que j'ai trouvé cette bénédiction en Christ.

Nous trouvons donc ici Daniel prenant un profond intérêt à Israël, parce qu'il était le peuple de Dieu. En conséquence, il recherche dans la parole de Dieu ce qu'il a révélé concernant son peuple. Cela se passait « en la première année de Darius, fils d'Assuérus, de la race des Mèdes. » Ce n'était point une communication nouvelle : « La première année de son règne moi, Daniel, ayant entendu par les livres que le nombre des années duquel l'Éternel avait parlé au prophète Jérémie pour finir les désolations de Jérusalem était de soixante-dix ans. »

Outre qu'il était prophète, Daniel comprit qu'Israël devait être restauré dans sa terre, avant que la chose eût lieu. Il n'attendit pas qu'elle fût accomplie pour dire alors tout simplement : La prophétie est accomplie ; mais il comprit « par les livres », non point par les circonstances. Sans doute, il y avait les circonstances dans la chute de Babylone ; mais il comprit d'après ce que Dieu avait dit, et non pas simplement d'après ce que l'homme avait fait. C'est là la véritable manière de comprendre la prophétie. Et n'est-il pas remarquable que Dieu, nous donne la vraie clé pour son intelligence, au moment où nous allons aborder une prophétie bien distincte, limitée presque exclusivement à l'étroite sphère d'Israël ? Daniel étudiait le prophète Jérémie et il y vit clairement que, une fois Babylone détruite, il serait permis à Israël de retourner. Et quel effet cela produisit-il sur son âme ? Il s'approche de Dieu. Il ne va pas vers ceux que la prophétie touchait de si près leur dire les bonnes nouvelles ; mais il s'approche de Dieu. C'est là un autre caractère de la foi ; elle tend toujours à tirer en la présence de Dieu celui qui, par elle, comprend la pensée de Dieu en quoi que ce soit. Il a communion avec Dieu, au sujet de ce qu'il reçoit de Dieu, avant même de le faire connaître à ceux qui sont les objets de la bénédiction. Nous avons vu cela auparavant en Daniel, au chapitre 2. *Ici*, nous pouvons le remarquer, ce n'est point avec des actions de grâces qu'il s'adresse au Seigneur, mais avec des confessions. Nous comprendrions facilement que si le peuple, d'Israël allait en captivité juste à ce moment, il dût ressentir cela comme un profond châtiment, et voulût s'approcher de Dieu pour reconnaître son péché et s'humilier sous la verge. Mais maintenant Dieu avait jugé l'oppresseur d'Israël, et il était sur le point de délivrer son peuple. Néanmoins Daniel s'approche, et que dit-il ? Ce n'est pas simplement de la délivrance du peuple qu'il parle à Dieu ; c'est une prière pleine de confession. Je désirerais, sur cela, présenter une remarque générale. Si l'étude de la prophétie ne nous donne pas un sentiment plus profond de la chute du peuple de Dieu sur la terre, je suis persuadé que nous perdons l'un des effets pratiques les plus importants que doit avoir son usage. C'est à l'absence de ce sentiment qu'il faut attribuer le peu de fruit que l'on tire en général de cette étude. On en fait une affaire de dates et de pays, de papes et de rois ; tandis que Dieu ne la donne point en vue d'exercer l'esprit et l'imagination de son peuple, mais pour qu'elle soit l'expression de sa propre pensée quant à sa condition morale ; de sorte que quels que soient les jugements et les épreuves qu'elle nous retrace, ils devraient être saisis par le cœur et compris comme étant la main de Dieu sur son peuple à cause de ses péchés.

Tel fut l'effet qu'elle produisit sur Daniel. Il était l'un des prophètes les plus estimés – selon ce que disait le Seigneur Jésus lui-même « Daniel le prophète ; » et l'effet sur lui fut qu'il ne perdit jamais la portée morale des circonstances les plus simples de la prophétie. Il discernait le grand but de Dieu ; il entendait sa voix s'adressant dans toutes ces communications au cœur de son peuple : et ici il répand tout devant Dieu. Comme il avait appris que la délivrance d'Israël aurait lieu à l'occasion de la chute de Babylone, il tourne sa face vers le Seigneur Dieu, « cherchant à faire requête et supplication avec le jeûne le sac et la cendre. Et je priai l'Éternel, mon Dieu ; je lui fis ma confession, et je dis : Hélas ! Seigneur, le Dieu fort, le grand, le terrible, qui gardes l'alliance et la miséricorde à ceux qui t'aiment et qui gardent tes commandements ; nous avons péché ; nous avons commis l'iniquité ; nous avons agi méchamment, etc » Je voudrais faire ici une autre remarque. S'il se trouvait quelqu'un dans Babylone à l'égard duquel sa conduite et l'état de son âme dussent faire supposer qu'il n'avait pas de confession de péché à faire certainement c'était Daniel. C'était un homme saint et dévoué. Plus que cela : il avait été transporté de Jérusalem à un âge si tendre que ce n'était évidemment pas pour quelque chose à laquelle il aurait pris part que le coup terrible était tombé. Mais il n'en dit pas moins : « Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité. » Bien plus, j'ose dire que plus vous êtes séparés du mal, plus vivement vous le sentez précisément, comme une personne qui, arrivée à la lumière, s'aperçoit d'autant plus des ténèbres qu'elle vient de quitter. C'est ainsi que Daniel, dont l'âme était avec Dieu, et qui entrait dans les pensées de Dieu a l'égard de son peuple en connaissant

le grand amour de Dieu, et voyant ce que Dieu avait fait à l'égard d'Israël (car dans sa prière il n'oublie point cela), ne considère pas simplement les grandes choses que Dieu, avait opérées pour le peuple, mais il arrête aussi son attention sur les jugements qu'il lui avait infligés. Mais a-t-il pour cela dans sa pensée que Dieu n'aime pas Israël ? Bien au contraire, personne n'avait un sentiment plus profond du lien d'affection qui existait entre Dieu et son peuple ; et c'est pour cette raison qu'il jugeait si bien et si profondément de l'état de ruine ou se trouvait le peuple de Dieu. Il en mesurait le péché par la profondeur de l'amour de Dieu, et par la dégradation terrible dans laquelle il le voyait. Tout cela provenait de Dieu. Daniel n'imputait pas à la méchanceté des Babyloniens, ou au génie guerrier de Nebucadnetsar, les jugements qui avaient frappé les Juifs ; c'est Dieu qu'il voyait dans ces choses. Il reconnaît que la cause en est dans leur péché, dans leur iniquité extrême, et il attribue tout à cela. Dans sa prière, ce ne sont pas les petits imputant aux grands leurs malheurs, ou les grands aux petits, comme il arrive souvent parmi les hommes ; il n'allègue pas simplement l'ignorance et la méchanceté de quelques-uns, mais il les renferme tous dans sa confession – rois, sacrificateurs et peuple. Il n'y en avait pas un qui ne fut coupable. « *Nous* avons péché, nous avons commis l'iniquité. » Et c'est là un autre effet de l'étude de la prophétie quand elle est faite avec Dieu. Elle introduit toujours l'espérance que Dieu est en faveur de son peuple, l'espérance relative au jour brillant et béni où le mal disparaîtra et où le bien sera établi par la puissance divine. Daniel se garde de l'oublier ; il met cette précieuse espérance comme une sorte de frontispice à ce chapitre. Les détails des soixante-dix semaines vous font voir la continuation du péché et la souffrance du peuple de Dieu ; mais auparavant, la fin, la bénédiction, est placée devant l'âme. Quelle bonté de la part de Dieu en cela ! Dieu saisit l'occasion de me donner, avant tout, la certitude de la bénédiction définitive, et ensuite il déroule à mes yeux le pénible sentier qui y conduit.

Il n'est pas nécessaire d'aborder maintenant les pensées que suggère cette belle prière de Daniel. Je ferai pourtant remarquer une chose d'une grande importance pratique, savoir, que la prophétie vint de Dieu, comme une réponse à l'état d'âme dans lequel Daniel se trouvait. Il prit devant Dieu la position de quelqu'un qui confesse humblement ; il se fit l'organe du peuple, le représentant du peuple, en répandant devant Dieu les péchés dont le peuple était coupable. Peut-être n'y avait-il pas une autre âme qui le fit, certainement il n'y en avait pas beaucoup : il est si rare de trouver beaucoup d'âmes prenant réellement devant Dieu la place de la confession. Qu'il y en a peu aujourd'hui qui aient un sentiment juste de la ruine de l'Église de Dieu ! Combien peu qui sentent le déshonneur fait au Seigneur même par les fidèles ! À Babylone, ceux qui étaient les plus coupables le sentaient le moins ; tandis que celui qui était le plus, exempt de mal, le répandait le plus sincèrement devant Dieu.

En réponse au sentiment profond et vrai qu'il a de l'état d'Israël, Dieu envoie la prophétie. L'âme qui se refuse à examiner des paroles telles que celles que nous avons ici, ne sait pas ce qu'elle perd en agissant de la sorte. Et partout ou l'enfant de Dieu se prive de ce que Dieu communique relativement à l'avenir (je ne parle pas maintenant de la pure spéculation, qui est absolument sans valeur, mais bien des grandes leçons morales contenues dans la prophétie), il y a toujours faiblesse et défaut de capacité pour juger du présent.

Mais il y a autre chose à signaler avant de passer aux soixante-dix semaines. Quoique Daniel confesse devant Dieu la grande et totale chute du peuple, et qu'il ait recours à ses grandes compassions, néanmoins il ne s'appuie jamais sur les promesses qui furent données à Abraham. Il ne va point au-delà de ce qui fut dit à Moïse. Cela est intéressant et important à observer.

C'est la véritable réponse à quiconque supposerait que le rétablissement d'Israël qui eut lieu à cette époque, était l'accomplissement des promesses abrahamiques. Daniel ne se plaça pas sur ce terrain. Il n'y eut rien alors qui ressemblât à la présence de Christ parmi son peuple, comme son roi. Or, les promesses faites aux pères supposent la présence de Christ, parce que Christ seul est la semence d'Abraham dans le sens plein et propre du mot. Sans lui, qu'étaient les promesses ? Aussi, avec une sagesse divine, Daniel fut-il conduit à prendre le véritable terrain. Quelle que fût la restauration qui allait s'effectuer alors, ce n'était pas la restauration complète ; et cette prophétie-ci nous amène à la bénédiction finale d'Israël, quand les soixante-dix semaines sont consommées. Mais le retour qui suivit la chute de Babylone n'était simplement que l'accomplissement de quelque chose de partiel et de conditionnel, et non l'accomplissement des promesses faites aux pères.

Cela, est digne d'être remarqué. Les promesses qui furent faites alors étaient absolues, parce qu'elles reposaient sur Christ, qui, dans la pensée de Dieu, est véritable semence quoique Israël soit la semence selon la lettre. De sorte que, jusqu'à ce que Christ vint, et que son œuvre fût faite, la pleine restauration d'Israël ne pouvait point avoir lieu. Lorsque, aux jours de Moise, Israël se plaça sur le principe de la loi, il l'enfreignit bientôt, et fut brisé. Avant même que la loi eut été mise entre leurs mains, sur les tables de pierre, les enfants d'Israël adoraient le veau d'or. La conséquence fut qu'à partir de ce temps, Moise prit une place nouvelle – la place de médiateur. Il monte de nouveau sur la montagne, et plaide auprès de Dieu pour le peuple. Dieu ne voulait plus l'appeler son peuple. En parlant d'eux à Moise, il leur dit « ton peuple » et ne voulait pas les reconnaître comme siens. Moise ne veut pas cependant lâcher Dieu, mais fait valoir auprès de lui cette considération que quelque chose qu'ils aient pu commettre, ils sont « ton peuple », dit-il ; que je sois effacé, plutôt que de voir Israël perdre son héritage. C'était là précisément ce à quoi Dieu prenait plaisir – le reflet de son propre amour pour son peuple. Il est possible que vous trouviez des défauts à quelqu'un que vous aimez ; mais vous n'aimeriez pas d'apprendre qu'une autre personne lui en trouve. Ainsi, Moise, plaidant en faveur d'Israël, était ce qui allait au cœur de Dieu. Sans aucun doute, ils avaient péché d'un bien grand péché, et Moise le sentait et le confessait ; mais il fait valoir en même temps qu'ils sont le peuple de Dieu.

Dieu continue, et donne occasion à Moise de montrer toujours plus son cœur : il place devant lui de grandes choses, offrant d'exterminer le peuple et de le faire devenir lui, Moise, une grande nation. Non ! Répond Moïse, j'aimerais mieux tout perdre que de les voir eux perdus. C'était la réponse de la grâce à la grâce qui était dans le cœur de Dieu en faveur de son peuple. En conséquence, lorsque la loi fut donnée une seconde fois, Dieu ne la donna point de la même manière qu'auparavant ; mais l'Éternel proclama son nom, comme le nom de Celui qui était abondant en gratuité et en vérité, tout en déclarant aussi qu'il ne tiendrait pas le coupable. Pour innocent. En d'autres mots la première fois c'était purement la loi, purement la justice ; et la chose aboutit au culte du veau d'or, c'est-à-dire à l'injustice pure du côté du peuple en conséquence, ils auraient dû être détruits. Mais, sur, l'intercession de Moise, Dieu introduit un système mélangé, en partie la loi, et en partie la grâce.

C'est sur ce terrain que Daniel se place ici. Il fait valoir que, quoiqu'ils eussent violé la loi, Dieu avait fait connaître son nom comme « abondant en gratuité et en vérité. » Daniel croit cela. Il ne remonte point aux promesses faites à Abraham ; sur ce principe la restauration eût été parfaite et définitive, tandis que celle-ci ne l'était point. De même aujourd'hui, prenez un homme qui rattache sa position devant Dieu en partie sur ce que Christ a fait pour lui et en partie sur ce qu'il fait pour Christ : le trouverez-vous jamais heureux ? Non, il ne l'est jamais, et ne saurait l'être. C'est sur ce principe-là que se trouvaient les Israélites, et en conséquence Daniel ne va point au-delà : Christ n'était pas encore venu. D'un autre côté, après la naissance de Christ, vous trouverez, si vous regardez au cantique de Zacharie (Luc 1) ou à celui des Anges (Luc 2), que le terrain pris par les fidèles n'est point ce que Dieu avait déclaré à Moise, mais les promesses qu'il avait faites aux pères. Jusqu'au moment assigné de Dieu, Zacharie était resté muet, signe de la condition d'Israël ; mais maintenant que le précurseur est nommé, la veille de la venue de Christ, sa bouche est ouverte.

Avant d'aborder plus pleinement, selon que le Seigneur nous en rend capables, la prophétie des soixante-dix semaines, je voudrais d'abord appeler votre attention sur ces paroles : « Or, comme je parlais encore, et faisais ma requête, et confessais mon péché, et le péché du peuple d'Israël. » Remarquez-le, toutes ses pensées sont relatives à Israël et à Jérusalem. La prophétie ne concerne point la chrétienté mais bien le peuple d'Israël : il n'y a pas moyen de la comprendre, à moins que nous retenions ferme cela. « Comme je parlais encore… et répandais ma supplication en présence de l'Éternel, mon Dieu, pour la montagne de la sainteté de mon Dieu ; comme donc je parlais encore dans ma prière, ce personnage, Gabriel, que j'avais vu en vision du commencement, volant promptement, me toucha, environ sur le temps de l'oblation du soir. » Ensuite, au verset 24, commence la prophétie. Elle se rapporte au peuple de Daniel – « sur *ton* peuple. » Elle parle d'une période spéciale qui était limitée en rapport avec l'entière délivrance d'Israël. « Il y a septante semaines déterminées sur ton peuple et sur ta sainte ville. » Chacun doit voir qu'il s'agit des Juifs et de Jérusalem. « … Pour abolir l'infidélité, consumer le péché, faire propitiation pour l'iniquité ; pour amener la justice des siècles, pour mettre le sceau à la vision et à la prophétie, et pour oindre le saint des saints. » Du commencement à la fin, c'était une période qui était arrêtée dans la pensée de Dieu, et révélée à Daniel, touchant la destinée future de la ville et du peuple de Dieu ici-bas. Mais, me dira tout à coup quelqu'un alarmé peut-être, n'avons-nous donc rien à faire avec la « propitiation pour l'iniquité », et « la justice éternelle » ? Je réponds par cette question : de qui le verset parle-t-il ? Vous trouverez ailleurs d'autres passages qui révèlent *notre* intérêt dans l'œuvre qui efface le péché, et dans la justice laquelle nous devenons en Christ. Mais dans la lecture de la parole de Dieu, nous devons nous attacher fortement à cotte règle d'or – de ne jamais faire violence à l'Écriture pour qu'elle se rapporte à nous ou à d'autres. Quand une personne est convertie, mais n'a pas encore la paix, aussitôt qu'elle voit quelque chose concernant « l'abolition des péchés », elle s'en fait l'application. Sentant son besoin, elle saisit, comme un homme qui se noie, des déclarations qui ne peuvent porter son fardeau, ou du moins qui n'ont pas été faites pour elle. Si elle allait aux paroles qui annoncent la grâce de Dieu envers nous, pauvres pécheurs d'entre les Gentils, au lieu de faire une perte, grand serait son gain ; elle aurait des passages bien plus précis pour satisfaire son besoin de paix et d'assurance ; et si Satan travaillait, elle n'éprouverait ni faiblesse, ni frayeur, ni incertitude. Tandis que si elle s'empare de passages qui s'appliquent aux Juifs, Satan peut l'attaquer sur le fondement de sa confiance, de sorte qu'elle soit obligée de dire : Ceci ne me concerne pas du tout d'une manière littérale et certaine. « Les septante semaines sont déterminées sur ton peuple et sur la sainte ville. » Mais moi je n'en fais pas partie. Il est important d'avoir l'intelligence de l'Écriture, et de bien voir de quoi Dieu parle. Si on s'était mis cela dans l'esprit la plus grande partie de la controverse qu'on a soulevée sur ce passage n'aurait jamais eu lieu. On était désireux et pressé d'introduire là quelque chose qui nous concernât comme Gentils ou chrétiens ; tandis que l'attitude du prophète, les circonstances des personnes, et les termes de la prophétie elle-même, excluent tout autre pensée que celle des Juifs et de leur ville. Il nous faut chercher ailleurs ce qui est relatif aux Gentils. Permettez-moi cependant de faire remarquer que l'abolition des péchés pour cette cité et pour ce peuple repose tout à fait sur le même fondement que l'abolition de nos propres péchés. C'est ainsi que l'apôtre Jean nous déclare que Jésus mourut, « non pas seulement pour cette nation, mais aussi pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés. » (Jean 11:52) Ces paroles nous révèlent deux desseins dans la mort de Christ. La prophétie qui nous occupe ne présente que le premier, savoir : que Jésus est mort pour cette nation – la nation juive ; mais par ce même acte de sa mort, il pourvut non pas seulement au salut que Dieu avait en vue en notre faveur, mais aussi au rassemblement ensemble « des enfants de Dieu qui étaient dispersés. »

De sorte que si nous prenons la Bible telle qu'elle est, sans nous trop préoccuper s'il est question de nous ici ou là, au lieu de rien perdre, nous gagnerons toujours quant à l'étendue et à la profondeur de la bénédiction, et pardessus tout, quant à la manière claire et ferme dont nous la retiendrons après l'avoir saisie ; nous aurons le sentiment que nous ne nous sommes pas emparés de la part d'un autre peuple, et que nous ne réclamons pas des

biens sur des titres susceptibles d'être contestés ; mais que ce que nous possédons est bien ce que Dieu nous a librement et certainement donné. Tandis que ce ne sera jamais le cas, si je m'empare des prophéties relatives à Israël et que je fonde sur elles mon droit à la bénédiction ; elles ne sont ni l'évangile pour les pécheurs, ni la révélation de la vérité touchant l'Église.

Voilà donc la portée propre des derniers versets de notre chapitre. Les détails sur les semaines viennent après le premier énoncé général. « Il y a, dit Gabriel, soixante-dix semaines déterminées sur ton peuple et sur ta sainte ville, pour abolir l'infidélité, consumer le péché, faire propitiation pour l'iniquité ; pour amener la justice des siècles, pour mettre le sceau à la vision, et à la prophétie, et pour oindre le saint des saints. » Puis, au verset 25, nous trouvons le premier détail particulier après que le point de départ a été soigneusement fixé : « Tu sauras donc et tu entendras que depuis la sortie de la parole, portant qu'on s'en retourne et qu'on rebâtisse Jérusalem, jusqu'au Christ le Conducteur, il y aura sept semaines et soixante-dix semaines. » Or, dans le livre d'Esdras, nous avons un ordre émané du roi Artaxerxès, appelé dans les historiens profanes Artaxerxès Longuemain, un des monarques de l'empire des Perses. Les premières patentes furent données à Esdras, le scribe, « la septième année du roi Artaxerxés. » D'autres patentes furent données à Néhémie, la vingtième année du règne du même monarque. Il est important pour nous de décider quel est de ces deux ordres celui auquel Daniel fait allusion. Le premier se trouve rapporté en Esdras 7 ; le second en Néhémie 2. Un examen attentif de l'un et de l'autre nous fera voir quel est celui que la prophétie signale. Quelques-uns, excellents d'ailleurs, l'ont interprété d'une manière qui diffère de ce que je crois être le véritable sens. Mais c'est à l'Écriture seule qu'il appartient de décider les questions qui naissent de l'Écriture ; si on recourt à des éléments étrangers, on ne recueillera que perplexité et incertitude. Remarquez qu'il ne s'agit pas ici simplement d'un décret général concernant les Juifs, comme celui de Cyrus, leur permettant de retourner, mais d'un décret spécial qui rétabli leur état politique. Or, en quoi les deux décrets du règne du roi Artaxerxès diffèrent-ils l'un de l'autre ? Celui qui fut donné à Esdras avait principalement pour objet la reconstruction du temple ; l'autre, que Néhémie obtint, se rapportait à la ville. Et qu'est-ce que nous lisons ici ? « Tu sauras donc et tu entendras que depuis la sortie de la parole, portant *qu'on s'en retourne et qu'on rebâtisse Jérusalem*. » Évidemment c'est de la ville qu'il est question ; et s'il en est ainsi, nous voyons lequel des deux concerne la ville. Il ne saurait y avoir le plus léger doute, c'était le second, et non le premier ; c'était la commission délivrée à Néhémie, la vingtième année d'Artaxerxès, et non celle qu'avait reçue Esdras, treize années auparavant. Que l'on compare avec Néhémie, et l'on en verra la prouve manifeste.

Ce qui a conduit certaines personnes à prendre le premier de ces deux décrets pour celui dont il s'agit dans notre chapitre, c'est l'idée que les soixante-dix semaines devaient se terminer à la venue du Messie. Mais cela n'est dit en aucune manière. Le verset 24 renferme beaucoup plus que la venue du Messie : « Il y a soixante-dix semaines déterminées… pour consumer le péché, faire propitiation pour l'iniquité. » Dans ces paroles, vous avez au moins l'œuvre de Christ, qui, nous le savons, impliquait ses souffrances et sa mort. Mais il y a plus que cela ; voici comme le passage continue : « Pour amener la justice éternelle, mettre le sceau à la vision et à la prophétie, et pour oindre le Saint des saints », expressions par laquelle tout Israélite entendait le sanctuaire de Dieu. Il est évident que tout cela ne s'est pas accompli à la venue ni même à la mort de Messie. Car quoique le fondement de la bénédiction d'Israël fut posé dans son sang, cependant Israël n'était pas encore réellement introduit dans la bénédiction ; et ces soixante-dix semaines supposent qu'il sera pleinement béni à leur expiration. Nous apprenons de là de quelle grande importance il est de faire attention à la prophétie elle-même ; de ne pas regarder simplement aux événements qui se passent, mais de les interpréter par la prophétie. « Depuis la sortie de la parole portant qu'on s'en retourne et qu'on rebâtisse Jérusalem, jusqu'au Messie le Conducteur (sans préciser quel temps), il y aura » – non pas soixante-dix semaines – mais « sept semaines et soixante-deux semaines ; » c'est-à-dire soixante-neuf semaines. Ces paroles m'apprennent tout d'abord que, pour une raison que le commencement de la prophétie n'explique pas, des soixante-dix semaines, soixante-neuf sont séparées de la dernière. La chaîne est rompue : une semaine est mise à part des autres. Il est déclaré que depuis la sortie de l'ordre portant qu'on s'en retourne et qu'on rebâtisse Jérusalem (fait qui devient ici le point de départ, ou le temps depuis lequel nous commençons à supputer les soixante-dix semaines) il y a sept semaines et soixante-deux semaines : périodes quelque peu distinctes, mais faisant en tout soixante-neuf semaines, jusqu'au Christ le Conducteur. Évidemment c'est un fait bien remarquable que nous avons là. Mais, pourquoi, pouvons-nous demander, les sept semaines sont-elles séparées des soixante-deux semaines ? Les paroles suivantes nous le font voir : « Et les places et la brèche seront rebâties, et cela dans un temps d'angoisse. Les sept semaines devaient, je pense, être employées à la reconstruction de la ville de Jérusalem. Dans l'intervalle de sept semaines, ou quarante-neuf ans, (car je suppose que personne ne mettra en doute que ce sont des semaines d'années), depuis le point de départ, la construction commencée serait finie. Les places devaient être rebâties, ainsi que les brèches de la muraille, et cela dans un temps d'angoisse. Or, ces temps de difficulté et de détresse nous sont racontés dans le livre de Néhémie, où nous trouvons la date la plus récente de l'histoire de l'Ancien Testament. Prenant ensuite l'autre période, il nous est dit qu'a l'expiration non pas seulement des sept semaines, mais des soixante-deux semaines : « le Christ sera retranché. »

Avant de poursuivre, je désire relever quelques petites inexactitudes de traduction. « Après les soixante-deux semaines », c'est-à-dire après la seconde période, ajoutée aux sept semaines de la première employées à bâtir la ville de Jérusalem – « le Christ sera retranché, mais non pas pour soi. » La vraie signification du terme original rendu par cette dernière expression est, personne ne peut en douter, « et n'aura rien. » La note marginale de la *v.Angl.*, plus exacte que le texte, le rend de cette manière. L'idée est que le Messie, au lieu d'être reçu par son peuple et d'introduire la bénédiction promise à la fin des soixante-dix semaines, serait retranché à la fin des

soixante-neuf semaines, et n'aurait rien. Ces paroles donnent à entendre l'entier rejet du Messie par son peuple. Et en voici la conséquence. La clé nous est maintenant donnée, et nous avons l'explication, de la difficulté signalée au commencement, quant à savoir pourquoi les soixante-neuf semaines étaient séparées de la soixante-dixième. La mort de Christ rompit la chaîne, et brisa les relations du peuple d'Israël avec Dieu. En conséquence, Israël, ayant rejeté son Messie, la dernière semaine est mise de côté pour un temps. Cette semaine-là finit par la pleine bénédiction. Mais Israël se trouve rejeté à cause de son péché contre son Messie. Et voilà pourquoi nous lisons dans ce qui vient après : « Puis le peuple du Conducteur qui viendra détruira la ville et le sanctuaire ; et la fin en sera avec débordement et les désolations sont déterminées jusqu'à la fin de la guerre. » Il avait dit auparavant qu'il y avait soixante-dix semaines déterminées pour consumer le péché et amener la justice éternelle ; etc. ; c'est-à-dire qu'à la fin de cette période désignée, la pleine bénédiction serait introduite. Tandis que nous apprenons maintenant que bien loin que les Juifs arrivent à la bénédiction, ils ont rejeté leur Messie. Il n'a rien ; et la conséquence en est que la ville et le sanctuaire ne sont pas bénis, mais qu'au contraire, « le peuple du Conducteur qui viendra détruira la ville et le sanctuaire, etc » Il n'y aura sur le peuple juif que guerres et désolation. Le cours des soixante-dix semaines est interrompu à la mort de Christ, et les événements qui sont ensuite rapportés n'appartiennent en rien à leur accomplissement. On ne saurait nier qu'il s'est écoulé une longue période entre la mort de Christ et la prise de Jérusalem. Il y a jusqu'à Christ soixante-neuf semaines, et ensuite se présentent des événements que la prophétie révèle d'une façon bien claire, mais elle révèle avec non moins de clarté qu'ils sont postérieurs aux soixante-neuf semaines, et antérieurs à la soixante-dixième. Nous avons là un autre peuple, appartenant à un conducteur tout à fait différent du Messie déjà rejeté, et ce peuple vient et détruit la ville et le sanctuaire. Ce furent les Romains qui vinrent, malgré le terrible expédient de Caïphe, ou plutôt à cause même de lui. Ils vinrent, et détruisirent la ville et le sanctuaire. Mais par là cette prophétie reçut son accomplissement. Le Messie était retranché, et les Romains, que les Juifs avaient si ardemment désiré se rendre propices, les balayèrent de la face de la terre, et jusqu'au temps actuel il n'y a eu que misère dans leur pays.

À partie de là, Jérusalem devait être foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que les temps des Gentils fussent accomplis. C'est une période qui dure encore. Depuis lors, Jérusalem n'a fait que changer de maître. Nous avons été témoins, en nos jours, d'une guerre entreprise au sujet de cette même ville et de ce même sanctuaire, et nul ne saurait dire s'il n'y en aura pas bientôt une autre, car le but de cette guerre n'a nullement été rempli et la question n'est pas encore vidée. Les mêmes éléments de lutte et de combustion subsistent encore c'est une affaire toujours pendante. Tel que fut Jonas dans le navire, tel Israël sera bientôt pour les Gentils. Il n'y aura point de repos pour eux – rien que des tempêtes – s'ils se mêlent des affaires de ce peuple avec lequel le Seigneur a un procès. Les Juifs sont dans un état misérable ; ils souffrent les conséquences de leur propre péché. Mais ces Gentils qui se mêleront de cette ville et de ce sanctuaire que Dieu destine encore à être purifiés, y trouveront leur ruine. Si nous ne sommes pas encore arrivés à cette période de bénédiction, il faut reconnaître que la soixante-dixième est encore à venir ; car dès qu'elle est accomplie, c'est la pleine bénédiction pour Israël et Jérusalem. Or, il est bien manifeste qu'une bénédiction semblable n'est pas réalisée ; et en conséquence, nous pouvons être parfaitement certains que la dernière des soixante-dix semaines, reste à recevoir son accomplissement. Au reste, la prophétie elle-même doit nous préparer à cela. Une chaîne régulière lie les semaines l'une à l'autre jusqu'à la fin de la soixante-neuvième ; mais alors survient une grande lacune. La mort de Christ rompit le lien de relation entre Dieu et son peuple, et désormais il n'y eut plus entre eux de lien vivant. Les Juifs rejetèrent leur Messie, et par là perdirent pour un temps leur position nationale. Un déluge de maux éclata sur eux. « Le roi envoya ses troupes, et fit périr ces meurtriers, et brûla leur ville. » La dernière partie du verset qui nous occupe (v.26) nous fait voir que la désolation qui a fondu sur leur ville et sur leur race continue d'être leur lot, et cela postérieurement à la croix du Messie. Et comme personne ne peut prétendre que rien de semblable soit arrivé durant les sept années qui suivirent la crucifixion, il faut nécessairement admettre, entre la soixante-neuvième et la soixante-dixième semaines, un intervalle plus ou moins considérable.

Remarquez l'exactitude de l'Écriture. Il n'est point dit que le conducteur qui viendra détruira la ville et le sanctuaire, mais que son peuple, le ferait. Le Messie, le Conducteur, est déjà venu et a été retranché. Maintenant l'Écriture nous parle là d'un autre conducteur à venir, un conducteur romain ; car tout le monde sait que ce sont les Romains qui vinrent et s'emparèrent à la fois du pays et de la nation des Juifs. L'Écriture dit simplement : « Le peuple du conducteur qui viendra » ce qui explique que le peuple viendrait avant un certain conducteur qui était encore dans l'avenir. Je regarde cela comme fort important. Sans doute qu'il y avait un prince qui conduisait les Romains à la conquête de Jérusalem ; mais Titus n'est point le personnage auquel il est fait allusion ici. Tandis que rien n'est plus simple, si le peuple devait venir d'abord et si le conducteur en question devait suivre à quelque époque future. « La fin en sera avec débordement, et les désolations, sont déterminées jusqu'à la fin de la guerre. » Il devait y avoir une longue période d'inimitié et de désolation. C'est là précisément que les Juifs en sont aujourd'hui. Ils ont été chassés de cette ville et de ce sanctuaire, et depuis Ils ne les ont jamais possédés. Il est vrai qu'ils se sont fait une position remarquable dans la plupart des contrées de la terre ; leur influence croît dans toutes les cours et dans tous les cabinets du monde ; mais ils n'ont jamais obtenu le plus petit pouvoir dans leur propre pays et dans leur propre ville – ils y sont les plus proscrits de tous ; ce sont là les désolations qui continuent.

Au verset 27 arrive la scène finale : « Et il confirmera une alliance à plusieurs pour une semaine. » Les versions ordinaires disent à tort « l'alliance. » L'article *la* n'est point dans l'original, et ce petit mot en fait égarer plusieurs. C'est *une* alliance qu'il faut lire, ou plutôt, c'est simplement l'idée générale d'alliance que le texte original suggère. C'est le sens de « traiter alliance, faire alliance. » Si on lit « l'alliance », le lecteur est aussitôt porté à en conclure

que par l'expression, « le conducteur », il faut entendre le Messie, et qu'il allait confirmer son alliance. Mais voici comment le passage est conçu : « Il confirmera alliance (ou une alliance) avec les plusieurs pour une semaine. » Sans doute que le Messie a apporté le sang de la nouvelle alliance ; mais est-ce là ce que le passage signifie ? Il suppose que les désolations continuent durant toute cette période, après quoi vient la fin du siècle qui comprend la soixante-dixième semaine, ou qui arrive pendant son cours. La mort de Christ a eu lieu depuis longtemps déjà ; la destruction de Jérusalem aussi, trente ou quarante ans après. Ensuite a suivi une longue période de désolations et de guerres en rapport avec Jérusalem. Il est fait mention de deux personnes différentes. Au verset 25, il s'agit du Messie le Conducteur ; mais il est venu et a été retranché. Au verset 26, nous lisons : « Le peuple du conducteur qui viendra. » Et c'est à ce futur chef romain que le verset 27 fait allusion. C'est lui qui confirmera alliance avec plusieurs ou plutôt avec « les plusieurs », c'est-à-dire la masse ou la majorité. Le résidu ne participera en rien à cette alliance. Observez que la soixante-dixième semaine paraît Ici pour la première fois. « Et il confirmera alliance avec la masse pour une semaine. » Or, en supposant que c'est Christ que ces paroles désignent, je demande quel sens elles ont ici ? Une semaine ne peut signifier qu'une période de sept ans. La nouvelle alliance a-t-elle jamais été faite pour sept ans ? Une telle pensée n'a pas de sens. N'est-il pas évident que l'idée d'entendre par là l'alliance apportée par Christ est empreinte d'absurdité ? car l'alliance que le sang de Christ a cimentée est une alliance éternelle, tandis que celle dont il est question ici n'est conclue que pour sept ans. À quelle époque et de quelle manière Christ a-t-il fait une alliance pour sept ans ? « Et il confirmera alliance avec les plusieurs pour une semaine, et à la moitié de la semaine, il fera cesser le sacrifice et l'oblation. » Je sais que plusieurs appliquent cela à la mort de Christ. Mais nous avons eu la mort de Christ depuis longtemps – avant que la soixante-dixième semaine commençât ; ensuite toutes les désolations d'Israël arrivant après cette mort, et enfin, subséquemment à tout, la venue d'un autre Chef qui confirme une alliance pour une semaine. C'est lui, et non pas Christ, qui fait alliance avec les Juifs pour sept années. Mais au milieu de cette période, il met fin à leur culte. Ils ont rétabli alors, le sacrifice et l'oblation et ce personnage les fait cesser.

Mais ne trouvons-nous pas ailleurs d'autre lumière sur le sujet dont il est question ici ? Ce passage est-il seul à nous parler d'une alliance semblable, et de l'abolition soudaine, par un prince étranger, des rites et des cérémonies juives ? Pour ce qui concerne l'alliance,voici ce que nous lisons en Ésaïe 28:15 : « Car vous avez dit : Nous avons fait accord avec la mort, et nous avons intelligence avec le sépulcre ; quand le fléau débordé traversera, il ne viendra point sur nous. » Et au verset 18 : « Et votre accord avec la mort sera aboli, et votre intelligence avec le sépulcre ne tiendra point ; quand le fléau déborde traversera, vous en serez foulés. » Je ne doute pas que c'est là l'alliance que signale Daniel. Une autre chose vient confirmer ce sens ; la voici : ce prince romain ayant fait avec le peuple juif une alliance impie, et ensuite ayant interrompu les sacrifices et introduit l'idolâtrie – ou ayant réalisé ce que l'Écriture appelle « l'abomination de la désolation » – il mettra fin aux rites juifs, et établira une idole, et se fera adorer là lui-même. Lorsque l'idolâtrie est ouvertement en rapport avec le sanctuaire, Dieu envoie sur son peuple un fléau terrible. Les Juifs avaient espéré d'y échapper en faisant une alliance avec ce prince ; ils pensaient follement, comme le dit Ésaïe, être par ce moyen délivrés du fléau débordant. Ce dernier est le personnage qui devient le grand chef des puissances orientales du monde liguées contre les puissances occidentales. La masse des Juifs fera alliance avec le grand prince de l'Occident qui sera, a cette époque, leur ami de nom. Mais à l'expiration à la moitié du terme fixé, ce même personnage introduira l'idolâtrie et la leur imposera de force. C'est alors que viendra la dernière catastrophe d'Israël.

L'interruption des cérémonies juives ne repose pas sur ce passage seulement. En Daniel 7, la petite corne est l'empereur de l'Occident, ou « le conducteur qui viendra. » Il est dit de ce personnage qu'« il proférera des paroles contre le Souverain, et détruira les saints du Souverain, et pensera de pouvoir changer les temps et la loi ; et ils seront livrés en sa main jusqu'à un temps, et des temps, et une moitié de temps. » Remarquez l'analogie entre cette déclaration et celle que nous avons ici. Que faut-il entendre par « un temps, et des temps ; et une moitié de temps ? » Trois ans et demi, pour sûr. Et que faut-il entendre par la moitié d'une semaine ? Précisément la même période. Au milieu de la durée pour laquelle l'alliance avait été faite avec Israël, ce prince arrêtera leur culte, et prendra en ses mains toutes les cérémonies juives. Il ne leur permettra pas non plus d'observer leurs fêtes. « Ils seront livrés en sa main », c'est-à-dire, les temps et les lois des Juifs. Dieu ne reconnaîtra pas le culte juif d'alors, et en conséquence il ne les préservera pas en cette occasion. Il laissera poursuivre son chemin à cet homme qui, après avoir fait, comme ami, une alliance avec Israël, l'enfreindra et substituera l'idolâtrie au culte de ce peuple. Alors viendra le fléau débordant. « Au milieu de la semaine, il fera cesser le sacrifice et l'oblation. »

Mais je dois recourir à une manière plus exacte de rendre les paroles qui suivent. Les traducteurs se sont montrés fort incertains de leur véritable signification ; mais en voici la traduction littérale : « Puis, à cause de (ou en raison de) l'aile des abominations, un désolateur. » C'est-à-dire à cause qu'il aura pris les idoles sous sa protection, il y aura un désolateur, savoir le fléau débordant, ou l'Assyrien. « Le conducteur qui viendra ne désole point Jérusalem. En ce temps-là, il a fait alliance avec les Juifs, et quoiqu'il rompe son alliance, cependant, par cela même qu'il est leur chef et leur protecteur, et que son favori, le faux prophète aura son siège parmi eux comme le grand archiprêtre de ce jour, il établit, avec l'aide de ce faux prophète, le culte de sa statue dans le temple de Dieu. En conséquence de cela, le roi du Nord fondra comme un désolateur.

Les Juifs justes et fidèles auront donc deux ennemis en ce temps-là. Le désolateur, ou l'Assyrien, sera l'ennemi du dehors. L'ennemi du dedans sera l'Antichrist, ou leur roi, qui fera selon sa volonté, qui les corrompra en rapport avec le conducteur romain. De sorte que voici le véritable sens de ce passage : « À cause de la protection des abominations, (il y aura) un désolateur, même jusqu'à ce que la consomption déterminée ait fondu sur le dé-

solé. » – « Le désolé », signifie Jérusalem. Toute la consomption, ou ce que Dieu a décrété contre les Juifs, doit avoir son cours. Ce seront les derniers représentants de la portion d'Israël qui a rejeté Christ. Dieu fera venir sur eux tous les jugements. Ils seront emportés, et alors il ne restera que la semence sainte, le résidu fidèle, dont Dieu fera le grand noyau de la bénédiction pour tout le monde sous le règne du Seigneur Jésus.

Chapitres 10, 11:1-35

Les chapitres 10, 11, 12, ne forment évidemment qu'un seul sujet continu, et nous font voir dans quelles circonstances Daniel reçut cette dernière prophétie, qui est, sous quelques rapports, la plus remarquable de toutes celles qui lui furent accordées. Dans toute l'étendue du livre divin, il n'y a pas d'exposé des faits de l'histoire aussi détaillé, aussi circonstancié que celui que nous avons là, sans compter qu'il embrasse depuis la monarchie des Perses sous laquelle Daniel contempla la vision jusqu'au temps où toutes les puissances de ce monde seront obligées de s'incliner devant le nom du Seigneur. Non que la prophétie ne présente pas une seule lacune depuis l'époque de l'empire des Perses jusqu'au règne de Christ, ce serait même contraire à l'analogie de tout le reste de la parole de Dieu ; mais nous y trouvons, avant tout, un exposé des faits, concis et clair en même temps, jusqu'à ce que nous arrivions à un personnage remarquable qui était le type de celui qui sera, a la fin du siècle présent, le grand chef des adversaires du peuple de Dieu. Après nous avoir conduit jusqu'à ce personnage, la prophétie s'interrompt, franchit l'intervalle et nous donne « le temps de la fin », de sorte que nous pouvons comprendre la raison de cette lacune. Pour le moment je dois m'arrêter au point où l'interruption a lieu, avec l'espérance de considérer, Dieu voulant, la crise de la fin, à laquelle se rapportent les types, et qui commence au verset 36 du chapitre 11. Nous verrons qu'elle ne se borne pas à un mal d'une espèce particulière, et que la fin du chapitre traite des combats que se livreront les chefs de cette époque, dans la Terre sainte et ses environs. Puis le chapitre 12 nous montrera les voies de Dieu avec son peuple jusqu'à ce que le peuple et Daniel lui-même soient établis dans leur lot à la fin des jours *(v.Angl.)* : Ceci, c'est-à-dire la bénédiction du peuple de Dieu, ou du moins du résidu fidèle, formant le grand objet de la fin.

« La troisième année de Cyrus, roi de Perse, une parole fut révélée là Daniel, qui était nommé Belteshatsar », etc. Daniel, voyons-nous par là, n'avait pas profité du décret que Cyrus avait rendu deux années auparavant pour donner aux Israélites la liberté de retourner dans leur pays, conformément à la prophétie : il se trouvait encore sur le théâtre de la captivité des Juifs. Mais il y a plus que cela, et l'Esprit de Dieu attire notre attention sur l'état d'âme du prophète. Ce n'est pas dans la joie qu'il passait ses jours sur la terre étrangère, mais bien dans le deuil et dans le jeûne, et cela au milieu de circonstances où il avait naturellement toute chose à sa disposition. Il ne mangea point de pain agréable au goût, « et, comme il le dit lui-même, il n'entra point de viande ni de vin dans ma bouche, et je ne m'oignis point du tout, jusqu'à ce que trois semaines entières fussent accomplies. » Sûrement ce n'est pas pour rien que l'Esprit de Dieu nous a montré Daniel non seulement avant le décret de Cyrus, mais aussi après, dans une telle attitude devant le Seigneur. Nous pouvons tous comprendre qu'à l'approche du moment où le petit résidu allait quitter Babylone et retourner au pays de ses pères, on dût trouver le saint et pieux prophète pénétré d'une profonde affliction devant Dieu, et passant en revue le péché à l'occasion duquel un châtiment si terrible était tombé sur le peuple de la part de Dieu ; quoique en cela il fit précisément le contraire de ce que la chair aurait fait dans de telles circonstances : car lorsqu'il est accordé une grande bénédiction extérieure, c'est plutôt l'occasion pour l'homme de donner essor à ses sentiments de satisfaction. Mais nous voyons le contraire en Daniel. Il prit l'attitude de la confession, et confessa non pas seulement les péchés d'Israël, mais ses propres péchés : il les avait tous devant lui. Il n'y avait qu'un homme marchant dans la sainteté qui pût avoir un sentiment aussi profond du péché. Mais la même énergie du Saint Esprit, qui produit une réelle humiliation, rend aussi capable d'entrer en amour dans la triste et abjecte condition du peuple de Dieu. Des pensées de cette nature semblent avoir rempli l'âme de Daniel quand il découvrit, par la prophétie de Jérémie, que la délivrance d'Israël était fort proche. Il n'y eut chez lui ni transports de joie au sujet d'un ennemi tombé, ni cris de triomphe à cause que le peuple allait être rendu libre, quoique Cyrus lui-même regardât comme un grand bonheur d'avoir été choisi de Dieu pour être l'instrument de ces deux dispensations. Un homme de Dieu pouvait fort bien arrêter sa pensée sur les effets que le péché avait produits, quand le Seigneur ne pouvait pas même parler d'Israël comme son peuple, quoique la foi dont Daniel était animé ne fît que le faire insister d'autant plus fortement auprès de Dieu sur le fait qu'Israël était son peuple.

Ici le décret avait été rendu conformément à son attente. Le monarque persan avait ouvert la porte aux prisonniers de l'espérance pour qu'ils pussent quitter Babylone ; et ceux auxquels il avait plu de le faire, étaient retournés dans leur pays. Daniel n'était point parmi ceux-là ; au lieu de n'anticiper désormais que de brillantes perspectives de gloire immédiate, il se présente à nous, et plus que jamais, dans l'attitude de l'humiliation devant Dieu. La révélation du motif de ce jeûne prolongé, nous fait pénétrer dans les rapports du monde visible avec le monde invisible. Et ce n'est pas seulement de dessus l'avenir que le voile est levé, car c'est là ce que fait toute prophétie ; mais l'énoncé de la vision que nous avons ici nous montre dans une lumière de grand intérêt, ce qui est de fait actuellement autour de nous, mais nous est invisible. Il fut permis à Daniel de le voir et de l'entendre afin que nous pussions savoir, et en avoir la conscience pour nous-mêmes, qu'outre les choses qui se voient, il y a des choses invisibles, beaucoup plus importantes que ce qui se voit.

S'il y a des luttes sur la terre, elles proviennent de luttes plus hautes, celles que les anges soutiennent contre ces êtres méchants, les instruments de Satan, qui cherchent sans cesse à traverser les conseils de Dieu par rap-

port à la terre. Cela apparaît ici d'une manière remarquable. Nous savons que les anges ont à faire avec les enfants de Dieu, mais peut-être n'avons-nous pas discerné aussi clairement qu'ils ont à faire aussi avec les événements extérieurs de ce monde. Dans cette portion du livre de Daniel, la lumière de Dieu brille sur ce sujet, de sorte que nous sommes rendus capables de comprendre qu'il n'y a pas un mouvement du monde qui ne se rattache aux voies providentielles de Dieu. Et les anges sont les instruments par lesquels sa volonté s'exécute : il est dit d'eux expressément qu'ils font son bon plaisir. D'un autre côté, il y a ceux qui se mettent constamment en travers de Dieu. Les mauvais anges ne manquent pas. Si le cœur n'est pas éveillé là-dessus, on perd certainement quelque chose parce que cela fait sentir plus vivement la nécessité d'avoir Dieu pour force. S'il n'était question que des hommes, nous pourrions comprendre que, dans la conscience de sa force ou de sa sagesse, ou d'autres ressources qu'elle pourrait avoir, une personne n'en craignit pas une autre. Mais s'il est vrai que nous avons à combattre avec des puissances qui nous sont immensément supérieures pour tout ce qui tient à l'intelligence extérieure et à la force (car les anges excellent en force, comme il nous est dit), il est clair que si nous devons être vainqueurs, nous sommes rejetés sur l'appui d'un autre qui est plus puissant que tout ce qui peut être contre nous. La foi, par laquelle nous comptons ainsi sur Dieu, nous délivré de toute inquiétude à l'égard de tout ce qui a lieu dans le monde. Car quoiqu'il y ait des esprits malins, et que les hommes ne soient que comme les pièces qu'ils font mouvoir sur l'échiquier de cette vie, de fait néanmoins, il y a derrière la scène, inconnue aux acteurs, une main intelligente et souveraine qui dirige tous les mouvements. Cela donne un caractère beaucoup plus solennel à nos pensées sur tout ce qui arrive ici-bas.

Outre ces anges, un autre personnage apparaît sur la scène : « Un homme vêtu de lin, et duquel les reins étaient ceints d'une ceinture de fin or d'Uphaz. » Celui dont nous trouvons au verset 6, une description si magnifique, et que vit seul Daniel, ne semble pas n'avoir été simplement qu'un ange. Il a pu apparaître dans quelques traits de la gloire angélique, mais je pense que c'est Celui qui apparaît souvent dans l'histoire tant du Nouveau que de l'Ancien Testament – le Seigneur de gloire lui-même. Ici il apparaît comme un homme, comme quelqu'un qui éprouvait la sympathie la plus profonde pour son serviteur sur la terre. Tous les autres s'étaient enfuis pour se cacher ; Daniel était resté : cependant, il n'était point demeuré de force en lui ; – son extérieur fut changé jusqu'à être tout défait. Il faut que même un homme aimé de Dieu, un saint fidèle, fasse l'expérience que toute sa sagesse passée était inutile ; car il était maintenant fort vieux, et il avait été singulièrement fidèle au Seigneur. À ce moment même c'était lui qui réalisait le mieux la vraie condition d'Israël, car il voyait bien qu'il devait s'écouler un long espace de temps avant que le Messie dût venir, et l'ange qui avait été l'instrument de la révélation avait annoncé que le Messie serait retranché et n'aurait rien. Il n'y avait donc rien d'étonnant qu'il fût dans le deuil. D'autres pouvaient se livrer à leurs brillantes espérances sur la venue prochaine du Messie, et sur l'exaltation par son moyen de leur nation dans le monde. Quant à Daniel, il menait deuil et jeûnait ; et voilà que cette vision lui est accordée, et que ce personnage béni vient se révéler à lui.

Néanmoins, malgré tout l'amour dont il était l'objet, malgré toute sa connaissance des voies de Dieu et la faveur qui lui avait été montrée dans les visions précédentes, Daniel est rendu tout à fait conscient, de son entière faiblesse. Toute sa force tomba en poussière en présence du Seigneur de gloire. Ce fait n'a pas pour nous une importance morale petite. Quelle que soit la valeur de ce que peut avoir appris un saint, le passé seul ne nous rend pas capables de comprendre la nouvelle leçon de Dieu. Pour cela Dieu lui-même est nécessaire – et non pas simplement ce que nous avons appris déjà. C'est là, à mon avis, une vérité importante et très pratique. Nous connaissons tous la tendance des hommes à faire provision pour l'avenir, et je ne nie pas la valeur de la connaissance spirituelle, soit pour aider les autres, soit pour nous rendre capables nous-mêmes d'apprécier les circonstances d'une manière juste et sainte. Mais si le Seigneur révèle quelque chose de nouveau, alors en dépit de tout ce qu'il avait connu auparavant, Daniel est absolument sans force. C'est dans cette dernière vision qu'il est le plus abattu, et qu'il réalise plus que jamais le sentiment du néant de tout ce qu'il y a en lui. Il est rejeté complètement sur Dieu pour pouvoir se tenir debout et entrer dans ce que le Seigneur allait lui faire connaître. On voit la même chose en saint Jean, qui avait reposé dans le sein du Sauveur lorsqu'il était sur la terre, et qui, de tous les disciples, était le plus entré dans ses pensées. Que le Seigneur néanmoins se présente, devant lui, dans sa gloire, pour lui révéler sa pensée touchant l'avenir, et que devient même l'apôtre Jean ? Le Seigneur doit mettre sa main sur lui, lui ordonnant de ne pas craindre. Il doit l'encourager par ce qu'il était Lui-même – le vivant qui avait été mort, mais qui était de nouveau vivant, et avait les clés de la mort et du hadès. C'était donc là ce que Jean devait écouter avec la plus parfaite confiance, parce que c'était ce que Christ était. Il n'y avait pas de puissance qui ne dût tomber devant lui.

Ici Daniel entre dans cela selon sa mesure. Il faut toujours que la mort de la chair soit réalisée avant que nous puissions jouir de la vie de Dieu. Ceci a de l'importance, au point de vue de la pratique. Dans la grâce qui apporte le salut, je ne commence pas par apprendre la mort en premier lieu, la vie venant après comme suite de cette première œuvre. La vie en Christ vient à moi dans mon caractère de pécheur, et cette vie manifeste la mort dans laquelle je suis ; s'il me fallait réaliser ma mort pour que cette vie vînt à moi, cela reviendrait évidemment à dire que l'homme se trouve dans sa véritable position, comme préparation pour qu'il soit béni de Dieu. Ce n'est point là la grâce. « Ce qui était dès le commencement… ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché de la Parole de la vie. » En d'autres termes, c'est la personne de Christ lui-même qui vient et donne la bénédiction. Après quoi l'âme apprend que « Dieu est lumière et qu'il n'y a en lui nulles ténèbres. » Elle apprend que si nous disons que nous avons la lumière – communion avec Celui qui est lumière – et que cependant nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et ne pratiquons pas la vérité. Toute la connaissance pratique de ce que Dieu est et de ce que nous sommes, suit la manifestation qui nous été faite de la vie dans la personne de Christ. S'il

s'agit de l'ordre selon lequel la bénédiction a lieu quant à un pécheur, c'est la grâce souveraine qui communique la vie dans la personne d'un autre ; mais s'il s'agit de l'ordre selon lequel le progrès s'accomplit chez le croyant, il n'en est point de même. Le croyant avant déjà obtenu la vie, doit mortifier tout ce qui lui appartient simplement selon la nature, afin que cette vie soit manifestée et se fortifie. Ceci est de toute importance pour le saint, comme le reste pour le pécheur. L'homme, dans son état naturel, ne croit pas qu'il est mort, et il travaille à acquérir la vie. Mais il est dépourvu de vie ; il n'en a point. C'est Un autre qui, seul, la lui apporte et la lui donne dans une grâce parfaite, ne voyant que du mal en lui, mais venant avec du bien seulement et le lui apportant dans l'amour. Celui-là, c'est Christ. Mais dans le cas du croyant, comme il a déjà trouvé la vie en Christ, il faut qu'il y ait jugement du mal, afin que cette vie nouvelle et divine se développe et s'accroisse. De sorte que, tandis que pour l'un, pour le pécheur, ce qui nous est présenté, c'est la vie faisant ressortir la mort, et rencontrant l'homme dans la mort dont elle le délivre ; pour le croyant, c'est la mortification pratique de tout ce qui existe naturellement en lui. Il faut que la sentence de mort soit réalisée sur tout cela, pour que la vie ne rencontre pas d'obstacle dans sa croissance et sa manifestation.

Daniel fit l'expérience que tel était effectivement le moyen pratique d'entrer dans les merveilles que l'Esprit de Dieu allait placer devant lui, et d'en devenir le témoin convenable. De là vient, que, quelle que pût être la faveur dont il jouissait – et il était « un homme aimé de Dieu », il faut néanmoins que la mort soit réalisée par son âme. « Et quand il m'eut dit cette parole-là, je me tins debout en tremblant. Et il me dit : Ne crains point, Daniel ; car dès le premier jour que tu as appliqué ton cœur à entendre et à t'affliger en la présence de ton Dieu, tes paroles ont été exaucées, et je suis venu à cause de tes paroles. » Il lui est alors donné à entendre comment il se faisait qu'il y avait eu un tel délai : « Mais le chef du royaume de Perse a résisté contre moi vingt-et-un jours ; mais voici, Micaël, l'un des principaux chefs, est venu pour m'aider, et je suis demeuré là chez les rois de Perse. » Ici, je crois, c'est une autre personne qui parle : ce n'est pas le premier et glorieux personnage que Daniel avait vu, mais quelqu'un, de fait un ange, que celui-là employait comme serviteur. Le chapitre dernier prouvera clairement qu'il y a plus que la personne envoyée ; et il est évident, d'après son langage, que celui qui parle est quelqu'un de dépendant. Daniel est encouragé en apprenant que, dès le premier jour qu'il avait appliqué son cœur à entendre et à s'affliger en la présence de Dieu, ses paroles avaient été exaucées. Il ne reçut pas la réponse le premier jour, ni le second ; ce ne fut qu'après vingt-et-un jours qu'elle arriva ; et cependant elle avait été envoyée de Dieu dès le premier jour. Naturellement Il aurait pu la donner sur-le-champ. Mais qu'en serait-il résulté ? D'abord, on n'aurait pas compris aussi clairement la lutte terrible qui est constamment engagée entre les instruments de Dieu et les émissaires de Satan ; et ensuite aussi, la foi et la patience n'auraient pas eu leur œuvre parfaite.

Je n'oublie point que le Saint Esprit a été envoyé ici-bas, pour demeurer désormais dans le cœur des croyants d'une manière qui n'était pas connue alors. Car quoique l'Esprit de Dieu fût toujours à l'œuvre dans les saints prophètes et dans les saints hommes, cependant le fait de son habitation permanente ne pouvait point avoir lieu jusqu'à ce que Jésus fût glorifié, et qu'eût été accomplie l'œuvre de la rédemption, en vertu de laquelle le Saint Esprit a été envoyé du ciel pour établir sa demeure dans le cœur de ceux qui croient, sceau de la bénédiction qui leur appartient en Christ. En sorte que, outre ces soins extérieurs de la providence de Dieu si magnifiquement présentés ici, nous, chrétiens, nous possédons cette bénie personne divine, qui fait de nos corps, par sa demeure en nous, le temple de Dieu. Mais les luttes extérieures n'en continuent pas moins. Ce qui empêcha Daniel d'avoir la réponse manifeste à ses prières, peut nous empêcher aussi d'avoir la réponse des circonstances. Nous devons toujours compter immédiatement sur la réponse de la foi ; mais pour ce qui en est de la réponse des circonstances, gouvernées de Dieu, de manière à donner une réponse manifeste, il se peut que nous avons à l'attendre. C'est ce qui arriva à Daniel, et la raison nous en est donnée. Le verset 13 nous apprend que, quoique Dieu ait envoyé la réponse dès le premier jour, le chef du royaume de Perse avait résisté vingt-et-un jours, juste le temps que Daniel avait passé dans le deuil et le jeûne devant Dieu. « Mais voici, Micaël, l'un des principaux chefs, est venu pour m'aider, et je suis demeuré là chez les rois de Perse. » C'est évidemment un ange qui parle. Ce serait manquer à ce qui est dû au Seigneur que de supposer que c'était lui qui avait besoin de l'aide d'un de ses propres anges. Mais il était fait ici mention de Micaël, parce qu'il était bien connu pour être l'archange qui veillait particulièrement à la garde de la nation d'Israël. De sorte que quelque jeu que les gens se fassent de l'intervention et de la garde des anges, l'Écriture n'en est pas moins parfaitement claire sur cette vérité. Sans doute le Romanisme, comme nous le savons, en a fait des objets de culte ; mais la vérité elle-même est particulièrement intéressante. La parole de Dieu démontre que Dieu emploie les anges dans des services particuliers. Au reste, ce n'était pas là une vérité nouvelle. Jude mentionne comme une circonstance bien connue la dispute de Michel l'archange avec le diable, touchant le corps de Moïse. La même vérité apparaît encore en celle-ci : je veux dire la vigilance soigneuse que Micaël exerçait envers le peuple juif. Il savait combien il était enclin à l'idolâtrie, et qu'il voudrait se faire une idole, après sa mort, de l'homme contre lequel il s'était rebellé durant sa vie. C'est pourquoi, Micaël, en tant que l'instrument, de la part de Dieu, de la bénédiction d'Israël, dispute avec Satan, de manière que le corps de Moïse ne fut point trouvé – la parole de Dieu déclarant que l'Éternel l'avait enseveli quoique Micaël fût l'instrument employé par l'Éternel.

Le passage que nous étudions, nous fait voir ce rayon de lumière si intéressant jeté sur les circonstances terrestres. Les puissances de ce monde peuvent gouverner, mais les anges n'ont pas abandonné leurs fonctions. Le diable et ses anges d'un côté, et Michel et les saints anges avec lui, de l'autre, viennent de nouveau sur la scène dans le dernier livre de la Bible. Le fait que Christ est venu et que le Saint Esprit a été donné, ne fait point disparaître celui-là. Au contraire, nous savons qu'il y aura à la fin la lutte la plus terrible entre les saints anges et les anges méchants, lorsque les cieux seront purifiés pour toujours de ces puissances malignes qui les ont souillés si

longtemps. Tout cela est d'un haut intérêt, comme faisant voir la parfaite patience de Dieu. Nous savons en effet qu'il pourrait écraser d'un mot le diable et toute son armée ; mais il ne le fait pas. Il permet à Satan de s'aventurer dans les cieux inférieurs, et même de les posséder ; et c'est pour cela qu'il est appelé « le prince de la puissance de l'air », comme il est appelé ailleurs « le prince » et « le Dieu de ce siècle. » Mais je crois que c'est là seulement qu'il est prince. Il n'est jamais dit dans l'Écriture que Satan soit prince dans l'enfer. C'est, il est vrai, le thème favori des grands poètes, et aussi des petits ; mais l'Écriture ne parle jamais d'une telle chose. Ce qu'elle nous enseigne, c'est que maintenant sa puissance s'exerce réellement dans les cieux ou sur la terre ; mais que, quand il sera brisé, tant dans son usurpation céleste d'abord, que dans sa puissance terrestre ensuite, il sera jeté dans l'enfer, et qu'au lieu d'être roi dans l'enfer, il sera le plus misérable objet de la vengeance de Dieu. Ce qu'il y a de solennel, c'est qu'il règne ici à présent, et que les hommes ne le sentent pas. Son règne le plus triste, le plus fatal, est celui qu'il a acquis et qu'il exerce maintenant, et non celui qu'il possédait auparavant. La mort de Christ, tout en étant le principe sur lequel il perdra plus tard toute sa puissance, a été le moyen, néanmoins, par lequel il est devenu le grand pouvoir usurpateur qui se met en travers de toutes les pensées de Dieu relativement à ce monde. Il y a là pour nous une pensée importante. Si Dieu permet une telle chose – s'il souffre dans le ciel lui-même, la présence de ce méchant, de l'ennemi de son Fils – si, après la crucifixion de Christ nous voyons Dieu déployer sa longanimité la plus grande, au lieu d'avoir été amené par elle à enlever à Satan toute sa puissance, quelle leçon pour nous de ne pas nous inquiéter à l'égard des circonstances ! Aucun homme n'a foulé jamais ces régions inconnues ; personne n'y a été pour nous en parler, excepté la parole de Dieu qui nous les révèle. Naturellement, nous ne savons pas tout ; mais nous en savons assez pour voir qu'il y a cette redoutable puissance du mal en opposition avec Dieu, et que la puissance de Dieu est toujours et infiniment plus grande que la puissance du mal. Le mal n'est qu'un accident qui est entré dans le monde par la rébellion de la créature contre Dieu. Par ce mot « accident » je veux dire que la créature n'interrompait que pour un temps les desseins de Dieu, tandis qu'au fond, cela ne servait qu'à les manifester avec plus d'éclat. Le plan de Dieu était de bénir le ciel et la terre, et ce plan tiendra. Le mal sera banni de la scène entière des œuvres de Dieu, et les méchants souffriront les terribles conséquences du rejet qu'ils on faite du Seul bon, et seul bienheureux.

Mais, en même temps que la certitude de tout cela a été révélée à la foi avant que Dieu exécute ce qu'Il a dans sa pensée, la lutte solennelle qui se livre dans le monde invisible est découverte à nos regards. La foi est mise ainsi à l'épreuve. Daniel avait à continuer d'attendre de mener deuil, de prier, de répandre tout devant Dieu. Nous voyons en lui la persévérance de la foi – priant sans cesse. Et combien sa foi ne fut-elle pas récompensée ! car lorsque l'ange vient, il lui révèle ce secret sur l'ordre de l'Être glorieux qui avait apparu d'abord à Daniel. C'était le chef du royaume de Perse qui lui avait résisté vingt-et-un jours ; mais Micaël était venu à son aide.

Remarquons aussi que le verset suivant renferme une indication importante, relativement aux principaux objets que Dieu a en vue dans cette prophétie. Seulement, les personnes qui ont beaucoup lu savent ce que ce chapitre a souffert de torture par l'introduction des pensées des hommes auxquelles on en demandait l'explication. Naturellement en toute première ligne on y a introduit le pape. Ensuite on n'a pas manqué non plus d'y trouver l'audacieux soldat des premiers jours de ce siècle, Napoléon. En un mot, tout ce qui, dans le monde, a présenté un intérêt extraordinaire, on a tâché de le trouver dans le chapitre 11 de Daniel. Le 14^{e} verset du chapitre 10 fait justice de toutes les idées semblables. « Je suis venu », dit l'ange, « pour te faire entendre ce qui doit arriver à *ton peuple aux derniers Jours ;* car il y a encore une vision pour ces jours-là. » Rien de plus clair que ces paroles. Elles sont mises comme une espèce de frontispice à la prophétie, pour faire voir que le peuple juif constitue la grande pensée de Dieu quant à la terre, et que le sujet principal de cette prophétie est ce qui doit arriver à cette nation dans les derniers jours : la suite de l'histoire nous y est bien présentée presque depuis les jours de Daniel, mais les derniers jours en sont le sujet. En général la prophétie peut bien donner un petit gage à un avenir tout prochain, mais nous n'en voyons jamais toute la portée que dans le dernier jour ; et alors c'est aux Juifs et à leur Messie que se rapportent comme a leur centre terrestre les pensées et le plan de Dieu. Je n'entends point nier que l'Église soit une chose beaucoup plus élevée que les Juifs, ni que les relations de Christ avec l'Église soient plus étroites et plus profondes que ses relations avec les Juifs. Mais vous ne perdez pas Christ et l'Église en croyant a ses liens avec Israël. Bien plus, si vous ne croyez pas à ces liens, vous les confondez avec vos propres relations avec Christ, et les uns et les autres sont perdus, au moins pour ce qui est d'une connaissance précise et d'une pleine jouissance. Cela vient de ce qu'on ne considère pas l'Écriture comme un tout. On n'aurait pu tomber dans une pareille erreur, si on avait lu le chapitre 10, comme étant une introduction au chapitre 11. Mais il y en a qui lisent l'Écriture tout à fait comme d'autres la prêchent. On prend quelques paroles, et on en fait le texte d'un discours qui n'a peut-être aucun rapport avec le sujet de ce passage, qui n'en a peut-être aucun avec quelque autre passage que ce soit de la Bible. Il est possible que, considérées en elles-mêmes, les pensées que l'on exprimera soient vraies, mais ce dont nous avons besoin, c'est une aide pour comprendre la parole de Dieu comme faisant un tout, aussi bien que les détails. Si vous preniez une lettre d'un ami et que vous vous attachassiez seulement à une phrase ou une partie de phrase que vous en auriez extraite et séparée du reste, pourriez-vous dire que vous la comprenez ? Et cependant, ce que renferme l'Écriture a une portée infiniment plus grande et se rattache a infiniment plus de choses que tout ce que nous pourrions écrire nous-mêmes ; et, en conséquence, il devrait y avoir des raisons bien plus puissantes de la prendre dans sa portée et ses relations réelles, qu'il n'y en a d'agir de la sorte pour les petites productions de notre esprit. Voilà la clé des erreurs dans l'explication de l'Écriture bien des personnes estimables : il se peut qu'elles soient aussi dans la foi, mais pourtant il leur est difficile de s'élever au-dessus de leurs habitudes ordinaires. La prophétie qui nous occupe fait ressortir l'importance du principe sur lequel je viens d'insister. Prenez les livres ordinaires qui ont été écrits sur elle, n'importe quand, où, et

par quels auteurs, et vous verrez qu'ils s'efforcent surtout de la rapporter à leur époque comme à son point central. Nous trouvons ici même la réponse à toutes ces vues erronées. Ce n'est ni Rome, ni la papauté, ni Napoléon, qui constitue le sujet de la prophétie, mais bien « ce qui doit arriver à ton peuple de peuple de Daniel, les Juifs), aux derniers jours.

Nous trouvons donc Daniel exprimant, avec humilité de cœur son incapacité pour recevoir de telles communications. D'abord, quelqu'un ayant la ressemblance d'un homme touche ses lèvres et il est instruit à parler au Seigneur. Il confesse sa faiblesse, et déclare qu'il n'a conservé aucune vigueur. Mais « Celui qui ressemblait à un homme me toucha de nouveau, et me fortifia et me dit : Ne crains point, homme qui es reçu en grâce ! Paix soit avec toi, fortifie-toi, fortifie-toi, dis-je. » Les hommes sont absolument incapables de profiter de la prophétie, jusqu'à ce qu'ils soient complètement établis dans la paix, jusqu'à ce que leurs cœurs connaissent la véritable source de la force. Nous voyons ici qu'il faut que Daniel soit mis sur ses pieds, que sa bouche soit ouverte, que ses craintes soient dissipées avant que l'Éternel puisse lui dévoiler l'avenir ; il faut que son cœur soit en parfaite paix dans la force de l'Éternel et dans la présence de son Dieu. Le trouble de l'esprit, le manque d'une paix bien établie, sont pour beaucoup plus qu'on ne le pense dans le peu de progrès que l'on fait dans l'intelligence de plusieurs portions de la parole de Dieu. Il ne suffit pas d'avoir la vie et l'Esprit de Dieu, mais il faut que la chair soit brisée et qu'on se repose simplement, paisiblement, dans le Seigneur. Daniel a à passer à travers toute cette scène, pour devenir propre à ce qu'il doit apprendre ; et dans notre mesure il en est de même de nous. Il faut que nous réalisions cette même paix et cette même force dans le Seigneur. Si la venue du Seigneur est un sujet de terreur pour moi parce que je ne suis pas sûr de la position que j'aurai devant lui, comment puis-je sincèrement me réjouir qu'elle soit si proche ? Il y aura dans mon esprit un obstacle à ce que j'arrive à comprendre clairement la pensée de Dieu sur ce sujet. Et ce défaut d'aptitude ne tient point à ce que l'on manque de connaissance, mais au fait que l'on n'est pas entièrement établi dans la grâce, que l'on ignore ce que nous sommes en Christ Jésus. N'importe quelles autres choses il peut y avoir, rien ne suppléera à cette triste lacune. Je parle de ceux qui sont vraiment chrétiens, car quant aux simples savants qui se mêlent de ces matières, c'est aussi complètement en dehors de leur sphère, qu'il le serait pour un cheval de prétendre juger du mécanisme d'une montre. « L'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu… et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement : » ce n'est qu'un Scribe de ce siècle qui se mêle de ce qui appartient à un autre monde.

Maintenant nous trouvons un tableau rapide de ce qui devait arriver à Israël aux derniers jours. Le personnage qui parle est le même ici qu'au chapitre 10. « Or, en la première année de Darius le Mède, j'assistais pour l'affermir et le fortifier. Et maintenant aussi je te faire savoir la vérité : voici, il y aura encore trois rois en Perse. » C'est la succession des monarques persans depuis Cyrus qui nous est donnée là. L'Écriture nous enseigne qui ils sont, quoique leurs noms ne soient pas mentionnés ici. Je voudrais vous renvoyer à Esdras 4, où vous verrez qu'il est fait mention de ces mêmes trois rois. En Esdras 4, l'occasion de les nommer vint des efforts que firent les ennemis d'Israël pour arrêter la construction du temple : « Et même ils avaient à leurs gages des gens qui leur donnaient conseil, afin de dissiper leur dessein pendant tout le temps du règne de Cyrus, roi de Perse, jusqu'au règne de Darius, roi de Perse. » Or, pour comprendre ce chapitre, il faut vous souvenir que depuis le verset sixième jusqu'à la fin du verset 23, c'est une parenthèse. Le commencement et la fin du chapitre sont relatifs aux événements qui se passèrent sous le règne de Darius. Mais l'Esprit de Dieu revient en arrière, pour faire voir que ces ennemis d'Israël avaient été *à* l'œuvre depuis les jours de Cyrus jusqu'à ceux de Darius. Par conséquent, dans la parenthèse formée des versets 6-23 inclusivement, vous avez les divers monarques qui s'étaient succédés les uns aux autres entre Cyrus et Darius, et sur l'esprit desquels les adversaires s'étaient efforcés d'agir. « Pendant le règne d'Assuérus » c'est-à-dire, le successeur de Cyrus, appelé Cambyse dans l'histoire profane « au commencement de son règne, ils écrivirent une accusation calomnieuse contre les habitants de Juda et de Jérusalem. » Puis vient le nom de l'autre roi : « Et du temps d'Artaxercès, Bislam, Mithredat, Tabéel, écrivirent, etc » C'est un personnage différent de l'Artaxercès mentionné dans Néhémie et qui vivait à une époque plus récente. Celui-ci porte dans l'histoire profane le nom de Smerdis le Mage ; il acquit, pour un certain temps, la couronne par de mauvais moyens, et prêta l'oreille aux accusations portées contre les Juifs. Cet usurpateur fut mis à mort au moyen d'une conspiration, à la tête de laquelle se trouvait Darius, non pas le Mède de Daniel, mais le Perse, dont parle le livre d'Esdras, et dont le nom historique est Darius fils d'Histaspe. Il suit immédiatement les deux qui précèdent, en sorte que ces trois rois mentionnés en Esdras 4 répondent parfaitement aux trois de Daniel 11:2. C'est ainsi qu'une partie de l'Écriture jette de la lumière sur une autre, sans qu'il soit du tout nécessaire de recourir au territoire de l'homme.

« Voici, il y aura encore trois rois en Perse » ce sont ceux qui succédèrent à Cyrus et qui sont nommés dans l'Écriture comme nous l'avons vu : Assuérus, Artaxercès et Darius, et dans l'histoire profane, Cambyse, Smerdis le Mage et Darius fils d'Histaspe. « Puis, le quatrième possédera de grandes richesses par-dessus tous ; et s'étant fortifié par ses richesses, il soulèvera tout le monde contre le royaume de Javan. » Il s'agit là du célèbre Xercès, qui souleva tout le monde contre la Grèce. Ceci confirme une idée émise à l'occasion d'une vision précédente, que c'était en représailles de l'attaque des Perses contre la Grèce, que le bouc venait contre la Perse avec une telle fureur. Xercès fut l'auteur de cette grande entreprise. La réputation de ses richesses est proverbiale, et nul événement ne fit alors sur le monde une aussi profonde impression que cette expédition contre la Grèce, et les conséquences qu'elle eut. Ensuite au verset 3, la Perse, le bélier du chapitre 8, est laissée là, et nous avons le bouc de ce même chapitre ou plutôt sa corne. « Et un roi puissant se lèvera, et dominera avec une grande puissance et fera selon sa volonté. » C'est là Alexandre. « Et sitôt qu'il sera en état, son royaume sera brisé et partagé vers les quatre vents des cieux. » Cela fut accompli réellement à sa mort : l'Empire Grec fut subdivisé

alors en plusieurs fragments. « Et ne sera point pour sa race, ni selon la domination avec laquelle il aura dominé : car son royaume sera extirpé et sera donné à d'autres outre ceux-là. » Il ne devait pas y avoir seulement un chef se débarrassant de la famille d'Alexandre et prenant possession de son royaume. Ce royaume devait être divisé en un certain nombre de parties, plus particulièrement en quatre, et de ces quatre divisions deux devaient acquérir une importance immense. Mais qu'est-ce qui constitue ici leur principale importance ? Lorsque Dieu parle des choses qui ont lieu sur la terre, c'est toujours d'après Israël qu'Il les mesure, parce que Israël est le centre des voies de Dieu relativement à la terre.

De là vient que ce sont les puissances qui ont à faire avec Israël, qui ont de l'importance aux yeux de Dieu : et telle est la raison pour laquelle il n'est rien dit des autres royaumes, et qu'il n'est parlé que de celui du Nord et de celui du Midi. Mais pourquoi sont-ils désignés de cette manière ? La Palestine est le lieu dont Dieu tient compte. L'expression roi du Nord désigne le nom du pays sur lequel sont arrêtés les regards de Dieu, et la puissance du sud désigne le sud du même pays. On nomme communément ces contrées la Syrie et l'Égypte. C'est à ces deux divisions de l'empire d'Alexandre que tout le chapitre se rapporte, les autres étant laissées de côté. La prophétie ne prend connaissance que de celles qui eurent à faire avec Israël. Il nous est dit maintenant que « le roi du midi sera fort puissant. » – C'est le personnage bien connu comme un des Ptolémées ou Lagides – « et un de ses chefs » *(v.Angl.) ;* c'est-à-dire, un des généraux d'Alexandre. « Mais un des principaux chefs sera plus puissant que lui, et dominera, et sa domination sera une grande domination. » Celui-ci est une autre personne, le premier roi du nord qui s'élève en force au-dessus de Ptolémée. L'histoire profane le nomme Séleucus. Il est souvent question dans les Macchabées des descendants de ces deux rois et de leurs querelles, et on y trouve des récits détaillés des transactions prédites dans ce chapitre ; mais les quelques paroles de Dieu nous en disent infiniment plus et mieux là-dessus que les longs récits de l'homme.

Mais voyons un peu quelques-uns de ces événements. « Et au bout de certaines années ils (les rois du nord et du midi) s'allieront. Et la fille du roi du midi viendra vers le roi de l'aquilon pour redresser les affaires. » Une remarque avant d'aller plus loin : ce n'est pas le même roi du nord, ni le même roi du midi que nous rencontrons dans tout le cours de ce chapitre, mais c'est un grand nombre de rois différents. C'est toujours le même titre officiel qui continue, ainsi qu'on s'exprime en langage de droit : Le roi, ou la reine, ne meurt jamais. C'est précisément de cette manière que nous devons voir la chose ici. Ce verset 6 en est un exemple. « Et au bout de certaines années ils s'allieront. » Il ne s'agit pas des mêmes rois du nord et du midi que dans le verset 5, mais de leurs descendants. « Au bout de certaines années, ils s'allieront : car la fille du roi du midi viendra vers le roi de l'aquilon pour redresser les affaires. » Ils ne font pas seulement une alliance, mais un mariage entre leurs familles. « Mais elle ne retiendra point la force du bras. » La tentative d'établir une entente cordiale entre la Syrie et l'Égypte, au moyen d'un mariage, manquerait complètement. Il va sans dire que l'histoire a parfaitement vérifié cela. Il y a eu un tel mariage, et le roi du nord se débarrassa de sa première femme afin d'épouser la fille du roi du midi. Mais les affaires n'en devinrent que pires. Ils avaient espéré, terminer par ce moyen leurs sanglantes guerres, mais en réalité il ne fut entre eux que le principe d'une inimitié incomparablement plus profonde. Selon ce que nous lisons ici : « Mais elle ne retiendra point la force du bras, et ni elle, ni son bras ne subsisteront point, mais elle sera livrée, et ceux aussi qui l'auront amenée, et celui qui sera né d'elle et qui la fortifiait en ces temps-là. Mais le soutien du royaume du midi s'élèvera d'un rejeton des racines d'elle, et viendra à l'armée et entrera dans les forteresses du roi de l'aquilon, et y fera de grands exploits, et se fortifiera. » Ce n'était pas sa semence, mais son frère, de la même lignée qu'elle. Elle était une branche, et lui une autre. Le frère de cette Bérénice, fille du roi d'Égypte, vient pour venger le meurtre de sa sœur, et a le dessus sur le roi du Nord. Ce qui suit confirme l'explication que nous avons donnée de ce qu'il faut entendre par le royaume du midi. « Et même il emmènera captifs en Égypte leurs dieux avec les vaisseaux de leurs aspersions et avec leurs vaisseaux précieux d'argent et d'or ; et il subsistera quelques années de plus que le roi de l'aquilon. » « Et le roi du midi entrera dans son royaume ; mais il s'en retournera en son pays. » L'Égypte triomphe un certain temps, mais la fortune devait bientôt changer. Mais les fils de celui-là entreront en guerre, et assembleront une multitude de grandes armées. Puis l'un d'eux viendra certainement (l'autre a disparu) et se répandra, et passera ; il retournera, dis-je, et s'avancera en bataille jusqu'à la forteresse du roi du midi. Et le roi du midi sera irrité. » Vient maintenant une autre guerre d'une date postérieure : quand le roi du midi rend le coup du roi du nord. « Le roi du midi sortira et combattra contre lui : savoir, contre le roi de l'aquilon ; et il assemblera une grande multitude, et cette multitude sera livrée entre les mains du roi du midi. » L'Esprit de Dieu se réfère là, à plusieurs faits remarquables. Les deux principaux acteurs sont les rois de Syrie et d'Égypte. *Mais il y a le pays qui se trouve entre eux*, une espèce de pierre pesante pour ces fois qui en font leur champ de bataille, qui appartenait toujours au vainqueur. Si le roi du nord était victorieux, la Palestine était soumise à la Syrie, et, il en était de même si le roi d'Égypte l'emportait. Mais Dieu ne laissait jamais en repos ceux qui s'emparaient de sa terre. Des mariages et des alliances pouvaient intervenir entre eux, mais cela ne servait que de prélude, à des explosions plus graves : les frères, les fils, les petits-fils, reprenant les querelles de leurs parents. « L'Écriture ne peut être anéantie. » Tout était là clairement exposé d'avance.

« Et après avoir défait cette multitude, il élèvera son cœur et abattra des gens à milliers ; mais il ne sera pas fortifié. » Puis nous voyons que le roi du nord « reviendra et assemblera une plus grande multitude que la première ; et au bout de quelque temps, savoir de quelques années, il viendra certainement avec une grande armée et un grand appareil. Et en ce temps-là, plusieurs s'élèveront contre le roi du midi ; et les hommes violents de ton peuple s'élèveront afin de confirmer la vision. » Laissez-moi attirer l'attention sur ces paroles. Elles répondent tout d'abord a cette question qu'on pouvait me faire : comment savez-vous que le peuple de Daniel ne signifie point le

peuple de Dieu dans un sens spirituel ? La réponse se trouve dans ces mots : « les violents de ton peuple. » Cela ôte tout prétexte à l'allégation d'un sens spirituel ; car dans ce cas, il serait difficile de parler d'hommes violents (*v.Angl.,* voleurs) et confirme le fait, qui ne doit pas avoir besoin d'autres preuves, que, par le peuple de Dieu, c'est le peuple juif qu'il faut entendre et rien d'autre. Nous apprenons ici que quelques-uns d'entre les Juifs sont en relation avec un de ces rois du nord qui font la guerre. Ils sont appelés « les violents de ton peuple », et prennent le parti d'Antiochus, le roi de l'aquilon, contre Ptolémée Philopator, ou plutôt son fils ; mais ils sont tous anéantis. Le monarque syrien pouvait nourrir l'espoir que par l'introduction de ce nouvel élément, par suite du fait qu'il gagnait l'appui des Juifs, Dieu serait peut-être avec lui. Mais non. Ils étaient les voleurs du peuple – infidèles à Dieu et ne tenant point ferme leur séparation d'avec les Gentils. Il se peut qu'eux aussi pensent confirmer la vision, « mais ils tomberont. »

« Et le roi de l'aquilon viendra et fera des terrasses et prendra les villes fortes ; et les bras du midi, ni son peuple d'élite ne pourront point résister, car il n'y aura point de force pour résister. Et celui *(v.Angl.)* qui sera venu contre lui fera selon sa volonté (c'est-à-dire le roi du nord), et il n'y aura personne qui tienne ferme devant lui ; et il s'arrêtera au pays de noblesse ; et il y aura consomption par sa force. » Une autre chose remarquable qui nous est présentée là, c'est de voir comme l'Esprit de Dieu tient encore à l'importance de cette petite bande, de terre – le territoire de la Palestine. C'était le don de Dieu au peuple de Dieu. Quelque déplorable que soit sa condition, c'est encore le pays glorieux. Dieu ne se repent pas de ses desseins. « Il élira encore Israël, et les rétablira dans leur terre. » Et si, lorsqu'il est question des desseins terrestres de Dieu, il tient à eux de cette manière en dépit de tous les obstacles, que ne fera-t-il pas pour son peuple céleste ? Qui pourrait douter qu'il le conduise à la gloire du ciel ?

« Puis il tournera sa face pour entrer par force dans le royaume de celui-là, et ses affaires iront bien, et il fera de grands exploits, et il lui donnera une fille de femmes, pour ruiner le royaume ; mais cela ne tiendra point, et elle ne sera point pour lui. » C'est là une autre tentative de mariage ; seulement c'est l'inverse de la première fois. Maintenant ce n'est pas la fille du roi du Midi qui vient vers le roi du nord, mais c'est le roi du nord qui donne sa fille Cléopâtre au roi du midi, dans l'espérance qu'elle maintiendra l'influence de la Syrie à la cour d'Égypte. C'est ce que signifient les paroles « pour ruiner le royaume » (ou selon la *v.Angl.* « la corrompant »), parce que c'était évidemment contraire à l'essence même du lien du mariage c'était une tentative de son père pour la faire servir à ses desseins politiques. « Mais cela ne tiendra point, et ne sera point pour lui. » Tous les mobiles, tous les prétextes – les plus intimes secrets de leurs cœurs, sont manifestés ici. Il y a une autre honte, qui n'est pas connue de Dieu seulement, mais qui est révélée à ses serviteurs.

« Puis il tournera sa face vers les îles, et en prendra plusieurs. Mais un capitaine l'obligera de cesser l'opprobre qu'il faisait, et outre cela, il fera retomber sur lui son opprobre. » C'est-à-dire qu'Antiochus intervient dans les affaires de la Grèce, et prend plusieurs îles ; mais cet autre capitaine, pour faire cesser l'opprobre, prend sur lui la lutte contre le roi du nord. Nous avons ici l'arrivée en scène d'une nouvelle puissance – la première allusion aux Romains. Ce capitaine qui vient contre le roi du nord pour faire cesser l'opprobre, désigne un consul romain. Il ne lui permet pas de toucher la Grèce. Ce fut un des Scipions qui intervint ainsi. Puis il tournera visage vers les forteresses de son pays, il heurtera, il sera renversé, et il ne sera plus trouvé. Il est obligé de retourner en Syrie, mais il heurtera et sera renversé.

« Et un autre sera établi en sa place, qui lèvera des taxes dans la majesté royale » *(v.Angl.)*. Les Romains, qui avaient défait le père, obligèrent le fils à payer un lourd tribut annuel.

C'est tout ce que fit le pauvre homme durant sa vie. « Et en sa place il en sera établi un autre qui lèvera des taxes… et il sera détruit dans peu de jours, mais non dans une rencontre, ni dans une bataille. » Il fut tué par un de ses propres fils. « Et en sa place il en sera établi un autre qui sera méprisé, auquel on ne donnera point l'honneur royal ; mais il viendra en paix, et il occupera le royaume par des flatteries. Et les bras des grandes eaux seront engloutis par un déluge devant lui, et seront rompus ; et Il sera le chef d'un accord. Mais après les accords faits avec lui, il usera de tromperie, et il montera, et se renforcera avec peu de gens. » C'est ici l'homme qui typifie le dernier roi du nord, appelé dans l'histoire profane Antiochus Épiphane, d'un caractère moral abominable, mais très connu par ses rapports avec les Juifs, d'abord marqués par la flatterie et la corruption, et plus tard par la violence. C'est sur lui que l'Esprit de Dieu s'arrête le plus, parce qu'il se mêla le plus des affaires d'Israël, du pays de noblesse et du sanctuaire ; ce fut lui qui introduisit par la force l'idolâtrie dans le temple lui-même, en établissant même dans le saint des saints une statue qu'on devait adorer. Voilà ce qui lui donne de l'importance. Autrement il fut un homme peu connu, sauf pour son audacieuse méchanceté. Rien de plus simple : son histoire ne consiste qu'en intrigues, premièrement contre le roi du nord, et ensuite contre les Juifs ; et en diverses expéditions dans quelques-unes desquelles il eut du succès au commencement, mais dans la suite fut complètement défait. « Il entrera dans les lieux gras d'une province alors paisible, et il fera des choses que ses pères, ni les pères de ses pères n'ont point faites… Puis il réveillera sa puissance et son cœur contre le roi du midi avec une grande armée, et le roi du midi s'avancera en bataille, avec une très grande et très forte armée, mais il ne subsistera point. » Ces rois tâchent de former des desseins l'un contre l'autre ; mais tout est renversé. « Et le cœur de ces deux rois sera adonné à s'entre-nuire, et ils parleront en une même table avec tromperie, ce qui ne tournera point à bien ; car il y aura encore une fin, un temps ordonné. Après quoi il s'en retournera en son pays avec de grandes richesses, et son cœur sera contre la sainte alliance, et il fera de grands exploits, puis il retournera en son pays (c'est-à-dire, dans le Nord.) Ensuite il retournera au temps préfixé, et il viendra contre le Midi ; mais cette dernière expédition ne sera pas comme la précédente. » Suivent alors d'autres détails. « Car les navires de Kittim viendront contre

lui. » Ce sont ces infatigables Romains qui interviennent encore. Ils avaient arrêté son père quand il avait attaqué la Grèce ; et maintenant que le fils avait mis la main sur la gorge de sa proie, voilà que le consul romain arrivait et lui défendait aussitôt de rien faire de plus. Ainsi que chacun le sait, comme l'artificieux monarque cherchait à gagner du temps pour échapper, le consul traça un cercle autour de lui, et exigea, avant de l'en laisser sortir, une réponse aux demandes de Rome. Le roi fut obligé de la donner, et ce fut le coup de mort de toute sa politique. Il retourna dans ses états comme un misérable défait, le cœur tout furieux, quoique gardant, en présence des Romains, une humble apparence. Il s'en va donc pour répandre sur les Juifs toute la colère de son cœur, conformément a ces paroles : « ce dont il sera contristé, et il s'en retournera, et il sera irrité contre la sainte alliance, et fera de grands exploits, et retournera, et s'entendra avec les apostats de la sainte alliance. » Tout pauvres que fussent les Juifs, ils étaient les seuls témoins qu'il y eût pour Dieu sur la terre, et ce roi se hâte de répandre sa fureur sur tout ce qui, parmi eux, rendait témoignage à Dieu. C'est ce qui causa sa ruine et amena sur lui la vengeance de Dieu. « Il retournera et s'entendra avec les apostats de la sainte alliance. Et les forces seront de son côté, et on souillera le sanctuaire qui est la forteresse, et on ôtera le sacrifice continuel, et on y mettra l'abomination qui causera la désolation. » Il abolira le service juif, et établira une idole, « l'abomination qui cause la désolation » dans le temple de Jérusalem.

C'est une erreur de supposer que cela est relatif aux derniers jours. C'est seulement un type de ce qui aura lieu alors. La dernière partie du chapitre et le chapitre suivant, traitent du dernier jour dans le sens véritable du mot. Mais nous avons ici le point de transition de ce qui est passé, à ce qui est à venir. Nous descendons par un ordre historique régulier jusqu'à Antiochus Épiphane, et là nous trouvons une grande lacune. L'Écriture elle-même le donne à entendre. Mais Antiochus fit sur une petite échelle ce que fera sur une plus grande le grand dernier roi du nord du dernier jour. Il est dit, verset 35… « savoir au temps de la fin, car cela est encore pour un temps déterminé. » *(v.Angl.)* Dieu s'arrête là, comme s'il disait, Je suis arrivé à l'homme qui vous montre en type ce qui vous arrivera aux derniers jours ; et c'est la raison pour laquelle Il appuie si fortement sur ce roi, en leur exposant l'extrême méchanceté de son cœur et de sa conduite. L'Esprit interrompt alors le cours de l'histoire, et arrive immédiatement à la dernière scène.

Mais nous devons réserver ceci pour une autre étude. Ce que nous venons de voir, prouve que quelque générale, que soit ailleurs l'esquisse des événements, Dieu peut donner et donne quelquefois, dans une prophétie, des détails singulièrement minutieux, et qu'il ne le fait nulle part, autant que dans ce même chapitre. Et quelle est la grande objection que les incrédules soulèvent contre lui ? Qu'il doit avoir été écrit après que les événements eurent en lieu ! Il est sûr qu'il n'y a pas d'historien qui nous donne sur ces temps un admirable récit tel que celui que nous avons dans ces quelques versets. Si j'ai besoin de connaître l'histoire de ces deux monarchies en lutte, la Syrie et l'Égypte, il faut que je m'adresse à Daniel. Combien nous pouvons-nous confier entièrement pour toute chose à la parole de Dieu ? Il se peut que c'est une exception à sa règle générale, quand il donne tant de détails sur les rois du nord et du midi ; mais il agit ainsi quelquefois. La grande chose qui fait l'objet de ses soins, ce sont les âmes de ceux qui lui appartiennent. Puissent nos cœurs répondre à l'intérêt qu'il nous porte !

Chapitre 11:36-45

À partir dit verset vingt-et-unième c'est l'histoire du roi du nord, connu sous le nom d'Antiochus Épiphane, que ce chapitre nous a présentée. L'Esprit de Dieu est entré à son sujet dans beaucoup plus de détails, parce que ce roi, particulièrement sur la fin de son règne, s'étant mêlé des affaires des Juifs, de leur ville et de leur sanctuaire, sa conduite donnait lieu à voir en lui un type du dernier roi du nord, qui suivra les errements de ses prédécesseurs, sauf que son crime sera incomparablement plus grand aux yeux de Dieu – si flagrant même, que son jugement ne peut plus tarder. Ceci explique une circonstance qui a souvent embarrassé les personnes occupées de l'étude de la prophétie de Daniel. Il est question, dans l'histoire prophétique d'Antiochus, d'une abomination de désolation (11:31) ; et on a supposé, généralement que c'est à ce passage que notre Seigneur fait allusion en Matthieu 24:15. Ceux qui placent dans l'avenir l'accomplissement de cette abomination ont cherché à le concilier avec les faits, en supposant que dans l'histoire d'Antiochus, l'Esprit de Dieu avait fait, par anticipation, comme une enjambée sur l'histoire du personnage à venir que ce roi représentait. Mais à mon avis il n'est point nécessaire que quelque chose d'aussi peu naturel ait eu lieu. Antiochus Épiphane n'était qu'un type, et le verset 31 ne va point au-delà de son histoire, sauf en tant que figure d'un événement futur.

En d'autres termes, jusqu'à la fin du verset 31, tout est strictement historique – naturellement type de l'avenir, mais rien de plus. Et en conséquence la réponse à la difficulté que quelques-uns trouvent, dans la citation que notre Seigneur fait d'après leur supposition de Daniel 11:34, est réellement aussi claire que possible. *Il ne cite point ce verset-là*. Le passage auquel il fait allusion est dans le chapitre 12. Au chapitre 12:11, vous trouverez une expression pareille à celle que nous avons ici : « Or, depuis le temps que le sacrifice continuel aura été ôté, et qu'on aura mis l'abomination qui cause la désolation, il y aura mille deux cent quatre-vingt-dix jours. » Nous avons là une date précise qui rattache cette dernière érection de l'idole qui amène la désolation, avec la délivrance prédite par notre Seigneur, en Matthieu 24 ; et précisément l'éprouve la plus terrible de Jacob est ce qui précède sa délivrance. Il y a plus d'une raison pour croire que c'est effectivement ce passage de Daniel 12 que cite notre Seigneur ; et quelques-unes tiennent à des considérations qui sont plus du ressort de l'étude que de celui du ministère public de la Parole. Mais en résumé, les expressions que le Saint Esprit emploie au chapitre 11:31 et au chapitre 12:11, sont différentes. Au chapitre 11:31, les termes signifient l'abomination de celui qui dé-

sole, ou du désolateur : tandis qu'au chapitre 12:11, la véritable signification est celle qui est donnée par les paroles de notre Seigneur – non pas l'abomination de celui qui rend désolé, mais « l'abomination de la désolation. » Ce sont donc deux phrases distinctes. Quoiqu'il y ait entre elles de la ressemblance, il y a aussi de la différence ; et cette différence suffit pour faire voir que notre Seigneur ne parlait pas de l'abomination érigée par Antiochus, mais de celle dont fait mention le chapitre 12. Il n'y a donc pas réellement de difficulté à lever ; parce que la désolation dont il s'agit dans le chapitre 11 est passée, et que celle (ch.12) sur laquelle notre Seigneur attire l'attention, est une désolation à venir.

D'autres considérations encore prouvent que la chose est ainsi. Les versets qui suivent, par exemple, nous présentent un état de choses différent de celui qui existera lors de la future tribulation d'Israël. « Et il fera pécher par flatteries ceux qui se porteront méchamment dans l'alliance ; mais le peuple de ceux qui connaîtront leur Dieu, se fortifiera et fera de grands exploits. » Or, nous voyons d'après l'Apocalypse et d'autres parties de l'Écriture qui traitent de l'avenir d'Israël, que le résidu fidèle peut difficilement être dit faire de grands exploits. Il aura à souffrir ; mais je ne pense point que des actes de puissance caractérisent de cette manière les personnes bénies, appelées à passer par la crise terrible de l'avenir. Aux jours d'Antiochus, il ne s'agissait pas tant de souffrir que « de se fortifier et de faire de grands exploits ; » – précisément ce qui fut vrai des Macchabées et d'autres qui, incontestablement, furent moins une troupe de martyrs qu'un corps d'hommes qui excitèrent le courage d'Israël et résistèrent au cruel et profane fléau de cette époque. Puis, voici d'autres paroles : « Et les plus intelligents d'entre le peuple, donneront instruction à plusieurs ; et il y en aura qui tomberont par l'épée et par la flamme, ou qui seront en captivité et en proie durant plusieurs jours. » Une longue période, remarquez-le, de souffrance et de trouble succède à l'explosion de courage et de vaillance qui a eu lieu contre le désolateur, et cela continue encore, dans d'autres versets. « Et lorsqu'ils tomberont ainsi, ils seront un peu secourus ; mais plusieurs se joindront à eux sous un beau semblant, et quelques-uns de ces plus intelligents tomberont, afin qu'il y en ait d'entre eux qui soient rendus éprouvés, qui soient épurés, et qui soient blanchis, jusqu'au temps de la fin ; car cela est pour un temps déterminé », paroles qui montrent clairement que ces choses se passent avant le temps de la fin. L'Esprit de Dieu signale là des événements qui ont été accomplis ; et ensuite nous trouvons le tableau de la désolation terrible qui va, comme il vient de nous être dit, « jusqu'au temps de la fin. » J'en conclus que l'Esprit de Dieu fait ressortir la désolation qui tomba alors sur Israël, et la souillure du sanctuaire, dont se rendirent coupables Antiochus ou ses généraux. Tout cela rappelait vivement les scènes des derniers jours ; mais en même temps, il y était ajouté certaines autres circonstances qu'on ne devait pas attendre pour ces jours-là. En d'autres termes, nous arrivons ici à ce que l'on peut appeler la longue et lugubre lacune qui sépare l'histoire passée d'Israël et ses luttes dans son pays contre les attaques des peuples voisins, de la grande crise des derniers jours. C'est le point où l'interruption a réellement lieu. Certains désastres devaient continuer « jusqu'au temps de la fin ; car cela est encore pour un temps déterminé. » Il n'y a pas dans le chapitre de point où l'interruption de l'histoire puisse se placer aussi convenablement qu'à la suite du verset 35.

Mais maintenant, au verset 36, nous trouvons tout a coup un personnage brusquement introduit sur la scène. Il ne nous est pas dit qui il est, ni d'où il est venu ; mais le caractère qui lui est attribué, la scène qu'il occupe, l'histoire que l'Esprit de Dieu raconte en rapport avec lui, tout annonce, avec trop de clarté, que c'est le roi terrible qui s'établira dans le pays d'Israël, en opposition personnelle avec le Messie d'Israël, le Seigneur Jésus. C'est de lui que notre Seigneur parlait aux Juifs, quand il leur disait, que s'ils le rejetaient, lui qui était venu an nom de son Père, ils en recevraient un autre qui viendrait en son propre nom. Et ce n'est pas non plus le seul passage de l'Écriture où ce même faux Christ, ou plutôt cet Anti-Christ (car il y a une différence entre ces termes) soit désigné comme, le roi. » Non seulement il lui est fait allusion plusieurs fois sous d'autres épithètes, mais dans la première grande prophétie de l'Écriture, celle d'Ésaïe, il est introduit d'une manière aussi brusque. Ésaïe 30 parle d'un ennemi d'Israël appelé l'Assyrien. Sans doute, si nos regards se portent dans le passé, Sennachérib était en ce temps-là le chef des ennemis des Juifs. Mais il ne fait que fournir à l'Esprit de Dieu l'occasion de révéler le futur et dernier adversaire d'Israël. C'est sa chute qui nous est présentée ici. « Car l'Assyrien, qui frappait du bâton, sera effrayé par la voix de l'Éternel. Et partout où passera le bâton enfoncé dont l'Éternel l'aura assené, et par lequel il aura combattu dans les batailles a bras élevé, on y entendra des tambours et des harpes. » À la suite de cette victoire il y aura grande joie pour Israël, au lieu du cortège de maux que la plupart des victoires amènent avec elles, celle-là sera suivie d'une véritable joie devant le Seigneur. « On y entendra des tambours et des harpes. » Il y aura pour l'ennemi une misère d'une proportion analogue. Quelquefois, cependant, il tombe sur l'orgueilleux ennemi, une misère plus terrible que la destruction temporelle, et qui est sans fin ; car Tophet est déjà préparée, et même elle est apprêtée pour le roi : Il l'a faite profonde et large ; son bûcher, c'est du feu et force bois, le souffle de l'Éternel l'allumant comme un torrent de souffre. » Cette manière de traduire peut laisser quelque obscurité dans l'esprit, et faire supposer que l'Assyrien et « le roi, étaient la même personne. Voici la vraie manière de rendre l'original : « Elle est préparée aussi pour le roi » – c'est-à-dire, Tophet est préparée pour l'Assyrien, mais de plus, pour le ROI *aussi* ; précisément, comme dans notre passage de Daniel, nous trouvons l'Assyrien, ou le roi du nord d'un côté, et « le roi » de l'autre. La même fin terrible les attend tous les deux. Mais je n'y fais allusion maintenant que pour faire voir que l'expression « le roi » n'est pas sans précédent dans l'Écriture, et, qu'elle s'applique à un personnage bien connu, que la prophétie enseignait les juifs à attendre. Par une juste rétribution du rejet qu'ils avaient faite du vrai Christ, Dieu les livrerait à l'esprit d'aveuglement qui leur ferait recevoir l'Antichrist. C'est là « le roi. » Il s'arrogerait les droits royaux du roi véritable, de l'Oint de Dieu. Tophet était apprêté pour le roi du nord, et aussi pour « le roi. »

Mais il y a encore d'autres passages. En Ésaïe 57, il nous est présenté d'une manière aussi soudaine. Le chapitre 55 d'écrit les qualités morales que Dieu produira dans son peuple. Puis, le chapitre 57 nous montre l'état d'iniquité terrible dans lequel se trouvera alors Israël. Mais en ce jour-là, Dieu ne voudra plus supporter autre chose que la réalité, et c'en sera fini des formes de la piété, servant de voile à l'impureté et à l'impiété. C'est là que « le roi » nous est soudainement présenté (v.9.) « Tu as voyagé vers le roi avec des onguents précieux, et tu as ajouté parfums sur parfums ; tu as envoyé les ambassades bien loin, et tu t'es abaissée jusqu'aux enfers. » Avoir à faire avec lui, s'était s'abaisser jusqu'aux enfers. Rien d'étonnant que Tophet fuit apprêtée « aussi pour le roi. » Tout cela prouve que dès le commencement, il y avait devant l'esprit d'Israël un être à l'égard duquel l'Esprit de Dieu lui enseignait à s'attendre qu'il régnerait sur le pays dans les derniers jours, et qui est appelé « le roi. »

Ceci nous fournit en même temps, pour Daniel 11, un fil d'une grande importance. Nous sommes arrivés au temps de la fin : la lacune est franchie, la longue et sombre nuit de la dispersion d'Israël est bien près d'être passée. Les Juifs se trouvent dans le pays. Mais dans quelle condition ? Est-ce sous Christ qu'ils y sont ? Hélas ! avant qu'il en soit ainsi, il faut qu'il s'y passe une autre et terrible scène. « Le roi » dont nous venons d'entendre l'Écriture nous parler, se trouva là, et sa conduite est juste celle que nous pouvions attendre d'après les indications du Saint Esprit. « Le roi fera selon sa volonté. » Ah ! en est-il parmi nous qui sachent suffisamment combien c'est une chose terrible que de faire sa volonté ? Voilà où aboutit une telle voie. Dès le commencement, ce fut le premier grand trait caractéristique du péché. C'est ce que fit Adam, et la chute du monde en fut le résultat immédiat. Ici nous voyons un personnage qui en ce jour-là, peut sembler être le plus élevé des fils d'Adam ; celui de tous qui a exercé l'influence la plus étendue. Mais il fait « selon sa volonté », et il ne saurait y avoir rien de pire.

Devons-nous lire une histoire pareille à celle-là sans en retirer quelque profit moral pour nos âmes ? Oublierons-nous quelle mauvaise chose c'est toujours que de faire notre volonté ? Que nul ne suppose que parce qu'il est peut-être dans une position où il lui appartient de commander, il se trouve par là même en dehors du danger. Hélas ! il n'en est point ainsi : rien ne rend aussi incapable de bien commander que l'incapacité d'obéir. Il est bon de savoir d'abord ce que c'est que d'être sujet. Oh ! puissent nos cœurs être profondément frappés de cette circonstance que le premier trait qui nous est signalé du « roi », de l'Antichrist, c'est qu'il fait sa volonté. Que cela nous serve à nous éprouver pour voir jusqu'à quel point nous recherchons la nôtre, jusqu'à quel point, par suites de circonstances quelconques, nous faisons, ou nous nous permettons quelque chose que nous ne voudrions pas que personne au monde connût, pas même peut-être ceux qui nous tiennent de plus près ! Hélas ! l'on sait toute la difficulté et tout le danger qu'il y a là, par son propre cœur, par l'expérience et par l'observation. Et pourtant il n'est rien de plus contraire a une telle voie, que Christ que nous avons appris. Nous sommes sanctifiés « pour l'obéissance de Jésus Christ et l'aspersion de son sang. » Nous ne le sommes pas seulement pour la bénédiction, l'aspersion du sang – mais aussi pour *l'obéissance* de Jésus Christ, pour le même esprit et le même principe d'obéissance ; car c'est là le sens de l'expression. Il n'en est pas de nous comme des Juifs qui étaient placés sous la loi, et dont l'obéissance avait pour caractère, qu'ils étaient obligés de faire telles ou telles choses sous peine de la mort. Nous sommes déjà vivants pour Dieu, conscients de la bénédiction dans laquelle nous nous tenons, et réveillés pour voir la beauté de la volonté de Dieu, car c'est sa volonté qui nous a sauvés et sanctifiés. Ce sont là notre vocation et notre œuvre pratique ici-bas. À proprement parler, les chrétiens n'ont pas d'autre affaire que d'accomplir la volonté d'un autre. Nous avons à faire la volonté de Dieu, conformément au caractère de l'obéissance de Christ, comme des fils qui faisons nos délices de la volonté de notre Père. N'importe ce en quoi peut se déployer notre activité ; ce peuvent être nos occupations naturelles de chaque jour. Mais gardez-vous bien de faire de vous, deux individus – de vous conduire d'après un principe à l'égard de vos affaires et de votre famille, et d'après un autre dans l'église de Dieu et dans le culte. Repoussez soigneusement une semblable pensée. Nous avons Christ pour toute chose, et tous les jours. Christ n'est pas une bénédiction pour nous, simplement quand nous nous réunissons ensemble, ou que nous sommes appelés à mourir ; mais si nous possédons Christ, nous le possédons à toujours, et, dès le premier moment, nous sommes affranchis de l'accomplissement de notre volonté. Ce *que* nous apprenons, C'est la mort ; mais c'en est fait maintenant de notre mort dans la mort de Christ. Nous sommes délivrés, car nous sommes vivants en Christ ressuscité. Mais en vue de quoi sommes-nous délivrés ? Afin d'accomplir la volonté, de Dieu. Nous sommes sanctifiés pour l'obéissance de Jésus Christ.

Pour ce qui est « du roi » vous avez en lui le terrible principe du péché qui a été toujours à l'œuvre ; mais qui dépasse ici toutes limites. Le moment est arrivé où Dieu ôtera tout ce par quoi, dans les voies de sa providence, Il avait jusqu'alors retenu les hommes, et où il sera permis à Satan d'effectuer tous ses plans ; et cela, aussi, dans le pays même sur lequel les yeux de Dieu reposent continuellement.

« Le roi fera selon sa volonté et s'enorgueillira et s'élèvera » non seulement par-dessus tout homme, mais « par-dessus tout Dieu. » Et ce n'est pas seulement qu'il se place au-dessus de ces dieux prétendus, mais « il proférera des choses étranges contre le Dieu des dieux. » Et, chose étrange à dire (si l'on ne savait pas que Dieu est parfaitement sage, et qu'il faut attendre que l'heure de la maturité de ses conseils soit venue), malgré son horrible impiété « il prospérera jusqu'à ce que l'indignation ait pris fin ; car la détermination en a été faite. » En même temps il se trouve là un mot qui nous donne la clé du passage ; car cette portion de la parole de Dieu a présenté d'immenses difficultés à plusieurs. Bon nombre de personnes ont mis dans ce verset le pape de Rome, d'autres Mahomet ou Bonaparte. Mais il nous annonce que ce roi doit prospérer jusqu'à ce que *l'indignation* prenne fin. Quelle est cette indignation, et contre qui s'exerce-t-elle ? Dieu a-t-il de l'indignation contre son Église ? Jamais, certes, ce temps-ci est le temps de la parfaite patience de Dieu et non de son indignation. À qui donc se rattache-

t-elle ? La parole de Dieu est de toute clarté sur cela. C'est lorsqu'il s'agit de ses voies avec Israël que Dieu parle de son indignation. J'ai déjà pleinement établi cela d'après Ésaïe 5-10:14, et autres passages, comme toute la nature de la révélation qui est donnée ici le confirme entièrement. Il est question en effet d'un personnage qui devait être roi d'Israël – non pas à Constantinople ou à Rome, mais dans la Palestine ; et le temps décrit est une explosion a venir de colère contre Israël dans la terre promise. Il (le faux roi) prospérera jusqu'à ce que l'indignation ait pris fin. Il est ajouté de plus qu'il ne se souciera point du Dieu de ses pères, ni du désir des femmes. L'expression, « le désir des femmes » est évidemment, selon moi, relative à Christ – Celui vers lequel, dans l'avenir, regardaient tous les Juifs et dont la naissance doit avoir été par-dessus tout l'objet du désir des femmes juives. Que tel soit le sens de cette expression, c'est ce qui ressort clairement de sa liaison avec le reste, car elle se trouve entre celles de « le Dieu de ses pères » (Jéhovah), et « aucun dieu », et qu'il n'est nullement vraisemblable qu'elle eût été ainsi placée, si elle avait trait simplement aux relations naturelles. C'est probablement le désir d'appliquer tout cela au pape, qui a donné cours à cette interprétation. Mais comprenons bien que la prophétie concerne Israël et son pays, et tout est parfaitement clair. « Il ne se souciera point du Dieu de ses pères, ni du désir des femmes. » Christ est distingué du Dieu de ses pères, peut-être à cause que le Fils devait se faire chair. Mais Christ n'est pas l'objet de plus d'égards que le Dieu de ses pères – expression qui explique, pour le dire en passant, que ce personnage est lui-même un Juif : « le Dieu de ses pères. » « Car il s'élèvera au-dessus de tout. Mais il honorera dans son lieu, le Dieu Mahuzzim » (le Dieu des forces[5], *v.Angl.*) Non qu'il aille en avant comme fit Antiochus, qui tâcha d'imposer par la violence le culte de Jupiter Olympien aux Juifs, mais il adopte une superstition nouvelle. Cela réfute aussi l'application qu'on voudrait faire de ces détails à Antiochus, qui était un Gentil. Il s'agit d'un Juif, qui prendra la place de Christ, et qui, naturellement, n'a d'égard ni pour le vrai Christ ni pour Jéhovah. C'est un personnage qui s'élève en lui-même et s'oppose au vrai Dieu, c'est-à-dire, qui met également de côté les superstitions des hommes, et la foi du peuple de Dieu. L'orgueil constitue son principal caractère.

Mais ce n'est pas tout. L'Antichrist sera dans l'incrédulité, mais pas dans l'incrédulité seulement. Il aura rejeté le Dieu d'Israël et le Messie ; il n'honorera aucun des dieux des Gentils ; mais cet homme même, quoiqu'il se pose comme le vrai Dieu sur la terre, aura *quelqu'un* devant qui il se prosternera et fera prosterner les autres avec lui. Le cœur humain même dans l'Antichrist, ne peut se passer d'un objet d'idolâtrie. C'est ainsi qu'au verset 38, nous voyons cette contradiction apparente manifestée dans l'Antichrist. « Mais il honorera en son lieu le Dieu Mahuzzim (des forces). » Il fait un dieu en même temps qu'il se donne pour être dieu. « Il honorera, dis-je, avec de l'or et de l'argent, et des pierres précieuses et des choses désirables, le dieu que ses pères n'ont point connu. » C'est une invention qui est tout entière de lui. De plus, il partagera le pays entre ses partisans : « Il les fera dominer sur plusieurs, et leur partagera le pays à prix d'argent », (*v.Angl.* Pour le gain.) Voilà ce que Dieu nous dit de ce roi qui se trouvera dans la Palestine aux derniers jours. Ces dernières paroles sont évidemment une preuve très concluante, qu'il règne dans la Palestine. C'est « *le pays* » qu'elles disent. L'Esprit de Dieu ne parle jamais ainsi d'aucune autre contrée. C'était le pays le plus près du cœur de Dieu – une espèce de centre pour tous les autres.

Maintenant voici que l'histoire change. « Et au temps déterminé *(v.Angl.* Et au temps de la fin.), le roi du midi choquera avec lui de ses cornes. » Ce fait, confirme ce qui a été dit précédemment que « le roi » se trouve « au temps de la fin. » « Le roi du midi choquera avec lui de ses cornes, mais le roi de l'Aquilon se lèvera contre lui comme une tempête avec des chariots et des gens de cheval, et avec plusieurs navires. » L'Esprit de Dieu avait parlé longtemps auparavant des rois du nord et du midi : il importait de faire voir qu'au temps de la fin, ces puissances auraient des successeurs qui feront leur choc avec « le roi » dans la terre sainte. « Le roi du midi », c'est-à-dire l'Égypte, et « le roi de l'Aquilon » c'est-à-dire le maître de la Syrie, possession actuelle du sultan. Ces deux personnages feront un mouvement contre « le roi. » Non qu'ils aient une politique commune : au contraire, ils semblent ennemis acharnés l'un de l'autre. Mais « le roi » s'élève d'une telle manière, s'arrogeant dans la terre sainte des prétentions telles, que Dieu permet que la catastrophe finale arrive. Le roi du midi vient le premier, et ensuite le roi du nord qui parait être à cette époque le grand chef des forces militaires et navales de l'orient. « Le roi de l'Aquilon se lèvera contre lui comme une tempête, avec des chariots et des gens de cheval, et avec plusieurs navires ; et il entrera dans ses terres, et les inondera et passera outre. « Il entrera aussi au pays de noblesse. » Ce ne peut être un autre pays que celui d'Israël. Le roi est là. Le roi du nord est un personnage entièrement différent, un adversaire « du roi » aussi bien que le roi du midi.

Après avoir introduit « le roi » sans nous dire d'où il est venu, l'Esprit de Dieu le laisse là sans nous dire ce qu'il advient de lui. D'autres portions de l'Écriture nous font connaître pleinement son horrible destinée ; mais il était important de l'introduire comme un épisode dans le chapitre 11, afin de montrer le dernier grand conflit entre les rois du midi et du nord. En conséquence, le récit divin laisse là « le roi », et le reste du chapitre ne s'occupe que du roi du nord. Il n'entre pas seulement dans le pays de noblesse, mais il continue ailleurs ses conquêtes. « Plusieurs pays seront ruinés, mais ceux-ci réchapperont de sa main, savoir : Édom, Moab, et le principal lieu des enfants de Ammon. » Nous voyons par Ésaïe 11, que c'est là un fait très remarquable. Ces peuples vivaient sur les frontières de la Terre Sainte ; et Dieu arrange les choses de manière que s'ils échappent au roi du nord, c'est pour qu'ils soient ravagés par les Israélites triomphants. Dieu ne veut pas permettre que les premiers ennemis d'Israël, et ses ennemis acharnés, reçoivent leur juste rétribution des mains de quelque autre peuple que de celui auquel ils ont tant cherché à s'opposer et à faire du mal. En conséquence, il semblerait, d'après Ésaïe, que, bien peu après, les Israélites exécuteront sur eux le jugement de Dieu.

[5] ou Dieu des forteresses. *(Éd.)*

« Il mettra donc la main sur ces pays-là ; et le pays d'Égypte n'échappera point. Il se rendra maître des trésors d'or et d'argent, et de toutes les choses désirables de l'Égypte. Les Libyens et ceux de Cus seront à sa suite. » Nous apprenons de là que le roi du nord n'agit pas comme un allié vis-à-vis le roi du midi. Il s'avance vers le midi, où, semblerait-il (v.13), il y aura un grand développement de prospérité matérielle, soit par suite des ressources du pays lui-même, ou plus probablement en conséquence de ce qu'il est devenu le grand marché commercial de l'Occident et de l'Orient, dans cette partie du monde. « Mais les nouvelles de l'Orient et de l'aquilon le troubleront. C'est après être descendu dans le midi au-delà de la Palestine, qu'il entend ces rumeurs à l'égard du nord et de l'Orient qui le jettent dans la perplexité. Il était lui-même venu du nord, et avait aussi conquis l'Orient ; et maintenant il reçoit de ces quartiers des nouvelles qui l'agitent. Il s'empresse de s'en retourner du pays d'Égypte, et arrive en Palestine. « Et il dressera les tentes de sa maison royale entre les mers (c'est-à-dire entre la Méditerranée et la mer Morte) à l'opposite de la noble montagne de la sainteté, mais il viendra a sa fin, et personne ne lui donnera du secours. » Telle est la sentence du roi du nord jadis victorieux – et non la sentence « du roi » qui a été introduit, en passant, pour nous montrer en quelle occasion se livre le combat final entre le nord et le midi.

Je désire maintenant examiner s'il n'y a pas dans l'Écriture, d'autres passages intéressants à rattacher au sujet dont nous venons de nous occuper. La fin de Zacharie nous présente là-dessus de précieuses lumières. D'abord juste un mot ou deux à la fin du chapitre 11. Voici ce que dit l'Esprit de Dieu : « Malheur au pasteur inutile qui abandonne le troupeau. » C'est évidemment, je pense, l'Antichrist – « le roi ; » car le verset 16 nous apprend que ce pasteur inutile est dans le pays. « Voici, je m'en vais susciter un pasteur *au pays*, qui ne visitera point les brebis qui s'en vont être perdues ; il ne cherchera point celles qui sont délicates ; il ne guérira point celles qui sont malades, et il ne portera point celles qui sont demeurées en arrière ; mais il mangera la chair des plus grasses, et fendra leurs ongles. » Ce parfait égoïsme, cette orgueilleuse élévation de soi-même, cette action de dépouiller le troupeau au lieu de le nourrir et de porter les agneaux sur son sein, font un affreux contraste avec Christ, le Bon Berger. Puis il est déclaré expressément que le faux berger, l'Antichrist, doit s'élever dans le pays d'Israël, et que là il n'épargne pas le troupeau de Dieu. Au chapitre 12, nous trouvons une autre puissance. « Voici (v.2), je ferai que Jérusalem sera une coupe d'étourdissement à tous les peuples d'alentour ; et même elle sera une occasion de siège contre Juda et contre Jérusalem ; » c'est-à-dire que les nations s'assemblent contre Jérusalem ; précisément comme en Daniel 11, le roi du nord et le roi du midi. Les nations s'assemblent contre Jérusalem pendant que ce pasteur inutile y est. Jérusalem et les Juifs sont l'objet de l'attaque. « Et il arrivera en ce temps-là, que je ferai que Jérusalem sera une pierre pesante à tous les peuples ; tous ceux qui s'en chargeront en seront entièrement écrasés ; car toutes les nations de la terre s'assembleront contre elle. » La victoire semble pencher du côté des ennemis d'Israël. Mais nul ne peut alors s'endurcir contre ce peuple et prospérer, parce que le Seigneur se sera identifié avec lui en ce jour-là. « En ce temps-là, dit l'Éternel, je frapperai d'étourdissement tout cheval, et de folie l'homme qui sera monté dessus ; et j'ouvrirai mes yeux sur la maison de Juda ; » et ensuite la prophétie nous dit de quelle manière le Seigneur défendra son peuple en ce jour.

Mais ce qui rendra la chose encore plus claire, c'est ce que nous lisons, chapitre 14:2 : « J'assemblerai donc toutes les nations en bataille contre Jérusalem, et la ville sera prise, et les maisons pillées, et les femmes violées, et la moitié de la ville sortira en captivité ; mais le reste du peuple ne sera point retranché de la ville. » Nous trouvons dans ce passage quelques révélations de plus que ce que nous aurions pu recueillir du chapitre 12. C'est ainsi, par exemple, que nous apprenons que « la ville sera prise… et que la moitié de la ville sortira en captivité », traits qui distinguent évidemment ce siège futur, de ceux que Jérusalem a subis dans le passé. Lorsque les Chaldéens s'emparèrent de la ville, ils firent captif tout le monde ; lorsque ce furent les Romains, ils firent prisonniers tous ceux qu'ils épargnèrent. Ici nous trouvons un autre siège dans lequel la moitié seulement sera prise et l'autre moitié ne le sera pas. Et si quelque chose peut distinguer plus clairement encore à cet égard l'avenir, du passé, c'est qu'après avoir pris la moitié de la ville, les nations ne pousseront pas leur victoire plus loin. Si on demande pourquoi, le voici : « Car l'Éternel sortira, et combattra contre ces nations-là, comme il a combattu au jour de la bataille. Et ses pieds se tiendront debout en ce jour-là sur la Montagne des Oliviers, qui est vis-à-vis de Jérusalem, du côté d'Orient. » Qui peut prétendre que cela ait jamais été accompli ? Qui peut dire que l'Éternel est venu de cette manière et s'est tenu debout sur la Montagne des Oliviers ? Comment pouvez-vous faire accorder le passé avec une déclaration telle que celle-là ? Depuis les jours du prophète, le Seigneur ne s'est jamais trouvé en vainqueur sur le sol de Jérusalem. Est-ce que ce cas s'est réalisé lors du siège de la ville, par Titus ? Essaierez-vous d'expliquer cette déclaration de Zacharie simplement comme une délivrance accordée dans les voies ordinaires de la Providence ? Mais, je le demande, les Juifs furent-ils alors délivrés ? Non, certes ; ils furent au contraire, emmenés captifs. Jérusalem jusqu'à aujourd'hui demeure foulée par les Gentils, et continuera de l'être jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis. Mais le passage indique les derniers temps des Gentils, le terme de l'oppression gentile. Quand ce jour sera venu, et que le Seigneur sortira pour combattre contre ces nations, ses pieds se tiendront debout sur la Montagne des Oliviers. Et comme preuve que cela ne doit pas être entendu allégoriquement, le Saint Esprit ajoute que la Montagne des Oliviers se divisera en deux, preuve physique extérieure que l'Éternel Dieu y a posé ses pieds. « Et la Montagne des Oliviers sera fendue par le milieu vers l'Orient et l'Occident, de sorte qu'il y aura une très grande vallée ; et une moitié de la montagne se retirera vers l'aquilon, et l'autre moitié vers le midi. » « Vous fuirez par cette vallée de montagnes » – c'est-à-dire qu'il y aura une vallée entre les deux moitiés ; – « car cette vallée des montagnes ira jusqu'à Atsal (*v.Angl.*) Alors l'Éternel, mon Dieu, viendra, et tous les saints seront avec toi. »

Ce passage prouve donc très clairement que Jérusalem doit soutenir un siège dans l'avenir, et que ce siège sera caractérisé par deux attaques. La première attaque réussira contre Israël ; la moitié de la ville sera prise, et il

s'ensuivra pour cette moitié de la ville toutes les affreuses misères qui accompagnent un siège ; mais l'autre moitié est réservée pour l'Éternel, qui amènera la troisième partie au feu. Il se placera à leur tête, et écrasera toutes les nations de la terre qui viendront contre Jérusalem. Ainsi la seconde attaque sera à la ruine de ceux qui la font. Si nous rapprochions cela de ce qui nous est dit en Daniel, combien est manifeste l'accroissement de lumière que la prophétie de Zacharie jette sur le sujet ! Le roi du nord arrive le premier lorsque le roi du midi choque avec « le roi » dans la terre sainte. Il y a une attaque simultanée contre Israël, afin de détruire, dans le pays, le peuple qui, hélas ! le mérite bien. Mais au milieu du mal se trouvera une semence sainte. Dieu se servira de ces assaillants pour exécuter l'œuvre de sa justice. Les méchants seront emportés, et lorsque Dieu aura purifié ceux qui se trouvent là, il se passera une autre scène. Le roi du nord, ayant été heureux dans sa première attaque, poursuit sa marche vers l'Égypte, contre le roi du midi. Il y arrive, mais il reçoit du Nord et de l'Orient des nouvelles qui le troublent.

En attendant, pouvons-nous demander, qu'est-il advenu du « roi » ? A-t-il été détruit dans la collision qui a eu lieu dans le pays entre les rois du nord et du midi ? Nullement. Qu'est-ce donc qu'il devient ? Comment tombe-t-il ? Par l'éclat de l'apparition du Seigneur venant du ciel : il est réservé pour la main de Dieu lui-même. Il sera jeté vivant dans le lac de feu et de soufre, « qui est aussi apprêté pour le roi. » C'est ainsi que l'Ancien Testament et le Nouveau sont unanimes dans le témoignage qu'ils nous donnent. Ce ne sera point selon la sentence ordinaire de l'homme ruiné qu'il périra ; et pour lui, Dieu se départira de tout le cours ordinaire de ses voies avec les méchants. De même que de temps à autre, Dieu, dans sa grâce, a retiré des hommes de ce monde sans les faire passer par la mort, ainsi il y en a auxquels il est destiné de Dieu d'être précipités tout vivants dans l'enfer – contraste terrible avec ceux qui sont en vie quand le Seigneur vient, et qui attendent d'être enlevés au ciel. Il en sera ainsi du méchant, le pasteur inutile – le roi. Mais il n'est pas le seul à qui ce sort soit réservé. Le roi du nord est un ennemi plus effronté encore. « Le roi » s'est élevé dans le pays, corrompant le peuple d'Israël et le faisant apostasier ; il a reçu sa sentence. Si le plus petit mot de ce jugement exécuté dans le pays devait parvenir au roi du nord, nous pouvons facilement comprendre combien il en devrait être troublé. Si c'est là le motif de son prompt retour contre Israël, ou s'il revient parce que les dix tribus seraient en mouvement, c'est ce que je n'ai pas la prétention de dire. L'Écriture ne nous le dit point. Mais il s'avance de nouveau dans la Terre Sainte ; et cette fois, c'est pour tomber sous la main immédiate de Dieu – et non par l'épée d'un homme puissant, ni par l'épée d'un petit. Ce n'est pas l'homme, mais Dieu, qui exécutera sur lui la vengeance. Voilà pourquoi il y a deux attaques. Après son premier assaut contre Jérusalem, Il est descendu vers le Midi et a poursuivi là, certaines conquêtes. Excité par les nouvelles qu'il reçoit, il se hâte de retourner, avec l'espérance que maintenant tout ira selon ses vœux. « Alors l'Éternel sortira, et combattra contre ces nations-là, comme il a combattu au jour de la bataille. »

Mais avant de terminer, il faut que je vous signale encore un ou deux autres passages. Prenez Ésaïe 28 et 29, et vous verrez comme ils confirment abondamment ce que j'ai avancé sur cette dernière scène. En Ésaïe 28 sont mentionnées deux grandes puissances au service du mal, en rapport avec le pays en ce temps-là : – l'une « le roi » qui est en relation avec le peuple, et dans le pays ; l'autre, le roi du nord, qui descend comme une puissance ennemie. Nous les trouvons tous deux dans ce chapitre. D'abord il est fait mention d'Éphraïm, et l'Éternel prononce malheur sur les « ivrognes d'Éphraïm, la noblesse de la gloire duquel n'est qu'une fleur qui tombe… Voici, le Seigneur a en main un fort et puissant homme, ressemblant à une tempête de grêle, à un tourbillon qui brise tout, à une tempête de grosses eaux débordées ; il jettera tout par terre avec la main. » Ces paroles, je pense, menacent de l'Assyrien, comme du terrible tourbillon venant du Nord, qui éclaterait sur Éphraïm. Au milieu du chapitre, nous trouverons une autre chose. Nous avons vu quelle était la conduite d'Éphraïm qui habitait sur les bords de la contrée. Mais quelle était la destinée de Jérusalem, la capitale ? « Car vous avez dit (v.15) : Nous avons fait accord avec la mort, et nous avons intelligence avec le sépulcre. » Là, évidemment, il s'agit du « roi » qui sera à Jérusalem et qui fera un pacte avec « la bête » la grande puissance impériale de ce temps, à laquelle Satan aura donné son trône. Il y a parfaite harmonie entre ce que nous trouvons en Isaïe, dans l'Apocalypse, et dans Daniel. « Nous avons fait accord avec la mort, et nous avons intelligence avec le sépulcre ; quand le fléau débordé traversera, il ne viendra point sur nous. » Remarquez cela. Le fléau débordé, est le roi du nord, la puissance extérieure qui fond sur eux. Ceux de Jérusalem ont fait alliance avec la mort et avec le sépulcre, c'est-à-dire avec les instruments de Satan en ce jour : et ils espèrent échapper, par ce moyen, au roi du nord. J'ai déjà fait voir que la bête, la grande puissance de l'Occident, sera en rapport avec « le roi » à Jérusalem ; que les contrées occidentales seront le grand siège de la bête ; qu'elle commandera à toute la partie de l'Europe qui appartenait proprement à l'Empire Romain. Quand cet empire sera réorganisé, le personnage en qui il se personnifiera sera le grand instrument par lequel sa force sera mise en usage. « Le roi » aura fait alliance avec lui, on plutôt, ainsi que le chapitre 9 s'exprime, lui, c'est-à-dire, le conducteur romain, fera alliance avec la masse des Juifs. À la fin, on les trouve tous deux dans Jérusalem, combattant contre le Seigneur et ses saints qui viennent du ciel. Ils croiront trouver leur prétendue force dans cette alliance, mais elle ne tiendra point. Le fléau débordé, l'Assyrien, les emporte, et la moitié de la ville de Jérusalem est prise. Avec quelle merveilleuse harmonie tout concorde dans l'Écriture ! Puis vient (És. 28:16), l'allusion à la pierre mise par le seigneur pour fondement en Sion, parole destinée au résidu fidèle de ce jour-là, quelque vraie qu'elle soit pour nous qui croyons maintenant.

Ésaïe 29, est le dernier passage que je veux signaler. Là nous est décrite la désolation finale de la ville. « Malheur à Ariel ! à Ariel ! la ville où David s'est campé… Mais je mettrai Ariel à l'étroit ; et la ville ne sera que tristesse et que deuil, et elle me sera comme Ariel. Car je me camperai en rond contre toi, et je t'assiégerai avec des tours, et je dresserai contre toi des forts. » C'est le siège dont parle Zacharie. « Et tu seras abaissée, et tu parleras comme de dedans la terre », etc. Voilà leur condition quand ils sont désolés. Mais voyez, verset 5, « Et la multi-

tude de tes étrangers sera comme de la poudre menue… Elle sera visitée par l'Éternel des armées avec des tonnerres et avec des tremblements de terre… Et la multitude de toutes les nations qui feront la guerre à Ariel… et ceux qui la serreront de près seront comme un songe d'une vision de nuit. » Le Seigneur est sorti et a combattu avec ces nations comme il combattit au jour de la bataille.

Voilà suffisamment éclaircie par diverses portions de la parole de Dieu, qui sont entièrement d'accord avec elle et dont elle reçoit de la lumière, la partie si intéressante du livre de Daniel dont nous nous occupons. Tout concourt à montrer de la façon la plus claire qu'il se prépare un terrible avenir pour l'apostat Israël et ses alliés de l'Occident, et un non moins terrible pour leurs adversaires confédérés de l'Orient. L'alliance avec le sépulcre ne tiendra pas. Lorsque les grandes puissances du monde auront, en apparence, tout balayé devant elles, et se seront assemblées devant Jérusalem pour la dernière grande lutte, Dieu saisira cette occasion d'en agir avec elles, après la durée si longue de sa patience. Ce sera la dernière scène. Les hommes croiront toucher au moment d'avoir en leurs mains la monarchie universelle ; mais ce sera le jour où Dieu les appellera au jugement. Je parle d'un jugement des nations et des rois, et non du jugement des morts devant le grand trône blanc.

Dieu va agir avec la terre, avec les hommes au milieu de tous leurs plans et de tous leurs projets. La régénération du monde sera le grand jour où le Seigneur, après avoir ôté d'Israël les transgresseurs, et s'être servi du « roi » lui-même et du jugement tombé sur lui, pour séparer en Juda ceux qui sont sincères, d'avec les méchants, fera sonner l'heure du règlement de compte avec les nations. C'est là, ce me semble, la simple, la juste portée de la vérité de Dieu, qui nous est présentée ici. Nous ne devons pas supposer qu'il ne s'agit simplement que d'une seule grande puissance. Il y aura des principes différents à l'œuvre. Et c'est une chose solennelle de penser que ces contrées-ci où nous jouissons de tels privilèges, doivent être couvertes alors des plus profondes ténèbres. L'alliance avec la mort et avec le sépulcre sera telle, à cause qu'elle sera une alliance avec le monde de l'Occident et la haute civilisation. Que c'est humiliant pour le cœur de l'homme ! À une époque qui est passée, la civilisation n'a pas préservé les esprits les plus élevés d'une idolâtrie et d'une corruption dégradantes, et hélas ! c'est une scène pire encore que nous aurons à la fin : le christianisme finira dans la restauration de l'idolâtrie, dans de nouveaux faux dieux, dans l'adoration de l'homme lui-même comme Dieu. Tel est, je le crois, l'avenir qui nous est prédit de ce siècle. Mais il en est un qui peut garder le cœur de s'embarrasser dans tout ce qui mène là – Christ lui-même. Puissions-nous être occupés de Lui, ne bâtissant pas sur les fondements des hommes, ne partageant pas leur espérance, ne nous confiant pas dans le progrès, ni même dans la religion comme on l'appelle. Si Christ est mon objet en toute chose, alors il y a sûreté ; mais elle n'est que là, il n'y en a nulle part ailleurs.

Chapitre 12

La détresse dont le prophète parle au commencement de ce chapitre n'est pas une chose qui se passe longtemps après les luttes décrites à la fin du chapitre précédent, et qui s'en distingue, mais, comme il le dit lui-même, elle a lieu « en ce temps-là. » En sorte qu'avec les derniers événements du chapitre 11 nous sommes réellement arrivés à la période la plus avancée dont il soit fait mention en Daniel. On a fait souvent la remarque, en effet, que Daniel ne pénètre jamais dans le règne de la gloire, mais nous mène juste au moment on il va être introduit. Il nous montre ce qui l'introduira, nous décrit, sans donner beaucoup des détails, l'exécution du jugement qui le précède, et nous parle du royaume des cieux qui doit remplir toute la terre, mais il n'en fait pas la description. Le peuple des saints, ainsi qu'il appelle les Juifs, possédera tous les royaumes qui sont sous les cieux : c'est à cette déclaration générale qu'il se borne à cet égard. Il est vrai que l'Esprit de Dieu était déjà entré plus pleinement par d'autres prophètes dans le sujet du règne du Messie sur Israël, et de la portion bénie de ce peuple ; et qu'après la captivité, il allait encore en faire la matière de prédictions nouvelles par quelques autres. Ces nouvelles communications prophétiques que le Saint Esprit avait dans sa pensée étaient d'une importance particulière, parce qu'il savait bien que plusieurs supposeraient que le retour des Juifs de la captivité de Babylone, était l'accomplissement de la prophétie. Aussi, fut-il pris beaucoup de peine dans quelques-unes des dernières prophéties, pour faire voir que rien n'était plus loin de la réalité, et que la bénédiction d'Israël était encore à venir. Les Juifs sont présentés comme étant dans une condition misérable, postérieurement à leur retour de Babylone, et l'Esprit des Dieu contemple, dans un lointain avenir, la période où ils seront réellement délivrés et bénis selon la pensée de Dieu. Le retour passé n'était qu'un gage de la pleine restauration que Dieu leur destinait. Mais Daniel n'entre pas dans ce temps de bénédiction. Il vous amène jusqu'au moment où il va commencer, et, arrivé là, il termine. Son sujet particulier était les temps des Gentils, et c'est là ce qui fait le caractère remarquable de sa prophétie. Il est simplement un prophète de la captivité.

Le chapitre 12 est relatif à ce qui se passe entre le jugement des Gentils, et l'introduction des Juifs dans la bénédiction qui leur appartient. Le chapitre précédent nous a fait voir « le roi » et sa méchanceté, dans la Terre Sainte, et nous a aussi entretenus des rois venus du nord et du midi. Quelque grande qu'ait pu être la puissance du grand chef du nord contre la Terre Sainte, « néanmoins il viendra à sa fin, et personne ne lui donnera du secours. » Telle est sa fin misérable.

Mais maintenant s'élève une question intéressante. – Quelle sera en ce temps la condition d'Israël ? La réponse se trouve dans les premiers versets de notre chapitre. « Or, en ce temps-là, Micaël, ce grand chef qui tient ferme pour les enfants de ton peuple, tiendra ferme. » C'est de ce peuple que Daniel était occupé. Il n'avait aucune idée de ce que nous appelons aujourd'hui un *peuple chrétien,* aucune idée qu'il vînt un temps, déjà arrêté dans les conseils de Dieu, où il n'y aurait plus de différence entre Juifs et Gentils, et où les uns et les autres se-

raient formés par la foi en un Christ crucifié, pour être un seul corps par le Saint Esprit envoyé du ciel. Tout cela était une nouveauté pour Daniel, et le Seigneur ne lui donne jamais d'anticiper un pareil état de choses. Aucune prophétie, soit de Daniel soit de tout autre, n'y fait allusion, quoique plusieurs révèlent d'autres particularités qui sont réalisées maintenant, comme nous voyons dans l'Épître aux Romains, etc L'expression « ton peuple » désigne simplement et uniquement, le peuple juif. Daniel s'y intéressait profondément et avec raison, comme Juif et comme un Israélite sincère, qui était sensible à la gloire de Dieu qui se rattachait à ce peuple. En conséquence, l'Esprit de Dieu leur communique qu'il s'opérerait en ce temps-là un changement dans l'histoire d'Israël. Au lieu d'un simple contrôle exercé par Dieu dans les voies de sa Providence, comme, par exemple, la résistance de Micaël à tel ou tel chef, il y aurait ce fait important, que Micaël tiendrait ferme pour les Juifs, prendrait leur cause en main, et écraserait leurs adversaires ; mais cependant, cela ne se ferait point sans une lutte terrible. Leur défense, constituait sa tache habituelle. Mais maintenant il se lèvera pour compléter, par la délivrance des Juifs, les grands desseins de Dieu relativement à la terre.

« Et ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y a point eu, depuis qu'il y a eu des nations jusqu'à ce temps-là ; et en ce temps-là, ton peuple, c'est-à-dire quiconque sera écrit dans le livre, échappera. » Nous trouvons dans ces paroles un renseignement important qui nous fait distinguer aussitôt cette attitude ferme de Micaël, de tous les temps antérieurs. Bien loin que jusqu'à ce jour il y ait eu délivrance, la détresse qui tomba sur les Juifs sous Titus, fut plus terrible que celle qui les avait atteints sous Nébucadnetsar. Que devons-nous donc en conclure, si non que ce temps de détresse est encore à venir ? La description que le Saint Esprit nous donne ici, ne trouvant, dans le passé, rien qui lui corresponde, il faut que son application soit future. Et de fait, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur Jérusalem et sur la condition actuelle des Juifs pour voir qu'il en est réellement ainsi. Est-ce qu'ils sont délivrés ? Bien au contraire, il n'y a pas de contrée sous le ciel qui, d'une manière ou d'une autre, ne rende témoignage qu'ils se trouvent dans un état de dégradation, et hors du pays de leur gloire, sur lequel les yeux du Seigneur reposent continuellement.

Quelques personnes regardent bien en effet comme futur ce dont il est question ici, mais elles prétendent que ce doit être pris dans un sens spirituel, qu'il faut entendre de l'Église du peuple de Dieu d'aujourd'hui. Mais d'abord, il suffit, pour réfuter une telle manière de voir, de répondre que nous avons eu une longue prophétie apportée par l'ange a Daniel, avec la déclaration positive qu'il s'agissait de ce qui arriverait à son peuple aux derniers jours. Ce fait seul exclut absolument de pareilles idées. Remarquez ensuite que d'un bout à l'autre de la prophétie, il n'est parlé de personne, à l'exception des Juifs, comme étant les objets de l'intérêt de Dieu jusqu'à ce temps-ci. Le sujet en question, c'est la Terre Sainte et les luttes entre le nord et le midi qui l'entourent. Le christianisme ne connaît pas de Terre Sainte. C'est tout simplement du judaïsme ou du paganisme de regarder un lieu comme plus sacré qu'un autre, maintenant que la pleine lumière du christianisme est venue. Mais s'il existe un pays qui soit glorieux dans le dessein de Dieu, c'est celui d'Israël. Seulement il perd ce caractère pendant la vocation gentile. Ce qui est maintenant en scène, c'est la révélation des choses célestes et non des choses terrestres. Et, par conséquent, tout ce qui était saint auparavant, à un point de vue purement terrestre, est passé pour le moment, éclipsé par une dispensation plus brillante ! Aujourd'hui, Dieu a d'autres conseils en vue. En réfutant son Messie, l'ancien peuple a manifesté son impiété ; et jusqu'à ce que, comme nation, il soit amené à Jésus, ou, selon les paroles de l'Apocalypse « à garder les commandements de Dieu, et à avoir le témoignage de Jésus Christ », jusqu'à ce qu'un résidu ait obtenu une sorte de connaissance divine de Christ, Dieu ne le reconnaîtra point. En attendant, il s'est tourné vers une autre œuvre, celle de la formation de l'Église, à laquelle il n'est fait ici aucune allusion. C'est une vérité bénie, que Dieu est allé vers les Gentils dans une riche miséricorde ; mais de quelle consolation cela eût-il été en vue de ce qui pesait si lourdement sur le cœur du prophète ? Tandis que tout est parfaitement convenable et clair, du moment que nous comprenons qu'il fait la description de l'état de son peuple et de son passage à travers la scène terrible dont il est question ici, la veille de sa délivrance et de la délivrance de Dieu. « Ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y en a point eu depuis qu'il y a eu des nations jusqu'à ce temps-là ; et en ce temps-là, ton peuple, c'est-à-dire quiconque sera trouvé écrit dans le livre, sera délivré. »

Je désire faire voir que ce n'est pas là le témoignage d'un écrivain sacré seulement, mais que c'est celui de plusieurs. Prenez le prophète de la douleur, Jérémie, chapitre 30. Nous y trouvons une allusion manifeste à la grande détresse de Jacob, suivie de sa puissante délivrance. « Ce sont ici les paroles que l'Éternel a prononcées touchant Israël et Juda. » Qui peut contester le sens de cela ? « Ainsi, a dit l'Éternel : Nous avons entendu un bruit d'épouvantement et de frayeur, et il n'y a point de paix. Informez-vous, je vous prie, et considérez si un mâle enfante ; pourquoi donc ai-je vu tout homme tenant ses mains sur ses reins comme une femme qui enfante ? Et pourquoi tous les visages sont-ils jaunes ? » C'est un état de choses qui dépasse tout ce qu'on aurait pu attendre raisonnablement en temps ordinaire : les hommes remplis de l'angoisse la plus profonde peinte même sur leurs visages, et leur courage tout dissipé, en présence de la terrible détresse. Le septième verset l'explique. « Hélas ! que cette journée-là est grande ! il n'y en a point eu de semblable. » Comme en Daniel, c'est un temps sans exemple. « Et elle sera un temps de détresse à Jacob, mais il en sera pourtant délivré. » Jacob « ce vermisseau de Jacob », est le nom dont se sert le Saint Esprit pour désigner le peuple considéré, dans sa faiblesse, comme Israël est son nom de puissance. C'est le temps, de la détresse de Jacob, mais il en sera délivré. Jusque-là c'est la même suite de pensées qu'en Daniel. Il s'agit d'Israël et de Juda désignés par le nom qui exprime leur faiblesse, en tant qu'exposés du dehors à toute sorte de calamités. C'est un jour de détresse sans pareille, et l'Israël de ce jour-là en doit être délivré. Si je voulais parcourir Ésaïe, je pourrais montrer la même chose du commence-

ment à la fin, seulement d'une manière plus étendue. Je n'ai pas besoin de m'arrêter à des passages si bien connus (ch.1, 2, 10, 14, 17, 22, 24-35, 49-66).

Mais on nous dira peut-être : Avez-vous à produire quelque témoignage tiré du Nouveau Testament ? Vous avez cité des passages de l'Ancien Testament, pouvez-vous nous montrer quelque chose dans le Nouveau qui donne un accroissement de lumière, la pleine lumière de Dieu par son Fils bien-aimé ? La pensée peut venir, comme effectivement elle est venue à plusieurs, que le christianisme met les Juifs entièrement de côté ; de telle sorte que nous devons voir dans l'expression « le peuple » simplement un type de ceux que Dieu forme pour sa gloire.

Notre Seigneur décide lui-même cette question en Matthieu *24*. Il nous enseigne que Daniel décrit une destinée réservée à Israël, et qui ne doit être appliquée à aucun autre peuple sous le soleil. C'est là sa portion tant pour les douleurs que pour les délivrances. Les disciples lui avaient dit (v.3.) : « Dis-nous quand ces choses arriveront, et quel sera le signe de la venue et de la consommation du siècle. » Observez ici que la consommation du « siècle » est la seule vraie signification du terme original. Cela ne se rapporte point à la ruine du monde envisagé comme système matériel, mais à une certaine dispensation qui suit son cours dans le monde, et dont le nom est tout à fait différent. Le Seigneur avertit les disciples qu'ils étaient en danger d'être séduits : qu'il viendrait des personnes qui prétendraient être le Christ, qu'il y aurait des troubles extérieurs, que son témoignage ne devait changer en aucune manière le cours ordinaire des choses humaines ; car nation s'élèvera contre nation, et royaume contre royaume, et que, pour ce qui regardait l'état physique du monde, il y aurait des famines, des pestes, et des tremblements de terre.

Il ne fait là que les préparer à une crise terrible qui devait venir. « Mais toutes ces choses sont un commencement de douleurs. » « Alors ils vous livreront pour être affligés, et vous feront mourir, et vous serez haïs de toutes les nations à cause de mon nom. » Jusqu'au verset 15, ce sont des déclarations générales. Ensuite, le Seigneur restreint tout à coup la scène à Jérusalem et à la Judée. Il ne poursuit pas l'exposé de la prédication de l'évangile du royaume à travers tout le monde, mais il borne ses regards à cette petite bande de terre où habitait le Peuple de Dieu, et à cette ville près de laquelle il prononçait alors cette même prophétie. « Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation, dont il a été parlé par Daniel le prophète, établie dans le lieu saint (que celui qui lit comprenne) », etc. Nous trouvons dans ces paroles une exhortation positive à regarder au livre même, à l'étude duquel nous sommes précisément occupés. Le Seigneur parlait dans son discours du même sujet que Daniel avait prédit dans sa prophétie. « Alors que ceux qui seront en Judée, s'enfuient aux montagnes. »

Je demande s'il peut y avoir de l'incertitude sur le sens de ces versets. Qui que ce soit peut-il être dans le doute, sur ce que signifie cette expression « le lieu saint ? » Est-elle jamais employée pour désigner autre chose que le sanctuaire de Dieu à Jérusalem ? Dans l'Écriture, le lieu saint, en tant qu'une place sur la terre, est invariablement le lieu juif où l'on adore Dieu. L'abomination de la désolation exprime une idole qui amènerait la désolation sur les Juifs. Lors donc que cette idole, dont a parlé le prophète Daniel, sera placée dans le temple, ceux qui font cas de Christ devront prendre la fuite. Il n'y a pas un mot des Gentils ici, pas une allusion à l'Église de Dieu là. Les personnes pieuses, mais des personnes juives, dans leur propre ville, sont averties, aussitôt qu'elles verront cette idole, de s'enfuir aux montagnes de Judée qui se trouvent dans le voisinage. « Malheur à celles qui seront enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours-là ! Et priez que votre fuite n'ait pas lieu en hiver ni en un jour de sabbat. » Ce n'est pas du tout une scène chrétienne, mais bien une scène juive. Les chrétiens observent le jour du Seigneur. Par là, nous déclarons que nous reconnaissons Jésus comme Christ ressuscité, et ce jour est le grand symbole de notre bénédiction en lui, mais le sabbat était un signe entre Dieu et Israël.

« Car alors il y aura une grande affliction, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais. » Plusieurs, je le sais, appliquent ceci à la destruction de Jérusalem par Titus, et aux grandes calamités qui fondirent alors sur les Juifs. Mais il y a une différence essentielle, qu'on ne doit pas négliger.

Le peuple juif *ne fut pas* délivré alors : tandis que lorsque la prophétie de Daniel est accomplie, il est, et doit être délivré – il ne l'est pas à une époque postérieure, mais il l'est en ce temps-là. Si Daniel est un véritable prophète, c'est que sa prophétie n'a point manqué, mais qu'elle reste à accomplir. Notre Seigneur emprunte nettement et positivement sa citation a cette prophétie, et à ce même chapitre que nous étudions maintenant. Et que rattache-t-il a la délivrance d'Israël ? Sa propre venue du ciel comme Fils de l'Homme. Qui peut dire qu'elle a eu lieu ? Bien loin que les Romains fussent renversés au temps de Titus, il leur fut permis de réduire les Juifs en esclavage. Ces derniers ne furent point délivrés alors, et, jusqu'à ce jour, ils n'ont pas non plus été jamais les maîtres de leur propre temple, ni pu demeurer dans leur propre pays, même comme simples particuliers. S'il y a une race plus particulièrement proscrite dans la terre sainte, c'est la race juive. Les Turcs, ses possesseurs actuels, l'ont possédée pendant beaucoup de longues années ; et tous, soit les Croisés, soit les Sarrasins, se sont accordés à en exclure les Juifs. De sorte que jusqu'ici il ne s'est rien passé de semblable à la venue du Fils de l'Homme pour délivrer Israël. Micaël n'avait pas encore tenu ferme pour eux en ce sens-là.

Ainsi, ce que j'ai montré d'après l'Ancien Testament est amplement confirmé, par le Nouveau. Tous les prophètes, l'un après l'autre présentent le même tableau, c'est-à-dire un temps de détresse, comme il n'y en a jamais eu, immédiatement suivie d'une délivrance, telle que jamais encore il n'en a été accordé de pareille à Israël. Il est parfaitement clair, comme nous croyons tous, que ce sont là des prophéties de Dieu, qu'il ne s'agit que d'atteindre le temps auquel il convient à Dieu de les accomplir à la lettre. Selon que notre Seigneur le déclare dans

ce même chapitre 24 de Matthieu. « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » Ce n'est pas seulement dans sa teneur générale que la prophétie est vraie, mais il ne passera pas un seul iota ou un seul trait de lettre, que tout ne soit accompli.

S'il en est ainsi, nous possédons une clé importante pour l'intelligence de la prophétie de Daniel. Quelque prochaine que fût la destruction de Jérusalem par les Romains, le Seigneur ne laisse pas pourtant de porter ses regards sur une autre époque. Et ce qui rend ce fait d'autant plus remarquable, c'est qu'un des évangélistes nous annonce la destruction de Jérusalem par les Romains, mais aussi *la distingue de cette future période de détresse.* La principale allusion que la prophétie ait faite positivement à la ruine de Jérusalem par l'armée romaine, se trouve en Luc 21. Et voyez quelle différence de langage : « Et quand vous verrez Jérusalem être environnée d'armées. »

Pas un mot au sujet de la présence de l'abomination de désolation dans le lieu saint. Luc l'omet entièrement, et décrit ce que Matthieu ne mentionne pas – Jérusalem environnée d'armées. « Quand vous verrez Jérusalem environnée d'armées, sachez alors que sa désolation est proche. Alors que ceux qui sont en Judée s'enfuient aux montagnes, et que ceux qui sont au milieu de Jérusalem s'en retirent », etc. C'est-à-dire, que le Seigneur prescrit exactement la même ligne de conduite aux Juifs qui sont dans Jérusalem, soit à l'approche du sac de la ville par les Romains (comme en Luc), soit lors de la future désolation qui doit tomber sur elle (comme en Matthieu). Jusque-là il y avait analogie entre les deux événements : on devait s'enfuir, ne pas se confier en de vaines espérances de délivrance par quelque prétendu Messie, mais savoir de la bouche du Seigneur lui-même que Jérusalem devait tomber sous la puissance des Gentils. Si quelqu'un voulait échapper, il fallait qu'il sortit de Jérusalem. « Et que ceux qui sont aux campagnes n'entrent pas en elle. » Peu importe, ce qu'on pourra leur dire de la Pâque ou de quelque autre fête, leur voie de sûreté est d'éviter Jérusalem. Il n'y a pas encore de délivrance pour Israël. « Car ce sont là les jours de la vengeance, afin que toutes les choses qui sont écrites soient accomplies. » Luc ne dit pas, c'est là le temps de détresse comme il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde. Les expressions sont de la plus singulière exactitude : Luc présentant d'abord la destruction de Jérusalem par Titus, et Matthieu ne parlant que du dernier siège avant que les Juifs soient délivrés. « Car ce sont là les jours de la vengeance, afin que toutes les choses qui sont écrites soient accomplies. Or, malheur, à celles qui seront enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours-là ! Car il y aura une grande détresse dans le pays, et de la colère contre ce peuple. Et ils tomberont sous le tranchant de l'épée, et seront menés captifs dans toutes les nations. » Ce n'était donc pas là le temps de détresse de Jacob où il serait délivré. Au temps dont parle saint Luc, au lieu de la délivrance on tombe seulement dans les angoisses d'une captivité après les angoisses de la guerre.

« Et Jérusalem sera foulée par les nations jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis. » C'est ce qui s'accomplit à l'heure présente. « Les temps des Gentils. » continuent encore jusqu'à ce jour. Les Gentils ont constamment dominé, et sur toute la face de la terre les Juifs n'ont pas obtenu un pays ou une ville qu'ils puissent dire à eux. Qui possède leur ville et leur pays ? Les Gentils. « Les temps des Gentils » ne sont point expirés. « Jérusalem sera foulée par les Gentils, jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis. » Ils en sont les maîtres, et comme tels, ils la fouleront jusqu'à ce que les temps assignés soient accomplis – et non pas à toujours. Il n'est dit nulle part que cet état de choses doit aller jusqu'au temps de la fin. Au contraire, la domination gentile sur les Juifs est près de son terme : le verset suivant nous l'enseigne. Nous avons déjà vu un énoncé très régulier, très méthodique des malheurs qui devaient arriver à Jérusalem ; et les temps des Gentils ont toujours couru depuis Titus jusqu'au moment actuel. Mais au verset 25, commence la scène finale, la seule chose dont il soit question en Matthieu 24, à partir du verset 15 – et cela en raison de la question faite par les disciples « Quel sera le signe de ta venue et de la fin du siècle ? Mais, comme en Luc ils demandent simplement « Quel signe y aura-t-il quand ces choses devront arriver ? » (c'est-à-dire la destruction du temple), le Seigneur leur annonce la venue des Romains, et ensuite, descendant le cours du temps des Gentils, il continue jusqu'à la fin ; tandis que Mathieu se renferme dans ce qui est relatif à la fin, en réponse à la question qu'il rappelle. Telle est la raison toute simple de la différence de langage entre les deux évangélistes, et rien de plus beau que la manière dont la vérité se produit. Maintenant nous arrivons, ici en Luc, aux grands événements qui marquent la fin des temps des Gentils. « Et il y aura des signes dans le soleil, et dans la lune, et dans les étoiles, et sur la terre une angoisse des nations en perplexité… les hommes rendant l'âme de peur et à cause de l'attente des choses qui viennent sur la terre habitable, car les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors on verra le Fils de l'Homme venant sur une nuée avec puissance et grande gloire. »

Ceux qui, par une interprétation figurée appliquent Matthieu 24 à la destruction de Jérusalem par Titus, sont obligés de faire de cette venue du ciel du Fils de l'Homme, une simple figure représentant l'action providentielle de Dieu, par le moyen de Titus, pour écraser les Juifs. Mais Luc 21 réfute complètement une pareille idée. L'Esprit de Dieu y fait voir, en effet, que Jérusalem a été prise, et que les temps gentils continuent de courir : c'est lorsqu'ils vont expirer que le Fils de l'Homme vient sur les nuées du ciel, avec puissance et grande gloire – des centaines d'années après Titus. La scène finale est introduite comme terminant les temps des Gentils, ou comme étant la conséquence du fait qu'ils ont pris fin. « Et quand ces choses commenceront à arriver, regardez en haut, et levez vos têtes, car votre rédemption approche. » Et puis, un peu plus loin (v.32), nous trouvons cette expression remarquable : « En vérité, je vous dis que cette génération ne passera pas que toutes ces choses ne soient arrivées. » C'est un mauvais emploi de ce terme qui conduit à tant de confusion sur le sujet. Quand la phrase « cette génération » arrive-t-elle dans le récit ? C'est après que le Fils de l'Homme est déjà venu avec puissance et avec gloire – et non lorsqu'on a vu Jérusalem environnée d'armées. Cette circonstance est importante pour ai-

der à déterminer le vrai sens de l'expression. Si par ces mots « cette génération » il fallait entendre la durée d'une vie d'homme, ils n'occuperaient pas dans la prophétie une place convenable. L'idée qu'ils portent ordinairement avec eux eût pu être raisonnable, s'ils se fussent rencontrés juste quand il était question des armées assiégeant Jérusalem. Mais l'expression n'a pas de sens, si on la place après l'accomplissement des temps des Gentils. De sorte, qu'il faut que « cette génération » prise dans une acception temporelle, embrasse évidemment une étendue de dix-huit siècles pour le moins. Quelle est donc sa force véritable, et que désigne-t-elle ? Elle désigne – ce qu'elle fait très fréquemment dans l'Écriture – cette race d'Israël qui rejette Christ, et non une simple période de temps. L'Écriture l'emploie dans un sens moral pour décrire une race qui agit d'une façon particulière, bonne ou mauvaise. Voici comment s'exprime Moïse en faisant des reproches au peuple : « Ils se sont corrompus… c'est une génération perverse et revêche… Et il a dit, je cacherai ma face d'eux, je verrai quelle sera leur fin ; car ils sont une race perverse. » Ici, très évidemment, c'est de leur condition morale comme peuple, qu'il s'agit, et non du temps où cela a été manifesté.

Nous trouvons dans les Psaumes une clé de plus pour la signification propre de cette forme. Au Psaume 12, par exemple, se lisent ces paroles : « Toi, Éternel, garde-les, et préserve-les à jamais de cette race de gens » (même mot qu'en Luc). Si par le terme « génération » il fallait simplement entendre une durée de trente ou quarante années, quel serait le sens de ces mots « à jamais » ? Il ne s'agit nullement du cours de quelques années, mais de l'état moral d'un peuple, et du peuple d'Israël. Pareillement la portée des paroles de saint Luc est tout à fait manifeste. « Cette génération ne passera pas, que toutes ces choses ne soient arrivées. » Ce que veut dire le Seigneur, c'est que la race d'Israël continuera encore dans l'incrédulité et le rejet de Christ. C'est comme s'il disait, Je veux vous préparer pour cette vérité terrible, que cette génération qui rejeta Christ doit continuer jusqu'à ce que toutes ces choses soient accomplies. Or, en dehors de la prophétie, jamais on n'aurait pu prévoir un tel fait. On aurait pu supposer, au contraire, que, pendant que le christianisme s'étendait sur toute la terre et faisait des conquêtes en tout lieu, s'il devait y avoir une nation qui, plus qu'une autre, dût être amenée, sous l'autorité de Christ, ce devait être Israël, aimé à cause des pères. Mais non. Les Juifs doivent poursuivre dans la même incrédulité. Il pourrait bien y avoir parmi eux une suite de fidèles, mais la génération méchante, touchant laquelle Christ nous donnait alors un avertissement, ne passera pas jusqu'à ce que tout soit accompli. Et qu'est-ce qui viendra, ensuite ? Comme, les Psaumes s'expriment encore, la génération à venir. Israël sera né de nouveau, un nouveau cœur lui aura été donné. Il sera alors le peuple qui louera l'Éternel. Cela est parfaitement d'accord avec le reste de l'Écriture. Le Seigneur avait représenté Israël sous la figure d'un figuier stérile, et en conséquence, il avait prononcé une malédiction sur cet arbre. Lorsqu'il est dit, dans un des évangiles, que ce n'était pas encore la saison des figues, cela signifie que le temps de leur maturité ou de leur récolte n'était pas encore arrivé. Par suite les figues n'auraient pu être enlevées de l'arbre. En eût-il porté, elles auraient dû être là. C'est simplement lorsque les figues n'étaient pas encore mûres, que notre Seigneur vint chercher du fruit ; mais il ne s'y en trouva point. Il y avait abondante profession – des feuilles, mais pas de fruit. C'est pourquoi il dit, « que désormais aucun fruit ne naisse plus de toi à jamais ! » Telle est, en figure « cette génération. » Mais comment concilier cela avec le fait qu'Israël doit être bientôt à la gloire du Soigneur ? Israël doit naître de nouveau. « Cette génération-là » ne produira jamais de fruit pour le Seigneur : elle doit être détruite sous le jugement de Dieu, et une nouvelle race naîtra. Le type du passé nous donne une figure frappante de l'avenir.

D'après ces prophéties, que nous venons de considérer, deux tirées de l'Ancien Testament et deux contenues dans le Nouveau, il est clair que le temps de détresse dont parle Daniel est entièrement futur ; et que saint Luc distingue expressément une période de trouble considérable qui était juste sur le point de survenir, et qui est, en effet, survenue à Jérusalem, d'avec une dernière période de détresse beaucoup plus profonde qui est encore à venir. Nous revenons maintenant à Daniel, avec la lumière que nous avons recueillie d'autres passages des deux Testaments, qui prouvent que la parole de Dieu est positive et précise sur le fait qu'il faut qu'Israël traverse un océan de détresse inouïe, mais qu'il en doit être délivré. Au fond, c'est l'événement précurseur de la grande délivrance de la part de Dieu.

Mais il y avait encore une question qui restait sans réponse. Quelque important que ce fût pour Daniel de savoir que ses compatriotes seraient infailliblement délivrés, il y avait lieu encore à cette autre question : – Quelle sera la condition des Juifs qui ne se trouvent point alors dans le pays ? Qu'adviendra-t-il de ceux qui n'étant pas à Jérusalem ou dans la Judée ne sont point, par conséquent, les objets immédiats de la délivrance que Dieu y opère ? Le second verset du chapitre nous donne la réponse. « Et plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront – les tins pour la vie éternelle, et les autres pour les opprobres et pour l'infamie éternelle. » On applique constamment ce passage à la résurrection du corps, et il est vrai que l'Esprit fait reposer sur cette résurrection-là, la figure qu'il emploie ; mais on peut voir qu'elle n'a pas le moindre rapport avec la résurrection corporelle, soit la nôtre, soit celle d'Israël. Comme cela peut sembler difficile à plusieurs, je dois établir, par l'Écriture, que, dans le langage du Saint Esprit, la résurrection est employée comme figure d'un heureux rétablissement du sein d'un état de ruine.

Ésaïe 26 nous présente, ce qui je suppose ne sera mis en question par personne, un tableau de la détresse d'Israël – de la détresse sous ses dominateurs Gentils. Il est dit au verset 13 : « Éternel, notre bien, d'autres seigneurs que toi nous out maîtrisés ; mais c'est par toi seul que nous faisons mention de ton nom. » Cela ne se rapporte pas à l'Église, quoiqu'on nous en fasse si souvent l'application. Nous n'avons point eu d'autres seigneurs sur nous – mais les Juifs en ont eu. Ils ont été sous des maîtres pendant des centaines d'années, et ils y sont encore. « Mais c'est par toi seul que nous faisons mention de ton nom. Ils sont morts, ils ne vivront plus ; ils sont tré-

passés, ils ne se relèveront plus. » Ces seigneurs qui avaient domination sur eux ont disparu, ils sont morts. – Ils ne se relèveront plus. Peut-il être question là de la résurrection prise dans le sens littéral ? Si cela était, ils devraient se relever comme les autres. Ce qui est dit évidemment, c'est qu'ils périssent dans ce monde. En d'autres termes, l'Esprit leur applique la figure de la résurrection. C'en est fait d'eux, ils ne seront plus seigneurs sur Israël. « Parce que tu les as visités et exterminés, et que tu as fait périr toute mémoire d'eux. Éternel, tu avais accru la nation, tu avais accru la nation ; tu as été glorifié. » Qui peut douter que ce passage parle d'Israël seulement ? « Mais tu les as jetés loin dans tous les bouts de la terre. » Pourrait-on dire cela de l'Église ? Lorsque l'évangile s'étend sur tout le monde, c'est l'efficace de l'amour dans les hommes – l'activité de la grâce de Dieu qui circule partout. Il n'en est pas de même avec Israël. Pour lui, il a une ville qui est son lieu central, et où, s'il eût été fidèle, Dieu l'aurait maintenu ; de sorte que sa dispersion à tous les bouts de la terre était l'effet d'un jugement divin qui l'avait frappé, et non celui d'une mission d'amour. « Éternel, étant en détresse, ils se sont rendus auprès de toi ; ils ont répandu leur humble requête quand ton châtiment a été sur eux. » C'en a été le fruit. Israël s'humilie. Celui qui s'était engraissé et avait regimbé, était maintenant repentant, et le Seigneur prête l'oreille à sa confession, et regarde à son angoisse. « Comme celle qui est enceinte est en travail, et crie dans ses tranchées, lorsqu'elle est près d'enfanter ; tels avons-nous été à cause de ton courroux, ô Éternel ! » Et puis, au verset 19, le Seigneur répond : » Tes morts vivront, même mon corps mort vivra, ils se relèveront. » Il les réclame comme siens, quoiqu'ils eussent tant péché et qu'ils se trouvassent dans cette déplorable, cette dégradée condition. « Mon corps mort vivra, ils se relèveront. » Remarquez ce qui suit, en le rapprochant de Daniel : « Réveillez-vous, et vous réjouissez avec chant de triomphe, vous, habitants de la poussière, car ta rosée est comme la rosée des herbes, et la terre jettera dehors les trépassés. » Peut-on douter, si l'on a suivi les raisons qui viennent d'être avancées, que l'Esprit ne parle point ici de l'Église, mais, bien d'Israël, en contraste avec ses dominateurs Gentils, maintenant renversés, et qui ne le maîtriseront jamais plus ? Israël, au contraire, quoique réduit à la plus triste condition, était seulement comme le corps mort que le Seigneur réclame comme sien, et, à ce titre, comme appartenant au Seigneur, il se relèvera.

Revenant maintenant à Daniel, voyez quelle lumière est jetée sur le passage. Non seulement il y aura délivrance pour les Juifs, qui dans la terre sainte ont été témoins de tous les combats entre l'Antichrist et le roi du nord, mais aussi pour plusieurs de ceux qui dorment, c'est-à-dire, qui ne se sont pas encore avancés, qui ont été à l'écart des troubles de leur nation, qui sont restés dans une obscurité totale, comme, pour ainsi dire, dormant dans la poussière de la terre. – Plusieurs de ceux-là se réveilleront les uns pour la vie éternelle, et les autres pour les opprobres et pour l'infamie éternelle. » Cela prouve clairement que ce n'est point la résurrection des justes, parce que lorsqu'elle a lieu personne ne se relève pour les opprobres et pour l'infamie éternelle. Le passage n'a absolument aucun rapport avec la résurrection corporelle, qui ne fait que fournir ici, simplement, une figure pour exprimer le rétablissement national d'Israël, qui est représenté comme dormant dans la poussière, afin d'exprimer la profondeur dans son état de dégradation. L'heure était arrivée maintenant où il allait se réveiller et éclater en chant de triomphe, selon les paroles d'Ésaïe.

Mais il nous faut arriver à un autre passage, le plus clair de tous peut être sur le sujet que nous considérons. Il se trouve dans la prophétie d'Ézéchiel, où la même figure est employée dans une prédiction très manifeste de la restauration d'Israël. Ésaïe les appelait un corps mort, et parlait d'eux comme dormant dans la poussière, d'où ils devaient se réveiller. Daniel aussi appelait le changement qui s'opérait dans leur état, un réveil de leur sommeil au sein de la poussière : Ézéchiel va plus loin encore, et les représente non pas seulement comme morts, mais comme ensevelis dans leurs tombeaux. Or, s'il peut être prouvé que ce passage n'est point relatif il une résurrection corporelle littérale, mais bien à une restauration nationale d'Israël, la chaîne d'évidence entre tous ces passages sera complète. C'est une chose manifeste, qu'il en est ainsi, en effet, car, dans cette prophétie nous ne sommes pas réduits à en chercher le sens dans le contexte, mais il y en a une interprétation divine. Nous n'avons pas seulement la prophétie, mais nous avons la prophétie expliquée, et l'explication donnée a Ézéchiel, et par lui, de la prophétie, exclut tout autre pensée que celle que je me suis efforcé de produire devant vous. Au commencement du chapitre 37, nous trouvons une campagne pleine d'ossements desséchés. « Et il me dit, fils d'homme, ces os pourraient-ils bien revivre ? Et je répondis, Seigneur, Éternel, tu le sais ? Alors il me dit, prophétise sur ces os, et leur dit : os secs, écoutez la parole de l'Éternel. Ainsi a dit le Seigneur l'Éternel à ces os. Voici, je m'en vais faire entrer l'esprit en vous, et vous revivrez. Et je mettrai des nerfs sur vous ; et je ferai croître de la chair sur vous, et j'étendrai de la peau sur vous, puis je remettrai l'esprit en vous, et vous revivrez, et vous saurez que je suis l'Éternel. Alors je prophétisai selon qu'il m'avait été commandé ; et sitôt que j'eus prophétisé, il se fit un son, et voici, il se fit un mouvement, et ces os s'approchèrent l'un de l'autre. Puis je regardai, et voici, il vint des nerfs sur eux, et il y crût de la chair, et la peau fut étendue par-dessus ; mais l'esprit n'y était point. » Y a-t-il quelqu'un qui puisse penser sérieusement que c'est là la manière dont l'Église ressuscitera d'entre les morts ? Y a-t-il une âme assez abusée pour voir dans ces paroles une description de la manière dont nos corps doivent ressusciter ? Des os venant ensemble d'abord ; ensuite la chair et la peau qui les recouvrent ; et puis la respiration qui est mise en eux ? Un esprit sobre peut-il prétendre que ce tableau à tout premièrement pour but de figurer l'œuvre de l'évangile dans la vivification des âmes ? Mais, dans ce cas, que signifient les os d'abord, etc ?

« Alors il me, dit, prophétise à l'esprit ; prophétise, fils d'homme, et dis à l'esprit : Ainsi a dit le Seigneur, l'Éternel, Esprit, viens des quatre vents, et souffle sur ces morts, et qu'ils revivent. Je prophétisai donc comme il m'avait été commandé, et l'esprit entra en eux, et ils revécurent et se tinrent sur leurs pieds, et ce fut une armée, extrêmement grande. Alors il me dit, fils d'homme, ces os sont toute la maison d'Israël. » Quoi de plus simple que l'explication que Dieu donne de la vision ? il l'applique à toute la maison d'Israël, quoique, sans aucun doute, ce

fût la vision d'une résurrection. Ézéchiel vit les os revivre, et les hommes se tenir sur leurs pieds. Mais puis, nous voyons Dieu nous donner le sens réel et l'application propre de cette vision. Pour la résurrection du corps, nous la trouvons très pleinement ailleurs dans le Nouveau Testament, par exemple, et aussi dans Job. Les évangiles, les Épîtres, l'Apocalypse nous présentent la résurrection tant des justes que des injustes – une résurrection bienheureuse pour les uns, et une résurrection qui aura de terribles conséquences de malheur pour ceux qui y seront compris. Mais ici nous avons le même Dieu faisant usage de la résurrection, comme d'une figure pour décrire la bénédiction qu'il doit faire venir sur le peuple d'Israël. C'est d'une façon semblable, qu'en Luc 15, Il applique la même figure à la conversion du fils prodigue : « Mon fils, que voici, était mort, et il est revenu a la vie, il était perdu, et il est retrouvé. » Paul l'emploie aussi pour nous présenter la bénédiction qui résultera bientôt pour le monde, du rétablissement d'Israël : « Quelle sera leur réception, si non la vie d'entre les morts ? » Je maintiens donc qu'il n'y a pas d'autre interprétation de ce passage qui porte l'empreinte de l'Esprit de Dieu. On peut s'en servir pour prêcher l'évangile, ou en faire une application figurée, et je n'ai pas d'objection à ce qu'on l'emploie de la sorte : mais la parole de Dieu nous fournit à la fois la vision et son interprétation, et je n'ai pas plus de motif de croire l'une que l'autre. Dieu déclare qu'elle signifie la maison d'Israël ; en conséquence elle ne signifie point la résurrection des corps. Lorsque les hommes seront ressuscités des morts, dans le sens physique propre, il n'y aura rien de semblable à la maison d'Israël parmi ceux qui seront ainsi ressuscités. La résurrection met fin à toutes les relations qui tiennent au temps et au monde. Il en résulte que ce que nous avons ici est tout simplement une figure qui lui est empruntée, et qui s'applique au futur rétablissement d'Israël – qui sera alors une nation sainte, mais pourtant une nation.

« Ces os sont toute la maison d'Israël ; voici, ils disent : Nos os sont devenus secs, et notre attente est perdue ; c'en est fait de nous. C'est pourquoi, prophétise, et leur dit, ainsi a dit le Seigneur l'Éternel, mon peuple, voici, je m'en vais ouvrir vos sépulcres, et je vous tirerai hors de vos sépulcres, et vous ferai rentrer en la terre d'Israël. » Rien ne saurait être plus clair, et tout le chapitre rend témoignage de la même chose. Mais il y a plus que cela : « Et vous, mon peuple, vous saurez que je suis l'Éternel, quand j'aurai ouvert vos sépulcres, et que je vous aurai tirés hors de vos sépulcres. Et je mettrai mon Esprit en vous, et vous revivrez ; et je vous placerai sur votre terre ; et vous saurez que moi, l'Éternel, j'aurai parlé, et que je l'aurai fait, dit l'Éternel. » Ce qui suit jette là-dessus plus de lumière encore. C'est une autre vision qui se rattache à celle-là. Le prophète reçoit l'ordre de prendre deux bâtons et de les joindre l'un à l'autre, exprimant, par cet acte symbolique, un autre côté de la bénédiction en réserve pour Israël. Si tout Israël devait être tiré hors de ses sépulcres, il eût été possible que les douze tribus formassent deux parties séparées, comme dans les anciens jours ; mais maintenant survient une condition nouvelle, qui nous apprend que lorsqu'aura lieu le retour d'Israël à la vie, les intérêts, autrefois divisés, seront confondus et ne feront qu'un. Cela ne se rapporte en rien à l'Église, ni à notre état, quand nous serons ressuscités des morts. Nous ne serons point plantés dans le pays d'Israël sous David comme notre roi. Lors même que nous prendrions ici David comme type de Christ, telle n'est point encore notre relation. Nous sommes le corps et l'épouse de Christ – nous ne sommes pas simplement un peuple sur lequel règne un roi.

Ainsi, le rapprochement de ces diverses portions de la parole de Dieu, prouve, avec force, que le passage de Daniel dont nous sommes occupés en ce moment, a trait uniquement à Israël. Et comme le premier verset nous présente la délivrance des Juifs, dans leur pays au temps de leur plus rude détresse, de même le second nous signale ce qui est la clé pour l'intelligence de tant de prophéties – la sortie de la race des Juifs des lieux où ils se cachent, et de leur profonde dégradation, état exprimé par leur sommeil au sein de la poussière et la manière dont ils s'en réveillent. Mais qu'il s'agisse de ceux qui se trouvent dans le pays, ou de ceux qui sortent de la poussière de la terre et d'entre les Gentils, personne *n'échappera*, excepté ceux qui sont les objets des conseils de Dieu, c'est-à-dire qui seront « trouvés écrits dans le livre. » Quelques-uns peuvent se réveiller, comme l'exprime la figure, pour prendre leur part dans la grande lutte de la fin, mais n'étant pas enregistrés dans le livre de Dieu, ils seront abandonnés aux opprobres et à l'infamie éternelle. Pour les autres, ce n'est pas simplement une délivrance nationale, mais bien davantage. Ceux qui échapperont seront véritablement nés de Dieu. À leur relèvement s'attache un caractère spirituel, aussi bien qu'un caractère national.

Mais poursuivons rapidement le reste de notre chapitre. L'Esprit de Dieu nous fait voir que plusieurs parmi eux auront une maturité remarquable. Ce sont ceux qui sont dits être « intelligents. » « Ceux qui auront été intelligents luiront comme la splendeur de l'étendue. » Ceux-là ont été distingués dans un temps de détresse parmi les Juifs. Et ceux qui auront instruit les plusieurs dans la justice, luiront comme des étoiles à toujours et à perpétuité. » Nous sommes ainsi obligés de faire un changement dans la version, parce que l'expression « amené plusieurs à la justice » qui se trouve dans la version ordinaire, est tout à fait malheureuse. Le véritable sens est « ceux qui auront enseigné la justice aux plusieurs. » Il n'est pas question du succès qu'ils ont obtenu ; l'idée n'est point s'ils les ont réellement amenés ou non, à la justice, mais tout simplement que « ceux qui ont enseigné les plusieurs » ou la masse des Juifs, ont la promesse de la bénédiction. Il est possible qu'ils n'aient obtenu que de petits résultats, mais la question est s'ils ont travaillé pour Dieu, et maintenu les droits de sa vérité. Le même terme hébreu se trouve dans d'autres parties de l'Écriture, où il n'y a pas de doute qu'il signifie *justifier.* Les traducteurs, jugeant avec juste raison que l'expression « justifier » ne serait pas convenable dans une phrase qui décrit l'action de l'homme, tandis que la justification appartient certainement à Dieu, l'ont remplacée par celle de « amener à la justice. » Mais je prends la liberté de préférer la version que ai déjà mentionnée – « instruire dans la justice. » Il semblerait donc qu'il y aura certains Juifs qui auront montré, comparativement, un haut degré d'intelligence de la pensée de Dieu. Ils sont appelés « les intelligents. » Mais outre ces intelligents, il y en a d'autres qui, mus par l'énergie spirituelle, sortent, comme nous avons vu, pour enseigner la masse des Juifs, déjà tombés alors, ou qui

tombent plus tard, sous la puissance de l'Antichrist. L'expression « les plusieurs » est une expression technique en Daniel, pour désigner la masse incrédule, ou ceux qui sont perdus. Ceux qui instruiront les plusieurs dans la justice, brilleront comme des étoiles à toujours et à perpétuité.

Je saisis cette occasion pour dire que c'est là le véritable sens d'un verset d'Ésaïe 53, qui a singulièrement tourmenté les critiques : « Par sa connaissance, mon serviteur juste, en justifiera plusieurs » (*v.Angl.)* Beaucoup de chrétiens l'ont sans doute rattaché avec celui-ci de l'Épître aux Romains « *par son obéissance* plusieurs seront rendus justes. » Mais il n'y a pas un rapport quelconque entre les deux pensées. Prenez-le dans le sens que nous venons de trouver au passage de Daniel, et tout est parfaitement clair. Je n'ai pas le moindre doute que telle est sa véritable signification. Il est question d'instruire dans la justice, et ce n'est point la justification qui fait là le sujet. Dans le cas du Seigneur, naturellement l'instruction sera parfaite, mais même là, ceux qui sont l'objet de son activité, sont désignés par le mot de « plusieurs » et ce ne sont point « les plusieurs » comme c'est le cas en Daniel. Ici nous trouvons que ces âmes pieuses, parmi les Juifs, possèdent une certaine connaissance de la vérité divine, et instruisent la masse dans la justice. Il ne sera pas question en ce jour-là de semer et de prêcher la grâce. Elles instruiront dans la justice : il se peut qu'elles expriment les pensées bénies de Dieu en rapport avec Israël, mais elles enseigneront dans la justice. Le sens de « justifier » ne serait point juste, que nous regardions à ceux qui agissent, ou à ceux à l'égard desquels ils agissent. Nous pourrions peut-être le comprendre de l'action du Seigneur en Ésaïe 53. Mais même pour ce cas-là, demandez à qui que ce soit, ce qu'il faut entendre par la déclaration, qu'il en justifie plusieurs par sa connaissance, et vous verrez comme on devra aller loin pour chercher une réponse plausible. Quelques défenseurs de cette interprétation, tâchent d'entendre le verset comme s'il y avait « par la connaissance qu'ils auront de lui », mais cela ne peut tenir. La véritable signification, c'est que le Seigneur emploierait sa connaissance comme moyen d'en instruire plusieurs. En Ésaïe et en Daniel, il est question d'instruire dans la justice, et non de justifier ni d'amener à la justice.

Dans le verset qui suit, nous trouvons un principe important sur lequel nous devons dire quelques mots. « Mais toi, Daniel, ferme ces paroles, et cachette ce livre jusqu'au temps déterminé, auquel plusieurs courront, et la science sera augmentée. » Ici Daniel est informé que les choses qu'il avait vues, et les communications qu'il avait reçues, tout en étant de Dieu sans aucun doute, n'étaient pas destinées à avoir encore leur application et leur utilité. Tout devait être un livre scellé jusqu'à une époque éloignée, en un mot, jusqu'au temps de la fin *(v.Angl.).* Dans un verset plus bas, Daniel pose la question : « Quelle sera l'issue de ces choses ? » Et la réponse est : « va Daniel, car ces paroles sont closes et cachetées, jusqu'au temps de la fin. Il y en aura plusieurs qui seront nettoyés et blanchis, et rendus éprouvés ; mais les méchants agiront méchamment, et pas un des méchants n'aura de l'intelligence ; mais les intelligents comprendront ; » langage qui montre clairement que l'intelligence des paroles de Dieu est une chose spirituelle, et non affaire simplement de capacité intellectuelle. S'il n'en était pas ainsi, les méchants pourraient comprendre tout aussi bien que les justes ; tandis qu'il est expressément déclaré, que pas un des méchants n'aura de l'intelligence, mais que les intelligents comprendront, c'est-à-dire, ceux dont il a été question plus haut.

Remarquez comme cela a de l'importance. Dans le dernier chapitre de l'Apocalypse, nous voyons qu'il est parlé au prophète Jean, a la fin de sa prophétie. C'est un contraste très frappant avec ce qui est dit à Daniel. *Celui-ci*, dans son dernier chapitre, reçoit l'ordre de tout fermer, de tout cacheter jusqu'au temps de la fin ; il est dit, au contraire, à Jean, dans le dernier chapitre de l'Apocalypse, de ne pas cacheter « les paroles de la prophétie de ce livre, parce que le temps est proche. » En d'autres termes, il y a un parfait contraste entre les injonctions faites aux deux prophètes. Pour le prophète juif tout est scellé jusqu'au temps de la fin ; pour le prophète chrétien il n'y a rien de scellé, tout est ouvert. D'où cela vient-il ? Le voici : c'est que l'Église – le chrétien – est toujours censée être au temps de la fin. Le don du Saint Esprit a changé toute chose. À partir de là rien n'a été scellé pour le chrétien : toute la pensée de Dieu, ses affections, ses conseils, et même ses secrets relativement au monde, tout ce qui se trouve dans les Écritures de vérité lui est accessible par la puissance de Dieu. Le chrétien, même le plus faible, le plus ignorant, a le Saint Esprit qui fait en lui sa demeure. Aussi, écrivant aux jeunes enfants, saint Jean leur dit-il, « Vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses. » Toute la science du monde ne peut jamais rendre un homme capable de comprendre la Bible ; tandis que si quelqu'un est ne de Dieu, il peut comprendre tout ce que Dieu révèle : il n'a besoin que d'être conduit en avant, et plus parfaitement instruit. L'Apôtre ne parle point des connaissances actuelles du jeune enfant, qui pouvaient être fort légères. En qui donc nous glorifions-nous, et devons-nous nous glorifier ? En Dieu, qui nous a départi un aussi merveilleux privilège. Quiconque possède le Saint Esprit a, par là même, une capacité divine pour entrer dans les choses de Dieu. Il n'a besoin que d'être dans des circonstances convenables, de compter sur Dieu, et d'apprécier sa parole, et ce qui est de Dieu sera manifesté et démontré être divin.

Cela se rattache au fait que l'Esprit de Dieu est donné à l'Église dans un sens particulier, qui n'était pas connu même des Prophètes ; car quoiqu'ils eussent l'Esprit pour les inspirer, comme naturellement nous ne l'avons pas, nous avons cependant le Saint Esprit toujours demeurant en nous et une des conséquences de cette bénédiction, c'est que nous avons l'intelligence spirituelle « la pensée de Christ » qu'ils ne possédaient pas. C'est à cause de cela, comme vous pouvez vous le rappeler, que l'Esprit de Dieu en 1 Pierre 1, met en contraste la condition actuelle du chrétien avec celle des saints et des prophètes eux-mêmes, sous l'Ancien Testament. Il nous les montre « recherchant pour quand et pour quel temps l'Esprit de Christ, qui était en eux, rendant par avance témoignage, déclarait les souffrances qui devaient arriver à Christ, et les gloires qui suivraient ; et il leur fut révélé que ce n'était pas pour eux-mêmes, mais pour vous, qu'ils administraient ces choses qui vous sont maintenant annon-

cées par ceux qui vous ont annoncé la bonne nouvelle, par l'Esprit Saint envoyé du ciel. » C'est-à-dire que nous sommes placés dans la connaissance et la jouissance actuelles de choses dont il leur fut déclaré qu'elles ne les concernaient point, mais qu'elles nous concernaient nous, qui appartenons au Nouveau Testament. C'est là un point de haute importance. Ils possédaient la promesse, et c'était pour eux le salut. Mais nous avons beaucoup plus : nous avons une bénédiction positive, accomplie – la rédemption non pas simplement promise, mais effectuée. Et maintenant, le chrétien, délivré par la grâce de toute incertitude quant à ses péchés, est libre d'entrer dans les choses bénies de Dieu. En conséquence, Dieu nous dit maintenant, Il ne vous faut pas cacheter le livre. La fin étant moralement arrivée, c'est dans le temps de la fin que nous sommes envisagés ; et c'est la raison pour laquelle nous attendons à tout moment la venue du Seigneur. Là où prévaut la pensée juive, on a toujours devant soi la perspective d'un temps préalable de grande détresse. On ne voit point que Dieu a un dessein à l'égard d'Israël, aussi bien qu'envers l'Église ; que lorsqu'il nous aura retirés à notre place propre dans la gloire céleste, il reprendra de nouveau ses voies avec les Juifs, et que ce sont eux, et non pas nous, qui seront appelés à traverser la grande tribulation, et à voir les signes qui proclameront l'approche du Fils de l'Homme vers la terre.

Cela sert aussi à expliquer comment il se fait que nous pouvons comprendre ces prophéties. Daniel ne le pouvait pas, selon qu'il le dit ici : « Ce que j'ouïs bien, mais je ne l'entendis point ; et je dis : Mon Seigneur, quelle sera l'issue de ces choses ? Et il dit, Va, Daniel, car ces paroles sont closes et cachetées jusqu'au temps de la fin. » Puis arrive le christianisme, et pas une d'elles n'est close – pas une n'est cachetée : elles sont toutes ouvertes. La fin est toujours proche pour nous : comme il est écrit 1 Corinthiens 10:11 « ces choses ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints. » Et c'est toujours ainsi. « Christ est dit avoir été manifesté une fois, en la consommation des siècles, pour l'abolition du péché, par le sacrifice de lui-même. » L'Église est toujours supposée être à la fin, et, par la vertu de l'Esprit, anticiper le résidu pieux et intelligent. À la vérité, l'Église commença par un résidu de Juifs qui avaient foi dans leur Messie. C'est ainsi que la Pentecôte commença par ce qui sera vrai de nouveau, après que nous aurons été retirés dans le ciel. Car lorsque Dieu aura transporté les saints et que le temps de la fin sera venu à la lettre, il y aura une fois de plus un résidu de Juifs fidèles. « Mais les intelligents comprendront. » L'Église est toujours supposée se tenir dans ces privilèges, et est essentiellement au-dessus des découvertes ou des progrès du siècle.

Pour ce qui est des « jours » dont il est parlé à la fin du chapitre, qu'est-ce qu'ils signifient ? Il est dit au verset 11 : « Or, depuis le temps que le sacrifice continuel aura été ôté, et qu'on aura mis l'abomination de la désolation, il y aura mille deux cent quatre-vingt-dix jours. » Auparavant, il avait été, dit dans le verset 7, par l'homme vêtu de lin, que ce serait « jusqu'à un temps, à des temps, et une moitié, de temps ; » – c'est-à-dire, mille deux cent soixante jours. Le verset 11 ajoute aux mille deux cent soixante jours, trente jours, ou un mois de plus. Ensuite au verset 12, nous trouvons encore une autre époque. « Heureux celui qui attendra et qui parviendra jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours. » C'est-à-dire qu'il est encore ajouté un mois et demi. De sorte que nous avons, d'abord, mille deux cent soixante jours ; puis mille deux cent quatre-vingt-dix jours, et enfin mille trois cent trente-cinq jours. Quelle est, pouvons-nous demander, la signification de cela ? et à partir de quel temps devons-nous calculer ces jours ? La réponse est : « Depuis le temps que le sacrifice continuel aura été ôté, et qu'on aura mis l'abomination de la désolation. »

Et maintenant je voudrais faire une remarque qui a quelque importance, comme rattachant ensemble tout ce qui a été dit, et présentant une preuve concluante en faveur de la vérité de l'interprétation que nous venons de donner de cette prophétie. Il s'agit du verset même que citait notre Seigneur en Mathieu 24. « Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation dont il a été parlé par Daniel le prophète, établie dans le lieu saint (que celui qui lit comprenne !). Alors, que ceux qui seront en Judée s'enfuient aux montagnes. » La question est, où Daniel parle-t-il de cela ? Je réponds, dans le verset 11 de ce chapitre. C'est le seul verset qui réponde parfaitement à celui de Mathieu.

Il nous est déclaré qu'à partir de ce moment-là, il doit y avoir mille deux cent quatre-vingt-dix jours, puis une autre période de quarante-cinq jours, et ensuite la pleine bénédiction. Est-ce que cela a eu lieu ? Si vous l'appliquez à quelque chose qui soit passé, comme par exemple, à la destruction de Jérusalem par Titus, et que vous comptiez mille trois cent trente-cinq jours depuis le temps où les Romains prirent la ville, la bénédiction est-elle réellement arrivée ? Peu importe de quelle manière vous prenez les jours. Imaginez qu'ils représentent mille trois cent trente-cinq années depuis cette destruction de Jérusalem : trouvez-vous à leur terme la bénédiction des Juifs et la bénédiction des saints, conformément à la parole de Dieu que nous lisons ici ? Rien de pareil. Qu'en conclure alors, si non que vous avez pris une date fausse. L'abomination qui amène la désolation n'est pas encore arrivée ; quand elle le sera dans le sens qu'ont les paroles du Seigneur, il suivra une période de mille trois cent trente-cinq jours, après lesquels viendra la pleine bénédiction.

Mais un autre mot encore au sujet de ces différents nombres de jours : d'abord les mille deux cent soixante jours, puis les mille deux cent quatre-vingt-dix, et ensuite enfin, les mille trois cent trente-cinq. Je pense que la raison en est, que la bénédiction d'Israël ne sera pas introduite tout d'un coup. Le premier grand changement sera lors de la destruction du « roi. » Elle a lieu à l'expiration des mille deux cent soixante jours. Mais comme nous le voyons au chapitre 11, après « le roi » c'est le tour du roi du nord, avec lequel il faut aussi en finir. Par conséquent, il y a une nouvelle période de délai. Mais je ne puis dire si elle coïncidera avec les trente jours de plus (ou 1290), ou bien avec les quarante-cinq jours suivants (1335). Ce dont, toutefois, nous pouvons être assurés, c'est que les mille trois cent trente-cinq jours nous mènent jusqu'à l'accomplissement de l'œuvre entière ; et je suis enclin à penser que la destruction du roi du nord est l'un des derniers, si non le dernier, de tous ces actes de juge-

ment qui doivent s'accomplir avant que commence l'époque de la bénédiction. Il est dit en Ésaïe 10:12 : « Mais il arrivera que, quand le Seigneur aura achevé toute son œuvre dans la montagne de Sion et à Jérusalem ; j'examinerai le fruit de la grandeur du roi d'Assyrie et la gloire de la fierté de ses yeux. » Ces paroles me semblent indiquer que c'est le dernier acte de jugement du Seigneur en rapport avec la bénédiction d'Israël. Après la mort de l'Antichrist il y aura un ou deux intervalles, durant lesquels le Seigneur détruit encore ses ennemis et les ennemis d'Israël. « Heureux celui qui attendra et qui parviendra jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours.

Maintenant je ferme ce livre, en priant le Seigneur de le rendre aussi réellement profitable qu'il est intéressant. Un de ces fruits les plus importants aura été celui-ci – de délivrer l'enfant de Dieu, de l'idée que l'Église est tout. Ce n'est pas là un système véritable. En juger ainsi c'est tomber dans la même espèce de méprise que les anciens astronomes, quand ils considéraient la terre comme le centre du système du monde, parce qu'elle était le lieu où ils vivaient. C'est là ce qui gâte l'homme : il se fait le centre de toute chose. La même erreur se commet dans la théologie. On a fait de l'Église, parce que nous y sommes, la pensée centrale de l'Écriture, tandis que c'est Christ qui est cette pensée centrale. Il est le centre de la bénédiction céleste, et l'Église se meut autour de lui ; il est le centre de la bénédiction juive, et les Juifs se meuvent autour de lui. Que ce soit au ciel ou en la terre, Christ est donc le Centre de toutes les pensées de Dieu en bénédiction ; et c'est quand nous tenons nos cœurs fixés à cela, qu'il y a paix, progrès et bénédiction abondante. La raison pour laquelle très souvent les âmes n'ont pas la paix, c'est qu'elles sont occupées d'elles-mêmes, et qu'elles ne trouvent pas ce qu'elles pensent devoir être dans un chrétien. Au lieu que si je regarde à Christ, il n'y a point de difficulté. La question est alors : Christ mérite-t-il qu'un être tel que moi soit sauvé ? Puis-je répondre qu'il ne le mérite pas ? Il en résulte que je suis heureux, et Dieu peut m'employer à son service. Mais si je suis dans l'anxiété, au sujet du salut de ma propre âme, comment pourrais-je être occupé au service des autres ? Nous n'en aurons jamais fini avec le moi, jusqu'à ce que Christ soit devenu pour nous le centre de toute chose. Puisse-t-il l'être réellement ! Il est le centre de toutes les pensées de Dieu en amour et en justice, aussi bien qu'en gloire.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 21-53, 143-212, 313-368, 433-464, vol. 2, p. 3-70, 133-241

[20-52, 142-211, 312-367, 432-463, 3-70, 133-241]

5 – En quoi consiste la responsabilité des enfants de Dieu

Beaucoup de chrétiens, ont malheureusement la pensée que la responsabilité et la grâce sont incompatibles (par grâce j'entends la grâce parfaite qui sauve) ; et s'ils sont profondément convaincus de la nécessité de la vérité de l'une, ils rejettent l'autre. Cette vue provient, en partie, de la supposition erronée que la responsabilité implique nécessairement l'incertitude quant au résultat ; en partie aussi, de la confusion qu'on fait entre la responsabilité de l'homme, de l'homme méchant, et la responsabilité du saint ; et pour une dernière part enfin, de ce qu'on suppose que la responsabilité et la puissance *doivent* nécessairement aller ensemble. Toutes ces suppositions ne s'appuient que sur des raisonnements humains, et sont également toutes sans fondement. Lorsqu'un Romain se coupait le pouce pour se rendre incapable de tenir une épée, sa responsabilité, vis-à-vis de l'État, d'être soldat, n'avait point cessé quoiqu'il ne lui fût pas possible de faire ce à quoi il était tenu : sa responsabilité découlait d'une autre source, savoir, du fait qu'il était sujet ou citoyen romain. Si je commande à mon enfant de venir et qu'il ne veuille pas, l'impossibilité dans laquelle il allègue qu'il se trouve de le faire n'est point une excuse, lors même qu'elle soit réelle, s'il n'a pas la volonté de venir. Si la volonté de m'obéir se fût trouvée chez lui, l'impossibilité eût pu être levée. Les anges élus sont tenus de faire la volonté de Dieu, mais il n'y a nulle incertitude sur le résultat. Dieu les soutient dans la volonté et dans l'exécution : ils prennent leurs délices dans l'accomplissement de sa volonté, et ils ne sont nullement incertains à l'égard de l'issue. Une question semblable ne saurait s'élever. Le plaisir qu'ils prennent à obéir à Dieu fait partie de leur existence, existence dans laquelle ils sont soutenus par une puissance infinie ; de telle sorte qu'ils obéissent par la force qui leur est communiquée. Christ lui-même était sous la responsabilité de faire la volonté de son Père : or, dans ce cas, il est bien évident qu'il ne pouvait pas être un moment question de chute. Sa nature morale était la perfection ; elle ne fut jamais, ni ne pouvait jamais être autre chose. Mais un être créé est responsable ; c'est-à-dire qu'il doit toujours faire la volonté de Dieu et non pas la sienne. Ce devoir découle de la relation nécessaire et immuable de créature à créateur. La créature doit être, dans toutes ses pensées et dans toutes ses voies, ce qui est convenable à la relation dans laquelle elle subsiste. Toute relation, comme telle, implique des devoirs comprenant les pensées et les sentiments en harmonie avec elle, et qui l'expriment. Le mari et la femme, le père et l'enfant, le maître et le serviteur, le frère et la sœur, en vertu de la relation dans laquelle ils sont l'un à l'égard de l'autre, doivent être ce que le nom même exprime et tout ce qui est impliqué par ce nom. Le mari est tenu d'être mari, c'est-à-dire, il est tenu d'être ce que le mot mari exprime. Il en est de même de la femme, et ainsi de suite. La relation ne constitue pas le devoir ; mais le devoir est inséparable de la pensée de la relation.

On verra que ce n'est pas là l'idée que les hommes se font de leur responsabilité vis-à-vis de Dieu, et ils ont raison en partie ; mais le fait qu'ils sont tels est la conséquence de la chute, et dans le résultat pratique ils ont entièrement tort.

L'idée qu'en général les hommes se font de la responsabilité, c'est qu'il faut qu'ils vivent d'une certaine manière pour échapper au jugement, et gagner la vie éternelle. Or, il y a dans cette pensée une vérité fondamentale, comme dans tout témoignage de la conscience. « À ceux qui, en persévérant dans les bonnes œuvres, cherchent la gloire, l'honneur et l'incorruptibilité : la vie éternelle. » Ceux qui sont contentieux et qui n'obéissent point à la vérité trouveront l'indignation et la colère ; « tribulation et angoisse sur toute âme d'homme qui fait le mal. » Comme principe général, nous possédons la connaissance du bien et du mal (qui est en elle-même une perfection divine, quoique nous l'ayons acquise par la chute), et nous savons que Dieu approuve le bien et qu'il hait le mal. Tout autant qu'il s'agit de ce jugement de la conscience naturelle, les hommes ont raison. Mais jusqu'à ce qu'ils soient enseignés de Dieu, ils ne croient pas réellement que nous sommes dans cet état en tant que *tombes.*

Néanmoins, toute leur vie le trahit. Je ne veux pas dire seulement qu'elle trahit le fait qu'ils sont pécheurs, mais bien la pensée qu'il leur faut *gagner* la vie éternelle, *trouver* la faveur de Dieu, et, selon qu'ils l'espèrent, à la fin arriver à Dieu et être heureux. *Ils ne L'ont donc pas encore trouvé,* et ils ne connaissent point Ses pensées à leur égard : ils n'ont pas avec Dieu de relation d'où découlent des devoirs, sauf celle dans laquelle déjà ils ont failli. Mais tout en considérant Dieu comme un juge, ils espèrent arriver à bon port dans une relation heureuse, en faisant de leur mieux, avec l'aide de Dieu, et autres choses semblables.

Tout cela peut paraître plus ou moins religieux ; mais l'idée générale demeure la même : que l'homme a, par sa conduite, à parvenir à une relation heureuse avec Dieu ; qu'il est placé sous la responsabilité de plaire à Dieu par sa conduite, et par ce moyen hériter (en réalité, au fond, mériter, quelque supplément qu'ils y jettent) la vie éternelle et le bonheur. La bonté de Dieu, les mérites de Christ, les cérémonies et les devoirs religieux viennent pour aider au compte et suppléer à nos fautes ; mais *c'est un compte* qui doit être réglé par le jour du jugement, et qui reste incertain jusque-là. Il n'y a pas de relation présente avec Dieu. Il n'y a pas conscience réelle d'être sauvé au perdu. On admet peut-être que l'homme a été perdu ; mais on pense que le christianisme a, d'une manière vague, mis fin à sa perdition (sans le sauver après tout), pourvu, du moins, que les hommes se conduisent convenablement. En résumé, l'homme est dans l'obligation de tenir une conduite exigée en vue d'hériter la vie éternelle, et on ne connaît pas de relation réelle, de relation présente, avec Dieu. Cette relation, il faut l'acquérir. Quelques-uns, à la vérité, prétendent vous placer, par des cérémonies, dans une relation parfaite avec Dieu ; mais elle est perdue avant d'être trouvée ou connue, de telle sorte qu'il n'y a en elle rien de moral, et le résultat est qu'après tout il faut que l'homme arrive à cette relation par sa conduite.

Or, quoiqu'il se trouve à la base de cette idée un principe abstrait véritable, elle met entièrement de côté la condition réelle de l'homme et la vérité du christianisme. Dieu aime le bien et Il hait le mal. Pour être avec Lui dans le bonheur, il faut une vie véritablement consacrée à ce qui est bon ; et la conscience naturelle fournit un sentiment vrai, si non un sentiment *adéquat,* parfait, du bien et du mal et de leur résultat. Mais ces principes généraux ne me disent rien de mon état actuel, et ne m'apprennent pas si je suis en Christ ou hors de Lui. Ils sont vrais, mais ils ne me disent rien de moi ; ils ne me disent pas quelle est ma responsabilité, ni quelle est ma relation actuelle avec Dieu, si je suis avec lui dans quelque relation. Or, c'est là que gît la responsabilité. La responsabilité consiste dans le maintien des *droits de Dieu,* de son autorité sur nous. Toute objection à cela implique toujours que l'on pense, ou bien que l'homme possède en lui-même la capacité d'être responsable, ou bien que le résultat est incertain, ce qui est une autre forme de la même idée. Mais, si Dieu crée un être, Il le crée dans la position et pour la position dans laquelle Il le place quel que puisse être d'ailleurs son dessein ultérieur envers sa créature ; et Il ne peut vouloir qu'elle demeure en désharmonie avec la position dans laquelle Il l'a placée. Dire le contraire, serait une espèce de blasphème contre Lui, et nier le jugement. Non, les anges qui n'ont pas gardé leur origine sont réservés dans des chaînes d'obscurité. L'homme qui n'a pas gardé son origine est passé sous la mort, a été exclu du paradis, et il attend aussi le jugement de Dieu, à moins qu'il ne soit délivré et sauvé en Christ « Ainsi, Il chassa l'homme. » Il suit de ce que nous venons de dire que l'idée que l'homme se fait de la responsabilité – c'est-à-dire qu'il est tenu à une conduite par laquelle il puisse gagner la vie éternelle – est une simple conséquence de notre état de chute, de notre séparation d'avec Dieu. Elle consiste en un travail, un effort laborieux, pour obtenir ce que nous ne possédons pas, pour conquérir par notre conduite une position dans laquelle nous ne sommes pas. Et malgré cela, quoique une telle notion provienne de la chute, de notre éloignement de Dieu, on ne connaît pas réellement la distance à laquelle on se trouve de Lui. On ne connaît pas réellement ce qu'est l'homme en tant que tombé. Car si notre position est telle, déjà nous sommes *perdus.* Nous avons besoin d'être *sauvés.*

Mais la responsabilité n'est pas caractérisée uniquement par l'obligation de tenir une ligne de conduite, qui fasse atteindre une position ou une récompense ; ce n'est pas même là son caractère naturel. La responsabilité consiste, véritablement, naturellement, à marcher conformément à une position dans laquelle nous sommes en effet, et qui porte avec elle ses obligations. L'impossibilité de perdre la position, n'altère pas la responsabilité : elle la rend perpétuelle. Un enfant est toujours pour les parents leur enfant, qu'il soit obéissant ou qu'il soit désobéissant.

Mettons-nous bien dans l'esprit que rattacher la responsabilité à un travail accompli en vue de l'acquisition incertaine d'une position dans laquelle l'on ne se trouve pas encore, c'est avoir une notion extraordinaire, et, pour ainsi dire, contre nature, de la responsabilité.

Quand on considère de près ce que c'est qu'une créature, on trouve que l'incertitude ne caractérise pas la responsabilité autant qu'on le suppose. Si nous ne sommes pas soutenus de Dieu, par une force divine, nous tombe-

rons ; si nous le sommes, nous ne tomberons pas. Notre sentiment de cette dépendance fait notre sûreté journalière. « Hors de moi vous ne pouvez rien faire. » Les anges déchus, et Adam, sont des témoins de la marche suivie par une créature laissée à sa responsabilité, qu'il n'y ait pas eu, ou qu'il y ait eu, tentation Les anges élus et les hommes régénérés sont des exemples d'êtres soutenus de Dieu dans la responsabilité. Mais l'homme n'est pas de cet avis. Il se trouve, dit-il, *dans un état d'épreuve :* il pense que, quoique tombé, il est capable (avec l'aide de Dieu, ajoute-t-il sans doute) de tenir une conduite qui dégagera parfaitement sa responsabilité. Plusieurs, naturellement, ayant le sentiment de l'imperfection de leur marche, ajoutent la bonté de Dieu, et les mérites de Christ, pour suppléer à ce qui manque.

Ce n'est pas mon dessein d'insister sur ce point ; mais le fait est que ce que l'on nomme bonté, n'est pas autre chose que l'espérance que Dieu passera sur nos péchés aussi légèrement que nous le faisons nous-mêmes et que nous voudrions qu'Il le fit pour notre sécurité, espérance qui prouve certainement que l'on n'est pas converti. Quant aux mérites de Christ, ils ne sont pas destinés à rendre le péché excusable, mais à rendre la justice parfaite devant Dieu. Son sang purifie du péché, parce que Dieu ne veut point en avoir devant lui. Il est notre justice, et c'est une justice divine et parfaite ; mais il ne supplée pas à la nôtre de telle sorte que nos fautes soient oubliées.

Mais, pour l'homme placé hors de la présence de Dieu, avec la pensée qu'il a à faire avec Lui, cette question doit s'élever – par quel moyen obtenir sa faveur, comment arriver à la vie ? Et Dieu répond à cela. L'homme est tenu de vivre devant Dieu dans la position dans laquelle il est en tant qu'homme. Il en est sorti entièrement. Moralement il est pécheur. Mais, le caractère de la responsabilité dépend de la relation qui existe entre l'homme et Dieu, et entre l'homme et l'homme. L'homme doit agir en harmonie avec la relation dans laquelle il se trouve comme homme vis-à-vis de chacun. C'est, dans un sens abstrait, ce qu'il doit être. Il a la prétention de l'être ou de vouloir l'être, et il s'établit sur ce fondement pour chercher la faveur de Dieu et la vie. Dieu le prend avec lui sur ce pied. « Tu aimeras l'Éternel ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ta pensée, de toute ta force, et ton prochain comme toi-même : » Ou, si l'homme le veut, Il lui présente les devoirs même de la seconde table, comme on l'appelle – fais cela et tu vivras. Cela est écrit dans la loi, et le Seigneur le sanctionne comme la réponse à cette question : que dois-je *faire* pour hériter la vie éternelle ? Que l'homme séparé de Dieu fasse cela et il vivra.

Les promesses furent données sans condition ; ce qui réunit, concentre tout en Christ, la postérité de la femme, d'Abraham, et de David. Quand elles furent faites, il ne fut point question de justice, ni de responsabilité. C'était le don libre de Dieu, sa promesse. Si nous osons parler ainsi, Dieu était seul responsable. C'était en conséquence certain, qu'Il accomplirait sa promesse. Mais, avec une créature qui connaît le bien et le mal, et avec un Dieu qui juge, la question de justice doit surgir. Dieu ne pouvait être indifférent à l'égard du mal. La question de la responsabilité et de la justice fut posée dans la loi : là, les promesses furent présentées sous la condition de l'obéissance, et la règle pour l'homme fut : « fais cela et tu vivras. » La responsabilité fut caractérisée, en partie, par le fait d'une position à acquérir par la conduite, au lieu de se rattacher à l'accomplissement des devoirs inhérents à une position dans laquelle l'homme se trouvât déjà. Il va sans dire que je parle des rapports entre l'homme et Dieu. Cette conduite relative renferme bien les devoirs, mais leur accomplissement devait être le moyen d'arriver à la possession de la vie. Le résultat réel fut la découverte que la justice ne pouvait pas s'acquérir, que l'état qui l'avait rendue nécessaire, l'avait rendue impossible. L'homme était un pécheur entièrement séparé de Dieu ; c'est pour cela qu'il avait besoin de chercher la vie : mais par la même raison, il ne possédait pas la justice qui était nécessaire pour l'acquérir. Il en était comme du paralytique au lavoir de Béthesda : la maladie dont il avait besoin d'être guéri le rendait incapable d'accomplir l'acte par lequel il devait recouvrer la santé.

Ainsi que l'Écriture le déclare expressément, la loi fut donnée afin que cet état de choses devînt manifeste à la conscience de l'homme. Elle vint pour que l'offense abondât ; elle donna la connaissance du péché qui par elle devint excessivement pécheur, et elle servit à prouver non seulement que le péché était là, mais, chose plus sérieuse, plus triste, que nous étions ses esclaves – « sans force » – que la loi était faible à cause de la chair, et que la chair ne pouvait pas se soumettre. Tous ceux qui étaient sur le principe des œuvres de la loi étaient sous la malédiction. L'homme s'était engagé à obéir, mais il n'avait point dégagé sa responsabilité, et ce qui avait été donné pour la vie s'était trouvé être la mort. Ce n'est pas là tout ce que l'homme a fait, mais je me borne à mon sujet qui est, de montrer ce qui est advenu de la responsabilité sous laquelle les hommes avaient été placés, en tant qu'hommes, d'hériter la vie éternelle. C'EN EST FAIT DE CETTE RESPONSABILITÉ-LÀ. Nous avons perdu la position dans laquelle nous avons été créés, notre position dans l'innocence ; nous ne pouvons en gagner une autre par notre conduite. Comme hommes, nous sommes *perdus.* La responsabilité existait réellement là, dans le paradis, et l'homme a failli. Plus tard, il se constitue lui-même responsable, sous la loi, lorsque, de fait, il est déjà ruiné, et par là il ne fait que rendre sa ruine manifeste. Voilà à quoi aboutit, pour ce qui concerne notre relation avec Dieu, le fait de notre responsabilité comme hommes. Ce qui nous importe c'est de voir ceci bien clairement : que, considérés en nous-mêmes, nous sommes déjà sous le péché, sous la mort et sous la condamnation.

Mais, le salut de Dieu est tout autre chose. Il n'est point remis à notre responsabilité. Christ descend en grâce et en amour dans l'état où nous étions par le péché ; Il y descend entièrement sans péché Lui-même, et objet parfait de la faveur divine en agissant ainsi, mais Il vint, mourut et but la coupe de la colère. Par là, Il en a fini, pour tous ceux qui croient en Lui, et dans l'amour du Père manifesté en Lui, avec toute la question relative au premier Adam et à notre vie pécheresse. Nous confessons que nous étions inimitié contre Dieu, condamnés, coupables ; tel était notre caractère : mais Christ l'a pris sur Lui par grâce et à notre décharge, devant Dieu. En d'autres termes, Il a pris sur Lui toutes les conséquences de notre responsabilité comme hommes, et maintenant CETTE

RESPONSABILITÉ EST CHOSE FINIE. Il est mort comme s'en étant chargé ; Il est mort une fois pour toutes, au péché, et celui qui est mort est quitte du péché. Ainsi, dans la personne de notre représentant béni, dont toute l'œuvre est méritoire pour nous, toute la question de notre responsabilité comme hommes, a pris fin dans le jugement et la mort endurés *en ma faveur,* selon que j'avais reconnu que c'était le cas quant à moi, c'est-à-dire, que ma responsabilité avait abouti à ma ruine, à la mort et au jugement. En Christ, c'en est fait de la vie dans laquelle je vivais et dans laquelle j'étais responsable vis-à-vis de Dieu. En tant que vivant, je n'existe plus comme un enfant du premier Adam. « Si vous êtes morts avec Christ quant aux éléments du monde, pourquoi, *comme si vous étiez encore en vie* dans le monde ? » dit saint Paul. « Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ, en Dieu. » « Je suis crucifié avec Christ, néanmoins je vis, non pas moi. » « C'est pourquoi tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché. » Christ a parfaitement glorifié la justice de Dieu relativement à tout le mal ; mais sa mort en a fini judiciairement avec toutes les choses à l'égard desquelles Dieu devait être glorifié : la nature, la position, les péchés, la culpabilité, l'existence, tout ce en quoi l'homme était responsable et subsistait devant Dieu, toutes ces choses ont pris fin pour le croyant ; pour lui, c'en est fini devant Dieu de toutes ces choses. « Quand nous étions dans la chair, dit Paul, les passions des péchés, lesquelles sont par la loi. » « Or vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous. » Toute l'affaire de notre responsabilité, en tant que vivant de la vie de l'homme devant Dieu, se trouve réglée, définitivement et pour toujours, par ce fait immense que Christ en a porté devant Dieu les conséquences, et par le fait de la mort de la vie dans laquelle nous étions en tant que pécheurs. Mais il y a un second fait non moins capital : Christ est maintenant une vie nouvelle. Il est ressuscité, et nous sommes vivants à Dieu par Jésus Christ, notre Seigneur. Je vis, non pas moi, mais Christ vit en moi. Je suis vivifié ensemble avec Christ, et ressuscité ensemble. Dieu nous a vivifiés ensemble avec Lui, nous *ayant* pardonné toutes nos offenses : elles sont ensevelies dans Sa grâce, et je suis vivant de nouveau et sans elles.

Mais il y a davantage encore. Il existe une justice divine dans laquelle Christ se trouve devant Dieu, en tant que ressuscité ; c'est-à-dire, une justice dans laquelle je me trouve dans la puissance d'une vie nouvelle, en tant que ressuscité avec Lui. Je suis devenu justice de Dieu en Lui. Tel qu'Il est, tel je suis dans ce monde. C'est ce qu'est Christ dans la réalité d'une vie dans laquelle nous vivons, ce qu'Il est dans la réalité d'une justice divine dans laquelle nous sommes placés devant Dieu. Non pas moi, mais Christ vit en moi. C'est une position devant Dieu, réelle, vivante, assurée, dans laquelle, par grâce, moi et Christ sommes un, quoique toute cette bénédiction découle de Lui. Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est en Son fils. Celui qui a le Fils, a la vie ; et celui qui n'a point le Fils n'a point la vie : mais par conséquent, c'est déjà une parfaite justice devant Dieu.

Mais il y a plus encore. Je suis enfant, je suis fils. Telle est ma relation avec Dieu. J'ai la vie éternelle. Je suis avec Dieu dans une relation connue, bénie, assurée et dans laquelle la grâce m'a placé par l'opération de la même puissance qui a ressuscité Christ d'entre les morts et L'a place à la droite de Dieu. Et non seulement je suis dans cette relation, mais c'est ma relation avec Dieu, et il n'y en pas d'autre que celle-là. C'en est fait de l'ancienne. La nouvelle, basée sur la justice divine, découle du fait que je suis véritablement né de Dieu, devenu participant de la nature divine. Je ne puis être dans une autre. Elle constitue ma nature, mon existence devant Dieu, la vie et la relation dans laquelle Il m'a placé, et dans laquelle je vis de Lui. L'ancienne a disparu dans le tombeau de Christ.

En quoi ma responsabilité consiste-t-elle maintenant ? Consiste-t-elle à faire tous mes efforts pour obtenir la vie éternelle par ma conduite ? Je la possède déjà. À réaliser la justice ? Je suis justice de Dieu en Christ : Christ est lui-même ma justice. À chercher à gagner la faveur de Dieu ? Il m'a aimé jusqu'à donner son Fils pour moi, et Il m'a accepté dans Le bien-aimé. À parvenir à une relation avec Dieu ? Il m'a fait son enfant et son fils. « Nous sommes maintenant les fils de Dieu. » Quelle autre chose puis-je rechercher ou que puis-je désirer de mieux que de dire : « tel qu'Il est, tel je suis *dans ce monde ? »* Ici, mon âme est en paix. – Chose précieuse ! En paix avec mon Dieu et Père, dans une relation connue avec Lui. Christ est allé à son Père et mon Père, à son Dieu et mon Dieu. Pensée bénie ! Quelle place de paix et d'amour, en harmonie avec la nature même de Dieu et avec la révélation qui a été faite de Lui par le Fils, que celle dans laquelle elle m'établit !

Me voilà donc arrivé à la responsabilité véritable, en contraste avec la responsabilité sans espérance et propre seulement à convaincre de péché sous laquelle j'étais tombé par la chute, et qui était effectivement en rapport avec une position perdue, afin que je pusse découvrir mon état de ruine et de condamnation. Ma responsabilité, maintenant, n'est pas une responsabilité relative à une position à atteindre ; elle découle de la position dans laquelle je suis, qui lui appartient paisiblement, et consiste, comme toutes nos responsabilités par rapport à Dieu, à marcher en harmonie avec la position dans laquelle je me trouve déjà. Celui qui dit qu'il demeure en Christ, doit marcher comme Il a marché lui-même. Un enfant de Dieu, et qui l'est pour toujours, doit marcher comme un enfant de Dieu, « comme ses chers enfants. » Ma responsabilité est celle d'un chrétien. Je dois marcher comme un chrétien parce que j'en suis un, et non point afin d'en être un. Le fait que je suis enfant pour toujours, n'est pas une raison pour que je ne marche pas comme étant enfant. Ce n'est que l'affreuse bassesse d'un être moralement ruiné, qui pourrait lui suggérer la pensée qu'il n'est pas tenu de se conduire conformément à la relation dans laquelle il se trouve, par la raison qu'elle ne peut changer. Comme nous sommes dans notre position chrétienne en vertu d'une nouvelle vie, au fond une telle pensée ne saurait venir a un chrétien. C'est la force du raisonnement de l'Apôtre en Romains 6 – Il ne dit point que *je ne dois pas,* mais que *je ne suis pas*, si je suis mort, vivre à ce à quoi je suis mort.

Je suis donc responsable, non pas comme homme dans le premier Adam, mais comme chrétien dans le second. Sur la première base je suis déjà entièrement perdu : inutile de parler de responsabilité, si ce n'est afin de convaincre de péché. Sur la seconde, à cause que je suis sauvé, et que je suis enfant de Dieu, dans sa famille, je suis sous la responsabilité de marcher comme tel, selon l'exemple « du Premier-né entre plusieurs frères. » Cette responsabilité n'implique pas plus la possibilité de perdre ma position, que l'obligation d'en gagner une. Elle découle de la position dans laquelle je suis. Je suis tenu de marcher comme un enfant de Dieu puisque j'en suis un. C'est une responsabilité pleine de paix et de joie, que Jacques appelle *la loi parfaite de la liberté,* parce que ma nouvelle nature trouve ses délices dans ce que Dieu veut et commande, et se plaît à Lui obéir. Elle trouve ses délices en Lui, elle les trouve donc à Lui obéir, et aussi dans *ce qu'Il* veut. La nature que j'ai reçue est cette divine nature même qui s'exprime dans les commandements qui me sont donnés. Seulement, ces commandements impliquent aussi l'idée d'autorité, mais, moralement, ils sont l'expression de la nature que je possède, qui prend son plaisir en eux, et qui trouve en eux le secours et la bénédiction d'une lumière et d'une direction parfaites. Et c'est en cela que consiste l'immense et entière différence entre les commandements de la loi, et les commandements de Christ. La loi dit : « fais cela et tu vivras. » Les commandements de Christ sont l'expression de la vie qu'Il possédait, et le guide de celle que je possède. La vie était la lumière des hommes, l'expression parfaite de la volonté et de la nature de Dieu dans l'homme, ce que les paroles et les commandements de Christ exprimaient ; et maintenant nous pouvons dire « ce qui est vrai en Lui et en vous », parce qu'Il est notre vie dans la puissance du Saint Esprit. Christ était l'expression réelle de la vie divine dans l'homme, cette vie éternelle qui était avec le Père, et qui nous a été manifestée. De là vient qu'elle était la lumière des hommes. Elle était dans le lieu, la condition, et l'état où se trouvaient les hommes, et par conséquent obéissante, dépendante aussi. Elle se manifesta telle dans Sa tentation. Cette vie-là est la nôtre depuis que Christ est monté en haut, après avoir offert à son Père une justice parfaite. C'est en cela que je possède une paix parfaite, et que je jouis d'une parfaite faveur ; et la seule chose que j'ai à faire est de glorifier Dieu, « afin que la vie de Jésus soit manifestée dans mon corps mortel. » Je puis dire : « Je demeure en Lui » – placé avec le Père, dans sa perfection devant Lui. – Place de paix et de joie, et témoignage de l'éternel amour ! Je dois donc marcher comme Il a marché Lui-même. La responsabilité chrétienne est la responsabilité provenant du fait que l'on est chrétien. Nous devons, à cause que nous sommes en Christ, marcher comme Christ a marché, par le moyen de Christ qui habite en nous.

Notre place devant Dieu c'est Christ – notre portion c'est de manifester Christ devant les hommes. Pour l'accomplir nous avons besoin de nous charger chaque jour de la croix, tant que la chair est encore en nous, et que le monde nous entoure. « Portant toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle. » Nous sommes placés sous la responsabilité, non d'arriver à la vie, mais de la manifester, en dépit de tous les obstacles ; oui, même à travers les obstacles, et au milieu du monde.

Ici il faut remarquer deux choses :

D'abord, la manifestation de la vie divine, dans laquelle nous sommes unis à Christ par le Saint Esprit, doit se poursuivre au milieu des tentations, et en dépit de l'existence en nous de la vieille nature, de la chair, par laquelle tout ce qui se trouve dans le monde peut devenir pour nous un moyen de tentation. La communion avec le Père et avec son fils Jésus Christ, et la manifestation de la vie divine ne peuvent être accomplies par nous qu'autant que nous tenons réellement, d'une manière pratique, la chair pour morte, ainsi que nous avons le droit de le faire. Portant toujours, partout, dans le corps la mort du Seigneur Jésus afin que la vie aussi de Jésus, soit manifestée dans notre chair mortelle. C'est en cela que consiste *l'exercice* journalier de la vie que nous avons reçue, exercice dans lequel nous apprenons ce que nous sommes réellement en même temps que nous y faisons l'expérience journalière de la fidélité, de la bonté et de la tendresse de Dieu, dont nous : acquérons ainsi le sentiment profond.

À mesure que nos sens sont davantage exercés à discerner le bien et le mal, nous apprenons d'une manière plus profonde le contraste qu'il y a entre Dieu et la chair ; ce qui n'appartient simplement qu'à la nature est mieux discerné par ce qui est spirituel, et le résultat de tout cela est que l'on se vide toujours plus du moi, et que Christ, dans un certain sens, acquiert une place exclusive et devient tout en tout. Il suffit à l'âme : et par suite, l'âme dans l'humilité et la simplicité de l'œil est capable de discerner ce qui est charnel, et l'éviter, ou bien se satisfaire sans le faux appui que le cœur naturel cherche dans ses efforts, ou dans ses objets.

Dieu se sert de deux moyens pour conduire les rachetés à travers le désert : la Parole de Dieu, et l'intercession sacerdotale. On les trouve en Hébreux 4:11-15. La Parole est l'arme de Dieu pour discerner entre ce qui est de l'Esprit et tout ce en quoi opère la volonté de la chair. Tout ce qui appartient simplement à la nature qui est toujours un piège, et, là où la volonté est à l'œuvre, positivement péché, est souvent si étroitement uni à ce que Dieu lui-même a créé et reconnu, que, pour distinguer, il est nécessaire de bien appliquer la Parole dans la puissance du Saint Esprit. Néanmoins, ces deux sortes de choses sont moralement très différentes et opposées, Dieu ne se trouvant pas dans l'une, mais bien la volonté humaine, tandis qu'Il se trouve dans l'autre, dans les affections, par exemple, qui, quoique légitimes et bonnes en elles-mêmes, deviennent idolâtres, ou passions. À l'égard de ces choses, et dans tous les cas, la Parole, plus aiguë qu'aucune épée à deux tranchants, cette véritable épée de l'Esprit, la vérité, l'application au cœur de la Parole vivante qui s'est sanctifiée pour nous, est le moyen par lequel Dieu, tout d'abord, juge en nous tout ce qui tendrait à nous faire tomber dans le désert. Ensuite, pour ce qui regarde toutes les faiblesses et même les chutes, nous avons la sacrificature, car c'est au cours de cet exercice de la vie que nous possédons en Christ, durant lequel, par-dessus tout, notre entière dépendance de Dieu est mise en lumière et notre cœur est purifié d'une manière pratique, que la sacrificature de Christ s'applique aussi. Elle ne

s'exerce pas en vue de nous obtenir la justice, ni de nous amener à Dieu. Elle est fondée dans son exercice sur la justice parfaite et sur la propitiation accomplie pour nos péchés, et elle s'exerce en vue de maintenir ou de restaurer la communion des saints durant leur marche dans la faiblesse, avec la parfaite lumière dans laquelle ils ont été amenés à travers le voile déchiré, par le moyen de cette justice et de cette propitiation. Ce n'est pas non plus que nous allons à Christ avec repentance, afin qu'Il intercède pour nous : ce serait là se défier de l'amour parfait du Père dans la présence duquel Il nous a amenés comme enfants ; et, au fond personne ne voudrait faire cela ; mais Il intercède pour nous afin que nous nous repentions. Nos âmes sont ainsi rétablies par grâce dans la communion, ou y sont maintenues. L'intercession est en faveur des saints. Pour la vo*lonté,* il y a l'usage de la Parole : pour la faiblesse et pour les chutes, il y a la grâce de la sacrificature.

L'autre point auquel j'ai fait allusion regarde notre encouragement dans la course que nous avons à fournir. Il y est pourvu par les promesses et les récompenses qui se rattachent au gouvernement attentif et fidèle du Père, qui châtie lorsque c'est nécessaire. Dieu est souverain dans la révélation de sa bonté au cœur, et Il sait quand il convient de la faire connaître : mais Il a révélé les principes de son gouvernement. « Si quelqu'un m'aime, il sera aimé de mon Père ; Je l'aimerai et Je me ferai connaître à lui. » « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma Parole, mon Père l'aimera ; et nous viendrons à Lui, et nous ferons notre demeure chez Lui. » Il est évident que Dieu ne peut avoir communion même avec une vaine pensée. Christ ne dit pas relativement au salut : « Si quelqu'un m'aime, Dieu l'aimera. » Nous L'aimons parce qu'Il nous a aimés le premier. Ce qui caractérise proprement l'amour de Dieu, c'est qu'Il nous a aimés lorsque nous étions des pécheurs. Mais, quoique Dieu puisse visiter et restaurer en grâce, sa communion ne se trouve que dans la sainteté et avec ceux qui obéissent. Pour la sainteté et pour l'obéissance, nous dépendons également de sa grâce.

Ici se présente aussi la doctrine de l'Écriture touchant les récompenses. Quant à la justice et au salut, il ne saurait être question de récompense. Ce sont des privilèges en Christ, ils sont parfaits. Ils sont, pour ainsi dire, la récompense de ses travaux et de son œuvre. Si donc on considère la récompense comme le motif pour travailler, on est sur un fondement faux. L'amour et l'obéissance sont les seuls véritables motifs au travail, comme ce fut le cas en Christ lui-même. « Afin, dit-il, que le monde connaisse que j'aime le Père, et que selon ce que le Père m'a commandé, ainsi je fais. » Et encore : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. » Mais, les récompenses sont présentées comme encouragement dans les difficultés qui se rencontrent sur la route dans laquelle l'amour et l'obéissance nous ont engagés. C'est ainsi qu'il a pu être dit de Christ : « Lequel, à cause de la joie qui Lui était proposée, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et s'est assis à la droite du trône de Dieu. » C'est ainsi qu'il est dit de Moïse, le Saint Esprit l'approuvant : « Il regardait à la rémunération. » Enfin, c'est ainsi qu'il est dit de tous : « Chacun recevra sa propre récompense, selon son propre travail. » Les Thessaloniciens seront pour Paul une couronne, une gloire, comme ils ne le seront pas pour nous. Néanmoins la Parole nous rappelle avec soin que cela est par grâce et que, en récompensant ses ouvriers, Dieu fait ce qu'Il veut de ce qui est à Lui ; mais, par une grâce surabondante, le privilège de s'asseoir à la droite ou à la gauche de Christ sera accordé à ceux pour lesquels cela aura été préparé par le Père. Quant à la justice et au salut, tous sont égaux. Nous serons conformes à la ressemblance du Fils de Dieu. Cependant, quoique Dieu soit souverain quant à la place qu'Il nous assigne en rapport avec l'œuvre du *Saint Esprit* en nous et par nous (car c'est eu égard à cette œuvre que la récompense est accordée ; elle n'a rien à faire avec notre justice qui est Christ lui-même), Il exerce sa souveraineté en distribuant les récompenses conformément au travail que l'on a accompli dans le don et la vocation ; de sorte que le gouvernement de Dieu et la responsabilité du croyant se trouvent en activité, de manière cependant que le croyant est amené plus nettement à dire : « Non pas moi, mais la grâce de Dieu qui était en moi. » C'est précisément celui qui a le sentiment le plus profond de la responsabilité qui sentira aussi le plus profondément la dépendance entière de la grâce. Si on mêle ces questions avec celle du salut, il n'en résulte que des notions légales et fausses. Mais lorsqu'on est au clair sur ces choses, l'exercice auquel elles donnent lieu pour le cœur est très utile, en ce qu'il mène au sentiment de dépendance, et au sentiment de confiance en Celui qui peut bénir et qui prend plaisir à le faire ; au sentiment, enfin, qu'il y a un Dieu vivant, que nous ne pouvons rien de nous-même, rien sans Christ. Cet exercice nous rend humbles, et nous apprend à dépendre de Dieu, au jour le jour, avec une confiance entière.

Le principe auquel j'ai fait allusion ci-dessus est d'une application constante. Jamais la récompense n'est présentée dans l'Écriture comme motif pour agir, mais toujours comme un encouragement à celui qui travaille par d'autres motifs. C'est ainsi, nous le savons bien, que ce furent l'amour, l'amour éternel, divin, et ensuite l'obéissance à son Père, qui conduisirent Christ sur son sentier de douleur. Sur ce sentier, Il *endura* à cause de la joie qui lui était proposée. Moïse alla visiter ses frères, parce que Dieu lui mit au cœur de préférer de souffrir avec le peuple de Dieu, plutôt que de vivre dans les impies délices d'une cour. Il *endura* comme voyant Celui qui est invisible, parce qu'il regardait à la rémunération. « Nous moissonnerons en la propre saison, si nous ne défaillons pas. » L'amour de Christ le pressait, et aussi l'excellence de la connaissance de Christ ; mais il savait qu'une couronne de justice était réservée pour Lui, que le Seigneur, le juste juge, lui rendrait dans ce jour-là. Là où la récompense est le motif, tout va mal ; mais le Seigneur, par un effet de sa miséricordieuse bonté, nous encourage dans le travail, en nous faisant jouir de son approbation, et en nous promettant des récompenses à la fin. Nous croyons qu'Il existe, et qu'Il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent.

Ainsi, la relation dans laquelle nous sommes avec Dieu est fondée sur une justice parfaite et divine, de sorte que cette relation est divine et que nous jouissons de l'amour parfait de Dieu dans une relation connue, et d'une manière divine. D'où il suit que les saintes affections sont des affections libres, et que Dieu est glorifié. Tout est

de Lui et selon Lui. Il ne peut être élevé de question de justice en dehors de Christ. Béni soit Dieu, une telle relation est ineffablement douce, et aussi assurée que peut la rendre la perfection divine. En même temps, l'activité, l'énergie morale d'une vie qui poursuit son objet sous la main de Dieu, continue de se déployer. « Je fais une chose, dit Paul, je cours regardant au but, vers le prix de la céleste vocation de Dieu : si, en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts. » Toute l'Épître aux Philippiens repose sur ce fondement, et, en conséquence, parle de parvenir au salut, travailler au salut, tourner à salut, et autres expressions semblables. Le développement moral qui se rattache à la responsabilité personnelle se développe dans la dépendance de la grâce et sous l'œil d'un Père miséricordieux et saint, d'un Dieu de sainteté. Nous sommes établis dans le sentier même où Christ a marché afin de suivre ses pas. Heureux qu'il nous soit permis de le faire, et de savoir que, marchant dans ce sentier, ses serviteurs seront où est leur Maître. La Parole « Cela va bien, bon et fidèle serviteur », retentit doucement aux oreilles, et possède un degré de douceur tout particulier pour celui qui sait que ce n'est que par sa grâce seule que nous pouvons être l'un ou l'autre. Nous ne pourrions pas Le servir si nous n'étions pas siens, siens par une vie nouvelle, siens par l'acquisition qu'Il a faite de nous par son sang. Et dans le service tout dépend de sa grâce journalière ; et la place qu'Il nous a donnée, la gloire spéciale dans laquelle chaque fidèle serviteur sera établi, constitue une partie du dessein et de l'opération de Dieu. Mais une fois que nous sommes affranchis, tout ce qui nous exerce moralement, ce en quoi nous avons le sentiment que notre responsabilité est engagée, l'énergie vivante de l'espérance, la vigilance, le soin de tenir son corps assujetti, tout se rattache à cela – nous combattons le bon combat de la foi, nous saisissons la vie éternelle.

Ce qui nous a donné de l'assurance comme salut, a placé devant nous, comme constituant ce salut, une espérance de gloire qui donne lieu au déploiement de toute l'énergie du nouvel homme par le Saint Esprit. Paul vit Christ glorifié. Dans cette contemplation, il trouva la fin de la justice légale et la certitude de la justice divine. Là se trouvait la gloire à laquelle il s'agissait d'arriver. Tout était pour lui ordure et fumier afin qu'il gagnât Christ ; et s'il devait lui en coûter la vie, cela était bien, car il était en route vers une résurrection d'entre les morts. Ce n'était pas une position de responsabilité dans laquelle il travaillait seul, pour ainsi dire, comme obligé sous la loi de remplir sa tache ou de manquer ; sa responsabilité était étroitement unie avec l'affection de son cœur pour Christ – afin qu'il gagnât Christ. Christ l'avait saisi pour cela ; mais, en conséquence, il lui tardait de saisir le prix bienheureux.

Une telle marche se poursuit sous le gouvernement moral de Dieu. La chair ne peut être d'aucun secours dans le service de Christ ; – elle ne peut que faire obstacle. Pour être des vaisseaux à honneur, il nous faut être purs. Aussi l'Apôtre tenait-il son corps assujetti. Aussi Pierre nous dit-il : « Si vous invoquez comme Père Celui qui sans égard à l'apparence des personnes, juge selon l'œuvre de chacun, conduisez-vous avec crainte durant le temps de votre séjour ici-bas. » Le Père ne juge personne, pour ce qui regarde le jugement final, définitif ; ainsi que l'Apôtre s'exprime : « avec crainte durant le temps de votre séjour *ici-bas.* » Veut-il dire la crainte de ne pas avoir part à la rédemption ? Bien au contraire ; la crainte dont il parle est fondée sur la grandeur et l'excellence de la rédemption, sur la profondeur morale du jugement de Dieu, à l'égard du bien et du mal : « sachant, continue-t-il, que vous avez été rachetés de votre vaine conduite, non par des choses corruptibles, argent ou or, mais par le précieux sang de Christ. » De sorte que la radieuse énergie que communique l'espérance, les joies de la communion, la douceur de la dépendance, la sainte vigilance de la crainte, tous les sentiments dont nous devons être pénétrés, en tant qu'engagés dans ce grand combat avec le mal et rangés du côté de Dieu, s'unissent et concourent pour produire, par le moyen de la connaissance de la grâce et sur le fondement de la grâce, tout le développement moral dont est capable un être humain vivifié de Dieu, de manière à le rattacher à la perfection de Dieu en communion avec qui toute cette œuvre est accomplie, et à le rendre semblable à Christ, qui est le parfait modèle de cet état, comme était parfaite sa communion avec le Père : – croître jusqu'à la mesure de la stature de la plénitude du Christ.

Pour ce qui concerne les besoins auxquels donnent lieu, tant au-dedans qu'au-dehors, un tel service et une telle marche, le sentier dans lequel Christ a marché nous met en communion avec Dieu en tout ce qui se trouve en Lui, pour qu'il y soit subvenu de la manière la plus miséricordieuse pour nos âmes. Nous n'y trouvons pas seulement aide et secours en vue des circonstances, mais nous y trouvons ce que Dieu est pour l'âme en vue de tout ce qui est manifesté en elle à l'occasion des circonstances par lesquelles elle est appelée à passer. Le désert fait connaître le cœur de l'homme, mais il sert aussi à faire connaître Dieu au cœur. La pleine joie de cette révélation sera goûtée plus tard. Dans le type, comme dans la réalité, le fondement c'est une rédemption parfaite ; et comme Israël à la mer rouge, célébra la délivrance qui l'avait amené à Dieu, de même Balaam, au terme du désert, est obligé de déclarer que les enchantements et les divinations ne servaient à rien. Dieu n'avait point vu d'iniquité en Jacob, ni de perversité en Israël. Il s'occuperait Lui-même, dans sa sagesse, des fautes de son peuple, comme étant son peuple ; mais Il n'écouterait aucune accusation. Combien il est beau de voir ainsi Dieu justifier en haut Israël, tandis qu'en bas ce pauvre peuple insensé se livre, dans son ignorance, a la désobéissance, et aux murmures !

Enfin un dernier trait qui fait ressortir avec éclat tout ce qu'est la grâce. C'est que le motif même que Dieu donne comme déterminant son jugement de destruction sur le peuple : « Je les consumerai, car c'est un peuple de cou raide », une fois que la grâce est connue, peut être allégué par Moïse comme un motif pour Dieu d'aller avec eux : si j'ai trouvé grâce devant tes yeux que le Seigneur marche maintenant au milieu de *nous, car c'est un peuple de cou raide !*

J. N. Darby
Écho du témoignage, vol. 1, p. 53-83 [52-82]

6 – Les demandes de Christ pour les chrétiens – Jean 17

Les paroles que renferme ce chapitre ont un caractère tout particulier. Le Seigneur ne s'adresse ni au monde, ni à ses disciples. Il accorde à ceux-ci le privilège de l'entendre s'entretenir avec son Père à leur sujet, privilège inestimable qui nous procure une intelligence aussi claire que possible de la position dans laquelle Il nous a placés. Lorsque Jésus enseignait le monde, Il se mettait à la portée du monde ; et c'est ce que nous devons faire aussi selon nos moyens. Mais quand Il converse avec son Père, il est naturel qu'Il expose librement tout ce qui Lui tient à cœur concernant ses disciples. Quoiqu'il en soit, comme ils étaient les parties intéressées (maintenant nous avons reçu par grâce toutes ces choses), Il parle en leur présence afin de leur donner à connaître parfaitement ses sentiments pour eux. S'il est vrai qu'Il entretient son Père de nous et des bénédictions qu'Il nous réserve, sommes-nous disposés à L'écouter avec attention pour nous pénétrer de ses pensées d'amour à notre égard ? Nos cœurs, je le sais, sont froids et misérables ; rien n'est plus à déplorer que leur indifférence et leur oubli de Dieu ; certes, l'état ouvertement mauvais d'un homme du monde est quelque chose de profondément triste. Mais si je voyais un *enfant* commettre le mal, sans se laisser toucher ni détourner par les tendres supplications de son père, je le déclarerais perdu sans espoir.

C'est pourquoi, quand nous trouvons cette première vérité, que Jésus nous porte sur son cœur, qu'Il nous présente à son Père et que nous sommes les objets de leur commune affection, sûrement nous devons nous y montrer sensibles. « Je dis ces choses dans le monde afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux-mêmes. » La perfection de l'amour de Christ consiste en ce qu'Il voulait nous rendre participants de la même bénédiction dont Il jouissait lui-même. Il est très vrai que nous sommes bénis à cause de Christ, mais il y a autre chose, savoir, que nous sommes bénis avec Lui ; et c'est là la perfection de son amour. Il nous aime assez pour vouloir nous avoir près de Lui, et nous avoir tous dans la perfection de son cœur. Et après avoir dessillé notre entendement afin que nous Le vissions tel qu'Il est, et que nous nous réjouissions dans ce qu'Il est, Il nous rend conscients de son amour parfait : « nous Lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'Il est. » Si je voyais toujours devant moi la bénédiction parfaite avec la certitude de ne jamais la posséder, cette vue ne serait d'aucune joie, d'aucune consolation pour mon cœur ; mais si j'ai en perspective un objet parfait avec la conscience que je le posséderai un jour, je ne me lasse pas de m'en occuper.

Tant que nous restons ici-bas, nous savons que nous sommes loin de ressembler parfaitement à Jésus ; nous le désirons, il nous tarde d'être rendus conformes à son image. Néanmoins, si nous avons en quelque mesure, « goûté combien le Seigneur est bon », nous sommes attristés de n'être pas comme Lui. Mais ici, Christ met en jeu les affections et donne au cœur la conscience que telle est notre place en Lui devant Dieu, et que toute la bénédiction dont Il est l'objet nous appartient également. Nous convient-il de dire, non ? Y a-t-il de l'humilité à nous refuser à cela, à dire que nous en sommes indignes ? Dieu a-t-il raison ? Ce n'est pas de l'humilité que de refuser la grâce. Et quand elle se montre une grâce telle, grâce sans mélange, ce n'est pas de l'humilité que de dire qu'on n'est pas en état d'avoir de tels privilèges. Si j'allègue que je n'en suis pas tout à fait digne, c'est avouer la pensée que si j'en étais plus digne, je serais mieux qualifié pour ces bénédictions ; et c'est en cela précisément qu'il y a manque d'humilité. Pas de détours avec Dieu. À la grâce seule nous devons le désir d'être amenés en sa présence, dans sa bénédiction, et de devenir semblables à Christ. Nous ne sommes rien. Dès que nous regardons à la gloire qui nous attend, tout sentiment de nos propres mérites s'évanouit aussitôt.

Ici donc le Seigneur nous place dans la même position que lui sur la terre. Nous ne sommes pour un tel privilège que de pauvres faibles créatures – mais Il nous met, Lui, dans sa position sur la terre « Père, dit-il, Je veux quant à ceux que tu m'as donnés, que là où je suis, ils y soient aussi avec moi afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée. » – On dit souvent que ce chapitre est une prière. La moitié est en effet une prière ; mais le reste est une exposition complète et claire du terrain sur lequel Jésus nous place, en commençant à son ascension et continuant ensuite jusqu'à la gloire qu'Il veut nous donner. Quant à la prière, elle a rapport à notre marche à travers les épreuves et les difficultés de ce monde. Pour ce qui est de la place que Christ nous donne, Il nous la donne en haut avec lui-même ; mais il nous le dit pendant qu'il est encore sur la terre afin que nous l'apprenions de sa propre bouche dans le monde. Ce n'est point qu'il veuille nous ôter du monde ; mais il prend pour point de départ le fait que nous serons un jour dans la gloire. Tandis qu'Il était ici-bas, il n'avait pas besoin de témoin ; il était lui-même le témoin céleste. Mais maintenant qu'il est parti, Il laisse ses saints comme son épître vivante et active, dans un monde auquel ils n'appartiennent pas plus que lui-même.

Considérons donc d'abord la manière dont Il nous introduit dans cette position. Dans les premiers versets, c'est de sa propre glorification qu'il s'agit. « Jésus dit ces choses, et leva ses yeux au ciel et dit : Père, glorifie ton Fils »… « Comme tu lui as donné autorité sur toute chair, afin qu'Il donne la vie éternelle à tout ce que tu lui as donné. »… « Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire. Et maintenant glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi-même de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût. » Le Seigneur exprime là deux pensées. La première, c'est le droit que sa personne lui donne à la gloire qu'il demande : « Glorifie ton Fils afin que ton Fils te glorifie. » Et ensuite l'autre qui est exprimée dans ces paroles : « Je t'ai glorifié sur la

terre », « Et maintenant glorifie-moi, toi, Père. » C'est-à-dire que le Seigneur fait valoir deux titres à la gloire qu'il demande comme homme : il doit être glorifié en vertu du droit inhérent à sa personne, et en vertu du droit que lui donne son œuvre.

Nous avons à envisager notre place sur la terre en rapport à la fois avec ces deux titres que Christ fait valoir. Ils constituent la base sur laquelle il fonde notre admission dans cette position bénie ; et à la fin Il dit : « Je leur ai fait connaître ton nom, et le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé : soit en eux, et moi en eux. » L'amour dont le Père avait aimé Jésus devait être dans les disciples : ils devaient en jouir ; ils devaient avoir sa vie accomplie en eux-mêmes. C'est à cela que nous sommes appelés, savoir : à la jouissance, dans ce monde, de l'amour que Christ connaissait ici, comme amour de son Père. En tant qu'homme dans ce monde, Il était le Fils de Dieu, et d'où provenait son bonheur ? Était-ce du monde ? Assurément non : Il n'était pas du monde. Il y marchait sans doute, mais dans le caractère et dans la position de Fils de Dieu. C'est là qu'étaient sa joie, *sa* bénédiction constante : Il les tirait du Père. Le secret de ses délices au milieu d'un monde qui le haïssait, était cette source intarissable d'amour qui du cœur du Père découlait sur lui, lui son Fils bien-aimé, en qui Il prenait tout son plaisir. Maintenant, l'important pour nous est de savoir comment des êtres tels que nous peuvent parvenir à une pareille position. Le Seigneur ne perdit pas un seul instant conscience de l'amour de son Père. Comment un pécheur peut-il arriver là ? Bien qu'Il eût déclaré le nom de son Père aux disciples (par exemple, dans le sermon sur la montagne) l'avaient-ils compris ? Non ; ils n'avaient pas l'Esprit d'adoption. Il révélait le nom et le caractère du Père, mais leurs cœurs n'entraient point dans la relation que ce nom exprimait.

Christ comme homme marchant ici-bas, était le Fils de l'homme qui est dans le ciel. Sa personne lui donne ce titre. Il traverse ce monde dans la souffrance et dans l'épreuve. Il souffre de la part de l'homme pour la justice et par amour. Mais quelles que soient les peines qu'il ait à endurer, Il s'adresse toujours à Dieu comme à son Père tout le temps de sa vie dans ce monde. Tout ce que son cœur exprime, il l'exprime dans la conscience de sa relation avec Dieu comme Père. Mais quand il vient à la croix, il s'écrie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné. » Car là, tout ce que Dieu éprouve de sainte haine contre le mal tombe sur lui pour l'amour de nous. Aussi n'est-il pas question d'amour et de communion entre le Père et Lui : toutes les perfections de Dieu, sa sainteté, sa vérité, sa majesté, sa justice, devaient s'élever contre lui sur la croix, parce qu'il y était comme Celui qui avait été fait péché pour nous. Quant à l'autre grand fait distinctif de la nature de Dieu, son amour, Christ ne pouvait pas nécessairement en savourer alors la douceur. C'est pour cela qu'il ne dit pas : Père ! ; mais « mon Dieu, mon Dieu. » Plus tard, au moment d'expirer, il s'écrie « Père, je remets mon esprit entre tes mains. » Jamais Il n'a été plus parfait, jamais il n'a été plus agréable à Dieu, qu'il ne l'a été sur la croix. En ce sens Dieu devint débiteur de Christ ; car son caractère fut manifesté, comme il ne l'avait jamais été auparavant. Si Dieu avait simplement détruit tous les hommes dans sa colère, il n'y aurait pas eu place pour l'amour ; – et si dans sa miséricorde Il les avait tous épargnés, que fût devenue sa justice ? Mais Christ se livrant lui-même à la mort, et prenant sur lui, à la croix, tout le poids de la colère divine, la justice a parfaitement cours contre le péché, et l'amour pour le pécheur est parfaitement manifesté. Là, Dieu fut glorifié pleinement dans toutes ses perfections.

La question du péché ainsi réglée, et tout ce qu'était Christ étant démontré par sa résurrection, Il dit : « Je déclarerai ton nom à mes frères. » En effet, le Seigneur Jésus après s'être fait entendre sur la croix, et avoir obtenu la réponse dans la résurrection, s'avance et dit maintenant : « Va vers mes frères, et leur dis : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Voilà maintenant ces deux noms révélés à la fois par Christ : la relation dans laquelle il avait été avec le Père comme Fils toute sa vie durant ; et le plein effet de toutes les perfections de Dieu comme tel, et dont il avait porté le poids comme colère contre le péché, Il le manifeste maintenant comme étant entièrement *pour nous.* S'il est question de la justice de Dieu, nous sommes devenus justice de Dieu en Christ ; s'il s'agit de son amour, nous sommes aimés du même amour dont Christ est aimé. Par Jésus Christ la grâce règne par la justice. Tout ce que le Père peut être pour des enfants en qui Il prend ses délices – tout ce qu'Il était pour Christ, Il l'est pour nous. Le péché est complètement ôté et, par la parole même de Christ, les disciples, en vertu de l'efficace de son œuvre de rédempteur, sont amenés à la même place que Lui. Il déclare le nom de son Père à ses frères : « Je monte vers mon Père et votre Père ». Et il les introduit dans cette position après avoir traversé la mort et le jugement et en être sorti par la résurrection ; de sorte que sa justice devient celle dans laquelle nous nous tenons devant Dieu. Tant que Jésus était sur la terre. Il demeurait tout à fait seul parce que l'expiation n'était pas accomplie. « À moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul. » Mais Il est mort, et il peut maintenant leur faire partager sa propre place – et c'est ce qu'il fait dans ce chapitre. Le péché y mettait-il obstacle ?Oui, mais il est ôté. La justice s'y opposait-elle ? Oui, mais elle est pour eux et pour nous.

En considérant les souffrances de Christ, on en découvre deux espèces très distinctes quoique, dans un sens, on puisse dire qu'Il a passé par tous les genres possibles de souffrance. Il a souffert de la part de l'homme pour la justice, et de la part de Dieu pour le péché. Les souffrances pour le péché, il les a prises entièrement sur Lui seul pour nous. Il les a souffertes pour que nous n'ayons pas à les souffrir. Il s'en est chargé pleinement ; il a bu la coupe jusqu'à la lie ; et c'en est fini de ces souffrances-là. Quant à ses souffrances pour la justice. Il nous accorde le privilège de les partager avec Lui. « Il vous a été gratuitement donné dans ce que vous faites pour Christ, non seulement de croire en Lui, mais aussi de souffrir pour Lui. » S'il nous arrive de souffrir de la part de l'homme pour la justice, nous sommes avec Christ dans ces souffrances ; mais nous ne saurions participer aux souffrances pour le péché. Celles-là, Il les a prises complètement sur Lui seul. Il ne nous en a pas laissé une goutte, pas la plus petite parcelle, pas la plus légère trace. Il les a souffertes pour que jamais elles ne tombent sur nous.

Et maintenant, après avoir accompli cette œuvre d'amour, Jésus prend possession d'une autre place dans laquelle l'homme, comme tel, doit nécessairement Lui demeurer toujours étranger, mais dans laquelle je puis me trouver avec Lui, par suite du fait que Christ est monté au ciel. En effet, quand il était sur la terre, je ne pouvais être *avec* Lui dans toute l'acception du mot, par la raison qu'il était saint et que je ne l'étais pas. Mais le péché ayant été ôté, et Christ étant allé au ciel,- et y ayant pris place dans la présence de Dieu, Il se trouve avoir fait l'œuvre en vertu de laquelle je puis m'approcher. Il est allé dans la présence de Dieu avec une justice qui me donne droit d'y être moi-même. Par conséquent, la gloire dans laquelle se trouve Christ et dans laquelle il est entré comme ayant accompli la rédemption, au lieu d'y faire obstacle me rend capable d'être avec Lui. Jamais je n'eusse pu être avec Lui s'Il ne fût pas entré dans cette gloire. Il pouvait nous visiter en grâce, mais c'est comme ressuscité d'entre les morts et monté en haut qu'Il nous unit à Lui-même dans sa place devant Dieu.

Maintenant ce dont Il s'occupe c'est de nous révéler le nom du Père. Lorsque Dieu parla à Abraham Il lui dit : « Je suis le Dieu Tout-Puissant, marche devant moi. » Dieu se révéla dans le caractère d'après lequel la foi du patriarche devait déployer son activité : qu'elles que fussent les difficultés du chemin, Il était le Tout-Puissant et Abraham devait marcher dans la foi en ce nom. Plus tard, Dieu dit à Moïse : « Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob comme le Dieu Fort, Tout-Puissant, mais je n'ai point été connu d'eux sous mon nom de Jéhovah. » C'est sous ce dernier nom qu'Il entre en relation avec Israël. Il était l'Immuable, Celui qui demeurerait fidèle à sa parole et à son serment, quelques nombreuses vicissitudes qu'Israël eût à traverser. Il était donc un Protecteur parfait ; Il était le Tout-Puissant ; Il était Jéhovah : mais ces titres n'expriment pas ce dont j'ai besoin, tout bénis qu'ils sont à leur place. Il me faut la vie éternelle. Or, maintenant Dieu vient sous un autre nom. Le Fils révèle le nom du Père. Si j'ai trouvé que le Père a envoyé le Fils pour être Sauveur, et que cette œuvre est accomplie ; je dis que Dieu n'est plus simplement un Protecteur Fidèle et Tout-Puissant, ni même le vrai Dieu qui gouverne le monde avec justice : Il s'intéresse à mon salut ; Il est un Père pour moi, si je reçois son Fils.

Je trouve en Christ la révélation de ma position vis-à-vis de Dieu, cette position étant une conséquence de la vérité bénie qu'Il a ôté le péché qui m'excluait de la présence de Dieu, et qu'Il est monté devant le Père afin que j'aie la même position qui lui appartient comme Fils du Père. Et il y a plus encore. En vertu de l'œuvre de Christ et de son ascension au ciel, le Saint Esprit a été envoyé. « Si je ne m'en vais le Consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais je vous l'enverrai. » Le Saint Esprit descend parce que Christ a été exalté à la droite de Dieu. Il devient l'Esprit d'adoption : « Or, celui qui nous affermit avec vous en Christ et qui nous a oints, c'est Dieu qui nous a aussi scellés et nous a donné les arrhes de l'Esprit dans nos cœurs. » De sorte que dans le lieu même où nous trouvons Christ ainsi glorifié, nous trouvons le croyant établi comme faisant partie de la justice présentée à Dieu. Le Saint Esprit est donné comme étant ce qui me scelle et ce qui me communique la puissance et la bénédiction de la position dans laquelle Christ m'a amené. « C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et Celui que tu as envoyé, Jésus Christ. » Voilà la relation, vient ensuite l'œuvre : « Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire. » Comme conséquence Il demande au Père de Le glorifier ; et Il ajoute : « J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu m'as donnés du monde… maintenant ils ont connu que tout ce que tu m'as donné vient de toi. » Ce n'était pas seulement ce que le Messie avait reçu de Dieu qu'il leur avait fait connaître, mais aussi ce que le Fils tenait du Père. Et Il continue en disant : « Je leur ai donné les paroles que tu m'as données et ils les ont reçues » etc.

Deux choses se trouvent en connexion avec la position dans laquelle les disciples sont ainsi placés : la source de leur joie et leur rôle de témoins de Jésus dans le monde.

Quant à leur joie, Il leur a communiqué tout ce qui peut la faire naître et l'entretenir. « Je leur ai donné les paroles que tu m'as données. » « Désormais », selon qu'il leur avait dit auparavant, « Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait point ce que son maître fait, mais je vous ai appelés mes amis parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai oui de mon Père. » Maintenant, Il nous place dans la position de fils ; et Il nous fait connaître comme à des fils les paroles : que le Père lui a données.

Ce dont Christ est occupé c'est de nous introduire dans la jouissance de sa propre relation, de sa position avec Dieu. C'est pourquoi Il accomplit d'abord l'œuvre de l'expiation par laquelle cette position nous est assurée ; ensuite, Il nous révèle le nom sous lequel nous sommes appelés à connaître Dieu, le nom du Père. Et en conséquence, Il nous donne toutes les paroles du Père, afin que nous goûtions les joies de la position dans laquelle Il nous a établis. « Je ne fais pas de demandes pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés parce qu'ils sont tiens Père saint, garde-les en ton nom, le nom que tu m'as donné, afin qu'ils soient un comme nous. » Il les place à l'abri du nom de « Père saint. » Il attendait qu'ils fussent gardés avec toute la tendresse du Père : c'est-à-dire qu'ils sont dans ce monde sous la protection de ce nom de « Père saint. » Ensuite, comme motif par les garder Il présente au Père les deux suivants : le premier, « car ils sont *tiens ;* » et l'autre, « Je suis glorifié en eux. »

Mais le Seigneur dit-il vrai, lorsqu'il déclare qu'il nous communique ces choses afin que nous ayons sa joie accomplie en nous-mêmes ? Oui, sans doute ; je crois fermement qu'il l'entendait bien ainsi : Il voulait que nous eussions sa joie accomplie en nous. Si vous m'objectez que nous sommes trop faibles, trop misérables pour cela, je réponds que c'est très vrai, mais que Jésus ne parlait pas ainsi. La possession de la vie n'en est pas la puissance. La puissance de la vie se trouve en Christ, et en Christ seul ; car le caractère du nouvel homme est d'être dépendant et obéissant. Si vous dites que vous possédez la vie de la part de Dieu, et qu'en conséquence vous avez la puissance de cette vie, vous ne dites pas vrai. Mais si vous parlez ainsi : « J'ai reçu de Dieu la vie, seulement Satan et le monde m'entourent de tentations et de pièges pour me détourner de la pratique de cette vie » ;

et si vous criez alors à Dieu en lui disant : Père, garde-moi, j'ai besoin que tu me gardes – alors vous aurez véritablement la puissance de la vie de Christ. Quand Paul se voit dans le troisième ciel, qu'en résulte-t-il ? Sa chair ne s'enfle point, car il entend là des choses qu'il est incapable même d'exprimer ici-bas. Mais lorsqu'il est descendu, la chair l'exciterait à se prévaloir de cette distinction comme n'ayant été accordée à personne que lui. Il a besoin que ce piège de la chair soit brisé. C'est pourquoi Dieu lui envoie une écharde qui l'empêche de se glorifier, en lui donnant la conscience de sa faiblesse. Il n'y a jamais danger pour nos âmes quand nous sommes dans la présence de Dieu : le danger n'existe que lorsque nous pensons que nous nous y sommes trouvés. L'écharde donne à l'homme la conscience de sa propre faiblesse. Dans le cas de Paul nous savons qu'elle consistait en quelque chose qui rendait méprisable sa prédication. Le Seigneur a à nous abaisser de toutes manières. Le danger du chrétien consiste, en ce qu'il ne soit pas conscient de sa faiblesse, que la chair ne soit pas mise à sa vraie place, qu'il ne s'imagine être capable de quelque chose. Mais quand la chair est mâtée à l'égard de ses prétentions, le croyant peut dire : « Quand je suis faible, alors je suis fort » et Christ se trouve exalté. Car si Paul, avec toute son incapacité, était pour d'autres le moyen de tant de bénédictions, il est clair qu'il tirait sa force de Christ et non de lui-même. Telle est la vérité qui ressort de 2 Corinthiens 12 : la parfaite justice et la gloire de Christ qui sont à nous, ou l'homme en Christ ; et ensuite, l'homme compté pour rien, et Christ toute chose en lui. C'est là que nous voyons le chrétien complet. Dans les deux cas (celui du troisième ciel, et celui de l'écharde) c'est Paul ; mais dans l'un c'est l'homme en Christ, et dans l'autre c'est Christ dans l'homme, et ainsi l'homme compté pour rien. Sur la terre le croyant a non seulement sa place en Christ dans le ciel, mais aussi la puissance de Christ dans ce monde. Quoique nous fassions certainement l'expérience de ce que nous sommes, néanmoins l'Écriture ne place pas devant nous de nécessité d'être en ce monde autre chose que *Christ*. « Pour moi vivre, c'est Christ. » De ce que la chair est en moi, il ne s'en suit pas que je doive marcher selon elle. La puissance n'est pas dans le fait que nous possédons la vie, mais bien dans l'exercice pratique de notre dépendance de la vie que nous avons en Christ. Nous avons vu la pleine bénédiction de cette position précieuse : Sa joie accomplie en nous.

Passons maintenant au témoignage que les disciples sont appelés à rendre devant le monde. « Je leur ai donné ta parole, dit Jésus, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. » Nous voyons ici la place du chrétien dans le monde : il n'en fait pas plus partie que Christ. Le Seigneur ne dit pas : ils ne doivent pas être, mais bien : « ils *ne sont pas* du monde comme aussi je ne suis pas du monde. » Comme chrétiens qui tirez votre vie de Christ, et qui avez votre place avec Lui, vous n'êtes pas du monde. La vie, la position que vous avez obtenues en Christ, tout découle du fait qu'Il vous a donné avec le Père une relation en vertu de laquelle vous n'êtes pas plus du monde qu'Il n'en était Lui-même. Sans doute, il reste à manifester Christ au monde ; mais les devoirs et les affections, par lesquelles cette manifestation a lieu, découlent d'une relation déjà établie, et ne constituent pas le moyen d'entrer dans cette relation. Christ étant devenu ma vie, je dois marcher comme Il a marché. Ma marche devient alors un témoignage pour le monde ; mais, un témoignage de quoi ? Voyez plutôt : qu'est-il advenu de Christ lui-même ? Le monde n'a pas voulu le recevoir. « Père juste, le monde ne t'a point connu ; » ce qui revenait à dire : il y a rupture complète entre le monde et moi. Christ vient dans le monde, en grâce, révélant le Père, et le monde l'a haï ; c'est pourquoi il s'en va du monde, et nous introduit dans sa position en tant que monté en haut. Le monde aura-t-il pour nous plus d'amour, qu'il n'en a eu pour Lui ? Non, certainement. Christ est dans le ciel à cause que le monde n'a pas voulu le recevoir, et ce n'est que parce qu'Il a pris cette place en vertu de son sang et de sa mort qu'Il peut dire : « Mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu. » Maintenant Il dit, je vous établirai témoins de cela. Vous n'êtes pas du monde comme je ne suis pas du monde. « Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde, mais que tu les gardes du mal, ils ne sont pas du monde » etc.

Comment obtiendrons-nous le caractère et l'esprit dans lesquels nous devons rendre un témoignage semblable ? Nous ne pouvons pas sans doute être toujours dans le troisième ciel, mais si nous vivons de la vie de Christ dans la puissance de l'Esprit, nous la manifesterons devant le monde comme il en fut de Christ Lui-même. Il pouvait dire en parlant de son sentier ici-bas : « le Fils de l'homme qui est dans le ciel. » Y eut-il jamais en Lui la moindre chose qui ne fût pas en harmonie avec le troisième ciel ? Si donc ma vie, mon cœur et mes affections s'y trouvent, je marcherai comme il convient à un habitant de ce lieu. Mais où est le sentier pour une telle marche à travers ce monde ? « Je leur ai donné ta parole, et le monde les a haïs etc » « Sanctifie-les par ta vérité : ta Parole est la vérité » Ce n'est pas tout. Christ est la vérité : la Parole de Dieu est la vérité sur toute chose. Si je veux connaître la nature et l'état de mon cœur, la Parole me le révèle. Si je veux savoir ce que Dieu est, ce qu'est Jésus comme Sauveur, la Parole satisfait à toutes mes demandes. C'est la Parole encore qui le met en garde contre Satan et ses ruses. En un mot, la Parole m'explique tout pendant que je traverse le labyrinthe de ce monde, qui ne peut être en effet qu'un labyrinthe pour tous, et tout particulièrement pour les incrédules. – Dieu est amour, et cependant je ne vois de tous côtés que misères et souffrances : le petit enfant lui-même qui vient de naître meurt peut-être par la faute de ses parents ! Pourquoi en est-il ainsi ? Qui peut le comprendre et en donner la raison ? Un tel état de choses est inexplicable, si ce n'est pour la Parole de Dieu qui est *la vérité* et qui l'explique parfaitement. Prenez le cas de Jésus lui-même : – Il peut en appeler à tous les hommes et dire : « qui de vous me convaincra de péché ? » Pourtant, quelle est sa fin ? Il est forcé d'avouer devant eux que Dieu l'a abandonné ; et leurs cœurs endurcis en prennent occasion de s'écrier en se moquant : si Dieu l'aime qu'Il le délivre. Tout cela est inexplicable. Et ceux qui veulent trouver dans l'état du monde tel qu'il est, la preuve du juste gouvernement de Dieu, font précisément ce que faisaient les amis de Job. Ils prétendaient que ce monde dans sa condition présente était l'expression du gouvernement moral de Dieu. Mais non, cela n'est point : voyez Job, et la profondeur des souffrances qu'il endure. Il était très méchant, mais il parlait plus droitement que ses amis. Il dit qu'il a

vu le juste souffrir ; il a besoin de trouver Dieu : Oh ! S'écrie-t-il, si je pouvais Le voir ! – mais je ne puis Le trouver ! Je le répète : un tel état de choses est inexplicable en lui-même. Mais du moment que j'ouvre la Parole de Dieu, j'ai la clé de tout. Prenez l'incrédule sur son propre terrain, et il n'a pas un mot à dire ; il est plus incapable, que qui que ce soit, de rendre compte des faits qui se passent journellement, car ils ne s'expliquent que par le péché. « Sanctifie-les par ta vérité. » C'est la Parole de Dieu prise pour juger de toutes mes pensées et de tous mes sentiments. Jésus ne dit pas : sanctifie-les par la loi, mais, « par la Parole. » Il y a des personnes qui prennent la loi comme règle. Mais c'est d'un objet, qui ait et qui communique de la puissance, que vous avez besoin, d'un objet qui s'empare de vos affections. Quel objet la loi vous présente-t-elle ? Où est la chose – l'Être – que vous devez aimer ? Où est-il ? Qui est-il ? La loi ne peut me parler et ne me parle effectivement que d'un juge : elle ne présente pas à mon âme d'objet qui m'inspire des affections bénies et saintes : mais un tel objet la parole du Père me le donne.

Voici, en effet, comment Jésus continue. « Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde. » « Et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité. » Maintenant j'ai quelque chose de plus que la Parole ; j'ai Christ lui-même, qui est la substance de tout ce dont parle la Parole. C'est pour cela que Christ dit au sujet de sa position : « Je me sanctifie moi-même pour eux. » Il est monté dans la gloire, et là il s'est mis à part comme l'objet qu'il faut à nos cœurs. Le Saint Esprit me Le révèle, et la Parole m'explique tout ce qui se trouve en Lui ; elle me communique tout ce qu'il est – « Sanctifie-les par ta vérité. » De quelle manière ? « Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité. » Je possède maintenant un objet : la vérité qui jugera de tout ce qui est dans mon cœur. C'est elle qui me sanctifie en me montrant Celui que j'aime et qui m'a promis que je vais être comme Lui. Ainsi, j'ai un Christ qui a pris possession de mon cœur, qui m'a donné une place avec lui-même, et qui m'a rendu capable de l'occuper en se révélant lui-même à mon cœur. Voilà ce que je trouve ici. Et outre cette position je trouve le Consolateur envoyé ici-bas, prenant des choses de Christ et me les montrant, me révélant que Christ m'a donné ce qu'Il a afin que j'en jouisse avec Lui, que je lui sois fait semblable quand je Le verrai tel qu'il est. Or, la puissance de sanctification consiste dans ce fait que l'Esprit prend de ces choses de Christ et me les montre. Mais il y a plus : Christ lui-même est à moi. Il est l'homme parfait et béni, mis à part dans la présence de Dieu ; et cette vérité communiquée à mon cœur dans la puissance de vie qu'elle possède en moi par l'Esprit, me met à part pour Dieu. C'est la vérité qui me sanctifie ; mais si je considère ce que la vérité est dans la perfection, c'est Christ. « Nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit. » Comme notre Seigneur le dit dans ce chapitre : « Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité. »

Puis, introduisant les autres chrétiens dans ces mêmes bénédictions : « Or, je ne fais pas seulement des demandes pour ceux-ci, mais aussi pour ceux qui croiront en moi par leur parole, afin que tous soient un comme toi, Père, es en moi, et moi en toi ; afin qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé ; » Il nous fait part de tout ce qu'Il a pris, comme homme, en bénédiction et en gloire. Il veut nous avoir participants de sa joie pendant que nous sommes sur la terre. Puis viennent les paroles suivantes : « Et la gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. » À la venue du Seigneur, et lorsque les saints seront manifestés dans la gloire de Christ et avec Lui, le monde aura la preuve que nous avons été aimés comme Christ a été aimé. « Moi en eux, et toi en moi, afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les aimes comme tu m'as aimé. »

Mais Il nous réserve un don plus précieux encore : « Père, continue-t-il, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là ou je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée ; car tu m'as aimé avant la fondation du monde. » En nous donnant la gloire de l'héritage, Il nous place devant le monde comme ayant été amenés à jouir de la même gloire que Lui. « Quand le Christ qui est votre vie sera manifesté, alors vous aussi vous serez manifestés avec Lui en gloire. » Et le monde dira alors : ces pauvres gens que nous méprisions sont aimés du même amour dont Christ a été aimé. Mais outre ces bénédictions si grandes et si précieuses, nous jouirons de Christ lui-même. Il nous faut en jouir maintenant. « Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux. » Nous savons actuellement que nous sommes aimés comme Jésus est aimé, car Il nous a fait connaître le nom du Père, et Il nous le fera connaître, afin que l'amour dont Il est aimé soit en nous, et Lui en nous. Telle est la place qu'Il donne au chrétien dès à présent. Christ l'introduira un jour dans la gloire ; mais c'est là, en un sens, un privilège inférieur, comparé à celui qui consiste dans la jouissance de Christ Lui-même. Je n'ai pas à attendre jusqu'au temps de la gloire, pour savoir que je suis aimé comme Christ est aimé : je le sais maintenant ; le monde le saura alors. Appuyés, comme sur le fondement unique et inébranlable, sur l'œuvre que Christ a accomplie et sur le fait qu'Il se trouve, comme l'ayant achevée, dans la présence de Dieu, ou, par ce moyen, Il nous place Lui-même, nous pouvons dire : je sais que je suis aimé comme Jésus est aimé du Père, puisque Christ l'a dit : « Afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux. » Cela se trouve-t-il en vous ? Avez-vous cru la parole de Jésus, que le Père vous a aimés comme Il a aimé son propre Fils ? Ce n'était pas assez pour Lui de donner son Fils pour vous : Il vous met à la même place et vous porte le même amour. Si nous contristons l'Esprit, il nous est impossible de jouir de la puissance de cette position ; mais c'est bien là la position dans laquelle Christ nous a placés afin que nous soyons avec son Père et notre Père, son Dieu et notre Dieu, et que nous jouissions de Celui qui est la vérité, et qui nous donne la conscience d'être aimés comme Il est aimé Lui-même ! Elle sera manifestée devant le monde quand Christ viendra, mais elle nous appartient dès à présent. Que le Seigneur nous donne seulement de le croire. Si nous recherchons le monde, ce n'est point l'amour du Père, mais c'est inimitié contre Lui. « Tout

ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, n'est point du Père, mais est du monde. Et le monde passe » etc. Vous trouverez toujours ces trois choses opposées l'une à l'autre – la chair et l'Esprit, le Diable et le Fils, le monde et le Père. « Tout ce qui est dans le monde », si nos cœurs le recherchent, détruit, affaiblit la jouissance de l'amour du Père, car nous ne sommes pas du monde, comme Christ n'en était pas.

Que le Seigneur vous donne d'en faire l'expérience ainsi que Christ l'a faite ! Et alors, marchant sur ses traces, et sanctifiés par la révélation de Lui-même à votre cœur, puissiez-vous jouir, dans toute sa réalité de la bénédiction consciente de l'amour dont le Père vous aime !

J. N. Darby

Écho du témoignage, vol. 1, p. 84-103 [83-102]

7 – Le disciple dans un temps mauvais – Jean 21:22

« Toi, suis-moi. » (Jean 21:22)

Les trois premiers chapitres du Livre de Daniel nous fournissent une leçon des plus importantes, et pleine d'à-propos pour le temps où nous vivons, et dans lequel le disciple de Christ est en grand danger de céder aux influences qui l'entourent, en abaissant le niveau du témoignage, et reniant, en quelque sorte, son caractère de disciple, pour se mettre en harmonie avec les circonstances du moment.

Dès le commencement du chapitre 1, nous trouvons un tableau décourageant de l'état des choses, en tant que considéré au point de vue du témoignage extérieur rendu à Dieu sur la terre. « La troisième année de Jehoïakim, roi de Juda, Nebucadnetsar, roi de Babylone, vint contre Jérusalem et l'assiégea. Et le Seigneur livra en sa main Jehoïakim, roi de Juda, et une partie des vaisseaux de la maison de Dieu, lesquels Nebucadnetsar fit emporter au pays de Shinhar, en la maison de son dieu ; et il mit ces vaisseaux en la trésorerie de son dieu. » (Chap. 1:1-2)

L'état qui nous est dépeint dans ces versets, envisagé à un point de vue humain, est bien propre à produire le découragement dans le cœur, à attrister l'esprit et à paralyser l'énergie. À la vue de Jérusalem en ruines, du temple profané, des vaisseaux du Seigneur placés dans la maison d'un faux dieu, de Juda emmené captif, assurément, le cœur ne peut que se sentir disposé à dire que c'est sans utilité aucune qu'on chercherait à demeurer plus longtemps dans le caractère de disciple et à persévérer dans une marche dévouée et fidèle. Le courage manque, le cœur se fond et les mains sont rendues lâches, lorsque la situation du peuple de Dieu est aussi déplorable. Une vaine présomption pourrait seule, en de semblables circonstances, déterminer un enfant de la maison de Juda à prendre la place d'un véritable Nazaréen.

C'est ainsi que peut raisonner la nature ; mais tel n'est pas le langage de la foi. Dieu soit béni ! Il existe toujours une sphère assez vaste pour que le vrai dévouement puisse s'y déployer ; toujours aussi il y a un chemin que le vrai disciple peut parcourir, dût-il le faire dans la solitude.

Quel que soit l'état des circonstances extérieures, la foi ne s'en occupe pas ; son privilège est de dépendre de Dieu, de se nourrir de Christ et de respirer l'atmosphère du ciel, aussi pleinement que si tout était dans une harmonie et un ordre parfaits.

C'est là, pour le cœur fidèle, une grâce merveilleuse. Tous ceux qui désirent marcher fidèlement, trouveront toujours un chemin à suivre ; tandis que ceux qui voient dans les circonstances extérieures un prétexte pour manquer d'énergie, n'agiraient jamais avec fidélité et décision, lors même qu'ils seraient placés dans une situation des plus favorables.

Si jamais il y eut un temps où la faiblesse du témoignage aurait pu être excusée, ce fut, sans contredit, celui de la captivité de Babylone. Tout l'édifice du judaïsme avait été renversé ; la puissance royale avait passé des mains du successeur de David, dans celles de Nebucadnetsar ; la gloire s'était retirée d'Israël ; en un mot, tout semblait s'être flétri et avoir disparu pour toujours. Il ne restait aux enfants de Juda, dans leur exil, qu'à suspendre leurs harpes aux saules et à s'asseoir auprès des fleuves de Babylone, pour y pleurer la gloire qui les avait quittés, leur lumière obscurcie et leur grandeur déchue.

Tel pourrait être le langage de l'aveugle incrédulité ; mais Dieu soit béni ! C'est, quand tout semble parvenu à l'état le plus misérable, que la foi s'élève pour remporter un triomphe glorieux : et la foi, nous le savons, est la seule base réelle sur laquelle le disciple puisse s'appuyer pour agir. Elle ne cherche aucun soutien auprès des hommes ou dans les circonstances extérieures : « toutes ses sources » sont en Dieu. Et c'est pour cela que la foi ne brille jamais d'un éclat aussi vif que lorsque tout est ténèbres autour d'elle. C'est quand l'horizon est chargé des plus sombres nuages, que la foi se réchauffe au soleil de la grâce et de la fidélité divines.

C'est ainsi que Daniel et ses compagnons furent rendus capables de surmonter les difficultés particulières à leur époque. Ils estimèrent que rien, dans Babylone, ne devait les empêcher de réaliser la jouissance d'un Nazaréat aussi élevé qu'on en put jamais voir à Jérusalem, en quelque temps que ce fût : et leur appréciation était juste. Ils jugeaient comme juge toujours une foi pure et bien fondée. Ce fut d'après ce même jugement, que les

Baracs, les Gédéons, les Jephtés et les Samsons de jadis, agirent comme ils ont agi. C'est ce même jugement qu'exprimait Jonathan quand il disait : « On ne saurait empêcher l'Éternel de délivrer avec beaucoup ou peu de gens. » (1 Sam. 14). David le partageait aussi lorsque, dans la vallée du Chêne, il nomma la faible armée d'Israël « les troupes rangées du Dieu vivant » (1 Sam. 18). C'était le jugement d'Élie, lorsque sur le mont Carmel, il bâtit un autel avec « douze pierres, selon le nombre des tribus des enfants de Jacob. (1 Rois 18). C'était le jugement de Daniel lui-même, lorsqu'à une période plus avancée de son histoire, il ouvrit sa fenêtre et pria tourné vers Jérusalem (Dan. 6). C'était le jugement de Paul, lorsqu'en vue de l'apostasie effrayante qui apparaissait déjà, il exhorte ainsi son fils Timothée : « retiens le modèle des saines paroles que tu as entendues de moi », (2 Tim. 1:13). C'était le jugement de Pierre, lorsque envisageant la dissolution de toutes choses, il engage les croyants à s'étudier « à être trouvés de Lui, sans tâche et sans reproche, en paix (2 Pierre 3:14). C'était le jugement de Jean, lorsqu'au milieu du débordement des prétentions ecclésiastiques, il exhorte son bien aimé Gaïus « à n'imiter point le mal, mais le bien. » (3 Jean 11). C'était, enfin, le jugement de Jude, en présence de l'impiété la plus abominable, lorsqu'il encourage un résidu bien-aimé en lui adressant ces paroles : « vous appuyant vous-mêmes sur votre très sainte foi, et priant par le Saint Esprit, conservez-vous dans l'amour de Dieu, en attendant la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ, pour la vie éternelle. » (Jude 20-21). En un mot, c'était le jugement de l'Esprit Saint : et voilà pourquoi c'était celui de la foi.

Tout cela donne de l'intérêt et du prix à la détermination prise par Daniel, et qui est ainsi exprimée dans le premier chapitre de ce livre : *«* Or Daniel se proposa dans son cœur de ne se point souiller par la portion de la viande du roi, ni par le vin dont le roi buvait ; c'est pourquoi il supplia le chef des eunuques afin qu'il ne l'engageât point à se souiller » (v.8). Il aurait pu se dire bien naturellement : « quelle utilité y aurait-il à ce qu'un pauvre et faible captif cherchât à garder une place de séparation ? Tout est mis de côté. Il est impossible de conserver un véritable esprit de Nazaréen au milieu d'une ruine aussi complète, et d'une déchéance semblable : il vaut autant que je me conforme aux habitudes du pays que j'habite. »

Mais non ; Daniel était placé sur un terrain plus élevé. Il savait que son privilège était de vivre dans une aussi grande intimité avec Dieu, au milieu du palais de Nebucadnetsar, que dans l'enceinte de Jérusalem. Il savait que quelle que puisse être la condition extérieure du peuple de Dieu, il se trouve un sentier de dévouement et de fidélité qui est ouvert à chaque saint individuellement, et qu'il peut parcourir malgré tout.

Et ne pouvons-nous pas ajouter que le Nazaréat de Babylone possède des charmes tout aussi attrayants et efficaces que le Nazaréat de Canaan ? Sans nul doute. Il est ineffablement précieux et magnifique de trouver un des captifs à Babylone, soupirant après une séparation aussi austère, et même la réalisant. Il y a là, à la fois, une grande leçon pour tous les âges, un exemple très propre à encourager et à remuer les croyants sous toutes les dispensations, et une démonstration bénie qu'au milieu des plus épaisses ténèbres, un cœur dévoué peut jouir des rayons d'un soleil qu'aucun nuage ne vient obscurcir.

Mais comment peut-il en être ainsi, si ce n'est parce que « Jésus Christ est le même hier, aujourd'hui et éternellement. » (Héb. 13:8). Les dispensations changent et disparaissent : les institutions ecclésiastiques s'écroulent et sont réduites en poussière : les systèmes humains sont ébranlés et renversés ensuite ; mais le nom de Jéhovah demeure à toujours, et Son mémorial est de toutes les générations. C'est sur ce terrain saint et élevé que la foi s'établit. Elle s'élève au-dessus de toutes les vicissitudes, pour goûter un doux entretien avec l'éternelle et immuable source de tout bien véritable.

C'est ainsi, qu'au temps des Juges, la foi accomplit de plus glorieux triomphes que tous ceux qui furent connus aux jours de Josué. C'est ainsi que l'autel d'Élie sur le mont Carmel fut environné d'une gloire tout aussi brillante que celle qui couronnait l'autel de Salomon. Cela est vraiment encourageant. Le pauvre cœur est si disposé à faiblir et à se laisser abattre, en regardant aux chutes et à l'infidélité de l'homme, au lieu de s'arrêter à la fidélité de Dieu qui ne fait jamais défaut ! « Toutefois le fondement demeure ferme, ayant ce sceau : le Seigneur connaît ceux qui sont siens ; et, que quiconque invoque le nom de Christ se retire de l'iniquité. » (2 Tim. 2:19). Qu'est-ce qui pourrait jamais porter atteinte à cette vérité immuable ? Rien, sans doute. Et rien, par conséquent ne peut porter atteinte à la foi qui s'en saisit, ou a l'édifice de dévouement pratique qui s'élève sur le fondement de cette foi.

Considérons maintenant les glorieux effets du dévouement et de la séparation de Daniel. Dans les trois premiers chapitres nous remarquons trois choses distinctes résultant de la position prise par Daniel et ses compagnons en ce qui regarde « la viande royale » : 1°, Le secret touchant « *le songe du roi* » leur fut révélé. 2°, Ils résistèrent aux séductions de « *la statue que le roi avait dressée*. » Et 3°, ils traversèrent sans éprouver le moindre dommage, *la fournaise de feu ardent allumée par ordre du roi.*

I. « Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent. » Ce passage est admirablement vérifié dans le cas que nous avons sous les yeux. « Les magiciens, et les astrologues, et les enchanteurs, et les Chaldéens », qui tous respiraient l'atmosphère de la présence royale, étaient dans une complète ignorance quant au songe du roi. « Les Chaldéens répondirent au roi et dirent : Il n'y a aucun homme sur la terre qui puisse exécuter ce que le roi demande. » Il en était ainsi assurément ; mais il y avait un Dieu dans le ciel qui connaissait tout cela, et qui de plus pouvait révéler la chose à ceux qui avaient assez de foi, de dévouement et de renoncement à eux-mêmes pour se séparer des souillures de Babylone, bien qu'ils fussent en captivité dans cette ville. Ce qui pour l'homme n'est qu'une énigme, un labyrinthe, ou une chose mystérieuse, est parfaitement connu de Dieu : Il peut et veut même le révéler à tous ceux qui marchent avec Lui dans la sainteté de sa présence. Les Nazaréens de Dieu peuvent voir plus loin dans les circonstances humaines que les plus profonds philosophes de ce monde. Et par

quel moyen ? Comment peuvent-ils si aisément découvrir les mystères de ce monde ? Parce qu'ils sont placés au-dessus des vapeurs ou des ténèbres qui l'enveloppent : ils ne participent pas à ses souillures ; ils occupent une place de séparation, de dépendance et de communion. « Alors Daniel alla en sa maison et déclara l'affaire à Hanania, à Mishaël et à Azaria, ses compagnons, qui implorèrent la miséricorde du Dieu des cieux sur ce secret » (Chap. 2:17, 18). C'est à cette source, nous le voyons maintenant, qu'ils puisaient force et intelligence. Ils n'avaient qu'à tourner les regards vers le ciel pour obtenir une vue claire de toutes les destinées de ce monde.

Que de vérité et de simplicité dans tout cela ! « Dieu est lumière, et il n'y a point en Lui de ténèbres. » Par conséquent, si nous désirons la lumière nous ne pouvons la trouver qu'en Sa présence ; et nous ne pouvons connaître réellement la puissance de Sa présence que lorsque nous réalisons notre séparation de toutes les souillures de la terre.

Remarquez un autre résultat de la sainte séparation de Daniel. « Alors le roi Nebucadnetsar tomba sur sa face, et se prosterna devant Daniel, et dit qu'on lui donnât de quoi faire des oblations et des offrandes de bonne odeur. » Ici nous voyons le plus orgueilleux et le plus puissant monarque de la terre aux pieds d'un captif. Fruit magnifique de la fidélité ! Précieuse démonstration de cette vérité que Dieu honorera toujours la foi qui peut, en quelque mesure, s'élever à la hauteur de Ses pensées ! En cette occasion mémorable, Daniel expérimenta pour lui-même, aussi pleinement qu'elle ait pu jamais être expérimentée par qui que ce soit, cette ancienne promesse de Dieu : « Et tous les peuples de la terre verront que le nom de l'Éternel est réclamé sur toi, et ils auront peur de toi… L'Éternel te mettra à la tête et non à la queue ; et tu seras seulement au-dessus et non point au-dessous. » (Deut. 28:10, 43) Assurément, dans la scène qui est représentée ci-dessus, Daniel se trouvait être « la tête » et Nebucadnetsar « la queue », du moins si nous envisageons la chose au point de vue divin. Voyez encore le maintien de ce Nazaréen en présence de l'impie Belshatsar (Dan. 5:17-29.) N'avons-nous pas ici un témoignage aussi magnifique de la prééminence à laquelle était destinée la semence d'Abraham, que lorsque les capitaines de Josué mettaient les pieds sur le cou des rois de Canaan ? (Jos. 10:24) ou que, lorsque « tous les habitants de la terre recherchaient de voir la face de Salomon pour entendre la sagesse que Dieu avait mise dans son cœur ? » (1 Rois 10:24). Sans nul doute ; et jusqu'à un certain point le témoignage est plus magnifique encore. Il est naturel d'attendre une scène semblable dans l'histoire de Josué, ou dans celle de Salomon ; mais, trouver un orgueilleux roi de Babylone aux pieds de l'un de ses captifs, c'est quelque chose qui surpasse de beaucoup tout ce que l'homme peut concevoir.

Cependant cela nous est présenté ici comme une preuve frappante de la puissance qu'a la foi pour triompher des difficultés de toute nature, et pour produire les plus merveilleux résultats. Le pouvoir de la foi demeure le même soit qu'elle agisse dans les plaines de la Palestine ou sur le mont Carmel, auprès des fleuves de Babylone ou parmi les ruines de l'Église professante. Nulles chaînes ne sauraient la retenir : il n'est pas de persécution qui puisse la refroidir, pas de changement qui puisse l'atteindre. Toujours elle s'élève à l'objet qui lui est propre, et cet objet c'est Dieu Lui-même, et son éternelle révélation. Les dispensations changent, les années s'écoulent, les roues du temps continuent à tourner écrasant sous leur poids énorme les plus chères espérances du pauvre cœur humain ; mais la foi demeure la foi, cette réalité immortelle, divine, et éternelle, qui s'abreuve à la fontaine de la pure vérité, et dont « toutes les sources » sont en Celui qui est « le chemin, la vérité et la vie. »

C'est par cette foi précieuse que Daniel agit, lorsqu'il « se proposa dans son cœur de ne se point souiller par la portion de la viande du roi. » Il est vrai qu'il ne lui était plus possible de se rendre à la sainte maison où ses pères avaient adoré. Le pied d'un ennemi étranger avait foulé la cité sainte : le feu avait cessé de brûler sur l'autel du Dieu d'Israël : le chandelier d'or et ses sept lampes n'éclairaient plus le lieu saint : mais la foi se trouvait dans le cœur de Daniel, et cette foi le transportait au-delà de l'influence que pouvaient exercer les circonstances dont il était entouré ; elle le rendait capable de s'approprier aussi toutes les promesses de Dieu, qui sont « Oui et Amen en Jésus Christ », et d'agir selon leur efficace. La foi ne s'émeut point pour des temples en ruines, pour des cités renversées, pour des luminaires éteints, ou pour des gloires disparues. Et pourquoi ne s'en émeut-elle point ? Parce que Dieu ne s'en émeut pas lui-même. Dieu peut toujours être trouvé, et la foi possède toujours la certitude de le trouver en effet.

II. Mais la foi qui rendit ces saints hommes d'autrefois capables de refuser la viande du roi, leur fit aussi mépriser la statue du roi. Ils s'étaient séparés de toute souillure afin de jouir d'une communion plus intime avec le vrai Dieu ; et ils ne pourraient par conséquent se prosterner devant une statue d'or, quelle qu'en fût la hauteur. Ils savaient que Dieu n'est point une statue ; ils savaient qu'Il est une réalité ; ils ne pouvaient présenter leurs adorations qu'à Lui seul, car Il est seul l'objet véritable de l'adoration.

Peu leur importait que le monde entier fût contre eux : ils n'avaient à vivre que pour Dieu. On pouvait les accuser de se croire plus sages que leurs voisins ; peut-être lorsqu'ils marchèrent contre le courant de l'opinion publique leur conduite fut-elle appelée de la présomption ; peut-être même leur demanda-t-on s'ils connaissaient seuls la vérité. « Les satrapes, les lieutenants, les ducs, les baillis, les receveurs, les conseillers, les prévôts et les gouverneurs des provinces », étaient-ils tous dans les ténèbres et dans l'ignorance ? Se pouvait-il que tant d'hommes de haut rang, d'intelligence et de savoir, fussent dans l'erreur, et que quelques étrangers captifs fussent seuls dans le droit chemin ?

Nos Nazaréens n'avaient nullement à se préoccuper de semblables questions. Leur chemin était clairement tracé devant eux. Devaient-ils, pour éviter d'avoir l'air de condamner la multitude, se prosterner devant une statue et l'adorer ? Certainement non. Et pourtant que de fois il arrive que ceux qui désirent avoir toujours devant Dieu une

conscience sans reproche, sont accusés de s'élever et de condamner les autres ! Sans doute Luther fut condamné par plusieurs pour s'être mis en opposition avec les docteurs, les cardinaux et le pape. Pour éviter une telle condamnation aurait-il dû vivre et mourir dans l'erreur ? Qui pourrait le penser ! « Mais », dira-t-on peut-être, « Luther se trouvait en face d'une erreur palpable. » C'est ce que pensait Luther ; mais des milliers d'hommes instruits et éminents pensaient d'une manière tout autre. De même, c'était avec une idolâtrie manifeste que Shadrac, Méshac et Abed-Nego avaient à faire ; mais le monde entier était d'un avis opposé. Que faire alors ? « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » Que les autres agissent comme ils l'entendent, « Pour moi et ma maison nous servirons l'Éternel. » S'il fallait rester dans l'erreur et persister à faire ce que l'on sent être mal, afin d'éviter d'avoir l'air de juger autrui, où en serions-nous ?

Oh ! Non, bien-aimé lecteur. Cherchez à tenir avec persévérance la marche ferme, en avant, et dirigée vers le ciel, d'un véritable disciple. Vous n'avez pas à considérer si, en agissant ainsi, vous condamnez le monde. « CESSEZ DE MAL FAIRE. » C'est la première chose que le vrai disciple doive accomplir. Puis, lorsqu'il aura obéi à ce précepte, il pourra s'attendre à la réalisation de celui qui suit : « Apprenez à bien faire. » « Si ton œil est net, tout ton corps aussi sera éclairé. » Lorsque Dieu parle, je n'ai pas à me tourner vers mes voisins pour savoir quel effet produira sur eux mon obéissance à Sa voix, ou pour considérer ce qu'ils penseront de moi. Lorsque la voix de Jésus ressuscité et glorifié frappa l'oreille de Saul de Tarse, il ne s'enquit pas de ce que pourraient penser les principaux sacrificateurs et les Pharisiens, s'il obéissait. Assurément non. « Aussitôt, dit-il, je ne pris pas conseil de la chair, ni du sang. » (Gal. 1:16). « Ainsi, ô roi Agrippa, je n'ai pas été désobéissant à la vision céleste. » (Act. 26:19). Tel est l'esprit, et le véritable principe d'après lesquels doit marcher un disciple. « Donnez gloire à Dieu avant qu'Il fasse venir les ténèbres, et avant que vos pieds bronchent sur les montagnes dans lesquelles on ne voit point clair. » Rien ne peut être plus dangereux que d'hésiter encore lorsque la lumière divine resplendit sur le chemin. Si vous n'agissez pas selon la lumière, lorsque vous la possédez, vous serez sûrement enveloppé d'épaisses ténèbres. Et comme un autre l'a dit ailleurs : « N'allez jamais au-delà de votre foi, et ne restez point en arrière de votre conscience. »

III. Mais, nous l'avons dit, si nos Nazaréens refusèrent de se prosterner devant la statue du roi, ils eurent à endurer la colère du roi et la fournaise qu'il avait fait allumer. Par la grâce de Dieu ils étaient préparés à tout cela : leur Nazaréat était une chose réelle ; ils étaient prêts à souffrir la perte de toutes choses, même celle de la vie, pour défendre le vrai culte du Dieu d'Israël. Ils servaient et adoraient leur Dieu, non seulement sous le paisible ombrage de la vigne et du figuier dans le pays de Canaan, mais aussi en présence de *«* la fournaise de feu ardent. » Ils confessaient Jéhovah, non seulement au milieu d'une congrégation de vrais adorateurs, mais aussi en présence d'un monde ennemi. Il leur était véritablement échu d'être disciples dans un temps mauvais. Ils aimaient le Seigneur, et c'est pour l'amour de Lui qu'ils refusèrent les biens du roi, qu'ils résistèrent à la colère du roi, et qu'ils endurèrent la fournaise du roi. *«* Roi Nebucadnetsar, il n'est pas besoin que nous te répondions sur ce sujet. Voici, notre Dieu que nous servons, nous peut délivrer de la fournaise de feu ardent, et Il nous délivrera de ta main, ô Roi ! Si non, sache, ô Roi, que nous ne servirons point tes dieux, et que nous ne nous prosternerons point devant la statue d'or que tu as dressée. » C'était là le langage d'hommes qui savaient à qui ils appartenaient, et où ils se trouvaient ; d'hommes qui avaient calculé la dépense avec calme et décision ; d'hommes pour lesquels le Seigneur était tout et le monde rien. Tout ce que le monde peut offrir, et leur vie même, était en jeu ; mais que leur importait ? Ils endurèrent tout, « comme voyant Celui qui est invisible. » La gloire éternelle était placée devant eux, et ils étaient préparés à y parvenir en passant à travers les flammes. Dieu peut conduire ses serviteurs au ciel dans un chariot de feu, ou à travers une fournaise selon qu'Il le trouve bon. Quel que soit le mode par lequel on y arrive, il est bon de s'y trouver.

Mais le Seigneur n'aurait-il pu empêcher que ses bien aimés serviteurs fussent jetés dans la fournaise ? Sans nul doute ; cela Lui aurait été facile. Il ne le fit pourtant pas. Sa volonté était que la foi de ses serviteurs fût éprouvée dans la fournaise, qu'elle passât par le creuset afin de « tourner à louange, à honneur et à gloire. » Est-ce parce que le raffineur n'attache aucun prix au lingot d'or, qu'il le fait passer par la fournaise ? Non, c'est précisément le contraire ; et comme quelqu'un en a fait la remarque si juste, « son but n'est pas seulement de purifier le métal de tout alliage, mais aussi de lui donner plus d'éclat.

Il est évident que si, par un acte de *puissance,* le Seigneur eût empêché que ses serviteurs fussent jetés dans la fournaise, il en serait résulté moins de gloire pour Lui, et par conséquent moins de bénédiction pour eux. Il valait infiniment mieux qu'ils jouissent de sa présence et de sa sympathie dans la fournaise, que si sa puissance les avait garantis d'être jetés. Quelle gloire en ressortit pour Lui, et quel immense privilège pour eux ! Le Seigneur était descendu pour marcher *avec* ses Nazaréens dans la fournaise où ils avaient été placés par leur fidélité. Ils avaient marché avec Dieu dans le palais du roi, et Dieu marchait avec eux dans la fournaise du roi. Ce fut le moment le plus béni de la carrière entière de Shadrac, de Méshac et d'Abed-Nego. Combien peu le roi avait pensé à la position élevée dans laquelle il plaçait les objets de sa colère et de sa fureur ! Tous les yeux s'étaient détournés de la statue pour contempler avec étonnement les trois captifs. Qu'est-ce que cela voulait dire ? « Trois hommes *liés ! »* « Quatre hommes *déliés !* La chose pouvait-elle bien être réelle ? Était-ce réellement une fournaise ? Hélas ! « les hommes les plus forts et les plus vaillants de l'armée du roi » en avaient éprouvé la réalité, comme l'aurait fait la statue de Nebucadnetsar si elle y eût été jetée. Il n'y avait aucun prétexte pour l'incrédulité, ni pour le doute. C'était une véritable fournaise, une véritable flamme, et les « trois hommes, avaient été liés avec leurs caleçons, leurs chaussures, leurs tiares et leurs vêtements. » Tout était réalité.

Mais il y avait une réalité plus grande encore : *Dieu était là,* et Sa présence changeait toutes choses ; elle « changeait la parole du roi », transformait la fournaise en un lieu de haute et sainte communion, et des hommes que Nebucadnetsar avait liés, elle en faisait des affranchis de Dieu.

Dieu était là ! – là, dans sa puissance souveraine pour faire voir toute la vanité de l'opposition de l'homme – là, dans toute sa tendresse et sa sympathie profonde pour ses serviteurs éprouvés et fidèles – là, dans sa grâce incomparable pour mettre en liberté les captifs, et pour ramener les cœurs de ses Nazaréens dans cette intime communion avec Lui dont ils sentaient un si ardent besoin.

Bien aimé lecteur, ne vaut-il pas la peine de traverser une fournaise si c'est pour jouir davantage de la présence de Christ, et de la sympathie de son cœur aimant ? N'est-il pas préférable d'être chargé de chaînes en ayant Christ, que de posséder, sans Lui, de précieux joyaux ? Une fournaise avec Lui n'est-ce pas un lieu plus désirable qu'un palais où Il n'habite pas ? La nature répondra « *Non !* », mais la foi dira « *Oui ! »* Il est bon de se rappeler que le temps où nous sommes n'est pas le temps de la *puissance* de Christ mais bien celui de sa sympathie. En traversant les eaux profondes de l'affliction, le cœur peut parfois se sentir disposé à s'écrier : « Pourquoi le Seigneur n'agit-il pas avec puissance pour me délivrer ? » La réponse est que ce n'est pas le temps de sa puissance. Il pourrait prévenir cette maladie, faire disparaître telle ou telle difficulté, empêcher cette catastrophe, ou préserver de la mort cet être chéri. Mais au lieu de déployer sa puissance, Il laisse les choses suivre leur cours, et verse sa douce sympathie dans le cœur oppressé, de telle manière que nous n'hésitons pas à reconnaître que nous ne voudrions pas, pour le monde entier, que cette épreuve nous eût été épargnée, à cause de l'abondance de la consolation.

C'est ainsi, cher lecteur, que notre Jésus agit maintenant. Sous peu Il déploiera sa puissance, Il paraîtra monté sur le cheval blanc, Il tirera son épée, Il découvrira le bras de sa sainteté, Il vengera son peuple et lui fera justice à toujours ; mais pour le moment, son épée est dans le fourreau et son bras est encore couvert. Maintenant c'est le temps, pour Lui, de faire connaître le profond amour de son cœur et non la puissance de son bras ou le tranchant de son épée. Êtes-vous satisfait qu'il en soit ainsi ? La sympathie de Christ suffit-elle à votre cœur, même au milieu des plus profondes angoisses et de l'affliction la plus vive ? Notre cœur inquiet, l'impatience de notre esprit, et notre volonté non brisée, nous feraient toujours désirer d'échapper à l'épreuve ou aux difficultés ; mais il ne peut en être ainsi, car il en résulterait pour nous une perte incalculable. Il nous faut passer par chacune des classes de l'école ; mais le Maître nous accompagne et la lumière de Sa face, la tendre sympathie de Son cœur nous soutiennent lorsque nous passons par les exercices les plus pénibles.

Et voyez aussi quelle gloire revient au nom du Seigneur lorsque, par sa grâce, son peuple est rendu capable de traverser victorieusement une épreuve ? Lisez Daniel 3:26-28, et dites où l'on pourrait trouver des fruits plus abondants et plus beaux d'une marche fidèle. Le roi et les grands de son royaume, qui, un instant auparavant, étaient absorbés dans les cérémonies d'un faux culte et étourdis par une bruyante musique, sont tout occupés maintenant de ce fait merveilleux que le feu, qui avait tué les hommes forts et vaillants, n'avait eu sur les adorateurs du vrai Dieu d'autre effet que de brûler leurs liens, leur permettant ainsi de marcher, en liberté, en compagnie du Fils de Dieu « Alors, Nebucadnetsar s'approcha vers la porte de la fournaise du feu ardent, et prenant la parole il dit : Shadrac, Méshac et Abed-Nego, SERVITEURS DU DIEU SOUVERAIN, sortez et venez. Alors Shadrac, Méshac et Abed-Nego sortirent du milieu du feu. Puis, les satrapes, les lieutenants, les gouverneurs et les conseillers du roi s'assemblèrent pour contempler ces personnages-là, et le feu n'avait eu aucune puissance sur leur corps, et un cheveu de leur tête n'était point grillé, et leurs caleçons n'étaient en rien changés, et l'odeur du feu n'avait point passé sur eux. »

Voilà donc un glorieux témoignage, témoignage qui n'aurait jamais été rendu si, par un acte de puissance, le Seigneur avait empêché que ses serviteurs fussent jetés dans la fournaise. Nebucadnetsar venait d'apprendre par une preuve frappante que « les serviteurs du Dieu Souverain » ne devaient pas plus redouter sa fournaise qu'adorer sa statue. En un mot, l'ennemi était confondu, Dieu glorifié, et ses chers serviteurs retirés sans aucun dommage de « la fournaise de feu ardent. » Précieux fruits d'un Nazaréat fidèle !

Remarquez maintenant l'honneur qui doit rejaillir sur nos Nazaréens. « Alors Nebucadnetsar prit la parole et dit : Béni soit *le Dieu de Shadrac, de Méshac et d'Abed-Nego. »* Leurs noms sont intimement associés avec celui du Dieu d'Israël. Quel honneur ! Ils s'étaient identifiés avec le vrai Dieu lorsqu'il y allait de leur vie, c'est pourquoi le vrai Dieu s'identifiait avec eux pour les conduire sur un terrain riche et béni. Il établit leurs pieds sur une roche et leur fit lever les yeux au-dessus de leurs ennemis. Quelle réalité dans ce passage : « J'honorerai ceux qui m'honorent ! » Mais il est également vrai que : « Ceux qui me méprisent seront traités avec le dernier mépris. » (1 Sam. 2:30)

Bien aimé lecteur, avez-vous trouvé dans l'œuvre parfaite du Seigneur Jésus Christ une paix assurée et divine pour votre conscience coupable ? Avez-vous cru Dieu simplement sur sa parole ? Avez-vous scellé que Dieu est véritable ? S'il en est ainsi vous êtes un enfant de Dieu. Vos péchés sont *tous* pardonnés et vous êtes accepté en Christ comme juste ; le ciel avec toutes ses gloires se trouve devant vous, et vous êtes aussi sûr d'être dans la gloire que Christ Lui-même, en tant que vous êtes uni à Lui.

Ainsi tout est réglé pour vous, pour le temps et pour l'éternité, selon le plus profond désir de votre cœur. Ce qu'il fallait à votre cas vous l'avez rencontré : votre culpabilité a été enlevée, votre paix établie, et votre titre assuré. Vous n'avez rien à faire vous-même : tout est divinement achevé.

Que reste-t-il encore ? Ceci seulement : VIVEZ POUR CHRIST ! Vous êtes laissé ici « pour un peu de temps » afin d'être occupé pour Lui, et d'attendre son apparition. Oh ! Cherchez à être fidèle à votre Maître béni. Ne soyez pas découragé par l'état de désordre dans lequel autour de vous vous voyez toutes choses. Que le cas de Daniel et de ses compagnons honorés encourage votre cœur à rechercher ici-bas une marche élevée. Votre privilège est de jouir d'une aussi grande intimité avec le Seigneur Jésus, que si vous viviez aux jours triomphants du témoignage apostolique.

Que le Saint Esprit rende l'auteur et le lecteur de ces lignes capables de s'abreuver de l'Esprit du Seigneur Jésus, et de marcher sur ses traces en manifestant les grâces qui brillent en Lui, et en attendant Sa venue !

Écho du témoignage, vol. 1, p. 104-122 [103-121]

8 – Les derniers jours de la chrétienté

Tout à l'heure, mon esprit était occupé de la pensée que les deux grands systèmes apostats, le système civil et le système ecclésiastique, sont destinés à croître en force et en magnificence à mesure que le jour de leur sentence et de leur jugement approche. Témoins, la condition de *la Femme* en Apocalypse 18, et celle de la *Bête* en Apocalypse 13 et 19.

Et je demande si les circonstances par lesquelles nous passons dans les temps actuels n'en sont pas une preuve évidente. La grande apostasie ecclésiastique ne tend-elle pas à s'emparer du monde, presque à pas de géant ? Le monde dans son caractère civil, ou séculier, n'accomplit-il pas chaque jour de nouveaux progrès, ne fait-il pas de nouvelles conquêtes, pour son bien-être, ses jouissances, dans la culture de tout ce qu'il y a de désirable et de grand, dans une mesure qui dépasse tout ce que l'on a vu jusqu'ici ? N'en est-il pas réellement ainsi même pour l'observateur le moins attentif ? Et n'est-ce pas une preuve que tout s'achemine rapidement vers le développement parfait de la Femme et de la Bête, dans tous les genres de grandeur et de magnificence qui, selon la Parole de Dieu, doivent précéder leur jugement ?Tout cela, je l'avoue, est pour moi très clair et très simple.

Mais je fais une autre question : y a-t-il dans la Parole de Dieu quelque trait qui indique que les *Saints, ou l'Église,* doivent parvenir à un état de beauté, ou de force en harmonie avec leur nature propre, avant que sonne l'heure de leur enlèvement ? Comme nous l'avons vu, *les choses de l'apostasie* doivent devenir grandes et magnifiques précisément avant d'être frappées par le jugement ; mais je demande si la *chose vraie,* la chose de Dieu, doit être éminente à sa manière, forte et belle de cette force et de cette beauté qui lui sont propres, avant sa translation dans la gloire ?

C'est là un intéressant sujet de recherches. Voyons quelle est la réponse que nous fournissent les oracles de Dieu.

Dans la 2e Épître à Timothée, Paul envisage « les derniers jours » dans leur caractère de temps fâcheux, et dans l'état de ruine où nous avons vu et où nous voyons, en ce temps-ci, de toutes parts, l'église de Dieu. Mais qu'annonce-t-il comme devant succéder à cet état de ruine parmi les saints, les élus de Dieu ? Je puis le dire en toute assurance : l'Apôtre ne pressent point un retour à l'ordre de l'Église, une réédification de la maison de Dieu, pour ainsi dire, ni un rétablissement de la beauté et de la force du corps digne de cette dispensation ; mais il exhorte ceux qui ont le cœur pur à invoquer ensemble le Seigneur, hors de « la grande maison », et à pratiquer là aussi, ensemble, les vertus et cultiver les grâces qui leur conviennent et qui leur appartiennent.

Pierre, dans sa seconde Épître, contemple aussi « les derniers jours », et il voit parmi ceux qui font profession de la piété, d'impures abominations bien terribles, et dans le monde, l'audacieux mépris que les incrédules font des promesses divines. Mais il ne suggère pas le moins du monde l'idée qu'il y aura rétablissement de l'ordre et de la force dans l'Église, ou dans l'action spirituelle en corps. Il exhorte simplement les saints à croître dans la grâce, et dans la connaissance du Seigneur et Sauveur, et à être bien assurés que la promesse de sa venue et sa majesté ne sont pas des fables artificieusement composées. Il leur parle d'une entrée dans le royaume éternel, mais jamais d'un retour à un ordre de choses, dans l'Église, restauré sur la terre.

Jude, à son tour, anticipe de la même manière « le dernier temps » et diverses corruptions effrayantes, comme le pervertissement de la grâce de notre Dieu en dissolution. » Et que dit-il ensuite ? Il ne fait point de promesse d'un retour à la beauté et à l'état des premiers jours, mais il exhorte précisément les « bien-aimés » à s'édifier eux-mêmes sur la sainte foi, et à se conserver dans l'amour de Dieu ; mais il est si éloigné d'encourager quelque espérance du rétablissement de l'ordre et de la puissance dans l'Église sur la terre, qu'il dit aux croyants d'attendre un objet tout autre, *savoir, «* la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ pour la vie éternelle. »

Jean, sur son chemin, nous donne le jugement des sept Églises d'Asie, en Apocalypse 2 et 3. Tableau bien solennel ! Il se trouve au milieu d'elles quelque bien et beaucoup de mal. La voix de l'Esprit nous y fait entendre de salutaires avertissements soit pour notre état individuel, soit pour notre condition collective. Mais il ne s'y trouve aucune promesse comme si le jugement devait corriger et guérir. Les Églises sont jugées et laissées sous le jugement ; nous n'apprenons rien de plus à leur sujet *sur la terre :* et la première fois qu'il est question ensuite des élus, c'est dans *le ciel* qu'on les voit (ch.4.)

Tout cela est très sérieux, et heureux néanmoins ; et les grands phénomènes moraux qui se passent en ce moment autour de nous, sous nos yeux, ou dont nous entendons parler, confirment d'une manière éclatante la perspective que la Parole met devant nous quant à l'Église et au monde. Nous savons en effet que les grandes choses de l'apostasie, les choses du monde, l'ordre civil et l'ordre ecclésiastique, sont également en progrès, tout près d'atteindre le parfait épanouissement de leur beauté et de leur vigueur. Tandis que la chose *véritable,* la chose de Dieu, l'Église, apparaît brisée, affaiblie, déchue, sans indice, ni promesse d'aucune sorte qu'elle doive recouvrer ce qu'elle posséda jadis aux jours de l'ordre et de la puissance, quand l'unité du corps était glorieusement réalisée.

Mais cela est bon. C'est dans sa grâce que le Seigneur dresse ainsi devant nous, dans sa Parole, le grand chemin sur lequel nous étions destinés à voyager, et les signaux qui devaient frapper nos regards. Et quel bonheur de savoir que notre enlèvement n'est pas subordonné au rétablissement de la dispensation dans son ancien état d'ordre et de puissance ! Car autrement, d'après les apparences actuelles, nous aurions à attendre longtemps avant que cette bénédiction nous échût.

Mais voici quelques autres remarques à l'appui de la même vérité.

Au temps où Jésus allait délivrer le pauvre captif de Satan, l'ennemi, à ce moment même, développait dans le mal une nouvelle énergie, et son malheureux captif semblait être dans son état le plus affligeant. C'était là une autre forme du même fait qui se rencontre dans toute la Parole de Dieu – que la chose apostate se trouve dans un état particulier de force et de magnificence juste au moment où son jugement est à la porte ; tandis que la chose de Christ est au contraire dans une condition de faiblesse et de ruine précisément quand la délivrance, qu'Il apporte avec Lui, est là.

Joseph, Moïse et David en sont aussi des exemples. L'un fut tiré d'une prison pour nourrir et gouverner un peuple ; l'autre fut amené d'un lointain désert inconnu, où il avait le soin des troupeaux, pour délivrer une nation ; le troisième fut suscité et manifesté du sein de la négligence et du mépris dont il était l'objet de la part de sa propre famille, pour soutenir, de sa seule main, tout un peuple et tout un royaume. Et ce qu'il y a surtout de propre à nous remplir d'étonnement au milieu de telles choses, c'est que plusieurs de ces hommes étaient, à cause de leur propre péché et du jugement de Dieu, dans le lieu de la dégradation et de la ruine.

Il en était ainsi pour David et Moïse. Joseph, je le reconnais, fut un martyr, et s'éleva, du sein des souffrances qu'il endurait pour *la justice,* aux grandes récompenses de la grâce. Il en fut de même de David aux jours de Saül, quand David, à la fin, arriva au royaume. Mais dans les derniers temps, David ne fut pas un martyr ; il fut un pénitent. Il avait lui-même attiré sur lui toute la ruine, tous les chagrins, toutes les hontes de la révolte d'Absalom ; – et sur le péché qui avait produit tous ces fruits amers, reposait ce jugement de la justice, plus lourd encore, « l'épée ne sortira jamais de ta maison. » Et elle n'en sortit jamais. Il était donc sous le jugement ; il se trouvait au milieu des ruines que sa propre iniquité avait attirées sur lui ; il était un monument de la visitation de Dieu dans sa sainteté, lorsque tout à coup, dans la personne de Salomon, sa maison s'éleva au faîte de la gloire et de la puissance. – Il en fut de même de Moïse avant lui. Moïse, je l'avoue, était un martyr, dans ses premiers jours à Madian ; et c'est du lieu d'exil où sa foi l'avait jeté, qu'il s'achemine vers l'honneur et la joie d'être le libérateur d'Israël. Mais, dans les derniers temps, comme David, Moïse fut sous le jugement, sous le jugement de Dieu, pour son incrédulité et son péché. Il pécha, comme nous savons, aux eaux de Meriba, et il pécha au point qu'il perdit aussitôt tout droit d'entrer dans le pays de la promesse ; et jusqu'à la fin, rien ne put faire changer cette résolution de Dieu. Dans ce sens, l'épée ne sortit jamais de la maison de Moïse, pas plus que de la maison de David. À diverses reprises il supplia le Seigneur, mais ce fut en vain. Il n'entra jamais dans le pays – et ainsi il fut jugé, et même il se trouve sous le jugement quand la grâce abonde ; car il est enlevé (en principe), porté au sommet de la montagne, et non dans les plaines de Canaan, sur les hauteurs de Pisga et non dans les plaines de Jéricho et du Jourdain.

C'est ainsi que se passèrent ces choses. Mais il vaut mieux être jugé du Seigneur que d'être condamné avec le monde ; car la chose pauvre, faible, et jugée, est amenée à la lumière de Dieu et à une rédemption accomplie par Lui, tandis que l'orgueilleuse, la forte, est abaissée sous la puissance de sa force.

De même, puis-je dire, le Nouveau Testament ne renferme pas la promesse que l'Église recouvrera son état et sa beauté avant que son enlèvement arrive. Elle passe de ses ruines à sa gloire, tandis que le monde passe de sa magnificence à son jugement – ruines aussi, ajouterai-je, qui témoignent du jugement de Dieu. L'épée n'est jamais sortie de la maison

Bien-aimés, à la lumière de ces vérités précieuses, ne puis-je pas vous dire : consolez-vous pendant que vous regardez çà et là, et considérez bien ce que c'est qui est fort aujourd'hui, et ce que c'est qui est faible. Mais permettez-moi d'ajouter, qu'il ne faut pas que la faiblesse dont je parle, faiblesse des saints, en tant que corps, ou église, soit le moindre prétexte pour un relâchement moral personnel. Ce serait faire un triste et terrible usage des vérités dont nous parlons, et que nous recueillons de l'Écriture. Nous devons très certainement, être séparés du mal aussi nettement que jamais, et cultiver avec autant de soin que jamais la sainteté dans toutes nos pensées et toutes nos voies.

Mais poursuivons. Il est possible que nous hésitions pour savoir exactement comment il convient de parler de l'histoire d'Israël, s'il faut y voir l'histoire d'un martyr, ou celle d'un *pénitent.* Elle a quelque chose de l'une et de l'autre, davantage, cependant, je crois, de la dernière. – Mais quoi qu'il en soit, les rétablissements et les rédemp-

tions dont il fut l'objet, illuminent le mystère que nous contemplons maintenant, savoir, que la chose apostate arrive au jugement à l'heure de sa principale force et de sa principale grandeur ; et que la chose véritable s'élève du sein de ses infirmités et de ses ruines, à sa gloire et à sa bénédiction.

Les Israélites étaient dans une bien basse condition en Égypte, comme nous le disent les fours à briques, les exacteurs, et la tâche de briques qu'on exigeait d'eux sans qu'on leur fournît la paille accoutumée, juste au moment où l'Éternel envoya Moïse et sa verge pour leur délivrance. – Ainsi encore à Babylone. L'ennemi insultait à leurs chaînes, et se livrait à la joie dans un mépris moqueur de la captivité de Jérusalem et de son Temple, quand, cette même nuit, le Libérateur d'Israël entra dans Babylone. – Ainsi encore en Perse. Le décret avait fixé un jour pour leur destruction, et ce décret ne devait pas, ne *pouvait* pas être changé. Leur persécuteur Amalékite avait en main la puissance, et, aussi loin que le regard pouvait atteindre, tout présageait une destruction entière – mais Haman tomba, et les Juifs furent délivrés. – Il en sera encore ainsi pour le même peuple (Deut. 32:36 et És. 59:16). « Au temps du soir il y aura de la lumière. » La ville sera prise, tous les peuples de la terre l'environneront aux jours de son siège et de sa détresse ; la moitié de la ville ira en captivité ; les maisons seront pillées, et tout sera ravage et désolation ; mais, à ce même instant, l'Éternel plaidera leur cause du haut du ciel. « Au temps du soir il y aura de la lumière », l'ombre de la nuit sera changée en matin (Zach. 14.) – Autre exemple de ces merveilleuses voies de notre Dieu. César Auguste était dans tout l'éclat de la puissance et de la majesté. Ses proconsuls gouvernaient dans les provinces éloignées, son décret était parvenu jusqu'aux extrémités de la terre, et tout le monde romain était remarquable d'ordre et de beauté juste au moment où Jésus naquit (Luc 2). Mais le résidu était la faiblesse même. La famille de David demeurait à Nazareth et non pas à Jérusalem. L'espoir de la nation reposait dans une crèche à Bethléhem. Un saint ou deux, pieux, solitaires, attendant la consolation, fréquentaient le temple ; et c'est à des bergers, pendant leurs veilles de la nuit, que les gloires furent révélées. Israël était ainsi déchu avec la maison de David, et déchus l'un et l'autre pour leur iniquité et par le jugement de Dieu. Le monarque romain pouvait donner ordre que le chef des enfants d'Israël se rendit de Galilée en Judée, pour être estimé et taxé comme les autres propriétés romaines. Mais le Seigneur était là. L'enfant, qui devait être mis pour la chute et le relèvement des choses et des personnes, venait précisément de naître.

Prenons courage selon Dieu, et ne jugeons pas selon la chair et le sang, mais à la lumière du Seigneur. Et je le répète encore, comme l'Apôtre l'enseigne, il vaut mieux être jugé du Seigneur, que d'être condamné avec le monde. Le jugement a commencé par la maison de Dieu. Il abaisse les orgueilleux et il élève les humbles. Les chandeliers sont visités dans la puissance aiguë et pénétrante de Celui dont « les yeux sont comme une flamme le feu » – et pour autant que nous les savons ici sur la terre, ils y sont laissés, mais la place du jugement devient immédiatement la porte qui donne entrée dans la gloire (Apoc. 1-4).

Tout cela est bon et rempli de consolation pour la foi, quelque étrange que le trouvent les raisonnements et la religion du cœur naturel. L'Église ira immédiatement de ses ruines à la gloire – le monde passera du moment même de sa plus orgueilleuse grandeur au jugement qui lui est réservé. Dieu tire le misérable de dessus le fumier pour le faire asseoir avec les principaux.

Puissent les saints de Dieu se garder des projets et des espérances du monde. « Sortez du milieu d'elle, mon peuple. »

Le Seigneur maintiendra ses principes, et établira ses pensées à toujours, malgré la faiblesse de ceux qui leur rendent témoignage, et quoique leur voix soit bien près de se perdre dans le fracas de la joie du monde. Puisse le cœur du chrétien humble et brisé être consolé en Lui !

Écho du témoignage, vol. 1, p. 122-131 [121-130]

9 – La grande ordonnance de Dieu

Nous avons pu remarquer, dans l'Évangile de Jean, le zèle et la décision avec lesquels le Seigneur Jésus repousse tout honneur qui lui viendrait de la part de l'homme, afin d'établir la grâce de Dieu, ou l'amour du Père pour les pauvres pécheurs. Dans cet évangile, la gloire dans laquelle Il brille est celle du Fils unique du Père, comme pleine de grâce. Il n'en veut aucune autre. Que les hommes se montrent disposés à L'honorer comme un Docteur des secrets célestes, comme un opérateur de prodiges, comme un Être fait pour être grand dans le monde, comme un juge ou comme un roi. Il repousse tout cela aussitôt avec une indignation marquée, et veut être reçu seulement comme le témoin du Père, le ministre de la grâce pour les pécheurs.

C'est là ce qui caractérise la manière dont se présente le Seigneur dans l'Évangile de Jean.

En parfaite analogie avec cette conduite du Sauveur, et comme en formant le pendant pour ainsi dire, nous pouvons remarquer le soin avec lequel, dans toute l'Écriture, Dieu repousse et met de côté tout ce qui prétendrait marcher de pair avec Christ, entrer en partage avec Lui dans sa position (et combien plus encore tout ce qui oserait chercher à Le *déplacer)* afin de Le présenter, de L'établir, Lui, Christ, comme sa grande ordonnance. Il y a, entre ce zèle du Fils pour la gloire de son Père, et ce zèle de Dieu pour la gloire de Christ, une correspondance, bénie et très précieuse. Dans l'Évangile de Jean, ou durant son ministère ici-bas parmi nous, Christ, le Fils, est jaloux de s'effacer, de se cacher, afin que la grâce de Dieu, le secret du sein du Père, puisse apparaître pleine-

ment : et dans tous les âges, dans les diverses dispensations, Dieu met ses soins les plus jaloux à ce que Christ, et Christ seul, soit accepté et honoré comme sa propre grande ordonnance.

Voici quelques témoignages frappants, recueillis dans l'Écriture, à l'appui de cette dernière vérité.

Nadab et Abihu, avec la hardiesse et l'audace de l'incrédulité, mirent de côté le feu qui était descendu du ciel. Ce feu, dans sa signification symbolique, rendait témoignage, de la part de Dieu, à l'acceptation du service d'Aaron, et était ainsi le sceau que Dieu mettait sur Christ et sur son œuvre : car c'est Lui qui est le véritable Aaron et la vraie Victime, le Sacrificateur et le Sacrifice pour Dieu.

Aussitôt, la main de Dieu juge solennellement ce péché en en faisant mourir, sur place, les coupables auteurs. La peine du feu fit vengeance du feu étranger qui avait déplacé celui qui rendait témoignage à Christ. Quelle portée ! Quelle signification il y a dans ce fait ! (voyez Lév. 10.)

Moïse et Aaron s'exposèrent à un danger semblable quoique pourtant pas au même degré. Ils péchèrent contre le Rocher qui les suivait, et ce Rocher était Christ. Ce ne fut pas, comme l'avaient fait Nadab et Abihu, dans un esprit d'audacieuse incrédulité. Non, certes ; l'esprit était tout autre. Ils péchèrent par une tentation soudaine, sous l'effet de la provocation du peuple. Mais, néanmoins, ils déshonorèrent la grande ordonnance de Dieu aux eaux de Meriba. Ils ne sanctifièrent point Dieu en se servant de la verge, vis-à-vis du Rocher, selon ce que Dieu avait dit. Moïse parla légèrement de ses lèvres. Il pécha contre le Rocher qui suivait Israël, et ce Rocher était Christ. Cela suffisait. Lui et Aaron sont jugés pour ce péché. Il leur est déclaré qu'ils n'introduiront pas le peuple dans le pays – jugement qui n'a jamais été retiré. Dieu ne saurait être détourné de venger les injures faites à Christ, même sur les serviteurs d'élite quels qu'ils puissent être, fussent-ils un Moïse et un Aaron. Le jugement fut prononcé sur l'heure, et maintenu jusqu'à complète exécution au pied de la lettre. Il y avait moralement, je le sais et je l'ai déjà dit, une grande différence entre l'offense faite à Christ par Nadab et son frère, et celle commise par Moïse et Aaron. La précipitation et la légèreté, qui caractérisent cette dernière, ne doivent certainement pas être frappées de la même condamnation que mérite ce qu'il y a d'incrédulité insultante et hardie dans l'autre. Cependant, Dieu vengea la cause de Christ sur les uns comme sur les autres.

Si nous en venons au Nouveau Testament, nous trouverons en Dieu le même soin jaloux de la gloire de Christ. Sur la sainte montagne, Pierre, dans son ignorance, ne sachant pas ce qu'il disait ou n'en connaissant pas davantage, proposa de donner une même et égale place à Moïse, à Élie, et à Jésus. Mais alors « la gloire magnifique » ne put garder le silence. La main de qui que ce soit ne saurait porter atteinte à l'honneur de Christ. Il est possible que ce ne soit qu'ignorance et non pas légèreté ainsi que dans le cas de Moïse, ni présomptueuse incrédulité comme chez Nadab ; il peut n'y avoir ni mépris, ni humeur, mais simplement défaut de connaissance meilleure : néanmoins, la main, ou la voix de Dieu, sera prompte à venger le déshonneur fait à Christ. La voix qui retentit du sein de la gloire magnifique, apprend à Pierre que de Fils bien-aimé seul, doit être écouté. » (Luc 9)

Ce que Dieu a commencé de faire ainsi, sur ce sujet, de sa main ou de sa voix, le Saint Esprit continue à le faire en ceux qui sont ses vaisseaux. Dieu dans la gloire magnifique, le Saint Esprit dans ses vaisseaux, et je puis ajouter, chacun des saints, ne font qu'un dans ce zèle et cette jalousie pour Christ.

Les disciples de Jean-Baptiste s'émurent un peu de voir que la multitude semblait quitter leur maître, pour aller à Jésus qui était plus jeune que lui. Ils ressentirent ce qu'avait ressenti Josué, des siècles auparavant, au sujet de son maître Moïse, quand Eldad et Médad s'étaient mis à prophétiser. Mais Jean, avec une parfaite douceur, et aussi d'une manière tout à fait décidée, répond à ce qu'on peut bien nommer leur plainte. Au nom, en quelque sorte, de tous les prophètes, et comme venant le dernier, et exprimant leur sentiment, il s'efface afin qu'on ne voie et qu'on n'entende que Christ seul. « Un homme ne peut rien recevoir à moins qu'il ne lui soit donné du ciel. » – « Il faut que Lui croisse, et que moi je diminue », dit-il, en répondant aux paroles de ses disciples. Quoiqu'il ne soit qu'un vase de l'Esprit, quoiqu'il ne soit qu'un Élie, il parle le langage de la gloire magnifique sur la sainte montagne. Là, Dieu faisait entendre sa voix, pour faire disparaître Moïse et les prophètes, du regard et de l'ouïe de Pierre ; de même ici, la parole de Jean le fait disparaître lui-même et tous ses compagnons de service, les amis de l'époux, du regard et de l'ouïe de ses disciples (et, certes, de partout ailleurs), afin que le même « Fils bien-aimé » soit seul connu, et soit seul l'objet des pensées. Jean, « et la gloire magnifique,) ont ainsi une même pensée relativement à Jésus, le Christ, la grande ordonnance de Dieu (Jean 3). Tout cela est en parfaite harmonie, et extrêmement béni. La gloire en Haut, et, ici-bas, l'Esprit, dans ses humbles vaisseaux, sont d'accord pour donner tout honneur au Fils.

Après Jean, écoutons les épîtres : chacune d'elles, à sa manière, remplit le même service ; chacune est jalouse pour Christ, et prend soin de Lui garder sa place, et de réclamer l'honneur pour Lui seul. Mais l'Épître aux Hébreux a, sous ce rapport, quelque chose de particulier encore. La gloire de Christ y est, dans tout son cours, la pensée prédominante du Saint Esprit et on peut dire qu'elle donne à l'épître son caractère.

Cette épître consiste, pour ainsi dire, en une revue de tout ce qui a été successivement introduit dans les voies de Dieu, dans le but de mettre de côté tout cela, une chose après l'autre, pour ne laisser devant nous que le Seigneur Jésus, le Christ, la grande ordonnance de Dieu. Elle substitue Christ à chaque chose, et Le garde là. Et cette mise de côté de chaque chose, à mesure qu'elle se présente, est faite avec autant de *force* et de *décision* que dans les temps anciens, aux jours de Nadab et d'Abihu, ou à ceux de Moïse et d'Aaron.

D'abord, ce sont les *anges* qui disparaissent de nos regards, et à leur place est introduit Celui qui a reçu un nom plus excellent que le leur ; et tout cela sur l'autorité de l'Écriture comme le prouvent de nombreux passages. (Chap. 1:2)

Vient ensuite *Moïse* : il est mis de côté comme serviteur dans la maison d'un autre, et à sa place nous avons Jésus, le Christ, le Fils, introduit comme Seigneur dans sa propre maison. (v.3)

Josué, à son tour, se retire comme quelqu'un qui n'a pas donné le repos à Israël ; tandis que Jésus, le vrai Josué, est révélé comme nous donnant le repos même de Dieu.

Ensuite c'est *Aaron,* le sacrificateur, qui nous apparaît cédant la place à Christ, le véritable Melchisédec, le sacrificateur dans la puissance d'une vie impérissable. (v.5-7)

L'ancienne Alliance s'évanouit devant l'alliance dont Christ est le médiateur, et qui demeure à toujours. (v.8)

Le Sanctuaire selon la loi est renversé, et, à sa place, s'élève le meilleur et le plus parfait tabernacle où c'est Christ lui-même qui sert. (v.9)

La victime destinée à l'autel par la loi n'est plus égorgée, et l'unique sacrifice de Christ est établi dans son efficace éternelle. (v.10)

De cette manière, la grande ordonnance de Dieu est mise à la place qui lui appartient. Christ est introduit, et tout doit s'en aller, une chose après l'autre. Les anges, Moïse, Josué, Aaron, l'ancienne alliance, le premier tabernacle, les sacrifices institués par la loi, doivent se retirer de la scène pour que Christ et Christ seul la remplisse, et qu'étant ainsi introduit par le Saint Esprit, Il demeure devant nous à jamais – selon ce que nous lisons précisément à la fin de l'épître, « Jésus Christ, le même, hier, aujourd'hui et éternellement. »

La gloire de Jésus est donc pour tous depuis le commencement jusqu'à la fin, un objet constant de vive et ardente jalousie. La main de Dieu tire vengeance de tout mépris fait de Lui, le Christ de Dieu, la grande ordonnance de Dieu ; la voix du Père est prompte à le reprendre, et le Saint Esprit le renie, soit dans ses vases vivants, soit dans ses oracles écrits.

Et, ce qu'ont fait ainsi la main et la voix divines, et le Saint Esprit dans ses ministres agissant avec autorité, tous les élus, tous les pécheurs rachetés, le font encore chaque jour sur toute la terre. Dans cette sainte jalousie, la foi des saints ne fait qu'un avec tout le reste.

Paul, simple croyant, dira, comme Paul, docteur inspiré, enseignera : « Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ » ! Et encore : « Christ est tout. »

Jean dira, dans la jalousie ardente avec laquelle il veille sur le nom de Jésus : « Si quelqu'un vient à vous, et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne le saluez pas. » Cette jalousie à l'égard de Christ, ce soin de ne se glorifier qu'en Lui, est la propriété naturelle, commune, de tout esprit renouvelé ; c'est le sentiment intime et, par conséquent, naturel, et le jugement, de toute âme sauvée.

Quelles harmonies tout cela renferme ! Harmonies des cieux et de la terre, harmonies de tous les âges et de toutes les dispensations, harmonies de la gloire magnifique et des pauvres vases de terre ! Et les harmonies qui disent le cantique, ou forment la mélodie, ont pour sujet un thème de la conception la plus sublime et de la signification la plus précieuse et la plus ravissante – la gloire et le mérite du Seigneur Jésus, le Christ de Dieu, qui ne connaîtra pas de rival dans tous les âges de l'éternité.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 131-138 [130-137]

10 – Questions et réponses sur des passages de l'Écriture

1. Q. Le Saint Esprit fut répandu sur Corneille et sur sa maison, c'est-à-dire sur les Gentils, comme il l'avait été sur les Juifs à la Pentecôte. – Pourquoi n'en est-il pas ainsi maintenant ?

R. Quoique la question ne le dise pas en tout autant de mots, nous allons plus loin et nous affirmons le fait quant aux Juifs, aux Samaritains et aux Gentils (Act. 2:8 et 10). Le caractère réel de ce fait, c'est son caractère de communauté. Nous avons là une confirmation de cette vérité que l'effusion du Saint Esprit constitue un don fait aux saints, au commencement et une fois pour toutes ; tandis que chacun, pour ce qui regarde sa participation personnelle à ce don, reçoit le Saint Esprit au moment où il croit. (Act. 19:2). Les trois passages ci-dessus montrent que Dieu posa le sceau de son Esprit sur chacune des parties distinctes dont l'Église devait être formée, pour donner par là à chacune d'elles un titre divin et indépendant a la relation à soutenir avec Lui ainsi qu'à l'unité commune. Mais une fois cette unité formée, et l'assemblée devenue la demeure du Saint Esprit, il n'y avait plus lieu de s'attendre à quelque manifestation de la puissance qui formait et scellait l'Église, parce que le Saint Esprit était là, et devait y demeurer à toujours. Attendre la venue du Saint Esprit sur l'Église, c'est nier qu'Il s'y trouve déjà, et qu'à cet égard nous sommes responsables ; c'est vouloir recommencer ce qui est déjà devant Dieu dans une position de responsabilité en vertu de la présence du Saint Esprit. Dieu peut pardonner des expressions employées dans l'ignorance, et y répondre même ; mais si on les emploie de propos délibéré, et avec connaissance de cause, c'est de l'incrédulité. Actes 19 montre que la participation individuelle au Saint Esprit constitue un point

tout différent, et d'une grande importance. Douter que le peuple de Dieu possède le Saint Esprit c'est de l'incrédulité sur ce point-là. Douter que les Samaritains ou les gentils pussent le recevoir de manière à avoir part dans les nouveaux privilèges, était un doute sans fondement et qu'il était bien digne de Dieu de résoudre en grâce dans le sens, néanmoins, de la commune unité du rassemblement sur la terre. Désirer de voir l'Esprit de Dieu agir puissamment, constitue un bon désir ; – mais exprimer le désir qu'Il soit de nouveau répandu, c'est parler le langage de l'incrédulité, quoique Dieu puisse le pardonner et accorder de la bénédiction.

2. Q. 1 Corinthiens 14:21-34. Le verset 30 renferme-t-il une injonction au second prophète d'attendre jusqu'à ce que le premier se soit tu ; ou bien prescrit-il à celui qui parle de se taire à cause de la révélation accordée à celui qui est assis ?

R. La première opinion était celle de Grotius ; mais il me paraît évident que c'est la dernière pensée qui est la véritable. Il s'agit, ce me semble, de l'importance souveraine d'une *révélation.* (Comp. les v. 6, 26). L'enseignement ordinaire doit céder le pas à une révélation. Le passage ne suppose pas que le premier prophète parlait par révélation.

3. Q. Apocalypse 7. Qu'est-ce que c'est que cette tribulation ? Si ce n'est pas l'Église proprement dite qui en vient, de quels autres Gentils sauvés l'Esprit parle-t-il ? Est-ce de ceux qui se sont convertis durant le Millénium ? D'où viennent les Gentils rebelles de la fin ? (Apoc. 20).

R. La grande tribulation dont il est parlé en Matthieu 24 (et Marc 13) est évidemment identique avec celle dont traitent Jérémie 30 et Daniel 12, et ne s'applique qu'à Jacob. Celle-ci a une sphère plus étendue, et n'est pas même limitée à la terre Romaine. Il y a des Gentils épargnés malgré leur association avec les Juifs idolâtres que le Seigneur jugera à sa venue. (És. 66.). Plusieurs considérations rendent manifeste que les sauvés dont il s'agit dans notre passage, ne sont point l'Église. Toute leur condition fait contraste avec celle des anciens couronnés. L'expression « devant le trône de Dieu. » doit s'entendre moralement et non dans un sens physique. (Comp. 14:3) La traduction ordinaire va trop loin en faisant habiter Dieu avec eux : le sens véritable est que Dieu sera un tabernacle sur eux, comme autrefois la colonne de nuées faisait ombre sur Israël. Le fait que le soleil ne les frappera plus tendrait à prouver qu'ils se trouvent sur la terre. L'existence d'un temple ne les place pas non plus dans le ciel ; au moins, il ne se trouve pas de temple dans la nouvelle Jérusalem. Ils sont sauvés par Celui qui est assis sur le trône et par l'Agneau : ce qui les rattache au temps d'un gouvernement d'introduction, quoique non pas au temps du millénium. Ils ne motivent pas leurs louanges, comme le font les anciens Apocalypse 4 et 5 – ce qui caractérise l'intelligence des saints proprement célestes. Leurs bénédictions consistent à être délivrés de toute souffrance, et à être conduits par les soins du Berger aux fontaines rafraîchissantes. En un mot, leur relation avec Dieu, en tant que placés devant le trône, les met en dehors de toute association avec Lui selon le vrai caractère des saints strictement célestes. Les anges mêmes sont placés autour du trône ; mais non pas ces derniers. Mais si les sauvés de la grande tribulation n'appartiennent point à l'Église, ils sont certainement mis à part avant le Millénium. Ils sont en relation avec Dieu sur la base du caractère qu'Il prend comme introduisant le Premier-né dans le monde. De là vient qu'ils passent par la tentation qui doit venir sur tout le monde, au lieu d'en être gardés et d'être appelés après. Je ne vois pas que la pensée soit de désigner le ciel ou la terre ; il s'agit plutôt de révéler le caractère de la relation. De même que le nombre parfait des élus d'Israël serait scellé, ainsi il y aura une multitude innombrable de Gentils épargnées au temps où le trône de Dieu prendrait sa place en haut après le départ des saints glorifiés, et avant que le Premier-né soit de nouveau introduit dans le monde. Mais ce sujet est entièrement différent de celui des nations à la fin des mille ans. Quant à ces dernières multitudes, elles viennent à l'existence durant le millénium, et ne possèdent pas la vie éternelle. Elles rendent une obéissance feinte au Roi des nations, mais elles n'ont point de crainte pieuse, de sorte qu'elles n'ont besoin que d'être tentées par les séductions de Satan, pour être menées captives à sa volonté. Cela ne présente donc réellement aucune difficulté.

De la Purification précédant l'Expiation

J'ai été souvent frappé de voir que l'Écriture place la purification avant l'expiation. Quelqu'un de nos frères plus avancé dans la connaissance pourrait-il expliquer cela ? Nous sommes accoutumés, ce me semble, à considérer l'expiation comme le fondement de notre sainteté et de notre acceptation devant Dieu. Cependant, lorsque les deux idées de purification et d'expiation nous sont présentées dans les Écritures, c'est toujours, n'importe la différence du langage ou du symbole, si invariablement dans cet ordre-là, qu'on ne peut le considérer que comme fort significatif.

Le lépreux, par exemple, devait d'abord se laver ; après quoi, il offrait le sacrifice dont le sang faisait propitiation : il en était ainsi dans toutes les purifications avec sacrifice. Pareillement en Hébreux 6:2, « la doctrine des ablutions (non pas des baptêmes, voir le grec) et de l'imposition des mains », c'est-à-dire la doctrine des purifications et du transfert du péché sur la victime du sacrifice[6]. Voyez encore, 1 Corinthiens 6:11, mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés, c'est-à-dire déclarés affranchis de la condamnation ; et 1 Jean 5:6, c'est lui qui est venu par l'eau et par le sang, Jésus le Christ, non seulement dans *la puissance* de l'eau, mais dans *la puissance* de l'eau et du sang. Ce passage, soit dit en passant, renferme une déclaration de Dieu fort importante dans ce temps-ci, où le socianisme le rationalisme et la théologie nouvelle, s'ac-

[6] Je n'accepte pas la traduction et moins encore l'exégèse proposées. Le passage, à mon avis, ne fait point allusion aux purifications, ni a l'imposition des mains sur la victime, mais bien aux ordonnances touchant la purification et l'imposition des mains concernant les hommes. (L'Éditeur de *Bible Treasury*)

cordent à enseigner que Christ sauve « par l'eau seule », c'est-à-dire en produisant, ou en favorisant désormais d'une manière ou d'une autre notre purification personnelle, et non pas « par le sang », par sa mort, en tant que sacrifice expiatoire. Mais pour en revenir à notre question, comment se fait-il que le sang n'est point placé le premier ? Et encore dans ces passages : Il y en a trois qui rendent témoignage, l'Esprit, l'eau et le sang ; Christ Jésus nous a été fait sagesse, justice, sanctification et rédemption (1 Cor. 1:30)[7].

Remarquons, en outre, que cet ordre n'est pas seulement observé lorsque la purification se rapporte à la grande œuvre accomplie une fois pour toutes, à notre nouvelle naissance ; mais qu'il l'est aussi quand il est question d'un aspect moins fondamental de cette œuvre, du développement progressif, de la croissance du « nouvel homme » créé en nous, développement manifesté en ce que la résistance que rencontre le vieil homme devient de plus en plus grande, et que ses facultés naturelles sont toujours plus au service de l'homme nouveau. Ceci m'amène à un passage qui, quoique d'une signification trop incertaine pour servir de base à ma question, a cependant été le premier à la faire naître dans mon esprit, il y a longtemps déjà : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, etc » La plupart des chrétiens probablement supposent que ces expressions constituent deux manières différentes de signifier la même chose ; mais je ne le pense pas, soit à cause de leur répétition si fréquente, même avec des termes différents, comme « ma chair est en vérité un aliment et mon sang est en vérité un breuvage », et sans que l'auteur cherche à abréger en omettant l'une des deux formes ; soit aussi à cause de leur importance spirituelle précise, si on les rapproche de types semblables qui se trouvent dans d'autres parties de l'Écriture. L'expression *manger la chair,* de même que l'acte par lequel autre fois le sacrificateur mangeait une portion du sacrifice, signifie que nous tirons notre nourriture et notre force spirituelle de la contemplation de Christ et du soin que nous portons à nous l'approprier dans ses divers offices, dans sa doctrine et dans son caractère personnel, ainsi que nous prenons et que nous nous assimilons la nourriture naturelle de manière à en former notre corps ; tandis que celle de *boire le sang «* qui est la vie » signifie que nous recevons en nous-mêmes « la vie par son sang », ce qu'on aurait supposé devoir être mentionné le premier.

Un autre fait remarquable et inexpliqué, c'est que tandis que l'idée figurative de boire le sang est inculquée dans le Nouveau Testament, tant dans les expressions de ce passage que dans l'acte de la Cène du Seigneur, elle est cependant repoussée d'une manière expresse et à diverses reprises dans l'Ancien ; non pas simplement par des raisons physiques, mais bien positivement en raison de la signification symbolique attachée au sang dans les rites mosaïques qui étaient éminemment des types de la doctrine de Christ.

J'ai le sentiment que des pensées utiles doivent être impliquées dans le véritable motif de chacune de ces circonstances

R. L'expression de 1 Pierre 1, « sanctifiés pour l'aspersion du sang de Jésus Christ », répond parfaitement au point principal de la demande d'explication qui précède. Nous sommes nés de nouveau afin d'avoir part aux effets du sang et de l'œuvre de Christ. Lorsque les choses sont nommées ensemble dans l'Écriture la sanctification précède la justification. Le langage ordinaire est très différent. La justice n'est pas placée de la sorte parce qu'elle constitue le fondement sur lequel Dieu en agit avec nous pour nous bénir et nous introduire, par cette régénération qui nous met à part pour lui dans la parfaite acceptation de Christ. La grâce règne par la justice. Il y a donc progrès pratique dans la sainteté.

La portée de Jean 10 est quelque peu différente. Le chapitre y avait présenté le Fils de Dieu comme vivifiant qui Il voulait : il s'agit là du pouvoir souverain de donner la vie ; tandis qu'ici au chapitre 6, il s'agit de se l'approprier par la foi et par la foi dans le Fils de l'Homme. C'est-à-dire le Seigneur venu en chair. De là vient qu'il est le pain qui est descendu du ciel. Mais ce n'est point le Christ des Juifs reçu comme né sur la terre mais le Fils de l'Homme (la Parole faite chair) qui donne la vie au monde. Il faut qu'il soit reçu dans ce caractère-là. Et pour le recevoir dans ce caractère dans lequel seul est la vie, il nous faut aller jusqu'à sa mort. Il faut que nous mangions sa chair et que nous buvions son sang. Cela marque sa mort – le sang séparé du corps. L'incarnation n'est d'aucun avantage pour la vie à moins que la mort intervienne. Si non il n'y a pas d'expiation – le péché n'est point ôté. « À moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » D'abord il faut *manger la chair,* parce qu'il s'agit en tout premier lieu du grand point de l'incarnation – Christ venu en chair pour l'homme pour le monde. Il est ajouté ensuite *boire le sang,* parce que c'est précieux en tant qu'un Christ mort le sang hors du corps. Cela fait ressortir ce qu'ont de monstrueux le refus de la coupe dans le Romanisme et la doctrine de la concomitance (c'est-à-dire la doctrine qui enseigne que le sang se trouve dans le pain ou le corps prétendu de Christ).

L'interdiction du sang dans l'Ancien Testament signifiait que l'homme dans la chair ne pouvait toucher à la mort. La vie appartient à Dieu. Le fait que nous buvons le sang de Christ montre que par sa mort nous avons été délivrés de la chair en tant que morte ; et qu'ainsi la mort est pour nous vie et liberté, et aussi délivrance du vieil homme et de sa culpabilité pour nous qui avons éprouvé les effets du pouvoir vivifiant dont parle Jean 5.

Q. Est-ce une doctrine saine que de dire que les croyants furent justifiés, vivifiés, ressuscités, etc, en Christ et avec lui, lorsqu'il mourut et ressuscita ; en d'autres termes, qu'ils furent justifiés avant de naître, et que la foi en donne seulement la connaissance ?

[7] Ici évidemment la rédemption envisage le triomphe final lorsque le corps de notre humiliation sera changé dans celui de la gloire de Christ. (L'Éditeur de *Bible Treasury*)

R. Parler ainsi, ce n'est point parler selon la saine doctrine. Dans un sens abstrait, toutes choses sont, de toute éternité, présentes à Dieu, et pour lui il n'existe pas de temps ; mais, à ce point de vue, il ne faut pas dire « lorsque » ou « avant », car il ne saurait y avoir de « lorsque » ni « d'avant » là où le temps n'existe pas.

La manière dont l'Écriture nous présente les choses s'oppose absolument à ce qu'on emploie un tel langage, car elle déclare que Christ est mort *au temps convenable* pour des impies, *lorsque* nous étions encore sans force. D'ailleurs, puisque, comme elle nous l'enseigne, nous sommes justifiés par la foi, il est bien évident que nous ne sommes pas justifiés sans que nous croyions, mais que nous le sommes par la foi « au moyen de la foi en son sang » ; ce n'est point sans la foi, ni antérieurement à elle. Par suite, ce n'est pas non plus sans que nous soyons en même temps nés de Dieu. *Lorsque nous étions morts* dans nos péchés, nous avons été vivifiés ensemble avec lui, etc. Vous êtes sauvés par la foi. Nous étions par nature des enfants de colère, mais Dieu, qui est riche en miséricorde, *alors que* nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés. C'est une nouvelle nature que nous n'avions jamais possédée, dans notre existence personnelle, avant qu'elle nous eut été communiquée lorsque nous n'avions que la vieille nature. Dire que de toute éternité nous étions croyants, c'est dire une absurdité. On pourrait dire, dans le même sens, que nous étions de toute éternité incrédules, et aussi glorifiés de toute éternité, car tout cela se trouvait ensemble dans la pensée de Dieu en dehors du temps.

Il n'est point vrai que Romains 4:25, signifie, *à cause que nous étions justifiés.* Le passage ne dit point cela : *dikaioôsis* ne saurait avoir ce sens ; mais il signifie : *afin de nous justifier.* Si l'Apôtre avait voulu exprimer l'autre idée, il aurait dit : *dia to dikaiôthênai hêmâs.* De là vient que lorsque le participe passé est employé, la foi est toujours ajoutée. C'est ainsi que nous lisons : *dikaiôthentes,* etc, « étant justifiés *par la foi. »* le passage Éphésiens 4:18, prouve le contraire de ce que l'on avance. Ceux dont il s'agit étaient « étrangers à *la vie de Dieu »,* lorsqu'ils étaient dans les ténèbres ; et en vue de cet état, Paul parle d'apprendre Christ – ce qui revient à dire que lorsqu'ils étaient incrédules, ils avaient à l'apprendre. « Si toutefois vous avez été instruits en Lui, selon que la vérité est en Jésus, savoir, que, quant à la conversation précédente, vous dépouilliez le vieil homme et que vous soyez renouvelés dans l'esprit de votre entendement. » Or, il s'agit là évidemment d'une œuvre opérée en eux. S'ils avaient réellement appris Christ, ils savaient ce que c'était que dépouiller le vieil homme (ils l'avaient eu auparavant), et que revêtir le nouveau qu'auparavant ils ne possédaient pas.

Prétendre qu'un homme est né de Dieu quand il est dans ses péchés, c'est avancer une chose fausse a et c'est une absurdité que de dire qu'il est créé de nouveau dans le Christ Jésus quand il n'est purement et simplement qu'un pécheur. L'Écriture ne s'exprime point de la sorte ; mais toujours elle rapporte la justification à la foi, laquelle, à coup sûr, je ne possède point avant que je croie. Cette manière de parler sur ce sujet appartient aux calvinistes rigides. S'ils veulent dire seulement par là que tout se trouvait dans les pensées et les desseins de Dieu, ils ont parfaitement raison ; mais l'Écriture ne s'exprime jamais comme eux, et elle présente l'homme comme une créature qui appartient au temps, est dans le temps, et avec laquelle sont suivies des voies morales. Si on allègue que la vie que nous avons reçue existait de toute éternité, car c'est Christ qui est notre vie, on a encore raison ; mais cette vie n'est point notre jusqu'à ce que nous ayons Christ, et avant de le posséder nous sommes des enfants de colère : du moins, c'est ainsi que parle l'Écriture. L'œuvre peut bien être envisagée tout entière mentalement en Christ, *lorsque* la puissance opérait ; mais si on la rapporte aux saints, comme si pour eux l'œuvre ne consistait qu'en ceci, savoir, qu'ils en ont maintenant connaissance, alors c'est une chose fausse et pernicieuse ; parce que Dieu purifie le cœur par la foi, tout aussi bien qu'il nous justifie par elle. L'Écriture dit « quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous *qui croyons,* selon l'opération de la puissance de sa force », etc. ; elle ne dit pas, envers nous élus. Ce n'est que dans les croyants que la puissance a opéré. J'ignore si on prétend que la foi est éternelle.

~~~~~

Q. Quelle différence y a-t-il entre les sacrifices de bonne odeur, les sacrifices par le péché, etc, et ceux du jour des propitiations ?

R. Les sacrifices dont il est question dans les premiers chapitres du Lévitique nous présentent, chapitres 1-3, la valeur et le caractère intrinsèques du sacrifice et de l'oblation que Christ fait de lui-même, envisagés et estimés dans la communion. Dans les chapitres 4, 6, 7, il s'agit du cas où « une personne a péché », c'est-à-dire que, là, les sacrifices ont pour but de répondre aux besoins positifs des âmes, à leur péché positif, quel qu'en soit le caractère, et les personnes, qu'il s'agisse d'un individu ou de tout le peuple, sont pardonnées. Dans le sacrifice pour le grand sacrificateur, il n'est point fait mention de propitiation, ni de pardon. On peut suivre cela, comme toute relation est interrompue pour le peuple, jusqu'au verset 20 ; si non, c'est un cas exceptionnel.

Pour ce qui est du chapitre 16 du Lévitique, il y est question plutôt, à ce qu'il me semble, de l'établissement de la relation avec Dieu, ou, plus exactement, du fondement de la relation. Il n'y est point parlé de pardon. Le péché est ôté ; le caractère de Dieu est maintenu et glorifie, et les péchés sont tous emportés – l'impureté est ôtée, de sorte que les choses sont pures. Le sacrificateur va au-dedans du voile, de manière à fournir par le sang un fondement aux relations de Dieu avec le peuple, lorsque le péché était là. On faisait aussi aspersion du sang sur le tabernacle pour le rendre propre à être la demeure de Dieu, et ensuite tous les péchés étaient emportés dans une terre inhabitée. Dieu pouvait ainsi être avec le peuple, et le pardon personnel, individuel, était ratifié par les sacrifices pour le péché et pour le délit. Ce double caractère des sacrifices de Lévitique 16, se rattachait en partie à l'imperfection des sacrifices qui devaient être réitérés et au fait que le voile n'était pas déchiré. Mais nous appre-
~~~~~

nons par là à connaître le double aspect de l'œuvre dont il s'agissait : il s'agissait de relation, en dehors du péché, relation fondée sur la justice et le pardon.

Ce sujet est traité en Hébreux 9 et 10, où l'Apôtre, après avoir présenté, dans le chapitre 9, le jour des propitiations comme conduisant une fois pour toutes le peuple de Dieu à attendre Christ qui doit venir pour lui sans avoir plus rien à faire avec le péché, parce qu'Il l'a aboli à l'égard des siens, en fait l'application dans le chapitre 10, et fait voir que les sacrifices qu'on offrait chaque année (ceux de Lév. 16) avaient pour but de rappeler continuellement les péchés, ainsi que le fait qu'ils n'étaient pas ôtés. Il montre ensuite que Christ s'est offert lui-même, mettant ainsi de côté, par l'oblation du corps que Dieu lui avait préparé, tous les sacrifices du Lévitique, de quelque espèce qu'ils soient, dans l'œuvre qu'il a faite comme accomplissant ce que figurait d'une manière imparfaite Lévitique 16 ; c'est-à-dire que, par le moyen de l'œuvre que Christ a opérée peur nous réconcilier avec Dieu, Il a porté et entièrement aboli tout péché pour ceux qui croient en Lui, de sorte qu'il n'y a plus de sacrifice pour le péché. Les versets 12-14 du chapitre 9 présentent d'une manière générale les sacrifices du jour des propitiations et de la génisse rousse, et font voir que Christ purifie la conscience. Le chapitre 10 fait l'application de cette doctrine.

~~~~~

Q. Dans 1 Corinthiens 14:29, l'expression « les autres » signifie-t-elle les autres prophètes ?

R. Cette question provient d'une erreur. *Les* prophètes ne sont nullement considérés dans l'Écriture comme un corps particulier. Ce n'est point *oi prophêtai,* mais, ceux qui sont prophètes. On lit au verset 31 « Vous pouvez tous prophétiser un à un, afin que tous apprennent et que tous soient exhortés. » C'est une traduction fausse que de dire « que les prophètes parlent », et aussi « les esprits *des* prophètes ; » il faudrait dire « les esprits de prophètes. » Cela bien compris, il n'y a plus lieu à la question de notre correspondant. Le passage revient à ceci : « Quant à ceux qui sont prophètes, que deux ou trois personnes parlent, et que les autres jugent ; et si une chose est révélée à une autre personne qui est assise, que la première se taise. Car vous pouvez tous prophétiser un à un, afin que tous apprennent et que tous soient exhortés. Et les esprits de prophètes sont assujettis aux prophètes ; c'est-à-dire, il peut se maîtriser et s'arrêter si une autre personne a quelque chose à dire. Car Dieu n'est pas un Dieu de désordre (et ce serait du désordre si deux ou trois parlaient en même temps), mais de paix, comme dans toutes les assemblées des saints. Que vos *femmes* se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis de parler. » Quant à tous les autres, cela leur est permis, si l'Esprit leur fournit quelque chose.

Q. Quelle est la part qui appartient à la femme dans les réunions religieuses ?

R. L'Écriture enseigne clairement qu'il n'est pas permis à une femme, même de faire des questions. Ce n'est convenable ni pour les anges, ni pour les hommes. S'il s'agit d'une assemblée dont l'entrée soit libre à un étranger *quelconque,* il faudrait la considérer comme une assemblée publique. Mais si c'est une réunion composée par invitation et qui comprenne d'autres personnes que des saints, elle est d'un caractère privé, et, à mon avis, la place qui y appartient à la femme est la même que celle qui lui revient dans tout autre assemblée particulière. Il faut se souvenir seulement que, dans les choses divines et chez les femmes chrétiennes, la modestie et la réserve sont d'un grand prix devant Dieu. Dans le cas d'une réunion régulière de l'assemblée, la femme doit certainement garder le silence. Quant aux réunions qui ont un caractère privé, il ne peut être question pour les femmes que de ce qui convient à la modestie. Nous sommes appelés à la paix.

~~~~~

Q. Quels rapports peut-on, ou ne doit-on pas avoir, d'après la Parole, avec ceux qui sont retranchés de la communion ?

R. D'abord, il est évident qu'on ne saurait avoir avec eux aucun des rapports qui impliquent la communion, comme de prier *ensemble,* ou de se trouver avec eux dans une même réunion sur le pied de l'édification et de l'exhortation *mutuelles,* ou de l'enseignement *réciproque.* La conduite prescrite à l'égard du lépreux, Lévitique 14 et 15, pour en constater, soit la maladie, soit la guérison, jette sur ce sujet toute la lumière désirable. Dans le premier cas, l'homme est encore dans le camp, lieu de la communion, et *on* l'amène au sacrificateur qui *seul est* compétent pour déclarer s'il y a lèpre. Dans le second, le lépreux est dehors où il a dû toujours crier, signal solennel et on ne peut plus digne de toute notre attention : Le lépreux ! Le lépreux ! Et le sacrificateur sort pour aller vérifier son état. Tous les rapports religieux qu'on peut avoir avec les personnes retranchées se bornent à ceci : prier pour eux, et, selon la capacité que nous en donne le Seigneur s'il nous y appelle, aller les trouver, dans notre caractère de *sacrificateurs,* là où ils sont, en dehors de la communion, pour constater l'œuvre de restauration que, dans sa grâce, le Seigneur a pu accomplir en leur faveur, et y coopérer avec Lui s'Il daigne nous employer à cette œuvre bénie.

Quant aux relations de la vie sociale ordinaire, l'Écriture impose aux saints, vis-à-vis des personnes excommuniées, une circonspection plus grande et une plus grande sévérité de rapports, que lorsqu'il s'agit tout simplement de mondains. Comparer entre autres passages, 1 Corinthiens 10:27, où liberté est laissée au croyant d'accepter l'invitation à dîner d'un incrédule, avec 1 Corinthiens 5:11, où cela même lui est absolument interdit. Voyez encore Romains 16:17 ; 2 Thessaloniciens 3:6, 14 ; 2 Jean 10.

Q. 1. L'instruction contenue en Matthieu 28:19, et portant de baptiser « au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit » est-elle la formule du baptême en vue de l'Église ?

Q. 2. Celle qui porte d'être baptisé au nom de Jésus Christ (Act. 2:38), et le commandement d'être baptisé au nom du Seigneur (Act. 10:48), ne doivent-ils pas être considérés comme un supplément d'instruction ?

Q. 3. Est-ce une seule et même chose que d'être baptisé « au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit », et d'être baptisé « au nom du Seigneur ? » Dans le cas contraire, quelle est la différence, et laquelle de ces deux formules devons-nous observer ?

Q. 4. Si Matthieu 28:19, contient la formule qui concerne l'Église, comment se fait-il que son emploi n'est point mentionné dans les Actes, tandis qu'il est fréquemment mention de croyants baptisés « au » nom du Seigneur Jésus ? (Act. 8:16 ; 19:5)

Q. 5. Les passages de Romains 6:3 et Galates 3:27 n'impliquent-ils pas que ces fidèles avaient été baptisés au nom du Seigneur Jésus Christ ?

R. À proprement parler, le baptême n'a rien à faire avec l'Église, du moins quand on l'envisage comme le corps de Christ. C'est d'un seul Esprit que nous sommes baptisés pour être un seul corps. Le baptême ne va pas plus loin, en figure, que la résurrection. Pour le corps, il faut de plus l'ascension de la tête, et en conséquence de cette ascension, l'envoi ici-bas du Saint Esprit dans le but de le former ; c'est la cène du Seigneur qui en est le signe sacramentel. C'est pourquoi le baptême est individuel, et exprime, comme par une figure, le fait que l'individu est transporté de la chair et de la vieille vie en Adam, par la mort, dans une nouvelle position en vie (mais sur la terre), en résurrection. Deux grandes vérités me paraissent accompagner cela : la révélation des personnes de la Divinité, car le Père a envoyé ici-bas le Saint Esprit qui les révèle. C'est une révélation de Dieu que nous avons dans cette révélation. Si donc je suis né de Dieu, même cette vérité pénètre toute ma relation. Dieu est mon Père ; en Christ ressuscité, j'ai la forme et la puissance de ma relation filiale, et c'est dans le Saint Esprit qu'est l'esprit d'adoption. C'est cependant la révélation de Dieu comme Père, Fils et Saint Esprit qui est principalement en question. L'autre grande vérité manifestée dans le christianisme, c'est que Jésus Christ (cet homme glorieux) est Seigneur ; notre Seigneur Jésus Christ.

Cette révélation de la Divinité (des personnes dans la Divinité) et de la Seigneurie de Christ, forme la base et la substance du christianisme lui-même, en tant que profession, en d'autres termes, de la profession chrétienne, en même temps que de la vérité subjective que la chair – déjà pleinement mise à épreuve – n'a absolument rien à dire à cela. Je dois entrer par la mort dans cette sphère nouvelle, en relation avec Dieu, et, comme ressuscité, devenir le serviteur de Christ reconnu Seigneur. De là vient qu'en Éphésiens 4, nous avons : 1° un seul corps, un seul Esprit, une seule espérance de notre vacation ; 2° un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. La première triple série de ces unités constitue pleinement et dans son essence la chose céleste en connexion avec Christ ; et la seconde nous donne la profession sur la terre en connexion avec la Seigneurie de Christ. De là vient aussi que Paul, qui vit Christ seulement dans la gloire céleste, et à qui furent confiés le ministère et la révélation de l'Église, ne fut pas envoyé pour baptiser ; et qu'en Matthieu, où se trouve donnée la commission qui nous occupe, il n'est fait mention en aucune manière de l'ascension. Là, en effet, on a quitté Jérusalem, et Christ est avec le résidu déjà en Galilée autour de Lui, et ce que les disciples avaient à faire était de faire disciples les nations. Ceci ne se rattache pas directement au millénium, mais bien à l'administration de l'évangile du royaume qui le précède, et dont la nouvelle parvient à toutes les nations, avant que la fin arrive – la fin du siècle. Le millénium est introduit par le retour du Seigneur venant du ciel en gloire, et est précédé par la publication de l'évangile du royaume. De là vient encore qu'en Matthieu, le Seigneur dit : « Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle ; » c'est-à-dire, du siècle qui précède la venue du Messie en gloire dans le but d'établir le royaume publiquement. Aussi, ne vois-je pas de raison pour laquelle cette mission ne se poursuivrait pas quand l'Église sera partie : elle ne concerne pas l'Église d'une manière directe, mais le baptême ne se rapporte jamais non plus directement à elle. Elle confesse le Père, le Fils et le Saint Esprit, ainsi que la Seigneurie de Christ lorsqu'il n'est pas encore révélé du ciel.

Le baptême est donc le témoignage public de notre réception par la mort et par la résurrection. C'est-à-dire que, maintenant que Christ est rejeté, nous avons dans le baptême le témoignage public que la chair n'a pas de place avec Dieu, que la vie est dans le Fils, et donnée de Dieu – et que c'est, en conséquence, sur le fondement de Dieu comme Père, Fils et Saint Esprit. Le Père qui a donné cette vie en envoyant Jésus, en qui elle se trouve, et le témoignage qu'en rend l'Esprit parce qu'il est la vérité – tout cela est sur la terre, ainsi que l'apôtre Jean le témoigne toujours. Il est aussi le témoignage public que, en tant que marchant dans ce monde, nous confessons Jésus comme le Seigneur et Lui sommes soumis.

Pour ce qui est de la formule, je n'y attache d'importance qu'en tant qu'elle est l'expression de la vérité. Je considérerais comme baptisés ceux qui seraient baptisés, *bona fide,* au nom du Père, du Fils, et du Saint Esprit, selon la Seigneurie actuelle de Christ, lors même que les mots n'eussent pas été employés. Tout en parlant ainsi, néanmoins, je regarde comme une chose qui a bien sa place et son importance de conserver et de tenir ferme une manière de s'exprimer exacte et saine. Et je n'ai pas besoin de dire qu'il n'y en a pas de meilleure que celle de l'Écriture, du Seigneur lui-même, et de ses apôtres. Je veux dire seulement que lors même qu'on ne s'en serait pas servi, mais que la personne eut été baptisée *de bonne foi,* avec la reconnaissance de la chose, ce serait un vrai baptême. Pour ma part, je les emploie toujours toutes deux, et je crois que quiconque est bien baptisé, est

baptisé au Seigneur Jésus, *pour* le Seigneur Jésus, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. Il est donné, par le moyen de la mort et de la résurrection, à Christ autrefois mort, mais ressuscité maintenant et Seigneur ; il est donné à Lui comme Seigneur, mais conformément à la révélation contenue dans ces paroles : « Toute langue confessera que Jésus Christ est Seigneur. » Nous le confessons ainsi lorsqu'il n'est pas manifesté comme tel devant le monde. Nous faisons cela par le moyen de la connaissance au Père, du Fils et du Saint Esprit, c'est-à-dire, de Dieu ainsi révélé. On n'est pas baptisé au Père, au Fils et au Saint Esprit. Par le baptême, nous sommes joints à Christ ressuscité, en tant que Seigneur. Nous sommes baptisés à Lui, pour Lui, mais c'est dans la confession de cette merveilleuse et complète révélation de Dieu en grâce, et en vérité aussi, par son moyen, mais par le Saint Esprit qui est la vérité. Cela implique naturellement la Seigneurie de Christ, et ainsi nous sommes baptisés en son nom. C'est à la chose que nous devons regarder, et non pas simplement à la formule.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 140-143, 424-430, 544-548 [139-142, 423-429, 543-547]

11 – La chair

Le péché existe toujours dans notre nature. L'exhortation à ne pas marcher selon la chair, montre que la chair est une chose mauvaise en elle-même. Cependant la chair n'est ni la tentation ni Satan, mais quelque chose dans l'homme qui, sans être le péché commis de fait, constitue ce qui, dans notre nature dégradée et corrompue, ne peut se soumettre à la loi de Dieu, ainsi qu'il est écrit en Romains 8:7. Or, nous ne devons vivre jamais selon ce principe ; et Dieu est fidèle, et il ne permettra point que nous soyons tentés au-delà de ce que nous pouvons (1 Cor. 10:13). C'est là la différence qu'il y a entre Christ et nous quant à son humanité. Il était né de Dieu, même selon la chair : nous ne le sommes pas.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 212 [211]

12 – Le Christ de Dieu, seul vrai centre d'union

La croix peut réunir ensemble les Juifs et les Gentils ; mais c'est *à Christ* et non à la croix qu'ils sont réunis. Cette différence est très importante ; elle est essentielle, parce qu'il est de toute importance que le Fils de Dieu ait la place qui lui appartient. Christ lui-même, et non sa croix, est le centre d'union. Les deux ou trois sont réunis dans son nom (litt. à son nom) et non dans sa croix. L'Écriture est uniforme dans le témoignage qu'elle rend à cette vérité.

Mais il y a plus. Là où les saints sont rassemblés en un, sans avoir entre eux aucun sujet de débat ou de discussion, ils ont à maintenir la vérité et la sainteté. Ce n'a jamais été et ce ne sera jamais, je l'espère, la pensée des frères qu'on doive sacrifier à l'unité extérieure la vérité touchant la personne de Christ ou la sainteté de la marche. Ce serait donner aux frères plus d'importance qu'à Christ, et même, dans ce cas, l'amour pour les frères est un faux amour ; car s'il est véritable, c'est, nous assure Jean, un « amour dans la vérité et à cause de la vérité. » Supposez qu'une personne niât la divinité de Christ ou la résurrection de son corps, tout en déclarant croire en la croix ; supposez qu'elle prétende croire en la croix et en la résurrection, mais qu'elle ajoutât qu'elle n'y voit qu'un témoignage de l'amour de Dieu, sans substitution et sans valeur expiatoire, comme tant de ministres le font maintenant, tout cela serait-il indifférent ? On me dira que nul vrai croyant ne peut agir ainsi. D'abord, un véritable croyant peut être entraîné dans l'erreur ; et, en outre, une semblable manière d'agir fait de l'opinion qu'on a que tel homme est un véritable croyant, la garantie, la preuve de sa foi, au lieu de chercher cette garantie dans la vérité de Dieu, manifeste, fondamentale, et dans sa sainteté.

Si on accorde qu'on se réunit autour de la personne du Seigneur Jésus Christ, la chose est parfaitement vraie ; mais quelle personne est-il ? Serait-ce égal qu'on reconnût qu'il est Dieu, ou qu'on le niât ? Qu'on le tint pour le Fils, l'objet des délices du Père dans tous les temps, ou qu'on demandât s'il n'était pas simplement un homme, ou bien s'il était réellement ressuscité des morts ? Si on répond qu'on suppose tout cela, alors la neutralité est une illusion et se nie elle-même. Car le point sur lequel j'insiste, c'est qu'il faut que j'aie un véritable Christ, et que je suis obligé de maintenir dans ma communion la vérité de Christ. Je sais que l'on avance que nous pouvons bien nous occuper de la conduite des personnes, de leur moralité, mais que nous n'avons pas le droit de soulever ces questions. Et voilà précisément ce que je trouve si excessivement mauvais. L'honnêteté de la conduite est nécessairement requise pour la communion. Mais qu'un homme blasphème contre Christ – cela ne fait rien ; c'est affaire non de conduite, mais de conscience ! On donne pourtant à entendre que, peut-être s'il s'agit d'un docteur on pourra s'en occuper. Certes, l'apôtre veut qu'une femme même ne reçoive pas une semblable personne dans sa maison : il n'est donc pas tellement difficile de s'en occuper. Apprenez donc par là ce que c'est qu'un système qui ne voit dans des vues blasphématoires sur Christ, vues qui peuvent aller même jusqu'à le nier, qu'une simple affaire relevant de la conscience particulière, et n'ayant rien à faire avec la communion ! C'est ici que se trouve la racine même de la question.

J'affirme qu'une communion qui n'est point fondée sur la reconnaissance et la confession d'un vrai Christ, n'est absolument pas une communion de croyants. Là où la vérité sur ce point est communément retenue et enseignée, je puis ne pas avoir besoin de recherches particulières. Mais ici ce n'est point le cas. Si je trouve une personne, même dans un cas semblable, qui nie la vérité quant à Christ, la communion est impossible, parce que nous n'avons pas de Christ commun en qui nous puissions avoir communion. Mais ici toute fidélité est jetée pardessus le bord. On n'admet pas qu'on s'informe si c'est un vrai Christ que l'on confesse : ce serait, disent-ils, une nouvelle épreuve, une nouvelle condition de communion !

Nous devons nous rassembler comme chrétiens. Or, un homme qui professe un faux Christ, n'est point chrétien dans sa profession. Je ne puis juger de l'état du cœur d'une personne tandis que sa profession est fausse. Je puis avoir l'espérance qu'elle est égarée ; mais il m'est impossible d'accepter sa profession. S'il s'agit de quelqu'un qui soit tout à fait ignorant et qui le soit indépendamment de sa volonté, c'est une autre question. Mais nous nous occupons du cas où des vues hérétiques étant professées, on déclare qu'elles sont du ressort de la conscience privée, qu'un faux Christ est aussi bon qu'un vrai Christ, si d'ailleurs la personne tient une bonne conduite – nous ne pouvons juger que de cette dernière ! Or, ce principe est pire qu'une fausse doctrine, parce qu'il en connaît la fausseté et le caractère blasphématoire, et qu'il déclare que cela importe peu. Je ne reconnais pas de telles assemblées pour des assemblées de croyants, puisque l'erreur fondamentale relativement à Christ est considérée comme indifférente pour la communion – comme affaire, non de conduite, mais de conscience.

« Si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts » Supposez que quelqu'un professât que Christ était un simple homme, et qu'il citât des passages pour prouver que Dieu l'a ressuscité et l'a fait Seigneur et Christ, devrait-il être reçu ? Si vous répondez que non, c'est que vous recherchez si un homme a la foi des élus de Dieu. Dans le cas contraire, il faut que vous receviez un socinien comme croyant, ou bien vous faites de *votre opinion* la preuve que c'est un croyant, d'une manière entièrement indépendante de la foi en Christ. On avance que tout ce qu'on a le droit d'exiger d'une personne, c'est qu'elle déclare si elle admet tout ce qu'enseigne l'Écriture. Le socinien que nous supposons acceptera sur le champ une telle épreuve. Les sociniens le font, en effet. Mais pourquoi leur demanderiez-vous même cela ? Un homme peut être un croyant et être un rationaliste en théorie (quelque triste que soit cette pensée) et ne pas accepter toute la parole de Dieu et dire qu'il a foi en la croix ; vous n'avez pas le droit de lui faire des difficultés. Si après cela vous jugez devoir objecter à quelque doctrine ou insister sur quelque vérité, vous n'avez pas même le droit de vous appuyer sur un passage de l'Écriture contre la négation que cet homme en fait. L'Écriture dit « que j'aime dans la vérité » « et à cause de la vérité. » L'autre principe dit que cela importe peu. On ne voit que l'état spirituel de la personne, on l'estime un croyant. Quant à la vérité de Christ, ce n'est pas une chose importante ; un faux Christ est juste aussi bon.

Je n'ajoute pas une règle humaine à la règle donnée de Dieu ; je ne pose pas de condition de communion autre que Christ. Dieu veut qu'on ne reçoive pas ceux qui ont proféré des blasphèmes contre Christ. On me répond que c'est là affaire de conscience, et que les gens ne peuvent se livrer à l'étude d'ouvrages de doctrine pour savoir si Christ a été blasphémé ou non. On a reçu ces blasphémateurs ouvertement et résolument, en posant pour principe qu'il n'y avait pas d'enquête à faire ; et par conséquent tout ce qu'on allègue de principes nouveaux, de nouvelles conditions de communion, n'a pour but que de jeter de la poussière aux yeux. Est-ce une nouvelle condition de communion que d'affirmer que la foi, la foi en un véritable Christ (pas en un faux Christ) est requise pour la communion, et que ceux qui blasphèment Christ ne doivent pas être reçus ? C'est là la véritable question. Si on avance qu'il n'y a pas de sécurité à lire les publications de ces auteurs, comment y en aura-t-il davantage à demeurer en communion et en intimité avec ceux qui les ont écrites, ou qui refusent de les désavouer ? J'avoue que je n'admire guère cet argument. Les croyants simples n'hésitent pas, les esprits raisonneurs hésitent. Demandez à un croyant de cœur droit si Christ a fait les expériences d'un homme inconverti. Il vous dira bientôt qu'il ne veut avoir rien à faire avec quelqu'un qui parle de la sorte. Un esprit raisonneur pourra considérer cette manière de voir comme une simple affaire de conscience personnelle. La vérité touchant la personne de Christ et sa relation avec Dieu, ne constitue-t-elle qu'une doctrine particulière sur laquelle les jugements peuvent varier ? Toute la question est là – *la valeur de Christ, et la vérité quant à sa personne elle-même.*

On n'exige pas des définitions : ce qu'on demande, c'est que lorsque des définitions blasphématoires ont été avancées, les blasphémateurs soient repoussés. Est-ce le schibboleth d'un parti que de rejeter des doctrines, telles que celles qui déclarent que Christ était relativement plus éloigné de Dieu que l'homme après qu'on eut fait le veau d'or, et qu'il écouta d'un cœur attentif l'évangile prêché par Jean-Baptiste, et passa ainsi de la loi sous la grâce ? Ou bien, est-ce de la fidélité à Christ que d'atténuer ces doctrines en disant que, dans des matières aussi profondes, on ne se serait pas exprimé de la même manière ?

Mépriser Christ au point de supporter des blasphèmes contre lui, ce n'est point aimer réellement ses membres, ni les aimer pour l'amour de Christ. La vérité de sa personne et sa gloire sont la pierre de touche de ceux qui lui sont fidèles. Je n'entends rien à la liberté de conscience de blasphémer Christ, et je ne veux avoir aucune communion avec elle.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 213-218 [212-217]

13 – Les frères

Le principal trait qui caractérise tout particulièrement la position des chrétiens qu'on appelle les Frères, c'est qu'ils désirent se tenir à la fois de cœur et de fait simplement sur le fondement que Dieu a posé pour l'union de son peuple, et, en conséquence, rester séparés de tout ce qui, selon leur conscience, renverse ce fondement. Il se peut que nous ne réalisions notre responsabilité comme corps que dans une grande faiblesse, comme c'est le cas pour la réalisation de notre vocation individuelle à la sainteté. Néanmoins sous ces deux rapports, et en dépit de toutes les difficultés, notre devoir n'en demeure pas moins évident, absolu, et inévitable. Mais la plupart des chrétiens ne considèrent point ceci comme un point de doctrine et de pratique sacré, et irrévocable.

Le système papiste le reconnaît, mais c'est selon une manière charnelle.

Tous les corps nationaux protestants ont affirmé le droit prétendu de régler leurs formes de gouvernement, leurs rites, leurs cérémonies, etc, d'après la volonté de leurs chefs, qu'ils fussent en dedans ou en dehors de ce qu'ils appellent l'Église ; et ils ont agi d'après ce principe. En conséquence, ils varient beaucoup selon les temps et les pays. De plus, les corps dissidents ont été formés, en général, soit d'après un plan imaginé par quelque individu, quelquefois sans que l'idée qu'il s'agit d'une église se présentât même à l'esprit des fondateurs, soit d'après une vue partielle de quelque vérité scripturaire : ce qui avait pour résultat de disperser les fidèles au lieu de les réunir.

L'erreur capitale du nationalisme, dans ce pays-ci ou dans quelque autre que ce soit, consiste dans le *latitudinarisme* avec lequel il ouvre la porte pour admettre aux actes les plus solennels du culte et de la communion chrétienne *toute la population,* c'est-à-dire, en principe, sans prendre souci de rechercher s'il y a la foi vivante. Celle des dissidents, au contraire, consiste dans l'esprit *sectaire* par suite duquel ils ferment la porte à de vrais chrétiens qui ne peuvent prononcer le *schibboleth* du parti : de cette manière, beaucoup de frères sont exclus. En un mot, le mal caractéristique de la dissidence, c'est qu'elle ne traite pas comme chrétiens beaucoup de gens connus comme tels ; tandis que le mal caractéristique aussi du nationalisme, c'est qu'il traite comme chrétiens un grand nombre de personnes connues comme ne l'étant pas. Les limites de l'un de ces systèmes sont plus étendues, et celles de l'autre sont plus restreintes ; que les limites de Dieu. Dans tous les deux, la véritable notion scripturaire de l'église est détruite dans la pratique : les dissidents affirmant virtuellement qu'elle ne constitue pas un corps, mais plusieurs ; pendant que le nationalisme nie virtuellement qu'elle *est le corps de* CHRIST. Dieu voulait que *ses enfants* ne fussent pas séparés, mais qu'ils se réunissent ensemble dans le nom de Jésus. Or sa volonté est mise évidemment de côté toutes les fois que vous séparez quelqu'un qui doit être uni (savoir, tous ceux qui sont censés, sur des fondements convenables, être véritablement chrétiens), ou que vous vous associez comme frères en Christ avec quelqu'un qui doit être séparé (savoir, ceux qui sont évidemment de ce monde[8], ou qui, s'ils font profession de croire en Christ, le renient par leurs mauvaises doctrines ou leurs mauvaises œuvres). On répondra peut-être que quoique ce fût là incontestablement l'ordre que le Saint Esprit avait établi dans les premiers jours de l'Église, les temps et les circonstances ne sont plus les mêmes ; que les dons de guérison, les opérations de miracles, les diversités de langues, n'existent plus comme ils existaient jadis. Tout cela je l'admets volontiers ; mais je demande s'il n'y a plus sur la terre un corps tel que l'Église[9] ; s'il s'y trouve encore, l'Esprit de Dieu, est Lui-même personnellement sur la terre, aussi véritablement qu'au commencement, quoique ce ne soit pas d'une manière aussi manifeste ; car c'est Lui qui est l'agent formateur et le guide de l'Église. C'est lui qui baptisa les Juifs et les Gentils pour être un seul corps ; *c'est lui qui doit demeurer éternellement*. L'Église, proprement dite, commença alors comme fait accompli (voir Act. 1:5 et 1 Cor. 12:13), car je ne parle pas du dessein caché de Dieu. La Pentecôte la vit pour la première fois en possession de la promesse du Père. Naturellement il y avait auparavant, comme nous le savons, des croyants à partir d'Abel ; mais quoique vivifiés par l'Esprit, ils n'étaient point baptisés de Lui ; ils ne l'avaient pas habitant en eux, comme les saints après la Pentecôte. Ceci était le précieux

[8] L'Alliance Évangélique – que je crois un résultat imparfait cependant, du témoignage rendu dans notre pays et au-dehors à la ruine actuelle de l'Église – est, de fait, un aveu qu'il n'y a point, dans la chrétienté moderne, d'union semblable reconnue et d'après laquelle on agisse. Elle est donc, en réalité, une confession de la part de ses membres, qu'ils ne sont pas satisfaits de leurs systèmes respectifs : car évidemment, s'il se fût trouvé parmi les Protestants un système conforme a la pensée de Dieu, l'Alliance Évangélique n'aurait pas été nécessaire. Or, c'est un fait remarquable, et qui devrait être connu au loin, que le plus habile et le plus spirituel de ses avocats sur le continent, a avoué publiquement non seulement qu'il regrette la constitution de l'Alliance Évangélique sur cette base, mais que la base ci-dessus est préférable. Comparez les pages 11 et 38 de l'Alliance Évangélique (section de la Langue Française, Paris, 1847 »). – « Cela dit, si l'on nous demande : n'avez-vous pas des doutes sur la convenance d'une base dogmatique ? Ou tout au moins ne regrettez-vous pas que tel ou tel article ait trouvé entrée dans cette base ? Nous répondons : oui, dans ces deux cas, et surtout dans le second. Nous avons lutté même pour notre part, contre les articles en question. Mais la grande majorité de l'assemblée ayant été d'un avis contraire au nôtre, nous nous sommes rendus, soit parce que nous estimons possible que d'autres voient mieux que nous, soit aussi parce qu'à défaut de ce qui paraît LE MEILLEUR, nous sommes d'avis de « retenir ce qui est bon. »

[9] En parlant de la ruine de l'Église, nous ne voulons point dire que l'Église n'existe pas sar la terre. Au contraire, si elle n'existait pas, elle ne pourrait pas être dans une telle position. Cette expression ressemble à celle que l'on applique à un homme qui a perdu sa fortune. On dit : « Il est ruiné » ; on comprend naturellement que l'homme existe. Il en est de même de l'état actuel de l'Église. Sans doute cet état occasionne des difficultés ; car bien des choses ne sont point comme elles devraient être, ni comme elles étaient jadis. Mais la Parole et l'Esprit de Dieu sont d'un service éternel, et suffisent pour toute circonstance. « Si donc ton œil est simple, tout ton corps sera éclairé ; mais si ton œil est méchant, tout ton corps sera ténèbres ». La direction divine ne fera jamais défaut au cœur humble et obéissant.

privilège pour lequel il était *avantageux* que Christ s'en allât : « car si je ne m'en vais le Consolateur ne viendra pas à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. » (Jean 16:7). Cela ne pouvait se faire jusqu'à ce que Christ fût glorifié, (Jean 7:39). Mais quand il aurait été envoyé du ciel, l'Esprit de vérité devait être *en* eux, et demeurer *avec* eux éternellement. « Et je prierai le Père, et il vous donnera un autre Consolateur pour demeurer avec vous éternellement : savoir l'Esprit de vérité, que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit pas, et ne le connaît pas ; mais vous le connaissez parce qu'il demeure avec vous, et sera eu vous. » (Jean 14:16-17).

La responsabilité particulière sous laquelle nous sommes placés consiste donc à reconnaître le Saint Esprit, en tant que vicaire de Christ, comme le seul souverain dans l'église, réellement présent, et parfaitement suffisant pendant l'absence de notre Seigneur. C'est là ce qui doit être le trait principal de notre témoignage.

De cette vérité fondamentale de la présence du Saint Esprit dans l'Église et avec l'Église, résultent ces deux conséquences dont l'importance est immense :

1° Ce n'est point par le baptême reçu étant encore enfants, ou devenus adultes ;[10] ce n'est point par l'adoption de tel ou tel article d'un Symbole, mais c'est « *par un seul Esprit* », l'Esprit de Dieu, « *que nous sommes tous* », c'est-à-dire, nous tous croyants, « *baptisés pour être un seul corps*. » (1 Cor. 12:13). C'est, s'il est permis de s'exprimer en de pareils termes avec révérence, la plus haute qualification que Dieu puisse accorder – le croyant purifié par le sang, baptisé du Saint Esprit Lui-même – baptême qui introduit dans le corps qui est un, le corps de Christ. Mais ce *privilège appartient à tous les chrétiens véritables.* C'est pourquoi la foi ne peut se contenter de rien de moins qu'une estrade telle qu'elle puisse, en principe, recevoir tous les chrétiens, et les chrétiens *seulement* ; parce que rien de moins que cela ne satisfait l'Esprit de Dieu. Quand je dis « les chrétiens seulement » il est bien compris que c'est en tant que l'homme, guidé par la Parole et l'Esprit de Dieu, est capable de discernement. S'il y a des hypocrites, ils seront manifestés au bon moment du Seigneur.

2° Après avoir traité de la confession de la Seigneurie de Jésus par le Saint Esprit (1 Cor. 13:3), ce qui est ici le fondement de toute chose, l'apôtre montre qu'il y a diversité de dons, mais le même Esprit ; diversité de services, mais le même Seigneur ; et diversité d'opérations, mais le même Dieu qui opère tout en tous. Ensuite, v.7-11, il entre dans le détail de ces manifestations de l'Esprit. Il est donné à chacun pour l'utilité commune, soit la parole de sagesse, soit la parole de connaissance, etc. – des manifestations différentes, « *mais un seul et même Esprit opère toutes ces choses*, distribuant à chacun en particulier ses dons comme il Lui plaît. » Or, tout en confessant que quelques-uns des dons extérieurs, et même un grand nombre, ne se trouvent plus, on doit affirmer ici que cela n'infirme pas, même dans le plus petit degré, la vérité que le Saint Esprit lui-même demeure. Mais s'il demeure, a-t-il résigné ses fonctions ? Si, même dans les jours actuels où l'orgueil ne peut pallier le déclin spirituel qu'il s'efforce si vainement de nier, si, dis-je, aujourd'hui quelque chrétien a la « parole de sagesse » et un autre « la parole de connaissance », est-ce par l'Esprit de Dieu, ou par quelque autre esprit ? « Qui est-ce d'entre les hommes qui connaisse les choses de l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ? Ainsi aussi, personne ne connaît les choses de Dieu sinon l'Esprit de Dieu » (1 Cor. 2:1). N'est-ce maintenant que la simple sagesse de l'homme ? ou bien y a-t-il encore une chose telle que l'enseignement du Saint Esprit ? On mettra en avant, j'espère, que les chrétiens qui lisent ces pages croient qu'il existe encore une puissance réelle d'évangéliser le monde et d'édifier l'Église. S'il en est ainsi, d'où cette puissance vient-elle ? L'homme naturel ne connaît rien que les choses de la nature, et ne peut ni recevoir, ni communiquer les choses de l'Esprit de Dieu. La puissance réelle, spirituelle, est de Lui. Qui de nous, croyants, ne peut pas témoigner que cette puissance continue d'exister et d'agir ? Elle est, hélas ! affaiblie et émoussée, car Celui qui travaille est contristé par tout le péché, toute la confusion, et toute la désolation ? qui nous environnent : mais Il demeure, sa puissance demeure, et le mode selon lequel son action s'exerce, conformément au passage cité ci-dessus, est toujours, « distribuant à chacun en particulier, comma il lui plaît. » Évidemment donc *Il* emploie qui il *Lui* plaît. Ce n'est pas une caste, mise à part par les hommes, qu'il emploie pour être l'étroit et exclusif canal de sa bénédiction. Non ; il n'abandonne point sa souveraineté. Le souverain n'est donc point le bon plaisir d'un prédicateur, ou d'un synode de prédicateurs ; ce n'est pas non plus le bon plaisir d'une congrégation, d'une secte, ni même de la véritable église, et combien moins encore celui d'une puis-

[10] On ne nie pas que le baptême fut le signe extérieur ou la manifestation d'un confesseur de Christ. Seulement il importe de se souvenir qu'un croyant n'était pas baptisé en qualité de membre d'une assemblée particulière. Reconnu par le baptême comme confesseur de Christ, on recherchait naturellement la communion dans l'assemblée du lieu où l'on pouvait se trouver, s'il y en existait une ; et la Cène du Seigneur était le gage et le symbole extérieur d'union et de communion auquel on avait constamment recours. « Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps ; car nous sommes tous participants d'un seul pain » (1 Cor. 10:17). Il faut ajouter ici que ceux qui travaillaient dans la prédication ne considéraient nullement le baptême, ou la cène du Seigneur, comme des rites qui dussent être nécessairement administrés par eux. C'est ainsi que Pierre commanda que Corneille et ses amis fussent baptisés au nom du Seigneur (Act. 10:48) ; et que Paul écrit que « Christ l'a envoyé, non point pour baptiser, mais pour prêcher l'évangile » (1 Cor. 1:17). Il dit cela avec intention quant aux Corinthiens : or, plusieurs d'entre eux avaient cru et avaient été baptisés (Act. 18:8) ; de sorte qu'il faut que d'autres frères aient agi dans ce service. Pour ce qui est de la Cène du Seigneur, la même chose est aussi manifeste, si même elle ne l'est pas davantage. De fait, l'idée d'une personne chargée de rompre le pain, ne se rencontre jamais dans le Nouveau Testament, non plus, que je sache, rien qui y ressemble. Voyez Actes 20:7 ; voyez aussi 1 Corinthiens 11, où, si jamais des circonstances pouvaient y donner lieu, il aurait pu sembler que quelque frein était nécessaire ; car les Corinthiens avaient changé la table du Seigneur en licence charnelle. Mais, tout en frappant le mal de sa réprobation, et en insistant sur le caractère saint et solennel de la fête, il laisse le mode de sa célébration aussi dégagé que jamais de toute restriction. Il n'a devant lui que les saints comme un corps, et non une caste privilégiée réclamant comme un droit l'administration de la Cène. Réserve faite des circonstances, comme, par exemple, le cas d'un novice, tout frère était apte à baptiser et à rompre le pain.

sance mondaine. Le souverain, c'est *l'Esprit de Dieu*, et Il distribue *comme il lui plaît*. En outre, il distribue à chacun, ou à *tout homme*, bien entendu en dedans de l'Église, non pas tel ou tel don particulier, mais il distribue quelque chose pour l'utilité commune – « *à chacun* en particulier comme il lui plaît. »

Aussi l'Écriture nous décrit-elle l'ordre qui doit régner dans l'église, et l'action qui doit s'y exercer comme dépendant de la présence et des opérations du Saint Esprit. Et s'il lui est donné de prendre un libre essor dans son œuvre, c'est, si nous devons nous en rapporter à la Parole de Dieu, conformément à cette règle « plusieurs membres, mais cependant un seul corps. » Il agit dans l'unité de tout le corps. C'est d'après ce principe que son témoignage, soit au-dedans de l'Église, soit en dehors d'elle, est toujours réglé, comme la chose ressort des Actes et des Épîtres.

Pour ce qui concerne le témoignage envers ceux de dehors, comparer Actes 8:1-4 ; 11:20 ; 18:24-28 ; et Philippiens 1:14. La plus grande partie des membrés de l'Église, dispersés par la persécution qui s'éleva au sujet d'Étienne, s'en allèrent de tous côtés prêchant l'évangile. Parmi eux fut distingué Philippe dans la Samarie et ailleurs. Si on allègue qu'il avait été mis à part d'une manière officielle, il y a à répondre que c'était pour servir aux tables et non pour prêcher la parole de Dieu. On avait institué cet office afin que les douze, déchargés des soins de cette affaire, pussent s'adonner à la prière et au ministère de la Parole. Si Philippe prêchait avec puissante, si Étienne disputait avec une sagesse irrésistible, et s'ils opéraient tous les deux des miracles, ce n'était nullement en vertu d'une désignation qui n'était relative simplement qu'à un service journalier. Comparer Actes 6:6 avec 4:55.

En outre, quelques autres de ceux qui avaient été dispersés voyagèrent jusqu'en Phénicie, en Chypre et à Antioche, ne prêchant la parole à personne, si ce n'est aux Juifs seulement. Et quelques-uns d'entre eux qui étaient Cypriens et Cyréniens étant venus à Antioche, se mirent à parler aux Grecs, leur annonçant le Seigneur Jésus. En agissant ainsi, ces frères s'arrogeaient-ils quelque chose d'injustifiable ? Furent-ils repris même par l'Église de Jérusalem, prompte, comme l'étaient toujours plusieurs de ses membres, à censurer ce qui paraissait ne pas être conforme aux règles ? « Et le bruit de ces choses vint jusqu'aux oreilles de l'assemblée qui était à Jérusalem, et ils envoyèrent Barnabas pour passer jusqu'à Antioche ; lequel y étant arrivé et ayant vu la grâce de Dieu, s'en réjouit et les exhorta tous à demeurer attachés au Seigneur de tout leur cœur ; car il était homme de bien et plein de l'Esprit saint et de foi ; et une grande foule fut attachée au Seigneur. » (Act. 11:22-24.)

À une époque ultérieure, « Apollos parlait et enseignait diligemment les choses qui concernent le Seigneur », et cela lorsqu'il ne connaissait que le baptême de Jean. Instruit plus parfaitement par l'instrumentalité d'un croyant et de sa femme, qui étaient aussi peu autorisés que lui-même, on le voit bientôt plus actif et plus honoré que jamais : « Il contribua beaucoup par la grâce à l'avancement de ceux qui avaient cru ; car il réfutait publiquement les Juifs avec une grande force, démontrant, par les Écritures, que Jésus était le Christ. » À Rome même, la plupart des frères ayant, par le Seigneur, pris confiance dans les liens de Paul, acquirent beaucoup plus de hardiesse pour annoncer la Parole sans crainte. Il est vrai que tous n'étaient pas mus par de bons motifs ; mais c'est là un danger auquel ne peut parer aucune restriction venue de l'homme. Hélas ! des motifs plus bas encore que ceux qui en animaient plusieurs dans les jours de Paul, se trouvèrent nécessairement introduits lorsque ce qu'on nomme le ministère de Christ devint le synonyme d'une profession régulière, respectable, et même parfois lucrative. Il n'en était pas ainsi dans les jours apostoliques ; et cependant, même alors, il y en avait qui prêchaient Christ par envie et par un esprit de contention, comme aussi il s'en trouvait d'autres qui prêchaient par bonne volonté. Et que dit à cela le large cœur de l'apôtre ? Propose-t-il d'enchaîner cette liberté bénie par la raison qu'on en fait abus avec ces sentiments impurs ? Rien de semblable. « Toutefois de toute manière », dit-il, « soit comme prétexte, soit en vérité, Christ est annoncé, et c'est en quoi je me réjouis et aussi je me réjouirai. »

Je n'ai pas besoin de citer d'autres passages moins directs, mais qui montrent également que ce n'est point dans l'ordination, mais dans la doctrine, que nous trouvons la garantie selon Dieu, pour recevoir ou rejeter ceux qui font profession d'être ministres de Christ. Il est manifeste qu'on a produit plusieurs passages qui établissent que tout chrétien qui en est capable, a la liberté, pour ne pas dire est sous l'obligation, de prêcher l'évangile. On ne saurait produire un seul texte qui contredise, limite ou modifie le principe. *Jamais* l'Écriture ne prescrit, comme un préliminaire indispensable à cette œuvre, d'être commissionné par les hommes. Au contraire, la parabole des talents en Matthieu 25, signale, par le jugement solennel qu'elle renferme, le danger qu'il y a à attendre une autre injonction que le fait même que le Seigneur distribue à ses serviteurs ses biens avec lesquels ils sont tenus de trafiquer sous leur responsabilité personnelle. Douter de la grâce du Maître – avoir peur parce que l'on n'est pas autorisé par ceux qui s'arrogent présomptueusement ses droits et en font un jeu – enfouir le talent dans la terre, c'est tenir la conduite du méchant et paresseux serviteur. Car, pour parler avec une autre parabole, le Maître de la maison a seul le droit d'envoyer des ouvriers. (Comp. Matt. 10 et Rom. 10) En un mot, il ne s'agit pas de savoir si tous les chrétiens sont qualifiés pour prêcher l'évangile ; mais si ceux qui sont qualifiés pour cela ne peuvent pas prêcher, sans quelque vocation humaine qui les y autorise. L'Écriture, nous venons de le voir, décide qu'ils peuvent le faire.

Quant au témoignage à ceux de dedans, 1 Corinthiens 14 montre clairement que la seule restriction, mise à l'exercice des dons par les frères, était celle-ci : « Que tout se fasse pour l'édification. » Il était positivement défendu aux femmes de parler dans les assemblées. Ailleurs, elles étaient sous la responsabilité d'employer les dons, quels qu'ils fussent, que leur accordait le Seigneur, en se tenant soumises à sa parole. C'est ainsi que Priscilla, non moins qu'Aquilas, emmène Apollos et lui expose plus parfaitement la Parole de Dieu (Act. 18:26) ; et

que les quatre filles de Philippe prophétisaient (Act. 21:9), mais non pas dans les assemblées. Cela, l'Esprit de Dieu le défendait (1 Cor. 14:34-35). Il n'était pas permis à la femme d'enseigner, ni de prendre de l'autorité sur l'homme (1 Tim. 2:12). Mais tous les frères, considérés comme un tout, étaient exhortés en ces termes : « Poursuivez l'amour et désirez avec ardeur les dons spirituels, mais surtout de prophétiser. » Et, naturellement, ils devaient exercer leurs dons selon que Dieu les rendait capables, de telle sorte que tout se fît décemment et avec ordre. De là vient que nous lisons en Jacques 3:1 : « Ne soyez pas beaucoup de docteurs, mes frères. » Exhortation qui est aussi parfaitement déplacée au milieu des arrangements modernes, qu'elle était convenable, salutaire, et nécessaire, dans le cas de ceux auxquels l'Apôtre s'adressait ; exhortation qui impliquait d'une manière manifeste qu'il y avait un ministère ouvert à tous, dont il était très possible que la chair abusât, mais que l'apôtre, au lieu d'en rendre l'accès difficile et de l'environner de restrictions, faisait tourner au bien de leurs âmes, en insistant auprès d'eux sur leur responsabilité directe vis-à-vis de Dieu. D'un autre côté, tous les membres de la famille entière de Dieu sont exhortés à ne pas croire à tout esprit, mais à éprouver les esprits pour savoir s'ils sont de Dieu, parce que beaucoup de faux prophètes étaient sortis dans le monde, (1 Jean 4). La dame élue même est avertie que si quelqu'un vient et n'apporte pas la doctrine de Christ, il ne doit point être reçu. Ceux qui écoutent aussi bien que ceux qui enseignent ont besoin de prendre garde. La responsabilité est maintenue de toutes parts : personne ne peut s'y soustraire.

Le même enseignement nous est donné en Romains 12, quoique à un autre point de vue. « Car, par la grâce qui m'a été donnée, je dis à chacun de ceux qui sont parmi vous de ne pas avoir de lui-même une haute pensée au-dessus de celle qu'il convient d'avoir, mais de penser de manière à avoir de saines pensées, selon la mesure de foi que Dieu a départie a chacun. Car comme nous avons plusieurs membres en un seul corps et que tous les membres n'ont pas la même action, ainsi nous qui sommes plusieurs sommes un seul corps en Christ, et chacun réciproquement des membres l'un de l'autre. *Or, ayant des dons différents, selon la grâce qui nous a été donnée,* soit la prophétie, prophétisons selon la proportion de la foi ; soit le service, soyons au service ; soit celui qui enseigne, à l'enseignement ; soit celui qui exhorte, à l'exhortation ; celui qui distribue, qu'il le fasse en simplicité ; celui qui est à la tête, qu'il conduise soigneusement ; celui qui exerce la miséricorde, qu'il le fasse joyeusement. » Ce que l'on considérait, c'était la manière dont Dieu en avait agi envers chacun, et non une simple commission humaine donnée à un membre ou à quelques-uns. De là vient que la foi intervenait et que chacun est exhorté à penser sobrement de lui-même et à faire usage de ce que Dieu lui a donné, au lieu de prétendre à davantage. Ce que nous avons là, ce n'est point un seul membre qui absorbe tous les dons ou qui fait obstacle aux autres, mais ce sont *plusieurs* membres, et néanmoins rien qu'*un seul* corps, qui ont des dons différents, et qui sont exhortés à les employer, non pas simplement par amour, à cause que nous sommes chacun réciproquement des membres l'un de l'autre, mais à cause de la grâce donnée de la part de Dieu. De même en Éphésiens 4:4-16 : « Il y a *un seul corps et un seul esprit*… Mais *la grâce a été donnée à chacun* selon la mesure du don de Christ. Duquel *tout le corps* bien ajusté et lié ensemble par *chaque jointure de fournissement* produit l'accroissement du corps pour l'édification de soi-même dans l'amour. » Colossiens 2:19, tend au même but : « Ne tenant pas ferme le chef duquel tout le corps, fourni et bien uni ensemble par des jointures et des liens, croît d'un accroissement de Dieu. » De son côté, 1 Pierre 4:9-10, présente comme une obligation positive que, « suivant que *chacun* a reçu quelque don », qu'ils l'emploient *les uns pour les autres*, leur disant que c'est seulement en agissant ainsi qu'ils seraient de bons dispensateurs de *la grâce variée de Dieu*. « Si quelqu'un parle, qu'il le fasse comme oracle de *Dieu* ; si quelqu'un sert, qu'il serve comme par *la force que Dieu lui fournit*, afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifie par Jésus Christ, à qui est la gloire et la force, aux siècles des siècles, amen ! » Quelle preuve plus claire pourrait-on vouloir pour montrer que des connaissances acquises simplement humaines n'ont aucune valeur, en même temps que se trouve parfaitement exclue l'idée de quelque restriction tirant sa source de l'homme ? Tout ce qui provenait de *Dieu*, et rien d'autre, devait être employé et reçu sans autre sanction d'aucune sorte, afin que *Dieu* fût glorifié *en toutes choses* par Jésus Christ.

Nous apprenons aussi par ces passages que les dons d'en Haut étaient pour la bénédiction de tout le corps de Christ : non pas, l'un pour une section particulière de l'Église, et l'autre pour une autre, mais tous *les dons accessibles à toute l'Église, et toute l'Église ouverte à tous les dons.*

Ainsi, d'après le plan divin, si je suis réellement membre de l'Église, je le suis *partout.* Si je me rends dans quelque localité du monde que ce soit où des saints invoquent le nom de Jésus Christ, je suis un de leurs membres, non en vertu d'une permission ou d'une politesse de leur part, mais par suite de la reconnaissance universelle, de la part des croyants, du droit que la grâce m'a donné. Baptisé du Saint Esprit, je suis membre du corps de Christ où que ce soit que je me trouve. Aux jours apostoliques, ce caractère de membre du corps était connu partout ; on n'en connaissait pas d'autre. Il pouvait exister des différences de vues. Il pouvait y avoir lieu à la parole d'exhortation : « Dans les choses auxquelles nous sommes parvenus, marchons suivant une même règle et ayons un même sentiment. » Quelques-uns mangeaient peut-être des herbes, et d'autres peut-être de la viande ; mais l'Esprit disait et dit encore : « Recevez-vous les uns les autres, comme aussi le Christ vous a reçus, à la gloire de Dieu. » Or, la gloire de Dieu est identifiée non point avec quelques-uns, mais bien avec tous les membres du corps de Christ. Lors donc qu'un membre, serait-ce le plus faible, se trouve exclu, sauf pour cas de discipline nécessaire, conforme à l'Écriture, c'est en oubli ou au mépris de cette gloire ; et il faut s'éloigner de ceux qui sont coupables d'une telle exclusion, comme causant des divisions et des occasions de chute contraires à la doctrine que nous avons apprise.

Il en est du fondement du ministère comme de celui sur lequel on est membre du corps. Le ministère a pour base l'Esprit de Dieu : si non, il n'est rien, ou il est quelque chose de pire et doit être traité en conséquence par ceux qui veulent honorer Dieu plutôt que l'homme. Si un chrétien est évangéliste, il l'est partout, et n'est pas limité à tel ou tel circuit, telle ou telle congrégation, telle ou telle chapelle. S'il est docteur, ou pasteur, ou l'un et l'autre à la fois, il exerce naturellement son don dans le lieu de sa résidence habituelle ; mais, dans ce cas, c'est *un* docteur et non *le* docteur[11], et il est docteur dans l'Église et non dans une église. « Nous, dit l'apôtre écrivant à des chrétiens fort éloignés qu'il n'avait pas encore vus, nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps en Christ, et chacun réciproquement des membres l'un de l'autre. » Il ne parlait pas de ce qui doit exister un jour dans le ciel, mais de ce qui existe présentement sur la terre – de l'unité du corps de Christ ici-bas, « or, ayant des dons différents etc » De même (1 Cor. 3) en combattant la préférence charnelle à cause qu'elle était exclusive, accordée à un serviteur de Christ sur un autre, l'apôtre insiste sur cette grande et précieuse vérité : « Toutes choses sont à vous, soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, etc » Ce que Paul reprenait là, c'était un esprit sectaire à l'égard de ceux qui servaient. Le même principe se trouve en 1 Cor. 12:18-28. « Mais maintenant Dieu a placé les membres – chacun d'eux – dans le corps, comme il l'a voulu. Or, si tous étaient un seul membre, où serait le corps ? Mais maintenant les membres sont plusieurs, mais le corps un seul. L'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi ; ni encore la tête aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous ; mais bien plutôt les membres du corps qui paraissent être les plus faibles, sont nécessaires. Et ceux que nous estimons les membres les moins honorables du corps, nous les environnons d'un honneur plus grand ; et les moins honnêtes sont le plus parés au-dehors Mais nos membres honnêtes n'en ont pas besoin ; mais Dieu a composé le corps de telle manière qu'il a donné un plus grand honneur à ce qui en manquait, afin qu'il n'y ait point de division dans le corps, mais que les membres aient un soin mutuel les uns des autres. Et si un membre souffre, tous les autres souffrent avec lui ; si un membre est glorifié, tous les membres se réjouissent avec lui. Or, vous êtes le corps de Christ et ses membres chacun en particulier. Et Dieu en a placé quelques-uns dans l'assemblée, d'abord des apôtres, en second lieu des prophètes, en troisième lieu des docteurs, ensuite des miracles, puis des dons de guérisons, des aides, des gouvernements, diverses langues. » « Dieu a placé quelques-uns dans l'église » – non dans *une* église. À considérer les églises comme églises, les apôtres ne pouvaient être que dans un petit nombre d'entre elles. Il ne s'en trouvait point dans l'église de Corinthe lorsque Paul lui écrivait.

La condition des docteurs est la même. Les apôtres sont dans *l'*église, les docteurs sont dans *l'*église. Nous apprenons encore par Éphésiens 4:11-16, que tant les apôtres que les prophètes, tant les évangélistes que les pasteurs et les docteurs, sont donnés de Christ non point pour être une caste à part d'agents revêtus d'une dénomination officielle exclusive, mais bien en vue de la perfection des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du *corps de Christ, jusqu'à ce que NOUS parvenions TOUS, etc »*

Le verset 16 nous dit qu'il s'agit de tout le corps bien ajusté et lié ensemble, et non point fractionné en sectes – de tout le corps « lié ensemble par chaque jointure du fournissement, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure – d'une chose de fait, pratique, et non d'une simple théorie – d'une chose qui, on le comprend, existe dans l'église pendant qu'elle est sur la terre, et nullement d'une chose qui se rapporterait au ciel. Dans le ciel, en effet, un semblable service ne sera pas nécessaire. Qu'on veuille bien remarquer aussi que ce passage renferme une garantie donnée à la foi qu'elle peut compter sur la continuation des dons du Seigneur, jusqu'à ce que son corps soit devenu complet. Et combien il est vrai qu'Il n'a jamais failli à sa promesse durant toutes les longues années de ruine dans lesquelles on était bien prêt d'étouffer entièrement les dons, comme on n'en abusait que trop réellement de la manière la plus malheureuse ! Car je reconnais pleinement qu'il y a eu, même au sein du papisme, dans son clergé et parmi ses laïques, des hommes qui possédaient des dons de la grâce de Dieu, afin d'édifier son peuple et de répandre le nom de Christ au milieu des pécheurs. Mais, en même temps, je nie d'une façon aussi nette et aussi absolue que ces hommes fussent des dons de Christ en vertu de la commission que conférait le papisme, plus fortement encore que je ne nie que d'autres ne fussent pas des dons de Christ par la raison que cette commission leur manquait.

J'ai à peine besoin d'ajouter que la même remarque s'applique plus largement encore au protestantisme moderne. Plût à Dieu que le tendre amour avec lequel Christ chérit l'église comme sa propre chair, fît vibrer une corde dans le cœur de tous ses membres, de telle sorte que nous fussions amenés à pleurer ensemble sur notre commun péché, et à nous réjouir aussi ensemble en exaltant cette grâce qui n'a fait que surabonder davantage encore !

Il faut cependant faire une distinction, dont l'oubli serait très préjudiciable. Lorsque le corps fut réuni ensemble comme tel, l'assemblée se trouva sous la direction du Saint Esprit. C'eût été empiéter sur les droits de Christ, si un individu quelconque, de quelques dons qu'il pût être doué d'ailleurs, eût absorbé dans ses mains le gouvernement de l'assemblée. Celui de qui tous les dons procèdent se trouve là, et c'est à Lui qu'on regarde et non pas aux dons simplement. L'ordre d'après lequel une assemblée pareille doit se conduire est posé dans l'Écriture d'une manière bien précise (1 Cor. 14). « Vous pouvez tous prophétiser un à un, afin que tous apprennent et que tous soient exhortés. » « Si quelqu'un pense être prophète ou spirituel, qu'il reconnaisse que les choses que je vous écris sont des commandements du Seigneur. Et si quelqu'un est ignorant, qu'il soit ignorant. Ainsi, frères, désirez avec ardeur de prophétiser et n'empêchez pas de parler en langues. Mais que toutes choses se fassent avec bienséance et avec ordre. »

[11] Il y avait, dans l'église d'Antioche, au moins cinq prophètes et docteurs (Act. 13:1).

Le principe d'après lequel doit se diriger un serviteur du Seigneur dans l'exercice du talent quelconque qui lui a été confié, est entièrement différent. Il a à le faire valoir sous sa responsabilité individuelle, et c'est vis-à-vis de Christ directement qu'il est responsable dans son travail. Il peut prêcher aux inconvertis ou instruire plus à fond les enfants de Dieu, ou bien faire l'un ou l'autre s'il possède les deux dons à la fois. Il doit à son Maître de mettre en exercice tout ce qu'il a reçu pour le bien des âmes, sans faire obstacle à personne et sans que personne lui fasse obstacle. Tout serviteur, que son don soit grand ou petit, possède la même liberté et est placé sous une responsabilité pareille. Deux, ou même un plus grand nombre, peuvent s'associer dans le ministère ; mais souvenons-nous que si Paul choisit Silas recommandé à la grâce de Dieu, Barnabas prit Marc, et que nous ne lisons pas qu'il fut, comme Paul, honoré de Dieu dans l'œuvre qui avait pour but de fortifier les églises. (Act. 15:36-41).

Ces dons, qu'on se le mette bien dans l'esprit, doivent être soigneusement distingués des *charges locales* telles que celle des anciens[12], ou *presbutéroi* de l'Écriture, qui y sont toujours considérés comme étant les mêmes que les évêques, ou surveillants, ainsi que le reconnaissent Cranmer et d'autres, qui agissaient tout autrement dans la pratique. Les charges étaient relatives à quelque église, et étaient établies par un apôtre, ou par un délégué à qui un apôtre avait donné, à cette fin, une mission directe et spéciale. Tite était un délégué semblable. Mais nulle part l'Écriture n'insinue la pensée que l'*autorité d'établir des anciens* dût continuer. L'Écriture, nous l'avons vu, enseigne nettement que les dons de Christ doivent exister « jusqu'à ce que nous arrivions tous, etc » mais elle ne les confond jamais avec les charges locales, quoique évidemment ils puissent coexister dans le même individu. Nous savons que ce fut le cas de Philippe qui était l'un des « sept », et de plus évangéliste.

Le pastorat, pour traiter la question de plus près, est un don (Éph. 4:11) ; l'anciennat (qu'on me permette ce mot) est une charge ; mais le don de paître le troupeau de Dieu, bien loin d'être incompatible avec le devoir d'un ancien, ou évêque, était évidemment l'une des plus importantes qualifications qu'on recherchait en ceux qui désiraient cette bonne œuvre. C'est ainsi que Paul (Act. 20:28) exhorte les anciens d'Éphèse à prendre garde à eux-mêmes et à tout le troupeau, au milieu duquel le Saint Esprit les avait établis surveillants (évêques, *épiskopoûntes*), pour paître l'Église de Dieu, laquelle il a acquise par le sang de son propre (Fils). « Paissez le troupeau de Dieu », dit un autre apôtre, « qui est avec sous, le surveillant (*épiskopoûntes*), non par contrainte, mais volontairement ; non pour un gain déshonnête, mais de bon gré, et non comme dominant sur des héritages[13], mais en étant les modèles du troupeau » (1 Pierre 5:2-5).

La Première Épître à Timothée (ch.3) nomme, parmi les qualités requises, l'aptitude à enseigner et la capacité de prendre soin de l'Église de Dieu. Il fut aussi recommandé à Tite (1:5-9) d'établir des hommes capables de tenir ferme la fidèle parole, selon la doctrine enseignée, de sorte que l'évêque fût capable tant d'exhorter par la saine doctrine que de convaincre les contredisants.

Mais ce serait trop que de conclure de là que tous les anciens travaillaient nécessairement dans le ministère public de la parole. Ils étaient établis pour s'occuper de l'Église avec piété et dans un esprit paternel ; mais travailler dans la parole et dans l'enseignement n'était pas un appendice indispensable de leur charge. De là vient que l'Apôtre dit en 1 Timothée 5:17, « que les anciens qui président dûment soient estimés dignes d'un double honneur, spécialement ceux qui travaillent dans la parole et dans l'enseignement. » D'une manière ou d'autre, tous les anciens étaient censés paître le troupeau ; mais il pouvait y avoir des anciens qui ne servaient pas dans la parole, au moins d'une manière publique, principe reconnu dans le système presbytérien.

Il y a une autre remarque à faire sur la question relative à *ceux qui sont à la tête*. En écrivant aux saints de Rome, Paul exhorte celui qui est à la tête à le faire soigneusement. Or, tout ce que nous avons là de plus évident concourt à montrer qu'il n'y avait pas eu jusque-là à Rome, si même il y en a jamais eu, de nomination officielle. La suprématie de Pierre dans cette ville n'est qu'un rêve, l'Écriture affirmant d'une manière positive qu'il était distinctement l'apôtre de la circoncision, comme Paul était celui de l'incirconcision. Mais ce dernier n'avait pas visité les fidèles qui se trouvaient dans la métropole des Gentils : aussi n'y a-t-il pas un mot dans l'épître qui suppose que des anciens y eussent été établis. Il est manifeste néanmoins que les chrétiens de Rome possédaient au milieu d'eux, aussi bien que les autres églises, des dons de grâce – tels que la prophétie, le service, l'enseignement, l'exhortation, le gouvernement, etc. Ces dons là, ils pouvaient les posséder et ils sont exhortés à les employer soigneusement, mais il ne leur est pas adresse un mot au sujet des anciens.

On a fait déjà l'observation qu'à Corinthe l'idée des anciens n'était pas même impliquée, et cependant les frères étaient exhortés à se soumettre à de telles personnes *qui s'étaient vouées* au service des saints, et à *quiconque* coopère à l'œuvre, et travaille. Voyez encore 1 Thessaloniciens 5:12-15 : « Nous vous prions, frères de connaître

[12] C'est en Actes 11:30, qu'il en est fait mention pour la première fois en rapport avec l'église de Jérusalem. Ils sont mis en évidence, au Concile, dans le chapitre 15. Mais on ne trouve pas une allusion, dans les Actes, à leur établissement, ni, au fait qu'ils eussent réellement été l'objet de quelque autorisation extérieure. Jacques (5:14) mentionne les anciens ; et Pierre (1 Pierre 5:1) et Jean (2e et 3e épîtres) s'appellent eux-mêmes anciens, mais ne parlent point d'établissement officiel. La manière dont, en un passage (1 Pierre 5:1-5), les anciens sont mis en contraste avec « les plus jeunes », parait bien confirmer cette observation. Il s'agit d'expérience beaucoup plus que d'une charge.

[13] Tôn kléron « le clergé », car c'est ainsi que tout le troupeau se nommait alors. La distinction entre le peuple et le clergé est un élément essentiellement juif, qui, plus tard, se glissa dans l'Église et la mina. Dans ce temps-là le peuple chrétien était le clergé. Ils servaient tous pour l'utilité commune, chacun dans le don qu'il avait reçu (1 Pierre 4) ; mais il n'y avait qu'un corps, et non point deux castes. Ce n'est pas hélas ! la seule partie des paroles de l'apôtre à l'égard de laquelle nous ayons à confesser qu'elle fut bientôt négligée, et entièrement changée dans la pratique.

ceux qui travaillent parmi vous, et qui *sont à la tête parmi vous* dans le Seigneur, et qui vous avertissent, et de les estimer *très haut en amour à cause de leur œuvre*. » Ces exhortations « à connaître ceux qui travaillent, qui sont à la tête et président » (le même mot qu'en Rom. 12:8), ne suggèrent-elles pas la pensée qu'il ne se trouvait pas là de classe officielle établie ? Une position officielle aurait été manifeste par elle-même, et aurait en conséquence rendu parfaitement superflue l'exhortation à reconnaître de tels ouvriers. L'estime et l'amour leur étaient dûs à cause de leur œuvre. Pas la moindre allusion à une position officielle. En Hébreux 13:7 ;17:24, nous trouvons certains principaux mentionnés (*oi hégoumenoi,* chefs, ou guides), mais nul indice d'un établissement extérieur. Il est probable qu'il s'agissait de personnes que leur âge, leur caractère et leurs dons, plaçaient dans une position particulière.

Or, si de nos jours quelqu'un pouvait prouver d'une manière satisfaisante, c'est-à-dire par l'Écriture, qu'il a été l'objet d'une délégation apostolique, l'établissement auquel il procéderait d'anciens dans les assemblées devrait, sans aucun doute, être respecté ; et il le serait certainement par tous ceux qui, dans cette affaire, regarderaient avec simplicité au Seigneur. Mais à défaut de cette preuve, toutes prétentions à la charge d'anciens, ou à la capacité d'en établir, doivent être repoussées avec netteté et décision. Si donc, l'Écriture ne nous présente jamais aucun cas d'anciens établis par d'autres que des apôtres ou leurs délégués, le nationalisme et la dissidence peuvent-ils justifier, par la parole de Dieu, leur manière d'agir respective sur cette question ?

Le système de la succession apostolique me semble seul conséquent dans ses prétentions à cet égard : je dis dans ses prétentions ? Car pour de la réalité il n'en a point – c'est du christianisme Judaïsé, ou plutôt, du Judaïsme christianisé. (Voir Annales Ecclés. de Bingkam liv. 1, ch. 5.à

Le cas de Paul eu Actes 13, cité quelquefois comme preuve de la nécessité d'être investi, pour le ministère, d'une commission humaine, prouve réellement le contraire. Certes, ce serait étrange qu'il prouvât la nécessite de l'autorisation par les hommes, quand nous voyons l'Apôtre, en Galates 1:1, prendre tant de peine pour insister sur le fait qu'il était apôtre, « non de la part des hommes », (il nie là que son ministère provienne d'une source humaine) « ni par le moyen de l'homme » (et ici qu'aucun homme en ait été le canal.) Il avait prêché pendant des années *avant* cette séparation par l'*Esprit* pour l'œuvre spéciale racontée dans les chapitre 13 et 14 des Actes. En outre, ceux qui imposèrent les mains avec jeûnes et avec prières à Paul et à Barnabas avaient été soignés et enseignés par eux comme des hommes qui présidaient sur eux dans le Seigneur. Je ne sache pas qu'on puisse rien objecter à une semblable imposition des mains. Elle ne prétend conférer aucun don, ni aucune autorité quelconque, mais est une simple recommandation à la grâce de Dieu, qui, semble-t-il, pourrait être répétée (Act. 15:40). Un tel acte a-t-il rien de commun avec l'ordination actuelle ? Et peut-on concevoir que des chrétiens, dans la vue de justifier plus complètement par Actes 13 la pratique de l'ordination moderne, aient prétendu que Paul n'était qu'un apôtre d'un ordre inférieur – un messager de l'église comme Épaphrodite ? (Phil. 25). Mais lisez Actes 14:4 ; Romains 1:1 ; 1 Corinthiens 1:1 ; 9:1-6 ; Éphésiens 1:1 ; Colossiens 1:1 ; Galates 1:2 ; 1 et 2 Timothée 1:1 ; Tite 1:1, où Paul se prévaut, s'il nous est permis de parler ainsi, de la forme la plus élevée de l'apostolat, et de son entière indépendance de l'homme.

On oublie trop souvent que l'élection de Matthias se fit de la manière juive, par le sort, avant que le Saint Esprit eût été envoyé du ciel pour baptiser les croyants. L'Église, à proprement parler, n'était pas encore manifestée. Cette élection[14] ne constitue donc pas un précédent qu'on puisse appliquer à un état de choses modifié et gouverné par la présence du Saint Esprit. Nous ne voyons pas non plus qu'on ait, dans la suite, jamais fait usage du sort. Le système Morave, avec son esprit ordinaire d'assujettissement aveugle à la lettre, a essayé de copier cette pratique ainsi que quelques autres qui étaient particulières à Jérusalem.

Dans le cas de Timothée il y avait eu préalablement des prophéties (1 Tim. 1:18), et un don effectif avait été communiqué par prophétie avec l'imposition des mains du corps des anciens, (4:14) et par l'imposition des mains de Paul, (2 Tim. 1:6) – fait dont l'imitation n'est pas seulement impraticable, sans un apôtre et sans une compagnie d'anciens apostoliques, pour ne rien dire de la prophétie, mais constitue une prétention funeste, à moins qu'on ne possède le pouvoir de communiquer le don qui fut communiqué alors. Oh ! Que Dieu daigne préserver son peuple de dire : « Je suis riche et je suis dans l'abondance et je n'ai besoin de rien. »

Enfin, il est évident que la question dont il s'agit dans le passage 2 Timothée 2:2, n'est point celle du droit de désigner des successeurs, mais bien celle de la communication des choses que Timothée avait entendues de l'Apôtre devant plusieurs témoins. Il s'agissait non de consacrer un clergé, mais de confier la saine doctrine à des hommes fidèles qui fussent capables d'enseigner aussi les autres.

D'un autre côté, le principe dissident sur l'élection des pasteurs est un principe purement humain, qui n'est pas même dérivé du judaïsme et combien moins du christianisme. Écoutez le témoignage de quelqu'un qui avait été lui-même élu de cette manière, l'auteur du « Despotisme Spirituel. » (page 153.) « Ce n'est pas sans quelque étonnement que nous voyons une église congrégationaliste sur les bases modernes, procéder à un acte aussi important que la création ou l'élection d'un pasteur et docteur pour elle-même, sans pouvoir alléguer du Nouveau

[14] Peut-on même dire qu'il y ait eu élection alors, sauf le choix fait par le Seigneur directement, au moyen du sort, entre les deux candidats ? Ne semble-t-il pas qu'il se trouva, parmi les cent vingt seulement, deux disciples remplissant les conditions indiquées par Pierre pour pouvoir devenir apôtre ? S'il en était ainsi, il y aurait eu abstention complète de la part des disciples, au premier aussi bien qu'au dernier degré de cette affaire, laissée par conséquent tout entière entre les mains du Seigneur. Ce cas tournerait complètement contre ceux qui s'en prévalent à tort. (Le traducteur.)

Testament un ordre ou une autorisation quelconque à cet effet, sans même pouvoir y montrer un exemple quelconque suffisant, satisfaisant ou non… Selon *les principes séculiers*, rien de plus simple et de plus raisonnable que celui en vertu duquel ceux qui paient ont le droit de commander ; et par l'esprit qui règne de nos jours, particulièrement en de certaines sphères, il se peut qu'on ne saurait assurer la soumission à des conditions différentes. Néanmoins, cette sérieuse question se représente toujours à nous : est-ce là la loi, est-ce là le principe que le Nouveau Testament reconnaît comme la base de l'ordre de l'église. Nous sommes obligés de répondre que ce ne l'est point », Quelques-uns pourtant ont prétendu le voir en Actes 14:23 : « Et leur ayant choisi des anciens dans chaque assemblée. » Mais ce passage prouve que ce ne fut pas l'Église, mais bien eux, c'est-à-dire, Paul et Barnabas, qui choisirent les anciens. On argumente d'après l'étymologie du mot, mais c'est l'usage, et non l'étymologie, qui est le seul guide sûr. Le mot grec *cheirotonéô*, signifie dans son sens primitif étendre la main. Par suite, il fut appliqué à ce mode de votation, ou d'élection dans lequel on lève la main, et par une transition facile, au choix lui-même sans aucun égard à la manière dont il est fait. C'est ainsi qu'en Actes 10:41, le même mot, composé avec une préposition, est appliqué au choix de Dieu, choix d'où toute idée d'un vote de l'église est naturellement exclue. Lorsqu'il s'agissait du service des tables ou de services semblables qui demandaient de la bonté, de la prudence, comme en Actes 6, et 2 Corinthiens 8:19, l'assemblée ou les assemblées choisissaient ceux qui devaient en être chargés ; quoique même, dans le cas mentionné dans les Actes, si la multitude des disciples chercha sept hommes fidèles, ce furent les apôtres qui les établirent sur leur affaire. En un mot, lorsque c'est Dieu qui communique le don, c'est *Lui* qui choisit, lorsque l'église confie ce qu'elle peut confier, *elle* peut employer les instruments qui lui paraissent convenables. Comme elle ne peut point conférer un don de ministère, elle ne peut point non plus choisir, mais doit simplement recevoir tous ceux que le Seigneur lui a donnés pour son bien.

Pour ce qui est des *anciens*, nous trouvons donc trois choses dans l'Écriture : ou bien un apôtre les choisit (Act. 14:23) ; ou bien il charge, pour un temps durant sa vie, un délégué du soin de les établir (Tite 1:5-9) ou bien enfin, il décrit à un autre les qualités requises pour cette charge. Dans *aucun* cas l'*église* n'est invitée à les élire. Une telle autorité n'appartenait pas aux églises, même dans les jours les plus brillants. Aucune des épîtres adressées à l'une ou à l'autre d'entre elles ne touche cette question, et ce silence est parfaitement convenable : ce n'était point là leur mission. Tite avait été laissé en Crète dans le but exprès de mettre en ordre ce que l'apôtre avait laissé inachevé, et d'établir des anciens dans chaque ville, selon que l'apôtre, et personne d'autre, l'en chargeait. Après cela, il devait se rendre auprès de l'apôtre à Nicopolis (Tite 3:12.) Voilà en résumé ce que nous fournit l'Écriture. Impossible d'avoir l'une des choses sans l'autre. L'apôtre attendait la venue du Seigneur, et enseignait l'église à l'attendre comme son espérance immédiate. Naturellement cette attente était un puissant stimulant pour le cœur, et en aucune manière un obstacle à prendre présentement un soin vigilant du troupeau ; mais elle était incompatible avec l'idée que des organes officiels dussent se perpétuer pendant des siècles à venir. Aussi ne trouvons-nous pas dans les épîtres de semblables dispositions. Mais quant aux *dons*, ils reposent sur un fondement tout autre : non sur les apôtres qui pouvaient être retirés, mais sur Christ qui ne cesse jamais d'être la tête et la source de nourriture, et ne peut qu'aimer et entretenir son corps, l'église. Ces dons n'eurent jamais besoin d'être sanctionnés par l'homme, même pendant que les apôtres vivaient. Christ en agissait avec eux, sans l'intervention de personne : tellement que ce que Paul disait de son propre apostolat, pouvait en principe se dire d'eux tous – « non de la part des hommes, ni par le moyen de l'homme, mais par Jésus Christ, et Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts. » Je parle, on le comprend, du mode et de la source des dons, non de leur mesure.

Pour ce qui regarde la discipline, il est d'une extrême importance de se bien mettre dans l'esprit qu'elle ne dépend pas des dons, des charges, ou de quelque autre chose que le fait précieux et béni que le corps, l'Église, est le corps de Christ, est rassemblé en son nom, et possède le Saint Esprit présent pour guider a ses mouvements et leur donner de l'énergie. C'est lui, pouvons-nous dire, lui, le Saint Esprit, qui est l'âme de ce corps saint et céleste. De là vient que les directions les plus ; complètes relativement à la discipline, soit pour retrancher, soit pour rétablir, furent données à l'Église de Corinthe où il paraîtrait qu'il n'y avait pas alors d'anciens. Car il est évident, d'après Actes 14:23 et Tite 1:5, qu'il pouvait exister et qu'il existait effectivement des Églises sans anciens. Les Églises existaient avant qu'aucune de ces charges fût établie. Des anciens étaient sans doute désirables pour l'administration d'une Église, mais n'étaient, en aucune manière, indispensables pour son existence. Il est certain qu'il n'est point fait d'allusion au fait qu'il eût des anciens à Corinthe, et les désordres qui y éclataient sont mis là sur le compte de tout le corps. Nous ne voyons pas non plus, qu'en s'occupant de la correction des abus dans cette Église, l'Esprit en suspende les fonctions comme telle, jusqu'à ce que des anciens fussent dûment établis. Au contraire, qu'il s'agisse de l'acte extrême et solennel du retranchement, ou de la célébration de la cène du Seigneur d'une manière convenable et digne, c'est toujours au corps que le Saint Esprit s'adresse, le corps qu'il reprend, qu'il somme de cesser de mal faire et d'apprendre à bien faire, dans tous ces graves sujets particuliers. Et cela est d'autant plus remarquable, qu'il est manifeste qu'il se trouvait parmi eux des gens qui ne manquaient d'aucun don (1 Cor. 1:7) ; – que, dans tous les cas, ceux de la maison de Stéphanas s'étaient voués[15] au service des saints, et que les croyants en général sont exhortés à se soumettre à de telles personnes. Je le répète, ce n'est pas aux ouvriers, mais au corps qu'il est fait appel dans des matières dont le commun accord d'une église

[15] Le mot original est étaxan, et signifie qu'ils s'étaient mis, établis, ou dévoués eux-mêmes au ministère. C'est un des mots traduits quelquefois par « ordonnés ». Que ceux qui n'ont point de scrupule à tourner en ridicule le fait de « s'établir soi-même », comme ils disent, pèsent attentivement ce passage, et se souviennent que ce qu'ils méprisent, comme peuvent l'avoir méprisé des Corinthiens charnels

déchue a fait l'apanage particulier, distinctif, de l'ordre clérical, ou du ministère. Sans doute, là où il y avait des surveillants, comme à Philippes ou à Éphèse, ils devaient prendre naturellement, et ils avaient avec raison, dans l'exercice de leur pieuse sollicitude, une large part dans les détails pratiques ; et le plus souvent il en était ainsi, un appel à l'Église étant le dernier et le plus pénible ressort (Matt. 18:15-17) : le but principal qu'on se propose étant la restauration de l'âme dans le Seigneur, le Saint Esprit, par le moyen de l'apôtre, le recommande d'une manière positive et sans restriction, si la chose est possible. Mais le péché connu d'un chrétien affecte la conscience du corps, car il est un corps ; et si ce péché n'est pas jugé, un peu de levain fait lever toute la pâte. Si le pécheur déplore sa faute, et sort du mal d'une manière vraiment pieuse, il est rétabli, et tous s'en réjouissent ; s'il persiste dans ce qui déshonore Christ, il faut que le corps s'en purifie à tout prix. « Ôtez le vieux levain afin que vous soyez une nouvelle pâte comme vous êtes sans levain ; car aussi notre pâque, Christ, a été sacrifiée pour nous. C'est pourquoi, faisons la fête, non avec du vieux levain ni avec un levain de méchanceté et de malice, mais avec des pains sans levain de sincérité et de vérité… Car, qu'ai-je à faire de juger ceux de dehors aussi ? Vous, ne jugez-vous pas ceux qui sont de dedans ? Mais ceux de dehors, Dieu les jugera. Ôtez d'entre vous-mêmes le méchant. »

En outre, l'Écriture en agit avec la fausse doctrine plus sévèrement encore, parce qu'elle est plus subtile, plus venimeuse dans ses effets, et qu'elle touche le Seigneur lui-même plus directement qu'une marche mauvaise. Elle est toujours une œuvre de la chair, et peut être emphatiquement une œuvre de Satan, à un bien plus haut degré qu'une action de l'esprit simplement charnelle (voyez Gal. 5:9-21 ; Rom. 16:17-18 ; 1 Tim. 1:18-20 ; 6:3-5 ; 2 Tim. 2:23-26 ; 3:6 ; 4:3-4 ; Tite 3:9-11 ; 1 Jean 4:1-6 ; 2 Jean 10:11 ; Apoc. 22:14-15, 23, 24.

Et comme c'est le corps qui retranche, c'est également au corps qu'il appartient de restaurer, sous la direction de celui qui y demeure. Dieu peut se servir des instruments qu'il trouve convenables pour élever le corps au souvenir de la sainteté de Christ, en excluant un méchant, et à celui de la grâce de Christ en pardonnant à un frère qui se repent, et en le restaurant. Dans l'un et l'autre cas, c'est l'action consciente du corps que veut le Seigneur. Si tout ce qui a pour but de réveiller la conscience de l'assemblée échoue ; si, en dépit d'un témoignage rendu avec patience, l'assemblée persiste à faire ou à pallier le mal, en déshonorant ainsi le nom du Seigneur, alors sa prétention d'être le corps de Christ devient vaine et nulle. Elle n'est plus qu'une masse entièrement corrompue dont l'Esprit, qui aime Christ, veut que nous nous séparions, au lieu de consumer notre énergie en inutiles efforts pour amender un état qui est sans remède, et auquel est réservé seulement le jugement du Seigneur.

Il ne nous reste plus qu'à signaler une difficulté que nous chercherons à lever. Ou a supposé que notre manière de voir sur la chute de l'Église nous oblige a dire que, dans ces derniers jours, *nous ne pouvons* recourir aux épîtres aux Corinthiens, etc, et qu'ainsi nous abandonnons la promesse : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux ». Cet article est par lui-même une réponse suffisante à une aussi hardie accusation.

Nous avons démontré que le *nationalisme* et la *dissidence* NE PEUVENT PAS défendre les principes sur lesquels ils font reposer le caractère de membre ou le ministère : nos preuves ont consisté en des passages de l'Écriture, tels que 1 Corinthiens 1:3 :10:11 :12:14 :16, Éphésiens 4, etc. Ni l'un ni l'autre ne reconnaissent la grande vérité qui fait de l'Église l'habitation de Dieu par l'Esprit, lequel est seul l'énergie et le distributeur de dons de Christ dans l'unité de tout le corps ; ils ne pourraient reconnaître cette vérité d'une manière pratique, même pour un moment, sans se condamner tous les deux dans toutes leurs variétés.

Tous nos frères sont-ils placés sous la responsabilité de reconnaître cette vérité, quels que puissent être les résultats de leur confession ? S'ils ne le sont pas, qu'on le dise ouvertement ? Mais s'il est vrai que jadis l'Église a vécu, s'est réjouie, a souffert en réalisant la bénédiction d'une position pareille, hélas ! où donc en sommes-nous et que sommes-nous ? Ne devons-nous pas sentir, ne devons-nous pas confesser tout le mal que nous connaissons, qui s'est répandu au larget sur tout le corps professant et en a fait un témoin contre Christ et non un témoin pour lui ? Ne devrions-nous pas en avoir fini avec tout cet horrible mal ? Si je me vois honorant moi-même comme l'Église de Dieu une société ou un système dont les lois sont incompatibles avec les principaux principes scripturaires de cette Église, mon devoir n'est-il pas de confesser mon péché et de me retirer de la chose impure ? Ou bien peut-être dois-je continuer d'y rester et de pécher, afin que la grâce abonde ? C'est là la vraie question.

Presque tout chrétien d'une spiritualité et d'une intelligence ordinaires admet aujourd'hui qu'on ne saurait défendre la condition ecclésiastique existante, nationale ou dissidente, si on la compare avec la Parole de Dieu. Elle est mauvaise non seulement dans les détails, mais aussi dans ses principes fondamentaux. De là vient que certains noms éminents dans le monde religieux déclarent hardiment que toute parfaite qu'elle est pour ce qui concerne le salut individuel, la Parole de Dieu laisse les hommes libres d'agir comme bon leur semble dans la formation et le gouvernement des Églises. En d'autres termes, ils prétendent que nous n'avons pas aujourd'hui à chercher nos directions dans les épîtres, telles que 1 Corinthiens etc. Les uns sont satisfaits de l'état de choses actuel ; les autres rêvent après une Église de l'avenir dans laquelle on pourra voir les choses sur une plus large échelle. Mais si le saint de Dieu repousse avec horreur un aussi effroyable principe qui met de côté la Parole de Dieu dans laquelle se trouve manifestée et démontrée l'infidélité de l'Église à sa vocation, que doit-il faire ? Quel chemin a-t-il à tenir ? Un chrétien peut-il hésiter ? Ne doit-il pas à la fois sortir du mal dont il a le sentiment, et s'humilier devant Dieu pour son péché et pour le péché de l'Église ? Et s'il est à sa connaissance que deux ou trois disciples s'assemblent au nom de Jésus, en laissant la porte largement ouverte pour que le Saint Esprit

puisse librement et pleinement agir, conformément à la parole qu'il a écrite, et par le moyen de qui Il voudra, ne sera-t-il pas heureux de se trouver là lui-même ? Au lieu de s'autoriser de Matthieu 18:20, pour faire ce qui paraîtra bien à leurs yeux, ne voudront-ils pas, ainsi réunis, apprendre, à leur joie, que Jésus est toujours fidèle ? Ne bénirent-ils pas Dieu pour l'autorité et la parfaite suffisance de sa Parole, et aussi, s'il survient quelque différend, pour l'expérience qu'ils auront faite du secours et de la convenance vivante trouvés par eux dans ces mêmes portions des Écritures, auxquelles leurs adversaires disent qu'on ne saurait avoir recours ? Ne lui rendront-ils pas grâces de nouveau pour le Saint Esprit, qui se plaît à agir dans le corps, aussi bien que dans les membres, à la gloire du Seigneur Jésus ?

C'est de Dieu que nous avons besoin, c'est avec ce Dieu vivant que nous avons à faire, et non avec des principes seulement. La présence de Dieu peut seule donner efficace et bénédiction, même lorsque les principes sont justes : et voilà ce que nous cherchons, sachant que la venue du Seigneur est proche.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 219-254 [218-253]

14 – Le témoignage de Dieu ou l'épreuve de l'homme, la grâce et le gouvernement de Dieu

Bien, si ce n'est le salut personnel et la communion de l'âme avec notre Dieu, ne peut être d'une plus grande importance, ni d'un plus haut intérêt pour le chrétien que le témoignage que Dieu a rendu à lui-même dans ce monde de ténèbres. Au reste, le salut et la communion dépendent de ce témoignage. Qu'est-ce que serait l'état de l'homme sans ce témoignage ? Quel est son état là où ce témoignage n'a pas pénétré ? Quel immense privilège que de posséder les pensées de Dieu lui-même, surtout à l'égard de ce qui nous concerne moralement, d'être en relation avec Dieu par le moyen de la communication de ses pensées, d'être appelés ses amis et de jouir de ce privilège de fait par la possession des plus vrais, des plus intimes témoignages de ses pensées et de ses affections. Et remarquez que l'homme étant le grand objet de ses affections, celles-ci se développent dans les voies de Dieu à l'égard de l'homme : voies que même les anges désirent sonder jusqu'au fond.

En effet, l'homme, selon la sagesse de Dieu, est l'être à l'égard duquel le caractère de Dieu et toutes ses voies morales se déploient le plus complètement et de la manière la plus parfaite et la plus admirable. Ce n'est nullement la capacité intellectuelle de l'homme, ni sa force morale, qui le rendent si propre pour cela, parce que ce n'est pas le jugement qu'il peut former, lui, de ce que Dieu est, qui a le moyen de révéler Dieu sans même tenir compte de la chute de l'homme : ce jugement serait toujours, par le fait que l'homme est une créature imparfaite et faible, au-dessous de la vérité à l'égard de Dieu, dans la proportion dans laquelle l'homme est au-dessous de Dieu. Au reste, l'homme innocent n'aurait ni besoin, ni désir, de porter un jugement sur Dieu. Il jouirait avec actions de grâce de ses bontés. L'homme pécheur n'est nullement capable de juger sainement ni de son état, ni de sa position vis-à-vis de Dieu. Il n'en a pas même la volonté. Non, Dieu se révèle dans ses propres voies à l'égard de l'homme. Un ange ne lui en fournit pas l'occasion comme l'homme ; un ange n'a pas besoin de miséricorde, de grâce, de pardon, de justice divine, de sacrificateur, de puissance qui, tout en le soutenant dans la faiblesse, le RESSUSCITÉ d'entre les morts. L'ange n'est pas, à la suite de toutes ces choses, rendu semblable au Christ, homme glorieux, identifié avec ses intérêts par l'incarnation. L'ange est un témoignage rendu à la puissance créatrice et conservatrice de Dieu. Il excelle en force. On voit en lui une créature gardée par Dieu, de sorte qu'il n'a pas perdu son état primitif. Or, la grâce et le rachat, la patience, la miséricorde, la justice divine, ne s'appliquent pas à un tel état, mais bien à l'homme déchu. Aussi les anges désirent sonder jusqu'au fond les voies merveilleuses de Dieu à l'égard de l'homme. C'est du cœur de l'homme descendu au plus bas de l'échelle des êtres intelligents, semblable, hélas ! À la bête dans ses convoitises, à Satan dans son orgueil ; faible esclave dans ses passions ; fort, ou au moins fier dans son esprit et dans ses prétentions ; ayant la connaissance du bien et du mal, mais dans une conscience qui le condamne ; à force de souffrances, soupirant après quelque chose de meilleur, mais incapable de l'atteindre ; ayant le besoin d'un autre monde que ce monde matériel, mais ayant peur d'y arriver ; sentant qu'il devrait être en relation avec Dieu, seul objet digne d'une âme immortelle, mais infiniment loin de Dieu dans ses convoitises et animé d'un tel désir d'indépendance qu'il ne veut pas admettre Dieu dans la seule place qui lui convienne s'il est Dieu, et cherche par conséquent à démontrer qu'il n'y en a pas ; c'est du cœur de l'homme capable des plus hautes aspirations, dont l'orgueil se nourrit, et des plus dégradantes convoitises, dont la conscience toutefois se dégoûte ; c'est du cœur de l'homme que Dieu forme la harpe divine où toute l'harmonie de ses louanges peut résonner et résonnera pour toujours.

Par l'introduction de la grâce et de la puissance divine qui se déploie dans une nouvelle vie communiquée à l'homme, et par la manifestation du Fils de Dieu dans la nature humaine, l'homme déchu est amené à juger tout le mal selon les affections divines formées en lui par la foi, et a joui du bien selon la révélation parfaite du bien en Dieu lui-même manifesté en Christ ; tandis que l'homme donne à Dieu sa place avec joie, car c'est un Dieu d'amour. L'homme reprend aussi la place de la dépendance, la seule qui convienne à une créature, mais d'une dépendance qui s'exerce dans l'intelligence de toutes les perfections de Dieu, desquelles il dépend et dépend joyeusement comme un fils de son père, comme Christ lui-même qui a pris cette place afin que nous y entrions.

Mais pour que le caractère de Dieu, ce qu'il est, se déploie dans l'état de l'homme, et que nos cœurs et nos consciences en prennent connaissance, il faut que l'homme passe par les diverses phases qui fournissent l'occa-

sion à Dieu de se déployer ainsi en grâce ; il faut qu'il soit de la part de Dieu créature innocente et heureuse, par sa propre volonté déchu et coupable, et dans un état où toute la grâce de Dieu se manifeste et où Dieu en déploie toutes les richesses en justice, tandis que son souverain bon plaisir élève l'homme à une hauteur qui dépend entièrement de ce bon plaisir et glorifie Dieu lui-même dans le résultat qui est produit, mais glorifie un Dieu d'amour. En résultat, sa souveraine bonté s'est déployée envers la plus parfaite misère, et fait entrer dans sa communion la plus parfaite excellence.

Nous allons examiner brièvement ces voies de Dieu envers l'homme.

Dieu a créé l'homme innocent, c'est-à-dire, n'ayant ni malice, ni corruption, ni convoitise, et sans le discernement du bien et du mal, discernement dont même il n'avait pas besoin, car il n'avait qu'à jouir avec reconnaissance du bien dont il était entouré. En même temps : il était tenu à obéir, et son obéissance fut mise à l'épreuve par la défense de manger d'un seul arbre qui se trouvait au milieu du jardin.

On a supposé qu'il avait la connaissance du Dieu et qu'il a acquis la connaissance du mal. C'est se méprendre sur la force de l'expression. Il a acquis la connaissance de la distinction du bien et du mal en soi. Il a commencé à juger de ce qui est bien et de ce qui est mauvais. Manger du fruit défendu n'était mauvais que parce qu'il était défendu d'en manger ; ce n'était pas mauvais en soit. Dieu a pris soin que dans un état de péché la conscience accompagnât l'homme. L'homme aurait eu l'occasion dans l'état d'innocence de jouir des visites de Dieu et de s'entretenir avec Dieu, mais Dieu ne demeurait pas avec lui, ni lui avec Dieu.

L'homme n'est pas tombé sans être tenté. L'ennemi a suggéré à son âme de la défiance à l'égard de Dieu, et cette défiance, en séparant son cœur de Dieu, a donné lieu à sa volonté propre et à sa convoitise, ainsi qu'à l'orgueil qui voudrait être égal à Dieu. Or, la volonté propre, la convoitise et l'orgueil, voilà ce qui dépeint l'état actuel de l'homme naturel. Ainsi, l'homme s'est séparé de Dieu en se rendant, quant à sa volonté, indépendant de lui, c'est-à-dire, autant que le péché peut rendre indépendant, et que la dégradation morale nous rend indépendants du souverain bien.

Dans cet état, l'homme ne pouvait pas supporter la présence de Dieu. Loin de là, cette présence, qui était la lumière divine sur l'état de l'homme et lui faisait sentir ce qu'il était devenu, cette présence qui lui rappelait sa faute et ce qu'il avait perdu, a dû lui être de toutes choses la plus intolérable. L'homme a pu se couvrir à ses propres yeux de la honte du péché, mais devant Dieu il savait qu'il était nu, comme si pas une feuille de figuier ne se fût trouvée dans le jardin.

La question de Dieu : Adam, Où es-tu ? Était également touchante et accablante. – Pourquoi, en entendant la voix de Dieu se promenant dans le jardin, au frais du jour, avec la divine familiarité d'une bonté qui pouvait entrer en communication avec une nature innocente, l'homme n'avait-il pas couru au-devant de Lui ? Où était-il ? Dans le péché et dans la nudité.

Or, la parole de Dieu met l'homme a découvert : terrible vérité quand la conscience est mauvaise ! Vérité devant laquelle toute prétention à l'indépendance disparaît comme le mensonge devant la vérité, ne laissant que la honteuse culpabilité de la prétention elle-même, ainsi que de la folie de l'ingratitude qui ont recherché cette indépendance, et dans lesquelles on a cherché à être indépendant du bien suprême.

Remarquez ici que la promesse est faite au dernier Adam, à la semence de la femme et qu'elle précède l'expulsion d'Adam déchu du Paradis terrestre. Ainsi l'homme a fui la présence de Dieu, avant que Dieu l'ait chassé du séjour de paix où il l'avait placé. Mais l'autorité de Dieu a dû être maintenue. Il ne convenait pas que le péché restât impuni. Le jugement a dû être exercé. La sainteté de Dieu abhorre le péché et le repousse. La justice de Dieu maintient son autorité selon cette sainteté, en exécutant un juste jugement sur celui qui fait le mal. L'homme a été exilé du paradis, et *le monde a commencé.* Le péché contre son prochain a été consommé dans le monde, comme le péché contre Dieu dans le Paradis, et la mort du juste a offert une frappante image de celle du Seigneur Lui-même. Chassé de la présence de Dieu, l'homme, en désespoir, a cherché à arranger et à embellir le monde ; c'était tout ce qui lui restait : et la civilisation, les arts et les agréments d'une vie de luxe ont occupé et développé l'intelligence d'un être qui, n'ayant plus de relation avec la sainteté et la perfection divines, se perdait dans ce qui était au-dessous de lui, tout en se vantant des fruits de son intelligence pervertie.

Mais sans la répression de la volonté de l'homme par une force supérieure, la civilisation quoiqu'elle puisse tromper pour un moment le jugement de l'homme sur l'état du cœur en occupant l'esprit, ne peut pas arrêter la force des convoitises, ni la violence de la volonté qui cherche à les satisfaire et à frayer un chemin à ses passions à travers tous les obstacles. Le monde était corrompu devant Dieu, et le monde a été rempli de violence.

Mais la grâce de Dieu ne s'est pas laissée sans témoignage. Le jugement de Dieu sur le serpent annonçant la semence de la femme. Abel, qui parle tout en étant mort, témoignait de la puissance du mal et de Satan dans le monde ; mais il témoignait aussi de l'acceptation, de la part de Dieu, du juste qui vient à Dieu par un sacrifice qui reconnaît le péché et l'expie, et pose la base d'une espérance en dehors du monde où celui qui était accepté de Dieu avait été rejeté et sacrifié à la haine du méchant. Le départ d'**É**noch qui marcha avec Dieu a confirmé cette espérance, et tendait à assurer la foi, qui croit que Dieu est et qu'il rend récompense à celui qui le cherche diligemment, qu'il y a un bonheur pour le juste auprès de celui qui l'aime, bonheur que le monde ne donne pas, et qu'il n'ôte pas non plus. Ceci tout en état obscur nourrissait et soutenait la foi de ceux qui cherchaient à marcher avec Dieu, tandis que le mal allait toujours en augmentant.

Lorsque le mal s'approchait de son comble, un autre témoignage fut suscité dans la personne de celui qui devait traverser le jugement qui a mis fin à l'affreux développement du mal qui avait lieu en dépit du témoignage déjà rendu.

C'était un témoignage, non pas pour les affections des saints, propre à les transporter hors du monde, mais un témoignage du jugement du monde lui-même : jugement nécessaire, selon les principes du gouvernement divin, mais à travers lequel un petit résidu juste serait conservé dans une arche de salut que Dieu lui révélait.

Telle était la condition de l'homme, telle son histoire, lorsque, à la suite de la violation d'une loi, il avait été chassé du Paradis terrestre où Dieu l'avait placé et laissé, sans loi, à sa propre volonté quoique non sans témoignage. Le déluge a dû mettre un terme à un état de choses où la corruption et la violence avaient couvert la surface de la terre et n'avaient laissé que huit personnes disposées à écouter le témoignage que Dieu leur a accordé du jugement qui les attendait.

Pendant la période qui s'est écoulée entre l'expulsion d'Adam du Paradis terrestre et le déluge, l'homme a été une famille, une race. Il n'y avait pas d'idolâtrie. L'homme était laissé à ses propres voies, non sans témoignage, mais sans frein extérieur, et le mal devint insupportable. Le déluge y mit fin. Après cet événement, ce jugement de Dieu, un monde nouveau commença et le principe du gouvernement fut introduit. Celui qui tuerait un homme devait être lui-même mis à mort ; un frein était mis à la violence, une bride au péché extérieur : la corruption du cœur dans un monde éloigné de Dieu restait ce qu'elle était. Mais, quoiqu'il n'y eût pas encore des nations, le sort de diverses races, tel qu'il a été jusqu'à aujourd'hui, commençait au moins prophétiquement à poindre. Noé faillit dans la position dans laquelle il avait été placé après le déluge, comme Adam avait failli dans le Paradis, comme l'homme l'a toujours fait, comme l'a fait toute créature qui n'a pas été directement soutenue de Dieu.

Le lecteur peut, en passant, remarquer Adam comme image de Celui qui devait venir, du dernier Adam, et Noé comme figure aussi du Christ, en tant que le gouvernement du monde et la répression du mal étaient maintenant confiés à l'homme. Deux grands principes, qui subsistent jusqu'à aujourd'hui, caractérisent le monde qui se développe après Noé : ils se rattachent à la tour de Babel. Jusqu'ici, soit avant, soit après le déluge, il n'y avait eu que la race humaine, une seule famille. Maintenant, par suite du jugement de l'homme qui veut s'exalter sur la terre et se faire un nom, un centre, qui lui donne de la force, Dieu disperse ceux qui bâtissaient la tour, et il y a des nations, des langues, et des peuples. La forme actuelle du monde a été constituée sous le rapport de sa division en diverses peuplades et en diverses nations. De plus, l'énergie individuelle forme un empire qui a Babel pour son centre et pour son point de départ.

Maintenant que le monde est constitué, nous arrivons au témoignage et aux voies de Dieu. Au milieu de ce système de nations, il y avait des langues, des peuples et des nations. Le jugement de Dieu avait ainsi arrangé le monde, mais un immense fait apparaît dans l'histoire du monde. Le péché de l'homme n'est plus seulement péché contre Dieu, manifesté dans la corruption et dans l'activité d'une volonté indépendante : des démons prennent la place de Dieu lui-même aux yeux et pour l'imagination des hommes. L'idolâtrie règne parmi les nations et même dans la race la plus rapprochée de Dieu, la race de Sem. Quoique, au fond, cette idolâtrie fût partout la même, chaque nation avait ses dieux. Le système établi par Dieu lui-même lors du jugement de la race à la tour de Babel, reconnaît les démons pour ses dieux. Ceci donne lieu à l'appel d'Abraham. Le Dieu de gloire se manifeste à lui et l'appelle à quitter son pays, sa parenté et la maison de son père. Il doit rompre complètement avec le système établi de Dieu, et cela dans ses relations les plus intimes. Il doit être pour Dieu et pour Dieu seul. Il est choisi par la grâce souveraine ; appelé, il marche par la foi et les promesses lui sont faites. Mais cet appel introduit un autre principe d'une grande importance. Il y avait eu déjà bien des fidèles qui avaient marché avec Dieu, des Abels, des **É**nochs, des Noés, mais aucun n'a été comme Adam, chef du mal, la souche d'une race. Or Abraham étant appelé, devint la souche d'une race héritière des promesses en dehors du monde. Il se peut que cela soit développé d'une manière spirituelle dans les chrétiens, ou d'une manière charnelle dans le peuple d'Israël ; mais les héritiers de la promesse (et ceci s'applique à Christ lui-même) en jouissent comme semence d'Abraham. Si les nations, les peuples, les familles et les langues ont pris les démons pour leurs dieux, Dieu a pris un homme par sa grâce pour être le chef d'une famille, la souche d'un peuple qui lui appartienne en propre. La graisse de l'olivier de Dieu se trouve en ceux qui croissent sur la racine d'Abraham, qu'il soit dans un peuple semence selon la chair, où dans une semence qui a part aux bénédictions promises en tant qu'appartenant à Christ, vraie semence de la promesse. Cet appel et cette vocation, quelles que soient les phases que traversent les objets auxquels ils s'appliquent, restent toujours fermes. Christ lui-même est venu pour accomplir les promesses faites aux pères, témoin de l'immuable vérité de Dieu.

L'état des premiers héritiers change toutefois ; et en peu de temps nous trouvons un peuple qui se soucie peu des promesses, mais qui, bien éloigné de la foi d'Abraham, gémit sous le joug d'une impitoyable tyrannie.

Cet état du peuple de Dieu amène un événement dans lequel est mis en évidence un principe d'une importance immense, savoir, celui de la rédemption, ou de la délivrance du peuple de Dieu des conséquences des péchés et de l'esclavage dans lequel il était tenu. Nous verrons aussi dans les fruits de la rédemption des faits du plus haut intérêt pour nous. Le cri du peuple est monté jusqu'aux oreilles de l'Éternel des armées, et il descend pour les délivrer. Mais le Sauveur est le juste juge, et il faut qu'il concilie ces deux caractères. Pour pouvoir délivrer il faut que sa justice soit satisfaite. Un Dieu qui n'est pas juste ne peut, moralement parlant, être un Sauveur. C'est dans ce caractère que Dieu paraît définitivement quand il veut délivrer ce peuple. Il avait manifesté sa puissance en engageant Pharaon à laisser aller le peuple, en déclarant le droit qu'il avait sur Israël ; mais la délivrance a dû

s'accomplir sans la bonne volonté de l'homme et par le jugement de Dieu par la pleine manifestation de ce qu'il est à l'égard du mal, et en amour aussi, afin qu'il soit connu. Or le peuple lui-même était sous de certains rapports, plus coupable que les Égyptiens, et Dieu arrive comme juge. Mais le sang de l'agneau de Pâque est mis sur la porte, et Israël échappe au jugement qui lui était dû, selon la valeur qu'avait ce sang aux yeux de Dieu. Dieu juge, et, à cause du sang reconnu par la foi, passe par-dessus son peuple coupable. Mais Israël était encore en Égypte ; sa délivrance n'était pas encore effectuée, quoique le prix de la rédemption fut payé en figure Israël se met en route. En arrivant à la mer Rouge, il faut que la question de sa délivrance ou de sa ruine soit décidée Pharaon l'avait poursuivi, sûr de sa victoire. Le désert, où Israël s'était en apparence perdu, ne lui offrait aucune issue, et la mer Rouge, figure de la mort et du jugement, était droit devant lui. Le lendemain Israël ne voyait que les cadavres de ses ennemis qui avaient péri dans la mer, chemin de salut pour le peuple de Dieu. La mort et le jugement du Christ nous font passer à sec, loin du lieu où nous étions captifs.

La rédemption est plus que le fait que nous sommes garantis du jugement de Dieu Elle est une délivrance opérée par Dieu. Lui-même agit pour nous, et nous place dans une position toute nouvelle par l'exercice de la puissance de Dieu lui-même.

Nous avons, dans cette importante histoire, les figures des grands faits sur lesquels notre bonheur éternel est fondé. Elle préfigure la propitiation, la rédemption, et la justification sous un double aspect : d'un côté, la propitiation par le sang, qui nous délivre de toute imputation du péché devant la justice de Dieu ; et de l'autre, notre introduction, en vertu de la valeur de ce sang, dans une toute nouvelle position par la résurrection. Christ a été livré pour nos offenses, et il est ressuscité pour notre justification.

Quelques principes très importants se montrent à nos yeux à la suite de la délivrance par la rédemption. Dieu *demeure* avec les rachetés, soit, au milieu d'eux. Il n'a pas demeuré avec Adam innocent, ni avec Abraham appelé par sa grâce et héritier des promesses ; mais aussitôt qu'Israël est racheté et délivré par la rédemption, Dieu demeure au milieu du peuple. Comparer Exode 15:2 et 29:45-46.

La sainteté de Dieu et des relations de son peuple avec lui paraissent alors pour la première fois. Jamais dans la Genèse la sainteté de quoi que ce soit ne nous est présentée (sauf dans le seul cas de la sanctification du sabbat dans le Paradis), ni la sainteté du caractère de Dieu. Mais Exode 15:19. Lévitique 19:26, et d'autres passages nous montrent que, une fois la rédemption accomplie, Dieu prend ce caractère et l'établit comme nécessaire pour tout ce qui est en relation avec Lui. Comparer : Exode 6:5.

En rapport immédiat avec cette vérité il s'en trouve une autre qui, du reste, découle nécessairement de la rédemption, savoir, que les rachetés ne sont plus à eux-mêmes, ils sont pris pour Dieu, consacrés à Dieu, mis à part pour Lui. Ensuite ils sont amenés jusqu'à Dieu Lui-même. Exode 19:4.

Israël entre dans le désert, caractère de ce monde pour le peuple de Dieu qui a conscience de sa rédemption, et la fidélité de Dieu y prend soin de son peuple. Ensuite il entre en Canaan où il s'agit des victoires qu'il nous faut remporter ; pour jouir dans ce monde des privilèges célestes qui nous appartiennent. Quant au titre, nous jouissons de ces privilèges avant de remporter une seule victoire ; mais pour réaliser ces privilèges, il faut vaincre. Le désert et Canaan préfigurent les deux parties de la vie chrétienne : la patience dans ce monde sous la main de Dieu qui nous conduit, et la victoire dans nos combats avec Satan pour jouir, et pour faire jouir les autres des privilèges spirituels.

Mais, un autre principe bien important se fait jour pendant le séjour d'Israël dans le désert. Si le lecteur examine l'Exode 15 à 18, il trouvera que tout est grâce. Mais en 19 le peuple se place sous la loi, et accepte la jouissance des promesses sous la condition de sa propre obéissance à tout ce que l'Éternel dirait. L'obéissance était un devoir, mais se placer sous cette condition, c'était oublier sa propre faiblesse et assurer sa perte, conséquence qui n'a pas manqué. Avant que Moïse fût descendu de la montagne, Israël avait fait le veau d'or. La patience de Dieu continua ses relations avec le peuple par le moyen de l'intercession de Moïse jusqu'à ce qu'ainsi que dit Jérémie, il n'y eût plus de remède. Mais notre but maintenant est de signaler les voies de Dieu et non d'entrer en des détails.

Les promesses de Dieu avaient été faites à Abraham sans condition, et par conséquent la question de la justice n'avait pas été soulevée. Maintenant, cette question était soulevée, et d'abord, comme de raison, la justice dans l'homme demandée de la part de Dieu.

C'était le devoir de la créature. La question a dû être soulevée, mais le résultat a été – et avec des pécheurs il ne pouvait être autre – que l'homme ayant violé la loi a aggravé son péché, au lieu de parvenir à la justice. Avec une règle qui aurait fait son bonheur s'il l'eut gardée, il n'est que transgresseur et d'autant plus coupable devant Dieu. Au reste, c'était pour le convaincre de son état de péché que la loi, qui amenait des transgressions positives, lui a été donnée. Dieu n'eut jamais la pensée de sauver par une loi, et l'homme a besoin d'être sauvé. La loi de Dieu doit proposer une règle qui exprime la perfection d'un homme, voire de toute créature intelligente. Mais cela ne pouvait faire autre chose que mettre en évidence le péché, lorsque l'homme était déjà pécheur. On oublie cette dernière vérité quand on parle de la loi. Toutefois, la loi de Dieu doit être l'expression parfaite de ce que doit être l'homme, c'est-à-dire, doit condamner l'homme pécheur. Une mesure exacte n'ajoute rien à une pièce de drap trop courte qui m'a été vendue, mais elle manifeste la fraude. Par la loi est la connaissance du péché. La question de la justice humaine a été tranchée par la loi. Ordonnée avec promesse de vie pour l'obéissance, elle a été, de fait, un ministère de mort et de condamnation pour ceux qui ont subi son joug.

C'est un fait, un principe, immense. La justice humaine n'existe pas. La culpabilité de l'homme est manifestée.

Nous avons vu que Dieu a manifesté toute patience à l'égard de l'homme sous la loi, tout en le préparant pour une meilleure espérance. Il a envoyé ses prophètes pour avertir, pour chercher des fruits dans sa vigne. Tous ont été repoussés. Enfin, il a envoyé son Fils. Tout a été inutile. Il a été chassé de la vigne et mis à mort. Mais ceci met en évidence un autre caractère du péché. Les hommes ont repoussé la miséricorde de Dieu comme ils ont manqué aux justes exigences de la loi. Dieu était en Christ réconciliant le monde avec soi, ne leur imputant pas leurs péchés. Mais l'homme n'avait aucun désir de cette réconciliation et ne voulait de Dieu à aucun prix. Pour son amour, Christ a trouvé de la haine. Quand il a paru, ils n'ont vu aucune beauté en lui pour le désirer.

Ainsi, le péché de l'homme était complètement démontré. Innocent, il a abandonné Dieu ; mais ensuite laisse à lui-même, sauf le témoignage de Dieu, il a fait du monde une scène de corruption et de violence telle, que Dieu a dû faire venir le déluge. Placé sous la loi, il l'a violée et a cherché d'autres dieux de fiente qu'il avait inventés. Dieu lui-même arrive en miséricorde dans ce monde de péché, avec la manifestation de l'amour le plus parfait et d'une puissance capable de rétablir l'homme en bonheur sur la terre : mais l'affection de la chair est : inimitié contre Dieu, et l'homme a manifesté cette inimitié en rejetant Jésus et en le mettant à mort. La croix de Jésus servait de preuve que l'homme haïssait Dieu et exprimait cette haine dans le rejet du Sauveur. Moralement parlant, c'est la fin de l'histoire de l'homme. Complètement mis à l'épreuve, il est corrompu et violent, transgresseur, coupable ; mais, plus que cela, il hait le Dieu de bonté.

Ce que nous avons parcouru, c'est l'histoire de l'homme mis à l'épreuve. Il reste l'histoire de la grâce de Dieu envers l'homme et le gouvernement du monde de la part de Dieu.

Il ne peut y avoir une question plus grave pour l'âme que celle-ci : où trouverai-je la justice devant Dieu ? Nous avons dit que la loi l'a soulevée. Il importe de voir la position que prend cette question lorsque la loi est donnée.

Depuis l'existence de l'homme sur la terre, la question entre la responsabilité et la grâce a été posée. Dans le Paradis terrestre, il y avait l'arbre de vie qui ne faisait que communiquer la vie, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal, auquel la responsabilité de l'homme se rattachait. Quant à l'arbre de vie, l'homme n'en a pas mangé ; et une fois devenu pécheur, la miséricorde, tout autant que la justice et l'ordre moral du gouvernement de Dieu, lui ont fermé le chemin de cet arbre : un pécheur immortel sur la terre aurait été une insupportable anomalie dans le gouvernement de Dieu. Du reste, l'homme avait mérité d'être exclu du jardin. D'un autre coté, l'homme a manqué à sa responsabilité. Avant sa chute, il ne connaissait pas le péché, mais il était dans la relation d'une créature avec Dieu. Il n'y avait pas de péché à manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, sauf en tant que cela était défendu.

Quand l'homme est tombé, la semence de la femme, le dernier Adam, est aussitôt annoncée : les espérances de la race humaine sont placées dès lors sur un terrain nouveau. La délivrance présentée ne consiste pas en quelque chose qui n'aurait été qu'un moyen de relèvement fondé sur l'activité morale de l'homme déjà en chute, mais c'est une autre personne annoncée qui, tout en étant de la race humaine, serait une source de vie indépendante d'Adam, et détruirait, elle, la force de l'ennemi ; une personne qui ne représenterait pas Adam, mais le remplacerait devant Dieu, serait la semence de la femme, ce qu'Adam n'était pas, et serait en même temps un objet de foi pour Adam et pour ses enfants, objet qui, étant reçu dans le cœur, serait la vie et le salut de quiconque le recevrait. Le premier Adam a été fait en âme vivante : il s'est perdu ; le dernier Adam, le second homme, est un esprit vivifiant. Jusqu'à l'arrivée de Christ, la promesse seule était la source de l'espérance ; seule, par la grâce, elle engendrait et soutenait la foi. – Nous, nous croyons à son accomplissement. Lorsque Dieu appela Abraham, il lui donna (Gen. 12) la promesse qu'en lui les nations seraient bénies. Ensuite (v.22), cette promesse fut confirmée à sa semence. Celui qui devait être la semence de la femme devait être aussi la semence d'Abraham. Ainsi les voies de Dieu envers les hommes ont été établies sur une promesse indéfectible. Elle était sans condition, une simple promesse, et par conséquent ne soulevait pas la question de la justice ni de la responsabilité de l'homme.

Quatre cent trente ans après, la loi vient, et, comme nous l'avons dit, soulève la question de la justice, et cela, sur le pied de la responsabilité de l'homme, en lui donnant une règle parfaite de ce que l'homme, enfant d'Adam, devrait être. Or, remarquez-le bien, il était déjà pécheur. Cette loi avait un double côté, un noyau de vérité absolue que le Seigneur Jésus a pu tirer de son obscurité : l'amour suprême envers Dieu, et l'amour du prochain. C'est la règle parfaite du bonheur de la créature comme créature. Les anges la réalisent dans le ciel. L'homme est aussi loin que possible d'avoir accompli cette loi sur la terre. Mais cette règle est développée en des détails de devoirs relatifs, qui découlent de la relation dans laquelle l'homme se trouve de fait devant Dieu, et des relations dans lesquelles il se trouve placé vis-à-vis des autres dans ce bas monde. Or, dans les circonstances où l'homme se trouvait, ces détails se rapportaient nécessairement à l'état moral dans lequel il était, supposaient le péché et les convoitises, et les défendaient. Comme loi de Dieu s'appliquant à l'état actuel de l'homme, elle condamne nécessairement le péché d'un côté, et le constate nécessairement, de l'autre. Que peut faire une loi en pareil cas, sinon condamner, être, ainsi que le dit l'apôtre (2 Cor. 3), un ministère de mort et de condamnation ? Elle exigeait la justice selon une règle que la conscience de l'homme ne pouvait qu'approuver, et qui constatait en même temps sa culpabilité. C'est en cela effectivement que consiste l'utilité de la loi : Elle donne la connaissance du péché. Dieu ne l'a jamais donnée pour produire la justice. Pour ceci, une puissance morale intérieure est absolument nécessaire. Or, la loi sur des tables de pierre n'est pas cette puissance. La loi exige de l'homme la justice, et annonce le juste jugement de Dieu, rend le péché excessivement pécheur, et amène la juste colère de Dieu.

Aucune loi ne produit une nature. Or, la nature de l'homme était pécheresse. Le commandement démontre qu'il veut chercher la satisfaction de cette nature, malgré la défense de Dieu. La loi est ainsi, et parce qu'elle est juste et bonne, la force du péché ; elle est entrée afin que l'offense abondât. Ceux qui sont des œuvres de la loi (ce ne sont pas là de mauvaises œuvres ; l'apôtre parle de tous ceux qui marchent sur ce principe), sont sous la malédiction qu'elle a prononcée sur ceux qui lui désobéissent. La chair n'est pas soumise à la loi de Dieu, aussi ne le peut-elle pas. La promesse de Dieu demeure ferme. L'homme est mis à l'épreuve, pour qu'il soit manifesté s'il peut produire une justice humaine.

La loi a été présentée à l'homme sous un double aspect : la loi toute pure – et la loi mêlée avec la grâce, c'est-à-dire donnée à l'homme après l'intervention de la grâce, mais laissant l'homme à sa propre responsabilité après un pardon accordé par la grâce. L'histoire de la loi au premier point de vue est bien courte. Avant que Moïse fût descendu de la montagne de Sinaï, Israël avait fait le veau d'or. Les tables de la loi ne sont jamais entrées dans le camp. Elles n'ont jamais pu former la base des relations de l'homme avec Dieu. Comment concilier les commandements avec l'adoration du veau d'or ? – À la suite de ce péché, Moïse intercède pour le peuple, et celui-ci reçoit de nouveau la loi, Dieu agissant en miséricorde selon sa souveraineté et se proclamant miséricordieux et plein de grâce. Les relations du peuple avec Dieu sont fondées sur le pardon que Dieu accorde, et établies non plus comme relations immédiates, mais sur le pied de la médiation de Moïse : le peuple toutefois est placé sous la loi, et chacun doit être effacé du livre de Dieu par son propre péché, s'il vient à se rendre coupable. En même temps la loi est cachée dans une arche et Dieu lui-même caché derrière un voile au-dedans duquel on devait faire l'aspersion de sang sur le propitiatoire qui formait avec les chérubins le trône de Dieu.

Mais ce mélange de la grâce et de la loi ne pouvait pas plus que la loi toute pure, servir à établir entre Dieu et les hommes des relations qui fussent capables de se maintenir. Il pouvait servir à démontrer que, quelle que fût la patience de Dieu, l'homme, responsable pour sa conduite, ne pouvait pas obtenir la vie par une justice qu'il accomplirait lui-même. Aussi, l'impossibilité dans laquelle l'homme se trouve de subsister devant les exigences de la gloire de Dieu, quelque faiblement qu'elle soit révélée, nous est présentée dans une figure remarquable dont l'Apôtre se sert dans la Seconde Épître aux Corinthiens : le peuple pria Moïse de couvrir sa figure, qui brillait encore du reflet de la gloire de l'Éternel, avec lequel il avait été en communication sur le sommet du mont Sinaï. L'homme ne supporte pas la révélation de Dieu lorsque Dieu exige de l'homme qu'il soit ce qu'il devrait être devant Lui. Le voile révélait au fond la même vérité. Dieu a dû se cacher, le chemin du lieu très saint n'était pas encore manifesté. Une loi a été donnée de la part de Dieu pour diriger la vie de l'homme, une sacrificature a été établie pour maintenir les relations du peuple avec Dieu, malgré les fautes dont on se rendait coupable ; mais l'homme ne pouvait pas s'approcher de Dieu. Triste état où la révélation de la présence de Dieu, seule chose qui pût réellement bénir, chassait nécessairement celui qui avait besoin de la bénédiction ! Nous verrons que, dans le christianisme, c'est exactement le contraire qui a lieu : le voile est déchiré.

Mais, poursuivons les voies de Dieu sous la loi.

Nous avons déjà vu que, dans le système que nous considérons, la vie était proposée à l'homme comme résultat de sa fidélité. Quelles que soient la patience et la grâce de Dieu, tout dépend de cette fidélité ; et non seulement la responsabilité de l'homme est complètement en jeu, mais tout dépend de la manière dont il satisfait à cette responsabilité. Dieu a eu toutefois de la patience et a manifesté sa grâce. Il a supporté Israël dans le désert et l'a introduit dans la terre de Canaan, à travers toutes sortes d'infidélités de la part du peuple. Il a mis le peuple en possession du pays, en lui accordant des victoires sur ses ennemis. Il a suscité des juges pour le délivrer lorsque des infidélités l'avaient assujetti à ses puissants voisins. Il lui a envoyé des prophètes pour le rappeler à l'observation de la loi. Enfin, avec une bonté qui ne voulait pas juger sans se servir de tous les moyens pour gagner les cœurs, il a envoyé son Fils pour avoir le fruit de sa vigne, sur laquelle il avait dépensé tous ses soins, et à laquelle il avait prodigué tant de témoignages d'amour. Mais sa vigne n'a rendu que du verjus, et ceux qui la cultivaient, ceux auxquels il l'avait confiée, ont rejeté ses serviteurs les prophètes, et jeté son Fils hors de la vigne et l'ont tué. Telle a été la fin de l'épreuve à laquelle l'homme a été soumis sous la loi – toute la grâce et toute la patience de Dieu ayant été employées pour l'engager à l'obéissance et le soutenir dans l'obéissance : – tout a été inutile.

Voilà l'histoire de l'homme sous la loi. Si nous examinons la portée de la loi sur la conscience, nous trouverons qu'elle y porte la condamnation et la mort aussitôt qu'elle est comprise spirituellement ; mais le but de cet article est de considérer les voies de Dieu. Toutefois, je ne puis laisser ce sujet sans supplier mon lecteur de peser bien quelle est la portée de la loi, si elle est appliquée à sa conscience et à sa vie devant Dieu, s'il est responsable – et il l'est bien – s'il ne peut que reconnaître la justice et l'excellence de ce que la loi exige. S'il voit que l'homme devrait éviter ce que la loi condamne et que les deux commandements qui forment la partie positive de la loi sont les deux colonnes du bonheur de la créature ; s'il trouve qu'il a constamment fait et aimé ce que cette loi et sa propre conscience avec elle condamnent, et qu'il a entièrement manqué à ce que sa conscience doit reconnaître comme étant la perfection de la créature : si tout cela est vrai, où est la vie qui est promise à l'obéissance ? – comment échapper à la condamnation prononcée sur la violation de la loi, s'il se place sur le terrain de sa propre responsabilité et qu'il doive être jugé d'après une règle que lui-même reconnaît pour parfaite ? – Une autre loi ne saurait se trouver. S'il est sans aucune loi, le mal et le bien sont indifférents – c'est dire que l'homme est plus que méchant – la conscience naturelle même est ruinée – le bien n'existe pas – et l'homme est sans frein dans le mal, sauf la violence de son prochain, ou le juste jugement de Dieu manifesté dans un événement semblable au déluge. Non ; la loi est bonne et juste, et l'homme le sait, sa conscience le lui dit. Or, si la loi est bonne et juste, l'homme, sur le

terrain de sa propre responsabilité, est perdu. La vie qu'elle promet à l'obéissance, l'homme ne l'a pas obtenue : le jugement qui fera valoir l'autorité et la justice de la loi attend celui qui lui a désobéi, et se prononcera en même temps sur tout le dévergondage d'une volonté sans frein. Tous les coupables seront atteints. Quant à la loi comme l'apôtre s'exprime – heureusement pour la conscience réveillée – ce qui était ordonné pour la vie, l'homme le trouve être pour la mort.

Toutefois, la présence du Fils de Dieu dans ce monde n'avait pas seulement pour but de chercher, de la part de Jéhovah, du fruit dans sa vigne. Cette tâche n'était même que la plus minime partie du but de sa venue, nécessaire sans doute pour mettre en évidence l'état où se trouvait l'homme enfant d'Adam responsable à l'égard de Dieu, mais nullement l'objet des conseils de Dieu dans sa venue, ni même la principale chose qui a été révélée par sa manifestation en chair. Aussi, le fait que l'homme n'a pas rapporté le fruit auquel Dieu avait le droit de s'attendre, n'a pas mis non plus le comble au péché de l'homme. Dieu a été manifesté en chair : il a paru, il est amour, l'amour donc a été manifesté. Il a été manifesté en rapport avec les besoins, avec la faiblesse, la misère, les péchés de l'homme. Il était divin dans sa perfection, mais il montrait cette perfection en s'adaptant parfaitement à l'état où l'homme se trouvait. C'était un amour au-dessus de toutes nos misères, mais qui s'adaptait à toutes nos misères et ne se fatiguait d'aucune. Le Seigneur Jésus a manifesté dans sa vie ici-bas une puissance qui détruisait entièrement l'empire de Satan sur les hommes. Il guérissait tous les malades, chassait les démons, ressuscitait les morts, donnait à manger à ceux qui avaient faim. Il avait, comme homme, lié l'homme fort et il pillait ses biens. Et non seulement cela, mais ce qui était encore plus important, l'être le plus abandonné au péché trouvait en lui un chemin par lequel il pouvait se retourner vers Dieu. Dieu lui-même était venu le chercher, Dieu qui montrait qu'aucun péché n'était trop grand pour son amour, aucune souillure trop repoussante pour son cœur. Satan avait ruiné l'homme en détruisant sa confiance en Dieu, Dieu ne négligeait rien pour la rétablir, mais avec une condescendance parfaite ; parfaite, parce que son amour ne pouvait faire autrement ; parfaite, parce qu'elle était la véritable expression de son cœur, qui trouvait dans les misères, les fautes, la faiblesse des hommes l'occasion de les assurer qu'il était un amour sur lequel ils pouvaient toujours compter.

On voit, en effet, dans le cas de la femme de mauvaise vie et dans celle que le Seigneur rencontra au puits de Jacob, comment l'amour du Sauveur attirait le cœur une fois que le réveil de la conscience avait créé dans le cœur le besoin de sa bonté. Il était alors produit une confiance en cette bonté qui ravivait le cœur, le détournait du mal, une confiance qu'aucun être humain ne sait inspirer et qui délivre l'âme de l'influence mauvaise qui l'entoure et la possède, aussi bien que de la crainte des hommes, pour la tourner vers Dieu avec une sincérité qui démontre qu'elle est dans la lumière avec Dieu, mais qui démontre aussi que la bonté de Dieu a trouvé le chemin du cœur ; de telle sorte que celui-ci n'a aucun désir de sortir d'une position où tout le mal qui s'y trouve est manifesté, mais manifesté où tout est amour, et où l'on peut se reposer parce que tout est connu. C'est un amour qui inspire la confiance, parce que quand tout est connu Dieu reste toujours amour. C'est là le divin caractère de Christ d'être la lumière qui manifeste tout l'amour qui aime quand tout est manifesté, qui sait tout d'avance, qui produit la droiture complète dans le cœur, parce que c'est un soulagement qu'un tel cœur sache tout.

Tel était Christ sur la terre. On était avec Dieu. Le pécheur qui aurait eu honte de se montrer à l'homme pouvait cacher sa face dans le sein de Jésus, sûr de ne pas y trouver un reproche. Pas un péché permis (s'il y en avait eu la confiance n'aurait pas été établie, car il n'aurait pas révélé le Dieu saint), mais un cœur qui, à travers le péché, recevait le pécheur dans ses bras ; et c'était le cœur de Dieu. Christ a été tout cela dans le monde, et il a été bien plus que ce que ma pauvre plume pourrait dire : et l'homme l'a rejeté. Il a été tout cela à travers l'opposition, la haine, les outrages et la mort ; mais tout a été en vain quant à l'homme. C'est là ce qui a définitivement démontré l'état de l'homme. Ce n'est pas seulement qu'il est pécheur, qu'il a violé la loi et repoussé les appels des prophètes ; mais quand Dieu lui-même a apparu comme la bonté, l'homme ne l'a pas voulu : son cœur était entièrement hostile à Dieu pleinement manifesté, non dans sa gloire qui écrasera tout ce qui s'élèvera contre lui, mais avec l'attrait d'une bonté parfaite.

Toute la gravité de l'état de l'homme ne consiste pas en ce que Dieu a chassé l'homme du paradis, mais bien plutôt en ce que l'homme, pour autant que cela a dépendu de lui, a chassé de la terre Dieu venu en grâce dans un monde tel que le péché de l'homme l'avait fait. Pourquoi suis-je venu et il n'y a eu personne ? Pourquoi ai-je appelé et personne n'a répondu ? L'affection de la chair est inimitié contre Dieu. Au commencement de son ministère, avons-nous remarqué, Christ avait lié l'homme fort et ensuite pillé ses biens. Mais le résultat de l'exercice de ce ministère fut la démonstration que l'homme ne voulait pas même un Dieu libérateur, ne voulait pas Dieu à aucun prix. L'homme, enfant d'Adam, a été entièrement condamné dans la mort de Jésus. Il ne restait plus rien ; il ne restait plus aucune ressource à Dieu lui-même, aucun moyen à employer dans l'espoir de réveiller le désir du bien dans le cœur de l'homme. Non seulement il était pécheur, mais rien ne pouvait le ramener à Dieu. Tout avait été essayé, sauf le moyen exceptionnel fondé sur l'intercession de Jésus sur la croix, intercession à laquelle le Saint Esprit répond par la bouche de Pierre, en disant que si maintenant même Israël se repentait, Jésus reviendrait. Mais Israël s'est aussi refusé à cet appel. Dieu a épuisé toutes les ressources de la grâce souveraine, il les a épuisées, et le cœur de l'homme a tout repoussé.

Il fallait une nouvelle nature, et la rédemption ; une justification valable pour un pécheur devant le trône du Dieu juste, et une justice qui rendît homme acceptable, sans qu'il restât d'un autre côté aucun péché dont Dieu eût à s'occuper en jugement, et qui fit plus encore : qui rendît l'homme parfaitement agréable aux yeux de Dieu, propre pour la gloire que Dieu lui avait préparée. Il fallait un état tout nouveau, qui ne laissât à l'homme devant Dieu au-

cune trace de son état de péché précèdent. Il fallait un état qui satisfît à la gloire de Dieu, et rendît l'homme capable d'en jouir.

Selon la doctrine du christianisme, la question de la responsabilité de l'homme est vidée. Cette doctrine reconnaît pleinement cette responsabilité, mais annonce que l'homme est perdu. C'est un message de pur amour, mais d'un amour qui trouve la base de son exercice dans le fait que l'homme a été déjà mis à l'épreuve et qu'il est perdu. Le christianisme annonce que « le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » Le jour du jugement qui exécutera le juste jugement de Dieu a été anticipé, pour la foi, par la déclaration nette et claire de l'évangile. La colère de Dieu a été révélée du ciel contre toute impiété et injustice des hommes qui tiennent la vérité dans l'injustice, mais la justice de Dieu est aussi révélée sur le principe de la foi pour la foi.

C'est la mort et la résurrection de Jésus qui nous révèlent ces choses. Sa mort termine l'histoire de l'homme responsable, sa résurrection recommence l'histoire de l'homme selon Dieu. Sa mort est le point où le mal et le bien se rencontrent dans toute leur force pour le triomphe de ce dernier. Sa résurrection est l'exercice et la manifestation de la puissance qui place l'homme dans la personne du Christ qui a triomphé, et en vertu de ce triomphe, dans une nouvelle position digne de l'œuvre par laquelle Christ a remporté la victoire, digne de la présence de Dieu. Dans ce nouvel état, l'homme est pur du péché et en dehors de son empire et de l'atteinte de Satan.

Dans la position où la résurrection du Christ l'a placé, nous voyons l'homme vivant de la vie de Dieu, là où le rachat, la purification, la justification, l'ont placé, et propre pour l'état où les conseils de Dieu veulent le placer, savoir, pour la gloire qui se rattache à cette résurrection. L'homme est aussi agréable à Dieu comme la nouvelle création de ses mains, le fruit de l'œuvre dans laquelle Dieu s'est parfaitement glorifié lui-même. Examinons ceci d'un peu plus près.

J'ai dit que le bien et le mal se sont rencontrés dans toute leur force dans la croix. Il est bon de saisir ce fait pour comprendre l'importance morale de la croix dans les voies éternelles de Dieu. Je me répète donc ici un peu en parlant de la croix. La croix est l'expression de la haine sans cause de l'homme contre Dieu manifesté en bonté. Christ, expression parfaite de l'amour de Dieu au milieu de la misère que le péché avait introduite dans le monde, avait porté remède a cette misère partout ou il la rencontrait. En lui, cet amour a été en exercice constant malgré le mal ; il n'était jamais fatigué, jamais rebuté par l'excès du mal ou par l'ingratitude de ceux qui avaient profité de sa bonté. Le péché, tout dégoûtant qu'il fut, n'a jamais arrêté le cours de l'amour du Christ ; il n'a été que l'occasion de l'exercice de cet amour divin. Dieu a été manifesté en chair, attirant la confiance de l'homme en le cherchant pécheur qu'il était, en montrant qu'il y avait une chose supérieure au mal, à la misère et à la souillure. C'était Dieu lui-même. Christ, parfaitement saint, d'une sainteté qui restait toujours infailliblement intacte, pouvait porter son amour au milieu du mal, pour inspirer de la confiance au malheureux. Si un homme touchait un lépreux, il était lui-même souillé : Christ étend sa main et le touche en disant : Je le veux, soit net.

L'homme qui pouvait avoir peur de s'approcher de Dieu, à cause de son propre péché, trouvait dans la grâce, qui cherchait le pécheur dans une bonté parfaite qui faisait du péché une occasion du témoignage de l'amour de Dieu envers l'homme, ce qui était propre à inspirer de la confiance à son cœur. Celui-ci pouvait se soulager en se déchargeant du fardeau d'une mauvaise conscience dans le cœur aimant de Dieu qui savait tout. Tout fut inutile : la croix fut la récompense de cet amour. L'homme ne voulait pas de Dieu.

Mais il y a d'autres côtés de cette puissance du mal qui se montrent dans la croix. L'effet du mal, la mort, y règne. Je dis y règne. Il est vrai que cela se montre plus en Gethsémané que sur la croix, mais ce n'est qu'une autre partie de la même scène solennelle, et l'anticipation de la croix elle-même dans l'âme de Jésus. Mon âme est saisie de tristesse de toutes parts jusqu'à la mort. La mort, comme puissance du mal, pesait avec toute sa force sur l'être tout entier de Jésus. La mort est le jugement présent de l'homme dans la chair, manié par la puissance de celui qui en a ainsi l'empire ; mais elle implique le péché de l'homme et la colère de Dieu contre le péché. C'est là ce que Jésus a rencontré. Il est vrai que se remettant entièrement à la volonté de son père, il a accepté la coupe de sa main dans une obéissance parfaite qui n'a laissé à Satan aucune place. Mais c'était là sa perfection. Il a été pleinement mis à l'épreuve. La mort était la puissance de Satan sur l'homme à cause du péché, mais en même temps elle était le jugement de Dieu. Elle était aussi la faiblesse de l'homme jusqu'au néant par rapport à son existence dans ce monde. Si nous entrons en des détails, nous voyons le mal se déployer sous la puissance de Satan dans cette heure de sa puissance : – Est-on juge, on condamne l'innocent en s'en lavant les mains. Est-on sacrificateur, dont le devoir est de plaider pour ceux qui errent, on plaide contre l'homme innocent et juste. S'agit-il des amis, un trahit, un autre renie, le reste abandonne Celui qui avait montré sans cesse l'abondance de son affection. Dans les hommes, point de crainte de Dieu, point de compassion pour l'homme. Le Sauveur a été assez bas pour qu'un misérable voleur, subissant la peine de ses crimes, ait pu l'insulter dans la mort.

En un mot, le bien avait été pleinement manifesté en Jésus, et le mal a atteint son comble moral dans le rejet du Sauveur. Jésus meurt, mais il est mort au péché. Il ne l'a jamais admis dans sa naturé, mais maintenant il a laissé la vie dans laquelle il a soutenu le combat. Il laisse toute relation avec l'ordre de choses où le péché se trouve, en la rompant par la mort qui détruit cette relation. Il n'y a plus pour le Christ aucun lien avec l'homme dans la chair. C'est ce que Paul veut dire (2 Cor. 5), pas même un lien extérieur, ou la ressemblance de chair de péché. L'homme a coupé tout lien entre lui et Dieu ; et Christ en a fini avec ces relations où il n'a jamais laissé entrer le péché dans sa sainte nature, mais où il avait affaire avec le péché et l'homme. C'en était fini avec l'homme

et le péché. L'homme est laissé dans le péché en tant que dans la chair ; et il y a un homme ressuscité, un homme complètement en dehors de l'état des enfants d'Adam, mort, non existant en rapport avec l'état où l'homme se trouvait, mais pour être à Dieu en dehors du péché.

Fait immense ! Christ, qui avait une vie parfaite, qui était la vie, et qui, tenté en toutes choses, semblable à nous, a traversé la vie présente dans l'obéissance et dans la fidélité, qui n'a montré que la puissance de L'Esprit dans sa marche, et ne regardant qu'à Dieu, et qui a traversé toute la puissance que l'ennemi avait sur l'homme dans son âme et dans son corps par la mort, a clos l'histoire de l'homme en cessant d'exister en relation avec lui, l'homme conduit par Satan ayant consommé son iniquité en le mettant à mort. Toutefois c'est Christ qui s'est offert Lui-même. Aussi, pour Lui c'est le chemin de la vie, et Il RESSUSCITÉ au-delà de la scène de la puissance de Satan, soit comme tentateur, soit comme ayant la puissance de la mort.

Voyons maintenant le bien se manifester dans toute sa perfection et comme *supérieur au mal.* Premièrement, la vie de Jésus a montré l'obéissance de l'homme par l'Esprit à travers un monde de péché, et malgré toutes les tentations par lesquelles l'ennemi peut éprouver une âme. Sa vie a été selon l'Esprit de sainteté – Sa mort, l'obéissance parfaite. Tout ce dont nous avons parlé comme la force du mal, ne faisait que rehausser le caractère et la valeur de l'obéissance. Mais il y a plus : – l'homme est maintenant, par la mort, absolument dégagé du mal. Il meurt au péché. La mort rompt les relations avec le mal, parce que la nature, qui peut être en relation avec le mal, n'existe plus, du moins si la vie est là. Nous avons vu que Christ, quoique en forme de chair de péché, n'a jamais un instant admis le péché dans son être ; – mais la mort terminait, et termine pour nous, toute relation avec la scène où le péché existe, avec toute cette sphère d'existence, et la termine en Christ dans une vie qui est sainte. Christ meurt, et nous mourrons en Lui par la puissance d'une vie qui est divine.

De plus, l'amour parfait a été manifesté, et lorsque l'homme l'a rejeté, il ne s'est pas affaibli, mais il a accompli l'œuvre nécessaire pour la réconciliation de ceux qui étaient des ennemis. Le bien, l'amour, Dieu, s'est montré supérieur au mal, de telle sorte que, dans l'acte où la haine de l'homme contre Dieu s'est pleinement manifestée, où l'iniquité du cœur de l'homme est venue au comble, l'amour de Dieu et de Christ triomphe dans l'acte que le péché, venu à son comble, accomplit. C'est la mort de Christ. Le plus grand péché du monde est, de la part de Dieu et du Christ qui s'offre en sacrifice pour le péché, la propitiation faite pour le péché.

Ainsi, pour celui qui est en Christ, pour le croyant, le péché de la vieille nature est entièrement effacé, et il vit comme ressuscité en Jésus d'une nouvelle vie en relation avec Dieu. Quelle sagesse de Dieu ! On est mort au péché par l'acte qui a manifesté ce péché au plus haut degré – et l'amour de Dieu se déclare dans ce qui est l'expression de la haine de l'homme. – Et remarquez-le : est-ce en permettant le mal ? Non : le juste jugement de Dieu est manifesté aussi. Si son Fils se charge du péché, s'Il est fait péché pour nous. Il faut qu'Il souffre. La justice de Dieu s'exécute contre le péché dans sa personne, et la grâce règne par la justice glorifiée en Christ. Si le mal a mûri et a porté tous ses fruits, le bien a triomphé avec une divine perfection. Toute bénédiction et toute gloire n'est que l'effet de cette œuvre, centre moral de toutes les relations de Dieu avec les hommes en jugement et en grâce.

Il nous reste à en retracer les fruits dans les voies de Dieu.

La mort de Christ avait pleinement glorifié Dieu et montré son amour – l'avait glorifié dans l'obéissance de l'homme – l'avait glorifié à l'égard de sa justice et, dans le jugement prononcé contre le péché, à l'égard de sa sainte colère contre le péché. Et en même temps l'amour parfait de Dieu avait été montré en elle par le don de son Fils, son unique, pour les pauvres pécheurs, donné pour porter les péchés de tous ceux qui croiront en Lui jusqu'à la fin.

Quels sont donc les effets de cette œuvre et de cet amour libre maintenant de s'exercer, parce que ce qui glorifie l'amour exalte la justice ?

Premièrement, Christ ressuscité par la gloire du Père, tout ce qui est dans la gloire du Père, ce qui est la révélation de sa nature, l'amour, la justice, la relation du Père avec Christ comme Fils, son bon plaisir dans la vie du Sauveur ici-bas, sa satisfaction en ce qu'Il l'avait glorifié, et rendu possible moralement l'accomplissement de tous ses conseils, et en particulier la gloire des siens entre les enfants des hommes – tout ce qui dans le cœur du Père répondait à l'excellence de Celui qui reposait dans le tombeau, était engagé dans la résurrection du Fils de l'homme. Le premier fruit de la puissance de Dieu, en réponse à cette œuvre où le bien a triomphé aux dépens de Christ, est la résurrection du Christ. Ici, nous l'avons déjà vu, une position toute nouvelle est prise par l'homme. Oui, toute nouvelle. – La mort est laissée en arrière ; le péché, en tant que nous séparant de Dieu, n'existe plus ; la vie divine est la vie de l'homme ; la justice est manifestée dans l'acceptation de l'homme, non dans sa condamnation ; et l'homme subsiste, non dans la faiblesse de sa propre responsabilité, et mortel, mais comme fruit de la puissance de Dieu qui a été déjà glorifiée à l'égard de sa justice.

Nous parlons d'une manière abstraite de la position. En appliquant à Christ quelques-unes de ces expressions, il faudrait naturellement les modifier. Christ a acquis cette position pour nous, nous en jouissons comme position nouvelle. Il y est lui-même, la vie divine était toujours en Lui. Dans la responsabilité, Il n'était pas faible. Il était, même dans la chair, né de Dieu. Toutefois sa position à Lui était bien différente de ce qu'elle est maintenant. Il était avant sa mort en forme de chair de péché ; Il n'y était pas après sa résurrection. Il vivait dans la chair et dans le sang avant sa mort, Il n'y vivait pas après sa résurrection. Il a été réellement mort, quoiqu'il fût impossible que la mort le retînt ; maintenant Il ne meurt plus Il est le premier qui soit entré dans la position qu'Il a acquise pour les

siens. – Maintenant que le Saint Esprit nous a été donné, cette position, et même la gloire, est déjà la part de ceux qui croient en Lui, par la foi et par la possession de la vie divine et de l'Esprit. De fait, nous sommes encore dans nos corps mortels.

Mais quoique la résurrection plaçât le Sauveur, et nous en Lui, dans une position qui est le fruit de la puissance de Dieu, non de la responsabilité de l'homme, et qui en même temps, en vertu de l'œuvre de Christ, est le résultat de l'exercice de la justice de Dieu ; et quoique Christ fût ainsi déclaré Fils de Dieu en puissance selon l'Esprit de sainteté, elle ne constituait pas le résultat tout entier, même à l'égard de sa personne. Il a dû être glorifié auprès de Dieu, et glorifié de la gloire de Dieu. Merveilleux fait ! Éclatante justice divine ! Un homme est dans la gloire de Dieu, est assis à la droite de Dieu sur son trône.

En se plaçant là, Christ prend personnellement la place qui lui est due selon la valeur de son œuvre sur la terre. Maintenant le Fils de l'homme est glorifié (moralement en accomplissant l'œuvre sur la croix), et *Dieu* est glorifié en Lui. Si *Dieu* est glorifié en Lui, Dieu le glorifiera *en Lui-même* et le glorifiera sur le champ. – Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire, et maintenant, Père, glorifie-moi de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût. Ce que Christ a réclamé, Il l'a reçu. Les mots : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds », placent le Seigneur à la droite de Dieu pour exécuter la justice qui mettra fin au mal. Envisagé comme entré dans la gloire du Père, Christ assure à ceux qui le connaissent là, toute la plénitude de bénédiction qui s'y rattache.

Mais c'est ici un fait immense : un homme, le Fils de l'homme, est assis à la droite de Dieu dans la gloire divine.

Nous pouvons, avant de poursuivre la considération des conséquences, constater la portée de ce fait. D'un côté, nous voyons le premier Adam, responsable, déchu et dans le péché ; ensuite, la loi et le jugement. D'un autre, nous voyons le Fils de Dieu, le Dieu suprême, descendu du ciel et devenu homme en grâce, et, après avoir manifesté la parfaite grâce de Dieu envers l'homme (la grâce surabondant où le péché avait abondé) et après avoir accompli l'œuvre de propitiation pour le péché, et glorifié Dieu à l'égard de la position où l'homme se trouvait, monter, selon la justice de Dieu en vertu de cette œuvre accomplie, à la droite de Dieu ; de sorte que l'homme est placé dans la gloire de Dieu. D'un côté, la responsabilité de l'homme et le jugement ; de l'autre, la grâce de Dieu, l'œuvre de Dieu, le salut et la gloire, la justice de Dieu pour nous tout aussi bien que son amour, et cette justice de Dieu la nôtre aussi, en vertu de l'œuvre de Christ.

Ensuite la porte est ouverte à tout pécheur, et Dieu, en vertu du sang de Christ qui a glorifié son amour[16], sa justice, sa vérité, sa majesté, tout ce qu'Il est, peut le recevoir auprès de Lui.

L'homme est entré dans sa place en gloire selon les conseils de Dieu pour être le chef de tout ce qui existe. (Ps. 8:5-7 ; 1 Cor. 15:25-27 ; Éph. 1:20-23. Héb. 2:5-9.) Comparez Colossiens 1:13, et suivants. Voilà la vérité en grand. Christ homme est établi chef de toutes choses dans les cieux et sur la terre. Sous ce rapport, le premier Adam n'était qu'une image du dernier. En même temps, comme pour le premier Adam il y avait une aide qui lui était semblable, il en est de même avec Christ. Ève ne faisait pas partie de la création inférieure de laquelle Adam était seigneur. Elle n'était pas non plus seigneur ; elle était épouse et compagne d'Adam, dans la même nature et dans la même gloire. Il en sera ainsi de l'Église quand Christ prendra entre ses mains la domination sur toutes choses. Comparez Éphésiens 5:25-27, et les passages déjà cités. Or, à présent il est assis à la droite de Dieu, et ses ennemis ne lui sont pas encore assujettis. – Mais il reste à faire remarquer diverses parties de la domination qu'il doit exercer. Les anges (1 Pierre 3:22) lui sont assujettis. Comparer Éphésiens 1:10. Mais sa domination doit aussi s'étendre sur la terre. Or, sa domination sur la terre se subdivise par rapport à la race humaine. Les Juifs doivent lui être soumis et les Gentils aussi. Roi des Juifs, est son titre indéfectible ; Il doit régner aussi sur les nations, et les nations se confieront en Lui. Toute créature Lui est aussi assujettie (voir les passages cités) ; elles soupirent toutes après son règne. (Rom. 8:21.) En même temps tout jugement est confié au Fils, parce qu'Il est Fils de l'homme (Jean 5:27). Il a pouvoir sur toute chair (Jean 17:2) ; et le jugement Lui est confié afin que tous l'honorent comme ils honorent le Père (Jean 5:23). Dans ce jugement, il y a le jugement des vivants et le jugement des morts. Le premier se rattache au gouvernement de Dieu sur la terre, tout en étant final pour ce qui concerne les individus. L'autre est le terme de toutes les voies révélées de Dieu, quand les secrets de cœur de tous les méchants et leurs motifs cachés seront mis en évidence.

Alors Christ homme, quand il aura assujetti toutes choses et mis tout en ordre, remettra (1 Cor. 15) le royaume au Père, et Dieu sera tout en tous. La remise du royaume ne change rien à sa divinité, remarquez-le bien. L'homme jusqu'alors avait possédé le royaume selon les conseils de Dieu. Ce royaume médiatorial cesse. Christ n'est ni plus ni moins Dieu. Il était Dieu sur la terre dans son humiliation ; Il le sera dans la gloire du royaume qu'Il tiendra comme homme ; Il le sera lorsque, comme homme, Il sera soumis à Dieu, le Premier-né éternellement d'entre plusieurs frères, dans la joie de la famille des hommes éternellement bénis devant Dieu.

Il reste à faire quelques observations sur les voies de Dieu destinées à amener ce résultat béni, et à établir la gloire médiatoriale du Christ.

[16] Si Dieu eût pardonné à tous sans la propitiation, c'eût été se montrer indifférent au péché. S'il avait simplement condamné tous les pécheurs, il n'aurait pas manifesté son amour. Par la mort de Christ, la justice est glorifiée, l'amour parfait exercé, la vérité immuable de Dieu constatée. Les gages du péché étaient là ; et la majesté divine était maintenue au plus haut degré.

Pendant que le Sauveur est assis à la droite de Dieu, Dieu rassemble l'Église par l'action du Saint Esprit sur la terre. La bonne nouvelle de la grâce est annoncée dans le monde pour convaincre le monde de péché, et en particulier de péché en ce qu'il a rejeté le Fils de Dieu (Jean 16:7-9). Ce n'est pas la nouvelle que le péché est pardonné et qu'il faut *le* croire, mais que le monde gît dans le mal dont la grande preuve est qu'il a rejeté le Fils de Dieu, et en même temps que le sang est sur le propitiatoire, et que tous les hommes sont invités à venir à Dieu qui les recevra selon la valeur qu'a ce sang à ses yeux (1 Pierre 1:12 ; 2 Cor. 5:20 ; Col. 1:23 ; Marc 16:15 ; Luc 24:47 ; 1 Cor. 15:3 et une foule de passages). Mais d'autres précieuses vérités ressortent de cette descente du Saint Esprit du ciel. Remarquez qu'Il vient en vertu du fait que Christ est monté dans le ciel (Jean 16:7). La justice divine est exercée et manifestée en ce que l'homme (Christ) est à la droite de Dieu parce qu'Il a glorifié Dieu, et qu'une parfaite propitiation a été faite pour le péché (Jean 13:31-32 ; 17:4:5 ; Phil. 2:8-9).

Or, Il a glorifié Dieu dans son œuvre accomplie pour ceux qui croient en Lui. Le Saint Esprit donc descend sur ceux qui croient déjà en Lui (Jean 7:59 ; Luc 24:49 ; Actes 1 et 2.) et annonce par leur moyen ce salut glorieux, annonce à tous les hommes que le sang est sur le propitiatoire et les invite à s'approcher. Mais, outre cela, Il donne, en tant que demeurant dans le croyant, l'assurance que tous ses péchés ont été portés par Christ (1 Pierre 2:24), et sont effacés pour toujours Apocalypse 1:5 ; Hébreux 1:3 et autres passages) ; que lui, le croyant, est fait la justice de Dieu en Christ (2 Cor. 5:21). Car la justice de Dieu doit accepter et glorifier le croyant, autrement l'œuvre de Christ a été faite en vain, et la justice de Dieu n'est pas en exercice à son égard ; Dieu ne reconnaît pas la valeur de cette œuvre, ne rend pas à Christ ce qu'Il a mérité de toute manière : ce qui est absolument impossible. – Ensuite le Saint Esprit qui est dans le croyant, le scelle pour le jour de la rédemption (Éph. 4:30), c'est-à-dire, pour son entrée de fait dans la gloire de Christ ; puis, Il donne à celui en qui Il demeure, la conscience qu'il est avec Christ (Jean 14:16-20), en Christ, et Christ en lui ; qu'il est enfant de Dieu et son héritier, cohéritier de Christ (Rom. 8:16-17 ; Gal. 4:5-9) ; enfin, Il prend les choses de Christ et les lui montre, en le conduisant à travers le désert par le chemin qui conduit à la gloire. Romains 8:14.

Tout cela est pour l'individu. Mais il n'y a qu'un seul Esprit dans tous les croyants, et Il les unit tous à Christ, et par conséquent tous ensemble comme un seul corps (Rom. 12:4-5 ; 1 Cor. 12:13 et suivants), le corps de Christ chef, nous l'avons vu, sur toutes choses. C'est l'Église unie à Christ, son corps, et les chrétiens membres de Christ et les uns des autres, l'Épouse de l'Agneau. Éphésiens 5:25, et suivants. Le Saint Esprit la fait ainsi attendre l'Époux, les noces de l'Agneau, Apocalypse 22:17 ; 19. Or, ceci ne peut être que dans le ciel. Les croyants, par l'Esprit, y sont déjà (Éph. 2:6 ; Phil. 3:20-21) unis par Lui à Celui qui y est, ayant une vocation céleste, et détachés du monde pour regarder en haut. Ainsi, ils montent pour rencontrer Christ dans l'air (1 Thess. 4:15-17), Christ qui est venu les chercher selon sa promesse, en les transmuant ou les ressuscitant, et pour les avoir avec Lui dans la maison de son Père, là où Il est Lui-même. Jean 14:2. Ainsi ils sont toujours avec le Seigneur. 1 Thessaloniciens 4:17. Les croyants qui ont souffert, sont[17] fils du Père dans la gloire, et forment ensemble l'Épouse et le corps de Christ.

Ceci n'établit pas le royaume, mais rassemble les cohéritiers qui doivent régner avec Christ, et leur donne leur place à eux avec Lui, infiniment au-dessus de tout règne, quel qu'il soit, sur la terre : quoique celui-ci en soit la conséquence nécessaire, bénie, et glorieuse. Satan est chassé du ciel où il ; ne rentrera jamais (Apoc. 12). Il soulève les apostats et même toute la terre contre l'Éternel et son Christ (Apoc. 12:12 ; 16:13-14 ; 17:13-14 ; 19:18 et suivants). Ensuite les saints reviennent avec Christ (Apoc. 19 ; Col. 3:4 ; Jude 14, Zach. 14:5), et la puissance de l'ennemi est détruite sur la terre délivrée du mal. Satan jeté dans l'abîme (Apoc. 20:1-3) (pas encore dans le lac de feu) n'est plus le prince de ce monde. Les anges même ne le gouvernent *plus* comme administrateurs de la part de Dieu. Christ et les siens – l'homme est établi selon les conseils de Dieu, Psaume 8 (cité 1 Cor. 15 ; Éph. 1 ; Héb. 2) sur toutes choses, sur toutes les œuvres de la main de Dieu. (Comparez Col. 1:16-20) Christ apparaît en gloire, les saints aussi avec lui (Comparez Jean 17:22-23). C'est le règne de Dieu établi en puissance (Comparez Matt. 16:28 ; 17, Marc 9 ; Luc 9). La justice règne, et les hommes, le monde, sont en paix Éphésiens 1:10). C'est, dans cet état de choses, fruit du règne de Christ, tout ce dont les prophètes ont parlé en fait de paix et de bénédiction sur la terre. Temps béni où la guerre et l'oppression cesseront complètement, et où tous jouiront des fruits de la bonté de Dieu, sans que des passions enflammées par l'ennemi du bien poussent les hommes à s'arracher l'un à l'autre les objets de leurs convoitises. Christ maintiendra le bonheur de tous : si le mal paraît, il sera aussitôt jugé, et banni de dessus la terre.

Quelques faits accessoires doivent trouver leur place ici. Le règne du Fils de David doit être rétabli Toutes les promesses de Dieu à l'égard d'Israël seront accomplies en faveur de ce peuple ; la loi étant écrite sur son cœur, la grâce et la puissance de Dieu accompliront la bénédiction du peuple, bénédiction qu'il n'a pas pu obtenir quand elle dépendait de sa fidélité, et qu'il était placé sur le principe de sa propre responsabilité. En même temps, la domination sur les Gentils sera entre les mains du Seigneur, tandis qu'ils seront subordonnés à Israël, peuple suprême sur la terre, Ainsi, toutes choses seront réunies sous un seul chef, Christ : anges, principautés, l'Église dans le ciel, Israël, les Gentils ; et Satan sera lié.

Mais avant l'introduction de cette bénédiction universelle, le méchant sera en rébellion ouverte et publique devant Dieu. Les Juifs se seront joints à lui, au moins la grande majorité du peuple, et les Gentils s'ameuteront

[17] Voyez, Éphésiens 1, l'instruction précieuse de la Parole sur tout ce sujet. Les chrétiens, en relation comme l'est Christ avec son Dieu et Père (Jean 20:17), sont semblables à Dieu spirituellement, et ses fils en tant qu'Il est le Père ; puis, héritiers de tout ; puis, corps de Christ.

contre Dieu. Cette rébellion amènera un temps de tribulation extraordinaire sur la terre de Juda, et en général il y aura une tentation qui éprouvera tous les Gentils. Mais le témoignage de Dieu parcourra le monde, et ensuite le jugement arrivera et s'exécutera sur les apostats d'entre les chrétiens ; sur les Juifs rebelles, et sur toutes les nations qui auront rejeté le témoignage de Dieu. C'est le jugement des vivants, la première résurrection ayant déjà eu lieu. La plénitude des temps commence à cette époque.

Quelques mots compléteront notre esquisse. Satan sera délié de l'abîme après que les habitants de la terre auront longtemps joui du repos et du bonheur du règne du Christ et auront vu sa gloire. Lorsque la tentation arrivera, ceux qui ne sont pas vitalement unis à Christ tombent ; et Satan conduit le monde contre le siège de la gloire de Dieu sur la terre (Jérusalem) et contre tous ceux qui sont fidèles au Seigneur. Mais ceux qui le suivent sont détruits.

Ensuite arrive le jugement des morts et l'état éternel.

Il y a un nouveau ciel et une nouvelle terre où la justice habite. Le royaume ayant été remis à Dieu le Père, Christ, qui aura déjà assujetti toutes choses, est assujetti lui-même comme homme : vérité si précieuse pour nous, car Il reste éternellement le Premier-né d'entre plusieurs frères. Je ne crois pas non plus que l'Église perde sa place comme épouse du Christ et demeure de Dieu. Voyez Éphésiens 3 et Apocalypse 21. Le royaume seul, dont l'existence supposait du mal à subjuguer, prendra fin.

Toutes choses seront faites nouvelles, et Dieu sera tout en tous. Nous jouirons de Lui dans la parfaite béatitude, et nous Le connaîtrons selon la perfection de toutes ses voies déjà développées dans l'histoire de l'humanité. Son Fils sera l'éternelle expression de ses pensées et le premier de ceux qui sont éternellement heureux par son moyen – bonheur fondé sur la valeur de son sang qui ne perd jamais son prix pour la mémoire toujours fraîche des bienheureux.

J. N. Darby

Écho du témoignage, vol. 1, p. 255-296 [254-295]

15 – Lettre sur l'humanité de Christ

Chère Sœur,

Les questions que vous m'adressez me font sentir profondément tout ce qu'il y a de fâcheux dans la marche de quelqu'un que j'aime cependant très sincèrement, notre ami M.G. – Entamer des questions subtiles sur la personne de Jésus, c'est ce qui tend à dessécher et troubler l'âme, à faire perdre l'esprit d'adoration et d'affection et lui substituer des questions épineuses, comme si l'esprit de l'homme pouvait résoudre la manière dont l'humanité et la divinité de Jésus s'unissaient l'une à l'autre. C'est dans ce sens qu'il est dit : *Personne ne connaît le Fils sinon le Père.*

Il va sans dire que je ne prétends pas le faire. L'humanité de Jésus ne se compare pas. Elle était vraie et réelle humanité, corps, âme, chair et sang, telle que la mienne, sauf le péché, en tant qu'humanité, mais Jésus a paru en des circonstances toutes différentes de celles où Adam se trouvait. Il est venu exprès pour porter nos peines et nos infirmités. Adam n'avait pas à en porter ; ce n'est pas que sa nature n'en fût pas susceptible en soi, mais il n'était pas dans des circonstances qui en amenassent. Dieu l'avait placé dans une position inaccessible au mal physique : jusqu'à ce qu'il fût tombé sous le mal moral. D'un autre côté, Dieu n'était pas en Adam : Dieu était en Christ au milieu de toutes sortes de misères et d'afflictions, de fatigues et de peines, à travers lesquelles Christ passait selon la puissance de Dieu et avec des pensées dont l'Esprit de Dieu était toujours la source, quoiqu'elles fussent réellement humaines dans leurs sympathies. Adam avant sa chute n'avait pas de peines. Dieu n'était pas en lui, et le Saint Esprit n'était pas non plus la source de ses pensées. Après sa chute, le péché fut la source de ses pensées. Il ne le fut jamais en Jésus. D'un autre coté, Jésus est Fils de l'Homme ; Adam ne l'était pas : mais en même temps Jésus est né par la puissance divine, de sorte que cette *chose sainte qui* est née de Marie est appelée Fils de Dieu ; ce qui n'est vrai d'aucun autre. Il est Christ né de l'homme, mais comme homme même, né de Dieu ; de sorte que l'état de l'humanité en lui n'est ni ce qu'était Adam avant sa chute, ni ce qu'il devint après sa chute.

Mais ce n'est pas l'humanité qui changea en Adam par sa chute ; ce qui changea, c'est l'état de l'humanité : Adam était autant homme avant qu'après, et après qu'avant. Le péché est entré dans l'humanité, et elle s'est éloignée de Dieu, elle est sans Dieu dans le monde. Or, Christ n'était pas cela. Il était toujours parfaitement avec Dieu, sauf à souffrir sur la croix l'abandon de Dieu dans son âme. Aussi la Parole a été faite chair. Dieu a été manifesté en chair. Ainsi agissant dans cette véritable humanité, sa présence était incompatible avec le péché dans l'unité d'une même personne.

On se trompe si l'on croit qu'Adam avait de l'immortalité en lui-même. Aucune créature ne la possède ; elles sont toutes soutenues de Dieu qui *seul* a *l'immortalité* essentiellement. Quand Dieu n'a plus voulu la soutenir dans ce monde, l'homme devient mortel et sa force s'épuise : de fait, selon les voies et la volonté de Dieu, il atteint près de mille années de vie quand Dieu le veut, 70 quand il trouve bon ; seulement Dieu veut que cela se termine, qu'on mesure tôt ou tard quand le péché entre, sauf à transmuer ceux qui seront là à l'arrivée de Jésus

parce qu'il a vaincu la mort. Or, Dieu était en Christ, ce qui changeait tout à cet égard (non pas à l'égard de la réalité de son humanité avec toutes ses affections, ses sentiments, ses besoins naturels d'âme et de corps, qui étaient tous en Jésus, qui subissaient conséquemment l'effet de tout ce qui l'entourait, seulement selon l'Esprit et sans péché). Personne ne lui ôte sa vie, Il la rend, mais quand est arrivé le moment voulu de Dieu. Il s'abandonne de fait à l'effet de l'iniquité de l'homme, parce que c'était la volonté de Dieu qu'Il était venu accomplir, se laisse crucifier et tuer. Seulement, Il est maître du moment où il rend son esprit. Il ne fait aucun miracle pour empêcher l'effet des moyens cruels de mort que l'homme employait, afin de garantir son humanité de leur effet ; il la laisse à leur effet. Sa divinité ne s'emploie pas pour l'en garantir, pour le garantir de la mort, mais elle s'emploie pour y ajouter toute sa valeur morale, toute sa perfection, à son obéissance. Il ne fait pas de miracle pour ne pas mourir, mais il fait un miracle en mourant. Il agit selon ses droits divins en mourant, mais non pas en se garantissant de la mort, car il remet son âme à son Père aussitôt que tout est achevé.

La différence donc de son humanité n'est pas en ce qu'elle n'était pas réellement et pleinement celle de Marie – elle l'était bien – mais en ce qu'elle l'était par un acte de puissance divine, de manière à être telle sans péché et, de plus, qu'au lieu d'être séparé de Dieu dans son âme, comme tout homme pécheur, Dieu était en lui, qui était de Dieu. Il pouvait dire *j'ai soif,* mon *âme est troublée, elle est fondue comme de la cire au-dedans de mes entrailles ;* mais il pouvait dire aussi *le Fils de l'Homme qui est dans le ciel,* et, *avant qu'Abraham fût, Je suis.* L'innocence d'Adam n'était pas Dieu manifesté en chair, elle n'était pas l'homme assujetti, quant aux circonstances dans lesquelles son humanité se trouvait, à toutes les conséquences du péché. D'un autre côté, l'humanité de l'homme déchu était tombée sous la puissance du péché, d'une volonté opposée à Dieu, de convoitises qui lui sont ennemies. Christ est venu pour faire la volonté de Dieu ; en lui le péché n'était pas. C'était l'humanité en Christ où Dieu était, et non pas l'humanité séparée de Dieu en soi. Ce n'était pas l'humanité dans les *circonstances* où Dieu avait placé l'homme quand il l'a créé, mais dans les circonstances où le péché l'avait placé, mais dans ces circonstances sans péché ; non pas tel que le péché le rendait au milieu d'elles, mais tel que la puissance divine le rendait dans toutes ses voies au milieu de ces circonstances, tel que le Saint Esprit se traduisait dans l'humanité. Ce n'était pas l'homme où il n'y avait point de mal comme Adam innocent, mais l'homme au milieu du mal ; mais ce n'était pas l'homme mauvais au milieu du mal comme Adam déchu, mais l'homme parfait et parfait selon Dieu, au milieu du mal, Dieu manifesté en chair ; humanité réelle, véritable, mais son âme ayant toujours les pensées que Dieu produit dans l'homme, et en communion absolue avec Dieu, sauf quand il souffrit sur la croix où il a dû, quant aux souffrances de son âme, être abandonné de Dieu ; plus parfait alors, quant à l'étendue de la perfection et au degré d'obéissance, que partout ailleurs, parce qu'il accomplissait la volonté de Dieu en face de sa colère, au lieu de le faire dans la jouissance de sa communion, et c'est pourquoi il a demandé que cette coupe passât, ce qu'il n'a fait jamais ailleurs. Il ne pouvait pas trouver sa viande dans la colère de Dieu.

Notre précieux Sauveur était tout aussi réellement homme que moi, quant à l'idée simple et abstraite de l'humanité, mais sans péché, né miraculeusement par la puissance divine – et de plus, il était Dieu manifesté en chair.

Maintenant, chère sœur, après avoir tant dit, je vous engage de toute mon âme à ne pas chercher à discuter et définir la personne de notre bien-aimé Sauveur : vous perdriez la saveur de Christ dans vos pensées, et vous ne trouveriez, à sa place, que la stérilité de l'esprit de l'homme dans les choses de Dieu et dans les affections qui s'y rapportent. J'ai engagé les frères en Angleterre à s'en abstenir, et ils s'en sont bien trouvés. C'est un dédale pour l'homme parce qu'il y travaille de son propre fonds. C'est comme si quelqu'un disséquait le corps de son ami, au lieu de se nourrir de ses affections et de son caractère. C'est un des plus mauvais signes de tous ceux que j'ai rencontrés pour l'église, comme on l'appelle, de laquelle M. G. Fait partie, qu'il soit entré dans cette voie et de cette manière, et qu'elle se présente de cette manière devant l'Église de Dieu et devant le monde. J'ajouterai que j'ai si profondément la conviction de l'incapacité de l'homme à cet égard, que c'est en dehors de l'enseignement de l'Esprit de vouloir définir le comment de l'union de la divinité et de l'humanité en Jésus, que je suis tout prêt à supposer que, tout en voulant l'éviter, j'ai pu y tomber, et en y tombant, dire quelque chose à faux en ce que je vous ai dit. – Qu'Il soit réellement homme, Fils de l'homme, dépendant de Dieu comme tel, et sans péché dans cet état de dépendance, réellement Dieu dans sa perfection ineffable, voilà à quoi je tiens, je l'espère, plus qu'à la vie. Définir tout, c'est ce que je ne prétends pas. *Personne ne connaît le Fils que le Père*. Si je trouve quelque chose qui affaiblisse l'une ou l'autre de ces vérités, ou qui déshonore Celui qu'elles ont pour objet, je m'y opposerai, Dieu m'y appelant, de toutes mes forces.

Que Dieu vous donne de croire tout ce que la Parole enseigne à l'égard de Lui (Jésus). Il est notre paix et notre nourriture de comprendre tout ce que l'Esprit nous donne à comprendre, et de ne pas chercher à définir ce que Dieu ne nous appelle pas à définir ; mais d'adorer d'un côté, de manger d'un autre, et d'aimer de toute manière selon la grâce du Saint Esprit.

Votre affectionné,

J. N. Darby

Écho du témoignage, vol. 1, p. 296-301 [295-300]

16 – La miséricorde – Psaume 103 et Éphésiens 1

Dieu est ferme, immuable, dans ses desseins de miséricorde. Il veut bénir, et bénir de manière à mettre la bénédiction sur le cœur, et à l'y mettre de telle sorte que le cœur en jouisse et la lui rende en louange.

Le psaume 103 et les deux suivants décrivent la bénédiction milléniale, et ensuite éclate le chant de louange qui s'élève de la terre. Lorsque Dieu a fait cela, qu'il a béni comme nous venons de le dire, il ne reste, en effet, autre chose à faire qu'à allumer l'encensoir de louange et à faire remonter à Dieu la bénédiction qu'il a donnée. David avait lieu de célébrer les louanges non pas de David, mais de Dieu. Je n'ai rien fait, aurait-il pu dire, rien que pécher et manquer ; mais Toi, tu as fait toute cette bénédiction. « Mon âme bénis l'Éternel. » Quand nous ne pouvons parler de rien autre, nous pouvons parler de *Dieu.*

La pensée qui se fait jour dans tout ce psaume n'est-elle pas celle-ci : Que le pauvre pécheur complètement ruiné a trouvé Dieu comme le Dieu de *miséricorde ;* qu'un homme qui s'était rendu coupable de toutes sortes de péchés et même de meurtre a tellement goûté des sources qui sont dans le Dieu de miséricorde, qu'il peut se réjouir en elles selon que la bénédiction jaillit dans son âme ? Et chacun de nous n'a-t-il pas lieu de dire, ce Dieu de miséricorde, cette miséricorde en Dieu est précisément ce qui me convient ?

Il y a eu successivement des dispensations diverses, mais jamais, sous aucune d'elles, Dieu n'a pu bénir que par un effet de sa miséricorde. Nulle puissance que par l'Esprit de Dieu, nulle voie de miséricorde que celle-ci : « la postérité de la femme. »

Mais remarquez le contraste dans le caractère de la bénédiction des saints dans les lieux célestes.

Dans Éphésiens 1, l'apôtre commence par Dieu. C'est beaucoup de pouvoir dire mes péchés me sont pardonnés ; mais c'est encore plus de pouvoir dire, le Père de Notre Seigneur Jésus Christ a formé un plan de miséricorde tel qu'il est *glorifié* par son pardon. Le psaume 103 me présente la miséricorde découlant d'en Haut. En Éphésiens 1, je suis à sa source même. Permettez-moi de vous demander où commence votre évangile. Celui-ci commence dans le ciel. C'est une chose bien différente d'être comme David et de savoir combien la miséricorde est convenable pour moi quand j'ai manqué en toute chose, ou d'être comme Paul qui savait qu'il était précisément la personne convenable pour Dieu. « Miséricorde m'a été faite à cause de ceci, savoir, afin qu'en moi le premier Jésus Christ montrât toute sa patience, etc »

La raison pour laquelle les saints ne sont pas plus heureux, et plus assurés dans leur âme, c'est qu'ils considèrent Dieu comme exerçant sa miséricorde envers eux sur la terre, au lieu de voir que Dieu est occupé dans le ciel à chercher des êtres envers lesquels il puisse déployer sa miséricorde. Ce n'est pas seulement la miséricorde que j'ai trouvée comme un pécheur ruiné, mais j'ai trouvé Dieu qui est riche en miséricorde, et qui déclare que je lui conviens en tant que pécheur. Dieu a besoin de pécheurs, et je suis un de ces pécheurs dans lesquels il peut montrer sa miséricorde.

D'où vient que vous ne pouvez parler convenablement de Dieu ? Un mondain ne le peut point sans doute, le chrétien le peut. Mais ici j'entends le disciple s'écrier avec tristesse, hélas ! Combien je suis éloigné malheureusement de le faire. Voulez-vous que je vous dise pourquoi ? Le voici : Vous n'en avez pas fini avec vous-même. Vous n'en êtes pas venu à savoir que Dieu ne pense point que vous soyez digne qu'on parle de vous. C'est de cela que vous avez besoin pour être capable de parler de Dieu comme il faut.

Il nous faut être bien fondés sur la miséricorde de Dieu. La miséricorde est la pensée chef de l'Écriture. C'est dans sa miséricorde qu'Il a retiré des tisons du feu embrasé. Quand Il voulut envoyer quelqu'un parmi les Gentils pour se révéler d'une façon spéciale, Il choisit un homme qui avait été un blasphémateur et un outrageux Quand il voulut envoyer aux Juifs au cœur endurci et au cou raide, Il choisit en homme qui avait toujours été tranchant dans son impétuosité de caractère, avait commis de lourdes erreurs, avait fait des imprécations, et enfin avait renié son Seigneur. Par quelle école avaient passé ces deux hommes pour devenir propres à prouver combien de pauvres êtres perdus sont convenables pour la manifestation de la miséricorde de Dieu !

J'affirme que les saints sont tenus de chanter. Un homme établi comme chantre dans le temple de Jérusalem, qu'avait-il autre chose à faire que chanter ? Il était possible qu'il ne chantât pas juste, mais il était tenu de chanter. Si vous vous laissez envahir par le moi et par les circonstances, jamais vous ne chanterez ; mais si vous êtes occupés de Dieu et de Christ, vous ne serez jamais hors du ton. Plus je suis brisé de cœur et d'esprit, plus j'ai un profond sujet de célébrer Dieu et de le bénir. Il va sans dire qu'il faut bien nous garder d'exprimer des sentiments que nous n'éprouvons pas, ce serait de l'hypocrisie. Mais si mon chant a pour sujet ce qu'a fait Christ, je puis chanter du fond de la fosse.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 302-305 [301-304]

17 – L’étoile du matin – 2 Pierre 1:19 ; Apocalypse 2:28 ; 22:16

Christ se présente à nous comme « l’étoile brillante du matin » qui paraît peu avant le jour. Quelque manifestation de gloire qu’il puisse y avoir, c’est toujours à la personne du Seigneur Jésus Christ que toute gloire se rattache : car « tout genou se ploiera devant lui » ; et c’est pour qu’il en soit ainsi qu’il viendra de nouveau. Voir le mal mis de côté et tout rétabli dans l’ordre, tel doit être le désir de nos cœurs, car c’est le mal qui a désolé ce pauvre monde que le péché et l’infidélité de l’homme ont gâté

Dans le septième verset, Jésus dit : « Voici, je viens bientôt. » Le Seigneur nous annonce qu’il vient ; et en nous donnant cette prophétie, il ajoute : « Bienheureux est celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre » – ceux qui écoutent et qui mettent en pratique. Mais au verset douzième, il donne à sa prophétie une application différente : « Voici, je viens bientôt, et ma récompense est avec moi pour rendre à chacun selon ses œuvres. » Là, il ne présente pas sa venue, comme une promesse ; il va même plus loin, et déclare quel doit être le caractère de ses rapports, à sa venue comme un avertissement contre la négligence et l’indifférence, et un encouragement pour ceux qui ont été fidèles, afin qu’ils soient patients et qu’ils endurent le mal. « Attendez patiemment, mes frères ; voilà, le juge se tient à la porte. » – « Voici, je viens bientôt. » Avertissement solennel qu’il donne à la conscience de tout homme ! Il va juger les hommes selon leurs œuvres. Si le Seigneur l’adresse aussi aux saints, c’est afin que leurs consciences demeurent vigilantes quant à leur responsabilité. Car de même que le jugement sera exécuté sur le monde, de même les fruits des œuvres et de la marche des saints seront mis en évidence, mais sans rapport aucun avec la condamnation, et par conséquent sans que leur salut en soit en aucune manière affecté.

Lorsque la vie d’un saint est manifestée, deux choses sont mises en lumière : premièrement, les fruits de l’opération de l’Esprit de Dieu dans la marche de ce saint ; et deuxièmement, la valeur de l’œuvre du Seigneur Jésus Christ qui en a fait un saint dès l’origine, et qui est la même pour tous, pour le plus faible comme pour Saint Paul lui-même. Quant à ceci, il n’y a point de différence : Christ est autant ma justice qu’il était celle de Paul lorsqu’il en fit un apôtre. Nous pouvons être très faibles quant à nous-mêmes, mais néanmoins nous avons la même justice ; nous avons la même vie et sommes participants de la même gloire. Tous les frères sont également compris dans la rédemption bénie accomplie par Christ ; mais ensuite il y a la récompense selon les œuvres de chacun. Si j’en ai dit autant, c’est afin que vous puissiez comprendre quelle est la grâce du Seigneur : « Moi, Jésus, j’ai envoyé mon ange pour vous témoigner ces choses dans les Églises. Je suis la racine et la postérité de David, l’étoile brillante du matin. » Tout ce que Dieu veut environner de gloire sur la terre procédera de là. Jésus est la racine – la source de toutes les promesses ; et il est la postérité, ou l’accomplissement des promesses, « né de la famille de David selon la chair ; » et il est tel maintenant en tant que ressuscité d’entre les morts.

Mais nous avons une meilleure portion comme étant ressuscités avec lui – la même portion que lui-même. Il se présente comme « l’étoile brillante du matin. » Il parle de lui-même. « Je suis. » C’est ce que Christ est : que nous soyons un saint ou un pécheur, c’est lui-même qu’il présente à notre cœur et à notre conscience. « Je suis l’étoile brillante du matin ; » c’est moi-même venant mettre toutes choses à leur place. Christ vous est-il précieux ? Si Christ ne vous est pas précieux, vous êtes en guerre avec Dieu. Et s’il ne vous est pas plus précieux que tout autre chose, vous êtes dans un mauvais état, comme saint. Si vous êtes fatigué d’entendre parler de lui, alors ce qui fait les délices de Dieu vous ennuie, et le ciel ne saurait avoir de charme pour vous. Le ciel ne pourrait vous rendre heureux si vous ne jouissez pas de Christ, car c’est lui qui fait les principales délices du ciel. Est-il vrai que vous ne trouvez pas encore en Christ de beauté qui fasse que vous le désiriez ? Aux yeux de Dieu, il était parfait en beauté ; et lorsqu’il y a quelque chose de Dieu dans une âme, il est le désiré. Nous avons besoin de le voir, non pour en être charmés un moment comme nous pourrions l’être par un beau tableau, mais pour le connaître et pour l’aimer. Il a pris possession de nos affections. Il se peut que nous n’ayons pas encore de réponse, mais il y a dans l’âme un désir et une soif que lui seul peut satisfaire. Si vous ne désirez pas Christ et que vous puissiez être satisfait sans lui, votre cœur est encore en inimitié avec Dieu qui trouve en lui *seul* ses délices, et il n’y a pas une pensée commune entre vous et Dieu ; car lorsqu’il dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j’ai pris mon bon plaisir », vous ne prenez pas vos délices en lui et vous ne le connaissez pas comme le désir de votre cœur. Je ne parle pas de devoirs, ni de victoire sur ceci ou sur cela ; mais je demande si, jour après jour, Christ est le désir de votre cœur ? Oh ! Combien il arrive souvent que lorsque nous désirons parler de Christ, on donne un autre tour à la conversation, parce que la conscience se trouve mal à l’aise, sachant bien que Christ n’a pas de part dans les affections.

En s’appelant « l’étoile brillante du matin », le Seigneur éveille dans nos âmes des espérances bénies avant que paraisse le matin qui doit introduire le jour, amenant ainsi la bénédiction de ce temps où le mal sera mis de côté avant que vienne le jour. Ce temps n’est pas encore arrivé, et la nuit règne : mais la position qui nous convient, au milieu des ténèbres, est celle d’enfants du jour – c’est-à-dire, n’ayant rien de commun avec le monde. Nous devons montrer de la bonté au monde, mais nous ne lui appartenons pas ; nous sommes enfants du jour. De là il résulte que tout ce qui est dans le monde est en désaccord avec notre espérance et ne peut qu’être une épreuve pour le chrétien, à moins qu’il soit inconséquent avec lui-même. Comme liés avec l’étoile du matin, nous sommes associés avec Christ, cachés en Dieu, et nous avons notre portion avec lui avant que paraisse le jour auquel se lèvera « le soleil de justice ayant la santé dans ses rayons. » Le monde le verra alors ;

mais, pour nous, il nous dit que nous aurons notre portion avec lui-même avant que vienne le jour. Et cela c'est Christ révélé à l'âme comme l'étoile du matin qui doit introduire le jour. « Je lui donnerai puissance sur les nations, et il les gouvernera avec une verge de fer, et elles seront brisées comme les vaisseaux d'un potier, et je lui donnerai l'étoile du matin. » Outre ce que nous avons reçu d'autre de lui, il nous a donné ce qu'est Christ. Il veut nous associer avec lui. L'étoile du matin précède le jour, et c'est notre portion d'être avec Christ – notre chère espérance : un Christ révélé à l'âme avant que le jour soit arrivé. Cela annonce le jour, et c'est un signe connu de tous ceux qui veillent, qui ne dorment pas pendant la nuit ; ils voient cette étoile, et la connaissent comme le monde ne peut le faire. Non seulement ils la connaissent, mais ils savent que leur portion est la même que celle de Christ, « Je lui donnerai l'étoile du matin », nous associant ainsi non pas seulement aux bénédictions du jour, mais à lui-même lorsqu'il introduira le jour. Ce n'est pas uniquement la pensée que je posséderai la gloire, mais que je la posséderai avec le Seigneur. Si c'est au jour que je regarde, oui, j'aurai la gloire ; mais si je regarde à Christ, je le vois dans la gloire, et je dis : « Je la posséderai avec lui. » – « Ainsi nous serons toujours avec le Seigneur ; » c'est tout ce que Paul croit devoir dire pour consoler les Thessaloniciens. Et l'effet que produit cette connaissance, c'est le désir qu'il vienne. C'est là ce qui caractérise le saint. Christ est révélé à notre âme comme il ne l'est pas au monde, parce que nous avons la conscience que nous serons avec lui et que nous lui serons semblables pour toujours. « L'Esprit et l'épouse disent : Viens ! »

Le désir de sa venue est l'affection qui convient à l'âme. Christ étant monté dans les lieux célestes, et le Saint Esprit étant descendu pour rendre témoignage de son exaltation, l'œil est fixé sur lui dans la révélation de lui-même, attaché là-haut, l'ayant vu, et notre cœur donne une réponse. Le moyen que Jésus emploie pour fixer nos affections est de dire : « Je viens. » D'un autre coté alors, ceux dans lesquels le Saint Esprit éveille le désir peuvent répondre : « Viens. » Ce qui montre la puissance de la révélation de Dieu, c'est que le cœur est vraiment attaché à lui et que nos âmes désirent sa venue, si toutefois le monde n'occupe pas une place entre lui et nos âmes, « car nous le verrons tel qu'il est. » Pouvez-vous vraiment dire que vous estimez « tout comme des ordures en comparaison de Christ ? Ce que nous avons à faire, c'est d'avancer dans la connaissance de Christ. » Or, c'est le caractère de tout ce qui est dans le monde – de tout ce qui occupe journellement mon âme et mon esprit, d'empêcher mon âme de jouir de Christ, mes affections de se développer pour lui, et aussi de mettre obstacle à ma communion avec lui. C'est le caractère de ce qui est dans ce monde : la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, qui ne sont pas du Père, etc. ; de sorte que le cœur en étant occupé ne peut ni avancer dans la connaissance de Christ, ni prononcer ces paroles comme expression de son unique désir : « Viens, Seigneur Jésus. » Pour pouvoir dire : « Viens », il faut une entière séparation d'avec le monde ; il faut ensuite que le cœur soit fixé sur Jésus, et enfin que la conscience soit parfaite. Il est impossible de désirer la venue de Christ, si notre conscience nous dit que nous pouvons être punis d'une destruction éternelle. Vous ne pouvez pas dire : Viens, si votre conscience n'est pas purifiée.

Comment peut-on avoir une conscience parfaite ? Je vais vous le dire : « Comme il est ordonné aux hommes de mourir une seule fois, et qu'après cela suit le jugement, de même aussi Christ, ayant été offert une seule fois pour ôter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois sans péché, etc » Ainsi la venue de Christ est en rapport avec une conscience purifiée. Si je parle d'une conscience parfaite, il faut que j'aie aussi une mesure parfaite. Il faut que je voie le jugement que Dieu a porté sur le péché dans le parfait sacrifice de Christ. Êtes-vous dans la lumière comme Dieu est dans la lumière ? Car la lumière manifeste tout ce qui est mal. Qu'importe votre conscience, si vous n'avez pas été dans la présence de Dieu ? Combien il arrive souvent que notre conscience ne se trouve pas au niveau de la mesure que Dieu demande ! Si vous commettez une faute, votre conscience se trouve-t-elle dans la lumière comme Dieu est dans la lumière ? « Or, c'est ici le sujet de la condamnation, que la lumière est venue dans le monde et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière. » Christ a été présenté à la conscience de tout homme en vue de la vie, et comme le modèle parfait de la vie, semblable à Dieu et toujours agréable à Dieu. C'est là la lumière ; « la parole que j'ai annoncée sera celle qui vous jugera au dernier jour. » – « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur. » Christ l'a fait. Êtes-vous semblables à Christ ? Vous n'avez jamais atteint cette mesure, vous le savez bien. Portez vos regards sur la vie de Christ ici-bas. Il ne fit jamais rien pour lui-même, et vous n'avez jamais rien fait que pour vous. Montrez-moi dans la vie de Christ un seul cas où il ait agi simplement par un principe d'affection naturelle. Est-ce lorsqu'on lui dit que sa mère et ses frères étaient dehors ? Non, car il répondit : « Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? » Christ ne fit jamais rien pour se complaire à lui-même, sauf en tant qu'il trouvait ses délices à faire la volonté du Père. Pouvez-vous dire que Dieu a envoyé son Fils au monde pour être la lumière du monde, et qu'il le jugera ensuite d'après un autre principe. Et s'il est vrai que la lumière est venue dans le monde, avez-vous cette lumière ? Êtes-vous semblables à Christ ? Et si vous ne l'êtes pas, vous condamnez-vous vous-mêmes de ce que vous ne l'êtes pas ?

Avez-vous donné à Christ, dans votre cœur, la place et l'autorité auxquelles il a droit ? Avez-vous ratifié votre condamnation, en disant que Dieu est juste – vous rangeant ainsi, dans votre jugement, du côté de Dieu contre vous-même ? S'il en est ainsi, votre âme a pris le chemin de la lumière et de la vérité. Voyez-vous le péché comme Dieu le voit ? Non pas en disant : « Ceci est mal », lorsqu'il s'agit de condamner un autre, car là ce n'est pas la conscience qui parle, mais en disant : « *Je suis pécheur,* et Dieu est juste », et en vous condamnant ainsi vous-même. De cette manière, vous sentez le besoin de la grâce.

« Christ a été offert une seule fois pour ôter les péchés de plusieurs. » Une œuvre parfaite et efficace a été accomplie, et accomplie selon l'appréciation que Dieu fait du péché ; de sorte que devant Dieu le péché est ôté, et cela rend ma conscience parfaite. Je vois Christ descendant ici-bas dans toute l'énergie divine pour ôter le péché

selon le besoin qu'en a le pauvre pécheur. La première fois, il ne parut pas sans péché, mais bien avec le péché, en ce sens qu'il le porta, non pour lui-même, mais pour nous. Quant à lui personnellement, il fut toujours sans péché. Lorsqu'il apparaîtra une seconde fois, ce sera sans péché, ayant *une fois* porté nos iniquités, et les ayant effacées pour toujours. Il les a mises si complètement de côté par le sacrifice de lui-même, qu'il n'a plus rien à traiter avec le péché ; mais comme il le dit : « Je retournerai, et je vous prendrai avec moi. » Est-il question de péché ici ? En aucune manière. La première fois, il vient pour le péché ; mais il apparaîtra une seconde fois sans péché – non pas pour nous recevoir dans nos péchés, car ils sont mis de côté, mais pour nous prendre à lui dans son amour parfait et divin. Quoi ! m'est-il réservé d'être là où est Christ ? Oui, mais ce ne sera pas en y apportant mes péchés. Dieu ne pourrait pas tolérer cela, car il est parfaitement saint. Non ; si Christ y est, tous mes péchés sont effacés. C'est ainsi qu'ayant la conscience purifiée, je puis dire dans la pleine liberté de ma conscience : « Viens. » Si Christ dit : « Je suis l'étoile brillante du matin » alors je n'ai rien à craindre, et c'est une joie pour mon âme de l'attendre et d'être avec lui. Mes affections étant toutes concentrées sur Christ, et ma conscience étant purifiée, je puis dire : « Viens. » L'âme soupire après Christ, sachant qu'elle lui est unie parce qu'il est « l'étoile brillante du matin : » et elle dit : « Viens. » Jude (non pas Iscariote) lui dit : Seigneur, d'où vient que tu te feras connaître à nous et non pas au monde ? L'espérance particulière des saints est en harmonie avec cela. Que celui aussi qui l'entend, dise : « Viens. » Les diverses relations entraînent des affections qui y correspondent et qui ont ces relations pour bases. Nous ne pouvons pas aimer comme un frère quelqu'un que nous ne connaissons pas comme un frère. Je ne puis aimer un homme comme mon père, si je ne sais pas qu'il est mon père et que je suis son fils. Les affections sont en rapport avec la relation existante. Ainsi, toutes les affections d'un saint appartiennent à une relation qui existe déjà. La grâce nous place dans une relation afin que nous puissions avoir les affections qui conviennent à la relation dans laquelle nous sommes placés. Et à moins que je marche dans la mondanité, de manière à contrister l'Esprit de Dieu, j'aurai le désir de voir Christ afin d'être avec lui et semblable à lui.

Lorsque la relation est connue, il y a aussi les affections qui lui conviennent. Pour aimer comme une épouse, il faut que vous le soyez et que vous sachiez que vous l'êtes. Eh bien ! maintenant que vous voilà épouse, conduisez-vous comme doit le faire une épouse. Cela est vrai de tous ceux qui ont entendu la voix du Berger, et qui ont cru. Qu'ils viennent dans la conscience de leur relation joindre leur voix à celles qui disent : « Viens. » J'ajouterai que si quelqu'un entend ces choses, n'ayant pas encore la conscience d'être dans cette relation, qu'il reçoive dès maintenant Christ et cette relation bénie, afin qu'il puisse dire : « Viens », et se réjouir avec nous à la pensée de voir Christ comme « l'étoile brillante du matin. » Tant que nous sommes dans ce monde, nous sommes où Christ n'est pas connu. Je n'ai pas encore pris ma place dans la gloire, mais j'ai en moi une fontaine d'eau jaillissante. C'est pourquoi, dans la conscience de ce que je possède, je puis dire : « Viens. » C'est l'Esprit qui éveille en moi ce désir. Pourquoi me tarde-t-il autant de voir Christ ? Parce que je sais qu'il m'aime. Pourquoi ai-je un aussi vif désir d'être dans la maison du Père ? Parce que j'y ai ma place et ma portion comme enfant. Toutes les sources de joie nous sont connues comme nous appartenant dans cette relation ; c'est pourquoi je puis dire : « Que celui qui a soif vienne. » La joie que je goûte en Dieu se manifeste en amour pour les autres et me fait désirer qu'ils jouissent comme moi.

Outre cela, en Apocalypse 22:16, Christ est l'objet que désire l'épouse, et aussitôt qu'il dit : « Je suis l'étoile brillante du matin », mue par l'Esprit qui agit en elle, elle dit : « Viens. » – « Que celui qui entend, dise : Viens. Et que celui qui a soif vienne, et quiconque veut de l'eau vive en prenne sans qu'elle lui coûte rien. » L'épouse n'est pas l'eau de la vie, mais elle la possède, et peut dire : « Viens. » C'est Christ qui l'est pour le pécheur le plus misérable.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 369-378 [368-377]

18 – Christ est tout et en tous – Colossiens 3:11

Nous sommes portés, même après être nés de Dieu, à nous arrêter à l'une de ces vérités, au lieu de jouir de l'une et de l'autre. Quoiqu'elles soient en précieuse harmonie, comme c'est le cas, du reste, de toute vérité, il y a cependant une différence manifeste entre les deux déclarations : « Christ est tout », et « Christ est en tous. » Lorsque l'Esprit de Dieu dit que « Christ est tout », je comprends par là que dans les choses de Dieu il rejette complètement tout ce que nous sommes par nature et tout ce qui tient au monde ; et qu'ainsi il exclut toute dispute sur la différence entre Juifs et Gentils – entre ceux qui avaient les pensées de Dieu, et se prévalaient des alliances, des rites, ou de la loi, pour s'estimer préférables aux autres, comme l'avait fait Israël. Il rejette aussi toute dispute sur les sages ou les ignorants quant à la science de ce monde ; – barbares ou Scythes, esclaves ou libres – peu importe quelle est la condition sociale des hommes dans cette vie. De sorte qu'il embrasse d'un seul regard toutes les diverses manières dont les hommes se différencient entre eux. Ces choses ont leur existence dans ce monde, car il y a évidemment des liens naturels, et il est bon qu'il en soit ainsi ; mais il n'en existe point dans le ciel. Et nous devons nous rappeler que le culte chrétien a pour base ce qui est vrai dans le ciel. C'est pour cela que Saint Paul, dans ses exhortations aux chrétiens hébreux, les invite à « entrer dans les lieux saints », parce que c'est là que la foi nous transporte. Nos corps peuvent être réunis en quelque endroit que ce soit sur la terre, mais c'est dans le ciel que se rend le véritable culte en esprit, dans le « vrai Tabernacle que le Seigneur a dressé, et non pas les hommes. » C'est pourquoi nous pouvons dire que le ciel est maintenant le seul vrai lieu de culte, car c'est là que notre sacrificateur se trouve et que notre sacrifice est présenté. Nous nous y te-

nons par la foi en la présence de Dieu lui-même. Par conséquent, en ce qui se rapporte à Dieu, Christ est tout : ce qui nous appartenait dans la chair disparaît entièrement.

Mais nous avons encore à examiner un côté de la vérité. Tandis que, d'une part, toutes les distinctions appartenant à la chair sont mises de côté dans les choses de Dieu par cette déclaration : « Christ est tout », il est de la plus haute importance de voir que Christ est « en tous. » Il n'y a pas un de ceux qui portent le nom de Christ dans lequel il n'habite pas. La foi agit d'après cela ; et c'est ce qui produit le seul amour qu'il vaille la peine de posséder, le seul que Dieu reconnaisse en ce qui le concerne. Cet amour qui vient de Dieu et qui est ce que Dieu lui-même est, en quoi consiste-t-il ? Ce n'est pas simplement de la sympathie, parce que nous partageons les mêmes sentiments, car c'est là ce qui a engendré l'esprit sectaire. Qu'est-ce donc qui unit des hommes qui naturellement n'ont peut-être rien de commun ? Christ est en tous. Une responsabilité des plus solennelles accompagne cette vérité. Lorsqu'on voit ce qui n'est pas de Christ se manifester chez un chrétien, on ne doit pas passer légèrement dessus en disant que, malgré tout, Christ habite en lui. Le fait est que Christ habite en lui, afin que tout ce qui est de la chair et en désaccord avec celui qui est notre vie puisse être jugé et rejeté. Tout autre principe que celui-ci conduirait nos âmes à pécher, afin que la grâce abonde. Cependant, il n'en demeure pas moins vrai, et c'est une vérité des plus précieuses, que Christ est tout, et qu'il est en tous. Si l'une de ces vérités nous efface entièrement, l'autre, je puis le dire, fait de nous ce qu'il y a de plus glorieux. L'une efface tout ce qui est du premier Adam, et l'autre donne toute la plénitude de la valeur de Christ à ceux qui appartiennent à Dieu, en dépit des épreuves et des difficultés individuelles. C'est du caractère du second Adam que les saints sont revêtus, et c'est dans leurs relations mutuelles qu'ils sont surtout éprouvés. Nous pouvons voir dans le cercle de famille des effets analogues. Souvent, nous rencontrons au-dehors plus d'amabilité et de prévenance que nous n'en trouvons dans notre intérieur. Évidemment, cela est fort triste ; mais c'est dans le cercle domestique que nous sommes surtout mis à l'épreuve, car c'est là que nous sommes surtout témoins des fautes et des faiblesses les uns des autres. Il en est de même dans les choses de Dieu.

Nous sommes mis à l'épreuve par nos relations avec les saints de Dieu. Savez-vous, savons-nous tous concilier d'une manière pratique ces deux vérités : Christ « tout » et Christ « en tous ? » Aimer Christ en tous, et en même temps n'exalter que Christ ? Je parle ici des relations mutuelles des saints dans les choses de Dieu.

Mais il est un autre passage sur lequel il faut que je dise un mot, parce qu'on le confond souvent avec celui que nous venons d'étudier. Je veux parler d'une expression employée en 1 Corinthiens 15, et qui nous est familière à tous. Dieu sera tout en tous – vérité tout à fait différente, et qui ne se rapporte pas à la même époque. Elle n'est pas en rapport avec ce qui a cours maintenant, et nous pouvons dire qu'elle se rattache à un état de choses encore éloigné. Elle ne sera pas réalisée jusqu'à cette époque, excepté pour la foi qui donne à toute vérité une existence actuelle. Mais si vous en venez à l'accomplissement et que vous demandiez : Quand Dieu sera-t-il « tout en tous ? » ce ne sera pas même lorsque nous aurons été enlevés pour être avec le Seigneur, ni lorsque le Seigneur aura ramené son ancien peuple, lui aura pardonné ses iniquités, et qu'il en aura fait l'instrument de ses bénédictions ici-bas. Alors même Dieu ne sera pas « tout en tous. » Quand sera-ce donc ? Lorsque le Seigneur aura remis le royaume. Il le recevra expressément dans le but d'accomplir toutes les promesses de Dieu, et de mettre de côté tout mal qui s'élève contre Dieu. Tel sera le but du règne terrestre de Christ. Et lorsque tout aura été mis de côté et que le dernier ennemi sera détruit – que la mort ne pourra plus frapper le corps, et que le diable ne saurait plus tenter l'âme (je ne parle pas de l'enchaînement temporaire de Satan, mais de l'époque où il sera entièrement mis de côté et jeté dans l'étang de feu), alors, mais non pas avant, Dieu sera tout en tous. Durant le millénium, quand il y aura plénitude de bénédiction dans le ciel et qu'il y en aura une grande mesure sur la terre, il sera pourtant nécessaire de réprimer le mal sous le règne de Christ. Mais qu'est-ce donc qui sera proéminent alors ? L'*homme,* dans la personne de Christ, sera « tout en tous. » Comme homme, Christ prendra le royaume, qui sera ainsi le triomphe de celui qui fut crucifié. C'est comme homme qu'il souffrit, et c'est en tant qu'homme qu'il sera exalté dans ce royaume qui donnera lieu à ce qu'il soit manifesté, pour ainsi dire comme homme tout en tous. Et lorsqu'il se sera servi de la puissance et de la gloire, dont il doit être revêtu, pour soumettre à Dieu toute chose, alors viendra l'état éternel où Dieu sera tout en tous. Ce sera la réponse bénie à la conduite que l'homme a tenue depuis le commencement, en s'arrogeant ce qui appartient à Dieu. Même lors qu'il s'agit du pardon de ses péchés, comme un pauvre pécheur, l'homme essaie d'en obtenir le pardon par lui-même, quoiqu'il soit écrit : « Qui est-ce qui peut pardonner les péchés que Dieu seul ? » Toujours nous voyons l'homme prendre la place de Dieu, et la prendre, hélas ! En méchanceté. Lorsque Jésus sera entré en possession de son royaume béni, il aura pour but unique dans sa gloire la gloire de Dieu le Père. Et lorsque tout aura été parfaitement aboli et qu'il ne restera pas une tache sur l'univers que Dieu a créé – que le mal aura été jugé et que le bien ressortira à la parfaite gloire de Dieu, même infiniment mieux que lorsque la création fut produite au commencement (car la nouvelle création est supérieure à la vieille), alors resplendira dans tout son jour cette grande vérité qui doit durer éternellement : Dieu tout en tous ; Dieu – Père, Fils et Saint Esprit. Il nous faut retenir cela avec force ; car ce qui est enseigné, ce n'est point que Dieu Père doive être tout en tous – jamais l'Écriture ne le dit ; et ce serait ôter au Fils et au Saint Esprit la place qui leur est due. Mais celui qui aura possédé le royaume en tant qu'homme, s'en dessaisira, afin que Dieu (Père, Fils et Saint Esprit) soit tout en tous – le sujet des louanges de toutes les créatures, d'éternité en éternité, sans que rien jamais vienne obscurcir ou ternir la scène de la gloire.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 379-383 [378-382]

19 – La fidélité de Dieu considérée dans ses voies avec Balaam – Nombres 22-24

Nombres 22

Le dessein de l'ennemi était d'empêcher le peuple de Dieu de jouir du pays dans lequel Dieu avait promis de l'introduire. La question n'était plus pour les Israélites de sortir de l'Égypte, car ils en avaient été tirés et ils se trouvaient presque au terme du voyage. Mais pouvaient-ils être privés d'entrer dans le pays ? Si cela dépendait de ce qu'ils étaient, oui, assurément, la chose était possible ; et Satan, l'accusateur des frères, réussirait aussi, à cause de nos péchés, à *nous* fermer le ciel, si, pour y entrer, nous devions nous appuyer de nos mérites. Tout le long du chemin : Israël s'était montré un peuple rebelle et de cou raide, quoique Dieu lui eût donné pour breuvage l'eau du rocher et pour nourriture la manne descendue du ciel ; et maintenant il s'agit de régler cette question solennelle, savoir, si la conduite du peuple doit être un obstacle à son entrée dans le pays ? C'est la puissance de l'ennemi qui se déploie ici ; ce ne sont pas ses ruses : plus tard, il fait usage de ces dernières dans l'histoire de Balaam. Mais il s'agissait de savoir, si par sa force ou par ses ruses, l'ennemi pouvait retenir Israël hors de Canaan. Nous verrons comment Dieu déclara quelles étaient ses pensées à l'égard du peuple, et comment, lorsqu'il eut pris la question en main, la complète impuissance de l'ennemi fut manifestée.

Moab occupe la position de la puissance dans ce monde : – « Il a été à son aise depuis sa jeunesse – il a reposé sur sa lie il n'a point été vidé de vaisseau en vaisseau. » (Jér. 48:11.) Le prophète n'est pas seulement au milieu du monde, mais il est aussi appelé à agir pour Moab, moyennant la récompense de l'art de divination dont il est doué. Balak possédait l'autorité civile, mais il avait la conscience que, dans ce cas, il était nécessaire qu'une puissance supérieure lui vint en aide. « Les puissances qui subsistent sont ordonnées de Dieu. » Aussi, lorsqu'on agit justement, il est inutile d'avoir recours à d'autres moyens pour gagner les cœurs des hommes. Mais Balak étant ignorant de l'autorité et de la puissance de Dieu, les recherche auprès d'un autre. Les Israélites étaient campés juste sur les limites du pays, lorsque se fit cette tentative pour les empêcher d'y entrer. Cette remarque est d'une utilité pratique pour nous, car plusieurs connaissant la rédemption, mais sentant leurs inconséquences et leur chute, se mettent à douter si, après tout, ils atteindront jamais le ciel. Il est bon que nous nous *jugions* pour le mal qui est en nous, mais c'est à Christ que le cœur doit de pouvoir se confier dans la miséricorde de Dieu jusqu'à la fin.

Lorsque le peuple eut traversé la mer Rouge, *il chanta* plein de confiance en la puissance de Dieu pour les conduire jusqu'au bout. « Tu nous as conduits par ta force à la demeure de ta sainteté. » Pour eux alors, Moab et tous leurs ennemis n'étaient rien, car ils avaient la conscience de la puissance que Dieu déploierait en leur faveur, quoiqu'ils n'eussent que le désert devant eux. Ils savaient qu'ils étaient sortis sans aucun mal de l'Égypte, et ils ne s'inquiétaient point pour le reste. Mais ils ne se connaissaient pas eux-mêmes : c'est pourquoi Dieu les conduisit pendant quarante ans dans le désert pour les humilier, pour les éprouver et pour leur faire connaître ce qui était dans leurs cœurs. (Deut. 8.) Le chapitre suivant nous montre que ce fut aussi pour manifester quelle était la bonté de Dieu à leur égard dans toute cette discipline.

Les Israélites étaient sur les frontières du pays, près de Jéricho. La promesse avait-elle autant de valeur maintenant qu'ils se trouvaient au Jourdain, qu'au temps où ils étaient à la mer Rouge ? C'était là la question pour le peuple considéré comme un tout, non point par rapport aux individus ; et tout cela est pour nous un type de choses spirituelles. La foi nous transporte entièrement au-delà des circonstances ; elle ne nous ferme pas les yeux pour nous conduire aveuglément au ciel, mais acceptant le jugement que Dieu a porté sur le péché ; elle connaît aussi la grâce de Dieu pour le salut et envisage les épreuves du chemin comme étant envoyées pour nous humilier, pour nous éprouver et pour nous tourner à profit à la fin. La foi ne méprise jamais le jugement de Dieu sur notre péché, mais malgré cela elle se confie dans la grâce de Dieu. Jamais Dieu n'accuse son peuple ; quoiqu'il le châtie, et il ne permet pas non plus à Satan de le faire.

En réalité, Moab n'avait pas lieu de craindre, car Israël avait reçu l'ordre positif de ne lui faire aucun mal. Israël consentait même, en traversant le pays des Moabites, à leur acheter l'eau qu'il boirait ; mais Moab n'avait pas foi à ce que Dieu disait. Toute la finesse de Satan ne peut pas révéler ce qui est connu de la foi la plus simple – la puissance de la grâce de Dieu pour sauver jusqu'au bout. Moab est un exemple frappant de la complète ignorance dans laquelle est ce monde, quant aux pensées de Dieu. Les Moabites avaient sous les yeux cette mystérieuse influence, et cependant ils en demeuraient ignorants et de plus s'y opposaient. Qu'est-ce que Dieu avait dit à Abraham ? « Je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront. » Et maintenant Balak va se placer de manière à attirer sur lui la malédiction de Dieu. Tel est l'aveuglement de la chair ; toujours elle prend le chemin qui doit amener sur elle-même les jugements de Dieu. Non seulement il y avait du péché en Balak, et il y en avait certes en abondance, mais de plus il avait entièrement fermé les yeux sur les pensées de Dieu. C'est une chose terrible que d'être hors du sentier où resplendit la lumière de Dieu, et c'est là le cas de ce pauvre monde. Quelle dégradation et quelle misère nous voyons dans l'homme lorsqu'il ne se trouve plus sous aucun frein moral extérieur ! Et, même lorsqu'il n'y a pas cet abandon plein et ouvert, qu'il est triste de voir une personne vivre *sans Dieu* dans le monde ! Elle peut être honorable et même avoir un bon témoignage de ses semblables, mais sans Dieu comment affronter la mort et le jugement ? Il est vraiment affreux de penser à l'ignorance dans la-

quelle les hommes sont plongés à cause de l'endurcissement de leurs cœurs. Que deviendront-ils si Dieu doit nous juger d'après nos œuvres ? Dieu a dit : « Il n'y a point de juste, non pas même un seul ; » – « tout le monde est coupable devant Dieu. » Mais les hommes n'en continuent pas moins leur train, et ils pensent qu'à la fin tout ira bien pour eux. Les hommes du monde agissent justement comme le fit Balak. Ils s'attendent à trouver la bénédiction précisément là où Dieu fait reposer la malédiction, et la malédiction où Dieu envoie la bénédiction. Un âne a autant la connaissance des voies de Dieu qu'un homme qui vit sans lui.

Deux choses se trouvent dans l'esprit de Balaam. L'une c'est qu'il a peur de Dieu. Le monde aussi est saisi de terreur en voyant les choses qui se produisent parmi le peuple de Dieu, tandis qu'il ne peut pas découvrir les motifs qui sont à l'œuvre, et qu'il n'a aucun pouvoir pour les contrôler. Des parents sont impuissants pour empêcher la conversion instantanée de leur enfant. Le monde ne peut contrôler l'œuvre de Dieu. Voyez de quelle manière Dieu reprend Balaam. Balaam n'a pas le temps d'aller vers Dieu. (v.20, etc.)

Dans son cœur, Dieu est toujours pour son peuple. Israël ignorait entièrement ce qui se passait, mais non pas Dieu. Dieu s'est chargé de la cause de son peuple, parce qu'il a de l'amour pour lui dans son cœur ; c'est pourquoi, quoiqu'il lui donne des avertissements, qu'il le châtie, il ne permettra pas à Satan d'avoir rien à faire avec lui. Ce qui nous est une preuve de la méchanceté de Balak, ce sont les efforts qu'il fit pour changer la parole que Dieu avait adressée à Balaam.

La même chose se présente à nous en Zacharie 3. Là, Satan cherche à faire prononcer par Dieu une sentence contre le grand sacrificateur. Que pouvait dire Jéhosuah pour sa défense ? Mais Dieu dit : « J'ai fait passer de dessus toi ton iniquité. » Il ne dit pas : Il m'est indifférent de voir de sales vêtements ; mais il se présente dans son amour et dans sa grâce envers Israël. « Je t'ai vêtu de nouveaux vêtements. » Dieu avait dit à Balaam : « *Tu n'iras point avec eux,* et tu *ne* maudiras *point* ce peuple. » Cela devait lui fermer la bouche. Il aurait dû dire : C'en est fait, puisque Dieu a dit non. Mais il était aussi pervers que possible.

Les enfants de Dieu sont un fléau terrible pour le monde. Dans un sens, ils lui sont une peste, s'ils marchent fidèlement. S'ils sont mis à mort, le nombre n'en est qu'augmenté ; on ne peut ni s'en débarrasser ni en rien obtenir. Le peuple de Dieu a des principes, des habitudes, et des motifs dont le monde ne peut se défaire. Balaam dit à Balak : « Quand tu me donnerais ta maison pleine d'or et d'argent, je ne pourrais point transgresser le commandement de l'Éternel. » Quelle piété il possédait maintenant ! Oh ! s'il avait pu, il serait allé. Mais ne pouvant faire ce qu'il voulait pour Balak, il veut du moins conserver le crédit qu'il a comme prophète de l'Éternel. Balaam parle comme s'il connaissait le secret de l'Éternel : « Je saurai ce que l'Éternel aura de plus à me dire. (v.19.) On lui a offert de l'argent, mais il parle comme étant uni à Dieu. C'est ainsi que les hommes agissent souvent ; ils se réclament du nom de Dieu, mais ils désavouent toute relation avec Dieu. Mais il ne saurait en être ainsi. C'est en rapport avec le peuple de Dieu que se présente la croix ; et se charger de la croix, voilà ce qui, pour un homme, constitue l'épreuve.

Maintenant Dieu permet à Balaam d'aller, et c'est pour lui un sujet de joie ; mais c'est Dieu qui *choisit* le moment où il lui plaît de le laisser aller. Les voies de Balaam étaient aussi perverses que jamais. Dieu voulait qu'il allât, afin de bénir son peuple au lieu de le maudire. Pour ce qui concerne Balaam lui-même, moralement, son départ était l'acte le plus mauvais possible, et cependant Dieu sait par là amener l'accomplissement de ses desseins. Il n'est pas autre chose qu'une verge dans la main de Dieu. Il se met en route, et l'Éternel envoie son ange pour le rencontrer. Le Seigneur tance les voies et la sagesse de l'homme en donnant à une bête brute plus d'intelligence que n'en possède l'homme car s'il a un esprit, il s'en sert contre Dieu, ce que la brute ne peut faire. Jusqu'à un certain point : l'homme est plus aveugle que Satan, car Satan croit et tremble. Dieu peut se révéler à l'œil d'une bête aussi bien qu'à celui d'un homme, quand cela lui convient. L'effet produit sur Balaam fut tel que, dans sa colère, il eût tué l'âne si la chose lui eût été possible. (v.29.) Lorsque le Seigneur lui ouvre les yeux pour voir sa folie et son aveuglement, il reconnaît qu'il a péché et que Dieu l'a arrêté (v.34) ; mais c'est simplement par frayeur qu'il parle ainsi, et il poursuit sa route sans voir qu'au lieu de maudire le peuple, il doit le bénir. (v.39.) C'est aux idoles de Balak que Balaam va sacrifier. Le nom de la religion lui plaisait, mais son cœur n'était point avec Dieu, il était affectionné aux richesses et aux honneurs de ce monde. Quel tableau de l'impuissance du péché !

Ce récit peut nous faire connaître les voies de Dieu à l'égard de son peuple. L'homme pense pouvoir frustrer le peuple de Dieu de la bénédiction qu'il lui a préparée, et Satan cherche à rendre inutiles les plans d'amour que Dieu a conçus. Mais pendant qu'ils suivent le fil de leurs pensées et de leurs plans, Dieu permet que les hommes travaillent à l'accomplissement de ses desseins. Nous le voyons dans la crucifixion de Christ. Les Juifs disent : « Il *ne faut pas* que ce soit pendant la fête », etc. ; mais il fallait que Christ, notre pâque, fût crucifié pour nous. La chose devait avoir lieu précisément au temps où la fête devait être célébrée, et cependant leur intention était tout autre. Quel repos de savoir que Dieu pense à nous et qu'il arrange tout pour nous, quoique souvent nous oubliions de penser à lui ! Il ne se passe pas un jour, pas un instant, où Dieu ne pense à nous, et il est au-dessus des machinations de Satan. Il prend soin des siens. Ont-ils besoin de nourriture ? Il leur envoie de la manne. D'être conduits ? La colonne marche devant eux. Arrivent-ils au Jourdain ? L'arche s'y trouve. Ont-ils des ennemis dans le pays ? Josué est là pour les vaincre. Lorsque la chose est nécessaire, Dieu use envers eux de voies de discipline, comme il le fit à l'égard de Jacob. Il l'humilia, mais lui donna pourtant sa bénédiction à la fin. Quelle idée cela devrait nous donner de l'amour de Dieu, lorsque nous voyons sa bonté s'exerçant activement pour nous tout le long du chemin ! Quel repos de savoir qu'il est *pour* nous, son amour seul étant la source et le principe de

sa faveur, qui nous est ainsi assurée ! Sa grâce et sa justice ressortent toutes deux dans l'acte par lequel il ôte le péché à la croix. Nous ne pouvons jamais connaître réellement Dieu, jusqu'à ce que nous sachions qu'il est amour. Dieu a tant aimé le monde qu'il a envoyé son Fils. Le monde ne demandait pas à Dieu d'envoyer Christ, ni à Christ de venir, mais Dieu a aimé le monde et l'a envoyé. Je le répète, quel repos en considérant tous nos ennemis – nos cœurs, le monde et Satan – de savoir que Dieu est *pour* nous ! *La foi* triomphe de tout, en regardant à ce que Dieu *est.*

Nombres 23

Nous avons vu comment Dieu se saisit de Balaam en mettant à découvert sa méchanceté. Et une fois que Dieu l'a entre ses mains, il l'oblige d'avoir affaire avec lui au sujet de son peuple. Il est à remarquer qu'Israël ne paraît absolument pas dans cette entrevue. Il n'y a que *Dieu* et *Balaam.* Il en est toujours de même lorsque Dieu contemple son peuple, il ne permet pas qu'il lui soit porté atteinte, parce qu'il est *sien.* Si Dieu marche au milieu de son peuple, il se souvient de toute sa perversité. (Voyez Deut. 9:24, où il est question d'Israël se rebellant à ce moment même dans les plaines de Moab.) Le jugement que Dieu porte sur nous, comme saints, dans notre marche, est le même ; et les péchés que nous commettons lorsque nous sommes des saints, devraient nous affliger plus que ceux que nous avons commis comme pécheurs. Lorsque Dieu juge son peuple quant à sa marche, il amène tout en compte, car il ne peut « nullement tenir le coupable pour innocent. » Jamais dans les richesses de sa grâce il ne tolère le péché ni ne le permet, comme quelques-uns disent qu'il le fait. Il peut le couvrir par l'expiation. Au lieu de l'imputer, il peut le mettre de côté à la croix ; mais jamais il ne peut le tolérer : ce serait renoncer aux exigences de sa sainteté.

Cependant toute la question était maintenant entre Dieu et son ennemi, et c'est au haut de la colline qu'elle se traite, le peuple n'en sachant absolument rien. Que pouvait Balaam, en présence de Dieu, contre le peuple ? Rien ; aussi après avoir vu qu'il ne pouvait rien gagner auprès de Dieu contre lui, il l'entraîne plus tard dans le péché, et alors il faut que Dieu le châtie.

Mais pour le moment où l'ennemi a à faire avec *Dieu* relativement à son peuple, ce n'est pour Dieu qu'une occasion de donner une nouvelle révélation de sa grâce. Dieu ne pouvait pas maudire son peuple ni défier Israël. Dieu a ses propres pensées à l'égard de son peuple, et quoiqu'il ne puisse permettre en lui aucune inconséquence, il faut que ses desseins aient leur accomplissement.

Il est pour nous de la plus haute importance de distinguer le jugement que Dieu porte sur nous, en tant que considérés dans notre position en Christ, de celui qu'il porte sur nous, comme saints dans notre marche à travers ce monde. Notre jugement de nous-mêmes diffère toujours de celui de Dieu. Le Saint Esprit, qui nous amène à nous juger nous-mêmes, tient compte de tout le mal qui est contraire à la sainteté de Dieu. En me jugeant, je devrais être capable de voir tout ce qui est mal en moi, et prêt à dire : Ceci n'est pas de l'amour, cela n'est pas de la sainteté. Je dois juger mon cœur conformément à ce que je suis. Mais Dieu me juge selon ce qu'il voit en Christ. Si je ne savais pas que tel est le jugement de Dieu, je n'aurais jamais le courage de me juger moi-même. Comment pourrais-je regarder au mal qui est en moi, si je savais que Dieu va me l'imputer et me condamner à cause de ce mal ?

C'est là toute la différence qui existe entre l'expérience et la foi. La foi doit se saisir du témoignage que l'Esprit saint rend, en Hébreux 10, à ce que Dieu dit de nous : « Je ne me souviendrai plus de leurs péchés ni de leurs iniquités. »

Balaam n'a pas foi en Dieu, c'est pourquoi il va sur un lieu élevé pour voir ce que l'Éternel aura à lui dire. Peut-être le Seigneur viendra-t-il à sa rencontre. Au chapitre suivant nous voyons qu'il n'agit plus ainsi, mais dans celui que nous examinons il revêt un caractère très religieux. (v.9.) Il contemple le peuple étant avec Dieu sur les coteaux, et non point avec Israël dans le camp. De fait, le peuple persévérait, soit dans sa folie, soit dans sa piété (nul doute qu'il se trouvât dans son sein des Josués et des Calebs) ; mais cela n'est point pris en considération. L'intérêt que Dieu prend aux siens provient de ce qui jaillit de son cœur. « Ce peuple habitera à part, et il ne sera point mis entre les nations. » Dieu veut l'avoir pour lui d'une manière aussi absolue qu'il veut qu'il soit séparé du monde. C'est ainsi que nous avons été « achetés par prix », et qu'en conséquence nous ne sommes point à nous-mêmes. Retirés de la condamnation, du péché et de la misère, nous avons été amenés dans la bénédiction, et maintenant nous ne devons pas vivre comme ceux qui sont dans le monde. Nous avons été rachetés du monde, et il résulte de ce principe que nous n'appartenons plus du tout à nous-mêmes. C'est dans le premier Adam que nous nous sommes appartenus, mais Dieu nous a retirés de ce monde pour que nous soyons à lui. Il conduisit son peuple hors d'Égypte, afin qu'il devînt son habitation. (Ex. 15-18.) Maintenant, nous sommes l'habitation de Dieu sur la terre ; mais prochainement notre demeure sera dans le ciel. Nous sommes un peuple céleste, et nous devons manifester la vie de personnes en qui Dieu habite. Satan est infatigable dans les efforts qu'il fait pour attirer sur nous la malédiction de Dieu, comme ce fut le cas dans l'histoire d'Israël. Notre affaire est de lui résister, en demeurant fermes dans la foi. C'est devant Dieu qu'il nous accuse, et Dieu répond pour nous. La foi se saisit de la réponse de Dieu comme dans Zacharie 3. Il est de la plus grande importance pour notre paix et aussi pour notre sainteté, que nous comprenions cela. Que pouvait dire Jéhosuah des sales vêtements pour lesquels il était accusé ? Devait-il avoir nos sales vêtements ? Certainement pas, et *il* n'a rien à dire ; mais *Dieu* répond pour lui : C'est un tison que j'ai arraché du feu, et vous voudriez l'y jeter de nouveau ! Ensuite « Il dit à ceux

qui étaient debout devant lui : Ôtez de dessus lui ces vêtements sales ; » et puis Dieu parle à Jéhosuah et lui apprend que c'est lui qui a fait cela : « Regarde, j'ai fait passer de dessus toi ton iniquité », etc. C'est ainsi qu'il fait connaître au pauvre pécheur la perfection de son œuvre et l'amour de son cœur qui a travaillé pour lui. Il ne dit pas « je ferai passer », mais « j'ai fait passer. » (v.19). Balaam est obligé de rendre témoignage au caractère de Dieu : « Le Dieu fort n'est point homme pour mentir, ni fils d'homme pour se repentir, etc » Non seulement il est un Dieu de vérité, mais aussi il ne change pas la vérité. Il dit : « Je ne me souviendrai plus de leurs péchés ni de leurs iniquités. » Cela proclame le caractère sans repentance des dons et de la vocation de Dieu. Ce qu'il dit est la vérité, une vérité éternelle qui se trouve maintenant dans la bouche de l'ennemi. « Je ne le révoquerai point. »

Ce qui est extrêmement nécessaire aux saints individuellement dans le désert, c'est de *voir* le péché qui est réellement en nous, qui y est d'une manière pratique, et de le juger parfaitement ; jamais alors nous n'aurons à être jugés pour cela. Dieu ne peut pas permettre le péché en nous. Il le met de côté, en faisant tout le contraire de le permettre ; mais c'est en ne l'imputant pas.

(V. 23.) « Car il n'y a point d'enchantement contre Jacob, et en pareille saison il sera dit : Qu'est ce que le Dieu fort a fait ? » Si une âme contemple ce qu'elle a fait elle demeure éloignée de Dieu, mais si elle considère ce que Dieu a fait elle est heureuse avec lui. Jamais vous ne saurez prononcer un jugement sur vous-même si vous n'êtes en sa présence. Jusqu'à ce que vous sachiez ce que Dieu dit, tout sera doute et incertitude pour vous. D'un côté vous aurez Jésus et de l'autre des espérances, la lumière d'un côté et des nuages de l'autre. C'est en connaissant notre position dans le second Adam, en tant que ressuscités devant Dieu, que nous avons paix, joie et confiance.

Nombres 24

La tentative de l'ennemi n'eut pas simplement pour résultat que Dieu réitéra la même bénédiction, mais elle fut pour lui une occasion de donner l'essor à son activité, à l'effet de déployer toutes les richesses de ses bénédictions. Il poursuit la réalisation de ses desseins conformément à sa volonté et à ses pensées.

Nous avons vu : 1° Comment Dieu réclama Israël comme son peuple ; et 2° comment il le justifia complètement : Je n'ai point aperçu d'iniquité en Jacob, ni de perversité en Israël.

Dieu fit face à Balaam, et celui-ci reconnut qu'il n'était pas possible de réussir contre Dieu. Alors, au lieu d'aller « comme les autres fois au-devant des enchantements, il tourne son visage vers le désert. »

(V. 2.) « Et élevant les yeux, il vit Israël qui se tenait rangé selon ses tribus », etc. Ce que nous avons ici sous les yeux, ce n'est pas le tableau des saints dans la gloire, car Israël n'est pas envisagé dans ce passage comme étant en possession de la bénédiction finale que Dieu lui a promise dans le pays ; mais c'est Israël dans le désert qui nous est présenté. C'est ainsi que, par le moyen de Balaam, nous est donnée la connaissance des pensées de Dieu à l'égard de son peuple ici-bas, versets 3-5. Dès que je regarde à ce qui est né de Dieu, je trouve un ordre de choses tout nouveau. Nous ne sommes pas dans la chair, mais dans l'esprit. Le chrétien est justifié en Christ, et de plus il est né de l'Esprit. Balaam regarde le peuple avec l'œil de Dieu. L'Esprit de Dieu remplit son esprit, et il voit quelles sont les pensées de Dieu quant à son peuple. La foi nous rend capables de regarder avec les yeux de Dieu, au lieu de voir avec les nôtres : « Que tes tabernacles sont beaux », etc. « Quiconque est né de Dieu, ne pratique pas le péché » – « et il ne peut pécher parce qu'il est né de Dieu » – « *Il* ne peut », etc. « *Il* » (l'homme tout entier) est de Dieu.

Balaam « vit Israël qui se tenait rangé selon ses tribus. » C'était le désert. Il ne s'agit pas maintenant de la justification du peuple, mais de sa beauté et de sa perfection aux yeux de Dieu, comme étant conduit par l'Esprit. Il n'est pas seulement accepté judiciairement, mais il marche dans l'Esprit. Il est dit d'Abel, qu'« il a reçu le témoignage d'être juste, Dieu rendant témoignage à ses dons », etc. Sa personne fut d'abord acceptée, puis ses dons furent agréables à Dieu. Ainsi pour Énoch, il ne fut pas seulement justifié, mais il goûta de plus la joie de la faveur positive de Dieu. « Avant d'être enlevé, il avait reçu le témoignage d'avoir été agréable à Dieu. » Il marchait pour ainsi dire dans la jouissance du sourire du Père.

(V. 5.) « Que tes tabernacles sont beaux », etc. Ceci nous dépeint ce qu'est maintenant l'Église de Dieu par l'Esprit. (Éph. 2:22.) C'est une position plus élevée que celle où l'homme était placé dans le paradis. Il n'y avait point d'habitation, ou de tabernacle, pour Dieu. Prochainement, son tabernacle sera au milieu des hommes, mais maintenant notre place comme Église se trouve pour ainsi dire dans le paradis de Dieu. Nous sommes « édifiés ensemble, pour être un tabernacle de Dieu par l'Esprit. » Si l'Église est divisée et dispersée, elle est pourtant gardée dans la main de Dieu Le loup étant venu « disperse les brebis », mais il est dit aussi : « Personne ne les ravira de ma main. »

Nous sommes l'habitation de Dieu, et cela est autre chose que d'être simplement régénéré. Le fait de la régénération ne révèle rien à notre âme, mais Dieu nous révèle beaucoup de choses par son Esprit qui habite en nous.

La manifestation de la beauté de la vie spirituelle dans un individu ou dans l'Église est tout autre chose, et dépend évidemment de la fidélité de la marche ; mais la conservation en nous de la vie spirituelle est exclusivement l'affaire de Dieu et ne peut jamais faire défaut.

« Ils sont étendus comme des torrents. » C'est là la puissance rafraîchissante de l'évangile. « Que *tes tabernacles* sont *beaux. »* Ils se rendaient agréables à tout le peuple ; le secret de la beauté de cet aspect, c'est qu'ils étaient arrosés par les fleuves de Dieu – « comme des jardins auprès d'un fleuve. »

Quelle que soit l'incrédulité du monde en général, il est impossible que Christ ne soit pas la réponse aux besoins de la foi. Souvent même, et c'est une chose bien humiliante, la foi brille d'un plus vif éclat lorsque l'incrédulité générale est la plus profonde. Ce fut le cas de Paul : Il persévérait, malgré toutes les difficultés, lorsque « tous cherchaient leur intérêt particulier, et non pas ce qui est de Jésus Christ. » La foi ne regarde pas seulement à la bénédiction qui est par dévers Dieu, mais aussi à la bénédiction, *là où* il l'a donnée – chez son peuple. Le peuple est identifié avec Dieu en haut ; il est donc béni, et Dieu ne peut pas permettre de péché en lui.

La foi découvre le lieu où est la bénédiction, et elle s'y abreuve « comme des arbres d'aloès que l'Éternel a plantés » etc. ; et ils deviennent une source de bénédiction pour d'autres lorsqu'ils sont ainsi abreuvés : « L'eau distillera de ses sceaux. » L'épouse elle-même dit à son Seigneur : « viens. » Et à tous ceux qui ont soif, « qu'ils prennent gratuitement de l'eau de la vie. »

Je ne possède pas encore Christ, mais je possède l'eau de la vie, et en conséquence je puis dire : Venez et buvez. Nous ne sommes pas encore dans la gloire, et nous ne faisons pas partie du monde ; mais nous avons l'Esprit, et « celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. »

Ayant Christ, nous avons la sève de l'arbre de vie, et il ne peut y avoir de limites quant aux résultats ; « sa semence sera parmi de grandes eaux », ce qui indique *l'étendue* de la bénédiction.

À côté de cela, il y a aussi la force. « Son roi sera élevé par-dessus Agag, et son royaume sera haut élevé. » Israël aura un roi en Sion, mais nous sommes en plus intime relation avec l'époux, puisque nous sommes son épouse. Nous serons prochainement manifestés dans le royaume. Observez la différence entre ces paroles : « Que tes tabernacles sont beaux », etc, et ensuite celles-ci : Ton « roi sera », etc. Le peuple n'avait pas encore de roi. Sa bénédiction visible en puissance n'avait pas encore paru. Son élévation dans le pays était encore une chose à venir.

Quant à nous, notre espérance ne consiste pas dans l'attente du royaume. En un sens, nous sommes déjà maintenant dans le royaume C'est pour nous le temps « du règne et de la patience », car Christ est rejeté et il s'en est allé. Nous sommes maintenant appelés à partager son rejet, et plus tard sa gloire. « Nous régnerons avec lui. » Il est roi, et nous sommes rois. Il est sacrificateur, et nous sommes sacrificateurs. Si nous souffrons avec lui, nous serons aussi glorifiés avec lui. Il est notre tête, et en toutes choses il doit avoir la prééminence. La puissance est liée avec ceux qui ont le royaume. Non seulement la bénédiction est sûre, mais c'est au peuple de Dieu qu'elle se rattache.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 384-400 [381-399]

20 – La portion qui appartient en Christ à tout croyant – Éphésiens 1:1-14

Méditation sur Éphésiens 1:1-14

Pour recevoir avec la bénédiction de Dieu la vérité présentée dans cette épître, il est important de remarquer deux choses : premièrement, quel est, d'après la révélation des pensées et des conseils de Dieu, le temps auquel cette vérité se rapporte ; et secondement, quel est le sujet que l'épître a principalement pour but de développer.

1° L'Écriture nous dit que c'est « au temps convenable » que « Christ est mort pour des impies », et il est nécessaire, si nous désirons connaître la portée des vérités de Dieu contenues dans cette portion de l'Écriture, que nous remarquions tout particulièrement quel est « le temps convenable » de cette épître.

Il est bien plus important qu'on ne le suppose en général, pour saisir une portion quelconque de la parole divine, d'observer quel est l'ordre des dispensations de Dieu, et d'avoir à l'esprit au moins une idée générale des sujets dont la parole de Dieu est occupée.

Dans leur étude des Écritures, les chrétiens ont presque entièrement oublié que la parole de Dieu n'est qu'un tout, et qu'il y a des rapports plus ou moins immédiats entre chacune des parties de ce tout. L'ordre dans lequel la vérité divine a été révélée exige, lorsqu'on cite un passage des Écritures, qu'on sache s'il est tiré de l'Ancien ou du Nouveau Testament, et quel est le sujet spécial qu'il présente. Il est de toute évidence, par exemple, que lorsque Adam était dans l'état *d'innocence,* Dieu ne pouvait lui parler du pardon du péché, parce que le péché n'était pas encore entré dans le monde ; quoique pour nous, pauvres pécheurs, ce soit la plus précieuse communication que nous ait faite la grâce de Dieu, et que nous la trouvions au début même de notre connaissance du caractère et des voies de Dieu. De même, il ne pouvait pas annoncer à Noé qu'il ne détruirait pas la terre par les eaux du déluge, avant que Noé eut été témoin de cette visitation de la justice divine qui atteignit le monde. Plus tard, il est vrai, pour lui comme pour nous, l'arc de la promesse eut une voix rassurante qui parla et parle encore d'un Dieu qui, du milieu « du jugement, se souvient d'avoir compassion. »

Mais Dieu pourrait bien moins encore nous parler, dans cette épître, d'être « vivifiés avec Christ et ressuscités ensemble avec Lui », etc, si Christ n'avait pas auparavant paru dans le monde et n'eut pas été rejeté par Israël comme son Messie. La mort de Christ était, de la part d'Israël, le rejet et la mise de côté de toutes les promesses distinctives que, comme nation, il avait reçues de Dieu, car il rejetait celui qui en était le centre et celui en qui elles devaient avoir leur accomplissement. Mais dans les conseils de Dieu qui s'élèvent au-dessus du péché de l'homme et de la chute de la créature, le rejet de Christ par la nation à laquelle il avait été promis fut une occasion de donner à connaître les desseins de Dieu qui jusqu'alors avaient été cachés, savoir, « que les nations seraient cohéritières et d'un même corps, et coparticipantes de sa promesse dans le Christ, par l'évangile. » Mais cela ne pouvait avoir lieu jusqu'à ce qu'Israël eût été mis à l'épreuve par la venue de son Messie, qui était l'espérance de la nation, et en qui toutes les promesses faites aux pères devaient avoir leur accomplissement. Son rejet, dans ce caractère, ouvrait le chemin à des bénédictions infiniment plus grandes pour tous ceux qui croiraient, tant Juifs que Gentils ; mais la nation perdit ses droits aux promesses. Dans un jour, encore à venir, Dieu traitera de nouveau avec elle ; mais ce sera sur le fondement de la grâce pure.

Cela peut nous faire comprendre ce qui doit être entendu par « le temps convenable » de cette épître. Mais il est également important de remarquer quel est le sujet que l'épître a principalement pour but de développer.

En général, lorsque des personnes ne jouissent pas de la paix de l'évangile, leur esprit est plus occupé des *moyens* que Dieu emploie pour amener à Lui des pécheurs que des manifestations de cette grâce qui découle d'un Dieu de bonté, par l'œuvre accomplie de son Fils unique ; mais cette épître ne traite pas des moyens par lesquels est opérée la réconciliation d'un pécheur avec Dieu. Elle nous présente plutôt les fruits et les bénédictions de la merveilleuse grâce de Dieu, lorsque la scène est devenue libre (si je puis m'exprimer ainsi) pour leur manifestation ; ou lorsque tout ce qui mettait obstacle à leur entier développement a été éloigné par l'œuvre accomplie de Christ. Cette épître cependant est loin de déprécier ou de traiter légèrement le sujet des *moyens* par lesquels un pécheur est amené à Dieu, bien plus loin encore de décourager le cœur qui recherche cette connaissance. Dans les épîtres aux Romains et aux Galates ce sujet est pleinement et divinement développé. Oh ! si seulement tous les enfants de Dieu étaient établis dans la vérité de l'acceptation et de la justification personnelles par la foi en Christ mort et ressuscité, afin qu'ayant cette assurance, ils pussent marcher en avant, dans la connaissance et dans la jouissance de cette grâce qui est la portion de tout croyant en Christ par cela même qu'elle découle, d'une manière si abondante, de Dieu lui-même !

Dieu nous a révélé toutes ses pensées de grâce en Christ, et il voudrait que nos cœurs fussent affermis dans cette grâce. Il nous a donné à connaître l'excellence de la personne de Christ et la place qu'occupe maintenant en sa présence ; puis il nous parle, en la rattachant à la position de Christ, de la place dans laquelle sa grâce a introduit l'Église ou les croyants, et cela comme fruit de l'œuvre de Christ – « du travail de son âme », et de son heureux triomphe sur le péché, sur Satan et sur la mort.

L'adresse de cette épître, « aux saints et fidèles en Jésus Christ », nous fait voir qu'il s'agit de tous les croyants, et par là nous montre aussi que, quelles que soient les bénédictions qui y sont présentées, ou la profondeur de la grâce qui nous y est révélée, c'est la portion que le Dieu de bonté a faite à tous ses enfants, quelque faiblement qu'ils saisissent ces privilèges ou qu'ils s'élèvent à la hauteur de la bonté de Celui qui les dispense. Il est important de faire attention à cela, parce que c'est une portion que nous n'acquérons pas, mais que nous recevons de la grâce de Dieu. Pour comprendre quelle est cette portion, et pour en jouir, ce n'est pas tant la clarté de l'intelligence qu'il nous faut que la simplicité de cœur. Les révélations de Dieu ne nécessitent aucune activité d'esprit, mais une foi fermé et soumise : « Si vous ne croyez pas ceci, certainement vous ne serez point affermis. » (És. 7:9.)

Il est vrai que, généralement, l'état de l'Église semble réclamer une instruction d'un ordre moins élevé que celle que contient cette épître. Je dis moins élevé quant au caractère des vérités positives qui nous y sont présentées comme se rapportant davantage à la marche des croyants, à leur encouragement individuel et à leur affermissement dans la foi ; et aussi quant à l'élévation des motifs qui doivent diriger les chrétiens, et à la manière de leur enseigner la marche qu'ils doivent suivre dans ce monde. Cependant, il est extrêmement nécessaire, si notre cœur doit être formé pour Christ, s'il doit jouir de sa portion en Christ, et aussi pour honorer la bonté de ce Dieu qui nous a ainsi ouvert les éternelles sources de son amour ; il est nécessaire, dis-je, que souvent nous nous tenions à l'écart de tout autre chose, près de cet immense océan d'amour qui s'épanche indépendamment de tout, à l'exception du *bon plaisir* et de la grâce de celui que nous connaissons comme « le Dieu et Père de Notre Seigneur Jésus Christ. » Ce titre nous apprend quelles sont notre place et notre relation, ainsi que s'exprime l'Apôtre : « Grâce et paix vous soient de la part de Dieu *notre Père,* et de la part du Seigneur Jésus Christ. »

« Le Dieu et Père de Notre Seigneur Jésus Christ. » Tels sont les titres que Dieu prend dans cette épître ; et ils sont employés autant pour nous faire connaître quelle est notre relation avec Dieu et quelle est notre place devant lui, en Christ, que pour désigner la relation de Dieu avec Christ. Car, avant la fondation du monde, il « nous a prédestinés » – nous qui croyons en son Fils – « pour nous adopter à lui par Jésus Christ, selon le bon plaisir de sa volonté. » Et cela s'harmonise avec les paroles prononcées par Christ après sa résurrection d'entre les morts : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu », et aussi avec ces rapports du croyant avec Christ, qui sont exprimés dans cette déclaration : « *Parce que* je vis, vous aussi vous vivrez.« – « Christ vit en moi », dit l'Apôtre.

Appliqués au Seigneur Jésus Christ, ces titres font connaître dans quelle relation Dieu s'est trouvé vis-à-vis de lui : d'une part, lorsqu'il était dans l'humiliation ; de l'autre, dans son éternelle relation avec le Père, comme il le dit à la croix : « *mon* Dieu, *mon* Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Et dans le jardin : « *Mon Père,* s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi. »

La première chose dont il soit parlé ensuite, celle qui est présentée comme la principale, c'est la *source* d'où découle toute cette richesse de bénédictions ; car assurément ce n'est pas tant la bénédiction que celui qui la dispense qui est ici mis en évidence, ou, si la bénédiction est aussi présentée, comme c'est bien en effet le cas, c'est afin qu'on puisse connaître le caractère et la grâce du Dieu qui bénit ainsi. L'effet produit par une saine intelligence des vérités de cette épître, n'est pas de nous faire dire : « Oh ! quelles bénédictions Dieu a répandues sur nous, pauvres pécheurs ! » – Quoique cela soit vrai – mais, « béni soit » ce Dieu de bonté – *notre Dieu* – qui a pu concevoir et exécuter de tels conseils de grâce, et révéler des abîmes aussi insondables d'amour et de miséricorde !

C'est ainsi, et dans ce but, que les bénédictions sont alors déclarées. « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ. »

Nos cœurs ne peuvent pas saisir la plénitude et la puissance de cette déclaration, à moins que nous nous placions au point de vue de Dieu *dans le ciel,* et non au nôtre sur *la terre.* Mais combien il arrive souvent que notre esprit ne peut s'élever à la hauteur et à la force de la vérité divine qui nous est présentée dans la Parole, et cela parce que nous en rabaissons les déclarations bénies au niveau de notre mesure humaine, ou à l'idée que nous nous faisons des exigences de nos besoins dans les circonstances que nous avons à traverser ! Bien souvent les chrétiens, dans leur appréciation « de toutes les bénédictions spirituelles dans les lieux célestes », se reportent à leur expérience passée ou présente ; et, pensant au pardon, à la paix, à la grâce restaurante, à la communion avec Dieu, aux consolations que procure la parole, et à l'espérance du ciel, ils s'imaginent avoir saisi la portée du passage. Mais il n'en est pas ainsi, et ces choses bénies ne constituent point toutes les bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ.

Il faut que nous soyons introduits dans la place même où Christ se trouve, que nous nous souvenions de la récompense qu'a obtenue son obéissance, ainsi que de tout ce qui caractérise la présence bénie de Dieu dans le ciel, et de son amour infini pour Christ car « il nous a rendus agréables dans le bien-aimé » – si nous voulons apprécier justement la portion qu'il nous a faite. Il n'a pas donné à l'Église la même portion qu'à Israël. Je ne veux pas parler de la portion qu'avait autrefois Israël, et qu'il gâta et perdit par sa désobéissance, mais bien de sa portion future dans le pays, lorsqu'il jouira de toutes les bénédictions de la terre et qu'il se trouvera placé sous le juste et infaillible gouvernement du Messie. Déjà maintenant, notre vie, notre portion et notre place sont avec Christ. Il est ressuscité, monté au ciel et entré dans la gloire qu'il avait auprès du Père avant que le monde fût. Si vous appartenez à Christ, c'est là aussi, et nulle part ailleurs, qu'est votre portion ; elle est là, dans le ciel, et non pas dans une place moins élevée ; là, sans plus de limites aux bénédictions, et avec un caractère non moins céleste.

Et cette portion est celle qui nous a été faite par les plans et les conseils éternels de Dieu – « selon qu'il nous a élus en lui (Christ) avant la fondation du monde. »

Le temps était enfin arrivé pour la manifestation des pensées de grâce qui, de toute éternité, occupaient le cœur de Dieu, mais qui ne pouvaient être révélées jusqu'à ce que fût venu celui qui en était le centre, et qui, par ses mérites, son obéissance et sa justice – au moyen de sa relation avec Dieu et de son association avec nous – devînt l'éternelle base sur laquelle ces pensées peuvent se déployer.

Mais celui qui nous assigne cette place et qui établit une telle relation entre lui et nous, nous rend propres aussi, dans sa grâce infinie, à occuper la position dans laquelle il nous a établis en Christ. « Il nous a élus EN LUI » – « afin que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour. » C'est-à-dire que ses conseils de grâce ont disposé les choses de telle sorte que nous pouvons demeurer en sa présence, en parfait accord avec ce que requièrent sa nature et son caractère béni. Il est saint dans son caractère (comme nous l'avons déjà vu), irréprépréhensible dans ses voies, et sa nature est amour. Il veut que ses enfants soient tels devant lui, « car il nous a prédestinés pour nous *adopter à lui* par Jésus Christ. » Mais une telle grâce exclut inévitablement les pensées et les mérites de l'homme. C'est « selon le bon plaisir de sa volonté. » Notre Dieu ne peut agir sur aucun autre principe que celui-là, c'est pourquoi, en Jean, lorsqu'il parle de ceux qui ont reçu Christ et auxquels il a donné le droit d'être faits enfants de Dieu, il dit encore : « Lesquels ne sont nés ni de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. » C'est le plaisir de Dieu ; c'est la volonté de Dieu. La volonté de Dieu est toujours selon son plaisir ; et ce qu'il veut, il l'accomplit.

Puis donc que Dieu agit ainsi, « selon le bon plaisir de sa volonté », les *résultats* de cette grâce dans laquelle il nous a placés en Christ sont en parfait accord avec ses conseils. Notre relation avec Dieu et notre position devant lui, qui ont pour base l'œuvre de Christ et pour éternelle source l'infinie bonté de Dieu, sont déclarées être à la louange de la gloire de sa grâce. Cela se terminera dans le resplendissement de cette grâce dans la gloire.

Quelle différence il y a entre les résultats des mérites de l'homme et ceux de la grâce de Dieu ! « Les gages du péché, c'est la mort ; mais le don de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus notre Seigneur. »

La mesure de la grâce de Dieu est en rapport avec la mesure des mérites de Christ ; car il est dit encore, « dans laquelle » (grâce) « il nous a rendus agréables » ou graciés « dans le bien-aimé. » C'est la place de *Christ,* en vertu de son droit, de son excellence, et aussi comme récompense ; c'est *notre* place à cause de l'œuvre de Christ et de l'éternelle faveur de Dieu. Cependant c'est la place d'enfants de Dieu « rendus agréables dans le bien-aimé. » Mais il ne faut pas que la pensée que quelle que soit la mesure dans laquelle je suis agréable à Dieu c'est par Christ que je la possède, vienne mettre comme des limites à cette bénédiction qui m'appartient. Il est vrai qu'il en est ainsi, mais ce n'est pas cette vérité que ce passage veut faire ressortir. La vérité qu'il nous présente est relative au *caractère* plutôt qu'aux fondements de notre position devant Dieu. Et il est fort important de faire cette distinction, surtout parce que cela me conduit à rechercher quelles sont la position de Christ devant Dieu et la faveur dont il jouit auprès de lui, pour découvrir le caractère de la mienne propre.

Mais comme c'est de la portion de personnes qui étaient pécheresses que l'on s'occupe, et le péché, nous le savons, rend incapable de se tenir dans la présence de Dieu, il est dit, verset 7 : « En qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés selon les richesses de sa grâce. » Ici le sujet de la grâce de Dieu est pris du côté le plus bas, et ce passage montre clairement que cette portion ne saurait jamais appartenir à ceux qui sont encore dans le péché, ou dont la sentence de mort n'a pas été effacée. C'est pour cela que la question du péché est introduite ici, et est présentée comme ayant été réglée par la mort de Christ, de sorte qu'il en résulte pour les croyants, qu'en lui ils ont « la rédemption par son sang, la rémission des offenses », et cela « selon les richesses de sa grâce » (celle de Dieu). La rédemption est envisagée comme la porte, et une porte indispensable, d'introduction à une manifestation plus élevée de la grâce de Dieu quant à notre association à Christ dans sa place et sa portion dans les lieux célestes : l'une et l'autre de ces bénédictions manifestant « les immenses richesses de sa grâce par sa bonté envers nous dans le Christ Jésus. »

Cette question ayant été résolue, le Saint Esprit pousse plus loin la description de la surabondance avec laquelle s'épanche le fleuve de la grâce divine. Il s'agit maintenant de montrer que Dieu a établi les siens dans une place qui manifeste entre toutes une faveur assurée, c'est-à-dire dans une place de confiance. « Selon les richesses de sa grâce, laquelle il a fait abonder envers nous en toute sagesse et intelligence ; nous ayant fait connaître le mystère de sa volonté selon son bon plaisir, lequel il s'est proposé en lui-même, pour l'administration de la plénitude des temps, savoir, de réunir en un toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre en lui. »

Ce n'est pas seulement de la place et de la portion individuelles du croyant que Dieu parle dans ce passage, car ce mystère de sa volonté qu'il nous a fait connaître comprend la place destinée à Christ lorsqu'il aura revêtu ouvertement la puissance et la gloire, comme « chef sur toutes choses », centre de la puissance et de la gloire célestes, et de la puissance et de la gloire terrestres, et en même temps le lien qui les unit. C'est là ce que Dieu veut faire pour Christ dans « l'administration de la plénitude des temps. » La création, mise en désordre et séparée de Dieu par le péché et la chute d'Adam, doit être de nouveau réunie sous un seul chef, en Christ. Et ce mystère, ou secret de sa volonté, est une révélation nouvelle et particulière, faite par Dieu à son Église, comme étant intéressée, par sa place et sa relation avec Christ, à tout ce qui concerne sa gloire. Dieu nous traite avec confiance comme ses enfants ; et, chose merveilleuse ! Il nous rend dépositaires des secrets de sa volonté.

Ce vaste domaine du ciel et de la terre est l'héritage de Christ, qui est « héritier de toutes choses ; » mais il est aussi ajouté : « *En qui* nous aussi nous avons été faits héritiers. » Ce n'est pas *par* qui, quoique cela puisse aussi être vrai, comme Pierre le dit : « Il nous a régénérés… *pour un héritage »,* mais c'est de l'héritage de Christ qu'il est question ici, et l'Église y a sa part comme étant une partie de *lui-même ;* car nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os. L'héritage est à Christ, et nous avons le nôtre en *lui.* Et nous sommes destinés à cela, « selon le propos arrêté de celui qui opère toutes choses selon le conseil de sa volonté. » Car Dieu accomplit par sa puissance ce qu'il se propose dans sa volonté souveraine. Et puisque nous sommes faits héritiers avec Christ, ce sera « à la louange de sa gloire. » La *relation* dans laquelle nous sommes placés avec Dieu, en Christ, est « à la louange de la gloire de sa *grâce »,* mais l'héritage qu'il nous donne en Christ sera « à la louange de sa *gloire »,* parce que c'est dans l'héritage que la gloire sera déployée. Dieu donne la grâce et la gloire. La gloire n'est que le résultat et le fruit de la grâce. Mais il y a quelque chose de plus profond dans la grâce, parce qu'elle nous cherche dans nos péchés, loin de Dieu, et qu'elle nous pardonne et nous amène près de Dieu ; tandis que l'héritage est le don de Dieu à tous ceux qui ont été rapprochés de lui, et que sa grâce a rapprochés.

L'expression du verset 12, « qui avons pré-espéré en Christ », se rapporte aux croyants d'entre les Juifs qui sont présentés comme ayant mis leur espérance en Christ, ou se sont confiés en lui, avant que la nation le reçoive, ce qui aura lieu plus tard, après qu'elle aura subi le châtiment de ses péchés, du rejet de Christ surtout. Mais ceux dont il s'agit ont espéré en Christ avant ce temps. Il n'est pas dit que les Gentils ont les premiers espéré en Christ, ou qu'ils ont pré-espéré en lui, mais seulement : « En qui vous aussi, vous avez espéré, ayant entendu la parole de la vérité, l'évangile de votre salut. » Ce qui est ajouté après cela est une vérité merveilleuse : « Vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse qui est les arrhes de notre héritage jusqu'à la rédemption de la possession acquise.

Comme Gentils appartenant à la dispensation, ils avaient été placés sur le même terrain que les Juifs, qui, au jour de la Pentecôte, reçurent d'abord le baptême du Saint Esprit. Le Saint Esprit fut donné d'une manière indépendante aux Gentils, à la conversion de Corneille, comme on peut le voir dans les chapitres 10 et 11 des Actes. Et dans *les* versets que nous examinons il est dit, qu'en Christ ils ont été scellés du Saint Esprit de la promesse,

comme étant les « arrhes de l'héritage. » Le Saint Esprit seul peut être cela, puisque lui seul connaît ce qu'est la gloire, et peut en rendre un témoignage exact, ainsi que de la place que Christ occupe dans les lieux célestes. Mais assurément cela est essentiel pour les arrhes de l'héritage.

Le sceau du Saint Esprit est l'œuvre de Dieu pour marquer ceux qu'il reconnaît comme lui appartenant. Mais (si je puis m'exprimer ainsi) c'est un sceau vivant : tout à la fois, un sceau et des *arrhes,* ou un avant-goût de la gloire de cet héritage auquel nous sommes prédestinés en Christ. L'Église est confiée à la garde de l'Esprit qui prend ses délices à faire connaître aux héritiers les richesses et la gloire de leur héritage en Christ.

Rien ne peut être plus merveilleux que ces révélations de Dieu, comme elles nous sont présentées – pures et sans aucun mélange des pensées misérables et étroites de l'homme. « Bénis de *toutes bénédictions* spirituelles » – élus en Christ avant la fondation du monde – saints et irréprochables devant lui en amour – placés dans la relation du Fils avec le Père – unis avec Christ comme fondés en lui – héritiers avec lui qui est héritier de tout – traités avec confiance par Dieu et rendus dépositaires des conseils de son amour – et pour couronner le tout – le Saint Esprit envoyé ici-bas : pour être les arrhes de l'héritage de gloire, jusqu'à ce que cet héritage soit retiré de la puissance de tous les ennemis, à la louange de sa gloire !

Oh ! quand est-ce que le jour viendra à poindre, et que les ombres disparaîtront ? Combien nos cœurs devraient être captivés par cet amour, et combien notre course entière devrait porter l'empreinte d'une grâce aussi merveilleuse !

Écho du témoignage, vol. 1, p. 400-413 [399-412]

21 – Une parole d'exhortation

Les progrès rapides que fait l'incrédulité, ainsi que la faiblesse de la résistance qu'elle rencontre, ne sont plus simplement des vérités du ressort de la prophétie : ce sont de tristes réalités. La lutte entre un christianisme superficiel et l'incrédulité profonde du siècle a décidément commencé. C'est une période solennelle pour le chrétien, et une période qui fera ressortir d'une manière éclatante la valeur des vérités reçues par ceux que Dieu a daigné garder de cette religion sans puissance, qui caractérise l'état général de la chrétienté autour de nous.

Quiconque observe attentivement la marche des choses, doit reconnaître que le courant de l'incrédulité, qui autrefois était resserré dans des limites comparativement étroites, a franchi maintenant ses digues, et, au moyen de ses innombrables publications et de l'activité de ses agents, a placé sous son influence des multitudes de nos semblables qui commencent à rejeter en masse tout ce qui ressemble à un frein religieux, foulent aux pieds tout ce qui est sacré, et en même temps sont remplis de haine pour cette religion qui a été trop faible pour arrêter les progrès de l'indifférence.

La lutte manifestera clairement l'état réel des divers partis religieux. Déjà ceux qui, comme les unitaires, ont propagé des principes qui ouvrent la porte à l'athéisme sont des amis déclarés de l'esprit d'irréligion et d'impiété, glissant avec le courant et lui donnant aide dans son cours.

On verra aussi qu'un grand nombre de ceux qu'on appelle orthodoxes, mais qui ont été entraînés dans le courant jusqu'à se faire les défenseurs de vues conformes au latitudinarisme du siècle, se trouveront sans force pour résister au mal.

Et telle a été la subtilité de Satan que, tandis que chaque année n'a fait qu'ajouter au nombre et à la force des rangs de l'incrédulité, la superstition s'est aussi accrue, et on a déployé plus de zèle en faveur des temples, des prêtres et des sacrements.

La raison n'en est-elle pas que, toutes distinctes, toutes contraires qu'elles sont en apparence, l'incrédulité et la superstition peuvent se rencontrer en un point, faire alliance et former ainsi de concert, pour un temps, une plus forte opposition à la vérité du Dieu vivant, comme nous ne manquerons pas de le voir ?

D'un autre coté, ce qui nous frappe aussi, c'est que ceux qui surveillent avec un douloureux intérêt les progrès de l'erreur et de l'impiété, commencent à s'apercevoir combien ont été faibles et stériles leurs efforts pour amener sur la terre un état de bénédiction universelle. Ils ont nié le témoignage manifeste de la parole de Dieu relativement au progrès du mal ; ils ont ajouté institution à institution en vue de réaliser la fin désirée, et, pour tout résultat, il n'y a eu que désappointement et confusion. Le fait est qu'on ignorait la présence de Satan, qu'on ne tenait pas compte de la puissance du Dieu de ce monde, et que, par suite, on a eu recours, pour agir sur l'état et la condition de l'homme, à des moyens qui n'étaient pas selon Dieu ; le nom de Jésus a été méprisé, et le doigt de Dieu méconnu. Quelle période solennelle que celle où nous nous trouvons, et combien il importe aux chrétiens de prendre garde à leur conduite !

Mon but, dans ces lignes, est d'adresser à ceux qui sont tels une parole d'exhortation. J'ai conscience, en le faisant, de ma profonde faiblesse ; j'ai aussi le sentiment de ma responsabilité pour la fidélité que je dois à Dieu.

Lorsque Jacob revenait de son long séjour au pays d'où Dieu avait appelé Abram à sortir – pays qui avait été positivement défendu à Isaac, mais où il avait fui pour échapper aux conséquences de la tromperie dont il s'était rendu coupable à l'égard d'**É**saü – il fit l'expérience que plus il approchait de Béthel, où Dieu l'avait appelé à habi-

ter, plus il était nécessaire qu'il rejetât les dieux étrangers qui étaient avec lui. Alors Jacob dit à sa famille et à tous ceux qui se trouvaient avec lui : « Ôtez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, et vous purifiez, et changez de vêtements. Alors ils donnèrent à Jacob tous les dieux étrangers qu'ils avaient en leurs mains et les bagues qui étaient à leurs oreilles, et Jacob les cacha sous un chêne qui était auprès de Sichem. » (Gen. 35:1-4.)

Quand Gédéon fut invité à se lever, comme un très fort et vaillant homme, pour délivrer Israël de la main des Madianites, il dut d'abord démolir l'autel de Baal qui était à son père, et couper le bocage qui était auprès ; il dut bâtir un autel à l'Éternel et offrir un holocauste avec le bois du bocage qu'il avait coupé. (Jug. 6:25:26) Quand Pierre dut se présenter au premier rang et reprocher à Israël d'avoir renié le Saint et le Juste, il fut nécessaire que préalablement il fût sorti et eût amèrement pleuré la part qu'il avait prise au reniement du Seigneur de gloire. Il en est de même maintenant. Maintenant que l'ennemi est entré comme un déluge, que de dieux étrangers à ensevelir, que d'autels de Baal à détruire, que d'actes de reniement à déplorer, avant de pouvoir prendre notre place comme serviteurs du Dieu Souverain ! Heureux ceux qui font comme Abraham qui, ayant appris que son frère avait été emmené captif par ses ennemis, arma trois cent dix-huit de ses serviteurs nés dans sa maison, poursuivit les ennemis jusqu'à Dan, et ramena tous les biens, et ramena aussi son frère Lot, ses biens, les femmes aussi, et tout le peuple. (Gen. 14:14-16.) Heureux ceux qui, comme Moïse, ont été enfermés dans la communion avec Dieu pendant qu'on fondait le veau d'or et que le peuple était invité à l'adorer. Il put descendre de la montagne avec des mains pures au milieu d'un peuple souillé. Alors Moïse se tint à la porte du camp et dit : Qui est pour l'Éternel, qu'il vienne vers moi. (Ex. 32:26.)

La grâce de Dieu a été extrêmement abondante en nos jours. Celui qui a vu d'avance le mal, y a miséricordieusement pourvu. L'Esprit du Seigneur a élevé un étendard contre l'ennemi qui est entré comme un déluge. Rappelons quelques-unes des miséricordes de notre Dieu, et voyons comment elles s'adaptent aux besoins de notre époque. Dieu nous a délivré des superstitions qui tendent à supplanter Christ et son évangile, aussi bien que de l'incrédulité qui les méprise et les foule aux pieds. Il nous a révélé sa grâce et son amour de manière à nous établir en fermeté sur son propre fondement : personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé – Christ Jésus. La valeur de ce nom précieux ne nous a-t-elle pas été enseignée dans une telle puissance que nous pouvons dire : « Et certes, je regarde toutes choses comme étant une perte à cause de l'excellente de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur. » La gloire de sa personne, la valeur de son incarnation, de sa vie, de sa mort, de sa résurrection, de son ascension et de sa séance à la main droite de Dieu, et de l'intercession dont il est là chargé, ne nous ont-elles pas été enseignées ? N'avons-nous pas appris à attendre la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ ? Nous avons appris combien c'est précieux de s'assembler en son nom ; nous avons réalisé sa présence conformément à sa promesse ; nous avons appris à apprécier non pas seulement l'amour de Dieu le Père et la gloire de notre Seigneur Jésus, mais aussi les opérations de Dieu le Saint Esprit et à l'honorer selon la parole de Dieu.

Dans sa miséricorde, Dieu ne nous a-t-il pas fourni ces armes qui ne sont point charnelles, mais puissantes par Dieu pour la destruction des forteresses ? Ne nous a-t-il pas faits porteurs de la semence du royaume, la Parole de Dieu, et n'a-t-il pas accompli sa Parole, la parole de Jésus à ses disciples : « Voilà, je suis toujours avec vous jusqu'à la fin du siècle. » Et dans quel but toutes ces vérités précieuses, chacune d'elles et d'autres encore, ont-elles été ravivées, prêchées avec plus de clarté et crues avec une sincérité plus grande ? Est-ce que ç'a été seulement en vue de notre intérêt individuel, ou bien plutôt n'est-ce pas en vue des besoins de nos semblables et en vue des jours de ténèbres dans lequel notre lot nous est échu ? Il sera beaucoup redemandé de celui à qui il a été beaucoup donné. Quelques-uns d'entre nous, n'étions-nous pas prêts, dans l'incrédulité de nos cœurs, à nier presque la grâce particulière dont nous avions été les objets de la part de Dieu dans ces choses, à traiter de faute la base de notre rassemblement, etc, et à faire comme jadis Orpa, qui baisa sa belle-mère et s'en retourna à son peuple et à ses dieux. Voici ce qu'a été pour nous la grâce de Dieu : elle a dissipé les nuages et les brouillards de dessus ses vérités éternelles et les a fait briller ainsi sur nos cœurs avec plus d'éclat. Et cela c'est de la puissance.

Prenons garde, Frères, qu'il ne s'en trouve parmi nous de semblables aux hommes de Gédéon qui retournèrent à leurs demeures avant que le combat eut commencé, et que nous ne perdions la gloire des trois cent devant lesquels les Madianites fondirent entièrement.

Veuille le Seigneur être miséricordieux à notre égard et renouveler dans nos cœurs la fraîcheur de ses vérités, et nous accorder plus de grâce pour que nous marchions droitement devant Lui, et que nous cherchions à poursuivre jusqu'au bout la pleine bénédiction qu'il veut nous faire connaître.

Plus la côte est dangereuse, plus on a besoin d'un phare ; et plus la nuit est profonde, plus il importe que la lumière soit abondante et claire ; bien plus, les ténèbres de la nuit feront que les foyers de lumière seront aperçus plus distinctement. Ce n'est pas une vérité seulement que nous avons apprise, nous en avons appris plusieurs. Puissent nos cœurs, et pas seulement notre intelligence en ressentir davantage l'efficace et le pouvoir !

Écho du témoignage, vol. 1, p. 413-419 [412-418]

22 – Les deux natures dans le croyant

En Jean 3, Christ nous enseigne la distinction qu'il y à entre le vieil homme et le nouveau, et il nous apprend que l'un ne peut jamais être changé en l'autre. Nous ne devenons pas enfants de Dieu par le changement de notre vieille nature, mais par l'acquisition d'une nature nouvelle. Nous sommes de pauvres pécheurs morts, et c'est de la vie que nous avons besoin. Et tout cela appartient à celui qui croit en Jésus. Il est né de nouveau ; il a la vie éternelle.

Jacques 1:9-11

« Que le frère qui est de basse condition se glorifie dans son élévation, et le riche dans son abaissement, car il passera comme la fleur de l'herbe. Car le soleil s'est levé avec sa brûlante chaleur et a séché l'herbe, et la fleur de l'herbe est tombée, et la grâce de sa forme a péri, ainsi aussi le riche se flétrira dans ses voies. »

Tout ce que l'évangile apportait était si contraire à ce à quoi les Juifs avaient été accoutumés, qu'ils avaient besoin d'être prémunis contre le danger de penser mal de la manière dont s'exprimait la faveur de Dieu. Dans son caractère général, l'épître de Jacques est comme la suite de l'enseignement de notre Seigneur quand il était sur la terre. Elle ne présente pas la vérité dans son application céleste, mais en connexion avec le jugement qu'elle porte touchant les choses terrestres. Le Seigneur contemplait tout ce qui était grand ici-bas, et la seule pensée qui remplissait son cœur était que *Dieu n'y avait pas sa place.* Il en est ainsi dans ce passage. La nature divine ne saurait s'adapter aux convoitises de l'homme et quand elle se trouve dans un homme, il faut nécessairement qu'elle se mette en travers de tout ce que les hommes pouvaient rechercher et entretenir avec le plus de soin.

La pensée renfermée dans ces versets est, que le croyant doit se réjouir dans ce qui fait ressortir sa véritable condition dans la grâce de Dieu, parce que c'est la vérité divine qui seule le fait. En apportant des communications d'une nature sociale sur des sujets célestes, elle abaissait les uns et élevait les autres. En principe, le monde avait perdu sa puissance, et on trouve alors que c'est l'inégalité des conditions, et non leur égalité, qui donne lieu à la manifestation de l'amour. La métaphore du verset 2 exprime le fait que, lorsque le jugement arrive, les riches sont plus exposés à l'épreuve que les pauvres comme, par exemple, dans les révolutions politiques, les guerres et autres bouleversements terrestres. Mais le grand point sur lequel notre attention est attirée ici, c'est qu'il faut juger de tout ce qui paraît, en introduisant sur la scène la lumière du jour. Le jugement est suspendu sur toute la scène dans laquelle nous vivons.

Matthieu 14:1-21

Lorsque Jean fut mis en prison, Jésus s'en alla en Galilée : mais lorsque Jean fut décapité, il se retira au désert. Le monde n'avait rien à lui offrir : mais Lui, dans sa divine puissance, put subvenir à toutes les nécessités des pauvres pécheurs au milieu d'un tel dénuement, et il montra là « qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. »

Le pauvre pécheur trouvait le lieu désert, mais dans ce lieu désert il se trouvait, Lui, Jésus, rempli de toute bénédiction. Jésus guérit les malades et nourrit abondamment ceux qui avaient faim, et il fit du désert le lieu de la bénédiction parce que c'était le lieu où Il était. Le rejet que les hommes firent de la justice dans la personne de Jean ne servit que d'occasion de faire sortir de Jésus plus de grâce.

~~~~~

La présence ici-bas du Saint Esprit, aussi véritablement envoyé d'un haut que le Fils, quoique d'une manière différente, et par suite de l'accomplissement et de l'établissement devant Dieu de la justice divine par Jésus Christ, est la clé et le centre de tout ce qui appartient à la position chrétienne.

La justice a été établie devant Dieu, dans le ciel, et il a été montré aux pécheurs sur la terre un amour parfait. Christ a montré à la fois l'amour parfait de la part de Dieu envers l'homme dans ses péchés – car Dieu a tant aimé le monde qu'il n'a point épargné son propre Fils – et la parfaite justice qui est par la foi devant Dieu – car Christ est notre justice devant Dieu. Le Saint Esprit est témoin de cela dans l'évangile, dans toute la création (Voyez 2 Cor. 5:19-20 ; Col. 1:23) ? À cause que Jésus est en Haut.

~~~~~

L'expression d'une pensée révèle toujours ce qu'est celui qui l'émet.

~~~~~

Dieu, Satan et l'homme, peuvent exprimer également leurs pensées sur un sujet donné. Et, dans la pensée qu'ils auront ainsi exprimée, on aura, aussi certainement que la pensée a été exprimée, une révélation de chacun d'eux, et non pas seulement la mesure (exacte ou non) de ce qui fait l'objet de son expression.

~~~~~

Nous voyons les pensées de Dieu, de Satan et des hommes, relativement à Job, dans le livre de ce nom ; nous y trouvons aussi celles de Job sur lui-même.

~~~~~

Les pensées de Dieu étaient seules conformes à la vérité et infaillibles : toutes les autres étaient erronées, ou n'étaient justes qu'en partie. Mais les pensées de Dieu révélaient le caractère de Dieu, autant que le caractère de Satan et des hommes était révélé dans leurs pensées respectives.

~~~~~

Moise a exprimé deux fois ses pensées au sujet d'Israël. Dieu aussi a exprimé les siennes, et de même Satan et Israël lui-même. Ses paroles faisaient au moins connaître celui qui les proférait ; – quoique il ne s'en trouvât qu'un seul qui dit parfaitement vrai conformément à la lumière divine.

~~~~~

Quel être différent est un saint suivant que c'est Christ qui exprime ses pensées à son égard, ou que c'est Satan, le monde, ou le saint lui-même !

~~~~~

Et quel contraste, sous ce rapport, entre Jean 17 et Apocalypse 12 : Christ parlant à son Père de ses disciples, Satan accusant les frères !

Écho du témoignage, vol. 1, p. 420-422 [419-421]

23 – Quelques paroles sur la première épître de Jean

On trouvera, dans cette épître, de riches et profonds secrets du plus divin caractère.

Dès l'ouverture, le Seigneur est appelé « la *Parole* de vie », parce qu'Il est la *manifestation* de la vie. Il nous a *montré* la vie. Dans sa personne, saint Jean l'a entendue, l'a contemplée, l'a touchée.

Elle nous a été aussi communiquée. Il nous a été donné par la puissance du Saint Esprit de la recevoir de sa source.

Dans sa nature ou son essence, elle ne peut faillir ; elle est indestructible, parfaitement au-delà des atteintes de l'aiguillon de la mort. Elle est appelée ici « cette vie *éternelle.* » Bien différente de celle dont était animé Adam, « l'âme vivante » qui devait être mise à l'épreuve et qui fut perdue dans la bataille, comme nous le savons, cette vie de Celui qui est « l'Esprit vivifiant » est invulnérable, et s'est montrée telle par la résurrection ; car la résurrection est la vie en victoire[18].

Mais il y a plus. Cette vie, si je puis exprimer ainsi mes pensées, se revêt de relation. Elle se met en relation. Et que serait la vie sans cela, même la vie humaine ? Si nous ne devions vivre simplement que dans l'individualité, la vie ne serait rien que l'existence. Mais nous participons à une vie commune et nous sommes en relation les uns avec les autres. Il en est de même de cette vie éternelle ; elle était, comme nous le lisons ici, « avec le Père », et comme nous le lisons encore, elle nous introduit dans la « communion. » – « Notre communion est avec le Père et avec son Fils, Jésus Christ. » Elle nous introduit en qualité d'*enfants,* nous plaçant ainsi dans la relation la plus étroite avec Dieu, etc. Et c'est là la plénitude de notre joie, comme nous le voyons encore ici : « Nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie. »

Il se peut que nous soyons faibles et maladifs ; il se peut que le travail de l'incrédulité, la force de la vanité et de la convoitise, les dards enflammés de l'ennemi, causent à notre âme diverses indispositions ; mais la condition réelle ou l'attribut propre de cette vie, par laquelle nous sommes introduits dans la relation et la communion d'enfants, n'est rien moins que plénitude de joie.

Et davantage encore. Cette vie à ses qualités morales, aussi bien que sa nature ou essence, et ses relations. Elle est *inaccessible à la souillure*, aussi bien qu'éternelle. Sa possession constitue notre restauration morale. « Le Fils de Dieu a été manifesté, afin qu'il ôta nos péchés, et il n'y a point de péché en lui. C'est ici le message qu'il nous apporte, lui qui est la vie. « Dieu est lumière, et il n'y a en lui nulles ténèbres. » Ce message est la contradiction directe de la parole que Satan, le menteur, glissa dans l'oreille d'Ève. Il dit à Ève que, quant à Dieu, il n'y avait de lumière en Lui, ni vérité, ni amour. Le Fils, la vie, nous déclare qu'il n'y en Dieu rien que lumière ; et que pour avoir communion avec lui, il nous faut marcher nous-mêmes dans la lumière. Et cela est notre guérison morale – imparfaite encore, il est vrai – car « si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous séduisons nous-mêmes ; » mais le Fils, qui possède cette vie pour nous, ce secret du rétablissement moral, possède aussi le remède nécessaire à ce défaut de perfection, et nous devons en user. Il nous faut confesser nos péchés,

[18] Je confesse profondément et pleinement la vérité de l'humanité de Christ. Il était « la semence de la femme. » Il a participé à la chair et au sang avec les enfants. Dieu et homme, dans une seule Personne : tout dépend de cela.

et Dieu est fidèle au Fils, notre Sauveur – juste envers cette œuvre par laquelle il a accompli la réconciliation – pour nous pardonner nos péchés,

Et quoiqu'il soit certainement vrai que cette restauration morale n'est pas parfaite maintenant, quant à son efficace libre et sans entrave dans l'âme, et que nous ayons encore des péchés à confesser, elle n'en est pas moins complète dans l'ordre ou la sphère de son influence. Elle ne nous guérit pas seulement à l'égard de Dieu, mais elle nous guérit aussi *entre nous, les uns à l'égard des autres.* Elle nous ramène dans la lumière et nous fait nous aimer les uns les autres. Son efficace morale amène un résultat qui contraste à la fois avec l'état d'Adam et avec celui de Caïn. Adam, en Genèse 3, représente la nature ruinée dans sa relation *avec Dieu* qui l'oblige de se tenir à distance et dans les ténèbres ; Caïn, en Genèse 4, est le symbole de notre même nature ruinée en rapport avec nos *semblables.* Mais à présent, par la vertu de cette vie, nous marchons dans la lumière, et nous nous aimons l'un l'autre. Tout cela nous est dit dans la première partie de cette épître ; et c'est un grand et précieux discours. La vie, dans son éternelle et inaltérable essence, la connaissance et la jouissance de la relation dans laquelle elle entre avec nous, et ses diverses vertus morales pour notre restauration, tel en est le sujet.

Puis aussi, l'Apôtre s'adresse séparément aux pères, aux jeunes gens et aux jeunes enfants, et s'adresse à eux en rapport aussi avec cette vie, ou avec Celui qui la possède en lui-même pour nous.

Les pères font de Christ leur *objet.* Ils le regardent, pour ainsi dire, le contemplent, l'apprennent et le comprennent.

Les jeunes gens font de Lui, et de la vie qu'ils ont reçue de lui, leur *force,* l'employant dans le combat avec le monde, cette scène qu'animent, et remplissent « la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie. »

Les jeunes enfants font de Christ, de cette vie, leur *joie,* connaissant par lui le Père ; le connaissant pour eux-mêmes, dans la liberté et le bonheur de l'esprit d'adoption.

Sûrement, cela révèle une puissance morale magnifique, variée, agissant dans l'âme en raison de cette vie. Et, comme se rattachant à la condition des « jeunes enfants », Jean introduit ici un avertissement contre cette forme du mensonge, ou cet antichrist qui nie « le Père et le Fils ; » car la position ou l'état des « jeunes enfants » dépend tout à fait de ce mystère. Ils sont dans l'état d'adoption ; ils connaissent le Père ; ils ont *la joie* de cet état, comme je l'ai dit. Mais cela leur est enlevé par ce mensonge, ou antichrist, qui nie te Père et le Fils. La relation est alors perdue pour nous, l'âme en est dépouillée. Au commencement, un autre mensonge dépouilla Adam de son innocence ; ce mensonge-ci dérobe leur joie aux jeunes enfants. Que c'est à bon droit, par conséquent, qu'ils sont mis en garde contre lui !

Il est dit à quelqu'un dans un autre passage « Tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne. » Et ici Jean voudrait, dans le même esprit, exhorter les jeunes enfants à tenir ferme ce qu'ils ont, de manière qu'aucun mensonge ne leur ravisse leur joie.

Cette épître nous reporte par les pensées et les souvenirs qu'elle réveille en nous aux premiers chapitres de la Genèse. Et certainement, comme ce livre, Jean s'attache surtout à ce qui est personnel et individuel, et en général ne s'occupe pas des vérités qui n'appartiennent qu'aux dispensations.

La Genèse s'ouvre par la création, et cette épître comme l'évangile du même auteur, par Celui qui était avant la création. Dans le système de la création, l'homme, et toutes choses avec lui, ou sous lui, se trouvaient dans la vie, dans l'ordre, et dans un caractère de beauté. La mort était alors la chose *étrangère* et en conséquence elle était la chose dont on était *menacé*. La révélation ou la proclamation qui fut faite au milieu de toute cette scène de vie, d'ordre et de beauté, était relative à la mort.

Dans ce présent siècle mauvais, la mort, gage du péché, est manifestée. La terre est devenue le tombeau de ses habitants : le péché y règne par la mort. En conséquence, c'est la vie qui se trouve la chose étrangère et que l'on proclame. Cette épître nous parle ainsi, en effet. La vie doit être reçue par nous, morts comme nous sommes dans nos fautes et dans nos péchés ; de même que la mort, de l'autre côté, avait été encourue par Adam, dans son état de vie et de perfection. Nous sommes maintenant appelés à écouter les paroles de vérité du Fils du Père, comme Adam écouta et reçu le mensonge du serpent. Nous avons à faire nous-mêmes, personnellement et directement, connaissance avec la « Parole de vie », comme Ève fit personnellement et intimement connaissance avec l'arbre de mort, lorsqu'elle en prit et en mangea. (voir Gen. 3:6.) Cette acceptation de l'arbre de la connaissance du bien et du mal mit Adam en communion avec la mort dans tous ses douloureux et dégradants résultats Il perdit le Jardin, Ève et Dieu ; il perdit tout ; il se perdit lui-même. Sa conscience troublée, le tablier de feuilles de figuier, l'abri des arbres sous lesquels il cherche à se cacher, l'épée des chérubins, tout nous dit la ruine de sa condition. L'acceptation de « la Parole de vie » fait tout recouvrer, quelque perdu que ce put être et que ce fut perdu en effet, et tout recouvrer avec des avantages qui dépassent tout ce qu'on pourrait dire. Nous retrouvons Dieu dans la relation de Père ; nous nous retrouvons nous-mêmes en plénitude de joie, nous nous retrouvons les uns les autres comme frères ; nous retrouvons l'héritage comme en gloire. Tout est désormais à nous dans ce caractère d'incorruptibilité, de victoire, de permanence, à jamais hors de toute atteinte. Nous avons pour nourriture la viande tirée de celui qui dévorait et la douceur recueillie du fort.

Voilà ce qui en est de nous en Christ. Er c'est ainsi que, comme je l'ai déjà fait entendre, cette épître nous garde, dans la compagnie, l'esprit et les souvenirs des premiers chapitres de la Genèse. Ella ne fait que clore le volume ; mais, sous le rapport moral, elle se lie avec son commencement.

~~~~~

Il y a cependant d'autres pensées que la lecture de cette épître fait naître dans l'âme et que je désire communiquer aussi ; des pensées qui naturellement ne contredisent en rien celles que j'ai suggérées plus haut, et ne les heurtent absolument en rien, pas même dans la plus petite mesure, mais qui sont pourtant d'une nature différente.

On peut dire que cette épître fait voir que l'efficace de la communion laisse sur l'âme l'impression de l'objet de la communion duquel il lui a été donné de jouir.

En conséquence, on y trouve à plusieurs reprises les trois pensées que voici : *manifestation* d'un objet, *communion* avec lui, *impression* qu'il laisse sur l'âme. En d'autres termes, le Seigneur est manifesté sous une forme ou dans un caractère quelconque, le croyant a communion avec lui, en tant que manifesté de cette manière ; une impression d'une nature semblable est laissée par là sur l'âme du croyant.

Cela est tout simple.

L'épître débute en déclarant cette manifestation qui est interprétée comme plaçant l'âme en communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ ; et il est ensuite déclaré, de plus, que le résultat de cela sur l'âme, l'impression produite par cette communion, est plénitude de joie. (1:1-4.)

C'est là un exemple de ce que je considère, ainsi que je l'ai déjà insinué, comme un grand trait caractéristique de toute l'épître. Nous y trouvons notre objet manifesté, une certaine communion avec cet objet, et ensuite une impression correspondante produite.

Ainsi encore. L'objet manifesté est déclaré être lumière ; et, en conséquence, l'Apôtre nie en même temps qu'il puisse y avoir quelque communion avec cet objet, si nous marchons encore dans « les ténèbres ». (1:5-6.)

Ensuite, il est dit, en parfaite harmonie avec ce que j'ai suggéré, que « celui qui dit qu'il demeure en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché. » Et par suite, comme l'amour a resplendi dans la marche de Christ ou dans ce qu'il a fait pour nous, si nous professons d'avoir communion avec lui ou de demeurer en lui qui est lumière, et que néanmoins nous nous haïssions l'un l'autre, nous nous séduisons nous-mêmes, et nous sommes encore dans les ténèbres. (2:7-9)

Parlant d'une autre qualité, ou vertu, de cet objet qui a été manifesté, l'épître déclare qu'« il n'y a point de péché en lui. » Et c'est pourquoi il est de nouveau nié tout de suite que nous l'ayons jamais vu ou connu, si nous pratiquons le péché. (3:5-6.)

Ce passage reconnaît aussi le principe que l'objet manifesté, si l'âme a communion avec lui, laissera derrière lui sa ressemblance.

Voyez-en encore un second exemple, quant à l'amour. Il est perçu, ou manifesté, dans le fait que Jésus donne sa vie pour nous. Si nous nous fermons les entrailles les uns aux autres, cet amour ne demeure point en nous : nous n'avons pas de communion avec lui. (3:16-17 ; 4:9-11.)

Et, de plus, c'est un amour parfait qui a été manifesté ; par conséquent, le fait que nous avons communion avec lui, que nous l'avons saisi avec foi, que nous en avons l'intelligence, produira une pleine assurance dans l'âme et bannira toute crainte. (4:17-19.)

Certainement, ce n'est pas trop dire que de dire après tout cela que cette épître bénie nous présente diverses manifestations de Dieu, en Christ, « la Parole de vie », et que des manifestations semblables laissent leur impression sur les âmes qui ont communion avec elles.

Et cette efficace que possède la communion avec des manifestations pour laisser des impressions sur l'âme, l'épître nous la fait contempler, par occasion, dans deux cas intéressants :

1° Nous devons être *semblables* à Jésus dans la gloire, lorsqu'il sera manifesté en gloire, parce que nous le verrons dans cette gloire. (3:2.)

2° Nous sommes des menteurs, si nous disons que nous aimons Dieu, pendant que nous haïssons notre frère. Il ne saurait en être ainsi. Nous avons vu notre frère ; nous n'avons pas vu Dieu. C'est pourquoi, d'après le principe de l'épître, d'après le principe que la communion avec des choses manifestées laisse des impressions derrière elle, nous ne pouvons aimer Dieu, que nous t'avons pas vu, si nous n'aimons pas notre frère que nous avons vu. (4:20-21)

Ces passages affirment le principe général d'une manière frappante.

Mais il ressort de tout cela une véritable bénédiction. En effet, d'après l'enseignement de l'apôtre, c'est dans la connaissance réelle, vitale, personnelle, de notre bien-aimé Sauveur que nous sommes introduits. Or, en supposant que les impressions dont l'épître nous parle ne sont produites dans l'âme que d'une manière bien faible et bien partielle (et sûrement nous savons trop bien que tel est le cas), nous savons aussitôt à quoi attribuer le mal :
~~~~~

il tient à l'imperfection de notre communion avec l'objet, et nullement à l'objet lui-même ou à sa manifestations. Et cette découverte est notre bénédiction. Car Dieu est fidèle pour nous : c'est nous qui nous manquons à nous-mêmes. Les manifestations que Dieu nous fait de lui devraient produire, ainsi que cette épître nous le déclare, la joie, la lumière, l'amour, la sainteté, l'assurance du cœur. Si donc nous trouvons que ce n'est que dans une faible mesure que tous ces fruits précieux sont mûris dans nos âmes, nous l'imputons à la pauvreté de notre communion avec notre objet, et non à la manifestation que le Seigneur a faite de lui-même. Cette manifestation est telle qu'elle assurerait toutes ces vertus en nous dans une mesure parfaite ; mais nous découvrons que ce n'est pas en lui que nous sommes à l'étroit, mais bien dans nos propres entrailles. Et certainement cette découverte est précieuse. La réflexion de la lumière en nous est faible, mais la lumière qui l'a produite est une lumière sans nuage.

Cependant, le moyen de rendre ces impressions plus profondes est encore de s'occuper de la manifestation, non pas tant pour revenir avec inquiétude sur la honte et la douleur que nous fait éprouver la faiblesse de ces impressions devant la conscience, que pour revenir, pour ainsi dire, fréquemment à l'objet qui les produit. Et il semble que l'Esprit dans l'Apôtre partage cette manière de voir, quand il dit : « Je vous ai écrit ces choses, à vous qui croyez au nom du Fils de Dieu, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, et *afin que vous croyiez au nom du Fils de Dieu.* (v.13.) Que le Fils de Dieu soit toujours l'objet de votre foi !

~~~~~

Je voudrais dire encore quelque chose sur cette épître :

Au chapitre 5, versets 18-21, l'Apôtre nous signale trois résultats, et clôt ensuite sa lettre. Nous lisons trois fois dans ces versets les mots : « Nous savons », servant d'introduction à trois vérités distinctes, quoique liées entre elles, et dont chacune est importante, solennelle et précieuse.

Premièrement, quiconque est né de Dieu ne pèche pas, mais il se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas.

Une doctrine semblable a été considérée dans quelques parties précédentes de l'épître. Nous y avons vu que le Fils de Dieu a été manifesté, afin d'ôter notre péché et de n'avoir point de péché en Lui. (Chap. 3:5.) De telles paroles nous enseignent que la vie qui nous est communiquée par le Fils est une vie pure, une vie selon Dieu en Justice et en sainteté. Il en est lui-même la source, sans aucune atteinte, aucune tache de péché, et ce qui découle de Lui en nous est de la même qualité. La même fontaine ne peut donner à la fois de l'eau salée et de l'eau douce. La nature qui pèche, qui porte le péché comme son fruit, ne saurait avoir communion avec Christ : quelle communion la lumière a-t-elle avec les ténèbres ? Le méchant, source de la nature impure, ne peut pas non plus toucher ce qui est né de Dieu, ou dérivé du Fils, comme ce passage nous l'explique ; il ne peut s'introduire pour le souiller, ainsi qu'il souilla Adam.

Cela est extrêmement précieux, et implique une condition autrement glorieuse que celle d'Adam. Tous les biens, toutes les possessions d'Adam, étaient exposés aux attaques du « méchant. » Le serpent n'était point un intrus dans le jardin d'Éden ; il avait le droit de s'y trouver : de sorte qu'Adam pouvait être tenté. Mais il n'en est pas de même de nous. Nous possédons une vie et sommes héritiers d'un héritage qui ne sont point ainsi exposés. Tant notre vie que notre héritage, toute notre condition en Christ et par Christ, proviennent de Christ victorieux du méchant. On ne voit pas le serpent dans la cité, comme on le voit dans le jardin. (Apoc. 21 ; Gen. 3.) L'arbre de vie s'y trouve, mais non pas l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

Secondement, nous sommes de Dieu, et le monde entier gît dans le méchant.

Cette doctrine a été aussi traitée auparavant dans l'épître. Nous y avons vu que tout ce qui était dans le monde était du monde, et que c'était l'ennemi de Dieu qui animait le monde, comme l'énergie qui habitait en lui. (Chap. 2:16 ; 4:4.) Il y a donc deux scènes d'action distinctes, et deux principes d'action distincts. Il y a Dieu dans les saints, et il y a le méchant dans le monde. Las saints sont de Dieu, tout le reste est du monde. Les uns possèdent les facultés renouvelées du troupeau de Dieu pour entendre la voix du Berger ; tous les autres n'ont de goût et d'intelligence que pour les intérêts et les plaisirs d'un système que leurs cœurs et leurs mains, corrompus et possédés par Satan, ont façonné et entretiennent chaque jour. (4:1-6.)

Combien est solennel le caractère de ce langage ! Il nous enseigne que parmi les hommes il n'y a rien qui appartienne à Dieu, à moins que d'être retiré du monde par Christ. Le monde peut avoir ses variétés et ses mesures différentes ; mais il est tout entier dans le méchant. Il n'est que ténèbres et inimitié variées. Point de délivrance, point de translation dans la lumière, point de retour à Dieu, si ce n'est par la voie de Jésus, cette vie manifestée dont nous parle notre épître.

En troisième lieu, le Fils de Dieu est venu nous donner de l'intelligence pour connaître le véritable, et nous sommes dans le véritable, savoir : dans son Fils Jésus Christ, et nous avons le vrai Dieu, et, en Lui et avec Lui, la vie éternelle.

Voici encore une doctrine d'un prix merveilleux. Le monde n'a point trouvé Dieu par la sagesse. Toute sa science l'a laissé dans l'ignorance de Dieu, témoin l'autel d'Athènes. Mais maintenant Dieu s'est révélé, et cette révélation se trouve en Jésus. La gloire de Dieu brille dans la face de Jésus Christ. Cette épître nous avait déjà enseigné que la vie éternelle, qui était avec le Père, avait été manifestée. Les apôtres l'avaient vue, l'avaient en-
~~~~~

tendue et l'avaient touchée. De sorte que la connaissance de Dieu nous était désormais assurée. Nous avons reçu de l'intelligence pour Le connaître, et nous trouvons que cette connaissance est la vie éternelle – ainsi que cette épître avait dit déjà : « Celui qui a le Fils a la vie », et avait montré les fruits divins que portait la connaissance de ce Dieu révélé, ou la communion avec lui.

Toutes les pensées que nous pouvons avoir, toutes les conjectures que nous pouvons former de nous-mêmes relativement à Dieu, ne peuvent que faire des idoles ou de fausses divinités. Nous ne pouvons connaître Dieu que dans cette manifestation de lui-même que nous obtenons et que nous avons en Jésus, et nous devons traiter comme idolâtres toutes les autres pensées que nous pourrions nous faire ou qu'on voudrait nous donner de lui. Celui-là seul est « le vrai Dieu », et il faut nous garder de tout le reste comme d'« idoles. »

Nous avons donc ici trois distinctes et importantes propositions. Ce sont des conclusions solennelles, importantes et bénies. Les saints possèdent la connaissance de Dieu et la vie dans cette connaissance, et par là ils sont séparés d'un monde que le méchant reconnaît et anime, et sont en possession de ce que ce même méchant ne saurait jamais toucher.

Le tout se termine par cet avertissement auquel il a été déjà fait allusion : « Petits enfants, gardez-vous des idoles. » Maintenant que le vrai Dieu est révélé, ne laissons pas s'élever dans notre cœur, dans l'esprit d'indépendance, aucune pensée, aucun raisonnement au sujet de Dieu, aucune déduction de notre propre sagesse ou de notre théologie. Tout cela aboutit à l'idolâtrie, idolâtrie raffinée peut-être, spéculative et philosophique, mais toujours idolâtrie. Les notions de l'homme sur Dieu ne sauraient être que de fausses notions, car nous ne pouvons le connaître par la sagesse. Il a plu à Dieu de se manifester, et il faut que nous ayons communion avec cette manifestation, et que par sa lumière nous marchions séparés de toutes les idoles ; estimant toujours comme notre bénédiction de ne pas être laissés à nos conjectures au sujet de Dieu, mais d'être appelés à le connaître, à la lumière de la révélation qu'il a donnée de lui-même, et dans cette connaissance trouver notre vie assurée pour l'éternité.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 464-481 [463-480]

24 – Qu'est-ce que la mort ?

Pour l'incrédule, rien ne saurait être plus terrible que la mort. C'est avec raison, et selon l'Écriture, qu'on l'appelle « le roi des épouvantements. » Elle est la fin, par un effet judiciaire, de l'existence du premier Adam. Qu'est-elle encore ? Elle n'est pas cela seulement pour la nature animale, quoique cela soit vrai, mais plus on la considère en rapport avec la nature morale de l'homme, et plus aussi elle devient terrible. Tout ce à quoi l'homme a mis sa vie, ses pensées, tout son être, est clos et a péri pour toujours. « Lorsque son esprit sort, tous ses desseins périssent. » L'homme trouve en elle la fin de toutes ses espérances, de tous ses projets, de toutes ses pensées, de tous ses plaisirs ; la source en est détruite. C'en est fait de l'existence dans laquelle il se mouvait, il ne peut compter sur rien de plus. La scène affairée au sein de laquelle il a passé toute sa vie ne le connaît plus. Il tombe lui-même et s'éteint. Personne n'a plus à faire avec lui comme appartenant à cette scène. Sa nature s'est évanouie, impuissante a résister à ce maître auquel elle appartient, et qui maintenant revendique ses terribles droits.

Mais cela est bien loin d'être tout. À la vérité, en tant qu'homme vivant dans ce monde, l'homme est réduit à rien. Mais quoi ? Le péché est entré ; avec le péché, la conscience ; avec le péché, la puissance de Satan ; plus encore, avec le péché, le jugement de Dieu. La mort est l'expression et le témoignage de tout cela. Elle est les gages du péché, la terreur de la conscience, la puissance de Satan sur nous, car il a l'empire de la mort. Dieu peut-il venir là à notre aide ? Hélas ! C'est son propre jugement sur le péché. La mort ne semble que la preuve que le péché ne passe pas inaperçu, et elle est la terreur et la plaie de la conscience, comme témoin du jugement de Dieu, l'officier de justice pour le criminel, et la preuve de sa culpabilité en présence du jugement qui approche. Comment ne serait-elle pas terrible ? Elle est le sceau sur la chute, la ruine et la condamnation du premier Adam. Et il ne possède que cette vieille nature. Il ne peut pas subsister comme homme vivant devant Dieu. La mort est écrite sur lui, car il est pécheur, il ne peut se délivrer lui-même. Il est coupable d'ailleurs et condamné. Le jugement vient, mais Christ est intervenu. Il est entré dans la mort – ô vérité merveilleuse, lui, le prince de la vie ! Qu'est-ce que la mort est désormais pour le chrétien ?

Remarquez maintenant, cher lecteur, toute la portée de cette merveilleuse, ineffable, intervention de Dieu. La mort nous a apparu comme la faiblesse de l'homme, l'interruption de son existence, la puissance de Satan, le jugement de Dieu, les gages du péché. Mais tout cela est en connexion avec le premier Adam dont, à cause du péché, la mort et le jugement constituent la portion. Nous avons vu le double caractère de la mort : elle est la perte de la vie ou de la puissance de vie dans l'homme, et elle est témoin contre lui et le mène au jugement de Dieu. Or, Christ a été fait péché pour nous ; il a affronté la mort, il a passé par la mort envisagée comme puissance de Satan et comme jugement de Dieu. La mort avec ses causes a été subie par Christ dans chacun de ses caractères. Le jugement de Dieu a été entièrement porté par lui, avant la venue du jour de jugement. La mort, comme salaire du péché, a été subie ; comme sujet de terreur pour l'âme, elle a en toute manière perdu complètement sa puissance à l'égard du croyant. Le fait physique lui-même est réduit à la condition de peut-être ; il est seulement possible, car Christ a mis de côté la puissance de la mort d'une manière si complète qu'il ne s'accomplit pas né-

cessairement. Nous ne mourrons pas tous, mais nous serons tous changés. Désirant, dit l'Apôtre, non pas d'être dépouillés, mais d'être revêtus, afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie. Telle est la puissance de la vie en Christ.

Mais il y a beaucoup plus que le fait que la mort a passé. La mort est à nous, dit l'Apôtre, comme sont toutes choses. Le bien-aimé Sauveur y étant entré pour moi, la mort et aussi le jugement sont devenus mon salut. Le péché, dont elle était les gages, a été ôté par la mort elle-même. En elle, le jugement a été porté pour moi. La mort n'est point épouvante pour mon âme, elle n'est pas le signe de la colère, mais bien la preuve la plus bénie et la plus parfaite de l'amour, parce que Christ y est venu. Je suis affranchi de la puissance même de la loi contre moi, car elle n'a puissance sur l'homme qu'aussi longtemps qu'il est en vie ; mais en Christ, déjà je suis mort à la loi. *Par la mort, Dieu a déjà rencontré le péché et le jugement.*

En un mot, Christ, l'Être sans péché, étant venu, dans la ressemblance de la chair de péché, et pour le péché, c'en est fini de toute ma condition comme homme dans le premier Adam ; c'en est fini avec elle, de telle sorte que toutes ses conséquences ont été subies conformément à la justice ; et que, par la mort, le vieil homme, la puissance de Satan, le péché, le jugement et la capacité de mourir elle-même, toutes choses qui se rattachent au vieil homme, à l'homme pécheur, sont entièrement passés, et que c'en est fait d'eux pour toujours. Désormais, je suis devant Dieu en Celui qui est ressuscité après avoir enduré pour moi tout ce qui appartenait au vieil homme. Dieu en a fini avec le vieil homme, et avec tous les fruits et toutes les conséquences qu'il entraînait pour moi, dans la personne de l'homme nouveau qui s'est chargé même des conséquences naturelles de la mort dont il a subi la puissance comme puissance entre les mains de Satan. La mort m'a délivré pour toujours de tout ce qui appartenait au vieil homme, de tout ce qui lui était réservé comme vivant. D'abord, la condamnation et le jugement sont entièrement passés pour ce qui concerne l'acceptation de l'âme. La terrible épreuve est passée ; mais subie par un autre – de sorte que cela m'a délivré d'elle, selon la justice de Dieu.

Les flots qui détruisirent les Égyptiens furent, à droite et à gauche, un mur pour Israël, voie de sûreté hors d'Égypte. Le salut de Dieu était là : l'Égypte et son pouvoir oppresseur, étaient laissés derrière. La mort était pour nous la délivrance et le salut.

En second lieu, qu'est-elle devenue en pratique ? Dans l'efficace de la résurrection de Christ, je suis vivifié. Christ est devenu ma vie ; je puis me passer, s'il m'est permis de tenir ce langage, de la vie du vieil homme, car je possède celle du nouveau. Mais Celui qui, ressuscité maintenant, est ma vie, a passé par la mort, et je me tiens moi-même pour mort. De là vient qu'il n'est jamais dit que nous devons *mourir* au péché. Le vieil homme ne le fait pas et ne le voudrait pas ; et l'homme nouveau n'a pas de péché pour avoir à y mourir. L'Écriture nous enseigne que *nous sommes morts,* et nous recommande de nous tenir nous-mêmes pour morts. (Rom. 6:11.) « Vous aussi, tout de même, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. » (Col. 3:3.) « Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu », et ensuite nous sommes engagés à mortifier nos membres qui sont sur la terre, dans la puissance de cette nouvelle vie et du Saint Esprit qui habite en nous. J'ai donc le droit de me tenir pour mort. À ce point de vue, quel gain la mort est pour moi, si les désirs du nouvel homme sont réellement dans mon cœur ! Oui, quelle délivrance et quelle puissance j'y trouve ! Pour la foi, ce qui est mort, c'est le vieil homme, l'homme qui entrave, qui harasse, l'homme pécheur, dans lequel, s'il s'agit de responsabilité envers Dieu, j'étais perdu et incapable de Le rencontrer. « Quand nous étions dans la chair, dit l'Apôtre, les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort » (Rom. 7:5.) Mais, Romains 8:9 : « Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous. » La chair n'est point la place de notre position devant Dieu. Nous sommes reconnus nous-mêmes perdus et ruinés dans la chair. C'était là la position du premier Adam, et nous nous y trouvions. Mais je n'y suis pas maintenant : Je suis dans le second Adam.

Ainsi, pour ce qui est des ordonnances, l'Apôtre dit : « Si vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde, pourquoi établissez-vous des ordonnances, comme si vous étiez encore en vie dans le monde ? » Pour la foi, nous sommes morts, non pas vivants dans le monde. D'où il résulte aussi que tout ce qui nous fait pratiquement réaliser cette position, comme l'épreuve, la souffrance, la peine, est un gain pour nous. Cela rend moralement vrai et réel dans nos âmes le fait que nous sommes morts, et nous délivre ainsi du vieil homme : « En toutes ces choses est la vie de l'Esprit ; » elle consiste à être dégagé et délivré de l'influence ténébreuse et mortelle du vieil homme. Ces peines et ces brèches dans la vie sont moralement les détails de la mort. Mais de la mort de quoi ? Du vieil homme, et tout est gain.

Troisièmement. Si la mort vient de fait, de quoi est-elle la mort ? De ce qui est mortel, du vieil homme. La nouvelle vie de résurrection peut-elle mourir ? Elle a, en Christ, passé par la mort, et c'est elle qui a été réalisée en nous. Elle ne saurait mourir. Elle est Christ. Aussi, dans le fait de la mort, s'il s'accomplit pour nous, cette vie ne fait-elle que laisser simplement la mort derrière : elle quitte ce qui est mortel. Nous sommes alors absents du corps et présents avec le Seigneur. Auparavant, elle était liée extérieurement à ce qui est mortel ; il n'en est plus ainsi. Nous sommes absents du corps et présents avec le Seigneur. Nous délogeons, et nous sommes avec Christ. Il est vrai que la foi attend un plus grand triomphe – nous serons revêtus toutefois ceci est un effet de la puissance de Dieu. Le vieil homme, grâces à Dieu, ne revit jamais. Dieu, par son Esprit qui habite en nous, vivifiera même nos corps mortels. La vie de Christ sera manifestée dans un corps glorieux. Nous serons rendus conformes à l'image de Fils de Dieu, afin qu'il soit le premier-né entre plusieurs frères. C'est là le fruit de la puissance divine. Mais, en attendant, la mort elle-même est toujours délivrance, parce qu'elle nous débarrasse du

vieil homme qui encombrait et cernait notre chemin, dans la poursuite et la pratique de la nouvelle vie que nous possédons. Par elle, nous réalisons le bonheur exprimé par ces mots bénis : « être avec Christ. » Quelle douce et rafraîchissante pensée !

Quand une fois nous aurons saisi la différence entre le vieil et le nouvel homme, la réalité de la vie nouvelle que nous possédons en Christ, nous connaîtrons et nous sentirons que la mort du vieil homme est véritablement et réellement un gain. Sans aucun doute, le temps de Dieu est ce qu'il y a de meilleur, parce qu'il connaît seul ce qu'il faut à nos âmes, sous le rapport de la discipline et de l'exercice, en vue de les former pour lui-même, et qu'il peut nous observer, afin que nous connaissions par expérience l'efficace de cette vie que nous avons en Christ pour absorber ce qu'il y a de mortel en nous sans que nous mourions.

Mais si la mort est la fin du vieil homme, elle n'est que la fin du péché, des entraves, de la peine. Nous en avons fini avec le vieil homme, en qui nous étions coupables devant Dieu ; fini avec lui selon la justice, parce que Christ est mort pour nous – fini pour toujours, parce que nous vivons dans la puissance de l'homme nouveau. Telle est la mort pour le croyant. « Déloger et être avec Christ, est de beaucoup le meilleur. » Envisagée comme jugement, Christ s'en est chargé, quant à la puissance du péché, elle est la mort précisément de la nature dans laquelle il vit ; et pour ce qui regarde la nature mortelle présente, on en est délivré par elle pour être avec Christ : dans l'homme nouveau qui jouit de lui. Qui ne voudrait mourir, si on ne considère que le gain particulier qu'il y a dans la mort ?

Si nous vivons pour servir Christ, certes il vaut la peine d'expérimenter les souffrances de ce monde ; mais elles n'en sont pas moins des souffrances en elles-mêmes, quelle que soit la bénédiction dont nous pouvons être rafraîchis par leur moyen. Pour nous, vivre c'est Christ ; mourir est gain. Ce n'est que le vieil homme qui meurt ; notre misère d'abord, notre ennemi ensuite. Cela suppose naturellement la vie divine, et, dans la pratique, un cœur qui est à des choses toutes différentes de celles dans lesquelles le vieil homme vit.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 481-490 [480-489]

25 – Le nom de Jésus

Dans la foule de pensées intéressantes que réveille dans l'âme le nom de Jésus, il en est deux qui se présentent tout d'abord – celles de Sauveur et de Seigneur. Ces deux titres de Jésus sont presque inséparables, et nous les trouvons réunis, on pourrait presque dire nécessairement réunis, dans la prédication des Apôtres. Ils sont aussi liés l'un à l'autre dans notre confession. La sainteté de la foi est conservée par leur maintien à l'unisson ; comme leur séparation pratique a pour résultat terrible la licence dans l'Église, menant à la licence dans le monde.

Le nom de Jésus fut donné sur la terre, et ensuite aussi dans le ciel. « Et quand huit jours furent accomplis pour le circoncire, son nom fut appelé Jésus, nom duquel il avait été appelé par l'ange, avant qu'il fût conçu dans le ventre. » Mais ce nom, ainsi donné sur la terre, est ratifié dans le ciel, là comme le nom suprême, après son humiliation même jusqu'à la mort de la croix. « C'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou – des êtres célestes, et terrestres, et infernaux ; et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père. » Mais le nom de Jésus, avec tous les titres qui s'y rattachent, dépend pour son efficace d'un nom qui ne lui est pas donné, mais qui lui est essentiel, qui appartient à sa nature. Le nom de « Fils unique » n'est pas un nom donné à Jésus, qu'Il ait reçu comme lui ayant été accordé ; il est à lui en vertu de son essence. « Personne ne vit jamais Dieu, le Fils unique, qui est au sein du Père ; lui, l'a fait connaître. » – « Celui qui croit en lui, n'est pas jugé ; mais celui qui ne croit pas, est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. » Quand ce nom d'essence fut révélé par le Père à Pierre, le Seigneur Jésus ne se borna pas à déclarer Pierre bienheureux pour la confession qu'il en avait faite ; mais il se présenta lui-même en tant que confessé sous ce titre, comme « la pierre vivante » sur laquelle l'Église serait fondée, L'Église est donc établie pour la confession de la gloire essentielle de la personne du Fils, aussi bien que pour la confession de tous les noms qui lui ont été donnés, de tous ses titres et de toutes ses gloires.

Celui qui s'était fait connaître à Israël, en le délivrant de l'Égypte, sous le nom d'essence de Jéhovah, et avait fait de ce nom un nom spécial d'alliance pour exprimer la relation dans laquelle il entrait désormais avec lui comme peuple, apparaît maintenant de nouveau au milieu de cette nation, en toute humilité et en toute grâce, rendant manifeste pourtant que c'était le même « bras de l'Éternel » qui avait « taillé en pièces Rahab et blessé le dragon » – « qui avait fait tarir, la mer, les eaux du grand abîme, et réduit les lieux les plus profonds de la mer en un chemin afin que les rachetés y passassent. ». C'est ainsi que Jésus visitait Israël, mais « Israël ne voulut pas de lui. » Que de fois il avait voulu les rassembler comme une poule rassemble ses poussins, se levant de bon matin et leur envoyant des prophètes ; mais maintenant même ses ouvertures les plus miséricordieuses, les plus tendres, sont rejetées. Il est là lui-même, visible au milieu d'eux ; cependant ils ne croyaient pas en Lui. – Il pardonnait leurs péchés et guérissait leurs infirmités, cependant ils ne le bénissaient pas. – Ils ne voulaient pas qu'Il régnât sur eux. – Ils virent, et ils haïrent Lui et son Père.

Israël ne pouvait accepter d'autre Sauveur que Jéhovah lui-même. Le Jésus qu'alors Pierre, prêchait et que Saul blasphémait, était-il Celui-là même qui parle ainsi ? – « Déclarez et faites approcher, et même qu'on consulte ensemble ; qui est-ce qui a fait entendre une telle chose dès longtemps auparavant ? Qui l'a déclarée dès lors ? N'est-ce pas moi, l'Éternel ? Or, il n'y a point d'autre Dieu que moi ; il n'y a point de Dieu fort, juste et Sauveur que moi. Vous, tous les bouts de la terre, regardez vers moi et soyez sauvés ; car je suis le Dieu fort, et il n'y en a point d'autre. J'ai juré par moi-même, et la parole est sortie en justice de ma bouche, et elle ne sera point révoquée, que tout genou se pliera devant moi, et que toute langue jurera par moi. Certainement on dira de moi : La justice et la force est en l'Éternel ; mais quiconque viendra contre lui sera honteux, et tous ceux qui seront indignés contre lui. Toute la postérité d'Israël sera justifiée, et elle se glorifiera en l'Éternel. »

Saul, le pharisien, avait nié autrefois que ce nom appartînt à Jésus, et cette dénégation le constitua « blasphémateur. » Mais le Seigneur de gloire lui apparut par le chemin, et il prêcha la foi qu'il détruisait auparavant.

C'est du Seigneur rejeté – Jésus de Nazareth – que les Apôtres prêchèrent le nom comme de Celui qui avait puissance pour sauver et qui était le Seigneur légitime, l'homme glorifié. « Que toute la maison d'Israël sache donc certainement que Dieu a fait seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié. » C'est là proprement la gloire de médiateur ; mais nul ne pouvait « porter cette gloire », ni même se mettre en état de l'acquérir, excepté celui à qui la gloire appartenait essentiellement, savoir : « Celui qui, étant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu. » Israël avait rejeté « Dieu manifesté en chair. » On ne sut pas discerner la gloire de son humiliation. Jésus est glorifié – « le second homme, le Seigneur (venu) du ciel », est reconnu maintenant comme le Seigneur, dans le ciel, et le temps viendra où Israël saluera Jésus en ces termes : « Voici, c'est notre Dieu ; nous l'avons attendu, aussi nous sauvera-t-il : c'est ici l'Éternel, nous l'avons attendu ; nous nous égaierons, et nous nous réjouirons en son salut. » Ou, comme Thomas, type d'Israël dans le dernier jour, qui croira seulement quand il verra, il l'accueillera par ce cri de repentance, d'adoration et de joie : « Mon Seigneur et mon Dieu. »

Un ancien oracle avait appris à Israël qu'il venait un jour grand et terrible, et qu'il y avait un seul moyen d'y échapper : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. » (Joël 2:32 ; Act. 2:21.) Le témoignage de Pierre, après la Pentecôte, avait pour but d'identifier ce nom là avec Jésus, de prouver la puissance du nom de Jésus comme sauveur et Seigneur – Sauveur, parce qu'il était le Seigneur Sauveur pour tous ceux qui le reconnaissaient comme Seigneur, jadis crucifié, mais maintenant glorifié. C'était là le grand point entre Pierre et les gouverneurs juifs. Ainsi, en Actes 3 : « Je n'ai ni argent ni or, mais ce que j'ai je te le donne : au nom de Jésus Christ de Nazareth, lève-toi et marche. » La multitude pouvait bien dans son ignorance arrêter ses regards sur les instruments d'un pouvoir aussi bienfaisant ; mais cela ne servait qu'à faire ressortir plus pleinement le nom de Jésus. « Pourquoi avez-vous les yeux fixés sur nous, comme si nous avions fait marcher cet homme par notre puissance ou par notre piété ? Par la foi en son nom, son nom a raffermi cet homme que vous voyez et que vous connaissez. » Ce témoignage rendu au nom de Jésus cause du mécontentement. – Les Apôtres sont traduits devant « les chefs, et les anciens, et les scribes », qui leur demandent : « Par quelle puissance ou par quel nom avez-vous fait ceci ? » Pierre, rempli de l'Esprit Saint, leur répond : « Sachez, vous tous, et tout le peuple d'Israël, que ç'a été parce *ce nom* de Jésus Christ le Nazaréen que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité d'entre les morts. Il n'y a point de salut en aucun autre ; car aussi, il n'y a point sous le ciel d'autre *nom* qui ait été donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés. » Les chefs ne pouvaient nier le miracle opéré sur l'impotent à la belle porte du temple ; mais ils commandèrent aux Apôtres de ne plus parler ni enseigner en aucune manière au nom de Jésus. Mais les Apôtres étaient établis pour confesser la puissance à salut de ce nom, et ils crient au Seigneur pour qu'il leur donne « d'annoncer ta parole avec toute hardiesse, et en étendant ta main pour guérir et pour qu'il se fasse des miracles et des prodiges par le *nom* de ton saint serviteur Jésus. »

Cette controverse, entre les Apôtres et les chefs juifs, sur le pouvoir actuel du nom de Jésus, se continue tout le long du quatrième et du cinquième chapitre des Actes des Apôtres. « Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus que vous avez fait mourir, le pendant au bois. C'est lui que Dieu a exalté par sa droite pour être Prince et Sauveur, afin de donner la repentance à Israël et la rémission des péchés ; et nous sommes témoins de ces choses, ainsi que l'Esprit Saint que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent. » Le seigneur avait parlé durant son ministère de ce double témoignage : « Mais quand le Consolateur sera venu, lequel je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, Celui-là rendra témoignage de moi. Et vous aussi vous rendrez témoignage, parce que, dès le commencement, vous êtes avec moi. » Les apôtres étaient d'inattaquables témoins des faits de la croix et de la résurrection de Jésus, ainsi que de sa résurrection. – Témoins aussi dans l'expérience de leurs propres âmes, et par les actes mêmes dont ils étaient les instruments, de cette puissance actuelle du nom de Jésus, comme Sauveur et Seigneur ; et le Saint Esprit descendu du ciel était aussi, de son côté, témoin de l'exaltation dans le ciel du même nom de Jésus en tant que Sauveur et Seigneur.

Avant l'appel du grand Apôtre des Gentils, ce qui *caractérisait* les disciples, c'est qu'ils invoquaient le nom du Seigneur : le nom de « Chrétien » n'était pas encore connu. Une certaine classe de Juifs en Judée, à Jérusalem, et dans des villes éloignées, étaient séparés de leurs frères par le fait qu'ils reconnaissaient Jésus comme Seigneur, et lui rendaient culte en invoquant son nom. C'est là ce qui les distinguait ; c'est là ce qui les sauvait « de la génération perverse. » Ananias répondit : « Seigneur, j'ai ouï parler à plusieurs de cet homme, combien de maux il a faits à tes saints dans Jérusalem ; et ici il a pouvoir de la part des principaux sacrificateurs de lier tous ceux qui invoquent ton nom. » Et quand Ananias va vers Saul, il lui parle en ces termes : « Le Seigneur Jésus qui t'est apparu dans le chemin par où tu venais m'a envoyé. » – « Mais Barnabas le prit (Saul), le mena aux Apôtres,

et leur raconta comment dans le chemin il avait vu le Seigneur qui lui avait parlé, et comment il avait parlé ouvertement à Damas au nom de Jésus. » Quand l'apôtre Paul parle de lui-même, c'est comme « mis à part pour l'évangile de Dieu, touchant son Fils Jésus Christ Notre Seigneur, par lequel nous avons reçu grâce et apostolat pour l'obéissance de la foi parmi toutes les nations pour son nom. » Quand il écrit à d'autres, voici son langage : « A l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe, aux sanctifiés dans le Christ Jésus, saints appelés, avec tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de Notre Seigneur Jésus Christ, et leur Seigneur et le nôtre. » Ces passages font assez voir comment les caractères de Sauveur et de Seigneur sont inséparables dans le témoignage des Apôtres à Jésus. Notre confession est ainsi conçue : « Si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé. Car de cœur on croit à justice, et de bouche on fait confession à salut. » Car l'Écriture dit : « Quiconque croit en lui, ne sera point confus. » – « Car le même Seigneur de tous est riche envers tous ceux qui l'invoquent ; car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. »

Notre confession se rapporte à la seigneurie de Jésus, aussi bien qu'au salut par son nom. C'est notre bénédiction actuelle d'avoir été formés par sa grâce à vouloir reconnaître Jésus comme Sauveur et Seigneur – et quelle misère est en réserve pour les incrédules, d'être obligés de confesser malgré eux que « Jésus Christ est Seigneur », lorsqu'ils ne le reconnaîtront comme tel que pour entendre sortir de ses lèvres la sentence de jugement. Jésus est Seigneur de tous ; mais c'est dans une seigneurie d'une espèce toute particulière que l'Église le reconnaît, quand elle le confesse comme « Notre Seigneur Jésus Christ. » Elle reconnaît par là le droit cher et précieux qu'il a sur elle pour l'avoir sauvée. Il l'a « achetée à prix. » C'est là ce qui constitue son nouveau droit de seigneurie. – L'Église le confesse comme Seigneur de tous ; mais elle le confesse aussi comme son Seigneur, le Seigneur qui l'a achetée, et elle déclare par là qu'elle ne s'appartient point, mais qu'elle est à Lui. Il est son Seigneur, et elle l'adore. C'est à ce titre, en outre de son légitime droit à l'obéissance universelle, qu'il réclame l'obéissance de l'Église : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. » Quelle précieuse harmonie entre le double caractère de Sauveur et de Seigneur nous présente donc le nom de Jésus !

La séparation du salut qui est en Jésus d'avec la seigneurie qui lui appartient, donne lieu à l'introduction de la forme du mal, la pire de toutes. Lorsque Jude eut à écrire aux disciples « du salut qui nous est commun », et à les exhorter instamment à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints, il établit que le principe de la corruption se trouvait dans la séparation du Salut d'avec la seigneurie – forme du mal parfaitement appropriée à la corruption et à l'égoïsme de l'homme. « La grâce de notre Dieu était changée en dissolution », et on reniait la divinité et la seigneurie de Notre Seigneur Jésus Christ ; et par ce moyen, le mépris de toute autorité s'introduisait même dans le monde.

La confession que l'Église fait de Jésus comme Sauveur et Seigneur trouve, de la manière la plus heureuse son illustration dans la réunion des disciples venant dans un même lieu pour manger ensemble la cène du Seigneur. L'Église reconnaît Jésus comme un Sauveur actuel, et comme un Seigneur actuel, cela répond tout à fait à la constitution même de l'Église ; car c'est le Seigneur qui ajoute à l'Église ceux qui sont sauvés. Il sauve, et en qualité de Seigneur Il ajoute à l'Église ; car il est Seigneur de l'Église, et dans l'Église. Il est « Seigneur de tous », quoique le monde ne le connaisse point ; mais l'Église reconnaît que « toute autorité Lui est donnée ; au ciel et sur la terre. » Le titre qu'ont « les sauvés » pour se réunir ensemble, consiste dans le nom de Jésus – le même nom constitue leur titre à agir, et quand ils agissent ainsi, ils reconnaissent d'une manière pratique que toute autorité sur *la terre*, aussi bien que dans le ciel, est donnée à Jésus. Ils agissent, en tant qu'ainsi associés en ce nom, aussi véritablement que les juges et les magistrats agissent au nom du souverain qui leur a délégué son pouvoir.

L'idée de se réunir « simplement comme chrétiens » est souvent très pauvre et défectueuse, et semble presque donner l'air à quelques chrétiens assemblés sur le principe social de se tenir sur le même terrain que l'Église dans ses actes publics les plus solennels. Il a plu au Seigneur, car son nom est « miséricordieux », de nous laisser la liberté sous bien des rapports. Il ne veut pas exiger, car il aime « celui qui donne joyeusement », et il s'est plu à nous dire : « Si elle fût demeurée non vendue, ne te demeurait-elle pas ? » Il ne nous a pas imposé des restrictions sévères quant aux rapports sociaux, parce qu'il voulait donner lieu chez nous à l'exercice du sens spirituel et de la charité : « Si quelqu'un des incrédules vous convie et que vous vouliez aller. » Ce n'était qu'un disciple seulement qui « s'appuyait sur le sein de Jésus », montrant ainsi par son propre exemple qu'il nous est permis d'avoir, comme chrétiens, nos relations intimes et nos amitiés particulières. Le principe social est, à la vérité, très prononcé dans l'Église ; mais il s'y trouve balancé par deux autres, l'un d'une importance égale, et l'autre d'une importance supérieure, savoir : la liberté et la conscience ; de telle sorte qu'il peut y avoir responsabilité individuelle directe par rapport au Seigneur,

Quand l'homme forme une association, il a pour but de tout centraliser ; de sorte que la liberté et la conscience sont également méprisées. Si on introduit dans l'Église un élément humain pareil, nécessairement il rend l'Église irresponsable. Mais le principe social dans l'Église implique nécessairement la responsabilité, vis-à-vis du Seigneur, tant du corps que de l'individu, parce qu'elle est associée et qu'elle agit au nom du Seigneur. Lorsque les disciples s'assemblent pour rompre le pain, c'est autour de la table du Seigneur qu'ils sont assemblés, c'est la cène du Seigneur qu'ils mangent ensemble, c'est la mort du Seigneur qu'ils annoncent jusqu'à ce qu'il vienne. Notre droit pour le faire, c'est que nous sommes de la famille du Seigneur ; mais alors le droit du Seigneur doit être reconnu. C'est le Seigneur qui invite les hôtes, dresse la table et ordonne la fête. Cela n'est point laissé à la discrétion des hôtes ; et nous devons le reconnaître d'une manière toute spéciale, car le Saint Esprit a soigneusement fait écrire pour notre instruction que, faute par les saints de maintenir l'ordre de la table, le Seigneur est in-

tervenu par des jugements, afin de châtier. (1 Cor. 11.) Nous réunir pour la cène du Seigneur sur notre droit comme sauvés par le sang de l'Agneau, sans reconnaître le droit de Jésus à être obéi comme Seigneur, nous placerait aussitôt sur la pente du précipice décrit en Jude d'une manière effrayante ; et la négligence de la discipline dans l'Église ouvrirait ainsi la voie à l'indépendance dans le monde.

Le Seigneur a trouvé bon de faire de l'Église sa cour, comme l'institution dans laquelle maintenant il préside en jugement. L'Église est actuellement la seule sphère dans laquelle le jugement est exercé. Ceux « de dedans » deviennent justiciables du jugement, tandis que pour ce qui regarde le monde, son jugement est encore futur. Les saints maintenant assemblés, ceux qui ont traité alliance avec Dieu sur le sacrifice sont ceux parmi lesquels il agit à présent comme juge. « Dieu est le juge. » (Ps. 50.) « Le Seigneur ajoute à l'Église les sauvés. » Et lorsque l'Église, agissant non pas dans le caractère d'infaillibilité du Seigneur, mais selon la mesure de son discernement spirituel ; accrédite quelqu'un comme sauvé par la grâce du Seigneur Jésus, elle le reçoit parce que Christ l'a reçu, quelle que sa vie ait pu être antérieurement. Il est possible qu'il y ait hésitation, comme cela arriva dans le cas de Saul à Jérusalem : on ne croyait pas qu'il fût disciple. « Mais Barnabas le prit et le mena aux Apôtres, et leur raconta comment dans le chemin il avait vu le Seigneur : et il était avec eux à Jérusalem, allant et venant. » Sous ce rapport, l'Église, en agissant simplement en grâce, répond à la grâce du Seigneur Jésus Christ. Mais l'acte de la grâce par lequel une personne avait été amenée du monde (« ceux de dehors ») à l'Église (« ceux de dedans »), plaçait en même temps la personne ainsi amenée dans une position où elle était justiciable du jugement. De telle sorte que lorsque un homme allait d'une ville à une autre, il devait porter, pour ainsi dire, ses lettres de crédit avec lui. « Et comme il (Apollos) se proposait de passer en Achaïe, les frères écrivirent aux disciples et les exhortèrent à le recevoir. » C'est ainsi heureusement que se conservait l'unité du corps. Un Juif, un natif d'Alexandrie en Afrique, qui avait reçu les premiers éléments de la connaissance de Christ par le baptême de Jean, vient à Éphèse en Asie, et là est instruit d'une manière plus parfaite « dans la voie du Seigneur » par un chrétien, simple particulier, et par sa femme ; il passe ensuite en Achaïe, en Europe, et là« contribua beaucoup par la grâce à l'avancement de ceux qui avaient cru. »

Les circonstances en elles-mêmes auraient empêché qu'il s'établît ainsi des rapports, ou plutôt en aurait rendu nulle la pensée même ; mais il y avait en activité un pouvoir supérieur aux circonstances car « l'unité de l'Esprit » est indépendante des circonstances, et a pour base et pour moyen de se maintenir ce qui est essentiel : un seul corps et un seul Esprit, une seule espérance de votre vocation, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous. Nous ne devons pas nous étonner des difficultés que rencontre la conservation d'une unité à laquelle toutes les circonstances sont contraires, et qui ne peut se maintenir que par une foi vivante à ce qui ne se voit point. Les sources de discorde dans l'Église primitive furent à la fois d'origine juive et d'origine gentile. Mais les Apôtres désignent également ces deux formes d'erreur par un seul et même terme, celui de « rudiments ou éléments du monde. » (Voir Gal. 4:3-4 ; Col. 2:8-20.) Toute l'histoire de l'Église présente les mêmes sources de discorde. Il y a eu toujours la double tendance à retourner à la loi dans son principe, comme à la règle tant de la conduite que du culte des saints, et à demander à la sagesse humaine l'exposition et l'explication de la révélation divine. L'une et l'autre de ces tendances ont été, dans une grande variété de formes, subversives de l'unité de l'Esprit, car l'unité de l'Esprit ne peut être maintenue que par une sainte jalousie pour ce qui est essentiel, au lieu d'un esprit ardent de contention pour ce qui est accessoire. C'est le reniement de « notre très sainte foi » qui mène à la dernière forme du mal, laquelle à son tour fait éclater le prompt jugement de Dieu. Un trait particulier de l'enseignement apostolique, c'est l'avertissement qu'il nous donne sur le danger que court la foi, d'être corrompue de divers côtés. C'était une grande chose pour un Apôtre de pouvoir dire : « J'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi. »

Tout chrétien qui réfléchit a sans doute pensé plus d'une fois à la difficulté extrême qu'il y a a marcher comme il est convenable aux saints, maintenant qu'il existe, établi et reconnu, un grand corps professant qui s'arroge tous les droits de l'Église de Dieu. Ce corps a été forme par l'Église, quand elle a reçu dans son sein « les éléments du monde », et par le monde, quand il a employé à ses propres fins tout ce qui était utile dans l'Église, « estimant que la piété est un moyen de gagner. » Il en est résulté que l'idée même de ce qui constitue l'essence de l'Église a été perdue, et que, sous le rapport moral, le ton du monde s'est élevé, et de cette manière une justice de convention, en d'autres termes, l'opinion publique, a sur la formation de nos pensées et de nos jugements une influence immense, contre laquelle on n'est point en garde. Il est donc facile de comprendre que dans tout réveil opéré dans l'Église, c'est-à-dire lorsque, en un temps quelconque, au milieu du déclin général, l'action spéciale du Saint Esprit en a ramené plusieurs aux principes essentiels de l'Église, ces personnes ont dû nécessairement découvrir l'immense différence qu'il y a entre la mesure de convention du corps professant et « la justice et la vraie sainteté. » Cette justice et cette sainteté sont selon la connaissance de la vérité, et on trouvera non seulement quelles sont infiniment au-dessus du type de convention, mais que souvent elles lui sont opposées ; de telle manière que ceux qui suivent cette mesure seront regardés comme des gens qui troublent Israël. Tel est le jugement porté par le grand nombre sur le petit nombre, toutes les fois que, par l'énergie de son Esprit, Dieu a troublé en quelque manière l'ordre accoutume du monde, fût-ce même le monde religieux. On ne tolère jamais que Dieu se mêle de quoi que ce soit que l'homme a pu arranger.

Toutes les fois que, par l'efficace de la vérité reçue dans l'âme par l'enseignement de l'Esprit, les chrétiens ont été amenés « à vivre dans ce présent siècle sobrement, justement et pieusement », ils ont toujours été exposés au danger de laisser prendre, à l'opposition à une religion de formes, la place de la foi, et par suite de recourir aux armes charnelles ; ou bien, d'un autre côté, à celui d'affirmer comme principe l'indépendance à l'égard de l'opi-

nion, au lieu de la faire résulter de la foi réelle en Dieu. Tout cela conduira certainement à des inconséquences qui feront mal parler de la vérité, de sorte que les saints retourneront de nouveau en arrière pour le maintien de leur caractère propre, et perdront ainsi tout à fait de vue la puissance même qui amenait la bénédiction. Ce n'est plus la foi exercée sur les choses essentielles qui se trouvent en Christ Jésus, et conduisant à une marche céleste et à une miséricordieuse séparation d'avec le monde ; mais ce sont les saints tout occupés de leur caractère et de leur crédit devant les hommes, et ramenés de nouveau par là, sans qu'ils en aient conscience, au type conventionnel de la justice. C'est la vieille erreur de commencer « par l'esprit et chercher à achever par la chair. » Cela seul explique la tendance constante des chrétiens à séparer la foi et les mœurs, et après les avoir ainsi séparés, quoiqu'elles soient véritablement inséparables, à être plus jaloux de la pureté des mœurs que de la pureté de la foi.

Il y a dans le corps professant une mesure de mœurs accréditée ; mais la mesure du sanctuaire où l'on voit toute chose selon Dieu n'est connue que de ceux qui ont l'Esprit. Dans le sanctuaire nous apprenons à la fois la cause du déclin et son remède. Et si on la juge *là,* on trouvera que l'altération dans les mœurs trouve son point de départ dans le fait qu'on s'est écarté de la foi ; et le remède consiste à ramener l'âme au Seigneur lui-même. Lui donner la place qui lui est due, et revendiquer son honneur dans les choses dans lesquelles Il a été déshonoré, voilà ce qui produira une conduite pieuse. Si les saints deviennent pour eux-mêmes leur propre objet, de telle sorte que leur caractère à eux constitue leur préoccupation, on trouvera invariablement que toutes choses se mesurent d'après le type de convention ; et ainsi la voie est insidieusement préparée à la forme du mal la pire de toutes, l'unité des chrétiens entre eux, même aux dépens de l'honneur du Seigneur Jésus Christ. Nous avons vu le résultat dans l'histoire passée de l'Église : une unité qui n'a absolument rien de ce qui constitue essentiellement l'unité de l'Esprit – unité dans la forme, non dans l'efficace ; unité dans la mort, non dans la vie : unité que la confession de Christ, comme seul Sauveur et seul Seigneur, sapait nécessairement. L'Église est proprement « la colonne et le soutien de la vérité ; » elle est fondée sur la vérité, et établie pour confesser la vérité, et sa confession est relative à Jésus en tant que « la vérité », et à Lui tout spécialement comme Sauveur et Seigneur.

Mais on peut demander s'il est possible aux chrétiens d'agir d'après les principes de l'Église, l'Église étant déchirée, comme elle l'est, par des divisions au dedans et identifiée, comme elle l'est, avec le monde. Les chrétiens peuvent-ils entreprendre d'agir sur d'autres principes que celui de la fidélité *individuelle* ? Ne faut-il pas abandonner comme sans espérance la tentative d'exercer une pieuse discipline, quelque désirable qu'elle soit, par la raison que le pouvoir écrasant des circonstances rend les chrétiens incapables d'agir en corps, à moins d'agir dans l'esprit de secte ? Ces choses sont-elles ainsi ?

Nous savons que les chrétiens s'assemblent. Cette réunion est-elle donc simplement une association volontaire de leur part, ou bien est-elle au nom du Seigneur ? Ils ne sont point disposés à abandonner la cène du Seigneur, qui de sa nature est un acte social. Le Seigneur a dressé une table non pas pour le saint individuellement, mais pour les saints collectivement. « Et comme ils mangeaient, Jésus prit le pain, et ayant béni, Il le rompit, et le donna à ses *disciples,* et dit : Prenez, mangez, ceci est mon corps. Et ayant pris la coupe, et rendu grâces, il la leur donna, disant : Buvez-en *tous ;* car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui est répandu pour plusieurs en rémission de péchés. » – « Et le premier jour de la semaine, lorsque *nous étions assemblés* pour rompre le pain. » Que plus d'un croyant ait reçu de la bénédiction pour son âme en usant de la cène du Seigneur comme d'un moyen d'entretenir et de développer sa communion individuelle, c'est une chose très vraie, mais qui n'est point un argument valable contre le caractère social de l'institution. Or, à moins que les chrétiens soient prêts à dire que lorsqu'ils s'assemblent dans un même lieu, ce *n'est point* pour manger la cène du Seigneur, mais qu'il s'agit tout simplement d'un arrangement bienséant qu'ils ont pris d'eux-mêmes, ils sont obligés de reconnaître qu'en s'assemblant ainsi, ils agissent avec la pleine sanction du nom et de l'autorité du Seigneur Jésus Christ : et dans ses temps les meilleurs et les plus prospères, l'Église n'avait effectivement, pour ses réunions, que la sanction du même pouvoir et de la même autorité. Et s'assemblant en ce nom, les chrétiens pouvaient aussi agir en ce nom-là.

Béni soit Dieu pour sa grâce si riche de compassion. Nous ne sommes point laissés à l'alternative ou d'abandonner nos bénédictions comme saints, ou d'agir « chacun comme il lui semble bon. » – « Toutes choses sont possibles à celui qui croit. » Les circonstances peuvent changer, mais nos bénédictions essentielles demeurent intactes, parce qu'elles ne sont point laissées à notre garde. Nous avons le même Seigneur ; et s'il s'est retiré plus loin du camp, la foi peut le trouver. Il est vrai que lorsque la corruption a commencé, la parole nous est individuellement adressée : « Que celui qui a des oreilles écoute ; » et sans aucun doute cela annule toute attente d'une réformation qui embrasserait le corps comme tel, et met en activité la foi individuelle, sans qu'on doive attendre pour agir d'avoir des associés. Mais l'obéissance individuelle mène vite et nécessairement à l'union, parce que les individus sont conduits au même objet. Si Moïse découvrit par la foi que le Seigneur ne pouvait plus se trouver dans le camp où le veau d'or avait été fait et adoré, et si, en conséquence, « il dressa le Tabernacle hors du camp, loin du camp », non seulement Moïse trouva là des relations particulières avec Jéhovah, mais « tous ceux qui cherchaient l'Éternel sortaient vers le Tabernacle d'assignation qui était hors du camp. » C'était, certes, le Tabernacle d'assignation – le lieu où chaque fidèle israélite cherchait le Seigneur, et le lieu où les fidèles se rencontraient les uns les autres.

Un objet commun nécessairement associé ; et si cet objet est le Seigneur Jésus Christ, l'association formée autour de Lui sera une association sainte. Si on confesse son nom, qu'on Le reconnaisse dans la gloire de sa personne et dans tous les titres, tous les droits, qui lui furent refusés aux jours de sa chair, et qu'on Le reconnaisse

d'une manière pratique dans tout ce qui lui est virtuellement refusé aujourd'hui par la chrétienté corrompue, alors si une confession telle amène une association, c'est une association formée sur la même base que celle sur laquelle est établie l'Église ; et, en conséquence, une telle association peut agir comme agirait l'Église, en toute liberté. La seule autorité et la seule garantie que l'on eut pour agir dans l'Église quand elle se trouvait sans divisions et dans l'unité, consistaient dans le nom de Jésus ; et au milieu de la ruine et de la corruption, la plus faible minorité possible trouve, dans la foi au même nom, sa garantie et son autorité pour tout ce qui se présente à faire.

Nous reconnaissons la compétence à agir de l'Église de Corinthe ; mais voici ce qui constituait seul la force de sa capacité pour agir : « Vous et mon esprit étant assemblés avec la *puissance* de notre Seigneur Jésus Christ, *au nom* de notre Seigneur Jésus Christ. » Les Corinthiens *ne* pouvaient *pas* agir en leur propre nom, ils ne pouvaient *pas* agir simplement comme des croyants associés ensemble ; ils ne pouvaient le faire que comme des croyants associés ensemble *au nom* de notre Seigneur Jésus Christ. La présence de l'Apôtre n'était pas nécessaire pour donner force à leur action. Il était présent avec eux en esprit sur le même commun fondement que tout autre croyant, à cause de l'unité de l'Esprit. Il est très possible que le souvenir de ce cas a été conservé pour montrer le caractère de l'ordre et de la discipline de la maison de Dieu. L'Apôtre leur disait avec autorité de maintenir l'ordre dans la maison de Dieu, mais ce ne devait pas être son action, à lui, mais la leur, au nom du Seigneur Jésus Christ. De même aussi, quand il eut à réveiller leur compassion pour le pécheur repentant, comme il avait eu auparavant à enflammer leur indignation contre un si affreux péché : « C'est assez pour un tel homme, leur dit-il, de cette punition qui lui a été faite par la *plupart d'entre vous ;* de sorte qu'au contraire, *vous* devriez plutôt lui pardonner et le consoler, de peur qu'un tel homme ne soit accablé par une tristesse excessive. C'est pourquoi je vous exhorte de ratifier envers lui votre amour ; car c'est aussi pour cela que je vous ai écrit, afin que je connaisse, à l'épreuve, si vous êtes obéissants en toutes choses. Or, à celui à qui *vous pardonnez* quelque chose, moi aussi je pardonne ; car, moi aussi, ce que j'ai pardonné, si j'ai pardonné quelque chose, je l'ai fait à cause de vous dans la personne de Christ, afin que nous ne soyons pas circonvenus par Satan, car nous n'ignorons pas ses desseins. » Ici, l'action de l'Apôtre suivait celle de l'Église de Corinthe. Les Corinthiens agissaient, et il ratifiait leur acte dans la personne de Christ, illustrant ainsi l'ordre établi par le Seigneur dans l'Église – que serait lié et délié dans le ciel ce qui aurait été lié et délié sur la terre. La source de l'action de l'Église sur la terre doit découler de la grâce réellement fournie, quoique d'une manière secrète, de la plénitude de la Tête de l'Église dans le ciel ; mais quant à l'action en discipline elle-même, elle se trouve d'abord dans l'Église sur la terre, et ensuite elle est ratifiée dans le ciel. Ce n'était ni l'autorité d'un apôtre, ni quelque éventualité du jugement du pécheur, qui donnait force à l'acte, mais le nom de Celui au nom duquel l'acte s'accomplissait. Si, dans le cas de l'incestueux de Corinthe, la sentence de l'Église fut suivie d'une douloureuse maladie corporelle qui fut guérie lors de l'annulation de la sentence, cela ne prouve pas plus qu'une pareille sentence doive être suivie de conséquences semblables, qu'il n'est nécessaire que le pouvoir vivifiant, par lequel le Saint Esprit donne la foi de nos jours à un paralytique, soit suivi de la communication de la vitalité à ses membres. Notre bénédiction est de ne pas voir, et cependant de croire.

La Seigneurie *actuelle* de Jésus, méconnue du monde, est ce que le Saint Esprit nous rend capables de confesser – car nul ne peut appeler Jésus, Seigneur, si ce n'est par le Saint Esprit. Jésus est présent dans l'Église par le Saint Esprit, l'autre Consolateur. Si donc les croyants prennent la promesse du Seigneur, dans le sentiment réel de leur faiblesse, comme leur seul titre à prier en union, et leur seule garantie pour attendre une réponse à leurs prières ; si ce qui leur donne de la confiance, c'est non pas la manifestation extérieure de la puissance, mais bien la vie que leur communique la tête vivante, et l'autorité souveraine de ce nom dans lequel leurs prières sont offertes ; si les cœurs des plus faibles de ces quelques-uns sont réchauffés et encouragés par la miséricordieuse promesse, « Je vous dis encore que si deux d'entre vous sont d'accord sur *la terre* pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle leur sera faite par mon Père qui est aux cieux ; car où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux ; » quand même la portée de cette promesse descende au point même où l'individualité finit et l'association commence, car c'est aussi bas que l'a fait descendre le miséricordieux Seigneur – alors l'Église du Dieu vivant possède encore le pouvoir de la discipline, parce que son action est valide sur le fondement même que la prière en commun est acceptable et exaucée. « Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux. »

Nier le pouvoir d'exercer la discipline par la raison que l'Église est toute dispersée et disjointe, sans manifestation soit de puissance, soit d'unité, c'est renier nous-mêmes par le semblable motif le privilège de rendre culte en commun. Mais, béni soit Dieu ! Le nom de Jésus possède la même efficace qu'il ait jamais eue. Par un effet de sa grâce, nous regardons à ce nom seul pour le salut ; ce nom fait à la fois la sanction et la joie de toute assemblée de saints, qu'elle soit grande ou petite ; sûrement donc, la foi dans le même nom rendra les saints capables d'agir de manière à maintenir la pureté de la foi jadis enseignée aux saints, et la sainteté qui convient à la maison du Seigneur. Ce n'est point la pensée de l'autorité, mais une vive conscience pour l'honneur de Christ qui conduit à la discipline. L'association tend naturellement à amortir la conscience, et l'Apôtre eut à réveiller la conscience endormie des Corinthiens ; quand cela fut fait, la discipline ne fut que l'état de santé de la vie spirituelle. Ils furent plus irrités contre eux-mêmes pour la manière dont ils s'étaient montrés insensibles à l'honneur de Christ, que contre celui qui avait fait le tort. (2 Cor. 8:11.)

La reconnaissance de la Seigneurie de Jésus, agissant présentement avec autorité par le Saint Esprit dans l'Église, peut seule établir d'une manière pratique une assemblée de chrétiens sur la base qui convient à l'action

de l'Église. Dans la mesure dans laquelle ils sont assemblés pour le confesser fidèlement, dans la même mesure *en principe,* ils tiennent la place de « colonne et appui de la vérité ; » et un trait caractéristique sur, c'est une sainte jalousie pour la conservation de la saine doctrine. (1 Tim. 3:15-16 ; 4:1.)

Il est possible que des chrétiens s'assemblent par convention volontaire, même quoique ce soit dans un même lieu et pour la cène du Seigneur ; néanmoins, cette parole leur est applicable. « Quand donc vous vous réunissez tous ensemble, ce n'est pas manger la cène du Seigneur. » Ils se réunissaient sans la considération convenable pour Jésus, comme Celui qui pourvoyait au repas et qui réglait l'ordre de la table. Si Salomon put établir dans tous les départements de sa maison un ordre tel que, lorsque son hôte illustre vit « les mets de sa table, le logement de ses serviteurs, l'ordre du service de ses officiers, elle fut ravie en elle-même », certainement Celui qui est plus grand que Salomon doit être reconnu comme seul compétent pour arranger l'ordre de sa table. Nous nous réunissons à « la table du Seigneur » pour manger « la cène du Seigneur », et pour annoncer les uns aux autres, ainsi qu'aux étrangers qui peuvent être spectateurs, « la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. »

La connexion du ministère avec le nom de Jésus peut aussi être très convenablement signalée. « Il y a diversité de services et le même Seigneur. » Tout don de l'Esprit implique nécessairement une responsabilité directe à l'égard du Seigneur pour l'usage qu'on en fait, parce que c'est un don de *service* qui met celui qui l'a reçu dans la position de serviteur d'un commun Seigneur, et aussi en *grâce* (c'est-à-dire sans aucun droit de leur part) de serviteur pour les saints, et même pour le monde. « Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais nous prêchons le Christ Jésus comme le Seigneur, et nous-mêmes comme vos esclaves pour l'amour de Jésus. » – « Étant libre à l'égard de tous, je me suis asservi à tous. » On peut recueillir, des propres instructions de Jésus, combien il est important de reconnaître sa seigneurie dans le ministère. Lorsqu'il quitta ce monde, le soin et l'ordre de sa maison furent en grande mesure confiés à ses serviteurs, mais à ses serviteurs attendant son retour à toute heure. Son serviteur devait avoir pour caractère de lui être « fidèle » : et d'être « prudent », pour donner aux domestiques de *sa* maison leur nourriture dans le temps qu'il faut. Le danger pour les serviteurs était de nourrir la pensée que le Seigneur ne pouvait pas venir à toute heure, et ainsi de traiter la maison comme si eux-mêmes étaient établis seigneurs sur elle. L'histoire de la chrétienté, sous le rapport des usurpations et de la domination cléricales, n'est que la vérification trop fidèle du tableau du méchant serviteur que le Seigneur a tracé. Comme « les fidèles et prudents serviteurs » Pierre et Paul rendent témoignage contre cette usurpation – « non comme dominant sur des héritages – non que nous dominions sur votre foi, mais nous coopérons à votre joie ; car c'est par la foi que vous êtes debout. » C'est ainsi que « le fidèle serviteur » n'interposa jamais son autorité de manière à soustraire le saint à sa responsabilité directe vis-à-vis du Seigneur lui-même.

Dans la parabole relative à la répartition de différents talents entre les serviteurs, « selon leur capacité directe », c'est au Seigneur lui-même qu'il est rendu compte à son retour. « Seigneur, *tu m'as remis* cinq talents. » Ce sont les talents avec lesquels il faut trafiquer pour lui. Le serviteur n'était ni *maître* de la maison, ni le *serviteur* de la maison ; s'il eût agi dans l'un ou l'autre de ces caractères, il n'eût pas été un serviteur fidèle et responsable du Maître même de la maison. Il doit confesser le Seigneur de la maison, dans la maison elle-même, en s'y comportant selon les directions du Seigneur. Aussi le serviteur à qui il avait été confié un talent devient-il justiciable du Seigneur, de la même manière que tout autre membre de la maison. Il n'y a pas de ministère, de quelque nature qu'il puisse être, qui soit au-dessus du *nom* du Seigneur lui-même, et dans lequel Il revêt l'Église du pouvoir d'agir collectivement. C'est pourquoi, en même que personne, comme serviteur du Seigneur, ne tire son autorité de l'Église, mais du Seigneur lui-même, par quoi il est placé dans une responsabilité immédiate et directe à l'égard du Seigneur – il doit cependant reconnaître le droit du Seigneur, dans l'Église réunie en son nom, puisque son service spécial dans la maison ne l'exempte pas de l'ordre commun de la maison sur laquelle le Seigneur lui-même a l'autorité souveraine.

La reconnaissance de la Seigneurie de Jésus par rapport au ministère n'est pas seulement la sauvegarde contre la domination cléricale, mais elle l'est aussi contre le danger aussi grave de s'appuyer sur l'autorité humaine. Le Seigneur Jésus lui-même fut mis au défi quant à l'autorité en vertu de laquelle il agissait. Il n'avait pas de lettres de créance humaines à produire ; mais ses œuvres, ses paroles et ses voies attestaient également sa mission divine. Le Seigneur répondit au défi des pharisiens en faisant appel à leur conscience au sujet du baptême de Jean. L'autorité divine rend son attestation à la conscience. Celui qui a conscience de posséder une autorité divine ne la laissera pas refouler par une autorité d'homme, parce que l'admission d'une autorité semblable implique nécessairement une responsabilité à son égard, et qu'ainsi elle voudrait s'immiscer directement dans l'emploi du talent, comme talent du Seigneur. Si deux sources d'autorité sont considérées comme coordonnées – l'une provenant de Dieu, et l'autre de l'homme – l'expérience a prouvé, comme dans le cas de l'Écriture et de la tradition, un don spirituel et une ordonnance humaine, que l'autorité de l'homme a pris le pas sur celle de Dieu, et par suite la Seigneurie de Jésus a été mise virtuellement de côté. Le principe, en vertu duquel on n'est pas serviteurs des hommes, est très opposé à celui en vertu duquel chacun fait ce qui lui semble bon. « Vous avez été achetés à prix » – vous appartenez à un autre Maître, savoir, au Seigneur Jésus – c'est pourquoi « ne devenez pas esclaves des hommes. »

De plus, la reconnaissance de la Seigneurie de Jésus dans le ministère, est la sauvegarde contre la tentation de trafiquer du talent pour l'avantage de l'individu à qui il a été confié, au lieu de chercher par son moyen à avancer l'honneur du Seigneur. « À chacun est donnée la manifestation de l'Esprit en vue de l'utilité » – non pour son profit particulier, ni pour son élévation personnelle, mais pour l'utilité commune. C'est le talent du *Seigneur.* « Ce qui est requis des administrateurs, c'est qu'un homme soit trouvé fidèle. » Quelque élevé qu'il fût officiellement

comme apôtre, quelque accrédité qu'il fût par des miracles en qualité d'apôtre, pourtant, eu égard au ministère, il ne pouvait que prendre la position d'un serviteur responsable dans l'usage du talent qui lui avait été confié. Lorsque d'autres le considéraient, lui ou d'autres, comme ayant autorité, ou comme n'étant pas responsables, il demande : « Qui donc est Paul, et qui Apollos ? des serviteurs par lesquels vous avez cru, et comme le Seigneur a donné à chacun d'eux ? » Le Seigneur employait soit Paul, soit Apollos, d'une manière différente sans doute, mais dans un même caractère de responsabilité envers lui ; et ils étaient employés par le Seigneur en ce qu'ils doivent avoir considéré l'un et l'autre comme de beaucoup plus grande importance qu'eux-mêmes individuellement. « Nous sommes collaborateurs de Dieu ; vous êtes le labourage de Dieu, l'édifice de Dieu. Leur plus grand honneur, comme compagnons *d'œuvre,* était d'être employés à cultiver ou à bâtir ce qui appartenait à Dieu. Leur plus grand honneur comme individus était de faire eux-mêmes partie du labourage, partie du bâtiment de Dieu.

Si les saints, individuellement ou collectivement, ne pensaient qu'à magnifier le nom du Seigneur, que d'innombrables difficultés seraient évitées !

Dans le nom de Jésus, nous trouvons le salut ; dans le même nom, nous trouvons la puissance pour agir. Ce nom seul nous garde de la volonté propre. Le nom de Jésus rendra le plus timide et le plus réservé, hardi et énergique, lorsqu'il sera sûr d'agir seulement en ce nom. Et il a puissance pour contenir l'homme ardent et volontaire qui voudrait substituer l'influence humaine à l'autorité divine. Sûrement, nous avons lieu de dire : « Le Seigneur est bon ; il est un fort rempart au jour de la détresse, et il connaît ceux qui se confient en lui. »

Écho du témoignage, vol. 1, p. 490-522 [489-521]

26 – Habakuk

C'est sur le principe de la foi que nous entrons, comme pécheurs, dans des relations avec Dieu ; et c'est sur le même principe que nous continuons, comme saints, à avoir affaire avec Lui. « Le juste vivra de la foi. » (*voyez* Rom. 1:17 ; Gal. 3:11, et Hab. 2:4.)

Cette prophétie d'Habakuk a pour nous une grande valeur morale, et elle est de saison, surtout maintenant, car toutes choses se hâtent vers une crise prochaine, comme au temps d'Habakuk.

Alors les iniquités de ceux qui faisaient profession d'être le peuple de Dieu excitaient la sainte indignation de l'homme de Dieu ; mais, quoique son âme fût affligée de leur vaine manière de vivre, son cœur était sensible à leur état et il s'identifiait à eux pour faire de leur cause la sienne propre.

Écoutons-le lui-même avec attention quelques instants, et réfléchissons sur ses paroles dans l'ordre où elles se présentent à nous.

Chapitre 1:1-4. Dans ces premiers versets, comme je l'ai déjà fait remarquer, nous voyons que l'âme juste du prophète est affligée de la conduite de son peuple. Il présente au Seigneur la triste et coupable scène qu'il a sous les yeux, et son cœur gémit de la violence, de la perversité, du dégât, des querelles, et de beaucoup d'autres iniquités de ce genre découvertes au milieu même du peuple de Dieu.

Versets 5-11. Le Seigneur, dans sa réponse à son serviteur, semble d'abord soutenir son cri et s'y joindre. Il ressent l'état moral d'Israël qui affecte si profondément Habakuk, et appelle son peuple des païens ou des gens d'entre les nations (voir la *vers. Angl.*) ; car ils se montraient tels, en refusant de croire à l'œuvre qu'Il allait lui-même opérer au milieu d'eux. Leur circoncision est comptée par Lui comme de l'incirconcision, et l'Apôtre, citant ce passage du livre de notre prophète, appelle les Juifs « contempteurs. » (Act. 13:41.) C'est ainsi donc que tout d'abord le Seigneur poursuit le récit des iniquités d'Israël commencé par le prophète, et anticipe leur grand péché final – le rejet de Sa parole et de Son œuvre par incrédulité.

Ensuite il fait connaître au prophète que l'iniquité qui affligeait son âme, et au sujet de laquelle il avait crié à Lui, ne demeurerait pas impunie ; mais que l'épée des Chaldéens ravagerait le pays pour venger la cause de Sa Sainteté.

Versets 12-17. À l'ouïe de tout cela, Habakuk est extrêmement alarmé. Comme Moise, dans une occasion semblable, il ne peut se faire à une telle pensée, et quoique son âme fût affligée des iniquités des siens, son cœur était trop attaché au peuple pour faire accueil aux Chaldéens.

Dans un élan de crainte et d'émotion, il plaide contre les Chaldéens avec toute l'habileté d'un avocat rendu éloquent par l'affection ; et, tout assuré que le Seigneur n'abandonnerait pas Son peuple, quelque coupable qu'il fût, à l'impitoyable colère d'hommes plus méchants encore que lui, il demande aussi que, par Sa grâce, le Seigneur fasse tourner cette terrible discipline à la *correction* et non à la *ruine* d'Israël.

Tout cela révèle chez Habakuk un précieux état d'âme ; il ressemble, je crois, plus qu'aucun autre prophète à Jérémie. Il vit *personnellement,* plus que ce n'est le cas d'ordinaire, dans les scènes qu'il décrit ; il éprouve et ressent tout ce qui se passe : et il en fut ainsi de Jérémie. Ils *vécurent* comme des prophètes, et ne se contentèrent pas *de parler* comme tels.

Chapitre 2:1. Ayant ainsi soulagé son âme et plaidé auprès du Seigneur pour le peuple, il attend la réponse. Son cœur est avec son peuple, et il veut connaître « la fin du Seigneur. » – Il n'est point un mercenaire, mais il a

soin du troupeau et ne peut s'enfuir. Il n'a pas entrepris légèrement son ministère pour Israël, et il ne veut pas l'abandonner si vite ; il faut qu'il en voie la fin, et c'est pour cela qu'il se pose en sentinelle et fait le guet.

Versets 2-20. C'est dans ces versets que nous lisons la réponse du Seigneur, réponse vraiment solennelle et intéressante. Habakuk ne sera pas désappointé, et ce n'est pas en vain qu'il se sera tenu dans la forteresse. La vigilance d'Habakuk recevra sa récompense, aussi bien que les vingt et un jours de jeune de Daniel.

Le Seigneur néanmoins commence Sa réponse en établissant quelques faits principaux importants, ou plutôt quelques principes de vérité :

1° Que la vision, ou prophétie, devait être écrite lisiblement et clairement annoncée ;

2° Qu'elle demeurerait à l'état de vision, ou n'aurait pas d'accomplissement, pendant un certain temps ;

3° Que, durant ce temps, l'homme du monde mourrait dans son orgueil pour le jugement de Dieu ;

4° Que, durant ce même temps encore, le juste vivrait par la foi ;

5° Qu'au moment convenable, au temps marqué de Dieu, la vision serait révélée, la prophétie accomplie, de sorte qu'il valait bien la peine d'attendre la fin.

Ensuite, après avoir posé ces faits ou ces principes, le Seigneur poursuit et fait entendre à l'oreille attentive du prophète quels sont les affreux jugements qui doivent surprendre les Chaldéens.

Chapitre 3. Ayant, pour ainsi dire, écouté tout cela du haut de sa tour de sentinelle vigilante, le prophète descend pour s'entretenir avec le Seigneur. Il avait été visité en grâce dans la forteresse, et y avait reçu une réponse ; maintenant, il veut entrer dans le sanctuaire avec des prières et des louanges, dans la puissance de cette foi qui avait accepté la réponse de Dieu, s'en était réjouie, et avait compté sur de plus grandes bénédictions encore.

Mais ces dernières paroles qu'il prononce sont de toute beauté.

La réponse qu'il vient de recevoir lui rappelle les premiers jours de sa nation, le temps du salut de Dieu, quand Il commença de prendre Israël pour peuple. Les Chaldéens le font souvenir des Égyptiens et des Amoréens, et il demande qu'en présence des Chaldéens, le Seigneur veuille faire pour Israël ce qu'il avait déjà fait pour lui devant les Égyptiens et les Amoréens. Il demande qu'il y ait un « réveil » – que maintenant, au milieu du cours des années, Dieu opère des œuvres aussi remarquables que celles qui signalèrent les premiers temps. Et c'est avec une touchante beauté, et dans le style coupé de quelqu'un qui suit le courant des chères pensées qui occupent vivement son cœur, qu'il retrace, comme en présence de Dieu, les premières œuvres de Jéhovah en faveur d'Israël, qu'elles aient été accomplies en Égypte, dans le désert, ou en Canaan, afin que (si j'ose parler ainsi) le Seigneur puisse envisager ses œuvres puissantes d'autrefois et en opérer de semblables à cette époque-ci à l'égard des Chaldéens. C'est comme si Habakuk, au jour de la nuée, plaçait l'arc sous les yeux de Dieu, afin qu'en le voyant Il se rappelle Son alliance, Sa grâce et Sa puissance pour Ses saints, Ses promesses et Ses miséricordes, et qu'Il sauve son peuple de cette ruine qui le menace.

Car jusqu'ici le Seigneur n'avait promis que le jugement sur les Chaldéens (ch.2) ; il n'avait pas fait mention de la restauration et de la gloire finale d'Israël. Mais il faut à Habakuk que ces choses soient aussi promises et assurées ; et, en conséquence, il prie pour que Dieu entretienne ou renouvelle Ses œuvres en faveur d'Israël.

Puis, tout à la fin, comme l'homme qui vit par la foi dont la Parole de Dieu l'avait déjà entretenu (ch.2), il déclare quelle est la pleine confiance qu'il a en Dieu. Il parle, il est vrai, de l'effroi que lui avait causé la Parole du Seigneur concernant l'arrivée des Chaldéens, effroi tel qu'il en était devenu comme un homme mort ; mais maintenant il sait que, comme un homme de foi, il n'a qu'à attendre patiemment à travers un temps de discipline, persuadé que la fin en sera le salut de Dieu. Et, plein de joie dans cette assurance, il chante au Maître chantre sur l'instrument à dix cordes. De même que Josaphat commença la bataille, le chant de victoire sur les lèvres, Habakuk entre maintenant dans le temps de la vision ou de l'exercice de la foi et de la patience, dans la joie du Seigneur, et avec un cantique composé pour un jour de gloire.

Là-dessus, nous pouvons répéter encore que l'état des choses de nos jours nous place bien dans une position pareille à celle d'Habakuk. L'homme de Dieu regarde autour de lui et n'aperçoit dans la chrétienté que des choses propres à blesser la sainteté et à affliger l'âme juste. Mais tout en ressentant cela, il ne peut que plaider pour le peuple, de même qu'Habakuk, et comme lui aussi, se tourner vers Dieu avec ses fardeaux et ses espérances. Mais le croyant d'aujourd'hui possède un privilège de plus que notre prophète : ayant reçu une plus complète instruction de Dieu, il ne demande plus un temps de rafraîchissement, car *il sait* qu'il y en aura un ; il sait que les jugements qui approchent, beaucoup plus solennels que ceux qui allaient être amenés par le moyen des Chaldéens, vont purifier la terre de tout scandale, faire disparaître tout ce qu'il y a en elle de corrompu, et ainsi être un moyen de salut et non de destruction. Il sait que sa condition finale sera plus glorieuse et plus bénie que celle de son commencement, car « la création elle-même sera affranchie de la servitude pour jouir de la liberté de la gloire des enfants de Dieu. » De sorte que ce ne sera pas seulement le rétablissement de ce qu'était Israël, ou la terre, dans l'origine ; mais pour eux, comme pour Job, leur dernière fin sera plus bénie que leur commencement.

Je désire ajouter un mot d'une portée pratique sur l'expérience que fit Habakuk, et qui fut si bénie à la fin : « Je me réjouirai en l'Éternel », dit-il, quoique « le figuier ne doive point pousser et qu'il ne doive point y avoir de fruit dans les vignes. »

La gloire que Dieu cherche de notre part, pécheurs, ruinés que nous sommes par nous-mêmes, c'est de nous voir vivre heureusement dans son amour par Jésus. Et réaliser cette vie heureuse, comme le faisait Habakuk en dépit des circonstances contraires, rend notre service et notre culte d'autant plus excellent, quoique assurément ce soit le fruit de Sa grâce et de Son œuvre en nous.

L'homme cherche à vivre agréablement, mais il ne s'occupe pas de vivre heureusement. Il voudrait bien vivre gaiement, ou au milieu de circonstances favorables ; mais quant à vivre heureusement, ou dans la faveur de Dieu, à la lumière de Sa face, dans la conscience de Son amour et avec l'espérance de jouir de Sa présence dans la gloire, il ne s'en soucie pas. Et c'est un effet de l'œuvre de Dieu dans le cœur et la conscience lorsque l'homme se sonde, et qu'il cherche à cesser sa vie de plaisirs pour mener une vie heureuse, mettant sa vie uniquement dans la circonstance la plus importante de toutes, c'est-à-dire, dans sa relation avec Dieu, ayant découvert par grâce que cette relation lui est assurée à toujours par le moyen de la précieuse réconciliation que le sang de Christ a opérée pour lui.

Permettez-moi d'ajouter encore un autre mot sur ce que dit le Seigneur au sujet des Chaldéens (2:14) : « Mais la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Éternel comme les eaux comblent la mer. »

L'orgueil de l'homme, qu'il s'agisse d'un Chaldéen ou de tout autre qui aspirerait à réaliser l'empire universel, a toujours été et sera encore confondu et jugé. Cette domination est réservée pour Jésus « le Seigneur », et pour Lui seulement. Il sera élevé au-dessus des rois de la terre, et son royaume s'étendra depuis une mer jusqu'à l'autre et depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre. Ni l'incrédulité passée ou présente de son peuple, Israël, ni les desseins et les efforts des Gentils ne pourront empêcher cela. (Voy. Nomb. 14:21 ; Hab. 2:14) Elle aura son accomplissement dans les jours de paix qui approchent, où le sceptre sera dans les mains du roi qui régnera en justice. (És. 11:9.)

Les peuples travailleront pour cela, mais ils se fatigueront « très inutilement. » (2:13.). Mais Jésus l'obtiendra. « Béni soit éternellement le nom de sa gloire, et que toute la terre soit remplie de sa gloire. Amen ! oui, amen ! » (Ps. 72:19.)

Écho du témoignage, vol. 1, p. 523-530 [522-529]

27 – Lettre sur le libre arbitre

Elberfeld, 23 octobre 1861

Bien cher frère,

J'avais un peu perdu de vue un sujet important de notre avant-dernière lettre, seulement par la multitude de mes occupations. Cette recrudescence de la doctrine du libre arbitre sert la doctrine de la prétention de l'homme naturel de ne pas être entièrement déchu, car c'est là ce que c'est que cette doctrine. Tous les hommes qui n'ont jamais été profondément convaincus de péché, toutes les personnes chez lesquelles cette conviction se base sur des péchés grossiers et extérieurs, croient plus ou moins au libre arbitre. Vous savez que c'est le dogme des Wesleyens, de tous les raisonneurs, de tous les philosophes. Mais cette idée change complètement toute l'idée du christianisme, et le dénature entièrement.

Si Christ est venu sauver ce qui est perdu, le libre arbitre n'a plus de place. Non pas que Dieu empêche l'homme de recevoir le Christ ; loin de là. Mais lors même que Dieu emploie tous les motifs possibles, tout ce qui est capable d'influer sur le cœur de l'homme, cela ne sert qu'à démontrer que l'homme n'en veut rien, que son cœur est tellement corrompu et sa volonté si décidée à ne pas se soumettre à Dieu (quoi qu'il en soit du diable qui l'encourage dans le péché) que rien ne peut l'engager à recevoir le Seigneur et abandonner le péché. Si, par liberté de l'homme, on veut dire que personne ne le force à rejeter le Seigneur, cette liberté existe en plein. Mais si l'on veut dire que – à cause de la domination du péché dont il est l'esclave, et volontairement l'esclave, il ne peut échapper à son état et choisir le bien – tout en reconnaissant que c'est le bien, et en l'approuvant – alors il n'a aucune liberté quelconque. Il n'est pas assujetti à la loi et même il ne peut pas l'être ; de sorte que ceux qui sont dans la chair, ne peuvent plaire à Dieu. Et voici où nous touchons de plus près au fond de la question. Est-ce le vieil homme qui est changé, enseigné et sanctifié, ou recevons-nous pour être sauvés une nouvelle nature ? Le caractère universel de l'incrédulité de ces temps-ci est celui-ci – non pas de nier le christianisme formellement, comme autrefois, ou de rejeter le Christ ouvertement, mais de le recevoir comme une personne, on dira même divine, inspirée (mais comme une affaire de degré), qui rétablit l'homme dans sa position d'enfant de Dieu. Les Wesleyens, en tant qu'enseignés de Dieu, ne disent pas cela ; la foi leur fait sentir que sans Christ ils sont perdus, et qu'il s'agit du salut. Seulement leur frayeur à l'égard de la pure grâce, leur désir de gagner les hommes, mélange de charité et de l'esprit de l'homme, en un mot, leur confiance dans leurs propres forces, fait qu'ils ont un enseignement embrouillé et ne reconnaissent pas la chute totale de l'homme.

Pour moi, je vois dans la Parole et je reconnais en moi-même la ruine totale de l'homme. Je vois que la croix est la fin de tous les moyens que Dieu avait employés pour gagner le cœur de l'homme, et partant, démontre que la chose était impossible. Dieu a épuisé toutes ses ressources, et l'homme a montré qu'il était méchant, sans remède, et la croix de Christ condamne l'homme – – le péché dans la chair. Mais cette condamnation ayant été manifestée en ce qu'un autre l'a subie, elle est le salut absolu de ceux qui croient, car la condamnation, le jugement du péché est derrière nous ; la vie en est sortie dans la résurrection. Nous sommes morts au péché, et vivants à Dieu par Jésus Christ Notre Seigneur. La rédemption, le mot lui-même, perd sa force quand on entretient ces idées du vieil homme. Elle devient une amélioration, une délivrance pratique d'un état moral, non un rachat par l'œuvre accomplie d'une autre personne, Le christianisme enseigne la mort du vieil homme et sa juste condamnation, puis la rédemption accomplie par Christ, et une nouvelle lie, la vie éternelle, *descendue du ciel* dans sa personne, et qui nous est communiquée lorsque Christ entre en nous par la Parole. L'arminianisme, ou plutôt le pélagianisme, prétend que l'homme peut choisir, et qu'ainsi le vieil homme s'améliore par la chose qu'il a acceptée. – Le premier pas est fait sans la grâce, et c'est le premier pas qui coûte vraiment dans ce cas.

Je crois que nous devons nous tenir à la Parole ; mais, philosophiquement et moralement parlant, le libre arbitre est une théorie fausse et absurde. Le libre arbitre est un état de péché. L'homme ne devrait pas avoir à choisir, comme étant en dehors du bien. Pourquoi est-il dans cet état ? Il devait ne pas avoir une volonté, un choix quelconque à faire. Il devait obéir et jouir en paix. S'il doit choisir le bien, il ne l'a donc pas encore. Il est sans ce qui est bon en soi, de toute manière, puisqu'il ne s'est pas décidé. Mais de fait, l'homme est disposé à suivre ce qui est mauvais. Quelle cruauté de proposer un devoir à l'homme qui est déjà tourné vers le mal ! De plus, philosophiquement parlant, pour choisir, il doit être indifférent, autrement il a déjà choisi quant à sa volonté – il doit être donc absolument indifférent. Or, s'il est absolument indifférent, qu'est-ce qui décidera son choix ? Une créature doit avoir un motif, mais il n'en a point, puisqu'il est indifférent ; s'il ne l'est pas, il a choisi. Au reste, il n'en est point ainsi : l'homme a une conscience ; mais il a une volonté et des convoitises, et elles le mènent. L'homme était libre dans le paradis, mais alors il jouissait de ce qui est bon. Il s'est servi de son libre arbitre, *et partant* il est pécheur. Le laisser à son libre arbitre, *maintenant* qu'il est disposé à faire le mal, serait une cruauté. Dieu lui a présenté le choix ; mais c'était pour convaincre la conscience du fait qu'en aucun cas l'homme ne voulait ni le bien ni Dieu. J'ai été un peu appesanti de sommeil en vous écrivant, mais je pense que vous me comprendrez. Qu'on croie que Dieu aime le monde, très bien ; mais qu'on ne croie pas que l'homme soit en lui-même méchant, sans remède (et nonobstant le remède), c'est très mauvais. On ne se connaît pas et on ne connaît pas Dieu.

… Le Seigneur vient, cher frère ; le temps pour le monde s'en va. Quel bonheur ! Que Dieu nous trouve veillant et ne pensant qu'à une chose – Celui à qui Il pense, Jésus notre précieux Sauveur. Saluez bien les frères.

Votre bien affectionné frère.

J. N. Darby

Écho du témoignage, vol. 1, p. 530-534 [529-533]

28 – La bénédiction des tribus par Jacob – Genèse 49

Il me semble que dans la bénédiction de Jacob (Gen. 49), nous trouvons toute l'histoire morale d'Israël, les desseins de Dieu à l'égard de ce peuple et leur accomplissement en Christ. Je ne puis en faire ici qu'un rapide exposé.

Nous avons d'abord Israël, tel qu'il était, et sa chute morale en *Ruben, Siméon* et *Lévi.* Tous les caractères sous lesquels le péché se développe sont là : la corruption et la violence, la souillure et les instruments de cruauté et de colère. Dieu, dans le témoignage de l'Esprit, rejette leur assemblée. Les passions violentes sont la dernière forme du mal. La bête est détruite après Babylone.

C'est en *Juda* que sont les desseins de Dieu. Là est le Roi, le Législateur ; l'assemblée des peuples lui appartient. Mais nous savons que lorsqu'il fut présenté à Israël, dans sa position de responsabilité, il en fut rejeté ; il n'y eut pas d'assemblée des peuples. Les verges, Beauté et Cordon, furent rompues, c'est-à-dire les verges par lesquelles les peuples devaient être rassemblés, et les deux divisions d'Israël réunies, sous un seul Chef.

Puis en *Zabulon* et *Issachar,* Israël est présenté comme mêlé avec le monde, semblable à Tyr, en Ézéchiel, et satisfait d'être assujetti aux étrangers par amour du repos et des aises, comme s'il n'était absolument pas le peuple de Dieu.

Dan, toutefois, est reconnu en dépit de tout, et représente Israël reconnu, malgré tout, comme la portion de Dieu ; mais en même temps il signale l'apostasie et la puissance de Satan en Israël. Le résidu enseigné de Dieu fixe ses regards, au-delà de toute la position du peuple, sur le salut même de Dieu qui ne peut qu'être fidèle à sa parole.

Là-dessus, nous avons la bénédiction sans mélange, bénédiction couronnée de la gloire céleste et de la gloire terrestre d'un Christ rejeté – canal de toutes les ressources de la bénédiction de Dieu sur son peuple, et dépassant toute connaissance antérieure de bénédiction.

Gad : Israël avait été ravagé, mais il ravage à la fin.

Aser, bien différent de Zabulon, a sa graisse dans ses propres pâturages, et les délices royales sont chez lui.

En *Nephthali,* c'est la liberté joyeuse – la liberté que Dieu a donnée et qui est pleine d'aimables et heureuses paroles.

Vient alors ce qui couronne le tout : *Joseph,* le rejeté de ses frères, douloureusement éprouvé et chassé ; Christ considéré dans sa personne, le Berger, la Pierre d'Israël rendue forte par la puissance de Dieu, exalté pendant son rejet pour être placé à la droite du Roi et Chef sur les Gentils, est l'inépuisable source de toutes les bénédictions divines propres à réjouir le cœur de l'homme, bénédictions qui, venant richement de Dieu, sont toutes sur la couronne de la tête de Celui qui fut nazaréen d'entre ses frères. Tel est Christ en tant que rejeté et glorifié, et celui par lequel, comme participant de la gloire céleste, nous parviennent toutes les bénédictions données de Dieu qui sont ainsi à la gloire de celui qui fut nazaréen d'entre ses frères.

En *Benjamin,* finalement, nous avons la force royale, la puissance royale en Israël, et aussi la puissance royale du peuple lorsque Christ est revenu comme roi, a fait de Juda son cheval d'honneur au jour de la bataille, et a rempli Éphraïm comme un carquois.

Telle est d'une manière générale la perspective dont cette prophétie me semble présenter l'esquisse.

Votre frère affectionné en Christ.

L'esquisse suivante de Genèse 49 a pour but de faire voir que ce chapitre retrace d'une manière typique, à notre avis, l'histoire de la nation juive depuis le commencement jusqu'à la fin, depuis sa rédemption hors de l'Égypte jusqu'à l'établissement du royaume du Messie.

Remarquez, quant à l'ordre qui y est suivi, que *six* de ces tribus obtiennent la bénédiction, les autres six ne l'obtiennent pas. Des premières, *trois* représentent Christ, et *trois* le résidu fidèle. Pour faire ressortir cette distinction dans le tableau ci-dessous, la lettre B indique la bénédiction ; BB double bénédiction en rapport avec Christ ; la figure O, défaut de bénédiction ; OO même signification en rapport avec Dan, type de l'Antichrist.

<table>
<tr><td rowspan="3">L'ancien Israël apostat</td><td>RUBEN</td><td>O</td><td rowspan="5">Fils de Léa</td></tr>
<tr><td>SIMÉON</td><td>O</td></tr>
<tr><td>LÉVI</td><td>O</td></tr>
<tr><td>Christ à sa première venue et maintenant</td><td>JUDA</td><td>BB</td></tr>
<tr><td rowspan="2">La nation dans sa dispersion actuelle</td><td>ZABULON</td><td>O</td></tr>
<tr><td>ISSACHAR</td><td>O</td></tr>
<tr><td>L'Antichrist</td><td>DAN
« O Éternel, j'ai attendu ton salut »[19]</td><td></td><td>Fils de la servante de Rachel</td></tr>
<tr><td rowspan="3">Le résidu fidèle à venir</td><td>GAD</td><td>B</td><td rowspan="2">Fils de la servante de Léa</td></tr>
<tr><td>ASER</td><td>B</td></tr>
<tr><td>NEPHTHALI</td><td>B</td><td>Fils de la servante de Rachel</td></tr>
<tr><td rowspan="2">Christ juste avant et à sa seconde venue</td><td>JOSEPH</td><td>BB</td><td rowspan="2">Fils de Rachel</td></tr>
<tr><td>BENJAMIN</td><td>BB</td></tr>
</table>

Écho du témoignage, vol. 1, p. 534-537 [533-536]

29 – Une pierre de touche pour le cœur – Luc 11:23

« Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ; et celui qui n'assemble pas avec moi, disperse. » (Luc 11:23)

Lorsque Christ est manifesté, il faut que chacun se range pour ou contre lui. On peut avoir des tendances ou désaffections naturelles, mais quand il est question de Christ, il n'est pas possible qu'elles interviennent. « Laisse les morts ensevelir leurs morts », et « celui qui aime père ou mère plus que moi, n'est pas digne de moi », sont des passages qui décident la chose.

Il me faut être du côté de Christ ou du côté de Satan, il n'existe pas de terrain neutre. Comme le dit Josué : « És-tu des nôtres, ou de nos ennemis ? » Dans les batailles qui se livrèrent au pays de Canaan, il ne pouvait y avoir que *pour* et *contre*. Nous aussi, de même, avons à lutter contre des forces spirituelles, et Josué conduisant le peuple en avant au combat, préfigure le Saint Esprit soutenant et dirigeant nos âmes contre nos ennemis spiri-

[19] Pourquoi cette parole de l'Esprit en connexion avec Dan ? Voici la réponse, à ce qu'il me semble : Dan est considéré ici comme le type de ce faux roi dont le royaume précédera le royaume de Christ : et en conséquence, à la mention de son nom, les espérances du Patriarche, en rapport avec la délivrance d'Israël, sont vivement réveillées. Ainsi, quoique environné de détresse, le résidu ci-après lèvera la tête, parce que sa délivrance approche..

tuels. Dans ces luttes, celui qui n'est pas pour moi est inévitablement contre moi. Il faut que j'agisse avec Christ et le Saint Esprit, ou avec le monde et le diable.

Christ est le centre de toutes les pensées de Dieu, ou de tout ce que Dieu veut reconnaître comme sien. Il est donc nécessaire que nous jugions scrupuleusement nos cœurs pour nous assurer qu'Il soit en tout notre objet. Nous pouvons même travailler à rassembler des chrétiens ; mais si ce n'est pas Christ qui occupe notre pensée, nous ne faisons que disperser. Si nous n'avons pas Christ pour objet, ce n'est plus Dieu qui rassemble, mais bien l'homme qui disperse ; car Dieu ne connaît d'autre centre d'union que le Seigneur Jésus Christ. Il faut donc que Christ soit notre objet, qu'il soit notre centre, et qu'il n'y ait que lui, jusqu'à la fin, car tout ce qui ne se rassemble pas *autour* de ce centre, et *pour* lui, et *de sa part,* n'est que dispersion.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 538-539 [537-538]

30 – Les noms propres hébreux

Il est presque impossible d'étudier les écrits des prophètes sans remarquer comment la signification du nom de l'écrivain est en harmonie avec la portée de ses écrits.

Considérons cela dans quelques-uns des livres les plus étudiés et les mieux connus.

Le nom d'Esdras signifie *aide de Jah (*Jéhovah). Son livre nous présente un spécimen de *l'aide de l'Éternel,* de sa miséricordieuse assistance envers un petit résidu pour revenir de sa captivité et rebâtir *le temple.*

NÉHÉMIE signifie *consolation de Jah.* Son livre fait voir comment un résidu ayant été amené à vouloir s'occuper des affaires de l'Éternel avant tout (lisez Aggée), l'Éternel leur donna la consolation dans *leurs propres* affaires, et la ville et les murailles furent ainsi rebâties.

ÉSAÏE signifie le *salut de Jah.* Quel livre a pour but plus évidemment que le sien l'exposition du *salut* et de ses principes ? On en peut voir la preuve dans la manière, dont il est constamment le manuel, non seulement du Juif occupé de sa conversion, mais aussi du Catholique romain lorsqu'il cherche la réponse à cette question : Qu'est-ce que la vérité ? Et du Protestant quand il est à la recherche de la vie.

JÉRÉMIE signifie *l'Éternel élèvera.* Nous voyons dans son livre la manière dont un pauvre *serviteur* est soutenu par l'Éternel et les principes selon lesquels il est soutenu. Type de quelque chose de beaucoup plus profond, le serviteur est humilié et brisé par le spectacle du mal qui l'environne de toutes parts ; néanmoins il est soutenu comme constitué témoin pour l'Éternel. C'est le livre de ceux qui, de nos jours, sont engagés dans les batailles du Seigneur.

ÉZÉCHIEL signifie *la force de Dieu.* Son témoignage est certes un admirable abrégé des voies, des ressources et du but de Dieu dans l'œuvre par laquelle on veut ôter les obstacles à la bénédiction et fortifier le peuple de son amour.

DANIEL signifie *jugement de Dieu.* Son livre est le récit de l'établissement de la dynastie Gentile en jugement contre Israël, et ensuite du jugement qui tombe sur les Gentils pour avoir abusé de leurs privilèges.

Il en est de même des noms des autres prophètes et de leurs écrits.

La plupart des hommes pensent qu'il y a beaucoup de choses qu'il faudra régler prochainement. Leur choix actuel ne peut pas être réglé prochainement. C'est ce choix qu'ils font maintenant qui règle le jugement de bientôt. Il y a donc beaucoup de choses qui sont arrêtées dès à présent. « Celui qui ne croit pas est déjà jugé. » C'est le Seigneur qui l'a dit. Confessez *(maintenant)* Jésus pour votre propre et seul véritable Seigneur, et croyez que Dieu l'a ressuscité des morts, et vous SEREZ SAUVÉS. – L.

Ainsi soit-il ! Le sanctuaire *est* ma demeure. Quelle autre place y a-t-il pour Jahbets dans ce vaste monde, orageux, fatigué ?

Jahbets doit être un homme du sanctuaire, et un homme du sanctuaire doit être un Jahbets[20].- E. D.

~~~~~

« Moi, fatigué ? Oh ! Non, je ne le suis pas : c'est le monde tout autour de moi qui est fatigué – non pas moi. » Ainsi parlait quelqu'un. « Fatigué, oui *certes,* je le suis, disait un autre ; mais un homme fatigué dans l'âme duquel vit toujours l'espérance. » Un seul et même esprit, mais deux expériences diverses.

~~~~~

Les termes « VIE et MORT » sont employés dans l'Écriture pour exprimer des relations diverses, et par suite ont des sens qui diffèrent. Ils sont employés pour le corps naturel ; puis aussi pour l'état moral intérieur de l'homme, et enfin pour l'homme envisagé dans son état éternel. Au moment où il fut créé, l'homme, comme créature, était moralement vivant lorsqu'il fut placé en Éden. Il avait dans son corps la vie naturelle, il n'avait pas la vie éternelle, la vie divine, dans son corps, son âme ou son esprit.

[20] Jahbets signifie douleur « Il obtint d'être sans douleur. » (Voyez 1 Chr. 4:9-10)

La désobéissance introduisit la mort morale, la mort dans les fautes et dans les péchés ; elle plaça dans une condition de mortalité le transgresseur, le plaça sous le pouvoir de la mort, et montrait en avant la mort seconde.

La foi communique une nature nouvelle, divine, une semence qui est incorruptible. À cette semence appartiennent des affections, des pensées, des intentions, des désirs qui tous découlent de Christ et, par l'Esprit, ramènent à Dieu. Et cela est montré en nous pendant que nous sommes dans le corps, pendant que nous sommes en route vers Dieu, pendant que nous attendons Christ et les corps glorieux qu'Il nous donnera. Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est en son Fils.

~~~~~

Il y a encore des chrétiens qui croient que Dieu, dans un amour suprême, s'est fait homme et est mort tellement pour eux par amour : – que le premier des devoirs, la plus véritable affection, sans laquelle toutes les autres sont *méprisables,* consiste à apprécier comme nous le devons Celui qui a fait cela ; – que la première de toutes nos obligations est à l'égard du Sauveur, et que ne pas tenir compte de cela, et essayer de cultiver l'amour en dépit de cela, constitue la principale iniquité, la pire de toutes les dispositions.

Nous sommes redevables à Christ de quelque chose, et s'il est déshonoré et méprisé, je puis bien chercher à gagner celui qui a renié mon Seigneur de propos délibéré, mais je ne puis être en communion d'amour avec lui. « Pour moi, vivre, c'est Christ. » Le confesser et le déshonorer, c'est pire que le paganisme ; c'est reconnaître son déshonneur et y acquiescer quand je connais mieux. L'homme qui croit que Christ est Dieu, et qui marche en communion de profession chrétienne avec quelqu'un qui le nie, est pire que ce dernier. Nous sommes tous, hélas ! susceptibles d'errer ; mais celui qui, connaissant la vérité, accepte ce qu'il sait rabaisser Christ, lui préfère résolument ses aises et la profession commune, quoiqu'il qualifie du nom d'amour une telle conduite. Tout effort fait en vue de la restauration d'une âme dévoyée est légitime, mais *un pas en acquiescement* avec elle est un pas de trahison envers Celui que personne n'aurait osé déshonorer s'il n'était venu ici-bas en amour.

Le centre de l'union, c'est Christ, et non pas telle ou telle opinion ; mais je n'ai jamais compris, ni ne le comprends, qu'un vrai Christ et un faux Christ fussent également bons comme centre pourvu que les gens soient aimables les uns envers les autres ; car cela signifie que l'union consiste dans l'amabilité de l'homme et le reniement de Christ. Qu'ai-je besoin d'union, si ce n'est pas l'union en Christ, selon la puissance de la vie, par le Saint Esprit ?

L'affaire de ceux qui sont unis, c'est *la gloire de Christ.* Si jamais des chrétiens s'unissent sur une base où cela ne soit pas l'essentiel, leur union n'est pas du tout l'union chrétienne. Je n'ai de motif pour l'union que Christ, le Sauveur vivant. Je n'ai besoin, en fait d'union, que de celle qui fait de Christ son centre, son tout et son espérance. Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères. Mais faire de cela un prétexte d'indifférence à la gloire personnelle de Christ, en vue d'être un avec celui qui, s'appelant frère, la nie et la sape, c'est méchanceté, selon moi.

~~~~~

Plusieurs semblent avoir une vue très incomplète de la doctrine de M. Newton ; elle ne consiste pas seulement en expressions hasardées ou en sentiments téméraires, mais en un déshonneur systématique du Seigneur ; car si elle était vraie, ce serait (chose horrible à dire) faire Jésus anathème dès sa naissance. Suivant M. Newton, le Seigneur était né dans une condition d'éloignement de Dieu ; il était un exilé sujet aux pénalités quelconques que Dieu pouvait infliger à l'homme et à Israël ; telle était sa *propre* relation, en tant qu'homme, avec Dieu ! ! Évidemment, cela détruit toute la grâce de ses souffrances, soit dans sa vie, soit dans sa mort, comme c'est aussi incompatible avec sa gloire divine propre.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 539-544 [538-543]

31 – Fragments et pensées

Jean 1:17

La loi a *été donnée par Moïse ; la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ.* La loi disait à l'homme ce qu'il doit être, mais non ce qu'il est. Elle lui parlait de vie s'il obéissait, de malédiction s'il désobéissait ; mais elle ne lui disait pas que Dieu est amour. Elle parlait de responsabilité et disait : « Fais cela et tu vivras. »

Tout cela était parfait à sa place, mais ne montrait point ce qu'est l'homme ni ce qu'est Dieu. Ceci demeurait caché, mais c'est précisément ce qui est la vérité. La vérité n'est point ce qui doit être, mais bien ce qui est : elle est la réalité de toutes les relations, telles qu'elles sont, et la révélation de Celui qui, s'il en existe quelqu'une, en est le centre. Or, cela ne pouvait pas se dire sans la grâce, car l'homme est dans une ruine complète sous le péché, et Dieu est amour. Et de plus, comment dire que toute relation avait moralement cessé ? Car le jugement n'est pas une relation ; il est la conséquence de la rupture d'une relation. De là résulte que Christ est la vérité. En lui tout se révèle dans sa réalité : le péché, la grâce, Dieu lui-même, le Père, le Fils, le Saint Esprit. Ce que l'homme est en perfection dans sa relation avec Dieu, ce qu'est son aliénation d'avec Dieu, ce qu'est l'obéissance, ce qu'est la désobéissance, ce qu'est le péché, ce qu'est Dieu, ce qu'est l'homme, ce qu'est le ciel, ce qu'est la

terre : tout, en Christ trouve sa vraie place relativement à Dieu, et avec la plus complète révélation de Dieu lui-même, en même temps que se déroulent ses conseils dont Christ est aussi le centre.

L'extrait d'une lettre particulière

…Si nous pensions à ce que nous sommes devant Dieu, nous serions humbles, miséricordieux, pleins de grâce et de patience : nous nous servirions les uns les autres au lieu de nous élever les uns contre les autres. Nous sommes toujours disposés naturellement à réclamer chez les autres les dispositions qui conviennent à des chrétiens ; à les exiger d'eux, au lieu de nous juger nous-mêmes et de nous tenir à la dernière place pour servir, comme Christ a fait nous laissant un modèle. Rien n'est plus facile que de voir le mal, rien n'est plus difficile que de s'en garder pur et de savoir agir selon Dieu à l'égard du mal dans les autres : la communion de Christ et de sa grâce seule, par le Saint Esprit, nous conduit dans ce chemin, non pas pour notre satisfaction charnelle, mais pour la gloire de Dieu et la bénédiction des âmes, la nôtre comprise, car nous sommes membres les uns des autres.

~~~~~

Un atome d'esprit humilié et de cœur brisé vaut plus qu'un monde de miracles.

~~~~~

On n'a jamais vu de chrétien poursuivre sa route sans être « pilé dans un mortier ». Il est possible que c'est un mal caché qui rend une telle opération nécessaire, mais, sous la main de Dieu, il en est toujours ainsi.

~~~~~

Il faut que nous ayons, comme chrétiens, de l'intelligence aussi bien que des affections. Rien ne *fait* ressortir la pauvreté de notre état comme l'intelligence de nos prières.

~~~~~

Mettons-nous bien dans l'esprit que nous vivons dans un temps où la fidélité au Seigneur doit être mise à l'épreuve.

Il y a un double témoignage que l'Esprit rend quant à mes péchés et à moi-même.

Il déclare, relativement à mes péchés, qu'ils ne sont plus. « Je ne me souviendrai plus de leurs péchés ni de leurs iniquités. »

Mais pour ce qui est de moi, voici quel est son témoignage : « Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. »

~~~~~

L'espérance de la venue du Seigneur peut être chère à nos cœurs pour un double motif : ou bien, à cause de la joie que nous éprouvons à la pensée d'être sortis du désert, parce que c'est un désert ; ou bien, à cause qu'il nous tarde d'en être dehors, parce que Canaan est au bout. Si notre motif n'est pas ce dernier, nous risquons de nous fatiguer de la course, ce qui est toujours mauvais. Nous devrions être toujours dans l'esprit de pèlerins *qui attendent,* et non dans celui de pèlerins *fatigués,* car nous ne devons pas être fatigues. Je ne dis pas que nous ne le sommes point, mais nous ne devons pas l'être : « car, considérez Celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, *afin que vous ne soyez pas, en étant découragés, las dans vos âmes. »*

Nous devons, dans la puissance du Saint Esprit, soupirer après Christ, à cause de l'excellence qu'il y a en Lui. Ce n'est pas pour les jugements qui approchent qu'il nous faut désirer d'être avec Christ ; car, dans l'Apocalypse, c'est après que tous les jugements sont passés qu'Il se présente à l'Église comme « l'Étoile brillante du matin ; » et la réponse par laquelle l'Église lui dit : « Viens », est sa réponse à cause de ce qu'Il est en Lui-même, et non point à cause des jugements. Et même après qu'Il s'est présenté à l'Église comme « l'Étoile brillante du matin, Il n'ajoute pas : « Oui, je viens bientôt », jusqu'à ce que, préalablement, l'Église se soit écriée : « Viens », en réponse à ce qu'Il est en Lui-même, et, par conséquent, comme expression d'un désir produit par la révélation qu'Il a faite de Lui.

Quelle différence entre ce qu'attendaient les apôtres (Act. 1) et ce qui était dans l'intention de Dieu !

Le rétablissement du royaume d'Israël était l'objet de la pensée des apôtres.

Le Roi monté en haut et Israël laissé sur la terre pour remplir la mesure de son iniquité en persécutant un peuple qui est cher à son Roi récemment rejeté et qui fait un avec lui (peuple qui devait être formé par le témoignage rendu au Roi monté en haut et au Saint Esprit descendu – objet de la promesse du Père) voilà ce qui était dans l'intention de Dieu.

« Ton règne vienne. » Cette demande entraîne la mise de côté de tout ce qui est dans ce monde afin que le règne du Seigneur soit introduit. Ella implique le changement des choses muables comme ayant été faites de main afin que celles qui sont immuables demeurent. Demandons-nous si nous sommes bien certains que nos cœurs soient tellement détachés de tout ce qu'il y a ici-bas que nous pouvons dire en toute sincérité : « Ton règne vienne. » Sommes-nous bien sûrs que nous aimerions do voir Jésus venir dans ce règne qui aura pour
~~~~~

conséquence l'ébranlement de tout ce qui ne peut demeurer quand il vient ainsi ? Certainement nos cœurs seraient débarrassés par là d'une quantité de choses qui s'emparent de nos affections, n'appartiennent point au royaume qui vient, et doivent être véritablement abolies. Le chrétien, sans aucun doute, désire que cela soit ; mais s'il s'agit de l'application à ce qui se trouve dans le cœur, il n'y a que le seul parfait qui puisse tenir avec vérité ce langage.

~~~~~

Dieu ne trompe *jamais* la foi, mais quelquefois il l'éprouve.

~~~~~

On ne peut établir de règle pour la foi d'autrui. Les saints sont remis à leur responsabilité à l'égard de Dieu.

~~~~~

Ce n'est point en *oubliant* le ciel, mais bien en nous en *souvenant,* que nous apprendrons à tenir une marche de pèlerins : l'oubli du ciel ne fait que rendre le chemin fatiguant.

~~~~~

La foi en la puissance de Dieu se trouve presque partout du moins dans un sens abstrait. Ce qui nous manque trop souvent, c'est la conscience que *Dieu prend intérêt à son peuple.*

~~~~~

La grâce connue et reçue dans le cœur sera efficace et produira des effets. Si ce n'est qu'une notion de l'intelligence, elle conduira à pécher. Mais la grâce vivante produira les fruits de la vie. La grâce nous enseigne la manière dont nous devons vivre. (Tite 2.)

~~~~~

La foi en Christ tel qu'il *fut* dans son humiliation et sa résurrection, fait d'un homme un chrétien. La foi en Christ tel qu'il *est,* guide les chrétiens dans la communion. Et la foi en Christ tel qu'il *sera,* donne une espérance qui ne rend pas confus.

~~~~~

La communion avec Dieu maintient deux choses : le sentiment de la bénédiction dans sa présence, et la séparation d'avec le monde.

~~~~~

Ce n'est pas prêcher l'évangile avec intelligence que de dire aux pécheurs : Croyez que vous êtes pardonnés. C'est Christ et non pas mon pardon qui est l'objet de ma foi, quoiqu'il soit vrai que mon pardon suit comme une conséquence révélée de Dieu, de la foi que j'ai en Christ.

~~~~~

Plus Christ est objectivement notre portion et notre occupation, et plus aussi nous lui ressemblons subjectivement.

On confond souvent l'effet produit sur l'homme et par suite duquel il est amené à reconnaître la vérité et l'autorité de la Parole, avec un jugement porté par l'homme sur cette Parole comme sur une matière qui lui est soumise. La Parole ne saurait jamais être ainsi présentée comme sujette au jugement de l'homme ; ce serait renier sa propre nature ; cela reviendrait à dire que ce n'est pas Dieu qui parle. Dieu pourrait-il dire qu'il n'est pas Dieu ? Si une telle chose n'est pas possible, il ne l'est pas davantage que Dieu parle, et qu'il admette que sa Parole ne possède pas sa propre autorité.

La Parole est adaptée à la nature de l'homme. « La vie (Christ) est la lumière des *hommes. »* Il y a bien des choses qui produisent un effet en harmonie avec la nature de l'objet auquel elles s'appliquent, sans être jugées par lui. Témoin, ce qui se passe dans toute action chimique. Un remède m'est administré. Je subis son action qui produit son effet d'une manière convenable à ma nature. Par là, je suis convaincu de la puissance du remède sans avoir à porter un jugement sur le remède lui-même et indépendamment de son effet sur moi, comme si j'en avais la capacité. Il en est précisément ainsi de la révélation de Christ, sauf que la méchante volonté de l'homme refuse et rejette cette révélation, de telle sorte qu'elle devient une odeur de mort pour la mort. La parole de Dieu n'est jamais jugée quand elle produit son effet : elle est juge des pensées et des intentions du cœur (Héb. 4:12) L'homme doit se soumettre à elle ; il ne doit pas la juger.

BONNES ŒUVRES. Quelque agréable et profitable que soit votre cercle de société, ne laissez pas la jouissance que vous y trouvez empiéter sur votre service pratique parmi ceux qui sont en dehors de lui, et particulièrement parmi les pauvres. Comme il est plus difficile et moins attrayant ainsi, quand il est fait dans l'Esprit, le Seigneur s'y trouve et le bénit d'une façon spéciale. Soyez beaucoup au milieu des pauvres. C'était la voie du Seigneur : il la reconnaît toujours, et elle a son importance particulière en plus de sens qu'on le suppose. C'est son
~~~~~

ordre et son plan dans l'Église. Car les résultats ne viennent pas toujours de causes apparentes. « Bienheureux est celui qui a égard aux pauvres. » (Ps. 41:1. Vers. Angl.)

~~~~~

C'est un très grand privilège d'avoir ici-bas des fardeaux à porter ; le Seigneur le pensait ainsi.

Quelquefois la détresse et l'angoisse font jaillir une brillante flamme de prières de deux ou trois petits charbons de foi.

La lumière qui sortait de la nuée pour Israël devait avoir pour un Israélite croyant quelque chose d'un caractère fort riche et plein de douceur. Quelle délicieuse impression elle devait faire sur ceux dont elle guérissait les frayeurs et les anxiétés !

~~~~~

Adam : innocent et béni ; sa félicité de créature devait continuer aussi longtemps qu'il reconnaissait l'autorité de la Parole de Dieu, et qu'il ne touchait pas à l'arbre ;

L'homme : pécheur par sa nature et par ses œuvres – sous une loi qui maudissait quiconque n'était pas sans péché ;

Et sous Christ : qui sauve les perdus par le moyen de la foi – devient leur vie et leur bénédiction éternelle ;

Nous présentent trois positions et trois états de l'homme très marqués et très différents.

~~~~~

Faire du christianisme un système de commandements, en change le caractère. Donnez-moi *un texte formel*, dit-on, et je m'y soumettrai. Or, c'est là un principe mauvais. Si un enfant connaissait la volonté de son père, et que néanmoins il demandât un ordre précis avant d'obéir, ce serait un méchant enfant. C'est un mal très répandu aujourd'hui de réclamer un commandement abstrait. Si je possède le Saint Esprit, je dois faire ce que je sais être la pensée de Dieu – contrôlée naturellement par la parole écrite – mais partout où j'ai la connaissance de la pensée de Dieu, elle m'oblige.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 138-140, 218, 254, 305-311, 419, 422-423, 464, 538, 541-543, 548

[137-139, 217, 253, 304-310, 418, 421-422, 463, 537, 540,542, 547]

32 – Poésies et cantiques

Cantique de louange

Air : *Jésus, Agneau de Dieu, du sang de l'alliance*

1
Te chanter, Dieu d'amour, de vérité, de gloire,
T'adorer, Te bénir, nous réjouir en Toi,
Célébrer de Jésus l'immortelle victoire,
Est notre lot béni par notre sainte foi.

2
Oh ! loué soit ton nom. Ta merveilleuse grâce
S'est magnifiquement déployée envers nous :
Nous gisions dans la nuit : mais maintenant ta face
Fait briller dans nos cœurs ses rayons les plus doux.

3
Nous cheminons heureux à ta pure lumière ;
Pour toujours loin de nous les ténèbres ont fui ;
Du ciel, notre séjour, nous ne voyons la terre
Que comme un lieu d'exil, de misère et d'ennui.

4
Nous sommes tes enfants ! Ton nom si doux de Père
Nous remplit de bonheur, d'assurance et de paix :
Ton Esprit, gage et sceau, nous instruit, nous éclaire ;
Et près de Toi, toujours, nous avons libre accès.

5
C'est ton amour, Jésus, c'est ta mort, c'est ta vie,
Qui nous ont mérité cette ineffable part :
Que nul de tes saints le cœur jamais n'oublie
Que c'est pour T'honorer que Tu nous mis à part.
~~~~~

Écho du témoignage, vol. 1, p. 143-144 [142-143]

Cantique

AIR : Je la connais cette joie excellente

1
Qu'il soit béni le Dieu qui m'est en aide ;
Pour me sauver Jésus a tout souffert ;
Puis, des hauts cieux où pour mon âme il plaide,
Il m'a dit paix, et le ciel m'est ouvert.

2
De son sang pur le haut prix me rassure ;
Il est mon droit à la sainte cité :
Par l'onction j'y vois ma route sûre
Pour me guider à la félicité.

3
Mon Dieu Sauveur du trône de la grâce
Fait sourdre l'onde où je vais me laver,
Et dans ces eaux je me vois face à face
Avec l'ami qui me vient enlever.

4
Où vais-je donc en quittant la poussière ?
Où peut entrer un homme tel que moi ?
Il m'introduit au sein de la lumière,
Dans ces palais où pénètre la foi.

5
Si je m'égare en mon pèlerinage
Lorsque mon cœur m'attire hors du saint lieu,
Dans ma détresse, au plus fort de l'orage,
Jésus me trouve et me ramène à Dieu.

6
Dans sa maison où règne l'abondance
Que manque-t-il pour combler mes besoins ?
Il est amour ; à chaque confidence
Il me répond par les plus tendres soins.

7
Pays des morts, triste monde qui passe,
Prends donc pour toi la poudre de mes pieds ;
De tes faux biens tout mon être se lasse ;
Je suis à Dieu, mes maux sont oubliés.

8
Du Saint Agneau présence aimable et pure,
Règle mes sens et remplis tout mon cœur !
O fils de Dieu ! ta sacrificature
Est mon secours, ma gloire et mon bonheur.

J.-G. R.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 311-312 [310-311]

Hymne à Jésus – Son Amour

Air : *O Jésus ! Que ton nom,* etc. :

1
O Jésus ! ton amour, notre chant de victoire,
Est le plus doux trésor ;
De la croix ton Esprit nous amène à la gloire
Dans la paix du Dieu Fort. (Bis.)

2
Être aimés du Seigneur, c'était la délivrance
Pour de faibles mortels ;
Il nous fallait un Père, et de plus l'assurance
De liens éternels. (Bis.)

3
Tu nous as tout donné, la vie et l'héritage,
Dans le prix de ton sang ;

Du plus grand avenir, Jésus notre partage,
Ton cœur nous est garant. (Bis.)
4
Ce cœur qui, tout amour, selon l'amour du Père
Intercède pour nous,
Et qui du haut des cieux nous voit chacun en Frère
Et l'Église en Époux. (Bis.)
5
Bientôt nous te verrons, dans la cité fidèle.
D'amour tout radieux ;
Et là nous t'offrirons de la joie éternelle
Le chant mélodieux. (Bis.)
6
En attendant le jour, espoir de ton Épouse,
Apprends-nous à t'aimer ;
De ses droits sur nos cœurs ta tendresse jalouse
Doit seule nous toucher. (Bis.)
7
Apprends-nous à régler nos pas d'après ta marche,
Sur tes oracles saints ;
À suivre en ce désert la présence sur l'arche,
Soumis à tes desseins. (Bis.)
8
Enfin, pour n'être qu'un, affermis dans la grâce,
Ah ! remplis-nous de foi ;
Unis ainsi nos cœurs aux cieux devant ta face
Sous la parfaite loi. (Bis.)

J. G.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 431-432 [430-431]

Le secret du bonheur

Air : Je la connais, etc.
1
Qu'on est heureux d'avoir, pour délivrance
Du noir péché la mort de Jésus Christ ;
De vivre à Dieu, le cœur en espérance,
De se sentir consolé par l'Esprit.
2
Qu'on est heureux, se voyant sous la grâce,
De savourer l'amour même de Dieu ;
D'avoir accès à contempler sa face,
De l'approcher près du trône au saint lieu.
3
Qu'on est heureux d'être à table, en famille !
De s'y nourrir du pain de chaque jour,
À la clarté du bel astre qui brille
En attendant du soleil le retour.
4
Qu'on est heureux, au milieu de ce monde,
D'être certain de posséder le ciel,
Toujours gardé dans une paix profonde,
Sous le parfum qui monte de l'autel.
5
Qu'on est heureux, tout le long de l'orage,
D'être accueilli sous ton aile, ô Jésus !
De la patrie, en fixant le rivage,
De voir venir le repos des élus.
6
L'on est content dans l'aimable service
Qui s'accomplit dans ta communion ;
Fuyant l'abord de l'erreur et du vice
Pour demeurer aux sentiers de Sion.

7
Oh ! quel bonheur d'entrevoir la couronne,
De la saisir en puissance de foi ;
Par toi, Seigneur, de monter sur le trône,
Et par toi seul d'y resplendir en roi !

J. G.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 549 [548]

Le bon pilote

1
Tu diriges, Seigneur, notre fragile esquif
Sur ce vaste océan que l'on nomme le monde ;
Toi seul, cher Rédempteur, connais chaque récif,
Toi seul sais apaiser les tourmentes de l'onde.
2
Si nous voulons ôter la rame de ta main,
Alors paraît l'écueil, la vague nous menace
Et que faire, Seigneur, quand la barque soudain
Va sombrer ? T'invoquer et rechercher ta face !
3
Oui, revenir à toi qui ne rebutes pas,
O doux Jésus ! À toi l'intarissable source
Qui nous rend la vigueur lorsque nous sommes las,
À toi qui nous suffis pour fournir notre course !
4
Qu'il fait bon près de toi, cher, bien-aimé Sauveur,
Et qu'il est doux de voir ton active tendresse
Travailler, s'enquérir, chercher notre bonheur,
Et vouloir, à tout pris, aider notre faiblesse ?
5
Ah ! quand notre regard reste attaché sur toi,
Que la vague mugisse ou que le calme règne,
Rien ne saurait distraire ou causer de l'effroi ;
Car c'est de ta beauté que notre âme s'imprègne.
6
Que craindre, sous ta main ? Après toi, qu'estimer ?
Si même tu dormais nous aurions assurance ! (Luc 8:23)
Et pour un monde entier pourrions-nous moins t'aimer ?
Oh ! Non, divin trésor, glorieuse espérance !

P. C.

Écho du témoignage, vol. 1, p. 550 [549]